EX LIBRIS FERNANDO GVEDES GALVÃO

enc. $360.00

- Puerto Maldonado (st région du) II 13/28
- "Plantes lumineuses" II 117.
- "Monde Perdu" (Ricardo Franco) 129-191
- Caverne mystérieuse: 177-
- "sève amollit les pierres: 124-
- Carte: I 48 et II 48
- Acre: Bolivie vend au Br. £2.000.000 p. I
- Placido de Castro: 131-133-135- 111
- ... plus douce q. le sucre (d'autres salées): 177
- "Sete Cidades" II 176

- Ricardo Franco: 191-
de Hamburgo: Antonina: 130-

BIBLIOTHÈQUE DES VOYAGES

MÉMOIRES DU COLONEL FAWCETT

I. LE CONTINENT DE L'ÉPOUVANTE

AMIOT • DUMONT

MÉMOIRES
DU
COLONEL FAWCETT

"BIBLIOTHÈQUE DES VOYAGES"

MÉMOIRES DU COLONEL FAWCETT

TEXTE ÉTABLI PAR
BRIAN FAWCETT
d'après les journaux, lettres et rapports
DE SON PÈRE

et traduit de l'anglais par
Michel BOURDET-PLÉVILLE

I

LE CONTINENT DE L'EPOUVANTE

PRÉFACE DE BERTRAND FLORNOY
Avant-propos, illustrations et notes de
BRIAN FAWCETT

AMIOT · DUMONT
Paris

A celui qui reste échoit la plus lourde part.
C'est à cause de cela,
parce qu'elle fut en tout mon associée
et qu'elle eut sa part des tâches
qui font l'objet de cet ouvrage,
que je le dédie à ma femme « CHEEKY ».

PERCY HARRISON FAWCETT.

Stoke Canon, Devon, 1924.

Tous droits de reproduction et d'adaptation réservés en langue française.
« *Le Livre Contemporain-Amiot-Dumont* », 1953.
20, avenue de l'Opéra, Paris (1er).

PRÉFACE

« Sans nouvelles du colonel Fawcett et de son expédition », cette dépêche d'agence est à l'origine de la plus tenace légende de l'aventure du dernier quart de siècle. La disparition, dans la jungle brésilienne, de l'explorateur anglais et de son fils Jack frappait d'autant plus l'imagination que Fawcett avait toujours manifesté sa foi dans la découverte d'une «cité perdue» au cœur de la forêt. Bien des gens, les uns émerveillés par ce dramatique destin, les autres en tirant simplement quelque profit, avaient transformé le pionnier tombé à l'ouvrage en un personnage d'illuminé ou de martyr, peut-être mort, peut-être vivant, errant dans l'horreur des marécages ou dans un nouveau paradis terrestre, en tout cas hors du temps et de la réalité.

L'immensité de la forêt amazonienne et les coutumes parfois secrètes des Indiens ont fait naître bien d'autres légendes au cours des siècles... Mais à une époque où l'acharnement des savants et des chercheurs commençait à détruire la frontière d'erreurs qui isolait l'Amazonie du reste du monde, la légende Fawcett remettait tout en question. Le mystère y gagna. La vérité certainement pas. L'explorateur, les Indiens et l'Amazonie en furent les victimes.

Brian Fawcett rend un très grand service à la mémoire de son père en publiant son journal de voyage et ses récits. Il rend également service à tous ceux pour qui l'aventure n'est pas un jeu de cirque. Nous savions bien qu'il suffirait que l'homme nous apparaisse. Le spectacle tragique et naïf à la fois qu'on avait monté autour de son nom devait s'écrouler. De fait, aujourd'hui, Fawcett est devant nous ! Il est dans les pages de ce livre.

Dès les premières lignes où il parle de lui, Fawcett éveille en nous un intérêt d'où l'amitié n'est pas absente. Quand il nous dit « maintenant suivez-moi et regardez vous-même », nous partons en sa compagnie, confiants en cet homme simple, courageux, d'une clairvoyance souvent pleine d'humour. Il

nous devient très vite familier. Il se prétend « loup solitaire », mais il est cependant de ces hommes avec lesquels on ne s'ennuie pas. Les quelques lignes qu'il accorde à son enfance sont, à mon avis, une confidence qu'il nous fait pour nous mettre à l'aise : « *Peut-être, fut-ce ce qui pouvait m'arriver de meilleur que mon enfance eut été dépourvue d'affection familiale qu'elle m'obligea à me replier sur moi-même... Les coups de canne reçus pendant les années de collège à Newton Abbot n'altérèrent en rien mes perspectives d'avenir...* » Soldat de formation, homme d'action avant tout, ses amis l'appelaient cependant « rêveur » et « mystique ». C'était donc le type d'explorateur séduit par le merveilleux des êtres et des choses, non le chercheur scientifique pour qui la découverte d'un papillon rare ou une trouvaille ethnographique sont une cause d'enchantement. Mais une fois en contact avec les êtres et les choses auxquels il était venu demander du merveilleux, il les traite avec sobriété et surtout humanité.

Le récit de Fawcett a la valeur du personnage. Il est également le témoignage d'une époque. L'auteur met du reste en garde le lecteur sur les impressions qu'il rapporte de ses premiers voyages, de 1906 à 1913. Mais, l'Amérique du Sud de 1924, époque à laquelle Fawcett écrivait ses mémoires, différait elle-même profondément de l'Amérique du Sud d'aujourd'hui.

L'ère des aventuriers, chefs d'Etat ou marchands d'esclaves, est agonisante. La révolution économique et sociale de ce continent dépasse les centres urbains pour atteindre, comme une onde, les régions hier encore sauvages de la Selva.

L'outil a pénétré sur les petits rios. Une bourgeoisie aux pieds nus est née dans la forêt vierge. L'aventure de l'explorateur n'est possible qu'au cœur le plus secret, le plus silencieux de la forêt, là où vit l'Indien réfractaire. Fawcett au contraire, a vécu cette étrange période amazonienne où l'aventure était dans le canon des winchester des pionniers ou dans le carquois à flèches des indigènes.

La mort — j'entends sa propre mort — y est donc infiniment plus importante que la manière de vivre des Indiens ! Pourtant Fawcett aimait les hommes de la forêt et la forêt elle-même dont il dit : « J'aimais passionnément cet enfer ».

Mais ce mot d'*enfer*, comme celui de *sauvage* qu'il utilise pour désigner les Indiens, sont aussi explicites pour moi, vieil amazonien, qu'un long discours. Fawcett jugeait, prenait parti et souffrait en restant toujours un explorateur engagé à fond dans une aventure personnelle. Il plaint les Indiens qu'on maltraite, il prend leur défense quand ils attaquent son campement ou sa pirogue — mais on ne trouve pas dans son récit

cette joie qui s'acquiert seulement par la vie en commun avec les Indiens, dans leurs clairières ou leurs cases. Peut-être les régions qu'il visitait étaient-elles peuplées par des tribus entièrement hostiles ? De toute manière, la raison de ses expéditions n'était pas l'Indien mais des reconnaissances topographiques ou la recherche d'une Cité perdue.

On a beaucoup parlé de cette hypothétique ville de pierres, ornée de portiques et de statues qui renfermait sans doute quelque trésor. C'est en fouillant les archives brésiliennes, que Fawcett trouva des documents en laissant supposer l'existence. Le récit d'un Portugais, Francisco Raposo, qui affirma l'avoir atteinte vers 1750, fut un élément décisif. Fawcett avait vu les ruines inca ou pré-inca de la Cordillère des Andes. Il crut à l'oasis d'une vieille civilisation dans la forêt vierge. L'idée est séduisante pour ceux qui estiment probables les très anciennes migrations à travers l'Amazonie, des peuples indiens venus de Guyane, et de plus loin, à la recherche de terres hautes et solides pour s'y installer. Les tribus qui atteignirent les Andes ont élevé des forteresses, des centres de population, dont notre Expédition de 1947 a relevé un grand nombre dans la vallée de l'Alto Marañon. On peut cependant douter que de telles ruines existent dans les contrées marécageuses où le bois est le seul élément utilisable pour établir ou maintenir une civilisation matérielle. Cité perdue ? La véritable citée perdue de l'Amazonie est l'Indien ! Car tout revient à lui. La dernière chance que nous avons de connaître son passé et de le comprendre, est de partager son intimité.

On lira, dans le tome II, comment Fawcett convainquit les Guarayos de ses intentions pacifiques en chantant à tue tête *Swannee river* sous une volée de flèches. On retiendra également sa réflexion, alors qu'il passait entre deux rives peuplées de Karapunas menaçants : « Nous allons nous arrêter pour en faire des amis ». Il fut chassé à coups de flèches... Malgré l'hostilité des Indiens, Fawcett a fait des observations intéressantes sur leurs coutumes et leurs mœurs. Il a noté leurs réactions d'êtres humains : il les a vu rire, rire comme des gens heureux ! Il a senti que ces hommes auraient pu être des amis si la frayeur ne les avait condamnés, depuis des siècles, à faire face aux envahisseurs de leur forêt. Sur ce plan, le livre de l'explorateur anglais est un témoignage hallucinant. Chercheurs de gomme, petits colons métis, patrons européens, fonctionnaires rivalisent de brutalité. On fouette, on martyrise, on tue. Le sang indien qui a coulé du nord au sud du continent, sous le prétexte d'une foi étrangère, coule dans la forêt vierge, trois siècles plus tard, sous le prétexte de l'or noir. On connaît peu de sociétés, dans

l'histoire de notre monde, dont l'extermination ait été poursuivie avec une telle âpreté. Et l'on comprendra, je suppose, l'hostilité ou la méfiance des derniers groupes indiens qui se sont volontairement repliés à l'intérieur de la forêt.

De l'autre côté de la frontière bolivienne, un Brésilien, le général Rondon, observait en même temps que Fawcett, la pitoyable condition des Indiens. Leur vie devint sa propre cause. Le service de protection des Indiens qu'il créa, sauva du massacre des milliers d'êtres humains. Fawcett, à la poursuite de son rêve, Rondon menant sa lutte humanitaire, ont été les deux héros de l'aventure amazonienne du début du siècle. Mais alors que Rondon reste encore, par sa seule présence, la grande sauvegarde des Indiens, Fawcett est mort sous leurs coups... On peut imaginer des ombres se glissant la nuit près de son campement et exterminant à la sagaïe les explorateurs endormis. Mais on peut espérer que Fawcett n'a pas connu l'horreur d'être assassiné par les Indiens qu'il aimait. Les porteurs, les peones, les indigènes à demi ou mal civilisés sont parfois plus redoutables !

Nous ne verrons jamais le visage des meurtriers, mais nous savons bien que Fawcett est la victime de quatre siècles de violences, de préjugés et ce qui les résume : l'ignorance.

BERTRAND FLORNOY

AVANT-PROPOS

« Quelle histoire ! »

C'est avec regret que je repose la dernière page du manuscrit. C'est comme si je disais adieu à un ami très cher. Pendant des jours, j'ai passé au bureau mes heures du déjeuner, extasié par la lecture de ce récit, récemment entré en ma possession. La difficulté même d'en déchiffrer la petite écriture serrée n'a pu atténuer le sentiment de vivre personnellement ces aventures où, par la pensée, j'accompagnais mon père dans ses expéditions, voyant par ses yeux le grand but recherché, partageant avec lui un peu de sa solitude, de ses peines, de ses désillusions et de ses triomphes.

A regarder par les fenêtres de mon bureau en cette grisaille de plomb de l'hiver sur la côte péruvienne, je percevais l'immensité de l'Amérique du Sud. Au-delà de la barrière des Andes qui se dresse à l'est et crève le plafond bas et ruisselant des nuages, s'étendent les vastes régions désertiques, hostiles et menaçantes, ne laissant pénétrer l'inviolabilité de leurs secrets qu'aux plus audacieux. Rivières aux méandres fous traversant les silencieux rideaux de jungle, rivières paresseuses aux vases pleines de périls, forêts où la vie animale s'entend, mais ne se voit pas, marais infestés de serpents, régions désertiques, stériles et pestilentielles, sauvages prêts à défendre avec des flèches empoisonnées toute invasion de leur domaine... J'en connaissais assez pour me permettre de suivre mon père avec intérêt le long des pages du manuscrit où il m'entraînait avec lui dans le boom du caoutchouc des dernières années, avec toute sa débauche et sa cruauté, dans le silence des rivières frontalières inexplorées et, enfin, à la recherche des vestiges perdus d'une civilisation qui aurait été puissante.

Le manuscrit ne m'était pas entièrement inconnu. Je revoyais mon père le rédigeant avant mon arrivée au Pérou en 1924 *et, parfois, je l'avais entendu en lire des extraits. Mais il ne fut jamais achevé. Il restait une conclusion à y ajouter, le couronnement que devait lui fournir sa dernière expédition. Mais la forêt, en l'autorisant à jeter un coup d'œil sur son âme, exigea sa vie en échange. Les pages qu'il avait écrites, confiant dans une réussite assurée, sont à compter au nombre des restes pathétiques d'un désastre dont nous n'avons eu aucun moyen de connaître la nature.*

Lorsque la preuve de sa mort fait entièrement défaut, il est difficile d'admettre qu'on ne reverra plus jamais un membre de sa famille. Ma mère, qui possédait le manuscrit, était persuadée qu'un jour ou l'autre, son mari et son fils aîné reviendraient. Il n'y avait rien d'étrange à ce qu'elle y crût. Des nouvelles concernant le sort de l'équipe de mon père arrivaient les unes après les autres, certaines dignes de foi, d'autres fantaisistes, mais aucune n'était concluante. Ce n'est d'ailleurs pas la seule conviction que mon père écrirait le couronnement de son histoire qui s'opposait à la publication du manuscrit. Il y avait aussi le désir de conserver, jusqu'à un certain point, le secret sur la région où était situé le but qu'il recherchait, non par jalousie, mais parce que lui-même, craignant que d'autres vies ne fussent sacrifiées pour lui, nous avait instamment priés de tout faire pour décourager des expéditions de secours au cas où son équipe ne reviendrait pas.

Plus de quinze ans s'étaient écoulés depuis son départ pour cette fatale expédition au Matto Grosso et j'avais enfin devant moi le récit de ce qui l'avait conduit à l'entreprendre. Jusque-là, la véritable perspective du travail qu'il avait accompli en Amérique du Sud m'avait échappé. J'en connaissais les principaux événements, mais il me manquait les matériaux qui m'eussent permis de les rassembler en un tout dans mon esprit.

— C'est à toi, son seul fils survivant, que doivent revenir tous ses papiers, m'avait dit ma mère en sortant d'un coffre ses journaux, lettres et manuscrits et en me les donnant.

J'achevai la lecture du manuscrit, de plus en plus décidé à le publier et à faire de mon mieux pour mener à bien le dessein que se proposait mon père en le rédigeant. Son objectif était de stimuler

l'intérêt pour l'énigmatique continent intérieur dont la connaissance enfin acquise, modifierait, une fois le mystère dissipé, toute notre conception de l'ancien monde. Il était temps, me semblait-il, de tout révéler.

L'art aurait exigé, pour la composition d'un récit, que n'y fût utilisé qu'un seul des épisodes relatés. J'hésitai à publier une histoire si lourdement chargée et à laquelle manquait une conclusion qui en aurait été le couronnement. Puis, en y réfléchissant, je me dis qu'il n'était pas question d'essayer d'atteindre à la beauté littéraire, qu'il s'agissait du récit qu'un homme faisait des travaux et des aventures vécus par lui; écrit dépourvu d'art, sans doute, mais sincère rapport de faits authentiques.

On l'appelait « Fawcett le Rêveur ». Peut-être avait-on raison. Tout homme à qui une vive imagination représente les possibilités de faire des découvertes est un rêveur. Le rêveur est un chercheur et c'est le chercheur qui devient pionnier. Mais il était aussi un homme de sens pratique, un homme qui, à son époque, excellait dans le métier des armes, dans la mécanique et dans le sport. L'Académie Royale des Beaux-Arts acceptait ses envois de dessins à la plume. Il défendait, au cricket, les couleurs de son pays. Ce jeune officier d'artillerie, entre vingt et trente ans, construisit tout seul deux yachts de course réussis, fit breveter la « courbe ichtyoïde » — qui augmentait de plusieurs nœuds la vitesse d'un cotre — et un fameux constructeur de yachts lui offrit un poste d'expert en dessin: quoi de surprenant si un tel homme remporta, par la suite, des succès exceptionnels dans la difficile et aventureuse délimitation de frontières qu'au moment de la grande folie du caoutchouc, trois pays se disputaient en des luttes sanguinaires? Eh! oui... il rêvait; mais ses rêves étaient bâtis sur la raison et il n'était pas homme à se dérober à l'effort pour mettre la théorie en application.

On a dit aussi: « Fawcett le mystique ». Une accusation, peut-être, ou l'appel à une nuance d'excentricité pour expliquer la ténacité qu'il déployait à poursuivre ce que beaucoup ne considéraient que comme une fantaisie. Mais tout homme qui cherche la connaissance par-delà ce qui est matériel, risque de se faire traiter de «mystique». Il ne cachait pas l'intérêt qu'il portait à l'occultisme, ce qui lui valut un jugement défavorable: on insinuait que qui-

conque est assez crédule pour ajouter foi aux « tours de passe-passe psychiques » ne peut être pris au sérieux. Il existe, dans le monde de la science et des lettres, des gens respectés qui mériteraient tout autant d'être condamnés! Mais quoi! c'était un explorateur, un homme à l'esprit orienté vers la recherche et que son désir d'acquérir des connaissances poussait à explorer plus d'un secteur inconnu. Qu'il fût mystique ou non, son œuvre de géographe a été admise par la science et incorporée dans les cartes officielles.

Mais, lorsqu'il suivait une piste, l'explorateur, l'archéologue et l'ethnologue absorbaient le rêveur et le mystique, et c'est essentiellement de ses expéditions que traite le manuscrit. Il n'a pas été possible d'éviter certaines annotations. De temps à autre, il envoyait à ma mère, de lointaines contrées, des lettres détaillées qui mettaient des mois à émerger des régions sauvages avant d'atteindre la civilisation. J'ai parsemé le texte de citations choisies parmi ces lettres et parmi les journaux qui comprennent chaque expédition jusqu'à la dernière.

Plût à Dieu que le récit de son dernier et fatal voyage eût vu le jour! Peut-être le retrouvera-t-on tout de même... Qui sait ?

BRIAN FAWCETT.

Lt.-Col. P. H. FAWCETT
D. S. O., F. R. G. S.

I

LE CONTINENT DE L'ÉPOUVANTE

Jour et nuit, en un incessant murmure,
Une voix méchante comme la conscience
Ressassait interminablement :
« Quelque chose est caché. Va et trouve-le.
Va et regarde derrière les pâtures.
Une chose perdue au-delà des pâtures, une
Chose perdue qui attend ta venue.
Va ! »

RUDYARD KIPLING *(L'Explorateur).*

Chapitre Premier

LES MINES PERDUES DE MURIBECA

Lorsque Diego Alvarez luttait pour gagner la terre à travers la houle de l'Atlantique, dans la confusion du naufrage de la caravelle disloquée, il échoua, épuisé, sur une côte absolument inconnue de ce Portugais du XVI^e^ siècle. Vingt-quatre ans plus tôt seulement, Colomb avait découvert le Nouveau Monde et embrasé l'imagination des aventuriers ibériens. L'aube de la connaissance se levait seulement, après la sombre nuit du moyen âge ; en sa totalité, le monde était encore un mystère et toute entreprise pour le fouiller révélait de nouvelles merveilles. La frontière entre le mythe et la réalité n'était pas tracée et l'aventurier, de son œil déformé par la superstition, en avait d'étranges aperçus.

Ici, sur la côte du Brésil où s'élève maintenant Bahia, on devait trouver de tout. Derrière la bordure de la forêt, du sommet de ces collines, on pouvait sûrement découvrir des choses étonnantes et lui, Diego Alvarez, serait le premier de sa race

à y poser le regard. Des dangers pourraient surgir à cause des indigènes du pays ; à cause aussi, peut-être, de ces personnages étranges, moitié hommes, moitié monstres, qui, la tradition l'affirmait, vivaient dans cette région ; mais il fallait y faire face pour se procurer de la nourriture et de l'eau. L'esprit du pionnier l'avait poussé à faire partie du voyage fatal ; il l'aiguillonnait et rien de moins que la mort ne pourrait l'arrêter.

L'endroit où, seul survivant du naufrage, il toucha terre se trouvait sur le territoire des cannibales Tupinambas. Peut-être est-ce à l'étrangeté de son aspect qu'il dut de n'être pas mangé par eux, à moins qu'ils n'eussent tenu pour triomphal d'exhiber vivant leur prisonnier aux tribus voisines. En ce qui concernait son salut, le Portugais dut surtout en remercier une fille indienne du nom de Paraguassu, qui s'éprit de lui et devint sa femme, puis, plus tard, sa favorite entre plusieurs autres. Il finit par amener Paraguassu dans le sein de l'Eglise et l'une des sœurs de celle-ci épousa un autre aventurier portugais. Du mariage de cette sœur naquit un enfant, Melchior Dias Moreyra, qui passa la plus grande partie de sa vie avec les Indiens. Ceux-ci le connaissaient sous le nom de Muribeca. Il découvrit de nombreuses mines et amassa de grandes quantités d'argent, d'or et de pierres précieuses qui, travaillées par les habiles membres de la tribu des Tapayas, constituèrent un si merveilleux trésor qu'elles remplirent d'envie les premiers colons européens.

Muribeca eut un fils, Roberio Dias, qui, alors qu'il n'était qu'un jeune homme, connaissait bien les mines d'où son père tirait sa grande prospérité. Vers 1610, Roberio Dias se rendit auprès du roi du Portugal, Dom Pedro II, et lui proposa de lui remettre les mines en échange du titre de marquis das Minas. Il présenta un riche échantillon de minerai d'argent et fit la promesse alléchante qu'il s'y trouvait plus d'argent que de fer à Bilbao. On ne le crut qu'en partie, mais la cupidité éveillée chez le roi par ce trésor fut assez forte pour provoquer la création d'un brevet de marquisat.

Roberio Dias s'était trompé s'il pensait quitter la cour avec un titre de marquis ; le vieux Dom Pedro II était trop rusé pour cela. Le parchemin fut scellé et remis à une commission chargée

de ne le délivrer qu'après avoir découvert les mines. Mais Dias, à son tour, se méfiait. Il n'était pas homme à faire aveuglément confiance au roi. Comme l'expédition était encore à une certaine distance de Bahia, il parvint à persuader l'officier commandant la commission d'ouvrir l'enveloppe et de l'autoriser à voir le brevet. Il découvrit qu'il y figurait pour un titre militaire de capitaine et que c'était tout : pas un mot du marquisat ! Voilà qui tranchait la question. Dias refusa de remettre les mines et l'officier, furieux, le ramena par la force à Bahia où il fut jeté en prison. Il y demeura deux ans, puis fut autorisé à racheter sa liberté pour neuf mille couronnes. Il mourut en 1622 et le secret des mines ne fut jamais découvert. Il ne restait à Dom Pedro qu'à maudire sa stupide duperie et à lire et relire les rapports officiels des essais faits sur les échantillons de Roberio Dias.

Le secret des mines était perdu, et, pendant des années, des expéditions battirent le pays pour essayer de les repérer. Mais, les échecs se succédant, la foi en leur existence disparut et ne subsista plus que sous forme de mythe, bien qu'il se trouvât toujours quelque âme téméraire pour braver l'hostilité des sauvages et la mort lente par inanition, dans l'espoir de découvrir un nouveau Potosi.

Les « bandeiras ».

La région située au-delà de la rivière São Francisco était aussi inconnue aux colons portugais de ce temps que le sont les forêts de Gongugy aux Brésiliens d'aujourd'hui. L'exploration en était trop difficile. Non seulement c'était déjà trop que d'avoir à combattre des hordes d'Indiens sauvages lançant, de fourrés impénétrables, des flèches empoisonnées, mais encore on ne pouvait ravitailler des colonnes assez importantes pour être en mesure de se défendre victorieusement. Plusieurs s'y risquèrent, cependant, les unes après les autres et, le plus souvent, on n'entendait plus jamais parler d'elles. On appelait ces expéditions des *bandeiras*, ou drapeaux, car elles recevaient une consécration officielle, étaient accompagnées de troupes gouvernementales et comportaient généralement un contingent

de missionnaires. Parfois, des civils se groupaient dans le même dessein, engageaient comme guides des Indiens pacifiés et disparaissaient dans le *sertão* (la brousse) pendant des années, quand ce n'était pas pour toujours.

Si vous possédez une tournure d'esprit romanesque — ce qui, je pense, est le cas de la plupart d'entre nous — ce qui précède vous fournit le décor d'une histoire tellement captivante, que je n'en connais aucune qui puisse lui être comparée. Je tombai moi-même dessus en compulsant un ancien document toujours conservé à Rio de Janeiro et, à la lueur de nombreux témoignages recueillis de côté et d'autre, j'ai fini par y croire absolument. Je n'ai pas l'intention de présenter une traduction littérale de l'étrange récit contenu dans ce qui reste du document — plusieurs fragments du manuscrit portugais de lecture difficile ont été détruits ; je me bornerai à un résumé ; l'histoire commence en 1743, année où un indigène de Minas Gerais, dont le nom n'a pas été conservé, entreprit de rechercher les mines perdues de Muribeca.

Francisco Raposo — il me faut bien lui donner un nom — n'avait pas une nature à se laisser décourager par les bêtes fauves, les serpents venimeux, les sauvages et les insectes, dans sa tentative d'enrichir lui-même et ses compagnons, comme s'étaient enrichis les Espagnols au Pérou et au Mexique deux siècles plus tôt seulement.

Ce n'est que tout récemment que j'ai découvert qu'ils avaient pris la direction du nord. Il n'existait, alors, aucune carte du pays et aucun membre de l'équipe ne connaissait quoi que ce fût à l'orientation en pays inconnu, aussi ne peut-on se rapporter en rien aux indications contenues dans le récit. Des Indiens qui les accompagnaient, d'un point à un autre, leur conseillaient la route à suivre ; sinon, ils avançaient simplement à l'aventure et s'en remettaient à la chance de les diriger sur le but convoité. A la façon des anciens pionniers, ils vivaient du gibier et du poisson qu'ils pouvaient se procurer, ainsi que de fruits et de légumes chapardés dans les plantations des Indiens ou qu'ils demandaient à des tribus amies. C'était une maigre nourriture, car le gibier des régions sauvages d'Amérique

du Sud est craintif, mais les hommes de cette époque vivaient plus simplement que nous et n'en étaient que plus endurants. Raposo, ses compatriotes et leurs esclaves noirs survécurent et continuèrent à errer pendant dix ans (1). Si l'on ne tient pas compte des Indiens qui se joignaient à eux de temps à autre et disparaissaient lorsqu'ils en avaient envie, l'effectif de la troupe était d'environ dix-huit hommes. Peut-être fut-ce là le secret de leur survivance ; d'habitude, en effet, les *bandeiras* en comptaient au moins cinq cents et il existe un rapport en mentionnant quatorze cents dont pas un seul ne revint ! Là où un grand nombre aurait péri d'inanition, quelques-uns seulement pouvaient vivre.

Il vint un moment où la troupe repartit vers l'est, en direction des régions côtières, fatiguée de cette marche qui semblait ne devoir jamais finir et découragée par son impossibilité à repérer les mines perdues. Raposo était sur le point de penser que c'était un mythe ; quant à ses compagnons, depuis longtemps déjà, ils avaient décidé qu'aucune mine de ce genre n'existait. Après avoir traversé de la brousse et des marécages, ils virent s'élever devant eux des montagnes déchiquetées, au-delà d'une plaine herbeuse coupée de minces bandes de forêt verte. Dans son récit, Raposo en fait une description poétique : « Elles semblaient atteindre les régions éthérées et servir de trône au vent et aux étoiles elles-mêmes ». Quiconque a passé des mois dans la monotonie des plaines sans relief appréciera ce lyrisme.

Ce n'étaient pas des montagnes ordinaires. En approchant, la troupe en vit les flancs s'embraser, car il avait plu, et le soleil, en se couchant, se réfléchissait sur les roches mouillées riches en cristaux et en ce quartz légèrement opaque si répandu dans cette partie du Brésil. Aux yeux avides des explorateurs, elles paraissaient parsemées de pierres précieuses. Des ruisseaux sautaient de roche en roche et un arc-en-ciel se forma au-dessus de la ligne de crêtes, comme pour donner à entendre qu'ils trouveraient le trésor à ses pieds.

(1) D'où la date de 1753 assignée, dans la suite du récit, à la découverte relatée dans ce chapitre *(N. d. Ed.)*.

— Un présage ! s'écria Raposo. Voyez ! Nous avons trouvé le trésor du grand Muribeca !

La nuit tombante les obligea à camper avant d'atteindre le pied de ces merveilleuses montagnes ; lorsque, le lendemain matin, le soleil se leva derrière elles, les rochers avaient un aspect sombre et menaçant. L'enthousiasme déclina ; mais, pour l'explorateur, les montagnes ont toujours quelque chose de fascinant. Qui peut dire ce qu'on découvrira de leur sommet ?

Elles paraissaient immensément hautes aux yeux de Raposo et de ses compagnons ; lorsqu'ils y arrivèrent, ils se trouvèrent devant des précipices infranchissables. Ils bataillèrent tout le jour parmi les rochers et les crevasses, cherchant un chemin pour gravir les flancs abrupts dont on eût dit qu'ils étaient de verre. Les crotales abondaient et il n'existe aucun remède contre les morsures de l'espèce brésilienne. Fatigué par leur marche pénible et l'obligation de veiller constamment à éviter ces serpents, Raposo fit halte.

— Nous avons fait trois lieues et n'avons pas trouvé de chemin, dit-il. Il vaudrait mieux reprendre notre ancienne piste et trouver une route au nord. Qu'en dites-vous ?

— Campons ! lui répondit-on. Campons ; nous en avons fait assez pour aujourd'hui. Demain, nous pourrons nous en retourner.

— Très bien, déclara le chef.

Puis, s'adressant à deux des hommes :

— José et Manoel, allez chercher du bois pour le feu.

Le camp fut dressé et la troupe se reposait, lorsqu'un bruit confus de cris et de fracas dans le fourré les fit sauter sur leurs pieds, le fusil à la main. José et Manoel surgirent à leur vue :

— *Patrão, patrão !* criaient-ils. Nous avons trouvé le passage pour monter !

En cherchant du bois dans les petites broussailles, ils avaient vu un arbre mort sur la crête d'un petit cirque boisé. C'était le meilleur combustible qu'on pût trouver et, tandis qu'ils se dirigeaient vers ce point, un cerf bondit de l'autre côté du cirque et disparut derrière un coin de falaise. Décrochant leurs fusils, les deux hommes le suivirent aussi vite qu'ils purent, car il donnerait assez de viande pour tenir plusieurs jours.

L'animal avait disparu, mais, au-delà des roches affleurantes, ils arrivèrent à une profonde crevasse dans le flanc du précipice et constatèrent qu'il était possible, en y grimpant, d'atteindre le sommet. Dans leur excitation, ils avaient oublié le cerf et le bois à brûler.

Le camp fut aussitôt levé, on rechargea les bagages sur les épaules et la troupe se mit en route, guidée par Manoel. Avec des exclamations de surprise, ils s'engagèrent à la file dans la crevasse et découvrirent qu'à l'intérieur elle s'élargissait quelque peu. La marche était pénible, mais on voyait, de-ci de-là, des traces qui semblaient être un ancien pavage et, par endroits, les véritables murailles de la crevasse paraissaient porter des traces d'outils presque effacées. Les amas de cristal de roche et les masses scintillantes de quartz donnaient aux voyageurs l'impression d'avoir pénétré au sein d'un pays féérique et, dans la pâle clarté filtrant à travers les plantes grimpantes enchevêtrées au-dessus d'eux, ils retrouvèrent tout l'enchantement de leurs premières impressions.

La montée était si difficile qu'il leur fallut trois heures avant d'émerger, déchirés et essoufflés, sur une corniche dominant de haut la plaine environnante. De là à la crête, le sol était net et, bientôt, ils se tinrent au sommet, épaule contre épaule, contemplant, muets d'étonnement, la vue qui s'étendait au-dessous d'eux.

La cité du silence.

A leurs pieds, à six ou sept kilomètres, se trouvait une ville immense.

Ils se jetèrent aussitôt à terre et s'éloignèrent en se glissant à l'abri des rochers, dans l'espoir que les habitants n'avaient pas vu leurs lointaines silhouettes se profiler sur le ciel, car c'était peut-être une colonie des Espagnols abhorrés. D'un autre côté, cela pouvait être une ville comme Cuzco, l'ancienne capitale des Incas au Pérou, habitée par une race de haute civilisation qui avait résisté aux empiétements des envahisseurs européens. Cela pouvait encore être une place forte des Orizes Procazes,

issus des mystérieux Tapuyas dont d'indiscutables preuves montraient qu'ils avaient constitué naguère un peuple extrêmement civilisé, ou peut-être était-ce une colonie portugaise ?

Raposo se faufila à nouveau jusqu'à la crête et, toujours allongé, jeta un regard autour de lui. L'arête s'étendait à perte de vue du sud-est au nord-ouest et, au loin, dans le nord, estompée par la distance, s'étendait une forêt ininterrompue. Au premier plan, se trouvait une vaste plaine tachée, çà et là de vert et de brun et dont, par places, de brillantes mares rompaient l'uniformité. Il voyait la suite de la piste rocheuse qu'ils avaient gravie descendre au flanc de la montagne pour disparaître à la vue, puis réapparaître en serpentant à travers la plaine, pour se perdre dans la végétation qui entourait les murailles de la ville. On ne voyait aucun signe de vie. Aucune fumée ne s'élevait dans l'air calme, aucun bruit ne troublait le silence alentour.

Il fit un signe bref à ses compagnons qui, un par un, rampèrent par-dessus la crête et se laissèrent glisser au-delà de l'horizon à l'abri des rochers et des amas de pierres. Ils descendirent alors prudemment le flanc de la montagne jusqu'au niveau de la vallée où ils quittèrent la piste pour camper près d'une petite rivière à l'eau claire.

Aucun feu ne fut allumé cette nuit-là et les hommes ne parlèrent entre eux qu'à voix basse. Impressionnés par le spectacle de la civilisation après les longues années passées dans des régions sauvages, ils n'étaient nullement rassurés. Deux heures avant la tombée de la nuit, Raposo avait envoyé deux Portugais et quatre nègres en reconnaissance pour chercher à savoir quelle espèce de gens vivait dans ce mystérieux endroit. Le restant de la troupe attendait leur retour avec inquiétude et chaque bruit de la forêt, chaque chant d'insecte, chaque murmure de feuillage, leur paraissait menaçant. Mais, à leur retour, les éclaireurs n'avaient rien à raconter. L'absence de couvert ne les avait pas incités à se risquer trop près de la ville, mais ils n'avaient découvert aucun signe d'occupation. Les Indiens de la troupe étaient aussi intrigués que Raposo et ses compagnons. Pour leurs natures superstitieuses, certaines régions du pays étaient *taboues* et ils étaient remplis de crainte.

Raposo parvint toutefois à décider un des Indiens à partir seul, en éclaireur, le lendemain matin, après le lever du soleil. Personne n'avait beaucoup dormi pendant la nuit et la curiosité que tous ressentaient pour le sort de l'Indien les empêcha de se reposer à la rassurante lumière du jour. A midi, manifestement terrifié, il revint au camp, assurant que la ville était inhabitée. Il était trop tard pour aller de l'avant ce jour-là, aussi les voyageurs passèrent-ils une autre nuit sans sommeil, l'oreille tendue vers les étranges bruits de la forêt environnante et prêts à faire face, à tout instant, à quelque danger inconnu.

De bonne heure, le lendemain matin, Raposo envoya une avant-garde de quatre Indiens et prit à son tour le chemin de la ville avec le restant de la troupe. A leur arrivée auprès des murailles couvertes de mauvaise herbe, les Indiens les rejoignirent en confirmant le récit précédent : l'endroit était abandonné. Aussi fut-ce avec moins de prudence qu'ils suivirent la piste les conduisant à une entrée passant sous trois arches formées de gigantesques dalles de pierre. Cette construction cyclopéenne semblable, probablement, à une grande partie de ce qu'on peut encore voir à Sacsahuaman, au Pérou, était si impressionnante que nul n'osait parler et que chacun se glissait le long des pierres noircies aussi furtivement qu'un chat.

En haut, au-dessus de l'arche centrale, des sortes de caractères étaient profondément gravés dans la pierre rongée par les intempéries. Tout inculte qu'il était, Raposo vit que ce n'était pas une écriture moderne. Une sensation de lointain passé planait sur toute chose et il dut faire un véritable effort pour donner, d'une voix rauque et forcée, l'ordre de reprendre la marche.

Les arches étaient toujours en bon état de conservation, mais un ou deux des montants colossaux avaient légèrement tourné sur leur base. Les hommes les traversèrent et entrèrent dans ce qui avait été jadis, une large rue, maintenant couverte de piliers brisés et de blocs de maçonnerie mêlés à la végétation parasite des tropiques. De chaque côté, s'élevaient des maisons de deux étages construites en gros blocs assemblés par des joints sans mortier, d'une incroyable précision, et dont les portiques,

étroits au sommet et s'élargissant vers le bas, étaient décorés de sculptures compliquées qu'ils pensaient être des démons.

De la part d'hommes qui n'avaient jamais vu Cuzco, ni Sacsahuaman ou les autres merveilleuses villes du Pérou — qui étaient étonnamment anciennes lors de l'arrivée des Incas — c'est une description qu'on ne peut écarter à la légère. Ce qu'ils ont vu et rapporté concorde de près avec la plus grande partie de ce que nous pouvons encore voir aujourd'hui. Des aventuriers incultes auraient difficilement inventé un récit qui correspond si exactement aux vestiges cyclopéens devenus familiers à tant de gens.

Ils étaient entourés de ruines, mais nombre de bâtiments étaient encore couverts avec de larges dalles de pierre bien en place. Ceux de la troupe qui osèrent pénétrer dans les sombres intérieurs et y élever la voix se sauvèrent en entendant l'écho que leur renvoyaient les murs et les plafonds voûtés. Il était impossible de dire s'il subsistait des restants de meubles ; dans la plupart des cas, les murailles intérieures s'étaient effondrées, couvrant le sol de débris, et les excréments des chauves-souris avaient, depuis des siècles, formé par terre un épais tapis. L'endroit était tellement ancien que tout ce qui était périssable, meubles ou tissu par exemple, avait dû, depuis longtemps, se désagréger.

Serrés les uns contre les autres comme des moutons effrayés, les hommes suivirent la rue jusqu'à une vaste place. Au milieu, se dressait une gigantesque colonne de pierre noire, surmontée de l'effigie, parfaitement conservée, d'un homme qui avait une main sur la hanche et qui, de l'autre, désignait le nord. La majesté de cette statue frappa profondément les Portugais qui se signèrent avec respect. A chaque coin de la place, s'élevaient des obélisques sculptés dans cette même pierre noire et en partie ruinés, tandis que tout un côté était occupé par un bâtiment d'un style et d'une décoration si magnifiques que ce devait avoir été un palais. En maints endroits, les murs et les toits s'étaient effondrés, mais ses grandes colonnes carrées étaient demeurées intactes. La large volée d'un escalier de pierre en ruine conduisait à un vaste hall où des traces de couleurs

demeuraient encore accrochées aux fresques et aux sculptures. D'innombrables milliers de chauves-souris volaient en décrivant des cercles dans les salles sombres ; leur fiente répandait une senteur âcre et suffocante.

Hiéroglyphes indéchiffrables, eaux courantes et puits sans fond.

C'est avec plaisir que les explorateurs retrouvèrent l'air pur. Sur ce qui semblait être le portail principal, était sculptée l'image d'un adolescent. Elle représentait un personnage imberbe, nu depuis la ceinture, tenant un bouclier à la main, et avec un ruban en travers d'une épaule. La tête était couronnée de ce qui leur parut être une guirlande de lauriers, à en juger par les statues grecques qu'ils avaient vues au Portugal. Au-dessous, se trouvaient des caractères ressemblant étonnamment au grec ancien. Raposo les copia sur une tablette et les reproduisit dans son récit.

Face au palais, se trouvaient les ruines d'un autre grand bâtiment qui, selon toute évidence, était un temple. Abîmées par l'érosion, des sculptures de personnages, d'animaux et d'oiseaux recouvraient les murs qui subsistaient, et l'on voyait, au-dessus du portail, d'autres caractères qui furent copiés aussi fidèlement que Raposo ou l'un de ses compagnons était capable de le faire.

Au-delà de la place et de la voie principale, la ville n'était que ruines qui, en certains endroits, étaient positivement enterrées sous des monticules de terre sur lesquels ne poussaient ni herbe, ni végétation d'aucune sorte. Cà et là, s'entrouvraient des gouffres où les explorateurs jetèrent des pierres, sans qu'aucun bruit en indiquât le fond. Il n'y avait plus beaucoup de doute à avoir sur la cause de ces dévastations. Les Portugais savaient ce qu'étaient des tremblements de terre et quels ravages ils pouvaient commettre. Ici, des bâtiments entiers avaient disparu dans le sol, ne laissant peut-être que quelques blocs sculptés montrant l'emplacement où ils s'élevaient. On n'avait aucune peine à se faire une idée de l'épouvantable cataclysme bui avait dévasté cette magnifique cité, renversé des colonnes

et des pierres pesant peut-être cinquante tonnes ou plus, et qui, en quelques minutes, avait anéanti le travail assidu d'un millier d'années !

Le côté éloigné de la place était bordé par une rivière large d'une trentaine de mètres, qui coulait tout droit et sans obstacles du nord-ouest et disparaissait au loin dans la forêt. Il avait été un temps où une belle promenade longeait la rivière, mais la maçonnerie en était maintenant brisée et une bonne partie tombée dans l'eau. De l'autre côté de la rivière, s'étendaient des champs qui avaient jadis été cultivés et étaient encore recouverts d'une herbe grasse et d'un tapis de fleurs. Le riz s'était étendu et développé dans les marécages peu profonds des alentours et les eaux foisonnaient de canards.

Raposo et sa troupe passèrent la rivière à gué et traversèrent les marais en direction d'un bâtiment isolé, situé à environ quatre cents mètres de là ; c'est à peine si les canards se dérangeaient devant eux. On y accédait par une volée de marches en pierres de diverses couleurs, car le bâtiment se trouvait sur une éminence ; sa façade s'étendait sur deux cent cinquante pas. Derrière un monolithe portant des caractères gravés profondément, un porche imposant ouvrait sur un vaste vestibule où sculptures et décorations avaient étonnamment bien résisté aux déprédations du temps. Ils découvrirent quinze chambres donnant sur le grand hall ; dans chacune d'elles, se trouvait une tête de serpent sculptée d'où continuait à couler un mince filet d'eau qui tombait, plus bas, dans la gueule ouverte d'un autre serpent de pierre. Cela pouvait avoir été le collège des prêtres.

La ville était abandonnée et ruinée, mais les champs fertiles qui l'environnaient procurèrent aux explorateurs une nourriture beaucoup plus abondante qu'ils n'eussent pu en trouver dans la forêt vierge. Il n'est donc pas étonnant que, malgré la terreur que leur inspirait l'endroit, personne ne fût pressé de le quitter. Leur peur céda à leur convoitise du trésor qui augmenta le jour où João Antonio — le seul membre de la troupe dont le document mentionne le nom — découvrit une petite pièce d'or parmi des moellons. Une face portait l'effigie d'un adolescent à genoux et,

sur l'autre, on voyait un arc, une couronne et une sorte d'instrument de musique. Ils se dirent que l'endroit devait regorger d'or ; lorsque les habitants s'étaient enfuis, ils n'avaient dû emporter que le strict nécessaire à leur subsistance.

Le document fait bien allusion à la découverte du trésor, mais sans donner de détails. Il est possible que la lourde atmosphère de calamité pesant sur la ville ait fini, à la longue, par être trop pénible aux nerfs de ces pionniers superstitieux. Peut-être les millions de chauves-souris les dégoûtèrent-elles. De toute manière, il n'est pas vraisemblable qu'ils en eussent rapporté quoi que ce soit avec eux, car il leur restait un voyage considérable à accomplir avant de jamais retrouver la civilisation et aucun d'eux ne tenait à se charger de plus de matériel qu'il n'en portait déjà.

Il était périlleux de ramasser du riz ou de chasser les canards — pour autant qu'on pût appeler cela de la chasse. Des anacondas assez gros pour tuer un homme étaient très répandus et des serpents venimeux, attirés par le gibier, grouillaient partout, ne se nourrissant pas seulement des oiseaux, mais aussi de gerboises, « des rats qui sautaient comme des puces » dit le narrateur. Des chiens sauvages, de grosses brutes grandes comme des loups, hantaient la plaine et, cependant, personne n'aurait voulu coucher dans la ville. Le camp était dressé juste au-delà de la porte par laquelle ils étaient tout d'abord entrés et, de là, ils voyaient, au coucher du soleil, les légions de chauves-souris sortir des grands bâtiments pour se répandre dans le crépuscule, au bruissement sec de leurs ailes, comme le premier souffle de la tempête qui s'approche. De jour, le ciel était noir d'hirondelles avides de prolifiques insectes.

Les hommes blancs de la chute d'eau.

Francisco Raposo n'avait aucune idée de l'endroit où ils se trouvaient, mais il décida, en fin de compte, de suivre la rivière à travers la forêt, avec l'espoir que les Indiens retrouveraient les repères lorsqu'il reviendrait avec une expédition convenablement équipée pour extraire les richesses de ces ruines. Au

bout de quatre-vingts kilomètres, ils arrivèrent à une imposante chute d'eau ; sur la face d'une falaise voisine, se voyaient des traces distinctes de travaux de mines. Ils y séjournèrent plus longtemps. Le gibier abondait, la fièvre avait terrassé plusieurs hommes et les Indiens s'inquiétaient de la présence éventuelle de tribus hostiles dans le voisinage. Au-dessous de la chute, la rivière s'élargissait en une série de lagons marécageux, comme le font ces rivières de l'Amérique du Sud.

Les recherches parmi ce qu'ils tenaient pour des puits de mine, leur révélèrent qu'il s'agissait de trous qu'ils n'avaient aucun moyen d'explorer; mais, à la sortie, gisait, éparpillée, une importante quantité de riche minerai d'argent. Çà et là, se trouvaient des souterrains creusés à la main dans la falaise et dont certains étaient fermés par de grandes dalles de pierre gravées d'étranges signes. Ces cavernes devaient avoir servi de tombeaux aux monarques et aux grands prêtres de la ville. C'est en vain que les hommes tentèrent de remuer les dalles de pierre.

Les aventuriers, qui déjà se voyaient riches, décidèrent de ne rien dire à personne, si ce n'est au vice-roi envers qui Raposo avait une grande dette de reconnaissance. Ils reviendraient ici le plus tôt possible, prendraient possession des mines, et tireraient de la ville tous les trésors qu'elle contenait.

En même temps, un groupe d'éclaireurs avait été envoyé en reconnaissance en aval le long du cours d'eau. Après avoir traversé pendant neuf jours les lagons et les bras de la rivière, ils entrevirent une pirogue où pagayaient deux « hommes blancs » aux longs cheveux noirs et portant une sorte de vêtement. Ils tirèrent un coup de feu pour attirer leur attention, mais la pirogue se sauva et disparut à leurs yeux. Fatigués de faire de longs et épuisants détours pour contourner les marais et inquiets à l'idée d'aller plus loin avec une troupe aussi réduite, ils revinrent à la chute.

Maintenant que les explorateurs avaient la fortune à leur portée, Raposo éprouvait le besoin d'agir prudemment. Il ne tenait pas à risquer une rencontre avec les Indiens hostiles, aussi se dirigea-t-il résolument vers l'est. Après plusieurs mois

d'un pénible voyage, les hommes atteignirent le bord de la rivière São Francisco, traversèrent de là jusqu'au Paraguassu, et arrivèrent enfin à Bahia d'où Raposo envoya au vice-roi, Don Luiz Peregrino de Carvalho Menezes de Athayde, le document d'où provient ce récit.

Le vice-roi ne fit rien et nul ne peut dire si Raposo retourna ou non vers sa découverte. En tout cas, on n'entendit plus jamais parler de lui. Durant près d'un siècle, le document dormit à Rio de Janeiro jusqu'à ce que le gouvernement d'alors l'exhumât et chargeât un jeune prêtre de faire des recherches. Maladroitement dirigée sans doute, cette exploration fut un fiasco complet.

Je sais que la cité perdue de Raposo n'est pas la seule de son espèce. Le dernier consul anglais à Rio fut conduit à un endroit de ce genre par un métis indien ; mais il s'agissait d'une ville beaucoup plus facile à atteindre, dans une région non montagneuse, et qui était entièrement enfouie dans la forêt. On y remarquait également les vestiges d'une statue érigée sur un grand piédestal noir au milieu d'une place. Une trombe d'eau emporta malheureusement leur bête de charge et ils durent rentrer immédiatement pour ne pas mourir de faim.

Je suis sans doute le seul à connaître le secret et je l'ai acquis à la rude école de la forêt, en m'appuyant sur l'étude attentive de tous les documents accessibles aux archives de la république, ainsi que d'autres sources d'informations nullement faciles à faire jaillir.

Les détails que je viens de donner sont peu connus hors de l'Amérique du Sud ; en fait, dans les régions mêmes que concerne ce mystère, on sait peu de chose à son sujet. Toujours est-il que les savants du pays et les étrangers possédant une grande érudition concernant le Brésil admettent que, seule, une ancienne civilisation oubliée donne la clef de l'énigme présentée par les remarquables poteries et les inscriptions qu'on a découvertes.

Un éminent homme de lettres brésilien écrit que ses études l'ont amené à la conviction que « les autochtones d'Amérique vivaient, il y a fort longtemps, à un stade de civilisation différant considérablement de celui d'aujourd'hui, mais le Brésil est le

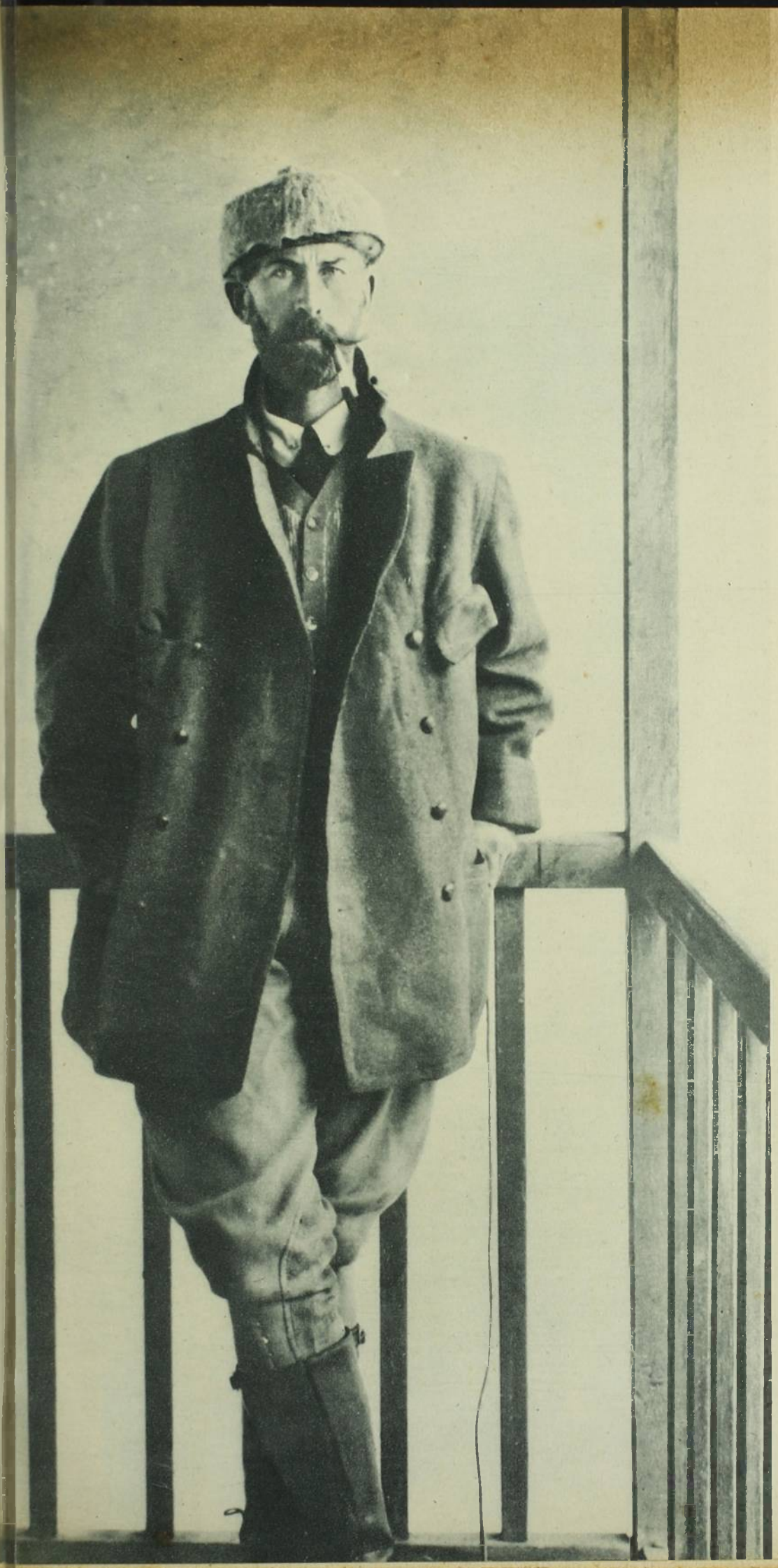
* Conego Benigno ou Frei Liberato de Aletra ?

pays où l'on peut encore en voir les vestiges ». Et il ajoute : « Il n'est pas invraisemblable que nos forêts, encore à peine connues, recèlent les ruines d'anciennes cités. »

Le général Cunha Mattos, fondateur de l'Institut d'Histoire de Rio, souscrit largement à cette opinion.

Des Brésiliens éclairés apportent leur appui aux explorations et aux recherches ethnologiques, comme en témoigne l'adresse envoyée au Congrès d'Histoire Nationale de Rio en 1914, lorsque l'expédition Roosevelt, magnifiquement escortée le long de la ligne télégraphique du Matto Grosso vers le rio Duvida, fut saluée comme « le commencement d'une ère nouvelle, nous introduisant à la connaissance de nos régions inexplorées et des populations qui y vivent ».

Mais c'est plus encore : c'est une recherche d'un intérêt universel, car que peut-il exister de plus captivant que de pénétrer dans les secrets du passé et de projeter la lumière sur l'histoire de la civilisation ?



Le colonel Percy Harrison FAWCETT, photographié à Pelechuco en 1911.

LA FASCINATION DES CIVILISATIONS DISPARUES. Les puissants vestiges de SACSAHUAMAN, « construits de mains de géants pour des rois pareils à des dieux »... Qui a bâti ces énormes remparts de l'époque pré-inca ? La clef du mystère, pensait Fawcett,

Chapitre II

L'IDOLE DE PIERRE

Je possède une statuette haute d'environ vingt-cinq centimètres, sculptée dans du basalte noir. Elle représente un personnage tenant sur la poitrine une plaque gravée d'un certain nombre de caractères, et portant aux chevilles une bande avec des inscriptions similaires. Elle me fut donnée par Sir H. Rider Haggard qui se l'était procurée au Brésil et je suis fermement convaincu qu'elle provient d'une des cités perdues.

Cette pierre possède une propriété particulière que ressentent tous ceux qui la prennent dans leur main. C'est comme si un courant électrique vous suivait le bras et il est si puissant que certains ont dû la reposer. Je ne saurais expliquer la cause de ce singulier phénomène.

Des experts du British Museum ont été dans l'impossibilité de me dire quoi que ce fût au sujet des origines de l'idole.

— Si elle n'est pas fausse, me dit-on, elle échappe complètement à notre connaissance !

On ne fabrique de faux que pour les vendre comme antiquités ; or, quel intérêt aurait-on à confectionner semblable œuvre d'art, si personne n'était en mesure de se faire à son sujet une opinion, même fausse ? Je suis certain de son authenticité, car quatorze des vingt-quatre caractères inscrits sur elle se retrouvent séparément sur diverses pièces de poterie brésilienne ancienne.

Je ne voyais qu'un moyen de découvrir le secret de la figurine de pierre : c'était d'utiliser la psychométrie, méthode qui peut provoquer le dédain de beaucoup de gens, mais qui est largement admise par d'autres qui ont libéré leur esprit de tout préjugé. Elle est basée sur la théorie selon laquelle tout objet matériel conserve en lui des traces de ses vicissitudes physiques, traces perceptibles à une personne assez sensible pour entrer en résonance avec les vibrations qu'il recèle. L'analogie avec un poste récepteur de radio n'est nullement à écarter, car la science des communications par radio plonge dans des réalités où, il y a cent ans, on n'aurait vu que pure superstition. Quoi qu'il en soit, je vais exposer les faits, vous laissant libre de les admettre ou de les rejeter, à votre choix.

J'étais absolument inconnu du psychométriste qui tenait la statuette d'une main et, dans l'obscurité complète, écrivit ce qui suit :

« Je vois un vaste continent de forme irrégulière s'étendant de la côte nord de l'Afrique jusqu'en Amérique du Sud. De nombreuses montagnes se dressent à sa surface et, de-ci de-là, un volcan semble sur le point d'entrer en éruption. La végétation y est abondante et d'une nature tropicale ou semi-tropicale.

« Sur le côté africain du continent, la population est clairsemée. Les gens sont bien bâtis, mais d'une race indéfinissable et d'une teinte très sombre bien que non négroïde. Leurs traits les plus marquants sont des pommettes saillantes et des yeux perçants ; je puis dire que leur moralité laisse grandement à désirer et que leur culte frise la démonologie. Je vois des villages et des villes donnant des signes d'une civilisation passablement avancée et il s'y trouve certains bâtiments que je tiens pour des temples.

« Il me semble que je suis transporté sur la côte ouest. Ici, la végétation est dense, la flore des plus magnifiques, et les habitants sont de loin supérieurs aux autres. Le pays est accidenté et des temples raffinés, en partie taillés dans la falaise, ont des façades en saillie supportées par de belles colonnes sculptées. Des prêtres, semble-t-il, entrent et sortent en procession de ces temples, et un grand-prêtre ou un chef porte sur la poitrine une plaque analogue à celle de l'image que je tiens à la main. L'intérieur des temples est sombre, mais, au-dessus des autels, se trouve l'image d'un grand œil. Les prêtres se livrent à des invocations à cet œil et tous les rites paraissent être d'une nature occulte et assortis d'un système de sacrifices ; je ne saurais dire si les victimes sont des humains ou des animaux.

« En divers lieux du temple, se trouvent quelques statuettes comme celle que j'ai à la main ; celle-là même est manifestement le portrait d'un prêtre d'un rang élevé. Je vois le grand-prêtre la prendre et la tendre à un autre prêtre en lui enjoignant de la garder soigneusement et, le moment venu, de la remettre à un autre spécialement désigné qui, à son tour, doit la faire circuler jusqu'à ce qu'elle arrive, enfin, à la réincarnation du personnage qu'elle représente, lorsque, grâce à son influence, nombre de choses oubliées auront été élucidées.

« J'entends une voix proclamer : « Voyez le sort des présomptueux ! Ils estiment que le Créateur est sous leur influence et soumis à leur pouvoir, mais le jour du châtiment est venu. Attendez et observez ! » Puis, je vois les volcans entrer en de violentes éruptions, la lave couler en flammes sur leurs flancs et toute la terre trembler avec un puissant grondement. La mer est soulevée par l'ouragan, tandis qu'une énorme partie du pays, tant à l'est qu'à l'ouest, disparaît dans les flots, laissant le centre recouvert d'eau, mais visible. La plupart des habitants sont noyés ou victimes des tremblements de terre. Le prêtre à qui avait été donnée l'effigie se précipite hors de la cité qui s'engloutit et gagne les collines où il cache le fardeau sacré, puis continue sa fuite vers l'est.

« Certains de ceux qui ont l'habitude de la mer prennent les bateaux et partent avec : d'autres s'échappent vers les montagnes centrales où les rejoignent des réfugiés venant du nord ou du sud.

« La voix s'écrie : « Le jugement de l'Atlante sera le sort de tous ceux qui prétendent au pouvoir divin ! »

« Je ne peux préciser la date de la catastrophe, mais elle eut lieu longtemps avant l'essor de l'Egypte et a été oubliée sauf, peut-être, dans les mythes.

« Voilà pour l'image. Elle est d'une possession maléfique pour ceux qui n'ont pas d'affinités avec elle et je peux dire qu'il est dangereux de s'en moquer... »

D'autres psychométristes ont tenu la statuette de pierre et leurs impressions cadraient exactement avec ce qui précède. Quoi que signifie cette histoire, je la regarde comme susceptible de donner la clef du mystère de la Cité Perdue de mes recherches et, lorsque je les reprendrai, elle m'accompagnera. On ne doit pas écarter avec dédain les rapports entre l'Atlantide et certaines parties du Brésil, car si l'on accepte cette hypothèse — avec ou sans preuves scientifiques — elle fournit l'explication de nombreux problèmes qui, sans cela, restent à l'état de mystères insolubles. J'aurai encore beaucoup à dire, plus tard, à ce sujet.

Dans l'attente du départ.

Tandis que j'écris ces lignes (1), j'attends avec toute la patience dont je suis capable la mise au point des plans dressés pour la prochaine expédition destinée à rechercher la ville découverte par Raposo et son équipe. Je possède maintenant ce que je crois en être les coordonnées exactes et, avec une chance normale, nous y arriverons. Compte tenu des très dures conditions de ce voyage, rien ne sera négligé dans le choix des autres membres de la troupe. J'ai été, jusqu'ici, empêché d'atteindre mon objectif par le manque de résistance de mes compagnons et j'ai souvent regretté qu'il ne soit pas en mon pouvoir de l'entreprendre seul. Ce ne sera pas une troupe d'explorateurs dorlotés, suivis d'une armée de porteurs, de guides et de bêtes de charge. Les expéditions aussi encombrées n'arrivent à rien ; elles

(1) En 1923.

traînent aux limites des régions civilisées et sont juste bonnes à se faire de la publicité. Lorsque commencent les régions véritablement inconnues, il faut, de toute manière, supprimer les porteurs par crainte des sauvages. On ne peut emmener d'animaux en raison du manque de pâturages et des attaques des insectes et des chauves-souris. Quant aux guides, personne ne connaissant le pays, il n'en existe pas. Il faut donc réduire le matériel au strict minimum en le portant soi-même et en se disant qu'on pourra subsister en nouant des relations amicales avec les diverses tribus qu'on rencontrera. On trouvera ou on ne trouvera pas de gibier ; si l'on en rencontre, une carabine calibre 22 (5 mm 5) sera souhaitable, mais même cela est un fardeau auquel on ne tient pas. Quant à des fusils express, des revolvers et leurs munitions, leur poids les condamne et il n'en saurait être question. Il est beaucoup plus dangereux de tirer une grosse bête que de la laisser tranquille et, pour ce qui est des sauvages eh bien !... le sauvage qui a l'intention de vous tuer demeure invisible et un fusil ne peut rivaliser avec des flèchettes empoisonnées dans une embuscade de forêt !

Mon fils aîné, Jack, m'accompagnera au cours du prochain voyage et le troisième membre du groupe sera son camarade de collège, Raleigh Rimel qui, pour le moment, se trouve à Los Angeles. Il y a longtemps que je n'ai vu Raleigh, aussi ne sais-je pas grand-chose de sa présente condition physique, mais Jack a tout ce qu'il faut pour ce que j'attends de lui. Il est grand, très vigoureux, aussi sain d'esprit que de corps. De même que moi, il ne fume ni ne boit. L'intoxication par l'alcool et le tabac constitue un handicap à peu près insurmontable dans la forêt, où l'on ne peut se procurer ni l'un ni l'autre et leur absence a valu à plus d'un de mes compagnons de s'effondrer lamentablement.

Jusqu'à présent, je n'ai eu auprès de moi que deux hommes capables de résister à des fatigues prolongées. L'un d'eux est mort ; l'autre s'est marié et établi, et il ne serait pas loyal de lui demander de revenir. De toute façon, je suis sûr de Jack. Il est assez jeune pour se faire à tout et quelques mois de piste suffiront à l'aguerrir. S'il tient de moi, il ne contractera pas les diverses

maladies et affections qui sévissent dans les régions sauvages de l'Amérique du Sud et, dans les circonstances critiques, je crois que son courage ne l'abandonnera pas.

Jack et Raleigh vont avoir à apprendre à nager en se trouvant, en quelque sorte, précipités en eau profonde. Sans expérience préalable, ils vont avoir à subir une épreuve d'endurance exceptionnelle. Personnellement, je l'ai acquise progressivement, cette endurance ; j'avais d'ailleurs, derrière moi, de nombreuses années d'existence militaire sous les tropiques. Et, de nature, je suis un loup solitaire, particulièrement sobre. Peut-être, fut-ce ce qui pouvait m'arriver de meilleur que mon enfance à Torquay eût été si dépourvue d'affection familiale qu'elle m'obligea à me replier sur moi-même, encore que j'eusse passé quelques bons moments avec mon frère aîné et mes sœurs. Les coups de canne reçus durant les années de collège à Newton Abbot n'altérèrent en rien mes perspectives d'avenir. Puis, vinrent les années d'élève-officier à Woolwich, et, en 1886, à l'âge de dix-neuf ans, mon brevet d'officier de l'Artillerie Royale et mes débuts en garnison à Trincomalee (Ceylan). C'est là que je rencontrai ma future femme, dont le père était, à l'époque, juge de district à Galle.

L'existence à Ceylan était aussi agréable que peut l'être la vie militaire. J'aurais pris un plaisir manifeste à prolonger mon temps de service dans la plus belle de toutes les îles, mais, peu après 1890, je me retrouvai en Angleterre où je suivis les cours supérieurs d'artillerie à Shoeburyness. Puis, vint un séjour à Falmouth et enfin, en janvier 1901, mon mariage.

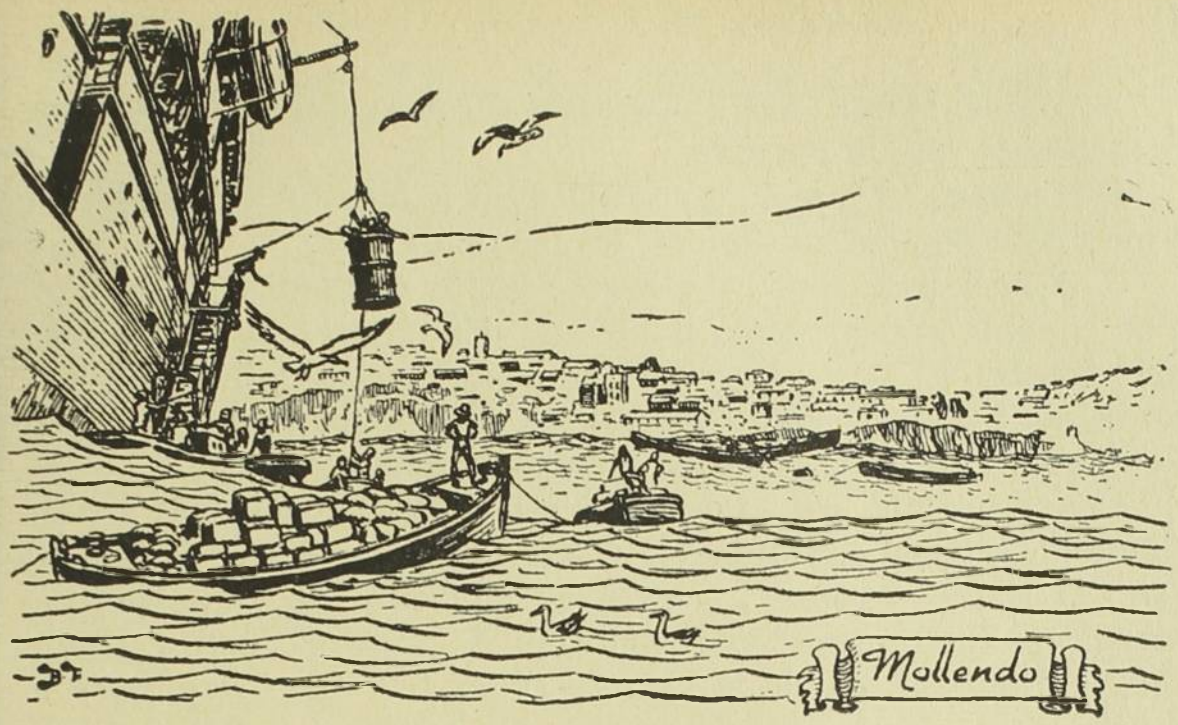
Grâce à ma femme, je m'affranchis d'une bonne partie de mon ancienne réserve ; mais je n'allais pas, pour autant, dépouiller le « loup solitaire » et je continuai à suivre ma propre voie. En 1901, je remplis en Afrique du Nord une intéressante mission secrète, suivie d'un séjour à Malte au cours duquel, avec l'aide éclairée de ma femme, j'appris la topographie. A notre grand soulagement, nous repartîmes en 1902 pour l'Orient et, après un bref séjour à Hong-Kong, nous nous retrouvions dans notre chère Ceylan où naquit notre fils aîné, à Trincomalee, en 1903.

C'est le cœur serré que nous quittâmes Ceylan en 1904 et rentrâmes pour résider à Spike Island, dans le comté de Cork, en Irlande. Mais, en 1906, on m'offrit de m'occuper d'une délimitation de frontière en Bolivie.

L'Amérique du Sud où mon histoire prend naissance était très différente de celle d'aujourd'hui. En 1906, ni le Pérou, ni la Bolivie ne s'étaient encore remis de la dévastatrice guerre contre le Chili, la guerre du Pacifique de 1879-1882. Les républiques de la côte occidentale avaient à peine ressenti l'influence du développement industriel croissant ; elles étaient surtout agricoles et imbues des traditions de l'Espagne colonialiste, bien que leurs puissantes richesses minérales fussent exploitées par des entreprises étrangères. L'absence de restrictions en faisait le terrain de chasse rêvé du propre à rien, de l'incapable envoyé aux colonies où il vit des fonds que lui envoie sa famille, et du coureur de dots. Les ports de mer étaient des foyers grondants de vice dans lesquels des hordes de marins débarqués de nombreux voiliers, cargos sans lignes régulières et caboteurs, se comportaient sans aucune retenue. Naturellement, il y avait aussi l'étranger sérieux et il est incontestable que sa bienfaisante influence a, pour une grande part, apporté les changements intervenus de nos jours.

Tous ceux qui ont vécu dans ces pays ont appris à les aimer ; ils ont été pris par leur charme irrésistible. Le lecteur commettrait la plus grande erreur en jugeant leur condition actuelle d'après mes impressions des dix premières années du siècle, car les gens d'alors différaient autant des Sud-Américains d'aujourd'hui que les Européens de l'époque napoléonienne de ceux de notre temps.

Ce qui n'a pas changé, ce sont les rivières roulant silencieusement à travers les forêts de l'intérieur ; pour elles, un millénaire ne représente qu'un jour ; elles dérobent toujours, à l'abri de leurs voiles impénétrables, les mystères dont je parle et le rideau se lève sur des scènes qui n'ont aucun rapport avec le monde courant. Et maintenant, suivez-moi et regardez vous-même !



Chapitre III

SUR LE SENTIER DE L'AVENTURE

— Savez-vous quelque chose de la Bolivie ? me demanda le président de la Société Royale de Géographie.

De même que celle du Pérou, son histoire m'a toujours passionné ; mais je ne connaissais rien du pays lui-même et le lui dis.

— Je n'y suis jamais allé moi-même, dit-il, mais je sais qu'elle a en puissance des richesses considérables. Ce qu'on en a exploité jusqu'à présent ne représente pas beaucoup plus qu'une égratignure du sol. On tient d'habitude la Bolivie pour une contrée située sur le toit du monde. Les montagnes en occupent, il est vrai, une grande partie, mais, derrière elles, dans l'est, s'étend une immense zone de forêts tropicales et de plaines qui sont loin d'avoir été entièrement explorées.

Il prit un grand atlas posé sur le côté de son bureau et promena ses doigts sur les pages :

— Tenez, Major ; voilà une carte du pays qui est à peu près la meilleure que je possède.

Il la poussa vers moi et, contournant le bureau, vint se placer à mon côté pour m'en signaler les particularités.

— Voyez cette zone : si elle est remplie de blancs, c'est qu'on n'en connaît presque rien. Beaucoup des rivières qui y figurent sont tracées au jugé ; les noms qui sont inscrits le long de leur cours, sont presque uniquement ceux de centres caoutchoutiers. Vous savez, en effet, que c'est le pays du caoutchouc ?

« La frontière orientale bolivo-brésilienne suit la rivière Guaporé, qui, de Corumba (1) à Villa Bella, entre en confluent avec la rivière Mamoré, puis avec le Beni, lequel devient la Madeira, affluent direct de l'Amazone. Au nord, elle suit l'Abuna vers le Rapirrán et, de là, à travers les terres, va rejoindre la rivière Acre. Toute cette frontière du nord est incertaine, car aucun levé précis n'en a été fait. La frontière occidentale bolivo-péruvienne descend vers la Madre de Dios, la franchit, longe la rive droite de la rivière Heath — rivière qui n'a pas encore été explorée jusqu'à sa source — puis continue vers le sud et traverse les Andes en direction du lac Titicaca (2). A la frontière sud, se trouve le Chaco, qui forme à l'est la lisière du Paraguay et, à l'ouest, celle de l'Argentine, seule frontière qui ait été définitivement fixée.

« Or, ici, dans la région du caoutchouc située le long de l'Abuna et de l'Acre et où se rejoignent le Pérou, le Brésil et la Bolivie, des discussions sérieuses sont engagées au sujet de la frontière et le prix du caoutchouc a monté de façon si fantastique que la question de savoir à qui appartient telle ou telle partie du territoire risque de provoquer un conflit des plus graves.

Je l'interrompis :

(1) Consulter, pour la partie des expéditions intéressant le Brésil, la carte qui figure au tome II de ce récit : *Sur les routes du mystère.*

(2) La frontière actuelle coupe le lac Titicaca en son milieu, puis, à partir de Charana, devient la frontière bolivo-chilienne, qui se courbe horizontalement vers le 23e degré de latitude, donc à peu de distance au nord du tropique du Capricorne.

— Un instant ! Tout ceci est fort intéressant, mais qu'ai-je à voir là-dedans ?

Le président se mit à rire :

— J'y viens. Avant tout, je veux que vous voyiez bien les choses... Les nations engagées dans cette dispute de frontières ne sont pas prêtes à accepter une démarcation faite par les parties intéressées. Il est devenu nécessaire de faire appel aux services d'un autre pays dont on puisse être assuré qu'il agira sans parti pris. C'est pourquoi le gouvernement bolivien a demandé à la Société Royale de Géographie, par l'entremise de son représentant diplomatique à Londres, de jouer le rôle d'arbitre et de recommander un officier expérimenté pour le travail à réaliser au compte de la Bolivie. Comme vous avez terminé avec un succès exceptionnel nos cours sur les délimitations de frontières, j'ai aussitôt pensé à vous. Cela vous intéresserait-il de vous en charger ?

Si cela m'intéressait ! Voilà précisément que s'offrait l'occasion que j'attendais, celle d'échapper à la monotone existence d'un officier d'artillerie dans des garnisons de la métropole ! Le cœur me battait tandis que je regardais le président, mais je fis un effort pour prendre un air circonspect.

— La chose paraît intéressante, sans aucun doute, mais je voudrais d'abord en savoir un peu plus long. Il ne doit pas s'agir que de topographie.

— C'est juste et c'est en réalité de l'exploration. Cela peut être difficile et même dangereux. On sait peu de chose de cette partie de la Bolivie, si ce n'est que les sauvages y ont une assez mauvaise réputation. Les plus épouvantables histoires courent sur cette région du caoutchouc. Puis, il y a les risques de maladies ; elles rôdent partout. Il est inutile d'essayer de vous en présenter un tableau plaisant ; je crois, d'ailleurs, que c'est à peine nécessaire, car, si je ne me trompe, il y a déjà une lueur d'intérêt dans vos yeux.

— L'idée me séduit, dis-je en riant, mais la question est de savoir si le ministère de la Guerre est d'accord pour m'épauler.

— Je conçois très bien, répondit-il, qu'il est possible que vous rencontriez des difficultés. Mais, avec l'appui de la Société

Royale de Géographie, je ne mets pas en doute qu'on finisse par vous libérer. Après tout, c'est là une merveilleuse occasion de rehausser le prestige de l'armée anglaise en Amérique du Sud.

J'acceptai naturellement la proposition. L'histoire romanesque des conquêtes espagnole et portugaise et le mystère de ces vastes régions inexplorées revêtaient à mes yeux l'Amérique du Sud d'un attrait irrésistible. Il y avait bien ma femme et mon fils, sans compter un nouvel enfant que nous attendions ; mais le destin avait décidé que j'irais et il ne pouvait y avoir d'autre réponse.

— J'aurais été surpris de vous voir refuser, dit le président. Je vais donc tout de suite vous recommander.

Premier contact avec l'Amérique.

Les difficultés surgirent les unes après les autres et je commençais à craindre de ne pouvoir être libéré. Les choses finirent tout de même par s'arranger et je quittai Spike Island avec l'espoir qu'avant peu, ma femme et mes enfants pourraient me rejoindre à La Paz. En mai 1906, je m'embarquai pour New York avec un jeune assistant du nom de Chalmers, sur le *Kaiser-Wilhelm-der-Grosse*.

Ce bateau représentait, pour l'époque, le dernier cri des paquebots de luxe, mais les voyages de ce genre n'ont que peu d'attrait pour moi et je demeurai totalement indifférent aux passagers repus qui se vautraient sur le pont. Nous rencontrâmes des coups de vent et de la brume et faillîmes aborder un iceberg errant, qui resta invisible jusqu'à ce qu'il fût presque trop tard pour l'éviter. Un des cylindres à haute pression éclata et nous laissa rouler pendant des heures dans les creux d'une mer épouvantable ; mais tout ceci se passa dans le bref laps de temps d'une semaine et, bientôt, nous arrivions à New York.

La vitesse et l'agitation étaient des choses que j'avais toujours dédaignées jusque-là. Accoutumé que j'étais à la calme réflexion des Anglais et à la solennelle dignité de l'Orient, je fus tout d'abord effarouché par l'Amérique. La rapidité de la circulation dans les rues, les embarras que faisaient les remor-

queurs dans le port en poussant les innombrables ferry-boats et chalands, les cris continuels, tout me portait sur les nerfs.

Nous eûmes un bref aperçu de New York et ce fut tout. Le même après-midi, nous embarquions sur le S.S. *Panama* et la statue de la Liberté disparut sur notre arrière. Ce navire était exactement l'opposé du palace flottant que nous venions de quitter; c'était un bateau crasseux du gouvernement, rempli de terrassiers en route pour l'isthme de Panama. Employés de bureau, aventuriers, « durs » et prétendus durs, et vieux coquins au cuir tanné, occupaient chaque pied carré d'espace disponible et, lorsque nous parcourions le pont, il nous fallait faire des bonds pour éviter d'ignobles jets de jus de chique. Leur principale occupation consistait à boire et à jouer de ruineuses parties de dés, et le vacarme qui ne cessait pas rendait particulièrement difficile mon étude de la grammaire espagnole. Il y avait là des vétérans du Klondike, des Rangers du Texas et des bandits du sud de la frontière, des employés de chemin de fer avec des tas de certificats fabriqués de toutes pièces, quelques prostituées et des garçons frais émoulus du collège en route vers leur première aventure. Dans leur genre, c'étaient tous de braves types et chacun jouait son rôle, même réduit, dans la construction de ce chef-d'œuvre que serait le canal de Panama. Cela fut, pour Chalmers et moi, une utile introduction à un aspect de la vie encore nouveau pour nous, et notre réserve britannique en sortit passablement ébranlée.

Le port de Cristobal était connu à l'époque sous le nom de Aspinwall et les bateaux s'amarraient à une longue jetée avançant loin dans la Limon Bay. Au-delà des docks se trouvait Colon, moins étendue que de nos jours, mais, par ailleurs, à peu près semblable. Généreusement constellée de cafés et de boutiques hindoues de curiosités, la ville se composait en grande partie de ruelles où le rire des ivrognes et le bruit des pianos semblaient maintenir sa réputation d'être, parmi les villes de sa taille, celle du monde où il y avait le plus de maisons de tolérance. Partout, on voyait des marins à tous les degrés d'ivresse, roulant de café en café et de bordel en bordel. Des querelles éclataient au coin des rues pour s'apaiser ensuite ; çà

et là, une bagarre attirait un groupe intéressé de spectateurs ; dans une rue transversale, une prostituée abreuvait de malédictions un *perro muerto*, un client parti sans payer. On ne faisait rien pour maintenir l'ordre ; la police panaméenne se gardait bien d'essayer.

Les voies de chemin de fer de Panama suivaient la rue en bordure de la mer et les locomotives de manœuvre s'affairaient, allaient et venaient presque sans s'arrêter, au tintement monotone de leurs cloches.

Nous quittâmes la jetée dans un buggy conduit par un Jamaïquain endormi, cahotâmes par-dessus les voies de chemin de fer et suivîmes cahin-caha les lisières de Colon jusqu'à la gare.

De Panama à Guayaquil.

Le voyage par fer jusqu'à la ville de Panama nous donna un premier aperçu de la forêt en Amérique tropicale, avec ses troncs d'arbre à la blancheur spectrale et tenus par des contreforts, ses réseaux pendants de lianes et de mousse, ses broussailles et ses fourrés presque impénétrables. La fièvre rampait partout et, en traversant avec fracas une halte, je remarquai le quai où des cercueils noirs s'empilaient jusqu'au toit et sur toute sa longueur.

Pour nous, c'est à la ville de Panama que commençait l'Amérique latine. On s'occupait peu de son état sanitaire ; il y régnait des odeurs presque suffocantes, mais les rues étroites et les balcons qui les surplombaient ne manquaient pas de charme. Sur la *plaza* se trouvait le « Gran Hotel » (si humble soit-il, on baptise toujours un hôtel « Grand », « Royal » ou « Impérial » et il supplée au manque de confort par un titre grandiose). Celui-ci se trouvait être le paradis des insectes et le propriétaire fut très irrité lorsque je lui fis observer que les draps de mon lit auraient dû, depuis longtemps, être envoyés à la blanchisserie.

— C'est impossible ! rugit-il, en gesticulant en tous sens. Tout le linge est lavé au moins une fois par mois. Si elle ne vous plaît pas, il ne manque pas de gens qui seront heureux d'avoir votre chambre. Chaque lit de mon hôtel est occupé par

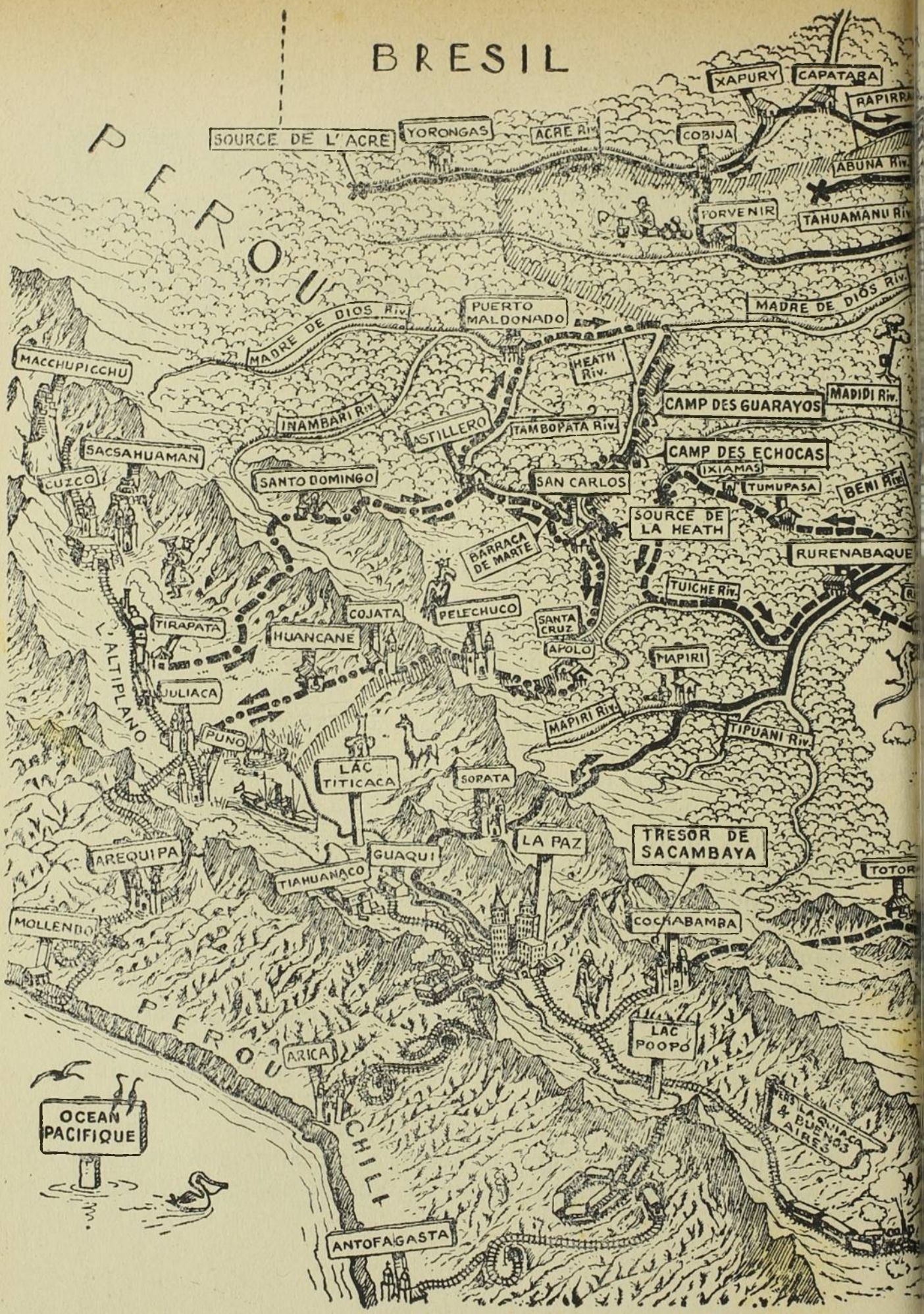
une, deux et même trois personnes, et il en est de même des baignoires. Vous avez une grande chambre et je perds de l'argent en vous laissant l'occuper seul.

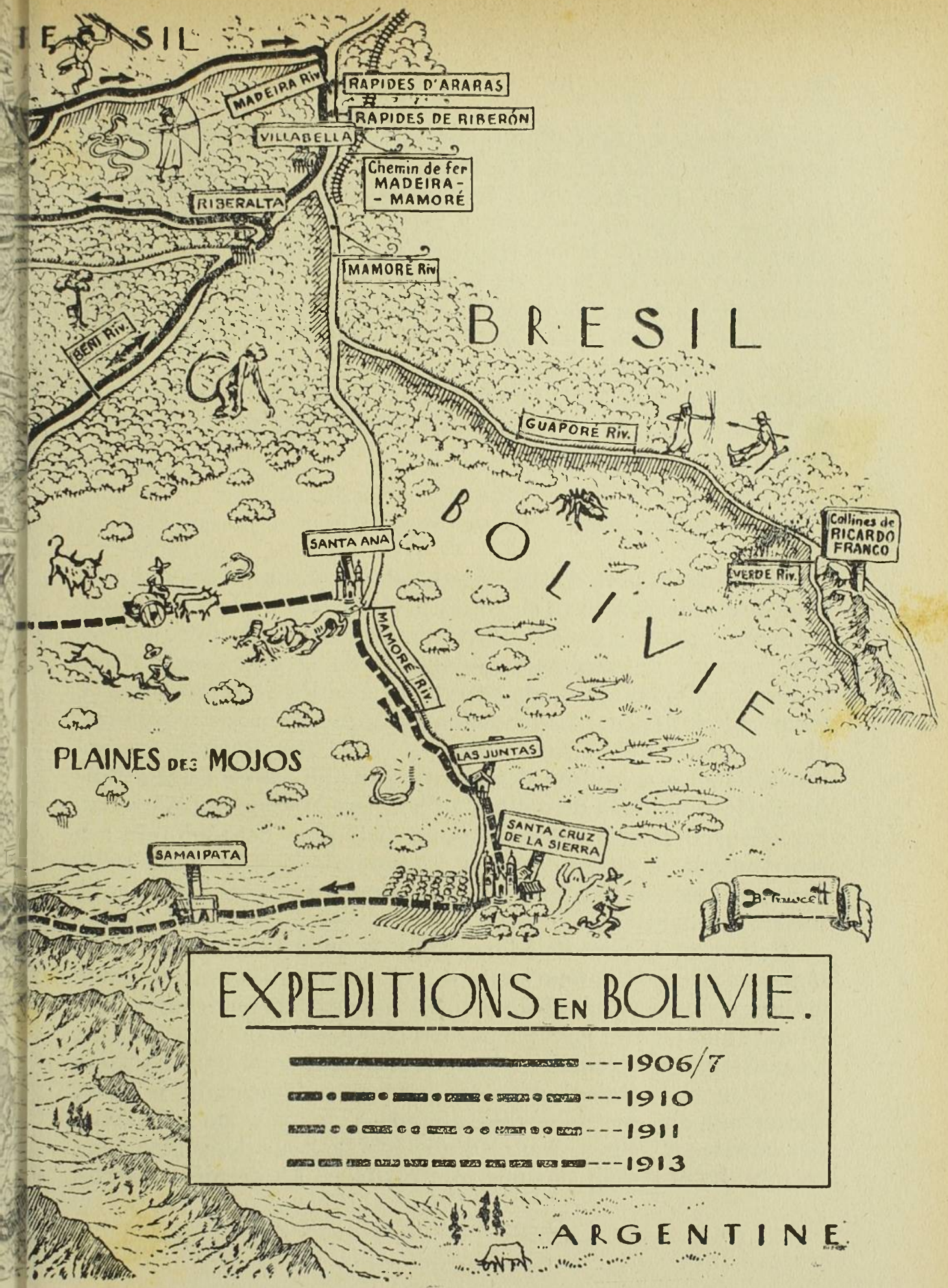
Il n'y avait rien à dire. Aussi bien, tous les hôtels étaient-ils surpeuplés.

Partout, des marchands vous offraient des billets de loterie, les cafés et les bars abondaient et, du haut des balcons, des dames sommairement vêtues nous lançaient des regards provocants. Le long de la côte, une digue constituait l'enceinte extérieure d'une prison bondée de détenus ; on pouvait y venir flâner le soir, jeter quelque monnaie aux prisonniers qui se bousculaient en bas et, parfois même, voir opérer un peloton d'exécution. Avec tant de divertissements, il n'était pas possible de s'ennuyer.

Nous fûmes tout de même contents de quitter Panama quand arriva, enfin, le moment d'embarquer sur un navire chilien chargé d'assurer le service côtier dans de minables bourgades du littoral où n'existait aucune installation portuaire. Nous suivions les traces de Pizarre et rien d'autre ne comptait.

A cette époque, Guayaquil était un véritable lazaret. Nous remontâmes un soir la rivière Guaya, à travers d'épais nuages de moustiques qui envahissaient aussi bien les cabines que les salons, pénétraient dans tous les coins du navire et nous piquaient impitoyablement. Je n'avais encore rien vu de pareil. Le supplice de Pizarre et de ses compagnons devait dépasser tout ce qu'on peut imaginer lorsque ces insectes se glissaient sous leurs armures et les dévoraient sans même qu'ils pussent se gratter ! L'effroyable manque d'hygiène de Guayaquil était pour beaucoup dans les ravages de la fièvre jaune qui régnait à l'état endémique. Lorsque l'ancre plongea avec fracas dans la rivière vaseuse et dégoûtante, il s'en dégagea un bouillonnement nauséabond qui me rappela Malte. Mais les gens semblaient à peine troublés par la fièvre jaune, car les rues regorgeaient de monde, partout s'effectuait un trafic animé et de belles embarcations bordaient les quais. Un ministre partait pour Londres à bord d'un vapeur de la même compagnie que la nôtre ; aussi de nombreux pavillons équatoriens flottaient-ils sur les édifices publics de la ville ;


BRESIL
PEROU
SOURCE DE L'ACRE
YORONGAS
ACRE Riv.
COBIJA
XAPURY
CAPATARA
RAPIRRA
ABUNA Riv.
PORVENIR
TAHUAMANU Riv.
MADRE DE DIOS Riv.
PUERTO MALDONADO
MADRE DE DIOS Riv.
MACCHUPICCHU
HEATH Riv.
MADIDI Riv.
CAMP DES GUARAYOS
INAMBARI Riv.
ASTILLERO
TAMBOPATA Riv.
SACSAHUAMAN
CAMP DES ECHOCAS
IXIAMAS
CUZCO
SANTO DOMINGO
SAN CARLOS
TUMUPASA
BENI Riv.
SOURCE DE LA HEATH
BARRACA DE MARTE
RURENABAQUE
TUICHE Riv.
COJATA
PELECHUCO
TIRAPATA
HUANCANE
SANTA CRUZ
APOLO
MAPIRI
L'ALTIPLANO
JULIACA
MAPIRI Riv.
TIPUANI Riv.
PUNO
LAC TITICACA
SORATA
TRESOR DE SACAMBAYA
LA PAZ
AREQUIPA
GUAQUI
TIAHUANACO
COCHABAMBA
MOLLENDO
PEROU
ARICA
LAC POOPO
OCEAN PACIFIQUE
CHILI
LA QUIACA
4 BUENOS AIRES
ANTOFAGASTA


BRESIL
MADEIRA Riv.
RAPIDES D'ARARAS
RAPIDES DE RIBERÓN
VILLABELLA
Chemin de fer MADEIRA-MAMORÉ
RIBERALTA
MAMORÉ Riv.
BENI Riv.
GUAPORÉ Riv.
BOLIVIE
Collines de RICARDO FRANCO
VERDE Riv.
SANTA ANA
MAMORÉ Riv.
PLAINES DES MOJOS
LAS JUNTAS
SANTA CRUZ DE LA SIERRA
SAMAIPATA
B. Travers
EXPEDITIONS EN BOLIVIE.
---1906/7
---1910
---1911
---1913
ARGENTINE

nous le vîmes, entouré d'un état-major aux uniformes rutilants, monter à bord au son des fanfares.

La pure fraîcheur du Pacifique nous accueillit lorsque la fiévreuse rivière Guaya nous y rejeta sur son courant vaseux. Après avoir doublé le cap Blanco, où des poissons plats géants bondissent avec un bruit de tambour et où, de chaque vague, surgissent les triangles jumeaux des nageoires de requin, nous arrivâmes à Païta, port du Pérou septentrional. C'était un village indéfinissable formé de maisons en bois, au pied d'une chaîne de dunes de sable ; nous y fûmes soumis à des fumigations de formaldéhyde pour parer aux conséquences de notre escale inconsidérée à Guayaquil.

Premier salut au Pérou.

Le prochain port d'escale était Salaverry, un de ces lieux où vous descendriez à terre si c'était possible, mais où, d'habitude, vous ne le pouvez pas. Il n'est pas éloigné de Trujillo, un des plus anciens établissements espagnols de la côte, siège d'une ancienne ville chimu et de cimetières fouillés et retournés à la recherche de trésors. La tradition veut que, dans son voisinage, gise le trésor du « Gros Poisson ». Le « Petit Poisson » a été découvert il y a environ deux cents ans ; on assure qu'il a rapporté vingt millions de dollars à l'heureux homme qui le trouva. Le « Gros Poisson » est tenu pour bien plus considérable : il renfermerait, croit-on, le dieu d'émeraude des Chimus, taillé dans une pierre d'un seul bloc mesurant quarante-cinq centimètres de haut.

Callao est le port de Lima, capitale du Pérou ; nous mouillâmes au large, le bateau roulant sa coque rouillée dans la houle creuse, à une certaine distance de l'*embarcadero* ou débarcadère. Nous fûmes bientôt envahis par des bateliers criant et se battant pour atteindre les échelles et qui, de leurs embarcations ballottées par la mer, traitaient avec les passagers descendant à terre, s'interrompant par moments afin de s'envoyer mutuellement des bordées d'injures. Sauter d'une échelle pour descendre dans ce tohu-bohu n'était pas une mince affaire. La dernière marche

de l'échelle se trouvait à une hauteur vertigineuse au-dessus des embarcations serrées les unes contre les autres et, l'instant d'après, il fallait l'escalader pour éviter de plonger dans l'eau qui arrivait, écumante, presque au niveau du pont. Il s'agissait d'attendre le bon moment et de sauter en espérant que l'embarcation choisie serait là pour vous recevoir. D'énormes méduses dérivaient à la surface et dans l'eau limpide, aussi loin que l'œil pouvait voir.

A terre, nous eûmes le choix entre trois chemins de fer pour faire le voyage de quinze kilomètres jusqu'à Lima. Il y avait le fameux Central du Pérou, les « Chemins de fer anglais » ouverts au trafic en 1851 et qui se targuaient d'être les plus anciens de l'Amérique du Sud, enfin une ligne électrique dont les voitures atteignaient déjà la vitesse de quatre-vingt-quinze kilomètres à l'heure.

Lima est une belle ville avec d'admirables magasins et de larges avenues. Don Francisco Pizarre, exhumé d'une niche de la crypte de la cathédrale et placé dans un cercueil de verre à l'abri des mains des voyageurs américains avides de souvenirs, était, pour le visiteur, l'une des principales curiosités et je payai mon obole pour avoir le privilège de contempler ses restes émaciés.

L'Hôtel Maury contrastait agréablement avec le bateau. On m'avait dit que c'était le meilleur de Lima et je n'eus pas de peine à le croire ; nous le trouvâmes propre, confortable et bien dirigé, et la nourriture y était excellente. Nous y demeurâmes une semaine, durant laquelle je vis ce que je pus de Lima et de ses environs. Le directeur des Chemins de Fer Centraux du Pérou, m'offrit un tour à Rio Blanco, à trois mille mètres dans les Andes, à bord d'un train mis à la disposition des équipages de deux navires de guerre britanniques en visite. Jamais je n'avais rien vu qui pût être comparé à cette ligne de chemin de fer, la plus élevée de toutes les lignes à voie normale du monde et qui n'est battue — de trois mètres seulement ! — que par la ligne (la plus élevée pour tous écartements) du chemin de fer qui conduit d'Antofagasta en Bolivie. Le Central monte du niveau de la mer à près de quatre mille neuf cents mètres sur

une distance d'un peu plus de cent soixante kilomètres, faisant de nombreux zigzags ou utilisant des aiguillages reversibles, et traversant d'innombrables tunnels. La montée à Rio Blanco, par cette ligne extraordinaire, me laissa muet d'admiration, tant à cause de la majesté du paysage que de la grandeur de l'œuvre réalisée par l'homme.

Nous rejoignîmes le navire à Callao pour terminer le voyage ; sortis du port, nous doublâmes l'île de San Lorenzo et descendîmes le long de la côte. Le soleil couchant éclairait l'imposante cordillère qui, à cinquante kilomètres en arrière de la côte, déroulait un magnifique panorama couronné de sommets enneigés. Nous fîmes escale à Cerro Azul et Pisco, où nous pûmes descendre à terre et errer dans le quartier résidentiel jusqu'à la *plaza* sous un dais élevé de *ficus*. Le bateau suivait la côte d'étonnamment près, à tel point que, de-ci de-là, nous pûmes apercevoir des ruines incas et des cultures intensives de coton en bandes vertes arrosées par les ruisseaux des montagnes. Mais ce qui nous intéressait le plus était le fourmillement d'oiseaux et de poissons de l'océan autour de nous.

Le matin du troisième jour qui suivit notre départ de Callao, nous nous aperçûmes, en nous éveillant, que les machines étaient stoppées et que le bateau roulait presque à chavirer dans une énorme houle. Nous avions mouillé au large de Mollendo, port principal de la côte sud du Pérou ; de mon hublot, j'apercevais une falaise qui disparaissait presque dans un fouillis d'écume venant des puissants brisants ; au sommet se trouvait un ramassis de maisons de bois d'aspect misérable.

Le débarquement ne fut pas aussi dur que nous l'avions craint. Le bateau roulait tellement qu'il était trop dangereux de passer de l'échelle dans les embarcations ; les passagers y furent débarqués dans des bennes par les mâts de charge du navire. Une fois dans l'embarcation, vous étiez à même d'apprécier la hauteur de la houle et les femmes hurlaient chaque fois qu'une de ces puissantes vagues se dressait à sept ou huit mètres derrière nous. Mais les matelots avaient l'habitude de cette besogne et, sans embarquer une goutte d'eau, nous entrâmes dans le petit port ouvert au violent ressac des vagues. Le dernier

risque à courir consistait à être enlevés au bout d'une grue de quai plongeant follement, à raison d'un passager à la fois, assis sur une chaise de cuisine à laquelle ne s'accrochaient pas moins de quatre ou cinq dockers vociférants.

Mollendo était un endroit encore plus sordide qu'il en avait l'air, vu du bateau. La plus grande partie en avait été détruite par des incendies désastreux et ce qui en restait ne valait pas grand-chose. Il avait également souffert d'épidémies de peste bubonique.

Dunes de sable et crêtes neigeuses.

Ayant réservé des places dans le premier train en partance pour Arequipa, nous eûmes le plaisir de faire un très intéressant voyage dans l'intérieur. A Ensenada, le train s'éloigna de la côte et entama la tortueuse ascension à quatre pour cent d'une longue rampe montant au plateau jusqu'à Cachendo. Comme la vallée de Tambo s'ouvrait devant nous, nous eûmes un aperçu de champs verts et de vastes terrains plantés de canne à sucre. Nous nous arrêtâmes à Cachendo pour le petit déjeuner, puis le train continua sa route à travers la *pampa* sablonneuse de La Joya d'où les neiges du Misti et du Chachani, les deux montagnes placées en sentinelles devant Arequipa, furent bientôt visibles. Sur des kilomètres et des kilomètres de plaines, s'élevaient des centaines de dunes de sable blanc se déplaçant continuellement sous la poussée du vent. Les ravines recélaient de grandes quantités de kaolin utilisé naguère comme lest par les navires à voiles, jusqu'à ce que les autorités se fussent aperçues de sa valeur.

— Oranges ! Bananes ! Achetez mes fruits, *Señores !* Citrons ! *Chirimoyas ! Grenadillas !*

A Vitor, le train fut envahi par des marchandes qui nous poussaient leurs corbeilles de fruits à la figure. Le jeu consistait à essayer de vendre le tout, fruits et corbeille, et à filer avant que nous n'eussions découvert que, sous l'attrayante couche au dessus, les fruits étaient à peine mangeables. Les prix, élevés du moment de l'arrivée du train, s'effondrèrent comme sonnait

la cloche du départ de la gare et, tandis que le train se mettait en route, le bruyant marchandage continuait encore.

A Quishuarani, nous découvrîmes un de ces magnifiques spectacles dont Prescott fait mention : le Misti coiffé de neige, au fond, et la crête dentelée du Chachani se dressant sur un ciel impeccablement bleu. Au milieu d'un océan houleux de dunes de sable multicolores se creusait un cañon profond dont les bords, striés de grès rose et jaune, descendaient dans une vallée d'un vert éclatant. Au fond, coulait la rivière Chili bondissant en cascades miniatures parmi les huttes en adobe (1) et les champs opulents.

Le Misti est un volcan qui passe pour n'être pas en activité, mais, de son cratère, s'échappe, de temps à autre, une bouffée de fumée comme pour rappeler aux citoyens d'Arequipa qu'il n'est qu'en sommeil. Il a parfois des éruptions aux résultats désastreux. Les maisons de cette ville n'ont, pour la plupart, qu'un seul étage et sont construites de lumineux blocs de lave blanche appelés *sillares*. Arequipa se trouvant à environ 2.400 mètres au-dessus de la mer, et loin derrière le rideau de brume du littoral, le climat y est délicieux. Avec ses nombreuses sources d'eaux minérales aux alentours, elle devrait être une station climatique, mais le soir, dès que le soleil en se couchant a cessé de dorer les flèches de la cathédrale et le cône du Misti, l'air est pollué d'émanations nauséabondes provenant des égouts à ciel ouvert qui sillonnent chaque rue.

Nous ne passâmes qu'une nuit à Arequipa, ville aux jolies femmes, aux beaux magasins et aux champs verts, et, le lendemain, nous prenions le train pour Puno. La rude montée commença presque aussitôt et, vers 4.000 mètres, apparurent les lamas, ces parents fiers et pleins de dignité des moutons dont ils n'ont, en aucune façon, le caractère. Nous atteignîmes alors Vincocaya, à 4.250 mètres et aperçûmes la timide vigogne, la plus petite variété de la famille des lamas, dont la douce toison était grandement appréciée des Incas.

(1) Genre de construction de lattes et de terre, commun au Mexique et au Pérou. L'argile employée, qui ressemble à de la boue, est souvent extraite tout à côté de l'emplacement du bâtiment. C'est la brique du pauvre.

Le point culminant de la ligne est Crucero Alto, à 4.470 mètres au-dessus du niveau de la mer ; le train descend ensuite, parmi une série de lacs pittoresques, sur Juliaca, à la limite des divisions de Puno et de Cuzco. Il continue alors sa route, en longeant des marécages plantés de roseaux et des échancrures à l'eau étincelante, jusqu'au port de Puno à 3.700 mètres, sur la rive du Titicaca, le plus haut des lacs navigables du monde.

Comme il est étrange de voir des vapeurs naviguer ici, sur le toit du monde ! Et, cependant, il y en a, et d'une taille respectable. On raconte, à leur sujet, une curieuse histoire. Le premier fut monté de la côte, en pièces détachées, à dos de mulet et assemblé sur le bord du lac. Les autres navires furent également livrés par tronçons, mais arrivèrent par fer pour être montés sur la cale de la *Peruvian Corporation*. Le lac Titicaca peut parfois donner naissance à des tempêtes d'une violence surprenante et nulle part ailleurs, sans doute, il n'est possible à un voyageur de souffrir à la fois du mal de mer et du mal des montagnes.

Le soir, en embarquant sur le *Coya*, amarré aux docks, nous ressentîmes l'étrange impression de partir pour une traversée en mer, car ce n'était ni une embarcation à fond plat, ni un bateau à roue arrière pour les eaux basses. C'était un véritable vapeur de mer avec les aménagements correspondants. Nous eûmes les formalités de la douane, les cris des arrimeurs, les stewards en veste blanche attendant à la coupée pour descendre dans les cabines les bagages à main des passagers, et tout le remue-ménage qui préside habituellement au départ d'une traversée sur l'océan. Le cliquetis des treuils et le frémissement du pont nous accueillirent à notre arrivée à bord ; dans la chaude atmosphère de la grande cabine sentant la peinture, nous percevions les vibrations des machines auxiliaires, dans les fonds, et nous entendions, de temps à autre, le bruit d'une pelle dans la chaufferie. Nous avions peine à croire que ceci se passait à 3.700 mètres au-dessus du niveau de la mer ! Puis vinrent des coups de sifflet hachés, le tintement du transmetteur d'ordres, et nous nous éloignâmes du môle pour glisser dans la nuit.

Le berceau des Incas.

Le lendemain matin, nous étions debout dès l'aube pour voir le magnifique paysage de la grande Cordillère des Andes qui se découpait nettement dans l'atmosphère grésillante de gel, chaîne de pics déchiquetés couverts de neige et dominés par la masse blanche du Sorata, de l'Huaynapotosi, du Murarata et de l'Illimani, cent dix kilomètres d'une neige ininterrompue. En passant devant l'île du Soleil, légendaire berceau des Incas dont les palais gisent maintenant en ruine, je me demandais à quoi ressemblait le lac aux jours heureux d'avant la Conquête. Dans les détroits de Tiquina, laissant l'île de la Lune sur l'arrière, nous vîmes, de chaque côté, de hautes collines taillées en terrasses et cultivées jusqu'au sommet ; devant nous, se trouvaient de nombreuses petites îles au sol rouge, couvertes de récoltes dorées rayonnant au soleil levant. Au-delà, le mirage faisait danser d'autres îles encore, bleues et embrumées dans le lointain et se perdant parmi la brume blanche et ouatée suspendue au-dessus de l'extrémité sud du lac. Au pied des collines, s'élevaient des maisons en briques crues, aux toits de tuiles rouges et à l'entrée desquelles étaient groupés des Indiens brillamment vêtus. La surface argentée de l'eau était sillonnée de *balsas* de roseaux, avançant à la voile ou à la pagaie, radeaux dont la forme n'a pas changé depuis des siècles. Des abords du navire se levaient des milliers de canards, moitié courant, moitié volant sur l'eau, dans leurs efforts pour s'écarter de notre route. Les couleurs étaient d'une splendeur qui défie toute description ; mais l'air glacé nous mordait jusqu'à l'os.

Le *Coya* glissa dans le port de Guaqui et nous débarquâmes en Bolivie. Nous montâmes alors dans le train à voie étroite du chemin de fer Guaqui — La Paz et notre dernière vision du navire nous le montra amarré le long du môle avec son image parfaite reflétée par l'eau du canal lisse comme du verre. Peu après, nous passions devant Tiahuanaco dont les ruines anciennes sont peut-être les plus vieilles qui existent au monde, plus anciennes même que le Sphinx.

De même que Sacsahuaman et la plus grande partie de

Cuzco, Tiahuanaco fut bâtie par une race qui maniait des rochers cyclopéens et les taillait pour les ajuster avec tant de perfection qu'il est impossible de glisser une lame de couteau dans les joints sans mortier. A voir ces vestiges, on n'a pas de peine à croire la tradition selon laquelle ces villes furent érigées par des géants ; de fait, il paraît que des squelettes de géants ont été découverts dans des sarcophages des environs de Cuzco. A mon avis, Tiahuanaco, qui couvre une superficie d'environ une lieue carrée, fut construite sur une île du lac. La plus grande partie est encore enfouie au-dessous du niveau actuel du Titicaca et les vestiges éparpillés et écroulés sur le sol ne sont pas nécessairement les ruines de la ville originale. Elle fut détruite par les terribles soulèvements sismiques dont on rencontre tant de traces sur tout le continent. Le lac s'éleva d'un seul bloc à plusieurs milliers de pieds en même temps que les Andes ; puis, il creva ses barrières et se rua dans une fissure au sud de l'Illimani. Un nouveau lac dut alors se former, car il est hors de doute que Tiahuanaco demeura longtemps submergée. Le niveau du lac actuel fut jadis considérablement plus élevé ; en effet, on peut distinguer nettement, sur les collines environnantes, l'ancienne marque des hautes eaux. De nos jours, en fouillant le sable qui recouvre les ruines, on déterre des pièces de poterie et des pointes de flèches en silex volcanique avec, de-ci de-là, de petits restes d'or, dont le musée de La Paz possède une intéressante collection. Je pense, toutefois, qu'ils proviennent des époques de décadence qui suivirent la grande catastrophe, lorsque les groupes de réfugiés du Pacifique se répandirent dans les hautes terres de la province de Charcas. Des efforts intermittents et absolument insuffisants ont été tentés pour révéler les secrets de Tiahuanaco.

Un éminent archéologue allemand, qui a passé toute sa vie à faire des fouilles à Tiahuanaco, me chargea, voici quelques années, de proposer au *British Museum* vingt-quatre caisses remplies de poteries, de statuettes en pierre et en or, d'armes et d'autres reliques de la collection unique qu'il y avait rassemblée ; il acceptait à l'avance l'estimation du Museum. J'y procédai, mais on la refusa.

— A vous dire vrai, me répondit-on, ces objets n'ont pour nous aucun intérêt particulier.

Ce jour-là, l'Angleterre laissa échapper un trésor d'une incalculable valeur !

A propos de trésors, il ne se passe pas de jour, au Pérou et en Bolivie, que vous n'en entendiez parler et, il ne s'agit pas seulement de trésors incas. Les Espagnols, aussi bien que les indigènes, avaient l'habitude d'enfouir dans le sol tous leurs biens ou de les dissimuler dans un recoin des murs de leur maison pendant l'époque révolutionnaire qui suivit la conquête. Il y a peu de temps encore, on en usait de même à la première menace de troubles.

Une fois, tandis qu'ils étaient occupés à réparer une vieille maison d'Arequipa, des ouvriers tombèrent sur un trou creusé dans une muraille et devinrent fous d'excitation en découvrant qu'une cavité s'étendait au-delà. Palpitants d'impatience, ils l'élargirent et furent récompensés par la découverte de nombreux plats d'argent. Ils poussèrent leur démolition plus loin et trouvèrent des faïences ; avançant toujours, ils tombèrent sur des aliments chauds dans une assiette... et, derrière, le visage furieux de la voisine dont le garde-manger avait été mis à sac !

Il est cependant exact qu'on trouve assez fréquemment des trésors. Avec leurs socs de charrue, des cultivateurs déterrent des magots et, s'ils sont assez fous pour les déclarer aux autorités, on les met rapidement en prison où ils sont tenus *incomunicados*, jusqu'à ce qu'ils aient prouvé qu'ils n'en ont rien conservé par devers eux. En Colombie, il y a quelques années, un homme tomba dans un trou tandis qu'il chassait. En revenant à lui, il s'aperçut qu'il se trouvait dans une grotte. Lorsque ses compagnons finirent par le repérer, la grotte fut explorée et ils y découvrirent pour un million de dollars d'orfèvrerie et de matières précieuses qui étaient cachées là depuis l'époque de la Conquête.

Les Indiens.

L'altitude du grand plateau andin, ou *altiplano*, se situe entre 3.600 et 3.900 mètres et la vue de l'*alto*, à 500 mètres au-

dessus de La Paz, est superbe. La Paz se tapit au fond d'un profond cañon, auprès d'un torrent impétueux ; lorsque vous approchez par la voie ferrée, votre regard plonge sur des toits de tuiles rouges et un échiquier de jardins. A perte de vue, de tous côtés, se trouvent des collines déchiquetées et érodées par la pluie. Les clochers de maintes églises surgissent des toits et des jardins, et de blanches habitations brillent comme des joyaux sur le fond vert et jaune des champs qui couvrent le flanc des collines. Au sud-est, le regard est ébloui par le sommet de l'Illimani qui se dresse à 6.400 mètres et paraît n'être qu'à huit kilomètres de là, alors qu'en fait il en est éloigné de quatre-vingts. La gloire des pics enneigés prête au paysage sa grandeur infinie et sa beauté. On voit partout des Indiens dont les vêtements brillent de toutes les couleurs imaginables.

Il est possible qu'au début les étrangers ressentent les effets de l'altitude de La Paz. A y regarder de plus près, la ville a ses inconvénients, mais je n'ai pas de peine à imaginer un destin pire que celui d'être obligé d'y vivre en permanence. Le marché du dimanche est un des spectacles du monde qu'il faut avoir vus avec ses Indiens des *yungas* — les vallées chaudes — venus acheter et vendre.

Ils arrivent par milliers, vêtus de *ponchos*, jupes et châles aux teintes éclatantes ; mais le costume de la *cholita* — ou Indienne métisse qui se considère comme supérieure aux pures Indiennes — est peut-être le plus frappant. Beaucoup de ces femmes sont jolies ; et elles le savent ! Elles portent des jupes de soie courte et amples qui permettent d'entrevoir des jupons de dentelle ; elles ont des bas de soie et des bottines haut lacées de style espagnol ; enfin, pour couronner le tout, elles portent, coquettement inclinés, des chapeaux ronds en paille blanche aux bords étroits. Leur démarche aisée et le balancement de leurs jupes leur donne une allure avantageuse qui ne manque pas d'attrait et, lorsqu'à tout ceci s'ajoutent des yeux noirs et ardents, des joues vermeilles de montagnardes et une masse de bijoux, vous avez devant vous un tableau vraiment captivant.

Les *cholos* — la contrepartie masculine des charmantes *cholitas* — sont des spécimens d'humanité invertébrés et vicieux

qui n'atteignent en rien, ni mentalement, ni physiquement, au niveau de leurs femmes. Les véritables Indiens présentent avec les deux un contraste saisissant. Laids et trapus, mais robustes et virils, pittoresquement vêtus de *ponchos*, de pantalons fendus et de chapeaux de feutre, ils sont pleins de bonne humeur et vous séduisent du premier coup. Ils ont l'air honnête et donnent une impression de force. On peut les traiter de coquins et de fainéants, mais, à mon avis, ils ne méritent en rien la réprobation universelle dont ils sont l'objet. Ceux qui connaissent les Tibétains trouvent entre eux une ressemblance marquée.

Pour l'étranger, les inconvénients de La Paz résident dans ses rues abruptes et l'air raréfié de son altitude élevée. Tout effort physique se résout par des battements de cœur et une respiration haletante et beaucoup souffrent pendant quelque temps du *soroche*, ou mal des montagnes. La sécheresse de l'air provoque des saignements de nez et des crevasses aux lèvres, l'esprit devient moins actif et on a les nerfs à vif. Les nouveaux venus se surmènent généralement avant d'être acclimatés et ignorent qu'en se restreignant sur l'alcool et en évitant les trop grands efforts, ils réduiront considérablement ces désagréables sensations.

Néanmoins, avec ses voitures, ses *plazas*, ses *alamedas* et ses cafés, La Paz est une ville essentiellement moderne. Des étrangers de toute sorte emplissent les rues. A vrai dire, on sent nettement la proximité des régions sauvages. Vous voyez, mêlés aux redingotes et aux chapeaux hauts de forme des citadins, les *stetsons* (1) effrangés et les bottes inusables des prospecteurs ; et, malgré tout, les semelles ferrées ne semblent pas déplacées parmi les chaussures à talons hauts des femmes élégantes. Mineurs et prospecteurs sont des types courants, car l'industrie minière est le but suprême de la sierra bolivienne et, de temps à autre, y apparaît le visage jaune et émacié d'un homme récemment arrivé d'au-delà des montagnes, de l'infernale étuve des vastes régions sauvages où nous allions nous enfoncer.

(1) Chapeaux australiens à larges bords.

Chapitre IV

A LA LISIÈRE DE LA BROUSSE

Les ennuis commencèrent lorsque je me plaignis du retard apporté à la mise au point de l'expédition. Nouveau venu dans le pays, j'en ignorais les coutumes et brûlais d'être déjà en route. Comme toujours, c'était le défaut d'argent qui constituait l'obstacle majeur. Comment, sans lui, louer les mulets ou acheter les provisions ? Pour la première fois, je tâtais des *mañanas* (1) et on me reportait d'un jour sur l'autre. Alors, comme je persistais à harceler les officiels, ils allongèrent les retards d'une semaine sur l'autre ! Cette façon qu'avaient les ministères de se donner le mot entre eux avait réduit ma patience à rien et je demandai au consul de Grande-Bretagne de voir ce qu'il pouvait faire pour activer les choses.

(1) En espagnol : « demain », « lendemain » (mais aussi « matin »).

— Mais, naturellement, qu'il vous faut de l'argent ! s'écria le fonctionnaire bolivien à qui j'avais affaire d'habitude. Vous aurez quatre mille livres pour les frais de votre expédition.

J'étais surpris : c'était beaucoup plus que je ne m'y attendais.

— Je vais rédiger l'ordre de vous verser cette somme immédiatement, conclut-il.

Le lendemain, le ministre des Affaires étrangères m'envoya chercher.

— Il y a un grave malentendu au sujet de ces quatre mille livres, me déclara-t-il avec une froide âpreté. Vous n'avez pas besoin d'une aussi grosse somme. Nous étions d'accord pour vous verser quatre mille *bolivianos*, pas quatre mille livres.

Je fis un rapide calcul d'après le cours du change et protestai : la somme était insuffisante.

— C'est absurde, répliqua le ministre. Vous n'avez pas besoin de provisions. Vous obtiendrez tout ce que vous exigerez sur le Beni et vous trouverez les instruments nécessaires à votre travail à Rurenabaque où ils vous attendent.

— Sans provisions ou sans argent suffisant pour en acheter, il est absolument impossible de mener l'affaire à bien, répondis-je, et si je ne les obtiens pas ici, il me faut la garantie officielle de les obtenir là-bas, avant mon départ pour le Beni.

Là-dessus, le ministre se mit en colère et se frappa les tempes du plat de la main. Je m'inclinai respectueusement et me retirai.

Le consul britannique essaya d'arranger les choses avec le gouvernement. A cette occasion, les difficultés augmentèrent. Le premier fonctionnaire avait été blessé de ce que nous l'eussions bousculé et son ordre de versement de quatre mille livres n'avait d'autre but que de nous montrer sous le jour de gens faisant des demandes excessives. Le gouvernement avait le désir très naturel de faire établir le tracé de la frontière par un ingénieur bolivien, en raison des intérêts attachés au caoutchouc. En fait, le gouvernement ne devait pas être pressé de tracer cette ligne tant que la tension avec le Pérou n'aurait pas diminué.

— Ils peuvent même revenir sur le contrat, me dit le consul britannique. Votre présence les gêne et ils vous discréditeront de toutes les manières possibles. Cependant, j'ai organisé pour

vous une autre entrevue et il sera intéressant de voir ce qui en sortira.

Il en sortit effectivement quelque chose. L'entrevue fut tendue et orageuse, mais des accords furent pris pour qu'il me fût versé quatre mille *bolivianos* à titre de frais de voyage et six mille autres consacrés à l'achat de provisions. Un acte fut dressé et, séance tenante, on me retint dix *bolivianos* pour les timbres officiels. Du temps passa encore avant que toutes les signatures ministérielles nécessaires eussent été apposées sur l'ordre de versement des espèces.

Cette déplaisante affaire réglée, j'essayai de faire la paix avec les autorités irritées. Il n'était bruit à La Paz que de la façon indigne dont la commission britannique avait traité les ministres du gouvernement et, dans les cercles diplomatiques, on en riait sous cape. Néanmoins, lorsque tout fut fini, mes avances furent généreusement accueillies et, bien que superficielle, la paix fut conclue.

D'un procédé spécial pour assaisonner la cuisine.

Il n'existait pas de bains, à cette époque, à La Paz, et la solution du tub étamé constituait un danger dans ce climat froid. On vous disait sérieusement qu'à cette altitude un plongeon dans l'eau froide provoquerait un arrêt du cœur ; l'étranger n'était pas en posture de réfuter cette assertion. Indépendamment du froid cinglant qui y régnait, la ville était fréquemment couverte de neige, car nous étions dans la saison humide. Comme le ministre des Colonies — c'est ainsi qu'on appelle l'intérieur du pays — s'informait anxieusement de mon confort, je lui dis qu'un bain me transporterait au paradis. Il répondit que mes services étaient trop précieux pour le permettre : un bain à une altitude où l'évaporation est si rapide ne manquerait pas de provoquer une pneumonie.

Le retard était considérable, mais je finis par recevoir mille livres en or du gouvernement... et tins cette transaction pour rapide comparée au temps qu'il faut pour extraire la somme la plus infime du Trésor britannique ! Tant d'or me donnait une

haute idée de mon importance, encore que le coût des mulets, des provisions et des notes de l'hôtel l'eût ramené à huit cents livres. Au tintement de ce trésor dans nos sacoches de selle, Chalmers et moi nous engageâmes le 4 juillet 1906 sur l'*altiplano*, en route pour Sorata et le Beni.

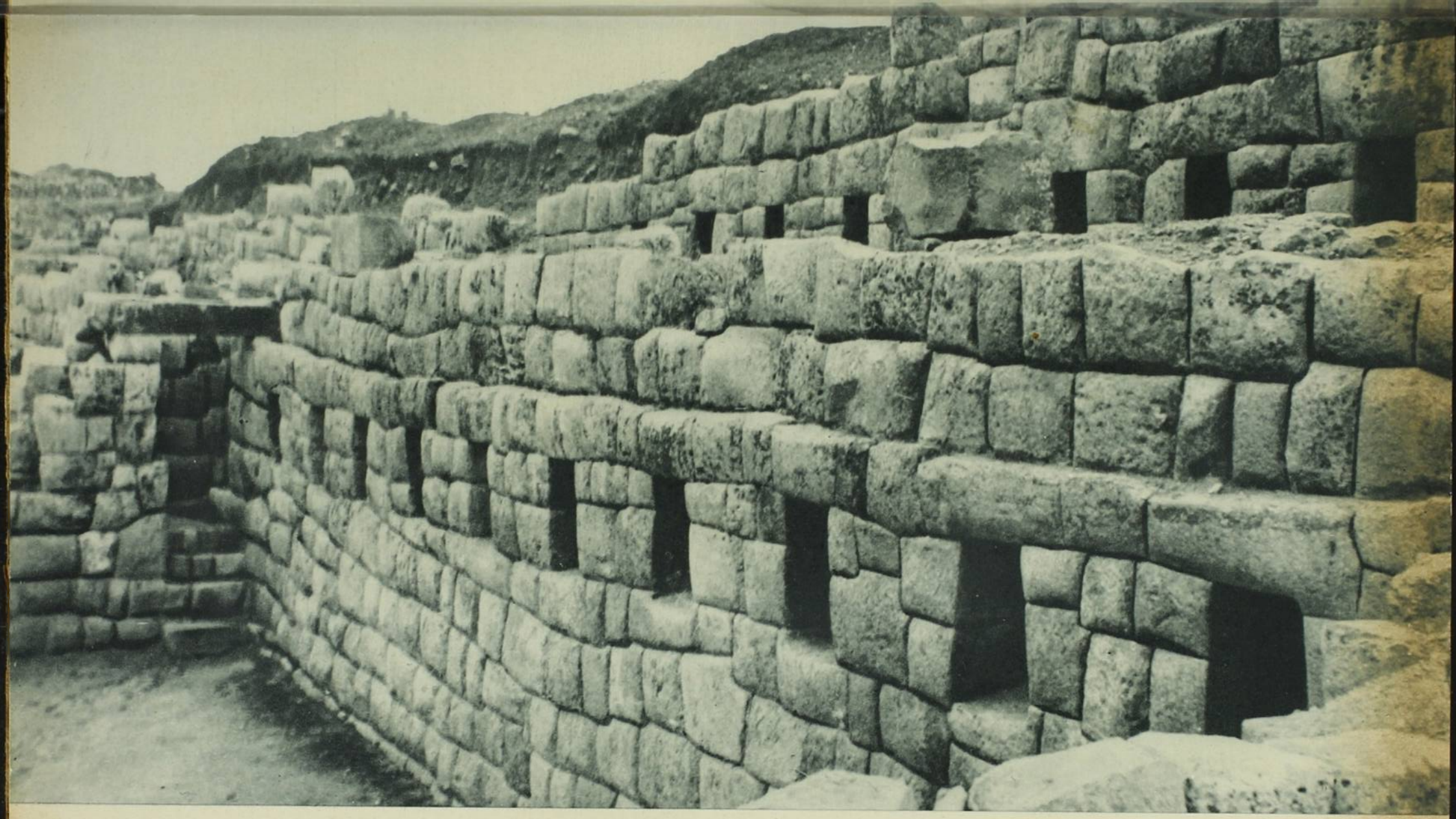
Nous traversions une plaine ondulée où un courant ininterrompu d'animaux de charge — mules, ânes, lamas et Indiens — apportait du grain, du caoutchouc et des crottes de lama aux marchés de La Paz. A cette époque, la crotte de lama était le seul combustible généralement employé et les étrangers devaient se résigner au goût âcre qu'elle communiquait à la nourriture, ainsi fâcheusement assaisonnée.

Il tombait une neige serrée, au moment de notre départ, et je mis mon *poncho :* c'était la première fois que je portais cette nouvelle acquisition. Le *poncho* de laine de lama ou d'alpaga est un vêtement d'un usage courant chez les Indiens de la montagne. Il sert d'imperméable, de manteau et de couverture de lit ; mais c'est, en réalité, un des éléments du costume masculin, les femmes indiennes n'en portant jamais. Rien ne le vaut pour se protéger de la neige chassée par le vent. Ma mule, cependant, ne l'appréciait pas. Les coins traînants du *poncho* battaient au vent et, avant de m'être rendu compte du danger, un soudain saut de mouton m'avait désarçonné. J'attachai les coins du *poncho* pour les empêcher de battre et me remis en selle.

Encore un trésor perdu... mais heureusement retrouvé.

La neige tombait de plus en plus épaisse jusqu'à réduire la visibilité à vingt mètres et le vent la chassait sous nos *ponchos*. Je décidai d'enlever le mien et de le remplacer par un long ciré. Juste au moment où je sortais la tête et les bras des plis raides, la maudite mule fit un nouveau saut de mouton et je me retrouvai à nouveau allongé par terre. Elle prit alors le galop et c'est le cœur déchiré que j'entendis s'éloigner le claquement de ses sabots et le tintement de plus en plus faible de mon or dans les sacoches de selle.

L'*arriero*, ou muletier, était en arrière, et, lorsqu'il arriva,



L'ÉNIGME DES ANCIENNES CITÉS sud-américaines n'a jamais été résolue. Celle dont ces ruines ont fait partie se trouve au Pérou.

LES RUINES DE TIAHUANACO. Ces vestiges remontent peut-être à une époque antérieure au soulèvement de la Cordillère des Andes.

il me fallut quelque temps pour lui expliquer, dans mon mauvais espagnol, ce qui s'était passé. Se rendant enfin compte de la situation, il plongea dans le coton à la poursuite de la bête. Il appela à l'aide des Indiens qui passaient par-là et, parmi les clameurs, j'attendis, sans grand espoir de revoir mon argent.

A mon étonnement, la mule fut ramenée, de la direction opp , par deux Indiens qui l'avaient trouvée sur le chemin de l'écurie. Ils supposèrent judicieusement que le propriétaire devait se trouver quelque part en avant. Les sacoches de selle étaient intactes et je m'émerveillai de l'honnêteté de ces Indiens qui auraient pu s'emparer de l'or, sans courir le moindre risque d'être pris. Je les récompensai généreusement et ils furent surpris de la folie d'un *gringo* (1) qui allait jusqu'à reconnaître le service qu'ils lui avaient rendu.

La neige cessa de tomber comme nous arrivions au Titicaca et nous eûmes une admirable vue du lac. Il n'y avait pas de vent et chaque nuage se reflétait à sa surface calme. Le soleil brillait et de petits cumuli blancs se suivaient dans le lointain, comme si quelque gigantesque locomotive avait flâné au-delà de l'horizon. Il y avait partout des oiseaux, si peu craintifs que c'est à peine s'ils se préoccupaient de s'écarter de notre route. Chaque flanc de colline était taillé en terrasses et cultivé jusqu'au sommet, exactement comme aux jours lointains des Incas.

La nuit, nous couchions dans des *posadas* — auberges — endroits redoutables, d'une saleté inimaginable et dépourvus de toute trace d'hygiène. Les cochons allaient et venaient à leur gré, car si, à Lima, les véritables « boueurs » sont les vautours soigneusement protégés, ici, sur l'*altiplano* — et ailleurs aussi — ce sont les porcs qui en remplissent l'office.

Il existe des histoires terrifiantes au sujet de ces *posadas*, en particulier celles qui sont situées plus loin sur la piste de Mapiri où la lisière la plus avancée de la forêt arrive jusque dans la montagne. Il y avait dans l'une d'elles une chambre où l'on trouvait les voyageurs morts, les uns après les autres, le corps

(1) Le mot *gringo* appartient au jargon de l'Amérique latine et désigne d'une façon générale tout étranger de race blanche.

noirci par l'effet d'un horrible poison. Soupçonnant quelque perfidie, les autorités firent une enquête et, au bout de quelque temps, découvrirent dans le toit de chaume de la chambre une énorme araignée *apazauca*, sorte de tarentule noire, si large qu'une assiette l'aurait à peine recouverte. Ce monstre se laissait descendre à la nuit sur le dormeur couché dessous, et son venin ne pardonnait pas.

Il ne manque pas de légendes macabres au sujet des auberges, mais, en Bolivie, on les vit réellement. On en racontait une à propos d'une *posada* située sur la piste à l'est de Santa Cruz de la Sierra dont le propriétaire, un métis à mine de scélérat, ne tua pas moins de quarante voyageurs, sans doute en les égorgeant pendant leur sommeil. Il fut sommairement exécuté.

Descente en zigzags.

Nos articulations et nos muscles douloureux nous empêchèrent de dormir durant cette première nuit passée sur la piste.

Nous prîmes le petit déjeuner dans une hutte, à 4.200 mètres, et traversâmes ensuite le Divide après avoir jeté un dernier regard sur le magnifique spectacle du Titicaca étendant sa grande courbe d'argent chatoyant et réfléchissant dans une clarté très pure les montagnes couvertes de neige qui l'entouraient.

Nous descendîmes en zigzags sur deux mille mètres une pente abrupte ; chaque tournant nous offrait un nouveau spectacle qui nous coupait le souffle. Je n'avais jamais vu de montagnes comparables à celles-là et leur splendeur m'écrasait, me laissait sans paroles, accablé par un tel prodige. A mesure que nous descendions, la végétation se développait. Les touffes d'herbe du sommet avaient cédé la place à des champs de vesce et à une mousse ressemblant à du cactus ; quelques arbres rabougris firent leur apparition, petits et tordus comme des sorcières soudainement frappées d'immobilité par quelque magicien au cours d'un sabbat impie. Nous pénétrâmes alors au milieu de cactus en tuyaux d'orgue dont les mornes chandeliers gris surgissaient des plus minces crevasses des rochers. Nous nous arrê-

tâmes pour boire à un ruisseau de montagne dont l'eau était de la glace fondue. Puis, apparurent des eucalyptus et des caroubiers. Nous descendions toujours à la file, en tournant et décrivant des lacets, jusqu'à atteindre enfin le fond de la vallée ; les muscles fatigués par l'obligation de nous tenir en arrière sur la selle, nous traversâmes la rivière au balancement d'un pont suspendu construit en câbles et en lattes. Ce fut ensuite la courte montée jusqu'à Sorata où notre cavalcade fut accueillie par une troupe qui nous attendait dans une grande agitation.

— Acceptez, je vous prie, une *copa de chicha, Señores,* dit le chef de la troupe.

Plusieurs hommes s'avancèrent, en remplissant des bols de poterie avec de grands brocs de bière indigène de maïs. Nous l'acceptâmes avec reconnaissance, et lorsqu'ils eurent rempli des bols pour eux, le chef nous porta un toast :

— *A su salud, Señores !*

Epaisse et rafraîchissante, nourrissante et désaltérante tout à la fois, la *chicha* était délicieuse.

Dans le village, nous fûmes entraînés par un Allemand accueillant, nommé Schultz, chez qui nous passâmes deux nuits.

Au matin, je me réveillai tout raide, mais, en me mettant à la fenêtre de ma chambre, je n'y pensai plus dans la joie de gonfler mes poumons du délicieux air de la montagne. Après un véritable petit déjeuner — et non le simple morceau de pain et café du *desayuno* habituel — nous nous occupâmes de nos bagages, prîmes soin des animaux et partîmes alors avec Schultz pour un pique-nique sur ses terres, le long de la rivière, à trois cents mètres plus bas. Nous prîmes un bain dans la rivière et fûmes surpris de constater que l'eau n'était pas intolérablement froide bien qu'elle arrivât de la zone des neiges, à treize kilomètres seulement de là.

Où le diagnostic de la Faculté se révèle présomptueux.

Le lendemain matin, nous dîmes adieu à Schultz, prîmes congé des aimables habitants et attaquâmes une piste escarpée en direction du col situé à 5.300 mètres au-dessus de la mer.

Nous mîmes deux heures pour parcourir six kilomètres et nous élever de 1.800 mètres. Les mules faisaient péniblement dix mètres à la fois et s'arrêtaient pour reprendre leur souffle. Lorsqu'elles sont trop chargées, il leur arrive de saigner du nez et de mourir. Nous atteignîmes Ticunamayo où nous passâmes la nuit dans un *tambo* ou halte. Comme il ne comportait aucun aménagement, nous couchâmes dehors dans un froid glacial et un brouillard humide.

Nous fîmes l'escale suivante à l'hôtellerie du gouvernement de Yani, ancien centre de riches gisements aurifères qui étaient exploités avec des moyens des plus primitifs.

Les gens habitués à l'Europe et à l'Orient peuvent difficilement imaginer ce que représentent les pistes andines. Les Indiens et les mules, sans oublier, naturellement, les inévitables lamas, sont à peu près les seules créatures capables d'en venir à bout. La voie étroite, parsemée de galets roulants et de gravier instable, gravit sur des milliers de mètres ce que je ne peux mieux comparer qu'au flanc de la Grande Pyramide, puis, de l'autre côté, plonge dans un précipice en une série de zigzags serrés et tourniquants. Les mules sautent comme des chats de l'un à l'autre des énormes galets qui semblent former un escalier de géants. Sur chaque versant des crêtes affilées comme un rasoir, le sentier descend dans un abîme plein de boue. Les os d'animaux morts bordent la piste et, çà et là, un fouillis de vautours se bat sur la carcasse décomposée d'une mule ou d'un cheval. Par endroits, le chemin tortueux n'est plus qu'une étroite corniche taillée à même la roche à des centaines de mètres au-dessus du fond de la vallée, et ce sont ces endroits que choisissent les mules pour marcher tout à fait sur le bord extérieur. Le cavalier regarde l'espace au-dessous de lui, la gorge serrée, car il n'ignore pas que des accidents ont lieu fréquemment. C'est alors que vous vous rappelez les récits de faux pas sur des galets roulants et la chute, parmi les cris de terreur, de la monture et du cavalier qu'on ne revoit jamais.

De nombreux Indiens, arrivant des plantations de caoutchouc, montent la piste en portant sur leur dos de lourds chargements suspendus à leur front par une courroie. Ils n'emportent

pas de vivres avec eux, mais se soutiennent, au long de ce voyage de dix jours, sans perte appréciable de force, en mâchant un mélange de feuilles de coca et de chaux. Les Européens ne peuvent impunément chiquer de la coca ; il faut, en effet, s'y accoutumer pendant des générations, la cocaïne en constituant l'essence. Les Indiens eux-mêmes donnent l'impression d'être partiellement drogués ; c'est peut-être la raison pour laquelle leur cerveau agit paresseusement.

Un médecin étranger se joignit à nous sur le chemin du Mapiri ; il déploya tant d'éloquence à propos de maladies que je commençai à avoir des doutes sur sa compétence. Il arrêta un jour un Indien qui nous croisait et mit pied à terre pour examiner une grosse enflure sur la joue de l'homme.

— C'est apparemment une grosseur cancéreuse ou une tumeur, remarqua-t-il. Ces gens ont des tas de maladies.

Comme il parlait, la « grosseur » passa d'une joue à l'autre : c'était une chique de coca ! Le médecin jeta à l'Indien un regard de dégoût, se remit en selle sans dire un mot et parcourut silencieusement plusieurs kilomètres avant de recommencer à parler !

La beuverie, divertissement numéro un.

A 4.000 mètres, nous atteignîmes la zone forestière, un maigre éparpillement d'arbres torturés et rabougris, pas plus hauts qu'un homme. Puis, à mesure que nous descendions à travers les vapeurs de la couche de nuages, les fougères et les fleurs commencèrent à se montrer et l'air mordant des grandes altitudes fit place au souffle chaud des *yungas*. Le lendemain, nous retrouvions un air limpide au milieu d'une végétation semi-tropicale. Nous suivîmes une descente à faire dresser les cheveux sur la tête et arrivâmes au milieu de choux palmistes et de magnolias. La chaleur commençait à se faire sentir, aussi fûmes-nous heureux de pouvoir nous débarrasser d'une partie de nos vêtements. Une nouvelle descente de mille mètres nous amena, sous les tropiques, dans des défilés chauds où la forêt enchevêtrée retenait de paresseuses traînées de nuages moites qui

demeuraient accrochés au bord des gorges et au travers desquels le plus petit rayon de soleil ne pouvait pénétrer.

Nous devions nous diriger sur la rivière, mais la fièvre tierce sévissait si gravement à Mapiri que nous décidâmes de nous arrêter à la *barraca* caoutchoutière de San Antonio, dirigée par un Autrichien du nom de Moll. La seule chose remarquable de l'endroit — qui n'était qu'un entassement de huttes dans une petite clairière de la forêt — était la présence d'un enfant de sept ans, mi-chinois, mi-indien, qui non seulement allait faire son marché à Mapiri, mais faisait la cuisine pour tout le personnel de la station — et une fameuse cuisine, encore !

Des cadres grossiers recouverts de chaume en feuilles de palmiers, voilà ce qu'étaient les quinze ou vingt misérables huttes dont se composait Mapiri. Elles étaient disposées autour d'un espace planté de mauvaise herbe représentant la *plaza:* quant à l'église, ce n'était qu'une hutte à demi ruinée surmontée d'une croix chancelante.

Lorsque nous fîmes notre entrée dans la ville, le gouverneur était assis sur le pas d'une porte et observait une *fiesta*. Le restant de la population, se montant à cinquante ou soixante individus, était ivre. Certains gisaient, inconscients, sur le sol ; d'autres se bousculaient dans une danse brutale, au son d'une musique effroyable venant d'une hutte entièrement vide appelée « Gran Hotel ». Une Indienne s'efforçait de se déshabiller et, dans un ruisseau, gisait le corps en décomposition d'un homme qui tenait encore une bouteille à la main. C'était cependant un endroit d'une certaine importance, car une bonne quantité de caoutchouc passait par là et, quoique la rivière Mapiri ne soit pas tout à fait une bonne région à caoutchouc, on payait, pour le récolter, presque dix shillings par livre.

A Mapiri, je m'adjoignis les services d'un nègre jamaïquain du nom de Willis, qui, lorsqu'il n'avait pas bu, était un excellent cuisinier. Avec un autre noir, il avait vécu du lavage de l'or, mais, pour le moment, son ami était malade et en mauvaise posture. Comme m'en informa Willis :

— Lui voulait mort, mais pas encore pu mort.

Willis, fatigué d'attendre, fut heureux de se joindre à nous.

De Mapiri, on descend la rivière sur un *callapo*, radeau constitué de trois flotteurs réunis par des traverses. Un flotteur, ou *balsa*, se compose de sept épaisseurs d'un bois particulièrement léger, abondant en certaines régions traversées par les affluents du haut Amazone, mais rare là où la navigation s'intensifie. Les tronçons sont attachés les uns aux autres sur plusieurs points par de solides chevilles en palmier fibreux et d'autres chevilles sont enfoncées dans le tronçon placé à côté de celui de l'extérieur pour supporter, sur des traverses, de légères plates-formes en bambou refendu destinées aux passagers et à la cargaison. La longueur de ces radeaux est d'environ huit mètres et ils calent un mètre vingt. L'équipage est composé de trois *balseros* à l'avant, et de trois autres à l'arrière. On peut transporter environ trois tonnes de chargement et deux passagers.

Descendre ces rivières des Andes sur un *balsa* avec un seul compagnon, comme j'eus de nombreuses occasions de le faire plus tard, est un sport des plus toniques et qui exige beaucoup d'adresse. Il y a des rapides tous les cent mètres, des virages serrés à prendre, des rochers à éviter et toujours, dans les courbes, des remous assez forts pour faire naufrager un *balsa* ou *callapo*. Par moments, la vitesse est effrayante, à d'autres on se traîne, mais le paysage est un perpétuel enchantement.

Nous embarquâmes de la berge de la rivière à Mapiri, avec un équipage d'Indiens Lejos, ivres de *cachaza*, ce breuvage qui intoxique à rendre fou. Tous les habitants suffisamment sobres pour descendre en titubant nous voir partir se trouvaient là et poussaient des acclamations. Cette première expérience de voyage en rivière mit nos nerfs à vif, car nos joyeux *balseros* n'étaient pas en état d'effectuer le travail d'équipe exigé par une si délicate navigation et, jusqu'à ce que nous eussions atteint l'embouchure de la rivière Tipuani, nous passâmes notre temps à échapper de peu au danger.

Où la trouvaille d'un fusil cause un naufrage par malveillance.

A l'embouchure du Tipuani se trouve Huanay, village de quelques huttes et rien d'autre, mais escale de *callapos* assez

importante. Nous y passâmes la nuit, aimablement accueillis dans un établissement commercial appartenant à notre ami Schultz, de Sorata. Nos Indiens Lejos venaient d'un village voisin appartenant à leur tribu ; ils fêtèrent leur arrivée par de nouvelles libations. Une agitation inaccoutumée régna à Huanay lorsqu'en plus de nous, un nombre important d'Indiens du village indépendant de Challana y arrivèrent avec une grande quantité de marchandises à échanger.

Si Challana est indépendant, c'est qu'il a délibérément bravé le gouvernement bolivien. Il ne manque pas d'histoires absolument erronées au sujet de cette localité, mais la vérité est qu'il y a quelques années, une famille appelée Montes découvrit de précieux terrains pour le caoutchouc, plus loin dans le sud, et les revendiqua, évinçant ainsi les Indiens venus des *yungas* qui s'y étaient établis et avaient commencé de petites plantations. Ces Indiens émigrèrent au nord vers les eaux du haut Challana où, trouvant du caoutchouc et de l'or, ils bâtirent un village. Mais, afin d'éviter une répétition de leur mésaventure, ils refusèrent à tout étranger l'autorisation de pénétrer dans leur communauté. Quelques hors-la-loi et renégats se joignirent cependant à eux et ils élurent, comme chef, un ex-capitaine de l'armée bolivienne. A Huanay, ils échangeaient le caoutchouc et l'or contre les marchandises qu'ils désiraient et se refusaient obstinément à payer des impôts à l'Etat. Le gouvernement envoya une expédition pour les y contraindre ; l'endroit fut attaqué de trois directions, mais, grâce aux marchands de Sorata, les habitants de Challana étaient bien armés et battirent facilement les militaires. Aucune nouvelle tentative n'avait été faite, depuis lors, pour les soumettre. Ils possèdent leurs propres bestiaux et produits, et font la nique au reste du monde.

Entre Huanay et le Beni, on rencontre trois dangereux rapides, le Malagua, le Retama et le Nube. La dénivellation du premier est de six bons mètres sur trois cents mètres, en suivant une courbe serrée ; en plein rapide, notre *callapo* toucha un rocher, une traverse fut écrasée et tout le chargement empilé au centre de la plate-forme s'écroula. L'embarcation prit de la gîte et le docteur se trouva coincé sous les caisses. Les hommes

s'étaient étalés et criaient. Ils étaient toujours passablement ivres et comprenaient à peine ce qui arrivait. Je saisis l'appareil photographique et les fusils, dans la crainte de les voir passer par-dessus bord ou prendre un bain, tandis que le *callapo*, bien qu'à demi submergé, était entraîné dans cette chute impétueuse et en sortait par miracle sans avoir chaviré. Une fois arrivés en eau calme et profonde, nous accostâmes et réparâmes les dégâts. Chalmers, sur le *callapo* qui nous suivait, passa dans un style parfait.

Nous passâmes la nuit à la station caoutchoutière d'Isapuri, entre les rapides. Schultz y avait un agent chez qui nous nous mîmes à l'aise et fûmes bien nourris ; nous passâmes la soirée à sécher nos affaires et à nettoyer les fusils.

Tout au long du voyage, le paysage était magnifique. Nous passions au pied d'énormes falaises de conglomérat et de grès rouge, à travers des gorges étroites et sous des forêts en surplomb dont les arbres aux couleurs flamboyantes étaient couverts de perroquets et d'aras. Nous campions par la pluie sur des grèves où les maringouins nous harcelaient. Au milieu du courant, nous étions débarrassés des insectes, mais, dès que nous approchions des berges, des nuages de moustiques et de minuscules mouches piquantes nous assaillaient. Lorsqu'aucun souffle de vent ne remuait les feuilles, nous transpirions comme à l'intérieur d'un hammam et, à d'autres moments, nous tremblions d'un froid si pénétrant qu'il nous transperçait comme un hiver anglais.

Chalmers, qui suivait avec Willis sur un autre *callapo*, trouva un fusil dans un canot démoli et le prit. Les *balseros*, ayant décidé de s'approprier ce fusil, étaient si mécontents que Chalmers y fût parvenu avant eux qu'ils laissèrent froidement le *callapo* s'engager sur un chicot où il fit naufrage. Vingt-huit caisses furent perdues, parmi lesquelles cinq des nôtres, ainsi que les pieds des tables de niveau. C'était grave, car cela mettait hors de service ces instruments utiles.

C'est au lasso que se chasse le jaguar.

Le septième jour après le départ de Mapiri, nous arrivâmes doucement dans le port de Rurenabaque. Le « port » était une plage de vase couverte de *balsas* retournés et de détritus parmi lesquels croassaient et se battaient des vautours. Derrière, se trouvait un assemblage de huttes grossièrement bâties, couvertes de feuilles de palmier. Cet établissement ne semblait guère propre à abriter des blancs. Le cœur me manqua et je commençai à me rendre compte de l'état primitif de ce pays de rivières. Il me restait cependant à apprendre qu'après plusieurs mois passés dans les régions sauvages, Rurenabaque m'apparaîtrait comme une métropole !

Mon moral remonta au moment du très savoureux petit déjeuner que l'on nous servit dans la hutte vide de tout mobilier qui servait d'hôtel et, après avoir fait la connaissance de quelques-uns des habitants, j'en vins à considérer la place avec moins de dégoût. Il y avait, dans la ville, une compagnie d'infanterie bolivienne dont deux ou trois officiers se révélèrent excellents compagnons. Leur commandant, un homme parfait, le colonel Ramalles, était le gouverneur de la province de Beni. Nous découvrîmes également deux commerçants anglais — le caoutchouc montait en flèche — et trois Américains, dont deux étaient des prospecteurs plutôt anémiés et le troisième un bandit fameux au Texas qui, ayant fui le monde extérieur devenu « malsain » pour lui, cherchait refuge en cet endroit écarté. La plupart des habitants paraissaient atteints de l'une ou l'autre des nombreuses maladies répandues à l'intérieur du pays telles que beriberi, *espundia* et malaria, dont le degré de gravité était proportionnel au tort que l'alcool et le vice avaient causé à leur santé.

Le colonel Ramalles nous accueillit en nous offrant un banquet auquel je répondis par un autre.

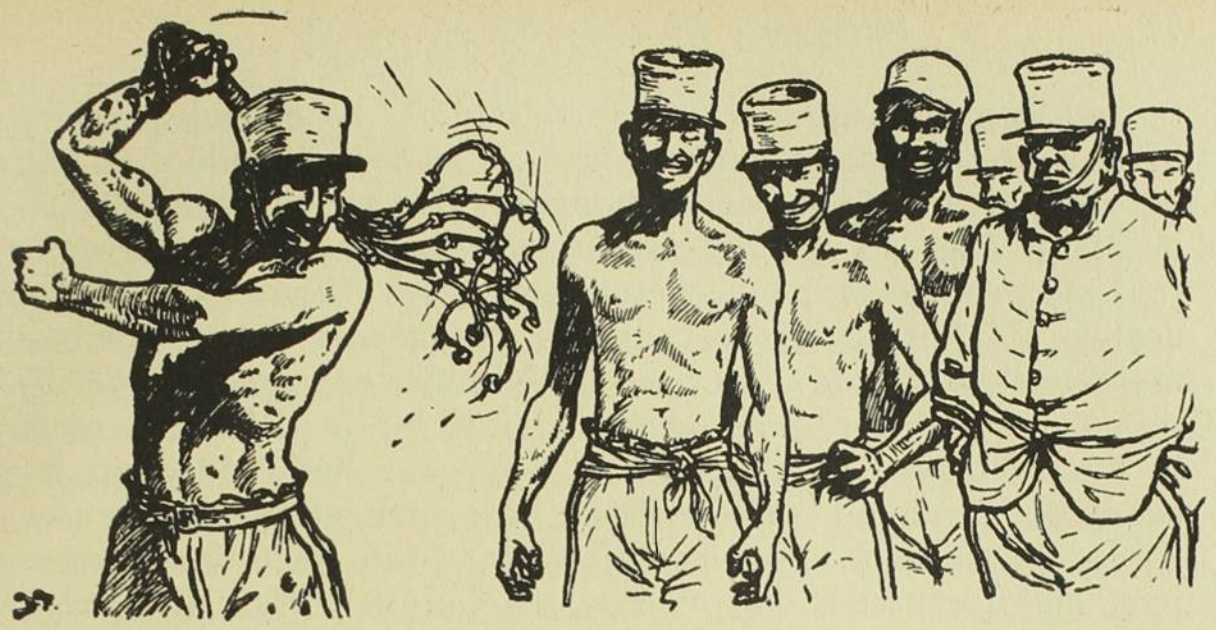
Le champagne — d'un prix fabuleux — coula comme de l'eau ! La nourriture était abondante ; la viande ne manquait pas, car les grandes plaines d'élevage des Mojos se trouvaient près de là. D'autre part, poursuivi par des jaguars affamés, un

grand troupeau de pécaris avait traversé la rivière. Toute la ville était sortie avec des fusils et des couteaux pour massacrer à peu près quatre-vingts de ces curieux animaux ressemblant à des cochons.

Les jaguars sont très répandus dans les plaines où vit le bétail et le grand sport consiste, non à les tuer à coups de fusil, mais à les poursuivre à cheval et à les capturer avec un lasso. La chasse se pratique à deux hommes qui, une fois l'animal pris, le tiennent entre eux. Elle demande de bonnes montures et une rare adresse au lasso, mais, ceci dit, il s'en faut de beaucoup que ce sport soit aussi dangereux qu'il en a l'air.

On peut parfois apprivoiser les jaguars qui deviennent d'inoffensifs animaux familiers si on les a attrapés tout petits. A Reyes, à quelques lieues de Rurenabaque, vivait un mauvais plaisant qui en possédait un, très grand, qu'il laissait aller et venir chez lui comme un chien. Son grand plaisir était de l'emmener sur la piste vers Rurenabaque et d'attendre le passage de voyageurs à dos de mulet. Au signal, le jaguar bondissait hors du fourré et la mule ne manquait pas de s'enfuir, désarçonnant généralement son cavalier dont on peut imaginer l'épouvante à se trouver face à face avec la bête.

Les mules ont plus peur des jaguars que de tout autre animal vivant ; on prétend même que la patte d'un jaguar fraîchement tué transportée dans une sacoche de selle vaut mieux que n'importe quel éperon pour faire hâter le pas à une monture rétive.



Chapitre V

LE BOOM DU CAOUTCHOUC

J'avais le cafard et j'étais en proie à une grande nostalgie. Comment avais-je été assez fou pour abandonner le confort de Spike Island en échange de conditions de vie qui, je commençais à m'en rendre compte, me faisaient apparaître Rurenabaque même comme un paradis ? Mes appointements paraissaient avantageux, mais ce n'était là qu'une illusion.

Je fus plus d'une fois tenté de démissionner et de rentrer chez moi. Mon espoir d'amener ma femme et ma famille à La Paz s'était envolé ; il n'en était plus question. Non seulement, il était à peu près impossible de trouver une maison, mais les loyers dépassaient mes moyens.

Nous étions maintenant à la lisière de la véritable région caoutchoutière et à même de découvrir par nous-mêmes ce qu'il y avait d'exact dans les histoires qui couraient à son propos. Bien des gens avaient douté des révélations de Putumayo, mais il est de fait que, dès son début, l'exploitation du caoutchouc tant en Bolivie qu'au Pérou, avait conduit à de révoltants actes de barbarie. Non que les gouvernements de ces pays

fussent demeurés indifférents aux abus qui se produisaient — ils s'en préoccupaient énormément — mais la grande distance qui séparait les régions caoutchoutières de tout contrôle efficace de l'Etat était un encouragement pour les étrangers sans scrupule et, à cet égard, pour les Boliviens et les Péruviens de même acabit. En fait, la plupart de ces exploitants de caoutchouc étaient des dégénérés tentés par la possibilité de gagner beaucoup d'argent par des moyens faciles. C'était à n'y pas croire, mais la main-d'œuvre considérable et éparpillée de l'industrie du caoutchouc n'avait qu'une faible compréhension des causes réelles de ses souffrances et était même toute prête à se battre pour maintenir les choses en état, si tel était le désir du *patrón*. Tant qu'un individu ne souffrait pas, il se préoccupait peu de ce qui arrivait aux autres et je dois dire que leurs malheurs l'amusaient plutôt.

Aucun inspecteur du gouvernement tenant à sa peau ne se serait risqué dans la région caoutchoutière et n'en aurait envoyé un rapport sincère. La vengeance avait le bras long et, dans la *montaña*, la vie ne valait pas cher. C'est ainsi qu'un juge, envoyé sur l'Acre pour relever des témoignages du meurtre particulièrement brutal d'un Autrichien, avait découvert que de puissants personnages y étaient impliqués. S'il avait dit ce qu'il savait, il ne serait pas revenu vivant. La sagesse était de se taire, de regagner en sécurité l'*altiplano* avec un joli pot-de-vin et de clore l'affaire en versant un petit dédommagement aux parents. Qui peut l'en blâmer ?

Aucun instrument ne nous attendait à Rurenabaque.

— Vous n'avez pas besoin de vous en inquiéter, avait dit le colonel Ramalles. On va vous les préparer à Riberalta, le général Pando s'y trouve et c'est lui qui les a.

— Plus tôt nous partirons, mieux ce sera, fis-je remarquer. Nous n'avons pas de raisons de rester ici.

— Je ferai naturellement tout ce que je peux pour vous, mais cela peut prendre quelque temps. En attendant, c'est l'anniversaire de l'indépendance et, à la manière dont on le fête ici, je crains de ne rien pouvoir faire avant que ses effets se soient dissipés.

Une croisière fluviale mouvementée.

Les festivités eurent lieu dans une orgie de boissons et furent suivies d'une période de « *mañanas* » qui dura toute une semaine. Alors, arrivèrent en ville deux fonctionnaires des douanes venus en hâte de La Paz pour se rendre à Riberalta, des messieurs d'une dignité si impressionnante qu'on finit par trouver un *batelón* pour les transporter en même temps que nous.

Or, un *batelón* est le plus informe et le plus mal dessiné de tous les bateaux. Il a vu le jour dans le cerveau de quelque étranger ignorant, mais nul n'apporte la moindre modification à ses formes en dépit de ses défauts manifestes. La quille est faite d'un tronc d'arbre grossièrement mis en forme à l'herminette et évidé au feu. Rudimentaires sont l'étrave et l'étambot auxquels sont fixées, par de gros clous en fer retournés à l'intérieur, un certain nombre de grosses planches de bois dur montées à franc-bord. Sur l'arrière de la section médiane, en forme de V très ouvert, se trouve une plate-forme portant un abri de feuilles de palmier et quelques sièges grossiers pour l'équipage. Invariablement, le bateau fait eau comme une passoire, car il est pratiquement impossible de calfater efficacement les coutures bâillantes ; aussi, un ou deux membres de l'équipage sont-ils continuellement occupés à écoper. Il mesure douze mètres de long, trois mètres cinquante de large et cale quatre-vingt-dix centimètres. Le bordé n'a pas beaucoup plus de dix centimètres et il porte généralement un chargement d'une douzaine de tonnes. L'équipage peut aller de dix à vingt-quatre Indiens.

Une faible partie de la population de Rurenabaque s'était remise des festivités, et ceux qui étaient assez dessoulés pour marcher nous accompagnèrent au départ, en tirant des salves de winchester « quarante-quatre-quarante » (11 mm. 17) (1).

(1) Les cartouches de « quarante-quatre-quarante » étant communes à la carabine Winchester et au revolver Colt à six coups, il fut une époque où l'on en trouvait même dans les coins les plus écartés de l'Amérique du Sud. C'est pour cette raison que la carabine Winchester 44 devint le « fusil de révolution » préféré et sa terrible force de pénétration, sa maniabilité et sa sûreté en firent l'objet dont tout aspirant *politico* faisait le

Personne, heureusement, ne fut atteint. Lorsque nous arrivâmes aux rapides d'Altamarani, nous ne les passâmes que grâce à ce qu'on pourrait appeler une intervention miraculeuse. Mais les deux écopes étaient insuffisantes à lutter contre les inquiétantes voies d'eau de la coque du *batelón* et, une quinzaine de kilomètres en aval de la ville, nous fûmes obligés de nous échouer sur la grève. Il nous fallut alors débarquer tout le chargement et, en utilisant des manches de machette (1), enfoncer de grandes quantités d'*estopa* — fibres de palmes écrasées — dans les coutures du bateau, soit de l'extérieur, soit de l'intérieur, selon le sens dans lequel cela pénétrait le mieux.

Nous campâmes à terre dans une *chacra*, petite propriété appartenant au mécanicien anglais d'une embarcation à vapeur du gouvernement. Soudain, au cours de la nuit, le tonnerre se fit entendre, accompagné d'un déluge de pluie ; une pluie si épaisse qu'elle tombait comme une cascade. La rivière monta de deux mètres soixante-quinze, le canot fut arraché de son chantier, couché sur le côté et projeté contre les arbres.

Nous dûmes nous précipiter sur nos bagages pour les empêcher d'être emportés. On était au plus fort de la saison sèche, mais, dans les forêts de l'Amazone, il faut toujours s'attendre à de fortes pluies à la pleine et à la nouvelle lune, généralement à cette dernière. Elles sont fréquemment suivies d'un *surusu*, vent du sud ou du sud-ouest, apportant un froid si intense qu'on trouve parfois, au matin, une mince couche de glace.

La rivière revint à son niveau normal presque aussi vite qu'elle était montée, laissant sur les berges un fouillis d'épaves pleines de mygales moribondes — grandes araignées qui attrapent les grenouilles et les oiseaux — et de serpents à demi noyés. Pendant que nous prenions le petit déjeuner dans la résidence de Pearson, José, un des hommes de l'embarcation à vapeur, entra avec un air affolé.

plus de cas. C'est pour cela, je pense, que la vente d'armes et de munitions de « quarante-quatre-quarante » fut interdite dans certaines républiques.

(1) De l'espagnol *machete*, sorte de large coutelas servant de sabre d'abattis ; en usage dans les pays d'Amérique du Sud pour les déplacements en forêt.

— Un jaguar se trouvait cette nuit dans ma hutte, dit-il. En me réveillant, je l'ai vu, assis au milieu et observant ma lanterne dont la bougie était allumée. En allongeant le bras, hors de mon hamac, j'aurais pu le toucher, *Señores!*

— Pourquoi ne l'as-tu pas tué ? demanda Pearson.

Personne, dans ces régions, ne dormait sans un fusil à côté de lui et José avait toujours sa winchester à portée de la main.

— Il était trop près de moi, *Señor* Pearson ; si j'avais essayé de saisir ma carabine, il m'aurait attaqué. Et si je l'avais raté, il m'aurait attrapé. Je suis resté immobile comme un mort et il a fini par partir si rapidement et en faisant si peu de bruit, que j'avais peine à croire qu'il eût jamais été là.

Les deux rives du Beni sont un repaire de serpents venimeux ; c'est, à cet égard, la pire région qui soit, car elle est à la lisière de la forêt, de la plaine et des montagnes et plantée de broussailles sèches qu'ils affectionnent particulièrement. Le plus répandu est le crotale. Il en existe cinq espèces différentes, mais leur longueur dépasse rarement quatre-vingt-dix centimètres. Le plus grand des serpents est le *surucucu*, cette abomination à doubles crochets connue ailleurs sous le nom de *pocaraya* ou « maître de la brousse » qui atteint parfois la longueur prodigieuse de cinq mètres et dont le diamètre, à la partie la plus épaisse, mesure, m'a-t-on dit, jusqu'à trente centimètres. On trouve aussi le *taya*, un serpent grisâtre, brun clair, féroce et très agile qui, de même que l'hamadryade de l'Inde, attaque les humains qu'il rencontre à la saison de la reproduction. Les anacondas sont très répandus, non la race géante, mais des bêtes mesurant sept mètres cinquante, ce qui est déjà bien suffisant. Ces serpents représentaient un danger si permanent que nous apprîmes bientôt à prendre des précautions contre eux.

Les Barbaros.

Non loin de l'endroit où nous nous trouvions alors, vivaient les *Barbaros*, sauvages farouches et hostiles redoutés des gens s'occupant de caoutchouc dans la région du Beni. On m'avait raconté des histoires terrifiantes à leur sujet, mais je les approchai par la suite et découvris qu'on exagérait beaucoup.

Chaque année, les indigènes célébraient ici une espèce de sabbat dans la forêt. Ils rassemblaient des pierres pour en faire un autel et confectionnaient la *chicha*, bière indigène, qu'ils buvaient par énormes quantités sur de pleines bouchées de tabac fort. Le mélange les rendait fous ; hommes et femmes se livraient alors à une orgie sauvage qui durait souvent pendant une quinzaine.

Les *Barbaros* utilisent des arcs en bois de palmier mesurant d'un mètre cinquante à trois mètres et des flèches de même longueur. La corde est faite d'écorce torsadée. On apprend aux garçons à se servir de l'arc en les faisant tirer, par-dessus une hutte, sur un fruit de papayer placé de l'autre côté. Tantôt ils utilisent l'arc verticalement, selon la manière habituelle, tantôt en se couchant par terre, poussant dessus avec les pieds et le bandant des deux mains. Ils acquièrent une adresse leur permettant de tirer en l'air pour qu'en redescendant la flèche atteigne le but avec une précision meurtrière. Les plumes sont plantées en spirales sur la flèche de façon à lui donner, à la manière des armes à canon rayé, un mouvement de rotation qui la fait voler plus droit. Ne serait-ce pas cela qui a donné l'idée des canons rayés ? Les femmes et les enfants sont armés de javelots de bambou, effilés des deux bouts, dont les pointes sont en os de singe liés par du coton du pays et fixés à l'aide de cire de palmier. En temps de guerre, les pointes des flèches et des javelots sont généralement enduites de poison.

Le *batelón*, bourré à grand renfort d'*estopa*, fut rechargé et reprit la descente de la rivière. Nous faufilant à travers une forêt de souches, les occasions de faire naufrage se succédèrent si nombreuses que notre salut ne provint que d'un miracle renouvelé en permanence. Ces souches sont les troncs et les branches d'arbres morts qui tombent dans la rivière ou sont emportés par les inondations. Dans la lutte pour l'existence au milieu de la forêt vierge, les arbres sont évincés, étranglés par la végétation parasite ou abattus par les orages. Il arrive souvent que des arbres ne peuvent tomber et, soutenus par les autres arbres qui les entourent, pourrissent debout. Mais le courant des rivières mord les berges vaseuses en les affouillant,

et bon nombre d'arbres s'effondrent dans l'eau, parfois immergés de quelques centimètres seulement. Leurs rameaux, au bois aussi dur que du fer, peuvent déchirer un bateau comme du papier.

Nous descendîmes le courant à environ cinq kilomètres à l'heure pendant des journées qui étaient mortellement monotones, car le paysage ne variait jamais. Canards et oies sauvages abondaient, ainsi, bien entendu, que les singes parmi lesquels prédominaient les *marimonos* et les *manechis* noirs. Ce dernier est le singe hurleur d'Amérique du Sud, le *bugio* des Brésiliens qui, au petit matin, réveille la forêt de ses hurlements provocants.

Le gibier de toute sorte étant d'habitude difficile à y trouver, on tient, dans ces forêts, le singe pour un mets appréciable. Sa viande a un goût plutôt agréable, mais, au début, l'idée d'en manger me répugnait, car, lorsqu'on l'étend sur le feu pour en griller les poils, il prend un aspect horriblement humain. S'il ne veut pas mourir de faim, le nouveau venu doit s'accoutumer à ces choses et laisser sa délicatesse loin de lui.

En descendant le rio Beni.

Deux jours après avoir quitté Altamarini, nous donnâmes en plein sur une souche. Quatre membres de l'équipage furent précipités à la rivière ; le docteur, affolé, y sauta après eux, sous l'œil des fonctionnaires des douanes, pleins de suffisance, quoique verts de peur. Au moment où nous touchâmes, les autres membres de l'équipage sautèrent immédiatement à l'eau et empêchèrent le bateau de s'emplir. Je tenais pour certain que c'en était fait du *batelón* et fut surpris de constater qu'à part quelques nouvelles voies d'eau, il n'avait subi aucun dommage. Nous les bouchâmes rapidement avec quelques livres d'*estopa* et repartîmes. Lorsque la coque d'un *batelón* est en bois neuf, il doit falloir un rocher et une vitesse de trente kilomètres à l'heure pour fendre l'une des planches et arracher ces gros clous tordus.

A peine étions-nous repartis, que l'équipage se mit à pousser des cris et à pagayer avec frénésie vers un grand banc de sable

où nous apercevions un troupeau de cochons. Le bateau fut halé à terre et chaque membre de l'équipage, armé de sa winchester, se mit à leur poursuite. Peu après, nous entendîmes le bruit assourdi des détonations comme s'il avait traversé des kilomètres de forêt. Ces Indiens Tumupasas sont de bons traqueurs et, moins d'une heure après, ils étaient de retour avec deux cochons. Dans la brousse fourrée, un Européen, privé de soleil et de boussole pour se guider, éviterait difficilement de s'égarer, mais il semble que ces Indiens puissent sentir leur direction à travers la plante de leurs pieds nus.

Bien que la descente du courant fût facile, notre distance quotidienne n'était pas élevée, car nous étions à la saison des œufs de tortue et nous arrêtions fréquemment pour chercher des nids. La *tartaruga*, ou grande tortue, est répandue dans le Purus et la plupart des affluents de l'Amazone ; elle pond plus de cinquante œufs à la fois. Il est assez curieux qu'on n'en trouve pas dans le Beni. A la place, on y rencontre la *tracaya*, ou petite tortue, qui y abonde et dépose des couvées d'une vingtaine d'œufs. Ils sont considérés comme un mets très délicat, mais ce goût est partagé par les cigognes qui sont expertes dans l'art de découvrir les nids. La tortue pond la nuit et recouvre ses œufs, jusqu'au sommet, d'une couche de sable aplanie. Tout en lui enseignant cela, la nature n'a pas été jusqu'à lui fournir le moyen d'effacer ses traces, ce qui fait qu'à moins qu'il ne pleuve, il est facile de remonter jusqu'au point où sont cachés les œufs. Il faut quelque temps pour s'habituer à ces œufs, car ils ont un goût d'huile. Leur enveloppe est molle et ils sont environ de la taille d'une balle de golf.

Nous passâmes une nuit à la *chacra* d'un Anglais, un renégat de la civilisation, qui vivait dans la forêt avec une vieille indienne. Il avait un passé tragique, ce qui est le cas de la plupart de ces ermites. C'était un homme cultivé qui, à une certaine époque, avait eu une importante situation. Dans ce coin isolé, il avait trouvé le contentement que lui refusait le reste du monde, et les accès de folie dont il souffrait ne gênaient personne, sinon lui-même et sa compagne.

Nous étions harcelés de maringouins, particulièrement

ceux qu'on connaît sous le nom de *tabanas* et *mariguis*, appelés *piums* au Brésil. Pendant le jour, des nuages de *mariguis* nous attaquaient, formant des petites cloques de sang à l'endroit de la piqûre. Les *tabanas* se présentaient isolément, mais marquaient leur présence d'une piqûre analogue à celle d'une aiguille. Les piqûres de ces deux insectes démangent abominablement et peuvent s'envenimer si on les gratte.

Une distraction fort en vogue : tuer les Indiens.

Au-dessous de Rurenabaque, s'étend une région du Beni connue sous le nom du « Désert » ; le terrain en est trop bas pour qu'on puisse s'y installer et, dans la saison sèche, c'est un repaire de sauvages à la recherche d'œufs de tortue et de poisson. Notre équipage nous ayant avertis que les sauvages se tenaient sur la rive ouest, nous campions toujours de l'autre côté. Dans ces parages, se sont déroulées de nombreuses tragédies, vengeances exercées par les sauvages contre les cruautés dont ils étaient l'objet de la part d'employés sans scrupules des exploitations de caoutchouc.

Un Suisse et un Allemand d'une *barraca* située en aval du confluent de la Madidi avaient récemment organisé contre les sauvages une expédition avec des forces d'une certaine importance. Un village fut détruit, les hommes et les femmes égorgés, et les enfants tués en leur cognant le crâne contre les arbres. Les pillards revinrent fièrement avec une prise de quatre-vingts pirogues, en se vantant de leur exploit. Le motif en était que quelques timides Indiens s'étaient introduits dans le camp et qu'on craignait une attaque de la *barraca*. On m'a raconté que ces guerriers de la *barraca* tenaient pour un sport éminent de lancer les bébés indiens en l'air et de les rattraper sur les pointes des machettes. Les gens honorables de la rivière furent écœurés de ces horreurs ; le gouvernement en fut également indigné, mais ne put rien faire.

Les raids contre les sauvages pour se procurer des esclaves étaient courants. L'idée prédominante était que les *Barbaros* ne valaient pas mieux que les bêtes sauvages, ce qui expliquait

les nombreuses atrocités commises contre eux par les dégénérés que sont les contremaîtres des *barracas*. Je rencontrai, par la suite, des Indiens Guarayos et les trouvai intelligents, propres et infiniment supérieurs aux Indiens « civilisés » des rivières, abrutis par la boisson. Ils étaient effectivement hostiles et animés d'un esprit de vengeance ; mais voyez quelle provocation ils subissaient ! J'ai acquis par expérience la conviction que peu de ces sauvages sont « mauvais », à moins que le contact avec les « sauvages » du reste du monde ne les ait rendus tels.

Ils avaient pour habitude d'attaquer à l'aube, en criblant de flèches les *toldetas*, moustiquaires en tissu de coton bon marché, sous lesquelles dormait chaque membre de l'équipage des bateaux, aussi bien Boliviens qu'Indiens. Ceux qui survivaient à la pluie de flèches empoisonnées n'avaient guère de raison de se réjouir lorsque les sauvages mettaient la main sur eux. Le général Pando, qui a remonté la Heath un peu plus haut que Madre de Dios et a traversé les marécages jusqu'au cours supérieur de la Madidi, m'a raconté que lui et ses hommes plantaient leurs *toldetas* comme un appât et allaient dormir bien loin de là.

— Au matin, nous les trouvions souvent criblées de flèches, me dit-il. Nous n'avons jamais subi d'attaques directe, sans doute parce que ma troupe était importante, mais les Indiens nous harcelaient depuis les fourrés tout en demeurant invisibles.

En 1896, un important fonctionnaire du gouvernement bolivien voyageait sur le Beni avec sa femme et sa belle-fille (fille d'un premier mariage de sa femme), lorsqu'un matin, à l'aube, des Guarayos les attaquèrent. Ils se précipitèrent affolés vers le *batelón* et, dans la panique, la femme resta en arrière sur le banc de sable où avait été dressé le camp ; son absence ne fut découverte que lorsque l'embarcation avait déjà parcouru une certaine distance en descendant la rivière. Les sauvages gardèrent la dame pendant sept ans dans leur village et elle fut en fin de compte découverte par une expédition de trafiquants d'esclaves, dont le chef la restitua au mari, en même temps que quatre enfants à demi sauvages, moyennant une rétribution de trois cents livres sterling. Entre temps, le mari avait épousé sa

belle-fille, et le choc qu'il ressentit, en revoyant son épouse le tua. La dame s'installa avec sa fille et les autres enfants à Santa Cruz de la Sierra où elle se délectait à conter ses aventures, uniques en leur genre.

A Riberalta, je rencontrai une Autrichienne, jolie et enjouée, qui, de temps à autre, s'en allait toute seule dans la forêt pour vivre chez les Indiens Pacaguaras. Elle possédait une collection de colliers de dents et d'autres curiosités barbares qui était inégalable.

Une rivière malfamée.

Par la chaleur épuisante des forêts, nous étions cruellement tentés de nous baigner le long du *batelón*. C'était une imprudence, mais, si nous en ressentions un trop grand désir, nous y cédions en prenant nos précautions contre l'abondance des *puraques* ou anguilles électriques. On en trouve deux sortes dans ces rivières (1) ; l'une a environ un mètre quatre-vingts de long et est de teinte brune et l'autre — la plus dangereuse des deux — est jaunâtre et mesure environ la moitié de la taille de la précédente. Une seule secousse suffit à paralyser un homme et à le faire se noyer ; mais la *puraque* a pour habitude de répéter ces secousses afin de s'assurer de sa victime. Il semble que, pour produire cette secousse, l'anguille doive agiter sa queue ; lorsqu'elle est tout à fait immobile, on peut en effet la toucher sans crainte. Quoi qu'il en soit, même morte, les Indiens ne la prennent pas dans leur main.

On trouve, tout au long des rivières du bassin de l'Amazone et, surtout, dans les affluents de la Madeira, un autre poisson répugnant, le *candiru*. Long de cinq centimètres environ et large de six millimètres, il se termine par une queue fourchue. Il possède un long museau osseux, des dents pointues, et sa peau est recouverte de barbillons couchés en arrière. Il cherche à entrer dans les orifices naturels du corps, qu'il s'agisse d'hommes ou d'animaux, et, lorsqu'il s'y est introduit, ses barbillons

(1) Il s'agit de gymnotes *(N. d. T.)*.

empêchent de l'en extraire. Ce poisson a provoqué de nombreuses morts après des souffrances atroces. Lors de mon passage à Riberalta, un médecin autrichien en a extrait deux d'une femme ; à Astillero, sur la rivière Tambopata, un médecin japonais m'en a montré un autre spécimen, sorti de la verge d'un homme. Cette espèce atteint parfois une longueur de douze centimètres et ressemble à une jeune anguille.

Dans le sable du fond des rivières, se cachent des pastenagues venimeuses. Elles ne sont pas de grande taille, mais les entailles que font leur dard à pointe de harpon et recouvert de mucus sont extrêmement douloureuses et parfois même dangereuses. Les gens de la rivière assurent que le meilleur remède est d'uriner sur la blessure. Je ne puis dire s'il en est bien ainsi, mais je sais que c'est le traitement appliqué par les indigènes des Indes Occidentales aux piqûres des pointes des oursins. La pastenague constitue une bonne nourriture et son dard est utilisé par les Indiens comme pointe de flèche.

La monotonie de cette descente de rivière, les jours succédant aux jours, sans rien faire d'autre que regarder une rive qui ne changeait jamais, était une épreuve au-dessus des forces de nos compagnons, les deux fonctionnaires des douanes. Ils transportaient des sacs postaux qui devaient être distribués à Riberalta et ils ne tardèrent pas à en briser les cachets et à s'approprier tous les journaux et périodiques qu'ils y trouvèrent.

— C'est sans importance, disaient-ils en manière d'excuse ; de toute façon, les journaux deviennent propriété publique lorsqu'ils arrivent là-bas.

A notre arrivée à Riberalta, la plupart avaient été perdus ; bien des gens, qui comptaient les jours séparant un courrier du suivant, durent se résigner, avec une nouvelle dose de patience, à attendre le prochain, qui pouvait arriver dans un mois... ou dans trois !

A l'embouchure de la Madidi, sur la lisière des plaines des Mojos, se trouve la mission de Cavinas où les débris d'une tribu indienne, qui appartint jadis à une grande et puissante nation connue sous le nom de Toromonas, occupaient un établissement

composé de quelques huttes bien tenues. Les Indiens faisaient le nécessaire pour garder leurs plantations vierges de la mauvaise herbe qui foisonnait dans celles des blancs ; Cavinas contrastait agréablement avec les terres improductives et mal entretenues des colonies de blancs.

Riberalta : presque une ville.

C'est après un voyage de vingt jours, depuis Rurenabaque, que, le 28 août, nous arrivâmes à Riberalta. J'y rencontrai le général Pando, ex-président de la République et délégué de la province du Beni, homme de grande allure et d'une incontestable compétence. Il avait effectué de lointaines explorations en Bolivie et en connaissait sans doute plus long sur le pays qu'aucun de ses compatriotes. Je me sentis encouragé en constatant qu'il était enfin le premier fonctionnaire au courant du travail dont était chargée la commission.

Aucun de mes instruments ne m'attendait à Riberalta ; je les trouverais à Bahia, ou Cobija, comme on l'appela plus tard. J'avais suffisamment appris pour n'y croire que lorsque je les verrais.

— On va vous fournir un bateau pour vous faire remonter le rio Orton, me dit-il. De Porvenir, il existe une piste qui conduit à la rivière Acre.

— Combien de temps pensez-vous que me prendra mon travail sur l'Acre ? demandai-je.

— J'ai peur que vous ne le trouviez difficile, Major. Je dirais volontiers qu'il vous faudra deux années entières pour le mener à bien.

Je n'avais sûrement pas l'intention de passer deux ans sur l'Acre, ni de perdre mon temps en ce qui concernait ma tâche ; je conservai cependant cela pour moi.

Au confluent du Beni et de la rivière Madre de Dios, la largeur est de cinq cents mètres de rive à rive. Situé au confluent, Riberalta était presque une ville ; les huttes de feuilles de palmier étaient en effet disposées en îlots, quelques toits étaient couverts

en *calamina* (1) rouillée et l'on voyait même une maison en adobe qui abritait le quartier général de Suarez Frères, la principale affaire caoutchoutière. Encore que le bâtiment des Suarez fût une maison simple, à un étage, entourant un *patio* central, son prix, me dit-on, s'était élevé à douze mille livres sterling ! Tout coûtait, ici, dix fois plus que partout ailleurs. Malgré des prix exorbitants, la nourriture paraissait abondante et, pour des raisons inexplicables, chacun s'ingéniait à vivre à crédit. L'once de pain coûtait huit sous (2). Le bœuf, par contre, était abondant et l'on pouvait acheter des bestiaux à demi sauvages des plaines des Mojos pour quatre shillings par tête. Le seul ennui était qu'une fois la transaction réglée, il appartenait à l'acheteur d'attraper son acquisition... s'il l'osait.

Située presque au cœur du continent, Riberalta se trouve seulement à cent cinquante mètres au-dessus du niveau de la mer. Elle s'élève sur l'emplacement d'un ancien village indien retranché et le sol n'est pas à plus de deux mètres du plus haut niveau de l'eau en été. La chaleur peut y être presque intolérable bien que le *surusu* y souffle fréquemment, faisant soudainement descendre la température de 43° à 4°... quand elle ne tombe pas jusqu'au gel. Dans ces cas-là, les gens se retirent dans leurs huttes ouvertes à tous les vents et s'enfouissent sous toutes les couvertures qu'ils possèdent, jusqu'à ce que le *surusu* soit passé.

Lors de notre arrivée dans la ville, une mutinerie venait d'éclater à Madre de Dios, à l'embouchure de la rivière Heath, où les soldats d'un petit détachement avaient tué leurs officiers et s'étaient enfuis au Pérou. Un soldat de race indienne retourna à Riberalta et déclara qu'il avait refusé de prendre part à l'affaire. Jugé par la cour martiale et déclaré coupable, il fut condamné à deux mille coups de « chat ».

(1) Tôle ondulée. C'est la calamité de l'Amérique du Sud au point de vue du pittoresque ; elle détruit l'aspect de ce qui, autrement, serait plaisant à voir. Les *tejas*, ou tuiles, durent plus longtemps et constituent un embellissement marqué, mais elles coûtent plus cher et leur pose demande plus d'efforts, aussi la hideuse *calamina* y est-elle solidement implantée.

(2) Soit environ quatorze francs le kilogramme, mais quatorze francs « or » de 1906 ! *(N. d. T.)*.

Celui qu'on utilisait sur le Beni se composait d'un manche court et de quatre lanières de cuir vert portant des nœuds serrés. On s'attendait à voir le patient mourir d'un tel traitement, résultat assurément recherché, que les pouvoirs limités de la cour ne permettaient pas à celle-ci d'obtenir ouvertement en prononçant la peine capitale. Les étrangers résidant à Riberalta protestèrent, mais en vain. L'homme subit son châtiment ; le médecin, qui en fut témoin, m'en fit plus tard le récit détaillé.

La victime avait été attachée au sol, bras et pieds écartés ; de chaque côté de lui, un soldat lui assenait un coup de fouet toutes les secondes pendant une minute. Puis le chat passait au premier homme d'un peloton de soldats attendant leur tour de frapper et qui se relayaient sans aucun temps d'arrêt. Tout fouetteur qui ne frappait pas assez fort recevait lui-même cinquante coups. La victime s'évanouit sept fois sans qu'on interrompît le châtiment et, lorsque ce fut terminé, on l'abandonna, gisant sur le lieu du supplice. On lava plus tard ce malheureux à l'eau salée. Ses os se trouvaient littéralement dépouillés de leur chair et, par endroits, étaient à nu... et, cependant, il survécut !

Il y avait alors trois Anglais à Riberalta. L'un était un brave homme, sur lequel les vices d'une communauté où il avait passé un quart de siècle n'avaient eu aucune prise. Le second mourut peu après notre arrivée ; rien ne le distinguait, sinon sa manie procédurière. Le troisième était l'un des hommes les plus pervers et tarés qu'il m'ait jamais été donné de rencontrer. Il avait une situation lucrative dans une des firmes de caoutchouc, mais il la perdit et se fit sauter la cervelle à Londres, quelques années plus tard.

L'alcool régnait en maître, comme dans la plupart des autres localités. Les excuses ne manquaient pas. Entourés de brutalité et de passions bestiales, vivant dans une incroyable saleté, isolés par la grande distance, l'absence de communications et la brousse impraticable, il n'était nullement surprenant que les gens cherchassent à s'évader par le seul moyen qu'ils connussent, la bouteille.

Je voyais fréquemment le général Pando et ne manquais

aucune occasion de hâter les préparatifs de notre départ. Je désirais me mettre au travail le plus tôt possible.

— Je ne crois pas que vous puissiez partir pour Bahia avant trois ou quatre semaines, remarqua-t-il, et, lorsque vous y arriverez, je pense que du temps passera encore avant que la rivière n'ait monté. Pourquoi ne pas employer ce temps à faire un levé préparatoire d'une voie de chemin de fer entre Porvenir et Bahia ? Si vous acceptiez, cela rendrait grand service au gouvernement.

Tout en discutant avec lui des détails du tracé de la frontière, je décidai de commencer par la section de l'Acre, puis de retourner à Riberalta pour faire le levé de la frontière. Je me mettrais ensuite à la section centrale et reviendrais pour faire le levé. Je finirais par la section de l'Abuna. Estimant à un mois la durée nécessaire au levé, compte tenu du déplacement aller et retour, et à six mois le temps passé pour chaque section, il faudrait deux ans et demi, soit presque la durée totale du contrat. Un fonctionnaire des douanes, qui avait contracté le béribéri, arriva de l'Acre ; je lui demandai à quoi il fallait nous attendre lorsque nous aurions atteint la rivière.

— Je l'ai vue sur plus de cent cinquante kilomètres à bord d'un grand vapeur, me répondit-il. Elle a déjà été entièrement explorée. D'ailleurs, on trouve tout au long des *barracas* de caoutchouc.

Chapitre VI

NÉS POUR LE MALHEUR

Il n'est pas exagéré de dire que neuf sur dix des habitants de Riberalta avaient contracté des maladies d'une sorte ou d'une autre. Il y avait les victimes, partiellement paralysées, du béribéri qui clopinaient sur leurs béquilles et se pressaient en foule chaque fois qu'elles avaient la perspective d'un *aperitivo* ou boisson gratuite. Certains étaient atteints de fièvre tierce, d'autres de consomption, et beaucoup souffraient de troubles que les médecins ne pouvaient diagnostiquer. Chaque établissement commercial de la ville gagnait ce qu'il voulait avec des remèdes de charlatan vendus à des prix exorbitants. Celui qui se portait bien faisait figure de phénomène, d'exception extraordinaire. Le béribéri, forme d'hydropisie, était le mal courant sur les rivières, sans doute à cause de la mauvaise qualité de la nourriture et de son manque de vitamines. Vous pouviez obtenir de la viande fraîche, mais la nourriture principale consistait en *charque* (tranches de viande salée séchée au soleil) et en riz. Celui-ci provenait de Santa Ana, de Santa Cruz ou de Manaos au Brésil et était généralement moisi quand on le vendait après l'avoir laissé deux ans au moins au magasin. Je me rappelle une époque où, sur l'Acre, on ne pouvait même pas s'en procurer. Le *charque* grouillait généralement d'asticots. Il sentait si mauvais qu'on ne pouvait l'avaler qu'après l'avoir fait bouillir trois fois, ce qui n'empêchait pas qu'on le vendît, à Riberalta,

un shilling six pence la livre. Certains arrosaient cet aliment de larges rasades de *cachaza*, le dangereux alcool de canne à sucre. Comment s'étonner qu'ils mourussent comme des mouches ?

On trouvait en ville de nombreux esclaves indiens des forêts. Ils étaient des enfants au moment de leur arrivée et avaient été convertis. Certains parvinrent à s'adapter à leur nouvelle existence, mais la plupart demeuraient sauvages. Si, lors de leur capture, ils étaient déjà adolescents, ils entendaient tôt ou tard l'appel de la forêt et s'échappaient pour y retourner. Toutefois, ces jeunes sauvages n'oubliaient jamais ce qu'on leur avait enseigné. Ils assimilaient promptement l'éducation reçue et, à leur retour, au milieu de leur tribu, ils initiaient les leurs aux coutumes des hommes civilisés. Des sujets d'exception parmi les Indiens furent même envoyés en Europe pour y étudier.

Le grand calvaire de la race rouge.

Le propriétaire d'une affaire prospère de Riberalta, un Allemand nommé Winkelmann, acheta une jeune sauvagesse, la fit élever en Allemagne et l'épousa. Je pris plusieurs fois le thé avec eux et ne la trouvai pas seulement plaisante à voir, mais parfaitement éduquée, parlant quatre langues, tout à fait adaptée à sa situation et mère d'une charmante famille. Il était cependant de règle que ces gens de la forêt fussent abattus comme des bêtes féroces, dès qu'on les apercevait, ou impitoyablement traqués jusqu'à leur capture et envoyés comme esclaves en de lointaines plantations de caoutchouc d'où toute évasion était impossible et dans lesquelles on anéantissait en eux, à coups de fouet, toute vélléité d'indépendance.

Les cas les plus tragiques du Beni se présentèrent dans la ville et la province de Santa Cruz de la Sierra. On y conduisait les travailleurs par groupes enchaînés de cinquante à la fois et on les vendait. C'était naturellement contraire aux lois, mais des syndicats temporaires trouvèrent, dans le système du péonage, un moyen de les tourner. Aussi longtemps que la totalité

des transports sur la rivière demeura aux mains des grosses firmes, ces gens ne pouvaient rien espérer. Toute tentative d'évasion était à peu près certaine de s'achever par un désastre.

Quatre hommes s'arrangèrent une fois pour s'échapper d'un établissement français et descendirent la rivière en pirogue. Le contremaître, plus souvent désigné sous la qualité de *mayordomo*, leur donna la chasse, les rattrapa et, au lieu de les ramener, leur fracassa le crâne à coups de crosse de winchester tandis qu'ils s'étaient agenouillés pour implorer sa pitié. Dans des cas comme celui-là, il ne fallait pas compter sur une réparation légale. Les juges locaux touchaient un traitement d'environ seize livres sterling par mois, et ne pouvaient subsister qu'en recevant des pots-de-vin. Avec tout l'argent et le pouvoir entre les mains des entreprises caoutchoutières, il y avait peu de chances de voir appliquer la justice.

Je rendis visite à un Français enfermé dans la prison de Riberalta pour avoir assassiné son patron au cours d'une crise de jalousie. Pendant son incarcération, c'est sa femme qui lui apportait sa nourriture ; un jour, il la saisit, l'étrangla et fut condamné à mort. Grâce au juge qui lui vendit une lime, il put s'évader et s'enfuir au Brésil.

D'habitude, un pot-de-vin offert directement était considéré comme une insulte. La méthode généralement employée consistait à acheter à un énorme prix quelques morceaux de bois ou d'autres marchandises de peu de valeur appartenant au juge. En cas de contestation juridique, les deux parties se disputaient les marchandises aux enchères et c'était, bien entendu, le plus fort enchérisseur qui gagnait.

La traite des esclaves.

Une fois aux mains des grosses firmes, il était difficile pour n'importe quel homme, blanc ou de couleur, de partir contre le gré de ses employeurs. L'histoire que me conta un Anglais de Riberalta en est une illustration.

— Je voyageais sur l'Orton avec un homme qui avait quitté son emploi dans une firme très connue et filé avec toutes ses

économies, environ trois cent cinquante livres sterling. L'homme était nécessaire à ceux qu'il tentait de fuir, et ils appréhendaient de le perdre ; aussi n'avaient-ils rien trouvé de mieux à faire que de l'attirer à terre dans une des *barracas* de la firme, où ils ne tardèrent pas à l'enivrer.

« Ils l'avaient maintenu dans cet état pendant trois jours, tellement ivre qu'il ne savait ce qu'il faisait. Au bout de ce temps, ils l'avaient laissé se dessoûler et lui avaient mis sous le nez une note dépassant de soixante-quinze livres la totalité de ses économies. Que pouvait-il faire ? Aucun tribunal ne l'aurait soutenu s'il avait porté plainte contre ces filous. Peut-être même aucun tribunal ne l'aurait-il écouté. Il avait été forcé de vendre sa femme et sa fille pour s'acquitter de sa dette et avait repris alors son travail sur la rivière, là où il se trouvait auparavant. C'est en remontant la rivière que je l'ai rencontré ; ce qui le mettait en fureur, tandis qu'il me racontait son histoire, ce n'était pas tant le tour qu'on lui avait joué que d'avoir cédé ses femmes à trop bas prix !

Je fis remarquer qu'il était largement fautif. Lui, du moins, n'était pas un esclave.

— Cela revient pourtant au même, répondit l'Anglais. N'allez pas croire que les blancs ne sont jamais vendus comme esclaves. Tout le monde connaît le cas de deux frères qui avaient descendu le Beni en vue de faire du commerce. Ils s'étaient arrêtés dans une *barraca* où l'on jouait gros jeu ; ils prirent part à une partie de poker et l'aîné fit de lourdes pertes. Le lendemain matin, comme le plus jeune allait embarquer dans le bateau, le *mayordomo* l'attrapa, le jeta à terre et se mit à le frapper à coups de fouet ; son frère aîné l'avait vendu pour payer sa dette ! En apprenant cela, le jeune homme entra en fureur et on lui donna six cents coups de fouet pour le calmer. Je crois qu'il a fini par s'échapper, mais je ne sais ce qui se passa ensuite ; en attendant, je pense qu'il ne devait pas nourrir beaucoup de tendresse pour son frère !

Deux des grandes firmes de Riberalta entretenaient des équipes de brutes armées pour traquer les Indiens qu'on vendait en gros, comme du bétail. On expédiait les malheureux captifs

Le cadran solaire de MACCHU-PICCHU. Ce monument et beaucoup d'autres de l'Amérique antique étaient déjà, pour les Incas, un mystère aussi indéchiffrable qu'ils le sont aujourd'hui pour nous.

UNE RUE DE CUZCO, la capitale de l'Empire inca. Le mur de droite montre des fondations de l'ancienne ville sur lesquelles sont bâties des constructions plus récentes.

travailler si loin de leurs tribus qu'ils perdaient toute possibilité d'orientation, ce qui ne faisait qu'augmenter les difficultés d'évasion. On leur donnait une chemise, les outils nécessaires et une provision de riz, et, sous la menace du fouet, on leur imposait une production annuelle totale d'environ sept cents livres de caoutchouc. Cela peut ne pas sembler considérable, mais les arbres à caoutchouc étaient très clairsemés sur une vaste étendue et il fallait se livrer à un labeur pénible et ininterrompu pour les repérer et les exploiter. Grâce aux prix extrêmement élevés du caoutchouc à l'époque, ce système permettait aux entreprises de réaliser d'immenses bénéfices.

Tentative d'évasion : mille coups de fouet.

Plus un homme était capable, plus il lui était difficile d'échapper aux griffes des entreprises caoutchoutières. Qu'il fût blanc, noir ou indien, une fois pris dans le réseau des dettes, il lui restait peu d'espoir de jamais recouvrer la liberté. On accordait un large crédit dans le dessein de prendre les hommes au piège. Pour une firme qui, en plus du salaire qu'elle payait à un homme, lui fournissait tout ce dont il avait besoin et en déduisait le montant de sa paye, c'était un jeu que d'arranger son compte de façon qu'il restât toujours débiteur et, en conséquence, toujours serviteur. Ce n'était cependant pas de l'esclavage proprement dit, car, après tout, l'homme était payé. S'il était pratiquement prisonnier, il n'était pas esclave. Le véritable esclavage était quelque chose d'autre, encore que personne ne fût assuré de n'en pas être menacé.

Un nègre, George Morgan, avait été acheté pour trente livres sterling par un des Anglais — le bestial — de Riberalta. Misérablement traité, il n'avait la perspective d'aucun autre destin que l'esclavage et l'éventualité d'être vendu sur la rivière à quelque *barraca* où il serait plus maltraité encore que par le démon à figure d'homme qu'il avait pour maître. Les autres ressortissants anglais et allemands signèrent une pétition adressée au gouvernement afin de le faire libérer et en envoyèrent des copies à Lima et en Angleterre, mais on ne fit rien ; sans doute les lettres ne parvinrent-elles jamais à destination,

En plus des vingt-quatre heures qu'ils avaient à passer au pilori du poste de police, les débiteurs devaient travailler pour gagner ce qu'ils devaient à leurs créanciers. L'employé péruvien d'une *barraca* étant mort, sa femme et ses six enfants qui se trouvaient à Riberalta furent pris et envoyés en esclavage dans une autre *barraca* de la même entreprise. Le fait est authentique.

Un Allemand, débiteur d'une grande firme, fut envoyé dans une des *barracas* les plus isolées où tous les autres ouvriers étaient morts. Il n'y avait aucun espoir pour lui de jamais pouvoir s'en échapper. Un Anglais, nommé Pae, monta une affaire à Riberalta et suscita la jalousie des grosses maisons. Elles vendirent moins cher que lui, le ruinèrent, le poussèrent à emprunter et il dut prendre du service à un salaire fictif : ce n'était pas un esclave, mais il était ligoté sans espoir de se libérer jamais.

Je pourrais citer bien d'autres cas, que j'ai, non connus par ouï-dire, mais constatés moi-même. Si un homme qui s'était échappé vivait assez longtemps pour être pris et ramené, le châtiment était au minimum de mille coups de fouet, ou autant qu'il en pouvait supporter sans mourir. Les atrocités commises au Pérou, sur le Putumayo, et révélées par Sir Robert Casement ne constituent qu'un fragment de cette effroyable histoire.

Le « padre » anticipait sur le jugement divin.

L'esclavage et l'effusion de sang, qui régnaient en maîtres sur les rivières, durèrent jusqu'à l'effondrement du marché du caoutchouc. Sur la rivière Madeira, la durée moyenne de vie active des travailleurs était de cinq ans. Sur les autres rivières, elle était un peu plus longue. A l'est de Sorata, une personne âgée, d'un sexe ou de l'autre, était une rareté. L'Amérique du Sud ne connaît pas la médiocrité, tout s'y déroule sur une grande échelle et les atrocités commises à l'époque de la ruée du caoutchouc ne faisaient pas exception à la règle.

A Santa Cruz, petit village situé à seize kilomètres seulement de Riberalta, de nombreuses personnes étaient mortes d'une sorte particulière de fièvre qu'on ne détermina jamais. En

parfaite harmonie avec l'esprit de l'entreprise de l'endroit, le curé du village exploita l'épidémie pour faire fortune. Il divisa le cimetière en trois sections — Ciel, Purgatoire et Enfer — et, désormais, fit payer les obsèques en conséquence !

Le long de l'Ortón.

Le 25 septembre, nous quittions Riberalta sur un petit *batelón* monté par dix Indiens Ixiamas et huit Tumupasas, un barreur et un jeune officier de l'armée qui devait servir d'interprète ; son père était un Ecossais qui avait passé toute son existence à La Paz et sa mère était bolivienne. Ce jeune officier était un agréable compagnon... lorsqu'il n'était pas ivre !

Le lendemain de notre départ, nous entrions dans l'Ortón, rivière aussi connue pour ses souches, ses *pirañas* (1), ses *candirus*, ses caïmans, ses anacondas, ses pastenagues et ses mouches que pour son absence de gibier. Elle coule paresseusement entre des rives passablement élevées le long de vastes marécages et, tout en réunissant les pires caractéristiques des rivières de l'Amazone, avait en outre ceci d'aggravant que les embarcations n'y pouvaient naviguer qu'à la saison des pluies. Les *piums* s'abattaient sur nous par nuages entiers. Nous fûmes obligés de fermer les deux extrémités de l'abri en feuilles de palmier du *batelón* avec des moustiquaires et de nous en envelopper la tête ; malgré cela, nos mains et nos figures ne tardèrent pas à se couvrir d'une masse de minuscules cloques de sang qui nous démangeaient.

C'est là que nous entendîmes pour la première fois le chant de l'oiseau *seringuero*, trois notes basses en crescendo suivies d'un « ouît-ouît-o » et d'un cri strident. C'est un oiseau agile et gai, à peu près de la taille d'une grive, dont la présence indique la proximité d'arbres à caoutchouc, car il se nourrit, semble-

(1) Le *piraña* ou *piranha* est un petit poisson carnivore qui attaque par bancs capables de dépouiller un animal jusqu'aux os en quelques minutes. Il fréquente les alentours des abattoirs installés le long des rivières et est attiré à de grandes distances par l'odeur du sang ou d'une blessure ouverte.

t-il, des parasites qu'on y trouve. Les hommes qui récoltent le caoutchouc — on les appelle des *seringueros* — se fient à son chant lorsqu'ils sont à la recherche de ces arbres.

A la *barraca* dénommée Palestina, nous trouvâmes trace des difficultés qui s'étaient élevées avec le Brésil et avaient conduit à la révision de la frontière. C'était un endroit solidement retranché et fortifié d'où une piste menait, à travers la forêt, au rio Abuna et, sur l'Acre, à Capatara, en aval de la ville brésilienne de Xapury. Je dois dire que les retranchements ne m'impressionnèrent pas et j'eus des doutes sur les connaissances et l'expérience des officiers à qui en incombait la charge. Ils étaient tracés selon les anciens plans qu'on trouve dans les manuels et auraient été faciles à prendre en enfilade.

Jusque-là, on n'apercevait aucun signe de barbarie sur l'Ortón ; le fouet ne devait entrer en jeu que lorsque tout le reste avait échoué. Rien n'apparaissait du système caché d'esclavage, mais nous savions cependant qu'il existait. Non loin de là, à Madre de Dios, se trouvait une *barraca* où l'on ne s'occupait pas de caoutchouc, mais de l'élevage des enfants pour les marchés d'esclaves ; on disait qu'elle renfermait environ six cents femmes ! La plupart des directeurs et des contremaîtres étaient malhonnêtes, lâches et brutaux — parfaitement impropres à mener des travailleurs — et, cependant, une lueur de décence les retenait d'exercer ouvertement leurs brutalités. Ils ne se fatiguaient jamais de me dire que les métis et les Indiens ne comprennent que le fouet. Pourtant, la plupart étaient eux-mêmes des métis ; quant aux Indiens, mon expérience me confirmait de plus en plus à quel point ils sont sensibles à un traitement convenable.

A Palestina, on assurait que l'homme qui avait été le pionnier du caoutchouc sur l'Ortón avait fouetté des hommes à mort. Pour varier, il leur attachait les pieds ensemble, leur liait les mains dans le dos et les jetait à la rivière. Ceux auxquels était réservé ce dernier châtiment n'étaient pas les plus malheureux ! J'ai rencontré un Anglais qui avait été jadis employé par lui et me raconta ces crimes insensés. Lui-même, je dois l'avouer, ne valait pas beaucoup mieux.

Les mouches nous rendaient presque fous. Elles ne laissaient aucun répit, car l'équipe de nuit de ces insectes qui piquent sans arrêt était presque aussi méchante que l'équipe de jour.

Le *batelón* faisait eau et cognait à coups répétés sur les souches. Le calfatage avec l'*estopa*, utilisée en grande quantité, était une besogne qu'on ne pouvait abandonner, ne fût-ce qu'une heure. Par endroits, les coutures bâillaient à tel point que l'*estopa* s'en échappait rapidement.

Nous allions d'une *barraca* à l'autre et nous y arrêtions d'habitude pour y prendre un repas; si elles étaient sans ressources et abandonnées, nous ramassions des papayes et d'autres fruits des riches plantations. Tantôt nous campions sur une bande de rive sablonneuse, tantôt nous dormions à l'intérieur d'une hutte infestée d'insectes. Une fois ou deux, notre camp fut envahi par une innombrable armée de fourmis nomades qui grouillaient sur tout et détruisaient toute créature vivante se trouvant sur leur chemin. Il faisait une chaleur suffocante et nous ne pouvions que rarement nous baigner dans la rivière à cause des *pirañas* meurtriers et des pastenagues. L'effroyable monotonie de la forêt — dont la végétation serrée descendait jusqu'au bord de l'eau, sur les deux berges — continuait jour après jour sans que rien la vînt rompre, sauf lorsqu'on avait grossièrement défriché une clairière pour y installer une *barraca* qui, avec son chaume et son jonc, semblait presque faire partie de la jungle elle-même. Nous avions, par moments, l'impression que notre moral ne pourrait résister plus longtemps au fléau qu'étaient les insectes.

A la *barraca* de Trinidad, nous trouvâmes la femme du neveu du général Pando qui vivait là avec sa famille, dans un luxe bien éloigné de celui qu'elle aurait pu se procurer à Riberalta. Ils possédaient leurs propres plantations, leurs volailles et leur bétail qui y avaient été amenés par terre à la saison sèche, alors que les pistes étaient praticables. Nous fûmes accueillis royalement et, pendant un jour ou deux, nous pûmes oublier les souffrances du voyage.

Une dame de la *barraca* était atteinte d'*espundia* avancée dans l'oreille, maladie répandue dans ces régions. A l'époque

(et cela continua longtemps encore après), on ne s'était pas aperçu qu'elle était due au microbe de Leishmann Donovan, ni que cette maladie était la même que le *bouton de Biskra*, de Tripoli, et le furoncle de Delhi, dans l'Inde. Un traitement énergique et douloureux peut la faire passer en dix jours ou, dans les cas avancés, en moins de six mois, car elle cède au méthylène et aux antiseptiques puissants. Dans la forêt, où on la laisse d'habitude suivre son cours, elle se développe sous forme d'affreuses tumeurs faciales ou d'un amas de putréfaction lépreuse sur les jambes et les bras.

L'étrange cas d'un *mozo* (c'est ainsi qu'on appelle généralement les ouvriers en Bolivie) se présenta. Il avait été mordu par un serpent venimeux ; le poison n'était pas assez fort pour le tuer, mais fit dessécher deux de ses doigts qui tombèrent. Les morts provenant de morsures de serpent étaient fréquentes dans la région, car chacun y allait pieds nus. Manquant ainsi de protection, le promeneur, même le plus attentif, court de grands risques ; en effet, certains de ces serpents sont minuscules, mais leur morsure est mortelle. Les serpents étaient si répandus et il y en avait tant de variétés qu'il est à peu près certain que tous n'étaient pas connus ni catalogués.

En remontant le Tahuamanu.

Des pluies récentes avaient gonflé la rivière Tahuamanu lorsque nous commençâmes à la remonter ; néanmoins, le voyage était pénible. Des arbres tombés obstruaient la route et des souches la hérissaient devant moi. Sans arrêt, nous devions travailler de la hache pour nous frayer un chemin et, lorsque nous arrivâmes à un morceau de rivière relativement dégagé, nous étions complètement épuisés. Nos huit Indiens se révélèrent bons travailleurs, mais nous faillîmes les perdre : un soir, ils avaient rempli de vase la pipe de Willis, pour lui faire une blague et, le lendemain matin, il usa de représailles en leur flanquant une volée de coups de bâton. S'ils avaient pu s'en aller et rentrer chez eux, je suis sûr qu'ils l'auraient fait, mais l'incident fut oublié et, quand leurs dos endoloris allèrent mieux, ils reprirent leur tâche. A vrai dire, ces Indiens Tumupasas

étaient devenus plutôt insolents et la correction de Willis leur fut salutaire.

Dans la forêt, on est persuadé que tout *gringo* connaît quelque chose à la médecine et, à la *barraca* de Bellavista, on me demanda de soigner un cas d'hématurie, maladie peu connue ici. Je crois qu'elle était due au fait que le malade avait bu l'eau dégoûtante d'une mare stagnante. Je possédais un petit manuel médical et étudiai les méthodes de traitement qu'il indiquait... et elles réussirent ! La suggestion y fut sans doute pour quelque chose, mais le principal, c'est que l'homme fut guéri.

Quarante-trois jours de navigation pénible, de torture ininterrompue infligée par les mouches et de minuscules abeilles, de mortelle monotonie, nous amenèrent à Porvenir. Le village — si on peut l'appeler ainsi — se composait de deux huttes seulement ; mais l'une avait deux étages ; ce n'était donc pas une hutte ordinaire ! Le *batelón* redescendit à Riberalta, mais les huit Indiens Tumupasas restèrent avec nous pour transporter par voie de terre une certaine quantité de marchandises à Cobija, à trente kilomètres de là. J'y envoyai Dan afin de nous procurer des mules pour le transport du matériel.

Les entreprises de caoutchouc exploitaient à fond le Tahuamanu où nous trouvions, à chaque *chacra*, des bananes et des papayes. Willis n'étant pas seulement un bon cuisinier, mais aussi un pêcheur adroit, nous étions assurés d'une bonne nourriture. Nous vivions si bien, en vérité, que le bruit s'en répandit à Cobija et que les soldats à demi morts de faim et les habitants se ruèrent sur nous en implorant nourriture et boisson. Grâce à nos Indiens qui avaient pris un anaconda de quatre mètres — un beau serpent rouge, vert et jaune, et comestible — nous fûmes à même de les régaler à leur arrivée.

Où Fawcett cesse de se turlupiner à propos de ses instruments.

En venant de Porvenir, comme nous étions passés près de la tombe du colonel Aramallo, tué lors des combats de 1903, l'un des soldats accompagnant nos mules de bât s'éloigna de la

troupe et se jeta par terre sur la tombe en témoignant un chagrin qui frisait l'hystérie.

Cobija, qui est bien le pire de tous les endroits lugubres, se trouve à la lisière de la Bolivie et du Brésil où c'est l'Acre elle-même qui constitue la frontière.

C'était alors un port fluvial d'une certaine importance ; son altitude est, en effet, de moins de deux cent quarante mètres au-dessus du niveau de la mer, ce qui permet de pratiquer une navigation ininterrompue jusqu'à l'Atlantique. En 1903, les Brésiliens le prirent et en furent ensuite chassés par les Boliviens. Ceux-ci, soutenus par des Indiens, incendièrent les huttes avec des flèches enflammées entourées de coton imbibé de pétrole et abattirent les défenseurs, les uns après les autres, lorsque le feu les obligeait à gagner le terrain découvert. Pas un seul Brésilien n'en réchappa. Même lors de notre arrivée, trois ans plus tard, le sol était encore jonché de squelettes. Les Brésiliens réoccupèrent l'endroit, mais en qualité d'ouvriers ; ici et dans le Purus, leur nombre atteint soixante mille.

Je fus enfin délivré de mon inquiétude (mais aussi de toute illusion !) au sujet des instruments. Il n'y avait pas de chronomètres, l'un d'eux ayant été volé et l'autre se trouvant en réparation à Manaos, et l'unique théodolite était si gravement endommagé qu'il était inutilisable. C'était donc avec mon propre sextant et ma montre de précision que serait fait le levé de la frontière, question importante, sinon vitale, pour la Bolivie. Je décidai que le travail serait effectué en dépit du manque d'intérêt et de l'incapacité dont faisaient montre les autorités responsables, mais j'avoue que, pendant un moment, je fus si contrarié que je faillis presque abandonner la partie.

Pugilat au corps de garde.

En raison du béribéri et d'autres maladies, le taux de mortalité à Cobija était, chaque année, de cinquante pour cent environ de la population, chiffre renversant ! Cela n'avait rien d'étonnant chez des gens qui, en dehors de quelques canards et poulets, n'avaient à peu près pour toute nourriture que du riz et l'imman-

geable *charque*. Les forêts regorgeaient de gibier, mais la population de Cobija était beaucoup trop faible et malade pour aller à la chasse.

L'*intendente*, un coquin sans éducation qui buvait et savait à peine signer son nom, ne songeait qu'à jouer aux cartes. Nous logions à un jet de caillou seulement de la hutte qui tenait lieu de quartier général de l'armée et, une nuit, nous l'entendîmes ordonner à son second de venir faire une partie avec lui. L'autre refusa, ce qui provoqua les vociférations de fureur de l'ivrogne et, écœuré, le jeune officier quitta la hutte. L'*intendente* tira son épée rouillée et, titubant, se dirigea vers son second qui se tenait à la porte de la chambrée. Il lui donna un coup de pied à l'aine et frappa alors le jeune homme de son épée, le blessant sérieusement. Au bruit, le secrétaire de l'*intendente* se précipita dehors pour voir ce qui se passait ; il commit l'imprudence de faire des remontrances à son chef. L'*intendente* se retourna alors contre lui et le poursuivit autour de la hutte, donnant au malheureux de sauvages coups de son épée tenue à deux mains qui l'auraient fendu en deux s'ils l'avaient atteint. Le secrétaire eut l'idée de chercher refuge dans notre chambre et il y fit irruption, blanc comme un linge, pour implorer notre aide.

L'*intendente* arriva en trombe sur les talons du secrétaire.

— Où est ce salaud ? rugit-il. Où l'avez-vous caché, vous, *gringos ?*

— Doucement, lui dis-je. Vous devrier avoir honte d'attaquer à coups d'épée des hommes désarmés.

Apercevant son secrétaire tout tremblant dans un coin sombre, il allait se diriger vers lui en passant devant moi, mais je le maintins à distance.

L'*intendente* me lança un juron obscène et, se jetant en arrière, se mit à fouiller dans l'étui à revolver qu'il portait sur la hanche.

— Je vais vous apprendre, foutus *gringos*, à vous mêler de ce qui vous regarde ! hurla-t-il.

Comme il sortait son revolver, je lui saisis le poignet et, le lui tordant, je lui arrachai l'arme.

Au même moment, le second blessé entra avec des soldats, empoigna l'*intendente* qui se débattait en poussant des jurons,

et ils l'entraînèrent vers la hutte du quartier général où, l'ayant attaché sur un lit, ils le laissèrent se dessoûler.

Une enquête officielle suivit, qui révéla que l'*intendente*, ayant épuisé tout son crédit, avait réquisitionné à la maison Suarez Frères, plusieurs caisses de boisson, soi-disant pour les « ingénieurs anglais ». Il avait vendu toutes les provisions sur lesquelles il avait pu mettre la main et détourné des fonds publics ; aussi profita-t-il de l'occasion pour se procurer de la boisson en la portant à notre compte de frais. J'écrivis immédiatement au général Pando en m'opposant énergiquement à l'affectation des notes de boisson au débit de l'expédition ; peu après, arriva de Rurenabaque un nouvel *intendente*, homme parfait, qui devint pour moi un ami sûr.

Le taux de change officiel était de douze *bolivianos* cinquante pour une livre sterling, mais je découvris qu'ici, sur l'Acre, notre pièce d'or d'un souverain n'en valait que quatre, ce qui réduisait de façon inquiétante notre pouvoir d'achat. Pour la première fois, à ma connaissance, l'or était dévalorisé. Je n'en ai jamais découvert la cause.

Je ne tenais pas à perdre mon temps à Cobija, aussi me hâtai-je d'achever les recherches et les travaux topographiques concernant les environs.

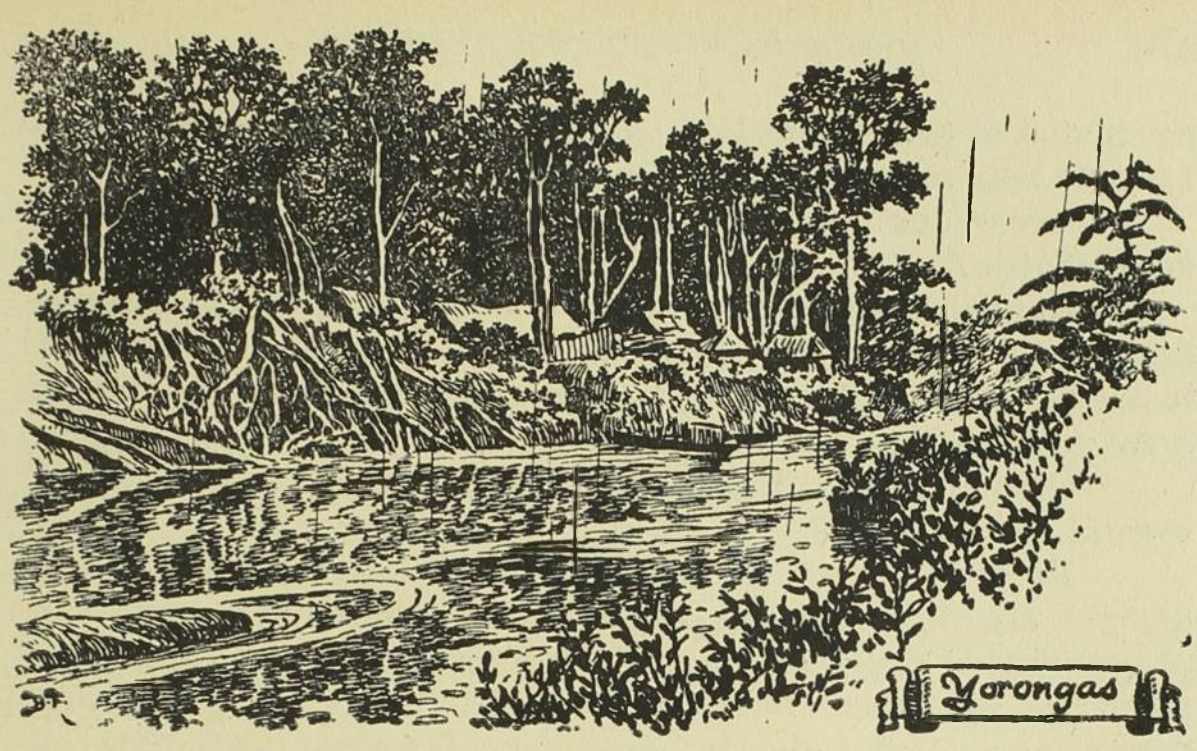
Où la poudre parle le langage de l'amitié.

Le caoutchouc rapportait énormément sur l'Acre. Les *seringueros* brésiliens étaient libres de toute obligation au-delà des limites de leur contrat et chacun d'eux se faisait entre cinq cents et mille livres sterling par an. Ils étaient bien nourris, vêtus et armés et habitaient des *centros*, huttes élevées sur la berge de la rivière près de leurs *estradas*, ou circuits, comprenant cent cinquante arbres chacun. Certains étaient des hommes instruits ; la plupart possédaient des phonographes. Le fouet était inconnu en ce lieu et il n'existait pas de commerce régulier d'esclaves, bien qu'on traquât parfois des sauvages qui se vendaient soixante livres chacun. Ce commerce ne se pratiquait

pas sur une grande échelle, les tribus ayant prudemment quitté la région.

Le jour de Noël 1906 fut fêté par un banquet qui eut lieu dans la demeure d'un négociant. Elu à la présidence, je fus obligé de prononcer un discours que ma facilité croissante à parler l'espagnol me permit de mener jusqu'au bout sans rester en panne. Tous les invités s'arrangèrent à leur tour, au cours de la soirée, pour prendre eux aussi la parole, et les allocutions se ressemblèrent fort. On se frappa beaucoup la poitrine et les mots « cœur » et « nobles sentiments » y revenaient fréquemment. Tous les discours furent applaudis par de tonitruantes salves de carabines ; quant à savoir où tombaient les balles, nul n'en avait cure. Il y eut de la musique, on dansa et l'alcool coula sans restriction.

Nous quittâmes Cobija le lendemain au bruit des carabines qui tiraient une salve d'adieu et commençâmes à remonter la rivière en compagnie et à bord du bateau d'un Péruvien du nom de Donayre, dont la plus récente performance avait été de sortir — seul avec Dan et moi — tout à fait victorieusement des libations de la nuit.



Chapitre VII

SUR LES RAPIDES DE L'ACRE

Le *señor* Donayre était le directeur d'une *barraca* située à quelques jours de voyage en amont de la rivière. C'était un homme intéressant. La maison allemande pour laquelle il travaillait sur le Purus l'avait naguère envoyé sur le Putumayo pour y prendre contact avec les Indiens de cette rivière, apprendre leur langage et rendre compte des possibilités présentées par le caoutchouc et le commerce. Il reçut en présent une femme appartenant à une grande tribu parmi laquelle il demeura deux ans.

Les Indiens blancs.

— Ces gens étaient des cannibales, me dit-il, et, plus d'une fois, j'ai vu des morceaux de corps humains, d'hommes blancs, qu'on avait fait cuire. Ils ne tenaient pas tellement à manger

des blancs et préféraient les hommes des autres tribus indiennes. Le goût ressemble plutôt à celui de la viande de singe.

— Avez-vous jamais goûté vous-même de cette chair ? demandai-je.

— Rappelez-vous que je vivais avec eux et qu'il était nécessaire que j'adoptasse leurs coutumes. Si j'avais refusé de faire la même chose qu'eux, je n'aurais pas vécu assez longtemps pour vous faire ce récit.

— Quel était leur degré de développement — je veux dire : mental, social, etc. ?

— Ils étaient fort intelligents. Ils possédaient un gouvernement organisé ; chaque communauté, séparément, avait son propre chef et il y avait un chef suprême qui régnait comme un souverain sur l'ensemble de la tribu. Ils brûlaient parfois leurs morts, mais, d'habitude, les mangeaient. Il y avait des femmes en abondance et, tout en pratiquant la polygamie, ils maintenaient leur moralité à un degré élevé.

« Il est facile, Major, de condamner le cannibalisme comme une pratique révoltante, mais, en y réfléchissant, est-ce pis de manger un homme mort qu'une bête ou un oiseau qu'on a tué ? Cela justifie au moins le meurtre d'un homme et vous n'en sauriez dire autant de la guerre pratiquée par les nations civilisées. Et puis, c'est un bon moyen de se débarrasser des morts, sans occuper un sol précieux ni polluer l'air pur en enterrant les cadavres. Tout dépend, bien entendu, du point de vue auquel on se place. La première réaction est de tenir le cannibalisme pour révoltant, mais, lorsque vous vous y êtes accoutumé, on ne trouve pas grand-chose à lui opposer.

— Qu'est-ce qui vous a déterminé à les quitter ?

— Ma femme m'apprit qu'on avait formé le complot de tuer tous les blancs. Ils estimaient que les brutalités commises par les blancs contre les Indiens constituaient une manière de les exterminer et ils étaient avides de vengeance. Je ne suppose pas qu'ils tenaient à me tuer, mais j'étais un blanc et, comme tel, je devais être éliminé en même temps que ceux de ma race. Quoi qu'il en soit, je m'échappai sans difficulté, mais non sans éprouver le regret de les quitter. La vie sauvage a ses avantages

et, plus on est civilisé, plus on est disposé à dépouiller le vieil homme et à se détendre dans une existence d'extrême simplicité. La plupart des blancs que j'ai rencontrés et qui étaient « devenus sauvages » étaient des hommes qui avaient reçu une bonne instruction. Ce sont ceux-là qui paraissaient le mieux s'adapter.

« Vous rencontrez des blancs qui ont fini par ressembler à des Indiens et, parfois, vous voyez des Indiens qui sont blancs. Je les ai vus moi-même, des gens aux cheveux roux et aux yeux bleus, comme un *gringo*. Interrogez tous les hommes des *barracas* brésiliennes que nous trouverons sur la route ; ils vous diront la même chose.

C'était la première fois que j'entendais parler des « Indiens blancs (1) ». Moi aussi, j'en ai vu et, j'aurai, plus loin, d'autres choses à raconter à leur sujet.

Entre le Purus et l'Acre, se trouvait un large territoire triangulaire que la Bolivie avait vendu au Brésil pour deux millions de livres sterling. En moins de trois ans, le Brésil en avait retiré, grâce au caoutchouc, une somme considérablement supérieure. J'ai vu moi-même des quantités de caoutchouc valant jusqu'à soixante-dix mille livres, attendant dans des *barracas* que des chaloupes vinssent les charger pour les transporter à Manaos. Les propriétaires comptaient, avec de la chance, gagner cent pour cent de la valeur du caoutchouc à chaque voyage ; mais il arrivait parfois, entre mai et décembre, que les chaloupes fussent arrêtées et échouées par une rivière en baisse. Les souches de l'Acre cassaient souvent des pales d'hélice, ce qui obligeait à en transporter un grand nombre de rechange. De fait, on citait le cas d'une grande chaloupe qui, en un seul voyage, ne perdit pas moins de trente-deux hélices ! A Porto-Carlos, vaste *barraca* brésilienne où s'arrête la navigation en chaloupe, le propriétaire et sa famille vivaient luxueusement dans une belle maison, ayant de tout en abondance, y compris un nombreux bétail amené de Manaos.

(1) GUSTAVE AIMARD en fait une mention très précise dans l'un de ses romans écrits au XIX^e^ siècle *(N. des Edit.)*.

L'adorable métisse était une femme fatale.

Le protocole de la rivière vouait à être regardé de travers le voyageur qui omettait de s'arrêter à ces *barracas* ou *centros* pour boire au moins une tasse de café avec les habitants. Isolés comme ils l'étaient, ces gens étaient avides de nouvelles de l'extérieur et c'était leur seul espoir d'en obtenir. Voir un nouveau visage, goûter une conversation renouvelée, c'était reprendre contact avec la lointaine civilisation. En remontant la rivière, nous nous arrêtâmes en quelques endroits, mais pas une âme ne s'y trouvait, tout le monde étant sans doute occupé dans les *estradas*. Tentateurs, le précieux caoutchouc, des fusils, des vêtements, des gramophones et des objets de toutes sortes traînaient aux alentours et cependant rien n'était jamais touché. On voyait parfois un avis portant ces mots : « Tout ce qui se trouve ici a un propriétaire » ; mais c'était à peine nécessaire, car chacun tenait le vol pour un crime si abominable que personne n'y songeait. On tolérait le meurtre et l'enlèvement, mais pas le vol ! Sans doute le propriétaire d'un *centro* situé beaucoup plus en amont avait-il été tué, car la hutte était couverte de plantes grimpantes et l'herbe avait poussé sur les *bolachas* de caoutchouc ; cependant, rien n'avait été dérangé. Une *bolacha* moyenne de caoutchouc valait alors trente livres sterling et il était facile de l'enlever en la faisant flotter derrière une pirogue.

Nous passâmes la nuit dans un *centro* où une bande de ramasseurs de caoutchouc s'étaient réunis pour fêter le Nouvel An. La hutte se composait d'une seule pièce posée sur pilotis à deux mètres du sol ; les Brésiliens, en effet, évitent sagement de coucher au niveau du sol. Nous passâmes tous une assez bonne nuit, à l'exception de Willis qui avait préféré accrocher son hamac sous le plancher de la hutte parce qu'il craignait la pluie. Le plancher était fait de lamelles fibreuses de palmier largement espacées, ce qui fait qu'à l'intérieur, nous n'étions en rien isolés de l'extérieur, pas plus que Willis ne l'était de nous. Après m'être couché dans mon hamac, j'entendis pendant quelque temps les graillonnements et les crachements des Brésiliens,

tandis que Willis, qui se trouvait dessous, juste dans la trajectoire de tir, lançait d'aigres jurons.

Près de là, vivait la plus belle femme que j'aie jamais vue. C'était une métisse brésilienne aux longs cheveux noirs soyeux ; ses traits étaient parfaits et elle avait la taille la plus magnifique qui fût. Ses grands yeux noirs auraient damné un saint ; qu'était-ce, alors, pour un inflammable Latin des régions sauvages des tropiques ! On me dit que pas moins de huit hommes s'étaient entretués pour elle et qu'elle-même en avait poignardé un ou deux. C'était un démon femelle, le prototype vivant de la « fille de la jungle » des romans et de l'écran, sur laquelle il était dangereux, à plus d'un titre, de jeter les yeux. Douze hommes l'avaient déjà possédée et sans doute beaucoup d'autres les suivraient-ils.

Les araignées venimeuses n'étaient point les pires parmi « les hôtes de ces bois »...

Un soir que nous campions en forêt, près de l'embouchure de la rivière Yalu, au moment de monter dans mon sac de couchage, quelque chose remonta mon bras et me courut sur le cou, un objet velu et agité. Je le rejetai d'une main et, sur le dos de l'autre, tomba une gigantesque araignée *apazauca*. Elle s'agrippa obstinément à moi, comme j'essayais de m'en débarrasser en secouant la main, et finit par tomber à terre. Ce fut un coup de chance que la bête ne me mordît pas, car c'est une espèce très venimeuse qui peut parfois tuer un homme.

Pendant les quelques jours passés à Rosario où nous faisions nos préparatifs pour continuer la remontée de la rivière, arriva un Bolivien appartenant à une expédition qui avait remonté le Tahuamanu six semaines plus tôt. Il me raconta que, trente-six jours après leur départ de Porvenir, lui et ses compagnons étaient tombés sur une large piste d'Indiens, l'avaient suivie en direction du nord vers la rivière Yacu, affluent du Purus, et avaient capturé un grand nombre de sauvages. L'expédition était, bien entendu, une razzia d'esclaves. Ils tuèrent de nombreux Indiens, mais la troupe perdit quantité d'hommes. Les

« produits » du voyage furent avantageusement écoulés et les survivants s'estimèrent heureux d'en être revenus indemnes, car de telles expéditions ne s'achevaient pas toujours si heureusement.

— Notre expédition ne comptait pas moins de quatre-vingts hommes, me dit le Bolivien. Elle traversa les terres du Tahuamanu au rio de las Piedras, ou Tabatinga, qui prend sa source non loin de celles de l'Acre et du Purus, et se jette dans la Madre de Dios près de Maldonado. Malgré l'importance de la troupe, un si grand nombre de ses membres furent tués par des flèches empoisonnées que les autres abandonnèrent la colonne et se retirèrent. Il existe là une tribu, celle des Inaparis — ce sont des gens au teint clair qui n'aiment pas être maltraités — et j'imagine que c'est cette tribu qui a fait le coup.

Donayre paraissait souffrant ; je le soupçonnai d'avoir des vers, le soignai en conséquence et ma réputation de médecin fut solidement établie quand je l'eus débarrassé d'une maladie qui le tourmentait depuis des mois. Il fit ce qu'il put pour m'obliger à accepter des honoraires sous forme de caoutchouc pour une valeur de six *contos*, soit 360 livres, et fondit en larmes lorsque je refusai !

On ne cessait de me demander — et même de m'implorer — de dresser la carte de concessions caoutchoutières privées, moyennant des émoluments renversants, et, si je n'avais rien eu d'autre à faire, je m'y serais mis. On m'offrit, une fois, l'équivalent de cinq mille quatre cents livres sterling pour un levé de plan qui m'aurait demandé environ trois semaines de travail. On exigeait toujours une carte de la concession avant d'en valider légalement l'existence. Les géomètres officiels avaient bien trop peur des maladies et des sauvages pour risquer leur vie dans ces régions, même s'ils eussent pu faire fortune en très peu de temps. Quant aux sauvages, je ne crois pas que nous en eussions rencontré une demi-douzaine en tout entre Rosario et la source de l'Acre. La vue d'un fusil les effrayait, et à peine les avions-nous aperçus qu'ils avaient disparu. Pour rien au monde je n'eusse tiré sur eux.

Duel à quatre pour une « beauté ».

Le 9 janvier, nous quittions Rosario sur un *batelón* que nous avait procuré Donayre ; les difficultés surgirent immédiatement. Le fond de la rivière, pleine de souches, diminuait, le bateau était nettement trop gros pour ce secteur, mais nous n'avions rien pu trouver de mieux. Pour tout arranger, la pluie tombait à torrent jusqu'à ce que son grondement ressemblât à celui d'un train express rattrapant son retard.

Nous pûmes échanger notre grand bateau contre deux pirogues à la *barraca* de Tacna, au confluent de l'Acre et de la Yaverija, résolvant ainsi le problème de la navigation sur la haute Acre. Un duel à quatre venait d'y avoir lieu entre deux frères et leurs seconds pour la possession d'une jeune Péruvienne de dix-sept ans qui en était extrêmement flattée. Ce n'était pas une beauté, à mes yeux tout au moins, mais elle devait posséder d'autres charmes qui avaient enflammé les passions de ces quatre imbéciles. En tout cas, l'un des frères reçut une balle dans le bras et, par négligence, mourut de l'hémorragie qui s'ensuivit, un des seconds s'enfuit et les deux hommes restants s'embrassèrent en se jurant une amitié éternelle. La maison était criblée de balles, tant le duel avait été passionné !

A peu de distance en amont de Tacna, nous arrivâmes à Yorongas, la dernière *barraca* sur la rivière. Au-delà, s'étendait une région inconnue que rien n'incitait à explorer, en raison de la rareté croissante des arbres à caoutchouc et de l'hostilité des Indiens Cateanas. Les forêts environnantes regorgeaient de gibier. On y trouvait des *capibaras* et des *antas* ou tapirs, très bons à manger bien que l'on crût, en certaines régions, qu'ils se nourrissaient d'aliments capables de rendre leur chair toxique. Les pécaris y étaient nombreux et se réunissaient en vastes troupeaux, ce qui laissait supposer que les Indiens, chasseurs adroits, vivaient assez loin de là.

Représailles méritées... aux dires de la victime elle-même.

Les *centros* de cette région étaient fréquemment attaqués ; aussi tirait-on sur tout Indien sauvage qu'on apercevait, aucune

expédition punitive contre les tribus n'étant autorisée par le gouvernement brésilien dont la politique consistait à protéger l'indigène. Cela ne revient pas à dire que la chasse à l'homme fût autorisée, loin de là, mais il n'y avait aucun moyen de l'empêcher dans les endroits les plus inaccessibles. Les Indiens qui se trouvaient sur l'Acre étaient les Cachitis, les Cateanas, les Maritinaris et les Guarayos ; ces derniers étaient probablement les survivants d'une ancienne et importante nation. Ils étaient dispersés sur une vaste étendue entre le Purus et le Beni.

On trouve dans le Purus et l'Acre un grand poisson-chat appelé le *pirurucu* dont la langue rude, aussi dure qu'une semelle de chaussure et affectant la même forme, est utilisée pour râper la nourriture ou polir le bois. Les pastenagues y sont nombreuses en raison du caractère sablonneux de la rivière. Je tuai un caïman de trois mètres trente, pièce qu'on rencontre rarement si haut dans la rivière. Le directeur de Yorongas me raconta qu'il avait tué un anaconda de dix-sept mètres dans la région du bas Amazone. Sur le moment je le taxai d'exagération, mais, par la suite, comme on le verra, nous en tuâmes un encore plus grand.

Tout le monde, ici, buvait du thé *guaraná*, breuvage créé par les Indiens Guaranás du bas Amazone. C'est un excellent tonique, dont aucun Brésilien des régions sauvages ne saurait se passer. Il est très demandé et le *guaraná* d'origine atteint des prix élevés, mais il en existe des imitations qui, non seulement lui sont inférieures, mais encore peuvent être nocives. Il a plutôt un goût de maté.

L'administrateur de Yorongas était un homme jovial qui ne gardait pas rancune aux Indiens bien qu'ils l'eussent chassé d'une *barraca*, brûlant sa maison et détruisant quinze tonnes de son caoutchouc. Il était assez équitable pour dire que ces attaques étaient peut-être bien méritées ; lui-même avait, lors de certaines expéditions, traité les Indiens avec une incroyable barbarie. Il n'était pas fréquent d'entendre un grand manitou du caoutchouc parler de la sorte et mon respect pour lui en fut augmenté.

Willis accuse le diable.

Nous avions mal calculé les conditions offertes par la rivière en amont de Yorongas ; la plus grande de nos pirogues était trop importante pour remonter, aussi dûmes-nous l'échanger contre deux autres plus petites. Des arbres tombés barraient partout la rivière. Le travail qu'il fallait fournir pour se frayer un chemin parmi eux, ainsi que pour le portage des pirogues et des provisions, était interminable et éreintant. Nous étions étonnés de la confiance des bêtes sauvages ; le tapir lui-même, qui, d'habitude, est le plus craintif des animaux, restait sur place et nous observait avec une paisible curiosité. A notre passage, de petits *capibaras* s'asseyaient et ne cherchaient pas à s'enfuir. De toutes parts, on voyait des singes parmi lesquels une espèce presque blanche et plus petite que le singe brun commun. Je n'en ai jamais vu ailleurs que sur la haute Acre. Ces petites bêtes sont si délicates qu'en captivité elles meurent immédiatement.

Les oiseaux étaient si nombreux et confiants que nous avions du mal à empêcher les Indiens de les massacrer à coups de bâton. On trouvait une espèce particulière de charognard, ressemblant approximativement à un faisan, qui sautillait tout le long des berges de la rivière et poussait de bruyants sifflements à notre passage. Une sorte de loutre, connue sous le nom de *lobo*, sortit la tête et les épaules de l'eau et aboya au visage de Willis tandis qu'il pêchait à l'arrière de la pirogue ; il en fut tellement surpris qu'il tomba à la renverse dans l'eau. Nous le repêchâmes et il marmonna quelque chose à propos de diables, car jamais encore il n'avait vu pareil animal. La présence de la loutre signifiait, pour nous, qu'il n'y avait pas de caïmans ; ils ont, en effet, peur des loutres et évitent soigneusement de se trouver dans les mêmes secteurs de rivière.

Tout en avançant à la perche, nous voyions des ossements de grands animaux pris dans les hautes berges escarpées de grès rouge, là où elles avaient été creusées et s'étaient effondrées. Les vestiges fossiles y étaient communs et nous vîmes des tortues pétrifiées en parfait état. Si nous nous étions arrêtés pour faire

des recherches, nous aurions pu découvrir des traces de monstres dont la race est éteinte ou d'animaux qu'on ne voit plus hanter ces forêts.

Quatre jours après avoir quitté Yorongas, nous tombâmes sur un troupeau de pécaris et, aussitôt, une furieuse agitation régna. En un clin d'œil, tout l'équipage était parti, chacun grimpant sur la rive. Les carabines aboyaient et les balles partaient en tous sens, avec des miaulements plaintifs, les ricochets fracassaient le feuillage et claquaient rageusement sur les troncs d'arbre. Une bataille rangée n'aurait pu être plus dangereuse, car chacun tirait dans le tas avec un parfait dédain des conséquences. Les hommes criaient et hurlaient, les porcs poussaient des cris aigus et s'échappaient, affolés ; Willis fut culbuté par un verrat qui lui passa entre les jambes ; il chercha refuge dans un arbre. Les pécaris étaient si terrifiés qu'ils ne tentèrent même pas d'attaquer et, lorsque tout fut terminé, nous en trouvâmes cinq gisant morts sur le terrain. Dieu seul sait combien avaient été blessés ! C'est par miracle qu'aucun homme ne fut touché, pas même Willis qui, en descendant de son arbre, s'écriait qu'il était un homme mort. Nous prîmes un morceau de porc et le trouvâmes excellent ; de fait, le pécari est tenu pour la meilleure viande produite par la forêt. L'opinion de l'équipage à cet égard ne faisait aucun doute, car il consomma tout le lot au cours d'un magnifique festin qui dura du crépuscule à l'aube.

Les animaux abondaient. Dans les grands arbres criaient et jacassaient des légions de petits singes gris appelés *leoncitos*, à peine plus grands que des ouistitis. La nuit, nous étions bombardés de bourgeons et autres projectiles lancés par ces membres de la famille des lémurs aux yeux en boule de loto, les *nocturnos* ou singes nocturnes. Dans le camp, il fallait défendre les provisions contre les déprédations des malicieux singes bruns.

Dan et la jeune Cateana retournent, lui à sa bouteille, elle à son amour.

Nous trouvions maintenant des traces d'Indiens, empreintes sur les bancs de sable et les pistes de la forêt, mais nous pouvions

à peine les apercevoir, eux, car ils prenaient soin de se tenir le plus possible hors de notre vue. De-ci de-là, un tronc d'arbre avait été patiemment tailladé pour former un cône de trente centimètres de haut, sans doute dans une intention religieuse. C'était une épreuve pour les nerfs que de savoir que chacun de nos mouvements était observé, tout en ne voyant à peu près rien de ceux qui nous épiaient. Cela signifiait qu'il fallait monter la garde durant la nuit, les sentinelles se relevant toutes les trois heures.

Nous passâmes la *cascada de Avispas*, une petite chute de trente à soixante centimètres de haut, où nous pûmes nous baigner en sécurité, le seul désagrément provenant des piqûres des mouches jaunes appelées *tabanas*. C'était un rude travail que de remonter la rivière ; nous n'eûmes pas à franchir moins de cent vingt rapides et cataractes d'un mètre à un mètre vingt et il nous fallait tirer ou porter les lourdes pirogues par-dessus. Le grès rouge céda la place à de la roche noire et nous finîmes par arriver à une chute d'eau passablement haute au-delà de laquelle la largeur de la rivière diminuait jusqu'à mesurer moins d'un mètre. Les pirogues ne pouvaient aller plus loin. J'aurais aimé continuer à pied jusqu'à la source qui ne pouvait se trouver à plus de quelques kilomètres de là, mais l'équipage indien s'y refusa et je craignais en en laissant les membres derrière avec les pirogues, qu'ils ne s'en allassent avec elles en nous plantant là. Pour cette raison, nous nous contentâmes de faire dans un gros arbre, une entaille qui marquât la trace de l'expédition et nous nous en retournâmes. Nous atteignîmes Yorongas le 7 février et y demeurâmes plusieurs jours, tandis que Willis descendait à Tacna afin d'y acheter de la farine pour faire du pain.

Durant le séjour à la *barraca*, je développai les photographies prises en remontant la rivière. C'est une besogne qu'il fallait accomplir le plus tôt possible après avoir pris les photos, car l'humidité de la forêt attaquait toute pellicule non enfermée dans un récipient étanche. La difficulté était de trouver de l'eau assez fraîche. Bien des résultats, qui, sans cela, auraient été bons, ont été gâtés par un développement à une température trop élevée. A l'époque, j'utilisais un appareil fabriqué par la

Stereoscopic Company, qui prenait des clichés sur pellicule de 16 × 10 centimètres, format important comparé à ceux d'aujourd'hui. Par la suite, j'accordai la préférence à de plus petits formats, car on pouvait prendre plus de clichés pour un poids donné de pellicule, et le poids importe à ceux qui doivent charger sur leurs épaules tout le bagage qui les accompagne. Le nombre de clichés pleins d'intérêt perdus par accident était désolant, mais nous en possédions suffisamment à la fin de l'expédition pour illustrer notre récit.

Dan nous quitta là et regagna Tacna dans l'espoir, probablement, de s'y livrer à une orgie de boisson. Tandis qu'il remontait la rivière, le jeune homme avait dû être abandonné, ivre mort, à Tacna, et nous le prîmes au passage après notre départ de Yorongas ; il avait fait son entrée dans le camp en se confondant en excuses et jurant qu'il ne boirait plus jamais une goutte de vin ou d'alcool. Il avait très peu de considération pour Chalmers et j'étais persuadé qu'une dispute éclaterait entre eux, mais heureusement ils n'en vinrent jamais là.

Le directeur de Yorongas et plusieurs de ses hommes étaient ennuyés parce qu'une fille cateana, qu'ils avaient capturée et tenaient à la chaîne comme un chien, était arrivée à la briser et s'était enfuie. Elle revint plus tard à Tacna, attirée par le dangereux voisinage des blancs, afin d'assouvir sa passion pour un des *seringueros*. Elle y resta et, cette fois, il ne fut besoin d'aucune chaîne pour la garder.

La Yaverija.

A notre arrivée à Tacna, nous trouvâmes Dan ivre mort. Je l'y laissai, emmenai Willis et Chalmers, et entamai la remontée de la Yaverija, petit affluent de l'Acre dont il fallait dresser la carte. Son parcours était difficile en raison des souches et des arbres tombés et la tâche était rendue plus ardue par les tire-au-flanc qui se manifestaient dès que j'avais le dos tourné. Nous découvrîmes, débordant de la surface d'un dépôt d'argile durcie, sur une berge de la rivière, assez en amont, le crâne et

quelques ossements d'un saurien pétrifié. Le crâne mesurait plus d'un mètre cinquante de long, mais l'eau et les pierres l'avaient trop endommagé pour qu'on pût l'enlever ; j'arrivai, toutefois, à ramasser quelques dents noires qui étaient demeurées intactes. Près de là, se trouvait le squelette d'un monstre encore plus grand qu'on distinguait nettement au fond d'une mare calme et profonde, mais il n'y avait aucun moyen d'arriver jusqu'à lui.

Bien que les souches nous eussent fait chavirer trois fois dans cette rivière, nous eûmes la chance de ne perdre aucun objet de valeur ; chaque fois pourtant, Chalmers tomba dans l'eau avec la boussole à la main. Les instruments et le précieux chronomètre furent sauvés par la caisse de métal étanche où nous les conservions. Nous regagnâmes Tacna à temps pour y apprendre que Dan était parti pour San Miguel avec l'équipage ; quand, après des heures de dur pagayage, nous le rejoignîmes, il était encore soûl et le *batelón* avait continué sans lui. Nous poursuivîmes notre route et arrivâmes à Rosario où nous fûmes accueillis par la femme de Donayre qui, lui-même, se trouvait absent du camp.

Les lettres nous rejoignaient en n'importe quel endroit et nous eûmes l'agréable surprise de trouver du courrier qui nous attendait à Rosario. Tous les voyageurs étaient disposés à emporter du courrier si on le leur demandait et, quant à moi, je n'ai jamais entendu parler de lettres perdues ou volées.

Dans l'attente du retour du *batelón*, nous passâmes à Rosario, quatre jours au cours desquels je donnai des soins au tout jeune fils de Donayre, soignai la fièvre de Willis et développai des photographies. Jusque-là, la saison des pluies n'avait pas été très violente et j'en arrivai à la conclusion que les récits concernant ses effets étaient exagérés. On est en droit de penser que l'intensité des pluies décroît avec les changements progressifs du climat de l'Amérique du Sud bien que, tous les sept ans, régulièrement, il y ait une mauvaise saison humide. J'ai bien souvent vu, sur les berges des rivières, des marques de hautes eaux beaucoup plus élevées que tous les niveaux mentionnés, ce qui prouve clairement que, dans le passé, les inondations

étaient plus sérieuses qu'à présent. La montée des eaux est due à la fonte de la neige dans les Andes, mais elle est également moins abondante avec la diminution des chutes de neige et le recul de la lisière de la forêt (1).

A cinq kilomètres environ au-dessous de Rosario, se trouvait la *barraca* d'un homme qui était un fervent du phonographe et, après le coucher du soleil, la musique se propageait à la surface de la rivière avec une netteté parfaite. Les sons stridents s'atténuaient en s'éloignant et c'était quelque chose de fascinant que d'entendre les sons venir à nous dans le crépuscule de la soirée tropicale, au moment précis où, pour la seconde fois en vingt-quatre heures, l'orchestre des insectes se taisait et où tout était silencieux. *Estudiantina* était son air préféré et, depuis ce temps, chaque fois que je l'entends, se présente à moi la vision de l'Acre reflétant un ciel doré sur lequel se profile avec netteté le faîte de la muraille de la jungle le long des rives. On dit que les sauvages peuvent communiquer entre eux à quarante kilomètres de distance au moyen de leurs gongs en bois et de la sonorité particulière qu'ils produisent. Ayant entendu ce phonographe éloigné, aussi nettement que s'il était dans la pièce voisine, je le crois bien volontiers. Dans la forêt, la voix humaine se perd à deux cents mètres et un coup de feu ne peut être entendu à une distance supérieure à huit cents mètres. Toutefois, le chant de certains oiseaux semble porter beaucoup plus loin ; certains insectes peuvent même être entendus à des distances surprenantes.

(1) A l'époque où mon père écrivait ces lignes, les Chemins de Fer Centraux du Pérou devaient fréquemment utiliser les chasse-neige durant la saison humide dans le voisinage du sommet (4.817 mètres au-dessus de la mer). Je me souviens de la vieille charrue à neige, triangulaire, garée à la gare de Ticlio, mais ne l'ai jamais vu utiliser. En 1926, on l'enleva et on la descendit sur la côte, où elle fut mise à la ferraille. J'ai été, pendant de nombreuses années, chargé de la force motrice de la section de montagne et j'ai remarqué la diminution régulière de la couche de neige annuelle. J'ai gardé la souvenir d'épaisseurs d'environ soixante centimètres en 1924, tandis que, vers 1946, il n'en tombait que quelques centimètres, même par les blizzards les plus violents *(Note de Brian Fawcett)*.

Mœurs étranges des oiseaux.

Le chant des oiseaux dans la forêt est d'une étrange beauté ; le son assourdi s'en répercute un peu comme celui qu'on entend à l'extérieur de la volière d'un jardin zoologique. Pas un chant d'oiseau n'a la variété de celui de nos grives ou de nos merles d'Angleterre, mais ils répètent inlassablement deux ou trois notes qui sonnent comme des coups de cloche. Certains caquettent, certains croassent, d'autres sifflent. Il est difficile, sans voir la bête, de dire si le bruit est d'un oiseau ou d'un insecte. Le plus curieux des cris d'oiseaux est celui du *trompetero*, le grand agami noir. Il commence par quelques gloussements saccadés dont la fréquence croît, comme le bruit d'une motocyclette en train d'accélérer, jusqu'à devenir un appel de trompette sonore et soutenu, puis il revient aux notes saccadées qui se font de plus en plus hésitantes jusqu'à s'éteindre complètement.

A propos de la gent ailée, on rencontre, à travers tout le Pérou et la *montaña* bolivienne, un petit oiseau, ressemblant au martin-pêcheur, qui fait son nid dans des trous parfaitement cylindriques des escarpements rocheux dominant la rivière. Ces trous sont nettement visibles, mais ne sont généralement pas accessibles, et il est assez curieux qu'on ne les découvre que là où se trouvent des oiseaux. Je m'avouais une fois fort surpris que ceux-ci fussent assez heureux pour trouver des trous où nicher convenablement situés et forés avec tant de précision qu'on les eût dit creusés avec une mèche.

— Ils font leurs trous eux-mêmes.

Ces mots furent prononcés par un homme qui avait passé un quart de siècle dans les forêts.

— J'ai vu plus d'une fois comment ils s'y prennent. Je les ai observés, je vous le dis ; j'ai vu les oiseaux s'approcher de la falaise avec une certaine sorte de feuille au bec et s'aggripper au roc comme des piverts à un arbre tout en frottant de leurs feuilles la surface, en un mouvement circulaire. Ils s'envolaient alors, revenaient avec d'autres feuilles et reprenaient leur frottement. Après avoir répété trois ou quatre fois l'opération, ils laissaient tomber les feuilles et se mettaient à piqueter cet

endroit de leur bec acéré. Bientôt — et c'est là que la chose devient merveilleuse — ils découpaient un trou rond dans la roche. Puis ils repartaient et reprenaient plusieurs fois le frottement avec les feuilles avant de continuer à piqueter. Cela leur prenait plusieurs jours, mais ils avaient fini par creuser des trous assez profonds pour contenir leur nid. J'y suis grimpé et je les ai examinés ; croyez-moi, un homme n'aurait pu creuser un trou plus parfait avec une perceuse.

— Voulez-vous dire par là que le bec des oiseaux peut pénétrer dans la roche massive ?

— Le bec du pivert pénètre dans du bois massif, n'est-ce pas ?... Non, je ne pense pas que l'oiseau puisse traverser la roche massive, mais je crois, comme tous ceux qui les ont observés, que ces oiseaux connaissent une feuille dont la sève amollit la roche jusqu'à ce qu'elle ait la consistance de l'argile mouillée.

Je notai la chose comme un conte de bonne femme, puis, après avoir entendu partout d'autres gens faire des récits similaires, je la tins pour une tradition populaire. Quelque temps après, un Anglais dont la parole ne saurait être mise en doute, me conta une histoire qui pourrait jeter une certaine lumière sur elle.

— J'ai un neveu qui se trouvait au Pérou, en pays chuncho, sur la rivière Pyrene. Son cheval étant tombé boiteux, il le laissa dans une *chacra* voisine, à huit kilomètres environ de la sienne, et rentra chez lui à pied. Il repartit le lendemain, toujours à pied, pour aller chercher son cheval et prit un raccourci à travers une bande de forêt où il n'avait encore jamais pénétré. Il portait des culottes de cheval, de hautes bottes et de grands éperons, non pas la sorte utilisée en Angleterre, mais les grands éperons mexicains de douze centimètres de long avec des molettes larges comme une pièce d'une demi-couronne ; ces éperons, enfin, étaient presque neufs. Lorsqu'il arriva à la *chacra*, après avoir sué et peiné dans sa marche au travers d'épais fourrés, il eut la surprise de constater que ses magnifiques éperons s'étaient volatilisés ; ils avaient, en quelque sorte, été rongés jusqu'à être réduits à deux pointes noires dépassant de deux ou trois millimètres ! Il ne put se l'expliquer jusqu'à ce

que le propriétaire de la *chacra* lui eût demandé s'il n'avait pas, par hasard, marché au travers de certaines plantes hautes d'environ trente centimètres, aux feuilles rouge sombre. Mon neveu se souvint qu'il avait traversé une vaste zone au sol couvert de ces plantes.

— C'est bien cela ! dit le *chacrarero*. C'est cela qui a rongé vos éperons. Les Indiens s'en servent pour modeler les pierres ; la sève amollit la roche jusqu'à ce qu'elle soit comme de la pâte. Il faut que vous me montriez où vous avez trouvé ces plantes.

Ils allèrent voir cet endroit, mais ne purent le découvrir ; il n'est pas facile de retrouver ses traces dans une brousse où n'existe aucune piste.

Chez les « seringueros ».

Le 23 février, après une descente facile de la rivière en crue, nous atteignîmes Cobija, où nous tombâmes au plus fort du trafic saisonnier du caoutchouc. La population n'était plus menacée de mourir de faim, des chaloupes étaient arrivées et reparties, on en attendait d'autres et la douane amassait de l'argent. Mais ici, en Bolivie, l'industrie du caoutchouc courait à sa ruine en raison de l'impitoyable gemmage des arbres qui ne leur accordait aucune trêve. Au Brésil, chaque ramasseur exploitait trois *estradas*, ce qui faisait que les arbres n'étaient gemmés que tous les trois jours et, après dix ans d'extraction, on les laissait se reposer pendant huit ans. On estimait qu'entre sa récolte par le *seringuero* et sa livraison à Manaos ou Para, le produit perdait cinquante pour cent de la valeur de son poids brut en caoutchouc pur, perte supportée par le ramasseur qui, néanmoins, considérait l'affaire comme avantageuse tant que les prix demeureraient à leur niveau élevé. Malgré tout, les *seringueros* menaient une existence terriblement dure et il en était peu qui ne fussent atteints d'une maladie ou d'une autre. La journée commençait pour eux à quatre heures du matin par la tournée de l'*estrada* de cent cinquante arbres, fixant les pots aux troncs sur une distance souvent considérable à travers la maigre forêt. Il leur fallait ensuite couper du bois pour leur feu et cueillir les noix

employées pour obtenir la fumée blanche nécessaire à la purification de la gemme. Il fallait faire une seconde tournée pour récolter le lait, puis, au retour, se livrer au pénible travail consistant à le fumer par *bolacha*, opération au cours de laquelle une seule goutte de pluie diluant le lait suffisait à anéantir le travail de toute une journée. D'autre part, le *seringuero* doit entretenir sa plantation, chasser le gibier, construire sa propre maison et la maintenir en bon état, fabriquer sa pirogue et transporter son caoutchouc au quartier général.

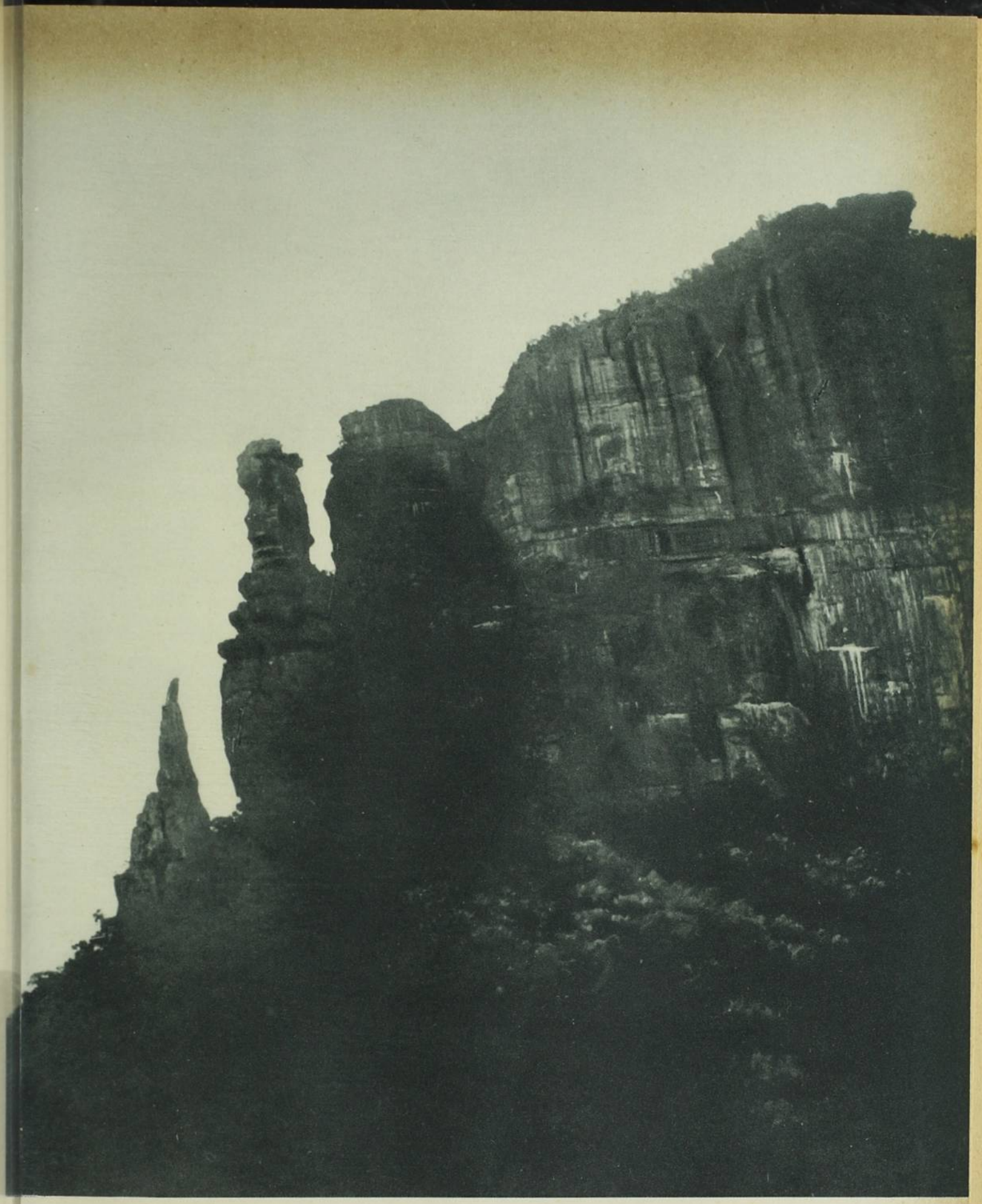
Le jour ne peut manquer de venir où toute la région forestière, débarrassée des inondations, sera habitée par des gens civilisés ; où le sifflet des locomotives et le vrombissement des avions se feront entendre là où, auparavant, le seul bruit était celui de myriades d'insectes. En elle-même, la forêt n'est pas malsaine ; les maladies se répandent à partir des villages de colons civilisés où elles sont engendrées surtout par un sybaritisme choquant. Lorsque les tribus indigènes ne sont pas contaminées par les colons, elles sont en excellente santé et, si la vie était pénible et la terre improductive, elles n'auraient certainement pas choisi de vivre en ces lieux où elles se sont installées.

Sur la rive nord de la rivière, en amont de Cobija, près de Porto Carlos, se trouvent des suintements de pétrole, noir et épais, mais inflammable. Sans doute trouvera-t-on plus tard, quelque part entre la rivière Purus et le Chaco, de vastes réserves d'huile minérale (1).

Nous attendions impatiemment des nouvelles de la partie du monde que nous connaissions et nous espérions trouver à Cobija tous les journaux de chez nous expédiés en ballots de Riberalta. Eh bien ! les ballots étaient parfaitement arrivés ; seulement, chaque journal avait été mangé par les mules du gouvernement en remplacement de fourrage ! Les chèvres de Malte se nourrissent en grande partie de morceaux de papier, mais je n'aurais jamais supposé que des mules pussent tomber

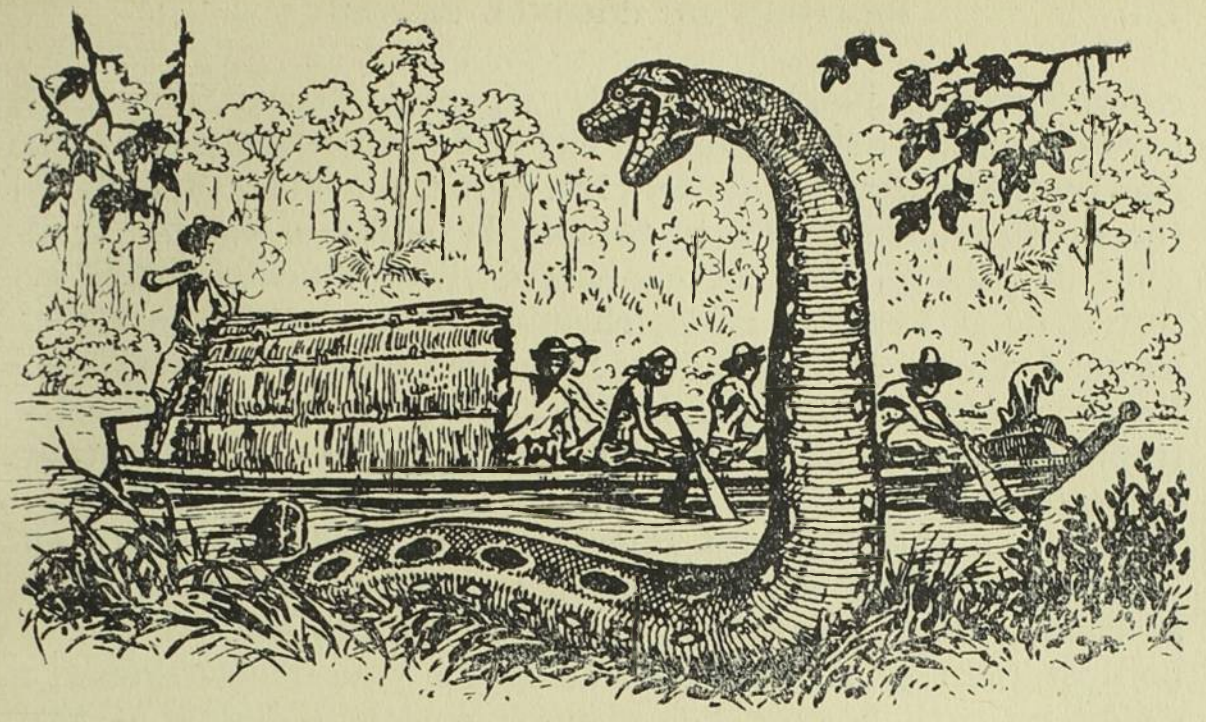
(1) Des puits de pétrole sont actuellement en exploitation en divers endroits de la région forestière, mais le principal obstacle à une extraction intensive réside dans le manque de transports.

si bas. Nous dûmes nous contenter de cette explication de la perte subie ; on ne saurait mettre en doute la parole des autorités postales, et les mules étaient incapables de repousser cette accusation.



L'effroyable silhouette du « MONDE PERDU » se profile sinistrement à la lisière du Matto Grosso. Elle a inspiré le célèbre roman de Conan Doyle.

RURENABAQUE, simple hameau, semble pourtant une métropole au voyageur revenant des immenses forêts qui couvrent tout le pays d'alentour.



Chapitre VIII

LA RIVIÈRE SINISTRE

Le *batelón* contourna en glissant un coude boisé de la rivière et les hommes de l'avant poussèrent un cri de surprise. Je regardai. A moins de deux cents mètres devant nous, un vapeur de haute mer était mouillé près de la rive.

— Venez vite ! criai-je à Dan et à Chalmers qui discutaient ensemble à l'intérieur de l'abri. Voilà quelque chose que vous ne voyez pas souvent !

Ils rampèrent sur le pont et se relevèrent à côté de moi, le souffle coupé par l'étonnement.

Pour un vapeur, il n'était pas grand — il devait jauger dans les mille tonnes — mais, sur le moment de cette rencontre inattendue, il apparut plus puissant que le *Mauretania*, plus imposant que l'*Olympic*. Nous pouvions à peine en croire nos yeux. Il nous paraissait incroyable d'avoir trouvé un véritable vapeur venu de l'autre bout du monde, au cœur du continent,

"... steamers can reach Cobija for several months of the year, trough the Acre river.", in "South American Handbook.

enfermé dans la jungle luxuriante, séparé de l'océan, d'un côté par la cordillère qui touchait au ciel et de l'autre par deux mille cinq cents kilomètres de rivières ! Sa coque noire et ses superstructures d'un jaune sale étaient tachées de rouille, sa carène émergeait de près de deux mètres hors de l'eau, aucune fumée ne sortait de sa haute et mince cheminée, mais, au-dessus d'elle, les gaz brûlants de la chaudière faisaient trembler l'atmosphère. Penchées légèrement vers la rive, les pommes de ses mâts trapus se mêlaient presque au feuillage serré des arbres poussant en bordure.

En le dépassant, nous lûmes le nom, *Antonina*, tracé en lettres effacées sur son avant. Un steward parut sur le pont, au-dessous de la passerelle, vida un seau d'eau sale par-dessus bord et redressa son corps à moitié nu pour nous regarder ; c'était un petit homme à la tignasse couleur d'étoupe et aux épaules étroites. Personne d'autre ne parut et il n'y avait aucun mouvement à terre, mais ce devait être l'heure à laquelle déjeunaient les Européens. Des manches à air en toile, toutes tachées, surgissaient des hautes prises d'air de la chaufferie et, des hublots ouverts, sortaient des cuillers d'aération. Sous la voûte arrière, on retrouvait son nom :

ANTONINA
Hamburg

et une pale d'hélice apparaissait au-dessous.

— Hé ! cria Dan, si on allait à bord pour boire un coup de bière ? Ils doivent avoir de la vraie bière allemande sortant toute fraîche du tonneau.

Il était trop tard. Le courant nous avait déjà entraînés et il aurait été difficile de remonter pour l'accoster. Nous aurions dû y penser avant, au lieu de rester comme des idiots à le regarder.

— Je me demande ce qu'ils peuvent bien faire ici, murmura Chalmers.

— Du caoutchouc, dit Dan. Ils sont venus en charger en apportant sans doute des machines et des produits d'échange. Je ne m'attendais pas à voir un navire remonter aussi loin.

"Da foz do Purús a do Acre ha 1.350 milhas de extensão. No inverno grandes vapores vão alem da foz do Acre", in "O Amazonas" de Lopes Gonçalves.

En territoire brésilien.

Nous étions à quelques kilomètres en aval de Xapury, le village brésilien le plus au sud sur l'Acre. Après avoir quitté Cobija, nous pénétrâmes en territoire brésilien et nous remarquâmes immédiatement un changement dans les *barracas* florissantes, les maisons bien construites, et chez leurs heureux propriétaires. A côté de Cobija, Xapury faisait l'effet d'une station de luxe, car il possédait un hôtel — si l'on peut dire — où l'on demandait un prix de pension quotidien de seize shillings ; ce tarif, compte tenu de ceux qui étaient pratiqués sur la rivière, n'était pas élevé.

La vue d'un navire avait été une réconfortante vision de civilisation, mais nous retombâmes bientôt sur des réalités déprimantes en accostant aux *barracas*, le long de la rivière. Dans l'une d'elles, la mortalité du personnel atteignait vingt-cinq pour cent par an. L'alcool n'était pas étranger aux maladies qui régnaient. Mais les bêtes elles-mêmes mouraient en grand nombre ; dans une *barraca*, toutes les mules étaient mortes ; il est vrai qu'à force de manger des journaux...

Empreza, un autre établissement brésilien, était pire encore que Xapury, mais nous n'y restâmes que le temps de prendre le colonel Placido de Castro, gouverneur de l'Acre, qui nous accompagna jusqu'à Capatara, sa *barraca*. C'est à lui que nous dûmes de pouvoir obtenir des mules à Capatara, afin de faire le voyage par terre jusqu'à l'Abuna.

Nous nous arrêtâmes à un endroit appelé Campo Central, afin de relever les sources de certaines rivières, dont on ignorait l'emplacement. Au cours de ce travail, nous arrivâmes à de vastes clairières circulaires couvertes d'herbe qui mesuraient quinze cents mètres ou plus de diamètre. C'est là que, quelques années auparavant, s'élevaient de grands villages d'Indiens Apurinas. Quelques-uns de ceux-ci vivaient encore en un autre endroit appelé Gavión ; d'autres, qui avaient eu la chance d'échapper à des rafles d'esclaves, s'étaient enfuis au nord à quelques lieues à l'intérieur de la forêt, où, s'étant liés avec des ramasseurs de caoutchouc, ils avaient dégénéré rapidement sous l'influence

de l'alcool. Ils formaient, en tout cas, une peuplade à l'aspect misérable, très petite et d'apparence inoffensive. On trouvait partout, dans les clairières, les tombes de leurs morts qu'ils enterraient dans la position assise.

Le petit groupe de Gavión s'était soumis à la civilisation et paraissait assez heureux, alarmé seulement des mauvais tours d'un esprit malin nommé Kurampara ; il cherchait souvent à apaiser le dieu (ou le diable) en attachant un homme à un *palo santo* en guise de sacrifice. Le *palo santo*, ou arbre sacré, est l'un des fléaux les plus répandus dans les forêts sud-américaines. Son bois est tendre et léger ; on le trouve d'habitude près du bord des rivières et c'est le repaire favori des colonies de fourmis dites « brûlantes » du Brésil, maudits insectes dont la piqûre est extrêmement douloureuse. Qu'on touche cet arbre, et une armée de ces fourmis se précipitera hors des trous creusés dans le tronc, impatientes d'attaquer et se laissant même tomber des branches sur l'intrus. Rester deux heures attaché à cet arbre doit être une indescriptible souffrance ; c'est, cependant, une coutume répandue chez les Indiens et j'ai connu, dans ces régions, des blancs assez dépravés pour employer la même forme de torture. De même que tant d'insectes venimeux, la fourmi brûlante s'attaque, si possible, au cou de l'homme ; seules, les guêpes semblent viser les yeux. Le *palo santo* n'a pas de branches à la partie inférieure du tronc et, dans un rayon de plusieurs mètres, autour de celui-ci, il ne pousse ni une feuille ni un brin d'herbe.

Les selles du gouverneur et le harem du Français.

Je l'échappai belle près de Gavión. Le long de la piste, se trouvaient de nombreux canaux profonds qu'enjambaient des ponts faits de morceaux de bois grossièrement équarris. Par temps humide, les mules préféraient passer sur les billes extérieures qui semblaient moins glissantes ; c'est pourquoi ces billes sont les plus usées et paraissent les plus dangereuses. J'étais nettement inquiet, mais, par expérience, la mule devait savoir mieux que moi ce qu'elle avait à faire. C'est en traversant

un de ces ruisseaux aux berges à pic que la bille sur laquelle marchait ma mule se brisa avec fracas et que nous tombâmes tous deux dans l'eau au milieu d'un terrible éclaboussement. Je fus pris sous l'animal dont le poids m'enfonça dans le lit vaseux du ruisseau. Si le fond avait été dur, aucun os de mon corps ne serait demeuré entier, car la mule luttait et ruait frénétiquement dans ses efforts pour se redresser. Il était temps qu'elle y parvînt, car le dernier souffle était sorti de mes poumons douloureux et c'est à point nommé que je réussis à mettre ma tête hors de l'eau. Il s'en était fallu de peu, mais je n'eus pas d'autre mal que ce bain forcé.

Les accidents arrivent toujours en série. Sans mauvaise intention, un de nos Indiens avait presque entièrement entaillé un grand arbre qui, au cours de la nuit, s'abattit dans un fracas épouvantable sur le camp où nous dormions. Personne ne fut blessé, mais les tentes de hamacs furent réduites en charpie et leurs cordes cassées. Des branches tombées, des légions de petites fourmis noires très agressives se répandirent sur nous et les mouches *katukis* se ruèrent à l'attaque, avec leurs dards acérés comme des aiguilles, contre nos personnes sans défense. Il ne fut plus question, pour quiconque, de dormir pendant le restant de la nuit : les insectes y veillèrent.

De grosses pluies et l'inondation de la piste menant à l'Abuna nous obligèrent à nous arrêter pendant quelques jours à un *centro* appelé Esperança où quelqu'un vola deux de nos selles et s'enfuit avec elles dans la forêt. Si le voleur a jamais été pris, je le regrette pour lui, car ces selles appartenaient au gouverneur Placido de Castro.

Trois ramasseurs de caoutchouc moururent de morsures de serpent, le jour où nous arrivâmes à Santa Rosa, sur l'Abuna. Situé au milieu de marais, cet endroit était un paradis pour les serpents de toute espèce, y compris les anacondas. D'ailleurs, on craignait tellement ceux-ci que la *barraca* était considérée comme un établissement pénal et, tant d'hommes avaient mystérieusement disparu que les ramasseurs de caoutchouc ne travaillaient que par deux. C'était une dépendance de la maison Suarez Frères ; elle se trouvait en territoire bolivien. C'est bien

l'endroit le plus déprimant où je sois jamais allé, mais il était très riche en caoutchouc. La seule chose qui rachetât le bâtiment était qu'il possédait deux étages ; comme il se trouvait à quelques pieds seulement au-dessus du niveau normal de la rivière, il était souvent inondé, tandis qu'à la saison sèche il était entouré d'un océan de boue. Le directeur était un Français de bonne famille qui, bien qu'il fût malade, trompait l'ennui absolu de son existence en entretenant un harem composé de quatre Indiennes assez jolies.

On y trouvait une espèce de serpents qui avaient la tête et le premier tiers du corps aussi plats qu'un ruban, tandis que le reste était rond. Une autre sorte était uniformément rouge avec une croix blanche sur la tête. Toutes deux passaient pour être venimeuses. La nuit, on voyait couramment la lueur des yeux d'anacondas, reflétant en points lumineux la plus petite lumière.

Assassinat du gouverneur.

— Il existe des Indiens blancs sur l'Acre, me dit ce Français. Mon frère remontait jusqu'à Tahuamanu, dans une chaloupe, lorsqu'un jour, bien en amont, on lui signala que des Indiens blancs se trouvaient près de là. Tout ce qu'il sut d'autre, c'est qu'ils furent attaqués, lui et ses hommes, par de grands et beaux sauvages, bien bâtis, d'un blanc parfait, avec des cheveux roux et des yeux bleus. En outre, ils se battaient comme des démons et lorsque, d'un coup de feu, mon frère en eut tué un, les autres se groupèrent pour récupérer le corps et l'emportèrent avec eux.

« Il y a des gens qui prétendent que ces Indiens blancs n'existent pas et qui, lorsqu'on leur prouve le contraire, assurent que ce sont des métis d'Indiens et d'Espagnols. C'est ce que disent ceux qui n'en ont jamais vu, mais ceux qui en ont rencontré ne sont pas du même avis !

La fièvre et les insectes étaient plus que n'en pouvait supporter Chalmers. Depuis quelque temps, je le voyais baisser et, craignant que, s'il restait auprès de moi, il ne pût survivre à

l'épreuve, je lui suggérai de retourner à Riberalta. A moitié certain de son refus, j'eus la surprise de le voir accepter avec allégresse ; le 10 avril, il partit avec cinq Indiens Tumupasas qui souffraient également de la fièvre. Il me restait donc trois Indiens, Dan et Willis, pour remonter l'Abuna et relever avec précision son cours. Nous avions déjà dressé la carte de sa source avec nos instruments insuffisants et, pour achever convenablement la besogne, il était nécessaire de procéder au levé du restant de la rivière. Non qu'elle n'eût pas été explorée ; elle avait été remontée en 1840 et plusieurs *barracas* se trouvaient sur son cours supérieur, mais cette rivière avait mauvaise réputation, sortait souvent de son lit pour former de vastes lagons et des marais, et était infestée, dans sa région centrale, par les redoutables Indiens Pacaguaras qui étaient toujours hostiles. Ils avaient récemment tué un Brésilien et emmené de nombreux prisonniers dans la forêt. C'est également là qu'on trouvait les anacondas géants, plus puissants que tous les boas constrictors, qui hantaient les vastes marais où flottait la fièvre.

Quel dommage que les rivières aient perdu leurs vieux noms indiens, car ceux-ci donnaient une indication sur leur caractère ! L'Acre s'appelait en réalité la Macarinarra, ou « rivière des Flèches », parce que c'est sur elle qu'on trouvait les bambous à fleurs dont on faisait des flèches. Le Rapirran, affluent de l'Abuna formant frontière, était la « rivière des Sipos », du nom d'une liane très répandue dans la construction des maisons. Une autre petite rivière, la Capeira, était la « rivière du Coton », et ainsi de suite. Un jour, la vieille momenclature sera oubliée et ce sera une perte pour les régions où l'on cherche des minerais stratégiques.

Placido de Castro vint nous dire adieu avant notre départ de Santa Rosa à bord d'un *igarité* que j'avais réussi à acheter. C'est la dernière fois que je vis le colonel qui, peu après, devait être tué à coups de fusil par des assassins inconnus tandis qu'il se trouvait sur la piste. Sa mort fut une perte pour la région caoutchoutière du Brésil, car c'était un homme bon et éclairé.

Le colonel, qui avait joué un rôle important contre les Boliviens, lors des troubles de 1903 sur l'Acre, me dit qu'au début,

il avait habillé ses hommes en kaki ; mais il trouva les pertes si élevées qu'il changea les uniformes de kaki en vert. Ceux-ci se révélèrent moins visibles dans la forêt et les pertes tombèrent aussitôt à un chiffre négligeable. A son avis, c'est une mauvaise administration qui déclencha les troubles. Il observait sur ses propres exploits une réserve modeste, mais sa réputation s'était étendue bien au-delà de l'Acre.

Terreur sur l'Abuna.

La situation de ramasseur de caoutchouc était des plus humbles et, cependant, je rencontrai là un *seringuero* qui avait passé six ans à l'école en Angleterre, avait abandonné ses vêtements et ses habitudes européennes, et était revenu ici de son plein gré. L'homme qui, bien qu'instruit, a tâté une fois d'une existence extrêmement simple, retournera rarement à la vie artificielle de la civilisation. On ne se rend compte du poids de son fardeau que lorsqu'on l'a déposé. J'ai rencontré sur la rivière Madeira un homme qui appartenait à l'équipage d'un *batelón :* c'est peut-être la vie la plus dure qui soit. Il parlait anglais et français à la perfection, mais préférait ce travail épuisant, avec son alcool, son *charque*, son riz moisi et ses bancs de sable en guise de lit, à tout ce qu'une vie plus luxueuse aurait pu lui offrir.

— Vous feriez bien de prendre garde à vous, sur l'Abuna !

Tel était l'avertissement que chacun semblait se plaire à nous donner.

— La fièvre vous y tuera et, si vous en réchappez, il y aura les Indiens Pacaguaras. Ils arrivent sur les berges et, avec leurs flèches empoisonnées, ils en font voir de dures aux équipages des bateaux.

— Un ingénieur allemand y a été attaqué l'autre jour, ajouta quelqu'un, et trois de ses hommes ont été tués.

Un autre confirma en hochant gravement la tête et en agitant le doigt en signe d'avertissement :

— Il n'y a pas si longtemps, dit-il, quatre-vingts hommes ont remonté le rio Negro — c'est un affluent de l'Abuna — à la

recherche de caoutchouc. Dix-huit seulement sont revenus et l'un d'eux avait le regard fixe, l'aventure l'avait rendu complètement fou.

Si nous avions écouté tous ces sinistres avertissements, nous ne serions arrivés nulle part. Pour l'instant, je commençais à me faire une opinion et n'étais pas prêt à croire tout ce qu'on racontait sur les sauvages.

C'était un des plus lugubres voyages que j'eusse entrepris, car, sous son apparence calme, la rivière était menaçante, et le courant paisible et l'eau profonde semblaient laisser pressentir que des ennuis nous attendaient. *Les démons des rivières amazoniennes étaient partout, manifestant leur présence dans le ciel bas, les pluies diluviennes et les sombres murailles de la forêt.*

Avant d'atteindre le confluent du Rapirran, nous nous arrêtâmes à la *barraca* d'un Indien Tumupasa, du nom de Medina, qui avait fait fortune dans le caoutchouc. Medina avait une fille qui vivait avec lui dans cet immonde endroit ; c'était l'une des plus charmantes Indiennes blondes que j'aie vues, grande, aux traits délicats, aux mains petites et avec une masse de cheveux soyeux et dorés. Assez belle pour honorer une cour royale et figurer avantageusement dans n'importe quelle salle de bal d'Europe, cette superbe créature était destinée au harem du directeur de Santa Rosa et à languir comme cinquième membre du sérail de ce Français entreprenant. Je pris d'elle plusieurs photographies, mais, de même que les autres clichés que j'ai pris sur l'Abuna — à l'exception de quelques-unes qui furent développées à Santa Rosa — toutes furent détruites par la continuelle humidité.

On rencontre sur cette rivière un oiseau appelé *hornero* qui se construit une ingénieuse résidence recouverte d'argile, dans les branches, juste au-dessus du niveau des hautes eaux. Un autre oiseau, le *tavachi*, cherche, comme le coucou, à usurper cette demeure chaque fois qu'il le peut. Le *hornero*, trouvant son nid occupé, mure le pillard avec de l'argile, le laissant périr misérablement dans une tombe scellée. En toutes choses, la nature a ses raisons, mais jamais je n'ai pu pénétrer le sens de cette aptitude extravagante, pas plus que je ne puis comprendre

pourquoi l'instinct du *tavachi* ne le met pas en garde contre une mort presque certaine.

On y trouve aussi le *bufeo*, un mammifère de l'espèce du lamantin, à qui sa poitrine proéminente donne une apparence assez humaine. Il suit les canots et les pirogues comme, en mer, les marsouins suivent les navires, et l'on dit qu'il est très comestible, bien que je n'aie jamais pu réussir à en prendre un pour vérifier l'exactitude de cette assertion. Il est capable d'attaquer et de tuer un caïman.

Un anaconda de dix-neuf mètres.

Nous dérivions tranquillement au fil du courant paresseux, non loin du confluent du rio Negro, lorsque parut, presque sous l'avant de l'*igarité*, une tête triangulaire et quelques pieds d'un corps ondulant. C'était un anaconda géant. Je sautai sur ma carabine, tandis que la bête commençait à monter le long de la berge et, prenant à peine le temps de viser, lui envoyai une balle de 44 (11 mm. 16) dans la colonne vertébrale, à trois mètres au-dessous de sa méchante tête. Aussitôt, l'eau fut violemment agitée, écuma, et nous sentîmes contre la quille plusieurs gros coups sourds qui nous secouèrent comme si nous avions donné sur une souche.

J'eus beaucoup de mal à décider les Indiens de l'équipage à virer vers la rive. Ils étaient si effrayés qu'ils tournaient en tous sens le blanc de leurs yeux exorbités et, au moment où j'avais tiré, j'entendis leurs voix épouvantées m'implorant de ne pas le faire de peur que le monstre ne détruisît le bateau et ne tuât tous ceux qui étaient à bord ; en effet, lorsqu'on les blesse, ces bêtes n'attaquent pas seulement les embarcations, mais leurs passagers eux-mêmes et ceux-ci courent de grands dangers.

Nous avançâmes pas à pas sur le bord et nous approchâmes du reptile avec circonspection. Il ne bougeait plus, mais son corps était parcouru de frissons comme un lac de montagne sous des risées. Pour autant qu'il fût possible de le mesurer, il devait avoir quatorze mètres hors de l'eau et cinq dedans,

soit, au total, près de dix-neuf mètres ! Pour une aussi colossale longueur, il n'était pas gros — pas plus de trente-cinq centimètres de diamètre — mais il devait y avoir longtemps qu'il n'avait mangé. J'essayai de couper un morceau de sa peau ; nous nous aperçûmes alors que la bête n'était pas morte et ses sursauts soudains nous firent passablement peur. Il répandait une odeur fétide et pénétrante qui devait provenir de sa respiration. On attribue au souffle de l'anaconda des effets stupéfiants qu'il utilise pour attirer sa proie et, ensuite, la paralyser. Tout est répugnant dans ce serpent.

D'aussi grands spécimens que celui-ci ne doivent pas être très répandus ; pourtant, on trouve dans les marais des traces atteignant un mètre quatre-vingts de large qui confirment les dires des Indiens et des ramasseurs de caoutchouc, selon lesquels l'anaconda a parfois une taille incroyable (1).

Les gens de la commission brésilienne de la frontière me racontèrent que, sur le rio Paraguay, ils en avaient tué un qui dépassait vingt-quatre mètres ! Dans les bassins de l'Araguaya et du Tocantin, il en existe une variété noire appelée *dormidera*, ou « dormeuse », nom qui lui vient de ses ronflements. La *dormidera* est connue pour son énorme taille, mais je n'en ai jamais vu. Ces reptiles vivent principalement dans les marais ; contrairement aux rivières qui, dans la saison sèche, se transforment en de simples fossés boueux, les marais subsistent toujours. C'est jouer avec la mort que de s'aventurer dans des repaires d'anacondas.

Les sensations ne manquaient pas, sur la rivière. Nous avions tué, pour nous nourrir, plusieurs *marimonos* — singes noirs — et, pour en conserver les corps à l'abri pendant que nous campions, nous les suspendîmes à de hautes branches au-dessus de nous. Au milieu de la nuit, je fus réveillé par un coup sous mon hamac, comme si un gros corps était passé dessous, et, fouillant la nuit du regard, j'aperçus, à la lueur de la lune, la silhouette d'un grand jaguar. Il en avait à la viande de singe et s'intéressait

(1) Lorsque fut relatée à Londres la rencontre de ce serpent, on déclara que mon père était un fieffé menteur ! *(Note de Brian Fawcett).*

peu à moi ; de toute manière, il eût été téméraire de le tirer à cette lumière incertaine, car, de tout près, un jaguar blessé devient un adversaire terrible. Je vis l'animal se dresser sur les pattes de derrière et agripper une carcasse. Au moment où il allait saisir ce qu'il cherchait, le bruissement de mon hamac le dérangea ; il se retourna en grognant, montra les dents et, l'instant d'après, il s'était fondu dans l'obscurité, aussi silencieusement qu'une ombre.

De longues étendues de berges semblaient uniquement plantées de *palos santos* que la forêt tenait, pour ainsi dire, à l'écart. On ne pouvait s'y tromper, car ils se dressaient comme des lépreux, le terrain qui les entourait étant privé de toute végétation. Un soir, Dan était si fatigué, au moment de dresser le camp, qu'il accrocha son hamac entre deux de ces arbres et s'endormit sans se rendre compte de ce qu'il avait fait. Au milieu de la nuit, des hurlements à vous figer le sang nous tirèrent, effrayés, de nos hamacs, tandis que nous saisissions nos carabines, persuadés que des sauvages nous attaquaient. Mal réveillés, encore dans la torpeur de notre sommeil interrompu, nous sentions déjà les flèches empoisonnées déchirer nos corps sans défense et voyions presque leurs formes imprécises voleter à travers les fourrés à la lisière du camp ! Nos yeux s'écarquillèrent à la vue de Dan courant comme un fou vers la rivière, tout en poussant des cris perçants. Puis, un bruyant éclaboussement se fit entendre et les cris devinrent moins aigus.

Heureux de n'avoir pas été attaqués par les Indiens, nous suivîmes Dan au bord de la rivière pour connaître la cause de tout ce bruit. Des légions de fourmis venues des deux *palos santos* avaient suivi les cordages de son hamac, l'avaient recouvert de la tête aux pieds et avaient enfoncé leurs mandibules venimeuses dans chaque centimètre de son corps. Dégouttant d'eau, il monta dans une pirogue et y passa le restant de la nuit à enlever les insectes qu'il avait sur lui. Nous mîmes longtemps, au matin, à détacher son hamac et à le battre pour le débarrasser des fourmis.

Entre les rapides et les sauvages.

— Des sauvages !

C'est Willis, placé sur le pont où il guettait les approches du rapide de Tambaqui, qui poussa ce cri. Sur la berge, se dressaient plusieurs Indiens au corps entièrement enduit de jus d'*urucu*, un haricot répandu dans la forêt. Leurs oreilles avaient les lobes pendants et des tubes de plumes traversaient leurs narines de part en part, mais ils n'avaient pas de coiffures de plumes. C'était la première fois que je voyais de ces gens ; je pensai qu'il s'agissait de Karapunas.

— Nous allons nous arrêter et nous en faire des amis, dis-je.

Mais avant que j'eusse pu donner l'ordre d'accoster la rive, nos hommes d'équipage indiens les avaient aperçus. Ils poussèrent des hurlements d'effroi et actionnèrent les pagaies à une cadence frénétique.

Des cris parvinrent des sauvages qui, détachant leurs grands arcs, lancèrent quelques flèches dans notre direction. Nous pouvions les voir arriver, mais l'une d'elles déchira le flanc du bateau avec un méchant claquement, traversant douze millimètres de bois et en faisant autant sur l'autre flanc. La force avec laquelle était lancée cette flèche me surprit et, si je n'en avais été témoin, je n'aurais jamais cru à un tel pouvoir de pénétration. Franchement, une carabine pourrait à peine faire mieux !

Les sauvages avaient coutume de venir à la berge avec une force de deux ou trois cents hommes et d'offrir à tous les bateaux qui passaient une réception... chaleureuse. Le milieu de la rivière se trouvant à portée des deux bords, il n'y avait pas moyen d'y échapper. J'ai connu le cas d'un vapeur qui, sur une autre rivière, avait été attaqué de cette manière. Une flèche traversa les deux bras et la poitrine d'un Anglais et le piqua sur le pont avec une telle force qu'il fallut quelque temps pour le dégager.

L'*igarité* glissait sur l'eau avec tant d'entrain que nous arrivâmes bientôt au rapide de Tambaqui et le franchîmes sans accident, grâce aux furieux coups de pagaies de l'équipage

qui craignait de recevoir d'autres flèches. Ce rapide n'était pas très impressionnant, ni, en aucune façon, aussi mauvais que le suivant, celui de Fortaleza, qui comportait une chute de trois mètres et dont le seul bruit était effrayant. Il fallut faire un portage du bateau jusqu'au-delà de cette chute, le haler sur le sol au moyen de rouleaux provenant de troncs d'arbre, travail que le manque de personnel rendit épuisant.

Sur la rive, gisait le corps à moitié séché d'un anaconda dont la peau avait plus de deux centimètres d'épaisseur. Il est possible qu'une fois tout à fait sèche, elle soit tombée à une épaisseur moindre, mais, même ainsi, le beau cuir résistant avait la même qualité que celui du tapir.

Quatre heures après avoir passé Fortaleza, nous atteignîmes le confluent de la Madeira ; il est si large qu'après l'étroite Abuna il donne l'impression de la mer. Nous y trouvâmes un poste de douane bolivienne où l'on vivait dans les conditions les plus malsaines qui se puissent imaginer.

Il s'y trouvait six soldats sous les ordres d'un *intendante* qui avait été déplacé de Mapiri où il cherchait du caoutchouc et envoyé dans ce poste misérable avec tous ses biens, à savoir une boîte de sel, deux épées, un réveille-matin et un pot de chambre ébréché. Il fallait pourvoir le poste. Son prédécesseur avait la fâcheuse habitude de battre ses soldats à coups d'épée, ce qui, en fin de compte, les rendit si furieux qu'ils tirèrent sur lui, après quoi ils passèrent au Brésil. Ivre et blessé, l'officier s'échappa dans la forêt et suivit le bord de la rivière jusqu'à Villa Bena. On peut se faire une idée de ce qui se passait en ces endroits perdus si l'on sait que, lorsque les douanes boliviennes furent remises au Brésil, il y avait à San Antonio, port d'embarquement situé au-dessous des rapides de la Madeira, sept mille caisses de fret attendant d'être transportées sur le Beni, et que cinq mille d'entre elles contenaient de l'alcool.

Les seuls aliments qu'on trouvât à l'embouchure de l'Abuna étaient le *charque* et le riz. Nul ne se donnait la peine de pêcher ou de chasser, ni même de se changer, et c'est en transpirant dans leurs guenilles crasseuses que les gens de ce poste isolé chantaient leurs chansons d'ivrognes ou, suivant le cas, gémis-

saient dans les affres de la fièvre. On ne pouvait se procurer aucun remède et, l'eût-on pu, il n'y avait pas une tête assez solide pour les administrer. La seule personne en bonne santé était un jeune Allemand qui s'était arrêté en remontant la rivière, un garçon sain et joyeux qui n'y allait pas par quatre chemins à propos des rapports anglo-allemands. L'Allemagne, disait-il, brûlait du désir de faire la guerre pour nuire à la prospérité commerciale de ses rivaux et s'assurer des colonies.

Après huit jours passés en cet ignoble endroit, nous nous procurâmes un passage à bord de *batelones* chargés pour Villa Bella, port situé à l'embouchure de la Mamoré et à mi-route en remontant à Riberalta. Au moment où nous prenions la rivière, le tintement des guitares et le bourdonnement des voix arrivèrent jusqu'à nous, comme un funèbre chant d'adieu.

Tomber malade et mourir : motif de divertissement et d'exultation pour autrui.

Le chemin de fer Madeira-Mamoré n'existait pas encore en ce temps-là, et ce n'est que plus tard, qu'a été construite la ligne primitive de « nulle part » à « nulle part », dont les fonctionnaires blancs touchaient des salaires si élevés qu'en dix ans — s'ils vivaient jusque-là ! — ils pouvaient se retirer. Au lieu de cela, il fallait une vingtaine de jours d'un travail meurtrier pour faire passer aux bateaux lourdement chargés les nombreux rapides qui coupaient le cours de la rivière entre San Antonio et Villa Bella. Un *batelón* transportant douze tonnes de charge n'avait pas dix centimètres de franc-bord et il était nécessaire de serrer la rive de près. Sur les sections calmes, les vingt Indiens de l'équipage pagayaient ; mais, lorsque l'eau devenait rapide et agitée, il fallait faire contourner les roches par le bateau en le tenant au bout d'un long cordage. Il fallait beaucoup d'adresse pour éviter les dangers continuels et, lorsque tombait la nuit, les membres de l'équipage étaient complètement rendus. A l'instant même où ils se laissaient choir sur les rochers chauds, le long de la rivière, ils s'endormaient profondément ; aussi la pneumonie sévissait-elle parmi eux, à telle enseigne que, parfois,

elle emportait un équipage au complet et que le bateau était obligé d'attendre un nouvel équipage avant de repartir.

Quatre des hommes de notre embarcation moururent au cours de la première moitié du trajet. Tout homme qui tombait malade devenait la tête de Turc des autres et sa mort provoquait une hilarité déchaînée. Le cadavre aux yeux grand ouverts était attaché à un pieu et chichement recouvert de terre dans une tranchée peu profonde creusée sur la berge à l'aide des pagaies ; on élevait un monument composé de deux branches en croix, liées ensemble avec de l'herbe. A l'occasion des funérailles, on buvait un coup de *cachaza* et : en avant ! pour la prochaine victime.

La rivière avait ici plus de quinze cents mètres de largeur, mais était pleine de rochers, et la rapidité du courant rendait la navigation difficile. Les dangereux petits rapides d'Araras et de Periquitos furent passés sans difficulté, mais il fallut trois jours pour franchir le redoutable rapide de Chocolatal. Cette partie du voyage n'était pas précisément monotone. Le pilote alla inspecter le chemin de fer par lequel serait effectué le portage des *batelones* afin de contourner le rapide, mais il fut tué par les Indiens à huit cents mètres de l'embarcation. Nous le retrouvâmes avec quarante-deux flèches dans le corps. Pendant ce temps, je m'étais aventuré à la recherche d'un dindon pour garnir la marmite ; j'eus la chance de ne pas rencontrer de sauvages.

Concours de tir avec un Indien pour cible.

Sur la Mamoré, près de Villa Bella, il fut un temps où les sauvages s'avançaient jusqu'aux *pescanes*, endroits prévus pour camper ; ils y venaient faire du troc, mais, depuis l'apparition des expéditions entreprises par les marchands d'esclaves, ils s'en tenaient éloignés. Un Bolivien bien connu, qui faisait du négoce sur la Mamoré, reçut un jour la visite d'un groupe d'Indiens Aracas qui se déclarèrent fort intéressés par sa carabine et le prièrent de tirer et de tirer encore, manifestant leur plaisir en applaudissant à chaque détonation. Lorsque le magasin fut

vide, le chef attira l'attention de l'autre sur son arc et ses flèches, comme pour lui montrer ce qu'il pouvait en faire, puis, le bandant à fond, il se retourna soudain et traversa le Brésilien de sa flèche. Dans la confusion qui s'ensuivit, les Indiens se volatilisèrent.

Un frère de la victime se vengea en feignant d'oublier à la *pescana* de l'alcool empoisonné. Par la suite, on y trouva quatre-vingts cadavres.

Un métis me raconta que, peu de temps auparavant, près du rapide de Chocolatal, lui et un autre homme avaient capturé une pirogue où se trouvaient deux Indiens.

— L'un d'eux refusa toute nourriture et mourut, dit-il. L'autre commença aussi à faire la grève de la faim, mais, l'ayant attaché à un arbre par les talons, nous nous sommes livrés sur lui un petit concours de tir. Il est mort au huitième coup. Nous nous sommes bigrement amusés !

Où toutes les sortes de malheurs sont sources de joie ou de profit.

L'équipage du *batelón* faillit mourir de rire au cours de ce voyage, le jour où un de mes Indiens Tumupasas fut atteint de béribéri et eut les jambes paralysées. Le malade décéda à Villa Bella.

On ne peut imaginer une épreuve plus effrayante que l'approche du rapide de Riberón. Sur une distance d'un kilomètre, nous nous accrochâmes aux rochers ou à la rive, partout où nous trouvions une prise quelconque, puis nous nous laissâmes aller, pagayant frénétiquement à travers une nappe d'eau de trente mètres, assez agitée pour remplir le bateau chargé à couler bas. Nous avons dû embarquer au moins une tonne d'eau au cours de cette épreuve. L'un des quatre *batelones* chavira et coula, son équipage étant trop faible pour pagayer efficacement. La cargaison fut perdue, mais il n'y eut pas de victime, tous les Indiens nageant comme des loutres.

Nous campâmes à Riberón où les bateaux devaient être déchargés en vue du pénible portage, pour contourner le rapide. A peine étions-nous installés, absolument exténués, que nous

fûmes envahis par une armée de fourmis noires qui, grouillant par millions, recouvraient tout ce qui se trouvait sur leur passage, faisant entendre un sifflement strident, étrange, effrayant, chaque fois qu'elles rencontraient un obstacle vivant. Rien ne les arrête et malheur au dormeur qui, au doux bruissement de leur approche, ne s'éveille pas à temps pour s'échapper ! Elles ne commirent aucun dommage dans le camp, mais anéantirent tous les insectes et continuèrent leur route. Elles visitent souvent les huttes en forêt et les débarrassent de toute leur vermine.

A Misericordia, le rapide suivant, il y avait un gros remous près duquel habitait un vieux bonhomme qui avait fait une fortune solide en ramassant les épaves et toutes les choses rejetées à la berge, notamment le caoutchouc. C'était un point très dangereux et le bateau qui était pris dans le remous n'avait aucune chance d'échapper au désastre.

Quel que soit celui à qui incomba la responsabilité des noms donnés aux localités boliviennes, il est coupable d'une grossière ironie pour avoir baptisé Villa Bella le port situé au confluent de la Mamoré et du Beni. Un marécage noir et nauséabond en occupait le centre et, par moments, la mortalité y était considérable. Son taux, parmi les équipages de *batelones* allant à San Antonio et retour, se montait à cinquante pour cent par an, chiffre auquel je m'étais déjà habitué. C'était là le droit qu'exigeait alors le caoutchouc de Bolivie et je crois qu'il n'est pas exagéré de dire que chaque tonne de caoutchouc expédiée coûtait une vie humaine.

Ruineuse (et vaine) dépense de munitions contre seize Indiens imperturbables.

Dans la puanteur des immondices répandues partout, avec ses habitants tarés et abrutis par la boisson, Villa Bella n'en était pas moins l'un des plus importants ports de douane boliviens. La crainte du Beni semblait avoir tenu à l'écart les fonctionnaires corrects ; on m'y traita comme un mouchard du gouvernement. Ni la politesse, ni le sens du devoir n'incitèrent

un seul fonctionnaire à faire le moindre geste pour nous aider dans notre tâche, et un habitant alla même jusqu'à tirer sur moi avec sa winchester ; l'ivresse l'empêcha heureusement de viser juste. Dans l'impossibilité d'obtenir quoi que ce fût, je dis carrément à celui qui faisait fonction d'administrateur des douanes que, si l'on ne me procurait pas immédiatement un moyen de transport, une plainte en règle contre lui serait adressée au ministère des Colonies. Voilà la preuve qu'il attendait : décidément, j'étais bien un mouchard du gouvernement ! Le plus curieux, c'est que cela nous permit de partir le jour même.

Nous arrivâmes le lendemain à Esperanza, centre principal de Suarez Frères, la principale affaire de caoutchouc. Nous y trouvâmes plusieurs mécaniciens anglais qui travaillaient pour l'entreprise et s'occupaient des chaloupes, moyennant un bon salaire. Les employés, tous Allemands, leur étaient ouvertement hostiles.

Les mécaniciens anglais aimaient leur besogne et travaillaient bien ; on les payait largement et ils étaient bien traités. L'un d'eux avait acquis l'impérissable estime de la population pour être tombé, une bouteille à la main, d'un *batelón*, sur la Mamoré, avoir dégringolé une chute d'eau et émergé au-delà, puis nagé jusqu'à la rive, où il s'assit tranquillement pour vider la bouteille !

Un autre avait contracté un mal inconnu à la suite duquel sa peau était devenue presque noire et il répandait une mauvaise odeur. Certain jour, on ne le vit pas se présenter au travail ; le *mayordomo*, certain qu'il était mort, promit à deux Indiens deux bouteilles d'alcool (une pour chacun) s'ils allaient chercher son cadavre et l'enterraient. Ils se couvrirent le nez et la bouche, mirent le corps tout noir dans un hamac et l'emportèrent au cimetière. Pendant le trajet, le hamac heurta un arbre et une voix sépulcrale en sortit, qui disait :

— Faites attention, garçons, faites attention !

Les Indiens laissèrent tomber leur fardeau et s'enfuirent ; mais, après avoir bu un coup, ils revinrent avec quelques autres pour reprendre le hamac. Comme ils déposaient le corps près de la tombe, la voix sépulcrale se fit entendre de nouveau,

demandant à boire. Tous s'enfuirent ; mais, après de nouvelles libations, les *peones* (1) y retournèrent, basculèrent dans la fosse ouverte l'égrotant qui radotait et se hâtèrent de le recouvrir de pelletées de terre jusqu'à ce que tout risque de résurrection eût disparu !

Peu après mon arrivée, apparurent tout à coup, dans une pirogue, seize Indiens Pacaguaras, tous entièrement recouverts de la peinture de guerre. Tandis que ces guerriers remontaient à la pagaie la rive opposée de la rivière, une folle agitation s'empara d'Esperanza. Des *peones* criaient, des hommes armés de carabines couraient en tous sens, hurlant des ordres tous en même temps, et une fusillade désordonnée commença. Les sauvages n'y firent aucune attention. A cet endroit, la rivière mesurait six cents mètres de large, à peu près la portée maximum d'une winchester quarante-quatre-quarante et ils continuèrent à pagayer avec une imperturbable dignité jusqu'à ce qu'il disparussent dans un petit affluent. Les figures étaient maussades après le « cessez le feu » et l'inventaire de la ruineuse dépense de munitions.

Le 18 mai, nous accompagnâmes une chaloupe partie pour Riberalta. La nuit qui précéda notre départ fut marquée par une véritable danse des poivrots, à laquelle se livrèrent quatre femmes et quatre *peones* indiens qui avaient bu quatre caisses de bière, valant dix livres sterling l'une... et obtenues à crédit. Le lendemain matin, les femmes reçurent un remontant sous les espèces de vingt-cinq coups de fouet chacune pour avoir fait du bruit, et on les envoya, par la rivière, travailler dans les plantations, punition très redoutée à cause des Pacaguaras. On ne toucha pas aux hommes, peut-être parce qu'en s'endettant, ils avaient bien mérité de l'entreprise...

(1) Par *peon* (pluriel : *peones*), mot espagnol dérivé du latin *pedes*, fantassin, on entend ici un pâtre d'origine espagnole qui sert de guide dans les Andes. On peut écrire aussi : péon, forme francisée. On désigne également sous le nom de péons, ou *peones*, les indigènes d'Amérique latine retenus comme esclaves sur les propriétés, pour y travailler jusqu'à extinction des dettes contractées par eux, selon l'ancien système du péonage ; par extension, le mot a servi aussi à désigner tous les ouvriers agricoles et serviteurs aborigènes en Amérique. Enfin, dans l'Inde, les fantassins portent le nom de péons *(N. des Edit.)*.

Chapitre IX

UN INTERMÈDE PEU RAGOUTANT

Un important courrier m'attendait à Riberalta, et toutes mes préoccupations cédèrent le pas à la joie de recevoir de chez moi des nouvelles que j'attendais depuis si longtemps. Il s'y trouvait des journaux et des communications officielles et, les plus importantes de toutes, des instructions m'enjoignant d'ajourner toute expédition en raison de difficultés financières. Cela n'était pas pour me déplaire, car, non seulement j'étais excédé pour quelque temps de mon existence de martyr, mais il y avait aussi des cartes à compléter, des rapports à établir et il fallait mettre au point le plan du chemin de fer à voie étroite de Cobija. Pour finir, Riberalta avait besoin d'un dock flottant et on me demanda d'en établir un projet avec devis chiffré.

On n'envisageait le départ d'aucun bateau pour Rurenabaque avant quelque temps ; la chaloupe *Tahuamanu* du gouvernement était en effet devenue irréparable et on l'avait échouée

quelque part en amont. Devant la perspective d'un séjour indéfini à Riberalta, Dan avait revêtu son costume de Xapury et s'était mis à faire la noce. Quand à Willis, ses libations exagérées l'avaient déjà conduit en prison. Relâché uniquement grâce aux pourboires que je prodiguai, il me témoigna sa gratitude en m'abandonnant pour s'établir marchand d'alcool dans une hutte, en bordure de la ville, où il pouvait satisfaire sa propre faiblesse aux dépens des autres ivrognes. L'avant-dernier de mes Indiens, Feo, mourut.

On représentait les Pacaguaras sous des couleurs plus sombres qu'ils ne le méritaient, mais, d'une façon générale, ils ne manquaient pas une occasion de causer tous les dommages qu'ils pouvaient. Au cours d'un voyage à l'embouchure de l'Ortón avec le propriétaire bolivien d'une petite exploitation de caoutchouc, j'en rencontrai un certain nombre dans la forêt ; lorsqu'ils furent suffisamment confiants pour se montrer, ils me parurent assez inoffensifs. Ils étaient repérés par les Indiens de notre équipe qui les sentaient, car les naturels ont autant de flair qu'un chien. Ils appartenaient manifestement à la catégorie d'indigènes la plus en décadence ; c'était des individus de petite taille, à la peau foncée, portant de grands disques à leurs oreilles pendantes et des bâtonnets qui traversaient leur lèvre inférieure. Ils nous firent présent de gibier, toute autre occupation que la chasse étant considérée comme indigne d'eux. Dégénérés ou non, ils associaient les Indiens civilisés aux razzias d'esclaves qui avaient si souvent lieu dans leurs territoires et ne voulaient avoir aucun rapport avec eux.

Il existe trois sortes d'Indiens. Les premiers sont des gens dociles et misérables, faciles à soumettre ; les seconds sont des cannibales dangereux et répugnants qu'on voit très rarement ; les troisièmes, beaux et robustes, doivent avoir des origines civilisées et on les rencontre aussi rarement, car ils évitent le voisinage des rivières navigables. C'est un sujet sur lequel j'ai l'intention de m'étendre dans les chapitres ultérieurs, car il est lié à l'histoire ancienne du continent.

La corruption et l'incompétence étaient à l'ordre du jour à Riberalta. On avait nommé un nouveau juge qui était égale-

ment le boucher officiel, situation des plus avantageuses, presque personne ne pouvant se permettre de n'être pas son client. Le soldat aux deux mille coups de fouet, laissé pour mort avec les os à vif, était guéri et avait pris son aventure tout à fait gaiement. Il était devenu très gros, ce qui, me dit-on, était généralement le cas des victimes qui avaient survécu, et sa démarche était normale, en dépit de la disparition de son postérieur.

Livraison de bétail (humain) : opération privée.

— Voilà le bétail !

C'était un *péon*, debout, au bord de la rivière, où il guettait l'arrivée des batelones, qui avait poussé ce cri. Je regardai dans la direction qu'il indiquait, m'attendant à voir des bêtes des plaines des Mojos venir se faire abattre par notre boucher-juge ; au lieu de cela, j'aperçus un chargement humain. Le propriétaire d'une *barraca* de Madre de Dios se trouvait sur le pont du premier bateau et, une fois à terre, il resta là à surveiller ses *mayordomos* qui, armés de formidables fouets, s'affairaient à rassembler sur la grève et à pousser sous un hangar un troupeau d'une trentaine de blancs venus de Santa Cruz et dont l'expression de terrible souffrance disait assez combien ils avaient conscience de leur malheureuse situation. Cette colonne de gens exténués ne comportait pas que des hommes, mais également des femmes.

— Qui sont-ils ? demandai-je à un fonctionnaire des douanes boliviennes. Des esclaves ?

— Naturellement.

Il me regarda, étonné de ma question insensée.

— Voulez-vous dire que ces malheureux ont été amenés ici pour être vendus ?

— Oh ! non, *Señor*. Seuls, les Indiens de la forêt sont ouvertement vendus. Ces bestiaux-là seront cédés pour le montant de leurs dettes — tous sont débiteurs — et cette somme représente la valeur marchande de leur personne. C'est une opération privée, vous comprenez, mais quiconque veut un

homme ou une femme peut l'avoir s'il est prêt à en verser le prix.

Etions-nous en 1907 ou nous trouvions-nous revenus mille ans plus tôt ?

« Seuls, les Indiens de la forêt sont ouvertement vendus ! » La brutalité révélée par ce procédé irritait d'autant plus le gouvernement bolivien qu'il était incapable d'y mettre fin, de même qu'elle courrouçait tout homme sensé. Peu avant mon retour à Riberalta, se présenta un exemple typique du comportement des « sauvages » dépravés qu'étaient les marchands d'esclaves, provenant de la lie de l'Europe et de l'Amérique latine.

On tuait les enfants en les précipitant contre les arbres.

Une troupe de trafiquants d'esclaves était arrivée à un village de Toromonas, peuplade d'une haute intelligence, avec laquelle il n'était nullement difficile de s'entendre. Le chef détestait les visiteurs, mais il n'en fit pas moins apporter de la *chicha* par sa femme, en signe d'amitié. Le chef des marchands d'esclaves, craignant le poison, insista pour que l'autre bût le premier, ce qu'il fit ; et, comme il se tenait debout, élevant le récipient à ses lèvres, un coup de feu fut tiré et il tomba mort, sur place. Une rafle eut aussitôt lieu et ceux qui n'avaient pas été tués furent emmenés vers le Beni. Une femme portant un nouveau-né reçut une balle dans la cheville ; incapable de marcher, elle fut traînée à la rivière où on la mit sur un radeau que la chaloupe remorqua en descendant le courant. Lorsque les gens de l'embarcation en eurent assez, ils la laissèrent partir à la dérive pour gagner la berge comme elle le pourrait. Les auteurs de cette effroyable opération s'en vantèrent ouvertement, tout fiers de leur « victoire » ! Ils racontèrent comment les enfants avaient été pris par les jambes et tués en les précipitant contre les arbres. On ne peut avoir aucun doute sur ces atrocités et il n'y a de ma part aucune exagération. Pût-il y en avoir eu ! Traiter ces démons de « bêtes » est une insulte aux créatures dites inférieures qui, du moins, ne sont pas dotées de la barbarie humaine.

Il arrivait parfois aux Indiens de se révolter. Peu de temps auparavant, une troupe, envoyée par une firme de Riberalta pour chercher de la main-d'œuvre en forêt, fut découverte coupée en petits morceaux descendant la rivière dans une grande pirogue rustique. D'une autre expédition partie sur le Guaporé à la recherche d'esclaves, un seul homme était revenu ; complètement fou, il mâchonnait la chair putréfiée d'un fémur humain ! Il est bon d'apprendre que ces brutes ont ce qu'elles méritent et, pour ma part, je ne les plains pas.

Près de Riberalta, un ouvrier indien avait tué son *mayordomo* pour se venger de quelque brutalité. On le saisit, et on l'attacha face à face avec le cadavre ; il passa la nuit ainsi et, au matin, reçut mille coups de fouet. Il était rare qu'un jour passât ici sans flagellation et, de l'endroit où j'habitais, j'entendais le châtiment se poursuivre dans l'enceinte du chef de la police. D'habitude, les victimes le subissaient avec un calme surprenant à moins — ce qui se passait dans les cas graves — qu'on n'employât le *sapo chino* (« crapaud chinois »). Cet appareil consistait en un bâti établi d'après le principe du chevalet et sur lequel la victime pouvait être étendue face au sol de telle manière que le corps était suspendu en l'air pour recevoir les coups de fouet.

A une *barraca* située en amont de Riberalta, un Indien reçut quatre cents coups de fouet, après quoi il remercia son maître en lui déclarant qu'il en avait eu grandement besoin et pourrait maintenant faire du bon travail ! Il existait dans la ville un vieux bonhomme qui, lorsqu'il était ivre, se rendait au poste de police et priait qu'on le battît pour lui apprendre à se tenir convenablement. Sans doute l'Indien est-il moins sensible que le blanc, physiquement s'entend. Quant à ce qu'il ressent mentalement, chacun peut l'imaginer à sa guise. A Riberalta, il ne voyait jamais d'argent et ignorait ce que c'était qu'être honnêtement traité ; en revanche, le moindre délit lui valait de recevoir le fouet. Tout le poussait à boire.

Les géophages.

L'arrivée d'un nouveau gouverneur du Beni me permit de me procurer une partie de l'argent qui m'était dû, grâce à des traites officielles tirées sur plusieurs maisons de commerce. Le nouveau venu était un personnage efféminé, très sensible à la flatterie, d'une extraordinaire stupidité, et qui passait la plus grande partie de son temps à se parer. Il offrait un spectacle ridicule, gravement occupé, dans une pièce visible de la rue, à décorer son lit et d'autres meubles de petits nœuds de ruban rose, à l'intention d'une Indienne dépourvue d'attrait et dont il s'était entiché dès qu'il avait mis le pied à terre. Il était anxieux comme un novice de faire bonne impression et, sachant que, sous peu, ses dépenses seraient sérieusement réduites, j'en profitai pour agir tandis qu'il en était encore temps. Ayant une fois rempli les fonctions de consul, il était d'une suffisance écrasante et ne manquait pas de faire remarquer que sa situation présente était pour lui une déchéance, fruit de la rancune qu'avait fait naître à son égard, sa compétence dans des postes élevés.

Lorsque soufflait le *surusu*, il pouvait faire un froid aigre, à Riberalta ; et un matin, je trouvai une véritable pellicule de glace sur les flaques d'eau de ce qu'on appelait pompeusement les routes. Dans ces cas-là, il pleuvait sans arrêt pendant trois ou quatre jours et personne ne possédait de vêtements pouvant suffire à se préserver du froid. La soudaine chute de température n'avait pas de peine à emporter les Indiens vêtus de cotonnade ; les veillées funèbres avec libations et danses étaient aussi une caractéristique de cette saison. La liste des morts était effarante parmi cette horde de malades, et les géophages disparaissaient l'un après l'autre !

Géophages, beaucoup d'ouvriers l'étaient, souffrant, ainsi que leurs familles d'un mal étrange qui leur donnait un désir irrésistible de manger de la terre. Peut-être la raison fondamentale en était-elle la présence d'un parasite intestinal qui provoquait une irritation interne que la terre devait calmer. En tout cas, il en résultait une enflure du corps suivie de mort. Les Indiens n'y connaissaient qu'un seul remède, l'excrément de chien,

mais je n'ai jamais entendu dire que quelqu'un en eût guéri. Les malades mouraient, les membres amaigris et l'estomac dilaté.

Un cadran solaire, construit par Fawcett,
devient presque le sujet d'un « casus belli » franco-anglais !

Hors des quelques bureaux, nul à Riberalta n'avait la moindre notion de l'heure, car les montres n'étaient pas d'un usage répandu. Un comité de citadins vint me trouver en me demandant d'installer un cadran solaire public. Partie pour varier mes occupations, partie pour les remercier de leur hospitalité, j'acceptai de le construire si l'on me procurait les matériaux nécessaires. Lorsqu'il eut été achevé et installé au milieu de la place, il fut inauguré avec pompe, et ce fut une merveilleuse occasion de faire des discours et de se livrer aux libations. On proposa de le surmonter d'un abri pour le protéger des intempéries !

Le soir même, je vis une foule rassemblée autour du cadran solaire et me glissai parmi elle, afin de voir ce que faisaient les gens.

— C'est une tromperie ! marmonnait une voix.

Une allumette brilla.

— Regardez ! Ça ne donne pas du tout l'heure. Donnez-moi une autre allumette, et regardons une seconde fois... ou, mieux encore, apportez une bougie.

— L'étranger nous exploite ! grommelait un autre. De l'impérialisme britannique, voilà ce que c'est !

— Non, dit une troisième voix, ça marche très bien ; cet après-midi, j'ai pu y lire l'heure.

On prenait parti pour et contre et le ton de la discussion montait. Elle était si bruyante, en vérité, qu'un fonctionnaire de la police s'approcha pour voir ce qui se passait.

— Bande d'idiots ! dit-il d'un ton sec, lorsqu'on l'eut mis au courant. Vous ne savez donc pas qu'il faut attendre que la lune se lève pour savoir l'heure qu'il est ?

Trois jours plus tard, on trouva le cadran solaire complète-

ment démoli. Les « pour » accusèrent les « contre » de cet acte de sabotage. Quant à moi, mes soupçons se portèrent sur un Français, un vaurien, employé par une entreprise locale, à qui on avait auparavant offert cinquante livres pour en construire un et qui en avait été incapable.

Le même jour, je fis ma première tentative en vue de quitter Riberalta en prenant passage à bord d'un petit bateau connu sous le nom de *monteria*. En dépit de mes protestations, le propriétaire s'obstina à le surcharger lourdement ; à moins d'un kilomètre en amont, il toucha un banc de sable, chavira, et nous faillîmes tous nous noyer. Le propriétaire sauva son embarcation, mais refusa de continuer et nous fûmes obligés de retourner à Riberalta où je repris mon ancien logement pour trois nouvelles semaines, désespérant de quitter jamais ce site haïssable. Riberalta semblait jouer avec moi au chat et à la souris, feignant de me laisser partir librement pour me ramener une fois de plus en arrière. Les occasions de m'échapper se présentaient l'une après l'autre pour s'évanouir aussitôt et me laisser plus déprimé que jamais. C'était une prison sans barreaux, mais elle n'en était pas moins une prison. Je croyais entendre le génie du lieu murmurer :

— Tu es venu ; tu resteras... toujours ! Tu peux t'échapper un petit bout de chemin, mais je t'ai jeté un sort et il faudra bien que tu reviennes, toujours, pour passer ici ta petite existence... et y mourir !

Certaines gens accusèrent ouvertement le Français d'avoir détruit le cadran solaire et l'affaire devint presque une question internationale. Des camps se formèrent ; il y eut de violentes démonstrations antifrançaises et antianglaises. La presse locale — une feuille hebdomadaire — se jeta dans la bagarre et publia sur le sujet des éditoriaux du style le plus emphatique. Le vice-consul de France offrit un banquet d'où furent intentionnellement exclus tous les Anglais et leurs partisans. Cette histoire me laissa froid, mais les autres ressortissants britanniques en furent très affectés et, en guise de représailles, organisèrent le lendemain soir un banquet rival d'un caractère hautement patriotique.

Il dura, je m'en souviens, bien au-delà de minuit. Il avait pris une tournure musicale et larmoyante lorsque les lampes à huile, dans leur clôture d'insectes volant autour d'elles, commencèrent à donner des signes de fatigue. Comme la flamme vacillait et baissait, on entendit soudain crier : « Cobra ! ». Ce fut aussitôt un désordre indescriptible, et, juste avant que les lampes se fussent complètement éteintes, on aperçut dans un coin la forme du reptile. Les uns montaient sur les chaises, les autres sur les tables. Quelques convives qui avaient gardé leur sang-froid saisirent des bâtons et attaquèrent furieusement le serpent. Il sautait et se tordait sous leurs coups, puis tout fut plongé dans l'obscurité.

De l'extérieur, où la moitié de la ville était rassemblée, on criait des conseils. De l'intérieur venaient des cris répétés réclamant des lampes, encore des lampes, et vite ! Le serpent pouvait se trouver n'importe où. Un ou deux convives avaient déjà déclaré qu'il les avait mordus. Enfin, les lampes arrivèrent, l'obscurité fut dispersée et l'on s'aperçut que ce qu'on avait pris pour un serpent n'était en réalité qu'un bout de corde !

A la lumière du matin qui suivit, les visages des perfides Français et de leurs partisans rayonnaient d'un air entendu, mais Albion prit sa revanche lorsque, le lendemain — le Français et plusieurs de ses partisans étant réunis à bord de la chaloupe *Campa*, qui allait descendre la rivière vers Esperanza — un serpent rouge et noir apparut tout à coup sur le pont principal. Un véritable serpent, celui-là, pas de la ficelle !

Je ne sais de quelle espèce il s'agissait. Peut-être était-ce un inoffensif serpent corail ; en tout cas, il y eut une panique immédiate sur les deux planches branlantes qui servaient de passerelle et, sans qu'on sût trop comment, le Français fut poussé dans la rivière. Quant il revint à la surface, on entendit un cri d'avertissement : « Gare aux *pirañas !* » et il se mit à hurler de terreur en se dirigeant vers la rive, ses bras tournant comme des roues à aubes. Un groupe de spectateurs le tirèrent de sa fâcheuse position, mais, ce qui est assez curieux, il retomba plusieurs fois à l'eau, hurlant que les *pirañas* lui mangeaient la chair des jambes ! A demi noyé et couvert de boue de la tête

aux pieds, on l'en sortit enfin et il fut emporté, secoué de sanglots, jusqu'à sa hutte.

Le colonel ne voyage
qu'avec son pot de chambre vieux modèle.

Une augmentation notable de la consommation d'alcool marqua le début des festivités du 4 août, *fiesta* nationale bolivienne. Cinq jours d'ivresse ininterrompue s'achevèrent par des divertissements militaires qui eurent lieu sur la *plaza* et auxquels chaque citoyen vint assister, muni de bouteilles, de verres et même de bidons de pétrole pleins d'alcool.

A l'exception d'un seul jeu appelé *rompecabezas* (le casse-tête), ces joyeusetés n'étaient pas fort exhilarantes ; mais ce jeu-ci, déjà difficile pour des gens à jeun, était étonnamment drôle quand les compétiteurs étaient bourrés de *cachaza*. Le *rompecabezas* se composait d'une caisse de section triangulaire longue de deux mètres et qui pouvait tourner librement autour d'un axe en fer reposant sur deux piquets séparés par une distance égale à cette longueur. Au sommet d'un des piquets, se trouvait un petit siège et, sur l'autre, un petit drapeau. Le jeu consistait à aller enlever le drapeau en suivant l'arête supérieure de la caisse. A moins d'un équilibre parfait, la caisse tournait et le joueur se retrouvait par terre.

En attendant, désespéré du retard que je rencontrais à quitter Riberalta, j'exerçai une pression sur le *delegado* ou gouverneur, par de discrètes allusions à des « remontrances officielles », etc. Il en fut si effrayé qu'on découvrit soudain un *batelón*, lequel fut mis à la disposition des personnes se rendant à La Paz, à savoir un employé des douanes, le majestueux colonel et moi-même. Dan aurait dû m'accompagner, mais il avait été incarcéré à la demande de Willis — et de tout le monde — pour dettes relatives à des fournitures d'alcool.

Le colonel n'était pas un compagnon de voyage idéal. C'était un métis indien chez qui l'apport espagnol se limitait à peu près au nom qu'il portait ; ses bagages consistaient uni-

quement en un antique pot de chambre (1) et une valise en imitation de cuir toute délabrée. Celle-ci fut d'ailleurs oubliée sur la grève et la perte n'en fut découverte qu'à une *barraca* située à quarante kilomètres en amont où nous dûmes attendre qu'une pirogue retournât la chercher. Le colonel s'installa alors dans la « cabine », à l'arrière, et y demeura pendant tout le voyage, soit quarante-cinq jours.

L'homme de la douane était un très brave garçon, mais ni lui ni le colonel n'avaient apporté la moindre nourriture et, de ce fait, tous deux comptaient sur mes provisions qui consistaient en farine d'avoine, quelques sacs de biscuit et des boîtes de sardines. La farine d'avoine ne les intéressait pas, mais le reste ne dura pas plus d'une dizaine de jours au bout desquels ils se mirent à rôder, sans grand succès, autour des marmites de l'équipage. De tout le voyage, je ne vis jamais le colonel se laver ; et le pot de chambre servait, entre autres choses, à recevoir de la nourriture ! Il était hargneux, désagréable et maladif, et, comme il eut bientôt une éruption sur tout le corps, sa présence dans l'abri que nous étions obligés de partager avec lui était répugnante. Il grognait d'avoir dû embarquer avec une hâte exagérée ; il grommelait contre le manque de variété de mes provisions ; enfin, lui et l'homme de la douane crachaient tout le temps, aussi bien en dehors qu'à l'intérieur du bateau. A bord se trouvait aussi une *mestiza* (métisse) qui s'amusait à attraper des maringouins et les mangeait, pratique observée aussi bien par les Indiens civilisés que par les sauvages. Ce fut un voyage que je n'aimerais pas refaire.

A la *barraca* de Concepción, je m'arrangeai pour obtenir, de la femme du directeur, des vivres parmi lesquels — rareté en ces parages — des confitures anglaises. C'était, dis-je, une rareté parce que les fabricants anglais refusaient énergiquement d'employer des étiquettes rédigées en espagnol et, en conséquence, personne ne sachant ce que c'était, leurs produits ne se vendaient pas.

Le troisième jour après avoir quitté Concepción, nous fûmes pris dans un *surusu* qui ralentit notre marche. Il se mit

(1) Objet qu'on rencontre partout et dont les *mestizos* (métis) ne se séparent jamais, non plus que de leur réveille-matin.

à faire un froid cinglant ; soulevant une fine poussière d'eau, le vent fouettait la rivière jusqu'à ce qu'elle ressemblât à la mer pendant une bourrasque. La vie s'était tue dans la forêt et une sensation d'obscure désolation nous oppressait. Au moment de notre arrivée à Santo Domingo, le soleil avait reparu et notre tristesse s'envola lorsque le señor Arautz, le directeur, eut chargé le *batelón* de bananes, d'oranges et d'autres nourritures fraîches.

— Je regrette pour vous que vous ayez le colonel à bord, me dit-il à pleine portée de voix de l'objet de sa remarque. Je connais ce petit « rien du tout » et je ne vous envie pas !

Le *batelón*, dont les bois étaient pourris, ne tarda pas à nous donner des inquiétudes. Les craintes de l'équipage se justifièrent lorsque, le seizième jour, une souche creva le fond, renversant la femme qui faillit s'étouffer avec une pleine bouchée de moustiques. Nous aurions dû couler, mais la souche fut tant bien que mal débitée à la hache, un morceau de caisse cloué sur le trou et deux hommes furent chargés d'écoper. Une demi-heure plus tard, un autre tronc d'arbre, plus gros cette fois, traversa la pièce, démontrant que, si la foudre ne tombe jamais deux fois au même endroit, il n'en est pas de même des souches ! Celle-ci fut également débitée et tous les vêtements disponibles de l'équipage furent fourrés dans le trou béant pour l'aveugler ; un homme reçut la consigne de rester assis dessus jusqu'à ce que nous eussions la chance d'atteindre la petite *barraca* de Los Angeles. Comme personne d'autre ne paraissait capable de réparer les dégâts, je me procurai un morceau de planche, fis haler le *batelón* à sec, plaçai des bordés à l'intérieur et à l'extérieur, et les fixai à l'aide de longs clous de fer en calfatant bien les coutures avec de l'*estopa*. Cela tint jusqu'à la fin du voyage, mais nous eûmes de nombreuses alertes en entendant, le long de la carène, des grincements et des grattements qui terrifiaient le colonel. Au demeurant, il me fut très reconnaissant d'avoir procédé à cette réparation, si reconnaissant que le lendemain il chipa une cuisse de dindon dans la marmite de l'équipage et, après en avoir mangé le meilleur, m'offrit le rogaton en s'inclinant devant moi.

La « barraca » de SAN ANTONIO, placée en avant-poste de l'empire du caoutchouc, en Bolivie ; à l'époque de Fawcett, le trafic des esclaves s'y exerçait ouvertement.

P. H. FAWCETT (assis) et quelques-uns de ses compagnons, à PORVENIR en 1906,
lors de l'exploration destinée à fixer la frontière de la Bolivie.

Scènes pittoresques de la vie à bord.

A notre arrivée à Cavinas, à l'embouchure de la Madidi, j'étais désespérément impatient d'échapper à mes deux compagnons de cabine, dont les habitudes dégoûtantes et la saleté me donnaient la nausée. L'incapacité de l'équipage et la nonchalance du pilote rendaient le voyage si odieux que j'essayai de me procurer des mules auprès des *padres* de la mission afin de gagner Rurenabaque par terre. Hélas ! toutes leurs bêtes étaient occupées ailleurs ! Il ne me restait plus qu'à continuer de voguer sur le *batelón !* C'était devenu pis que jamais, maintenant que le cuir vert recouvrant le plancher de la cabine était complètement trempé, car, sous l'ardeur du soleil, le puissant parfum qu'il répandait éclipsait jusqu'à celui du colonel.

Nous étions au plus fort de la saison sèche et l'eau était si basse que la forêt de souches rendait notre marche excessivement difficile. Dans une des *barracas* par où nous étions passés, on avait donné un singe au colonel. Il partageait son « ustensile » et ajoutait encore à la saleté de la cabine, mais l'autre ne voulait pas entendre parler de le mettre à l'extérieur. Je découvris alors que le colonel et l'homme de la douane utilisaient ma bouilloire, non pour faire bouillir de l'eau, mais pour boire à même le bec. Cela me mit hors de moi, non que j'eusse refusé de la prêter s'ils me l'avaient demandée — malgré l'éruption du colonel — mais ils n'avaient même pas eu cette correction.

Le temps se réchauffant, les nuages de *mariguis* reparurent. Un avantage du *surusu* était de nous débarrasser provisoirement du fléau que sont les insectes ; ceux-ci, par contre, lorsqu'ils revenaient, rattrapaient le temps perdu et nous rendaient presque fous, à l'exception de madame la passagère pour qui ils constituaient une heureuse amélioration de son menu. Tout allait de travers. Au cours d'un violent orage, le singe tomba par-dessus bord aux cris de désespoir de son maître. Il nous fallut redescendre la rivière à sa poursuite, sur un bon kilomètre, avant de repêcher la petite bête. Au moment où l'orage s'éloignait, retentit une détonation analogue à la décharge d'un canon de campagne et la foudre tomba dans la rivière à cent mètres

de nous, parmi un magnifique déploiement de feu rouge, jaune et bleu. Les hommes eurent une peur affreuse et il fallut les bourrer d'alcool avant qu'ils fussent en état de reprendre la rivière.

Les membres d'un équipage ne travailleront pas sans alcool. Celui-ci les fait avancer comme l'essence fait marcher une automobile et, lorsque l'approvisionnement s'épuise, ils cessent de travailler et refusent de bouger. Notre « carburant » était contenu dans un bidon d'une vingtaine de litres placé à l'intérieur de la cabine ; j'en reconnus l'odeur en me servant de ma bouilloire, ce qui me fit soupçonner le colonel de se servir seul. Je constatai qu'il nous en restait juste assez pour achever le voyage, à condition que le trajet quotidien fût amélioré et qu'au lieu de poursuivre notre marche traînante nous fussions en mesure de progresser à la vitesse normale. J'en fis part au capitaine et suggérai qu'il ferait bien d'obtenir un meilleur rendement de ses hommes. Il se hâta de reprocher notre retard au pilote.

— C'est un mensonge ! rétorqua le pilote. Si tu n'étais pas tout le temps saoul, tu pourrais mieux faire ton travail.

Une bataille aurait pu résulter de cet incident, mais ils n'en vinrent pas aux mains. Ils se bornèrent à un sauvage échange d'insultes dont la plus féroce était « *Indio* », et cela s'acheva par le dialogue suivant :

— Vas-y, tape-moi dessus ! disait l'un.

— Non, non, frappe le premier ! répondait l'autre.

L'équipage avait l'air de vouloir s'en mêler ; privé de direction, le *batelón* descendait la rivière à la dérive, aussi fallut-il qu'une autorité supérieure mît fin à la discussion. Peu après, un *batelón* venu de Riberalta nous dépassa comme si nous étions immobiles ; les remarques ironiques de son pilote faillirent faire renaître le charivari.

La mésaventure suivante fut la mise hors de service d'un membre de l'équipage. En sautant à terre pour ramasser des œufs de tortue, il marcha sur une pastenague qui lui fit une vilaine entaille au pied. Peut-être qu'en faisant exploser de la poudre au-dessus de la blessure — remède énergique — on prévint des complications, mais, jusqu'à la fin du voyage, la

victime gémit sur le plancher du bateau. Un autre homme eut deux doigts enlevés par un *piraña* tandis qu'il se lavait les mains dans la rivière après avoir écorché un singe.

Les œufs de tortue abondaient à tel point que le fond du *batelón* en était rempli, les hommes voulaient les vendre à Rurenabaque. Seulement, longtemps avant d'y arriver, leurs pieds insouciants les avaient réduits en bouillie et une nouvelle senteur vint augmenter la puanteur générale. Pour en ajouter encore une autre, le colonel apporta, à bord, de la *chalona* ou mouton séché. Bien qu'elle fût dans un état avancé de putréfaction et grouillât d'asticots, son propriétaire en faisait grand cas. Pour mon compte, j'estimais que, cette fois, cela avait fini par rendre la cabine intenable et je transportai mon hamac dehors, qu'il y eût ou non des moustiques.

La fièvre et la grippe se déclarèrent à bord, mettant neuf membres de l'équipage hors de service. Avec notre main-d'œuvre réduite, nous luttâmes pour gagner Santa Teresa, à quatre jours en aval de Rurenabaque, où nous nous amarrâmes en attendant que les hommes fussent guéris. Quel plaisir ce fut de descendre à terre, d'échapper à la puanteur du bateau et de respirer à nouveau de l'air pur dans la *barraca* de mon hôte !

Il me donna sur l'expédition germano-suisse contre les Guarayos de la Madidi et sur ses atrocités, de nouveaux détails confirmant le récit qu'on m'avait déjà fait. Une jeune fille, qui s'était enfuie sur le bord de la rivière, y avait été blessée d'une balle. Elle s'agenouilla sur la berge pour se laver le visage et la tête, et c'est dans cette position qu'elle fut impitoyablement massacrée. Avec le courage du désespoir, un des Guarayos attaqua à lui tout seul l'expédition, avec son arc et ses flèches, mais il fut bientôt abattu. J'eus plus tard l'occasion de connaître ces Indiens, et l'abominable façon dont ils avaient été traités par ces lâches brutes m'emplit d'une brûlante indignation, d'ailleurs partagée par tout Bolivien honnête ou tout étranger se trouvant dans cette région. J'ai le regret de dire que les auteurs de ce crime ne furent jamais punis.

Aventures d'un tueur.

Rien n'aurait pu me déterminer à refaire ce voyage de quarante-cinq jours, qui me semblait ne jamais devoir finir. Je n'étais pas près de me débarrasser de l'« envoûtement » de Riberalta. Je pouvais presque entendre les paroles d'adieu vaguement inquiétantes du *delegado :*

— Je regrette que vous nous quittiez, Major. Vous avez accompli à Riberalta un travail des plus précieux. Dommage que vous ne soyez pas prisonnier à perpétuité !

Mais le jour arriva tout de même où tout fut fini ; il n'en demeura qu'un sinistre souvenir. Le 24 septembre, nous arrivions à Rurenabaque où mes amis *gringos* me firent un accueil chaleureux et dont l'hôtel me sembla pourvu des agréments d'une ville.

— Ainsi, vous avez été chez les sauvages ! rugit Don Pacifico, le directeur. Je les connais aussi, les sauvages ; je n'en ai pas tué moins de cent trente en mon temps, et tout seul !

C'était un homme démesurément gras dont les petites jambes pouvaient à peine porter l'énorme poids et l'idée qu'il eût pu tuer quelqu'un était risible.

Harvey, le bandit, était un authentique tueur, mais pas un bavard. C'est seulement après de nombreux verres qu'il devenait tout à fait communicatif et, lorsqu'il s'y mettait, cela valait la peine d'écouter. Cet homme silencieux à la barbe rouge n'était ni hâbleur, ni homme à faire montre sans un motif sérieux, de son adresse extraordinaire au revolver. Tel un authentique bandit du Far-West d'autrefois, sa vie avait dépendu de sa vitesse à tirer et à viser juste. Comme tous ceux qui avaient grandi avant l'apparition du pistolet automatique, il « caressait » son revolver à barillet Smith and Wesson, ce qui signifie qu'au lieu d'armer l'engin et de tirer sur la détente à chaque coup, il maintenait la détente tirée en arrière et manœuvrait le chien à la vitesse de l'éclair avec la paume de l'autre main. Sa tête étant mise à prix, il esquiva les *rangers* du Texas et s'enfuit au sud de la frontière, se frayant un chemin à travers le Mexique dans la fumée des coups de feu, traversa l'isthme de Panama

et arriva en Amérique du Sud. Il connaissait tous les camps miniers de la côte occidentale et ses exploits empliraient un livre.

Un jour, après avoir procédé à un *hold up* dans une grande société minière d'une république voisine, Harvey fut poursuivi par un détachement de soldats. Les ayant conduits sur un point propice, il se retourna brusquement vers eux, son pistolet à la main et, avant d'avoir pu lever un seul de leurs fusils, ils cherchaient déjà « à atteindre le ciel » de leurs mains levées. Il ramassa leurs armes qu'il lança dans la rivière, puis les renvoya avec quelques vigoureux coups de pied. Une autre fois, coincé par une trentaine de soldats, il en abattit un, en descendit un autre qui montrait la tête au-dessus d'un fourré, et le reste jeta les fusils et s'enfuit.

On avait promis, dans le dernier pays où il était passé, une récompense de mille livres sterling pour sa capture, mort ou vif ; mais il n'existait pas de loi d'extradition en Bolivie et ici, au moins, il était en sûreté. Tandis qu'il se dirigeait vers la frontière, il arriva devant une barricade élevée en travers de la piste et derrière laquelle s'abritaient six soldats armés de fusils et prêts à faire feu. Un officier le somma de se rendre, mais il répondit par une rafale. En même temps que l'officier tombait, Harvey se jetait sur la barricade au grondement de son arme. Un autre soldat tomba et les autres se hâtèrent de lever les bras.

— J'eus vraiment honte, me confia-t-il, quand, en les fouillant, j'ai constaté qu'ils n'avaient pas même une seule cartouche pour leurs fusils : leurs cartouchières étaient bourrées de papier !

Nouvelles atrocités.

Quelques *callapos* arrivèrent de Mapiri et furent fractionnés en radeaux pour le retour ; on m'en procura un sans perdre de temps. La joyeuse foule de Rurenabaque me gratifia, au moment de mon départ, de l'habituelle démonstration d'amitié et mes trois hommes d'équipage, poussant sur leurs perches, enlevèrent le *balsa* à belle allure. Je ne leur avais pas seulement promis

une livre chacun pour me faire voyager rapidement ; je leur avais réservé en outre des sardines, du sucre et de l'alcool à volonté. Ils les gagnèrent bien, faisant une excellente moyenne à la perche, remorquant l'embarcation dans les rapides, n'hésitant pas à se mettre dans l'eau jusqu'à la ceinture, besogne que je partageais avec eux. Nous atteignîmes Huanay dans le temps record de quatre jours et demi.

Mon hôte, le *señor* Salamón, avait un vif sentiment de l'importance de son rôle de *corregidor* de Huanay et tout lui était prétexte à nous offrir à boire. C'était un témoignage d'amitié, certes ; comment se serait-il douté de mon dégoût pour l'alcool ? Il était aussi bavard qu'hospitalier ; lui et sa charmante femme n'auraient pu faire plus pour moi.

Gourmet, le *señor* Salamón faisait suffisamment fi du prix exagéré des canards pour en servir un tous les jours. Pendant les jours qui précédaient leur mort, on donnait aux malheureux volatiles une nourriture trempée dans l'alcool, puis, lorsqu'ils étaient dans une ivresse béate, on les gavait d'alcool pur, ce qui avait pour effet de hâter ce que mon hôte appelait une mort glorieuse. Il assurait que ce procédé améliorait la saveur de la viande. Je n'étais pas de son avis, mais peut-être le souvenir de la *chalona* du colonel et des œufs de tortue émoussait-il mon appétit.

Ici, à l'embouchure de la rivière Tipuani, chacun semblait être à son aise ; l'endroit respirait un air de prospérité qui me frappait d'autant plus que j'arrivais d'un long séjour sur la lointaine frontière. On trouvait de l'or partout. Chaque fois que la Tipuani débordait, ce qui était fréquent, elle charriait de l'or et le répandait à Huanay, sur le sable de la berge, où chacun se rendait armé de batées. Personne, toutefois, ne faisait fortune. La rivière regorgeait et regorge toujours d'or, mais ses soudaines inondations empêchaient le soubassement de demeurer assez longtemps découvert pour permettre d'accéder jusqu'au métal. Aussi loin dans le nord que la mine de Santo Domingo ou la rivière Inambari, et même au-delà, l'or abonde, mais c'est une dangereuse affaire que de prospecter. J'ai entendu parler de quatre hommes qui faisaient du lavage à la batée dans une riche

rivière au-delà de Santo Domingo. Au début, ils veillaient prudemment, en raison des Indiens dont ils connaissaient la présence alentour, mais, comme le temps passait et qu'il ne leur arrivait rien, leur vigilance se relâcha. L'attaque se déclencha un matin de bonne heure. Trois furent tués et le quatrième, grièvement blessé, parvint à s'échapper en abandonnant tout l'or péniblement amassé.

L'arrivée d'un convoi de mules réveilla mon espoir de partir bientôt. Espoir que je sentis fort menacé à l'arrivée du colonel venant de Rurenabaque, car je craignais qu'il ne voulût officiellement réquisitionner les animaux. Je tendis la perche à l'*arriero*. Ses mules, lui dis-je, seraient réquisitionnées et il ne toucherait aucune récompense. Il ferait bien mieux de me les louer. Je lui verserais la moitié du prix en avance.

— Alors, *Señor*, ne disons rien et remettons-nous en route avant que personne n'ait pu deviner que nous avons l'intention de partir. Tout sera prêt demain matin à l'aube.

C'étaient de petites bêtes et je pesais presque deux cents livres (1), mais il est étonnant de constater ce dont ces mules sont capables. J'étais affaibli d'être resté si longtemps enfermé dans le *batelón ;* il me fallut plusieurs jours pour retrouver ma forme. Après deux journées d'une route montagneuse que suivait une effroyable piste, grimpant péniblement sur de vastes plateaux et nous laissant glisser le long de descentes à pic, nous arrivâmes à San José, sur la piste de Mapiri. Je m'y arrêtai chez le *señor* Peñaloza, fils d'un Anglais qui avait changé de nom. Lui-même ressemblait à un Espagnol et ne parlait pas anglais, mais son fils avait des cheveux blonds et des yeux bleus.

On racontait aussi loin qu'à San José des histoires d'atrocités. L'une d'elles relatait qu'un Allemand, qui travaillait, il y avait quelques années, dans une entreprise de caoutchouc située près du Mapiri, assassinait en masse les indigènes ; il tuait tout ramasseur de caoutchouc devenu inutile, accordant à sa victime la faveur de boire ce dont elle avait envie avant d'être exécutée. En les alléchant par des promesses mirifiques, il attira du district

(1) Anglaises, soit environ quatre-vingt-dix kilogrammes.

d'Arequipa, au Pérou, trois cents *peones* qu'il nourrissait de soupe claire et d'une tasse de café, le matin, et qu'il envoyait chercher du caoutchouc dans la forêt. Ils ne connaissaient rien au travail et tombèrent presque tous malades. Il ne voulut cependant pas les libérer et tua les plus mal en point, soit quarante à cinquante d'entre eux. Les autres parvinrent à s'enfuir, qui dans la forêt, qui à Apolo, d'où ils retournèrent plus tard au Pérou. Bien qu'accusé de ces atrocités, l'Allemand ne fut cependant pas puni. Il était entouré d'une garde du corps de *mozos* triés sur le volet, et il amassa une fortune grâce au travail de ses ouvriers à demi morts de faim. J'ai la satisfaction d'ajouter qu'en fin de compte il fut abattu par un Indien justicier qui, attendant son heure, le tua à un moment où la vigilance de sa garde s'était relâchée.

L'appel du home.

Malgré tout cela, que ces endroits paraissaient donc civilisés lorsqu'on revenait de la forêt ! Le véritable pain était une nourriture des dieux ; des repas convenablement cuisinés, servis dans des assiettes avec un couteau et une fourchette, paraissaient un rêve merveilleux devenu réalité. Le trajet de la *montaña* à l'*altiplano*, qui, quinze mois plus tôt, m'avait paru si pénible, me semblait maintenant une partie de plaisir. A vrai dire, je souffrais douloureusement du froid des grandes altitudes, mais ce n'était pas plus pénible que le *surusu* des forêts qui vous gelait jusqu'aux os. Avec ses véritables maisons, Sorata ressemblait à une grande ville et La Paz, avec ses agréments et son luxe, produisait un effet presque terrifiant. Le 17 octobre, un énergumène truculent et barbu, dont le chaud soleil des tropiques et la neige étincelante avaient bruni l'épiderme à le rendre presque noir, descendait les rues escarpées de la capitale au trottinement d'une mule fringante qui faisait des écarts et des gambades à la vue des véhicules et des tramways. Si accoutumés qu'ils fussent au spectacle d'hommes arrivant des régions sauvages, les gens s'arrêtaient pour le regarder. Un coup de rasoir, un bon dîner, une nuit passée entre deux véritables draps et des vêtements

civilisés revêtus le lendemain matin, me transformèrent de sauvage en civilisé.

Je remis au président, le général Montes, les cartes et les rapports et on m'offrit d'entreprendre la délimitation de la frontière du Brésil, sur le rio Paraguay. Cette occasion d'effectuer une nouvelle exploration était tentante, elle me conduirait dans une région inconnue, mais il dépendait de Londres que l'on me permît de prolonger mes services. Je répondis que si les autorités britanniques donnaient leur accord, j'en serais enchanté.

— Il me reste un solde de huit cents livres qui appartiennent au gouvernement, *mi general*, dis-je. Dois-je les remettre au Trésor ?

— Je vous prie de n'en rien faire, répondit-il. Il serait inopportun de rendre cet argent maintenant. Faites-moi la grâce d'en accepter la moitié et portez l'autre au crédit de la commission du Paraguay.

J'avais oublié mes difficultés financières au départ de l'expédition pour le Beni et le gouvernement m'exprima sa satisfaction de la rapidité avec laquelle j'avais accompli ma tâche. Les ministres et d'autres fonctionnaires importants de La Paz me témoignèrent la plus grande courtoisie. Si j'avais besoin d'argent, le président me donnait une note pour le Trésor, celui-ci me remettait un chèque et la banque me le payait comptant ; le tout en une heure. Je fis de mon mieux pour répondre aux égards dont on m'entourait en empêchant autant que je le pus qu'il y eût des incidents de frontière lorsque j'aurais entrepris ma nouvelle mission.

J'avais devant les yeux la radieuse perspective de mon foyer. Pour le moment, j'étais rassasié de sauvagerie et je ne pensais plus qu'à mon prochain voyage vers la côte, au *farniente* de la traversée et au spectacle de l'Angleterre avec ses drôles de petits arbres, ses champs peignés et ses villages féeriques. Je pensais à ma femme, à Jack qui avait quatre ans et à Brian, le dernier-né. Je voulais oublier les atrocités, laisser derrière moi l'esclavage, le meurtre, les maladies affreuses et revoir à nouveau de respectables vieilles dames dont l'idée du « mal »

se limitait aux incartades de telle ou telle servante. Je voulais écouter les commérages quotidiens du pasteur du village, discuter avec les campagnards de l'incertitude du temps, trouver le journal du jour dans mon assiette, au petit déjeuner. Pour tout dire, je voulais n'être qu'un homme « ordinaire ». Bêcher mon jardin, border les enfants dans leur lit, après leur avoir raconté une histoire pour les endormir, m'installer auprès du feu avec, à mes côtés, ma femme occupée à ses raccommodages, voilà les choses après lesquelles je soupirais le plus. Il me serait agréable de repartir et d'entreprendre un nouveau levé de frontière, mais si mon gouvernement refusait de prolonger mon congé, eh bien ! les choses n'en iraient peut-être pas plus mal, après tout !

Je fêtai Noël à la maison. Le bienséant hiver anglais passa rapidement et sans à-coups, comme si l'Amérique du Sud n'avait jamais existé.

Les tentations de l'inconnu.

Du plus profond de moi-même, cependant, une faible voix m'appelait. A peine perceptible au début, elle insista jusqu'à ce que je ne pusse plus l'ignorer. C'était la voix des régions sauvages et je savais maintenant que je l'entendrais toujours.

Par un doux après-midi de janvier qui eût ressemblé à une soirée de printemps, sans les arbres dépouillés et les clôtures de haies encore noires, nous nous tenions dans notre jardin à Dawlish Warren. Au-delà des dunes de sable, la mer toujours en mouvement faisait entendre un murmure endormi, le seul bruit en dehors du grondement passager des trains. Alors s'éleva un autre son. Dans une maison voisine, quelqu'un faisait fonctionner un gramophone et avait ouvert la fenêtre pour profiter de la douceur de l'atmosphère ; le disque jouait : *Estudiantina.*

J'étais transporté dans les forêts de l'Acre. Devant moi, la rivière coulait lentement comme de l'or fondu dans l'embrasement du soleil couchant. Les menaçantes murailles vert sombre de la forêt se refermaient pour m'emprisonner et je savais que

mille kilomètres de régions sauvages et cruelles s'étendaient entre moi et la civilisation. Je me trouvais là où la seule loi reconnue était celle du fouet et du fusil, où la seule manière d'y échapper était de puiser l'oubli dans l'ivresse. Je fus secoué d'un nostalgique serrement de cœur. De façon inexplicable et surprenante, je compris que j'aimais passionnément cet enfer. Son étreinte diabolique m'avait saisi, je voulais le revoir.

Le 6 mars 1908, j'embarquai à Southampton sur l'*Avon* en partance pour Buenos Aires. J'y fus rejoint par M. Fisher, mon nouvel adjoint. Ma femme et Jack étaient venus me voir partir et, lorsque sonna la cloche du départ, une partie de mon cœur s'en alla avec eux par la passerelle qui conduisait au quai. Je ressentais l'amertume d'une nouvelle séparation, mais quelque chose m'attirait irrésistiblement, opiniâtrement, très loin, là-bas dans l'Occident.

Chapitre X

ENFER DU POISON ET ROYAUME DE LA FAIM

Une fois au moins dans la vie de chaque homme, la mort est venue le regarder droit dans les yeux... et a passé son chemin. Elle se présente sous de nombreuses apparences, horribles pour la plupart ; mais elle prend parfois des aspects tellement inoffensifs qu'ils attirent à peine l'attention sans, pour cela, être moins meurtriers. Maintes et maintes fois, les événements, dans leur enchaînement, nous conduisent au bord du désastre et s'y arrêtent. Le vol d'une flèche, un centimètre d'écart, une fraction de temps, c'est à d'aussi insignifiants détails que se cramponne le destin. Je me souviens des nombreux dangers auxquels j'échappai de justesse au cours des voyages sur le Beni, l'Acre et l'Abuna. Chaque fois, cela aurait pu être la mort, une mort horrible parce que violente et soudaine, impitoyable selon notre façon de penser. Et, cependant, la mort soudaine, malgré son

instant de terreur et d'angoisse, est vite passée et, si nous examinions les choses sous un angle raisonnable, nous devrions la tenir pour miséricordieuse. Et c'est bien ainsi qu'on doit la considérer, si on la compare à une mort lente par inaction. C'est pourquoi j'estime n'avoir jamais vu la mort d'aussi près qu'en 1908, lorsque nous fûmes pris dans l'enfer empoisonné de la rivière Verde, en Bolivie orientale.

Nouveau point de départ.

La première fois que je vis Buenos Aires, la vaste capitale de l'Argentine, le Paris de l'Amérique du Sud, je n'en fus pas tellement impressionné en dépit de ses magnifiques avenues et magasins. Il émanait de ce lieu des effluves de vice. Il respirait l'opulence, mais son architecture trop riche était de mauvais goût.

Il est vrai que mes premières impressions auraient pu être meilleures si mes bagages avaient moins souffert au moment du débarquement. Tous les colis étaient lancés sur une longue glissière d'où ils débouchaient, avec fracas, sur la jetée de pierre. Les caisses d'emballage contenant de délicats instruments atterrirent avec un choc à vous soulever le cœur, malgré mes supplications de les manier plus doucement.

Quand on eut débrouillé l'enchevêtrement de caisses et d'objets épars et qu'on eut transporté tout cela au *resguardo*, il suffisait de soulever son chapeau et de demander poliment ce bagage aux fonctionnaires de la douane pour que, d'un geste de la main et grâce à un signe cabalistique tracé à la craie indélébile, on m'autorisât à en disposer. Des brigands italiens se précipitaient alors dessus, les enlevaient et les déposaient, en fin de compte, dans un hôtel dont le plus bas prix était assez élevé pour mettre en péril les finances d'un ambassadeur.

Nous avions, cette fois, apporté avec nous un jeu complet d'instruments pour notre travail, des provisions en quantité, toutes sortes d'articles d'équipement et du champagne pour les réjouissances. Je possédais, d'autre part, mille livres en or, à titre de premier acompte, selon les accords avec la commission

gouvernementale. Après deux semaines passées à rêvasser à Buenos Aires, nous partîmes, à bord d'un vapeur de rivière, pour Asuncion, capitale du Paraguay.

A Rosario, la rivière Parana s'élargit en un vaste bassin et, dans le port, soixante vapeurs et de nombreux voiliers se trouvaient au mouillage. Cette ville de cent cinquante mille habitants, d'une grande activité industrielle et entourée de terres richement cultivées, entretient un commerce important. Dans les faubourgs de la ville, les villas des gens riches attestent quelles fortunes on y peut réaliser.

Nous mîmes quatre jours à gagner Asuncion, ville aux révolutions chroniques. Les murailles y étaient grêlées de balles ; les obus d'une pièce de campagne de vieux modèle avaient écorné un bâtiment de la rue principale, que son propriétaire n'estimait manifestement pas devoir réparer.

Les souvenirs de la guerre avec le Brésil sont toujours très vivaces et une haine profondément enracinée, couvant sous la cendre, rappelle les sentiments du Pérou à l'égard du Chili (1). Les soldats mulâtres du Brésil et les Guaranis du Paraguay étaient capables des mêmes atrocités lorsque la discipline se relâchait. Le jeu favori était de « nourrir les petits poissons ». A un piquet enfoncé dans la rivière, on attachait un prisonnier de guerre, dans l'eau jusqu'à la poitrine, après lui avoir fait une légère entaille à l'estomac. Les *pirañas*, qui grouillaient dans le Paraguay et ses affluents, se chargeaient du reste.

A Asuncion, nous nous rapprochions une fois de plus des territoires inexplorés de l'Amérique du Sud, car le Chaco est loin d'être connu à fond et, parmi les Indiens qui l'habitent, beaucoup ne connaissent à peu près rien de la civilisation. Un village d'origine jésuite fut conquis, église et le reste, par des Indiens qui en exclurent rigoureusement tous les hommes civilisés. Je ne pense pas qu'un pays aussi plat et sec offre à l'explorateur un intérêt proportionné aux difficultés que la sécheresse de l'hiver et les inondations de l'été le contraindraient à affronter.

(1) Ces sentiments ont disparu de nos jours et un esprit de coopération internationale se développe en Amérique du Sud.

Les Indiens Chacos entretiennent encore la tradition d'hommes blancs revêtus d'armures que leurs flèches ne parvenaient pas à percer ; la croix y est un symbole de l'Antiquité — non la croix chrétienne, mais la bouddhiste, selon le ministre du Japon à Asuncion. Au Paraguay, existe une tradition selon laquelle ils descendraient de quelque grande race qui avait naguère colonisé le pays ; mais cette tradition ne leur est pas particulière et on la retrouve parmi les tribus d'origine tupi.

Un monstre énorme,
mais qui n'existe peut-être pas !

Un vapeur à roues, sale et bondé, du nom de *Fortuna*, nous fit remonter la rivière Paraguay à travers une contrée qui, située presque au pied du plateau du Matto Grosso, semblait, vue du bateau, plate et sans intérêt. Çà et là, les Indiens Chacos — Lenguas et Chamacocos — étaient sortis de leurs repaires pour voir le monde et travailler. Ils paraissaient assez inoffensifs, mais pouvaient, à l'occasion, créer des ennuis dans les territoires où ils vivent.

On trouve, dans la rivière Paraguay, un requin d'eau douce énorme, mais privé de dents, qui, dit-on, attaque l'homme et l'avale s'il en a l'occasion. On y parle aussi d'un autre monstre de rivière, poisson ou castor qui, en une seule nuit, peut tout arracher sur une étendue considérable de la rive. Les Indiens mentionnent les traces d'un animal gigantesque dans des marais qui bordent la rivière, mais prétendent qu'en dépit de son énormité, personne ne l'a jamais vu. Le requin existe sans aucun doute ; pour ce qui est des autres monstres, mon Dieu ! il y a, sur ce continent de mystère, des choses singulières qui restent encore à découvrir, et s'il peut exister encore d'étranges insectes, reptiles et petits mammifères non catalogués, pourquoi ne s'y trouverait-il pas quelques monstres géants, vestiges d'espèces antédiluviennes qui auraient survécu à l'abri des vastes zones marécageuses inexplorées ? On a trouvé d'énormes empreintes en Bolivie, sur la Madidi, et les Indiens y parlent d'une créature formidable aperçue de temps à autre, émergeant à demi des marais.

Mr. Cecil Gosling, qui, en 1908, était consul d'Angleterre à Asuncion, me montra un insecte bizarre de couleur gris-vert, ressemblant assez à un criquet. Ses ailes inférieures étaient tachetées comme des plumes de paon et sa tête, ainsi que le thorax, étaient l'exacte reproduction de ceux d'un crocodile ! Le hideux aspect de l'insecte aurait pu servir à effrayer des agresseurs éventuels.

A la recherche des vestiges préincas.

On me parla d'une grotte aux environs de Villa Rica, dans la région du haut Parana, où l'on peut voir de curieux dessins et des inscriptions en une langue inconnue. Cela m'amena à une suite d'idées, parmi lesquelles des bribes d'information et des histoires de traditions anciennes recueillies auprès des Indiens, des ramasseurs de caoutchouc et des blancs errant à l'aventure, semblaient s'accorder pour former un dessin prenant une signification croissante. Se pouvait-il, me disais-je, qu'en dehors des Incas il y eût eu d'autres civilisations anciennes sur ce continent et que les Incas eux-mêmes descendissent d'une race supérieure et plus dispersée dont les traces, impossibles à reconnaître pour le moment, auraient cependant été relevées çà et là ? Que penser de Tiahuanaco, Ollantaytambo et Sacsahuaman ? Ces villes n'étaient pas de style inca. D'après les experts, elles existaient lorsque les Incas commencèrent la conquête du Pérou. Etait-il possible que vécussent encore, au cœur inconnu de l'Amérique du Sud, des descendants de ces vieilles races ? Et pourquoi pas ?..

La semence avait germé. Elle se développa, à mon insu, fertilisée ici par une légende et là par un récit. A cette époque, j'étais entièrement absorbé par les exigences de mon travail de frontière et, avant même qu'il fût achevé, je découvris soudain qu'en moi, la curiosité archéologique avait pris racine.

Toujours la tradition des Indiens blancs.

Sur la frontière du Brésil et du Paraguay, pousse une plante connue en guarani sous le nom de *caa-he-eh*. Elle mesure environ quarante centimètres de haut, porte de petites feuilles aroma-

tiques beaucoup plus douces que le sucre ordinaire et qui vaudraient la peine qu'on s'y intéressât. Il en existe une autre appelée *ibira-gjukych*, également petite, dont les feuilles sont salées. On devine les services qu'elles rendraient aux immigrants de cette région.

Les colonnes de moustiques en formation régulière sont une curieuse particularité de la rivière Paraguay. Sur chaque rive, une masse dense et tourbillonnante d'insectes s'élève à une hauteur variant de dix à vingt mètres. Au coucher du soleil, la colonne se brise et, pendant une heure, elle rend la vie intolérable à quiconque se trouve à proximité. C'est au cours de cette heure que les moustiques sont les plus mauvais — il en est de même dans d'autres régions de l'intérieur — mais, la nuit, bien qu'ils ne cessent de vous prodiguer leurs attentions, leurs attaques sont moins sévères.

Des collines abruptes surgissant comme des îles au-dessus des marécages indiquaient que nous approchions de Corumba, le port de rivière brésilien où nous descendions.

La commission brésilienne de frontière nous accueillit à bord avec beaucoup de solennité. Elle était accompagnée du commandant de la garnison et le champagne fit son apparition dans le salon du navire. La ville possédait environ douze cents soldats et un petit arsenal maritime. Au groupe s'étaient joints quelques officiers de marine qui, tous, étaient des garçons tout à fait charmants ; de fait, c'était le dessus du panier du Brésil. La ville elle-même ne manquait pas d'attrait. On y voyait de bons hôtels, des magasins et des rues pavées ; les réceptions qu'on y offrait constituaient une de ses caractéristiques. Nous ne tardâmes pas à regretter l'absence de vêtements convenables, car, dans nos accoutrements de travail, qui étaient tout ce que nous avions apporté, nous nous sentions très gênés. La faute en était à notre secrétaire bolivien. Dans son zèle patriotique, il nous avait décrit la ville comme un établissement de frontière très primitif. Je m'étais attendu à trouver quelque chose comme Rurenabaque ou Riberalta, mais découvris, au contraire, une ville qui s'était bien développée et dont les habitants s'habillaient élégamment.

La région basse et marécageuse où est située Corumba est le paradis des serpents. Les grands — rares, heureusement — passaient pour saisir parfois des bestiaux et même, la nuit, pour enlever des hommes de leurs pirogues. Leur longueur courante était de quatre mètres cinquante à neuf mètres, mais ceux qui étaient vraiment grands pouvaient mesurer le double, voire plus. On entendait la nuit (car c'est la nuit qu'ils se nourrissent) leurs cris à vous donner la chair de poule. Les Brésiliens assurent qu'en ce lieu les serpents venimeux eux-mêmes imitent le cri des oiseaux et des petits animaux pour attirer leur proie. Les gens de cette région portent généralement un petit sac de bichlorure de mercure, persuadés qu'il tient les serpents à distance, et chaque village a une provision de sérum antivenimeux, ainsi que des seringues prêtes à être utilisées sur-le-champ.

Là aussi, on parlait d'Indiens blancs.

— Je connais un homme qui en a rencontré un, me dit le consul de Grande-Bretagne. Ils sont très sauvages et ont la réputation de ne sortir que la nuit. C'est pourquoi on les appelle des « chauves-souris ».

— Où vivent-ils ? demandai-je.

— Quelque part dans la région des mines d'or perdues des Martirios, au nord ou au nord-ouest de Diamantino. Personne ne sait au juste où ils se trouvent. Dans sa plus grande partie, le Matto Grosso est inconnu. Personne n'a entendu dire qu'on ait jamais pénétré dans la région montagneuse du nord, bien que de nombreuses expéditions soient allées là-bas, qui, toutes, se sont perdues. C'est le plus sale pays qui soit. Ecoutez bien ce que je vous dis : si importantes et bien équipées que soient les expéditions, jamais on ne l'explorera à pied. Peut-être que dans cent ans, des avions y arriveront : qui sait ?

Ces paroles avaient pour moi une importance qui me les rendait inoubliables.

Les soldats fuyaient la frontière,
que défendirent suffisamment maints serpents... et un fantôme.

Il n'est pas nécessaire de décrire un levé de frontière. Ils se ressemblent tous et ce qui leur donne de l'intérêt, ce sont les

événements fortuits et non le monotone tran-tran du travail en lui-même. Les Brésiliens étaient des gens sympathiques, mais nullement pressés d'activer la besogne ; en fait, toute activité leur inspirait un dégoût prononcé. C'était à moi à le mener à bien et j'avais l'intention d'y parvenir sans retards évitables.

La Bolivie possédait une rive et des feux pour la navigation sur la ligne frontière du lac Caceres. Aucun des soldats et des *peones* n'aurait accepté de camper aux abords de cet endroit, par crainte du fantôme qui les importunait chaque nuit et errait dans le camp, en répandant le plus grand effroi. Nous fûmes dans l'impossibilité de trouver à cette hantise aucune explication, mais il en existait certainement des signes incontestables.

Puerto Suarez, le plus proche village bolivien, avec sa population abrutie par l'alcool, se composait d'un misérable groupe de huttes couvertes de palmes ; il était situé à une douzaine de kilomètres de Corumba, à l'extrémité occidentale du lac Caceres. Isolé six mois de l'année par les inondations, il tirait son existence de la contrebande nocturne qui s'y faisait avec la ville. Puerto Suarez était infesté de serpents, dont les plus dangereux étaient le *cascabel* et le *surucucu* ou « maître de la brousse ». Je ne peux dire avec certitude avoir jamais entendu ces variétés venimeuses émettre un son quelconque, mais on assurait qu'elles le faisaient, imitant plus ou moins bien le cri des oiseaux, comme je l'ai dit plus haut, afin de les attirer.

On trouve généralement les *cascabeles* par « nœuds » d'une demi-douzaine de serpents. Leur morsure entraîne la mort qui survient dans un flot de sang sortant du nez, des oreilles et des yeux. Le « maître de la brousse » est toujours hargneux ; on dit qu'il peut mettre un homme aux abois. Une seule morsure amène une mort rapide, mais la bête ne s'en contente pas et continue à mordre jusqu'à épuisement de son venin.

Au commencement de juillet, nous avions achevé tout le travail que nous pouvions accomplir dans le voisinage de Corumba et il n'y restait plus qu'à préciser la frontière, loin dans le nord, sur la rivière Guaporé. En 1873, une commission avait, par erreur, pris pour la source de la rivière Verde un cours

d'eau entièrement différent. La frontière convenue suivait la rivière Verde, mais — et c'était là le *hic* — personne ne l'avait jamais remontée et l'on avait tracé son cours sur les cartes entièrement au jugé. On avait mis sur pied un projet tendant à la remplacer, en tant que ligne frontière, par un autre tracé qui aurait porté préjudice à la Bolivie ; étant avant tout un explorateur et, comme tel, attiré par n'importe quelle sorte de risque, je décidai de dissiper les doutes gênants qui planaient sur la question. Fatale décision ! Si j'avais su ce que j'entreprenais, la Verde serait probablement demeurée inexplorée jusqu'à ce jour.

— Qu'en dites-vous ? demandai-je à Fisher. Vous sentez-vous de force ?

— Oh ! j'irai. Mais ne croyez-vous pas que c'est un travail plutôt insolite ? Ça va faire un précédent, vous savez. Le contrat ne l'exige sûrement pas.

— Si nous ne le faisons pas, cette frontière sera toujours une pomme de discorde. Je reconnais qu'aux termes du contrat nous ne sommes pas obligés d'explorer la rivière. Mais il y a le désir naturel qu'on a de mener un travail au mieux de ses possibilités et la satisfaction personnelle d'être le premier à pénétrer dans des régions où d'autres n'ont pas osé s'aventurer. D'autre part, je n'ai pas l'intention de faire le pied de grue à Corumba pendant des mois.

Le jaguar mélanos.

Nous procédâmes aux préparatifs nécessaires. Un colon écossais nommé Urquhart, établi du côté bolivien, se joignit à nous et, accompagnés de six *peones*, nous entamâmes la remontée de la rivière à bord de la chaloupe de la Commission. Les Brésiliens étaient ravis. Un tracé précis de la rivière supprimerait les aménagements compliqués et peut-être âprement contestés relatifs à une nouvelle ligne frontière. Ils accordèrent à notre projet leur fervente bénédiction.

Après un parcours de deux cent quatre-vingt-six kilomètres,

nous atteignîmes le *rancho* (1) de Descalvados ; on nous y loua des chariots pour nous conduire par terre, avec nos provisions, au village bolivien de San Matías où j'espérais trouver des animaux qui nous permettraient de continuer notre voyage. Le trajet fut sans histoire, si ce n'est la panique répandue par une panthère noire (2), à un endroit appelé Bahia de Piedra. La crainte de cette bête avait dépeuplé la région sur plusieurs kilomètres à la ronde, car sa férocité et sa force colossale la fait redouter terriblement. La valeur de sa fourrure — vingt fois celle du jaguar (3) — ne parvenait même pas à tenter les chasseurs locaux.

Un triste spectacle.

Le préfet de Santa Cruz, conformément aux instructions présidentielles, ayant averti les autorités de San Matías d'avoir à aider la Commission par tous les moyens, l'achat des bêtes fut grandement facilité. Le *corregidor* était un homme capable et énergique, secondé par un *teniente* et une douzaine de soldats, mais San Matías, ô Seigneur, quel endroit ! La population, composée surtout d'Indiens, se sustentait d'alcool ; le bétail de Descalvados venait marauder chez eux et il régnait un état de guerre permanent entre eux et les *gauchos* du *rancho*. Un Belge dément, employé à l'extrémité de Descalvados touchant San Matías, avait pour habitude de canarder les Indiens, de sa véranda, pour le plaisir d'assister à leurs contorsions. On disait que le directeur belge avait maltraité les Indiens jusqu'à ce qu'ils se fussent enfuis en Bolivie. Le sang avait certainement dû couler à flots et chacun, ici, se vantait d'avoir tué quelqu'un. Une célébrité locale s'était distinguée en massacrant à coups de hache deux hommes endormis. Tout habitant mâle portait un revolver sur la hanche et un couteau caché quelque part sur

(1) Ferme d'élevage de bétail.
(2) La panthère n'existe pas dans le nouveau monde. Il s'agit ici d'un jaguar présentant un cas de mélanisme, c'est-à-dire de coloration exceptionnelle et pathologique *(N. du T.)*.
(3) Du jaguar ordinaire, s'entend (Voir note précédente).

lui ; tous, cependant, furent accueillants et assez aimables avec nous, encore que, le plus souvent, ils fussent ivres. En dehors de sa population de brigands, la principale curiosité de San Matías était les grottes calcaires de Cerro Boturema. A leur sujet, couraient toutes sortes de récits incroyables dont la plupart étaient à base de fantômes, car la superstition est d'autant plus prononcée que la vie humaine est moins respectée. On trouvait, à l'intérieur des grottes, des mares dont l'eau, par moment, était remplie de poissons et, d'autres fois, n'en contenait plus, bien qu'elles parussent ne communiquer avec rien.

La place du village, envahie par la mauvaise herbe, était couverte de vieilles bouteilles, de boîtes de conserve vides et de bananes pourries. Des Indiens à l'air sombre étaient tristement accroupis à l'ombre d'une église en adobe, dont le clocher penché s'élevait à une dizaine de mètres du restant de la bâtisse. Des blancs boliviens, qui semblaient entièrement désœuvrés, se vautraient sur des chaises délabrées, moitié à l'ombre et moitié au soleil, à la porte de leur demeure. De la « garnison » — une hutte où habitaient les douze soldats — un clairon, dont les appels sonnaient pour rien, maintenait un simulacre de puissance militaire qui ne trompait personne. Pour autant que j'aie pu m'en rendre compte, on n'y faisait aucun travail. L'endroit était si déprimant que j'étais disposé à excuser l'énorme consommation de boisson. Notre désir dominant était de nous en aller et, lorsque nous partîmes, il n'était que temps.

Changement de décor.

Le pays environnant avait l'air d'être grillé, à l'exception de la pampa dont l'herbe offrait de bons pâturages. L'existence incertaine qu'on y menait et la coutume locale de voler du bétail en avaient empêché le développement. Loin au nord et au nord-est, s'étendait la Serra do Aguape où la tradition voulait qu'une colonie d'esclaves nègres en fuite — un *quilombo* — se fût installée. Il est possible qu'elle y existe encore ; mais personne ne va dans les montagnes pour s'en informer. Deux petites *estancias*, Asuncion et San José, se trouvaient près de la frontière

bolivienne ; sur la première, se dressait une colline passablement élevée d'où l'on pouvait découvrir les précipices abrupts du *Monde perdu*, les collines de Ricardo Franco, en face de la vieille ville de Matto Grosso, à cent vingts kilomètres de là. Les cerfs et les nandous abondaient et les marais pullulaient de canards. A un jour ou deux de marche au nord, on pouvait voir des traces d'Indiens sauvages. A l'époque où le Brésil était un empire, tout le pays formait un vaste *rancho* appartenant au baron Bastos, mais depuis longtemps il était abandonné.

Nous atteignîmes Casal Vasco, ancienne résidence du baron, après avoir traversé le rio Barbados, une étendue d'eau de soixante-dix mètres de large qui était heureusement à son niveau le plus bas et n'avait pas plus d'un mètre quatre-vingts de profondeur. Il était facile, d'après les ruines, de juger de la magnificence passée de cette vieille localité, avec sa forteresse féodale composée des carcasses de plusieurs grandes maisons ; de leurs toits défoncés, au soleil couchant, les chauves-souris s'envolaient par milliers. Il émanait quelque chose d'étrange et de menaçant de ces créatures maléfiques, se détachant sur l'or du ciel, avant de se disperser dans le crépuscule. Certaines grandes chauves-souris frugivores, dites « renards volants », étaient d'une telle taille qu'on eût dit des ptérodactyles. Une demi-douzaine de familles nègres, vivant dans la terreur perpétuelle des sauvages, habitaient des cabanes tout près de là.

Nous campâmes une seule nuit à Casal Vasco, puis nous nous mîmes en route pour une marche facile qui, en une journée, nous amena, après avoir traversé les *campos* sur une distance de trente-cinq kilomètres, à Puerto Bastos. C'était le printemps dans l'hémisphère sud et, à part le vert perpétuel des palmiers, les bandes et îlots de forêt parsemant la plaine n'étaient qu'une masse de couleurs éclatantes. Jamais je n'avais vu une telle abondance de fleurs, ni beauté pareille à celle que cette journée déployait en teintes vives de jaune, de rouge et de pourpre. Des papillons brillants, plus magnifiques même que n'importe quelle fleur, ajoutaient à ces merveilles. Aucun peintre, je crois, n'aurait pu les rendre.

Une capitale déchue.

Les chariots et les animaux repartirent de Puerto Bastos pour San Matías et, dans une petite *montería*, nous nous mîmes en route pour descendre la rivière Barbados jusqu'à Villa Bella de Matto Grosso. Cette ville, depuis longtemps abandonnée, réduite de nos jours à n'être plus qu'un assemblage de maisons et d'églises mornes, bien que toujours solides, se trouve sur la rive est du Guaporé ; c'est à peine si l'on se souvient qu'il fut un temps où c'était la capitale du Matto Grosso. Quelques nègres habitaient des maisons à moitié en ruine et toutes rafistolées, le lòng des rues silencieuses, où ils semblaient vivre d'à peu près rien. Le jour, ils cultivaient quelques petites plantations de canne à sucre et de manioc ; la nuit, ils se barricadaient à l'intérieur des maisons, par crainte des Indiens qui rôdaient dans les rues. De riches gisements aurifères avaient été exploités dans le voisinage, mais ils étaient maintenant épuisés. Une horrible maladie appelée *corupçao* s'était alors abattue sur la ville, y occasionnant tant de morts que les survivants, terrorisés, s'étaient enfuis. Dans l'une des églises en ruine se trouvait une étonnante réunion d'objets en vieil argent, que contenaient deux coffres de bois : chandeliers, modèles de caravelles et de galions, boîtes, statuettes et colifichets de tout ordre.

Il y a quelque chose d'indiciblement triste dans une ville fantôme. On se représente par l'imagination la vie quotidienne de la population disparue, ses joies et ses soucis, ses aspirations et ses distractions. Lorsque des êtres humains abandonnent une demeure, ils laissent inévitablement derrière eux des lambeaux de leur personnalité ; il émane, d'une ville désertée, une mélancolie si prenante que le moins sensible des visiteurs ne peut pas ne pas l'éprouver. Les anciennes villes en ruine en conservent beaucoup moins et ne nous impressionnent pas autant. Ce sont les endroits abandonnés depuis peu qui étreignent le plus le cœur du visiteur. La ville de Matto Grosso en était un exemple frappant. Elle me faisait penser à une autre, Cobija (1), qui avait été en son

(1) Rien de commun avec la ville du même nom, sise sur l'Acre, dont il a été question au chapitre VII.

temps un port de mer bolivien florissant, entre Tocopilla et Antofagasta, sur ce qui est aujourd'hui la côte du Chili septentrional. Elle perdit sa qualité de débouché de la Bolivie sur le Pacifique lors de la guerre de 1879, mais l'active cité de Cobija était déjà morte, dévastée par un terrible tremblement de terre et ravagée par un raz de marée. Il règne, sur les fantômes des villes californiennes des années de prospérité, une mélancolie analogue, dont l'émotion a été si parfaitement exprimée par Debussy, dans son étude pour piano *La Cathédrale engloutie.*

« *Il m'arrive d'être aussi suspertitieux*
qu'un Indien... »

Au milieu des débris d'une église, je retrouvai les vestiges de ce qui avait été naguère le trône de l'évêque, un énorme siège surmonté d'un dais. Il n'était pas entier, mais, à part le siège, les morceaux semblaient au complet, aussi les rassemblai-je, les enroulai-je dans de la toile et, en fin de compte, les rapportai-je en Angleterre. Il me sembla que ce trône constituerait pour ma femme un cadeau unique et je ne voyais rien de mal à le prendre, car ses éléments étaient en train de pourrir parmi les pierres du sol de l'église. La restauration fut confiée à un ébéniste de Cawlish, mais, avant qu'il ne commençât le travail, je veillai à ce que les pièces fussent déballées et soigneusement désinfectées afin d'éliminer toute trace d'infection provenant de Villa Bella où avait régné la peste.

Je ne regardai pas à la dépense pour le faire réparer. Le siège et le dos furent remplacés par du cuir, un beau maroquin couleur de miel et, lorsqu'il fut achevé, il avait vraiment bel aspect. J'eus, pendant quelque temps, le plaisir de voir ma femme assise sur le trône des évêques de Matto Grosso, au bout de la table de la salle à manger ; mais, en concordance avec l'installation de ce meuble chez nous, elle commença à souffrir d'une maladie mystérieuse.

Elle me dit un jour :

— Je crois que je commets un sacrilège : moi, une protestante, m'asseoir sur le siège sacré d'un prélat catholique !

Il peut m'arriver d'être aussi superstitieux qu'un Indien, mais j'ai eu plus que ma part d'épreuves singulières. Le soupçon du malheur qui nous menaçait n'était pas né, que je savais déjà que la chaise devait disparaître. Je pris une étiquette, y inscrivis l'adresse de l'Oratoire de Brompton, South Kensington, Londres, et expédiai le siège sans l'accompagner d'un mot d'explication. « Qu'ils lui trouvent l'histoire qu'ils voudront », me dis-je.

Les origines du siège furent, naturellement, un mystère pour l'Oratoire et le restèrent jusqu'à ce que ma femme y allât et dît ce qu'il en était. Le siège doit s'y trouver encore et j'espère que son retour à la foi à laquelle il appartient ne fut accompagné que de bienfaits.

Le « trésor de la Verde » : soixante livres sterling cachées... par Fawcett lui-même !

La ville de Matto Grosso se trouvait à l'un des bouts d'une ligne télégraphique allant à Cuyaba, ligne stratégique installée par le gouvernement. Grâce à elle, je parvins à envoyer un câble en Angleterre et à recevoir la réponse dans les vingt-quatre heures ; le prix en fut d'ailleurs considérable. Ce ne fut pas une petite affaire, car le télégraphiste n'avait jamais entendu parler de l'Angleterre et dut entrer en contact avec son service central par « télégraphone » pour savoir où ce pays se trouvait ; d'autre part, l'envoi d'un message par un étranger était, dans cet endroit perdu, un fait sans précédent !

L'embouchure du rio Verde était située en aval, à 1° de latitude nord ; lorsque nous y arrivâmes, il fallut disposer des gardes pour la nuit. Nous courions, en effet, le risque de rencontrer des sauvages sur une rive ou sur l'autre — et ils avaient mauvaise réputation — tandis que le Guaporé était connu pour le danger que présentaient ses anacondas. La largeur de cette rivière atteignait parfois cent mètres ; dans les parties larges, elle coulait lentement, très encombrée d'une écume épaisse. Cette écume, connue sous le nom de *camelote*, ralentissait considérablement notre marche et, par moments, rendait le cours

de la rivière difficile à retrouver, car, de chaque côté, s'étendaient, en forêt, des lagons qui en étaient remplis.

En eau libre, des *bufeos* gambadaient autour du bateau. Les loutres aboyaient furieusement contre nous, la tête et les épaules hors de l'eau, tandis que nos chiens leur répondaient en donnant de la voix avec frénésie. Deux fois, nous aperçûmes des Indiens sur les rives, mais ils disparurent aussitôt dans la brousse, nous laissant nous demander si nous n'avions pas été victimes d'une illusion. La nuit, les singes *nocturnos* aux yeux en boules de loto hurlaient leur défi, criblant de pierres nos hamacs et nous arrachant à un sommeil dont nous avions grandement besoin. Nous voyions fréquemment un oiseau bizarre, très rare, comme je l'appris par la suite, ressemblant, lorsqu'il étendait ses ailes en vol, à un énorme papillon « paon ». Je n'ai jamais su son nom.

Même si sa latitude ne nous avait pas été connue, il n'y eût pas eu de difficulté à reconnaître l'embouchure de la Verde, car un ancien poteau frontière datant de 1873 se dressait toujours dans la forêt. Ici, nous nous trouvions dans une nouvelle région où la rivière était limpide comme le cristal. De grandes tortues se chauffaient au soleil sur les bancs de sable, le poisson abondait et la rivière grouillait de pastenagues faciles à prendre à la foëne et très comestibles.

Nous remontâmes à la perche aussi loin que nous pûmes, mais arrivâmes bientôt à des collines où commençaient des rapides ; nous fûmes obligés d'admettre que les bateaux ne pouvaient remonter plus haut.

— Et maintenant, qu'allons-nous faire ? demanda Urquhart. Ne me dites pas qu'il va falloir continuer à pied !

— Il n'y a pas d'autre solution, répondis-je. Nous allons être obligés d'abandonner tout ce que nous ne pouvons pas porter à dos et de suivre, par terre, le cours de la rivière. Ça va être dur, mais il faut le faire.

— Et la nourriture ? intervint Fisher. Nous ne pouvons pas en porter suffisamment pour tout le trajet.

— Il va falloir compter sur ce que nous pourrons trouver. Nous ne pourrons en emporter qu'assez peu à cause des instru-

ments ; et ceux-ci, naturellement, il n'est pas question de les abandonner.

Après avoir accosté, nous débarquâmes et coulâmes l'embarcation dans un trou d'eau, afin de ne pas attirer l'attention des Indiens. Toutes les provisions en supplément, ainsi que les instruments que nous pouvions laisser, tout cela fut enfermé dans deux caisses métalliques et enterré au-dessus du niveau des hautes eaux. En raison de leur poids, nous laissâmes soixante livres sterling en or dans l'une des caisses. Peut-être est-ce ainsi que prennent naissance les légendes de trésors enfouis. En tout cas, le bruit de mon trésor enterré se répandit sur le Guaporé, en amont comme en aval, la somme se gonflant à chaque nouveau récit. L'histoire me poursuivit pendant des années et, la dernière fois que j'entendis parler du « trésor de la Verde », il avait grossi jusqu'à soixante mille livres. A ce compte-là, le jour viendra où il attirera du dehors, peut-être même des Etats-Unis ou d'Angleterre, des chercheurs de trésors à l'esprit aventureux, et la recherche infructueuse de mes soixante souverains en or épuisera les ressources de quelque groupement financier. Bien entendu, ces narrations enthousiastes ne mentionnent pas le fait que nous avons, par la suite, retrouvé le matériel enterré. Puisse l'éventuel chasseur de trésor méditer sur la morale de cette histoire !

L'expédition en proie à la famine.

Il fallait bien suivre la rivière. Il aurait été plus facile de nous en éloigner et de contourner les pénibles broussailles, mais la rivière formait frontière et il était essentiel d'en faire le relevé avec une précision absolue, sinon l'expédition n'eût pas eu de raison d'être.

L'eau de la rivière était devenue amère et les poissons l'avaient abandonnée. C'est sans doute pour la même raison qu'il n'y avait plus de gibier ; il est vrai que le bruit que nous faisions en frayant notre chemin à coups de sabre d'abattis aurait effarouché tout ce qui se trouvait dans notre voisinage.

Il n'y avait aucune trace d'Indiens, non plus que de raisons pour qu'il y en eût maintenant, aussi relachâmes-nous la garde nocturne et nous en rapportâmes-nous aux chiens pour donner l'alarme le cas échéant. Les arbres à caoutchouc abondaient, vierges de l'extraction des *seringueros*.

Nous avions commencé notre marche le 15 septembre ; six jours plus tard, les *peones* avaient épuisé leurs vivres ; quant à nous, nous partageâmes le reste de nos rations, mais le 23, tout avait été consommé. Nous trouvâmes des palmiers nains, mangeâmes les choux palmistes — repas fort insuffisant — et nous ne fûmes pas longs à constater que nous nous affaiblissions. Le 25 septembre, nous aperçûmes un dindon... seulement il nous avait vus le premier ! Le 30, nous dûmes accomplir le travail rebutant de nous tailler un chemin à travers une forêt de *tacuaras*, sorte de bambou qui pousse en enchevêtrement de branches munies d'épines impressionnantes. Le lendemain, nous découvrîmes un nid d'abeilles et nous avions tellement faim que nous nous précipitâmes dessus. Le miel en était fermenté et nous ressentîmes de violentes douleurs d'estomac qui nous pliaient en deux. Le 2 octobre, un des chiens trouva un nid d'oiseau contenant quatre gros œufs de nuance bleu ciel. Le chien en reçut un en récompense et les trois autres n'eurent d'autre effet que de nous faire ressentir encore plus notre faim. Le lendemain, nous arrivâmes à la source de la rivière et trouvâmes quelques palmiers *chontas* ; cette espèce donne des noix à peu près de la taille d'une bille et presque aussi dures.

— Eh bien ! nous sommes arrivés ici sans dommages, dit Fisher. Mais comment allons-nous rentrer ?

« Certainement pas, me dis-je, par le chemin que nous avons pris pour venir ! »

— Nous allons trouver un chemin parfait. Nous n'avons plus besoin de suivre la rivière. Je pense que nous pouvons repartir en passant par les collines.

— Plût au ciel que nous puissions ! marmonna Urquhart.

Peut-être pourrions-nous, mais, de toute façon, nous allions avoir à lutter pour y arriver.

— En voilà assez ! dis-je. Nous allons nous mettre en route.

Ressaisissez-vous et faites une autre figure. Si les *peones* sentent que nous flanchons, ils n'auront jamais assez de cran pour sortir de là. Si nous devons succomber, ce sera en marchant, compris ?

La colonne affamée arrive au « Monde perdu ».

Nous mourions alors littéralement de faim. La facilité avec laquelle nous trébuchions et tombions indiquait une faiblesse croissante, bien que nous n'eussions aucune difficulté à porter nos sacs qui pesaient maintenant trente livres. Les voix des autres et les bruits de la forêt semblaient venir de très loin, comme à travers un long tuyau, car nous étions atteints de la surdité que provoque l'inanition. Notre situation paraissait absolument désespérée. Il nous fallut des efforts considérables pour prendre des observations et procéder à la triangulation reliant la source de la rivière à Villa Bella, mais si nous n'avions pas effectué ce travail, nos souffrances n'auraient servi à rien, et nous n'acceptions pas qu'elles fussent inutiles, sans songer qu'elles le seraient pourtant si nous ne devions jamais sortir de cet enfer ! Au souvenir des forêts du Guaporé regorgeant de gibier, nos *peones* avaient tendance à se mutiner ; qui aurait pu les en blâmer ? L'eussions-nous voulu qu'il n'était pas question de retourner par le chemin suivi en venant, car il n'aurait plus été possible d'y faire de nouvelles observations et nous aurions sûrement été arrêtés dans les lagons.

Au-dessus de nous, se dressaient les collines de Ricardo Franco, aux sommets plats et mystérieux, aux flancs entaillés par de profondes *quebradas*. Ni le temps ni l'homme n'avaient jamais touché ces cimes. Elles s'élevaient comme un monde perdu, boisé sur les sommets, et l'imagination pouvait s'y représenter les derniers vestiges d'une époque depuis longtemps révolue. A l'abri de l'évolution, des monstres datant de l'aube de l'humanité devaient toujours errer sur ces hauteurs que nul ne leur disputait, emprisonnés et protégés qu'ils étaient par les falaises impossibles à escalader. C'est ce que pensa Conan Doyle lorsque, plus tard à Londres, je lui parlai de ces collines et lui en montrai des photographies. Il me fit part de son projet

d'écrire un roman sur le centre de l'Amérique du Sud et me demanda des renseignements que je serais heureux, lui dis-je, de lui procurer. Il en résulta, en 1912, *le Monde perdu* qui parut en feuilleton dans le *Strand Magazine* et, plus tard, en un volume qui obtint un succès mondial.

Nous efforçant de trouver une sortie en cette direction, nous nous enfonçâmes dans ces collines, mais, à notre désespoir, nous constatâmes que les cañons, profondément creusés aux flancs des montagnes, étaient impossibles à traverser. Cent fois nous fûmes obligés de nous arrêter au bord d'un effroyable précipice et de retourner, découragés, à notre point de départ, avec chaque fois moins d'énergie. Combien de temps tiendrions-nous ? C'était la question vitale. A moins de trouver rapidement de la nourriture, nous serions trop faibles pour en sortir, quelle que fût notre route, et cela ferait une expédition de plus dont on n'entendrait plus jamais parler.

Les chiens se couchèrent et moururent
et les Indiens voulaient les imiter.

Ne voyant plus le *capataz* des *peones*, je le soupçonnai de s'être couché pour mourir comme font les Indiens lorsque tout espoir a disparu. Je partis à sa recherche, découvris ses traces et le dénichai dans le *monte*, sorte de maquis broussailleux ; il s'était assis le dos à un arbre et pleurait comme une fille au cœur brisé !

— Allons, lui dis-je en le prenant par l'épaule, debout, l'homme ! Qu'est-ce qui t'arrive ?

— Laisse-moi tranquille, dit-il en repoussant ma main, laisse-moi mourir ! Je veux mourir, j'en ai assez.

Quelque sympathie que vous ressentiez, la douceur, dans ces cas-là, n'est pas recommandée. Je sortis mon couteau de chasse et lui en piquai les côtes jusqu'à ce qu'il criât et sautât sur ses pieds.

— Je te le défends bien ! m'écriai-je. Tu ne vas pas te coucher et mourir comme ça. Si tu meurs, ce sera debout, à moins que tu ne préfères le couteau.

Le portage d'un « batelon » près de Riberon, rendu indispensable par l'état de la Madeira impraticable à cause des rapides.

A la source de la VERDE. Les membres de l'expédition faillirent mourir de faim au cours de cette exploration à travers brousses et forêts. Fawcett est le plus grand des deux

Il ne répondit pas, mais sursauta dans un dernier sanglot et partit en chancelant vers le camp, me tenant, sans aucun doute, pour un démon.

Je réunis la troupe et lui fis part de mes intentions :

— Notre seul espoir est de suivre la ligne de faîte. Je crois qu'elle nous fera sortir d'ici. Nous ne pouvons nous en tirer par la route des collines, ni par le chemin que nous avons pris pour venir ; c'est donc là notre seule chance.

Il y eut un gémissement consterné, car cela signifiait que nous jouions nos existences sur un simple espoir. J'appelai Fisher et Urquhart.

— Il est préférable d'enlever leurs fusils aux *peones* dès que nous en aurons l'occasion. Ils prétendent que c'est s'engager dans une fausse direction que de suivre la ligne de faîte et ils peuvent déserter. Privés de fusils, ils n'oseront pas, par crainte des Indiens.

Or, les Indiens n'étaient pas loin. La nuit, nous voyions leurs feux çà et là, mais jamais un sauvage ne se montra. Il était affreusement décevant de constater qu'ils nous évitaient avec une telle obstination, car nous les aurions bien accueillis dans l'espoir d'obtenir quelque nourriture.

Ayant repris notre marche, nous rencontrâmes une autre difficulté. Le sol était couvert de touffes d'herbe dure et glissante qui poussait sur des cailloux branlants. Tous les pas ou tous les deux pas, nous glissions et, faibles comme nous l'étions, souvent nous nous étalions. Il fallait alors un effort presque surhumain pour nous relever, car nos sacs semblaient nous clouer au sol. Qu'il eût été bon de s'allonger là, rien que s'allonger et se reposer ! Les *peones* n'avançaient que sous les menaces et les coups, et la peine que nous nous donnions pour les maintenir en marche stimulait notre énergie défaillante. Ce n'est pas par colère que je les frappais et c'est à contrecœur que je les traitais avec une brutalité apparente, mais dans le seul dessein de les obliger à lutter pour leur vie.

Bien qu'ils n'eussent comme nous-mêmes, que la peau sur les os, nos chiens étaient l'objet de fréquents coups d'œil voraces. J'avais résolument écarté toute suggestion de les tuer et de les

manger. D'abord, j'aime trop les chiens ; d'autre part, ils pouvaient nous aider à trouver de la nourriture. De façon ou d'autre, ils étaient arrivés, en chassant, à se maintenir en vie bien que nous n'eussions pu découvrir ce qu'ils avaient déniché. Ils n'avaient même pas l'air épuisés. Cependant, ils finirent par se coucher simplement en rond, dans l'herbe, et s'endormirent pour ne plus se réveiller. Il était difficile d'imaginer une mort plus belle et plus sereine. Les *peones* indiens auraient voulu suivre leur exemple, se coucher et s'endormir pour toujours. Au lieu de cela, nous les talonnions.

Le miracle du 13 octobre.

C'est un miracle qui nous sauva ; pour moi, du moins, ce fut alors et ce sera toujours ce qui se rapprochait le plus de ce que nous appelons miracle. Le 13 octobre, sentant que nous étions à la dernière extrémité, je fis ce que je n'avais jamais oublié de faire dans les cas de nécessité trop pressante : prier à haute voix pour obtenir de la nourriture. Sans m'agenouiller, mais en me tournant à l'est et à l'ouest, j'appelai à l'aide, me *persuadant* que cette aide allait se présenter. C'est ainsi que je priai et, un quart d'heure plus tard, un cerf apparut dans une clairière à cent mètres de nous.

Les autres le virent en même temps et c'est dans un silence haletant que je décrochai ma carabine. C'était presque tenter l'impossible, et contre tout espoir, que de tirer, à cette portée, avec une carabine Winchester au recul brutal; et celui qui n'en peut plus de faim et de soif n'a guère de chances de viser juste, ni de tenir posément son arme immobile.

— Pour Dieu, ne le ratez pas, Fawcett !

Le murmure rauque venait de tout près, dans mon dos. Rater ! Tout en visant le long du canon qui tremblait, je savais que la balle atteindrait son but. La puissance qui avait répondu à ma prière y pourvoirait nécessairement. Jamais je n'ai tué aussi nettement : l'animal tomba sur place, l'épine dorsale brisée.

Les *peones* engloutirent leurs parts, peau, poils et tout.

Quel dommage que les chiens n'eussent pas vécu quelques jours de plus ! Nos ennuis étaient passés. Le lendemain, nous trouvâmes un nid d'abeilles plein d'un miel excellent ; le 15, nous découvrîmes enfin un chemin qui descendait des collines dans la forêt du Guaporé, et le 18, nous arrivions à une petite colonie nègre où nous nous procurâmes du sucre grossier obtenu en faisant bouillir de la sève de canne à sucre.

Le 19 octobre, nous étions de retour à Villa Bella, dont les tristes rues et les maisons vides nous remplirent d'allégresse après la solitude absolue de la forêt. Nous y avions laissé des provisions. Le lait condensé et la farine d'avoine constituèrent pour nous un régime infiniment meilleur que le sucre. En reprenant des forces, nous nous rendions de plus en plus à cette évidence, que seul un miracle nous avait sauvés.

Un télégramme réjouissant du général Pando m'attendait à Villa Bella. Escomptant notre heureux retour, il nous envoyait ses félicitations et demandait à quelle adresse il pourrait envoyer l'argent qui nous était dû. Il était loin de penser qu'il s'en était fallu de peu que la Verde n'eût prématurément mis fin à notre tâche. La rivière était enfin explorée et son cours se révélait absolument différent du tracé fait au jugé en 1873. Elle prenait naissance dans des sources et non dans un lac, comme on l'avait cru. L'ensemble complet de nos observations permettrait d'en tracer avec précision chaque kilomètre sur la carte, donnant ainsi à la Bolivie un précieux territoire de trois mille kilomètres carrés. Nos épreuves et nos souffrances trouvaient leur pleine justification.

Nous suivîmes la ligne télégraphique jusqu'au Jauru, en une assez bonne marche sur une piste passablement praticable, et descendîmes des collines de l'Aguapé à Porto Esperidião, une *estancia* située sur la rivière. Nous nous y procurâmes une grande pirogue qui nous mena à Caxocira. Un accueillant Brésilien nous offrit une bonne nourriture et nous fournit un bateau pour aller à Descalvados où nous arrivâmes le 18 novembre.

Nous y reçûmes un accueil glacial. Quelqu'un avait répandu la rumeur malveillante que nous nous étions plaints de tous côtés de la façon désagréable dont on nous y avait traités lors de notre

dernier passage. On nous accusait d'avoir dit que n'importe quel colon nous aurait offert une meilleure hospitalité. Il n'y avait pas un mot de vrai dans tout cela et pareil mensonge ne pouvait avoir été propagé que pour nous discréditer. Toujours est-il qu'à la longue les gens sortirent de leur réserve et, en fin de compte, rendirent notre séjour aussi agréable qu'ils purent.

Nous descendîmes la rivière en chaloupe jusqu'à Corumba où, à notre grande confusion, on nous acclama comme des héros. Les Brésiliens étaient pleins d'admiration pour quiconque bravait volontairement une rencontre avec les *bugres*, comme ils appelaient les sauvages, et il nous fut impossible de leur faire admettre que nous en avions à peine entrevu quelques-uns au cours de toute notre expédition.

Cinq des six *peones* moururent des suites du voyage. Le sixième, celui que j'avais fouaillé de la pointe de mon couteau, vint à moi l'année suivante et me demanda de m'accompagner à nouveau. Il ne parlait que de ce qu'il appelait « la vigueur anglaise » et ne me gardait pas rancune. Il m'accompagna, au contraire, en donnant les signes du plus grand dévouement.

Le résultat de cette exploration fut que les deux commissions furent d'accord pour se rendre, l'année suivante, sous ma direction, à la source de la Verde, tandis qu'une troisième équipe brésilienne remontait la rivière et en vérifiait le cours pour recouper mes tracés. Après quoi, nous dresserions conjointement les repères en vue de déterminer la frontière de façon définitive.

Chapitre XI

LE TREIZE NOUS PORTE MALHEUR

En mai 1909, nous étions de retour à Buenos Aires, faisant des tentatives désespérées pour remonter la rivière et échapper à une grève générale qui paralysait tout et prenait chaque jour plus mauvaise figure. Un penchant pour le communisme s'était révélé parmi les ouvriers italiens de la ville et les bagarres entre travailleurs étaient fréquentes. Au cours de l'une d'elles, un exalté déchargea son revolver dans la foule tandis qu'un autre enfonçait son couteau dans le cheval d'un policier. Ce fut le signal des troubles. Une fusillade se déclencha, il y eut de lourdes pertes et la grève commença.

La nourriture se fit rare, on barricada les magasins contre les pillards. Les « jaunes » avaient de la chance quand on ne les tuait pas. Bien que ce ne fût pas une véritable révolution, une atmosphère lugubre n'en planait pas moins sur la ville. Les policiers se comportaient magnifiquement, en dépit des attaques subrepticement lancées contre eux et de l'abominable habitude des grévistes de leur lancer du vitriol à la figure.

Le trafic était presque entièrement suspendu sur la rivière, mais nous arrivâmes à obtenir un passage sur un vapeur du Lloyd Brasileiro, le *Ladario*, et même à nous procurer des véhicules pour transporter nos bagages au quai, assis nous-mêmes au sommet du chargement et entourés d'une escorte de policiers fortement armés. Cette ligne assurait un excellent service côtier, mais le *Ladario* était son plus mauvais bateau et, comme il était bondé de Brésiliens de la plus basse classe, aucune cabine n'était disponible. Heureusement, sur les bateaux de rivière, on peut se passer de cabine, car on y a la faculté d'accrocher un hamac n'importe où.

Les amusements de Corumba.

Asuncion était dans les affres d'une de ses révolutions périodiques et se trouvait en état de siège ; les journaux de Buenos Aires nous en avaient fait toutefois une description beaucoup trop sombre. Quoi qu'il en soit, nous arrivâmes à Corumba dans les délais prévus et y apprîmes que la section brésilienne de l'expédition était déjà partie pour le nord.

Pendant la durée de nos préparatifs, nous résidâmes à l'hôtel Gatti et, cette fois, nous avions des vêtements convenables pour les réceptions auxquelles nous pourrions être invités ; nous n'eûmes, bien entendu, aucune occasion de les porter. Notre hôte, le *senhor* Gatti, était le plus délicat des hommes, et il avait besoin d'avoir du tact, car, une nuit, se déroula à l'hôtel une scène regrettable.

Un jeune Bolivien faisait à quelques Brésiliens le vieux tour des allumettes qui consiste à en enfoncer deux à une extrémité de la boîte, à en tendre une autre entre les deux et à l'allumer de façon qu'elle saute au loin. Un des Brésiliens se trouvait assis dans la ligne de tir et le projectile vola sur le bout de son nez et y resta collé. Le Brésilien n'eut pas l'idée de l'enlever ; au lieu de cela, il poussa des hurlements de douleur et injuria le Bolivien, tandis que les autres riaient aux larmes. Il considéra leur attitude comme une insulte ; tout le monde se mit à parler à la fois et, par on ne sait quelle voie mystérieuse,

l'affaire prit une tournure politique. Sans l'intervention du *senhor* Gatti, le sang aurait coulé ; à l'époque, tout homme, à Corumba, portait un petit pistolet automatique et il était rare qu'une semaine passât sans coups de feu meurtriers.

Deux missionnaires anglais arrivèrent en ville, brûlant du zèle de convertir les Indiens du Matto Grosso. Le jeune Bolivien qui avait fait le tour des allumettes vit en eux deux victimes idéales pour ses mystifications. Il les emmena, un soir, sur le balcon de l'hôtel et leur montra, tout le long de l'horizon uniforme, les feux éloignés des petites fermes qui s'élevaient sur des parcelles de terre ferme au milieu du marais.

— Voyez ! dit-il triomphalement. Voici les feux de camp des sauvages. Il y en a tout autour de nous qui nous épient, n'attendant qu'une occasion propice pour razzier la ville.

— Ces Indiens sont-ils méchants ? demanda anxieusement un des missionnaires.

— Méchants ? Je vous crois, qu'ils sont méchants ! Ce sont des cannibales, tous, sans exception !

Il n'en fallait pas plus. Le lendemain, les missionnaires s'en retournaient par la rivière. A la vérité, il n'y avait pas un Indien sauvage à cent cinquante kilomètres de là !

Nous quittâmes Corumba le 13 juin — encore un 13, qui allait nous être, cette fois, moins favorable — et nos espoirs d'avoir conjuré le mauvais sort s'évanouirent dès le début, en découvrant, après l'embarquement des bêtes, que notre chaland s'était mis à faire eau de façon inquiétante. Il était trop tard pour réparer ; comme le voyage ne devait durer que quelques jours, nous décidâmes de continuer, mais répartîmes les *peones* en équipes pour travailler aux pompes. Cette nuit-là, je fus réveillé dans la cabine de la chaloupe par un bouillonnement de mauvais augure le long du bord. Je bondis sur le pont et saisis une hache juste à temps pour couper les cordages amarrant la chaloupe au chaland, au moment où celui-ci coulait avec tous les animaux à bord. Les trois *peones* dormaient près des pompes du chaland et eurent la chance de pouvoir se sauver dans les cris et la confusion. Seules, une ou deux bêtes furent capables de se libérer et de nager jusqu'à terre ; les bœufs et tous les autres animaux furent

noyés. C'était pour notre troupe une perte grave, et cependant je décidai de continuer et de compter sur la chance pour assurer nos transports.

Les accidents mortels,
considérés comme une occasion de jubiler.

Avec l'aide du directeur belge de l'*estancia* ou *rancho* de Descalvados, nous réussîmes à nous y procurer deux chariots. Pendant qu'on cherchait les bœufs nécessaires, nous vécûmes assez confortablement à bord de la chaloupe, mais l'atmosphère était chargée de l'odeur des détritus et des os brûlés provenant de l'usine où l'on tuait le bétail pour le mettre en conserve et auprès de laquelle nous étions amarrés. Nos *peones* passaient leur temps à pêcher, dans la rivière aux eaux corrompues, des *piraña*s, ces méchants petits poissons carnivores qui grouillaient par milliers auprès des abattoirs, et rendaient les rivières si dangereuses.

C'est là que, peu de temps auparavant, un des *peones* de l'*estancia* était tombé dans la rivière. Au moment même où son corps touchait l'eau, des nuées de *piraña*s se ruèrent sur lui et, le lendemain, on retrouva son squelette nettoyé de toute chair. Le directeur me raconta un cas semblable qui s'était passé dans une *estancia* près de Corumba. Une nuit, un éclaboussement se fit entendre ; un ouvrier qui dormait se réveilla et demanda :

— Qu'est-ce que c'est ?

Un autre répondit :

— C'est seulement Ladriguez qui est tombé dans la rivière.

Le premier grogna quelque chose et se rendormit. L'infortuné Ladriguez n'eut même pas le temps de pousser un cri : avant d'être remonté à la surface, il avait été littéralement mis en pièces par les *piraña*s*!*

Un soldat brésilien en pantalon rouge pêchait à bord d'une pirogue, dans le port de Corumba, lorsqu'en mordant à sa ligne, un gros poisson le fit tomber dans l'eau. Il s'accrocha à l'arrière de la pirogue en poussant des cris ; quelque temps après, des rameurs, sur une autre pirogue, partirent du rivage et s'appro-

chèrent pour voir ce qui provoquait tout ce bruit. Au lieu de repêcher le soldat, la seconde pirogue remorqua l'autre jusqu'à la grève où on s'aperçut que le soldat était mort ; ses doigts étaient toujours crispés au plat-bord, mais il ne restait pas une particule de chair sur ses os depuis la ceinture. La seule pensée de cette aventure fut, pendant des jours, une source de grand amusement ! On ne s'apitoyait jamais sur le sort des victimes d'accidents mortels. La femme même et les enfants du défunt haussaient les épaules et se mettaient promptement en quête d'un nouveau chef de famille.

J'étais souvent obligé de traverser des rivières à la nage pour fixer un cordage de l'autre côté afin d'y haler le matériel. Il me fallait faire très attention et m'assurer que je ne portais sur le corps ni coupure ni écorchure, car il n'en fallait pas plus pour attirer ces diaboliques petits poissons. Lorsque j'étais dans l'eau, les orteils me picotaient en pensant à eux et, quand je me hissais enfin sur l'autre rive, c'était avec un inexprimable soulagement.

De Descalvados, la chaloupe retourna à Corumba et nous partîmes dans les chariots pour San Matías. Nous trouvâmes que l'endroit était plus délabré que l'année précédente et qu'on s'était énormément battu dans la région. Au poste de police, gisait un Brésilien qui se sentait très malheureux : il venait de recevoir mille coups de fouet pour avoir tué un homme à coups de couteau. Des serpents à sonnettes avaient fait leur affaire à plusieurs habitants et un très charmant aristocrate français que nous avions rencontré l'année précédente à Trinidad, près de Descalvados, avait été assassiné. L'endroit respirait la mort, bien que les gens fussent aimables et hospitaliers lorsqu'ils n'étaient pas engagés dans quelque tentative criminelle. Les conditions dans lesquelles ils vivaient étaient telles qu'ils avaient droit à quelque indulgence. Ce qui était moins excusable, ce fut l'acte commis par nos deux *peones* indiens qui disparurent avec une grande quantité de marchandises et deux des meilleures mules parmi celles que j'avais eu le bonheur d'acheter.

Périlleuse traversée de la Barbados.

La réduction de nos moyens de transport nous obligea à laisser sur place une quantité de provisions, lorsque nous quittâmes San Matias le 1er juillet. Afin de faire des observations du haut du mont Boa Vista, nous nous arrêtâmes pendant un jour à Asuncion où nous entendîmes les rumeurs concernant le trésor de la Verde qui était monté à trente-sept mille livres et continuait à grossir ! Quelques jours plus tard, nous rejoignîmes une partie de la commission brésilienne occupée à vérifier d'anciens repères ; ses membres nous traitèrent royalement.

Les serpents étaient le fléau de cette région. D'un côté du chemin, les broussailles sèches grouillaient de crotales, tandis que, de l'autre côté, les lagons et les marais étaient hantés par les *jararacas*. Un jour, ma mule fit un bond par-dessus un crotale qui venait de surgir des broussailles ; ces bêtes savent, en effet, découvrir rapidement les petits serpents, alors qu'elles semblent avoir une certaine difficulté à reconnaître les gros. Une autre fois, ma mule allait enjamber ce que nous pensions tous deux être une branche tombée en travers de la piste, lorsqu'elle s'immobilisa brusquement en frémissant. Regardant par terre, je découvris avec horreur que la « branche » était un fragment d'un grand boa constrictor de quinze à vingt centimètres de diamètre. La terreur paralysait la mule et le reste de la troupe était loin derrière. Je poussai un cri soudain, la piquai des éperons et lui appliquai un coup de fouet sonore sur la croupe. Elle partit comme une fusée, vola par-dessus le serpent et continua sur deux cents mètres au moins, avant que je pusse l'arrêter, encore tremblante de frayeur. Je retournai pour avertir les autres ; j'arrivai pour les voir exécuter un feu roulant avec leurs winchesters contre le boa, mais celui-ci glissa simplement dans la broussaille où il disparut.

Nous trouvâmes la rivière Barbados considérablement gonflée et le gué, large de cent cinquante mètres au moins, encombré de *camelote*. Energiquement soutenus par les hommes des chariots, les *peones* refusaient de traverser sous prétexte qu'il y avait des *bichus* dans la rivière — ils entendaient par là

des caïmans ou des anacondas. Les animaux pouvaient nager et les chariots flotter, mais auparavant, quelqu'un devait traverser avec un mince cordage et haler les bagages enroulés dans des peaux ou installés sur des radeaux. On ne pouvait rien faire d'autre et il fallait que j'y allasse. Tout en me déshabillant, je me rappelais que, peu avant, un cheval et son cavalier avaient été emportés au même endroit, et cela me faisait ressentir une étrange défaillance au creux de l'estomac.

Une fois de l'autre côté, il fut facile de faire traverser les bagages en les halant. Pacheco, qui ne savait pas nager, dut traverser sur une bille de bois, procédé utile à connaître. N'importe quel tronc d'arbre droit de huit à quinze centimètres de diamètre peut faire l'affaire, à condition qu'il flotte. A un bout, on attache un petit morceau de bois qui dépasse et auquel on accroche les vêtements. On se met à califourchon à l'autre bout et on pagaie avec les mains. L'équilibre est très facile à tenir. Une des extrémités du tronc s'enfonce sous le poids du passager, mais cela fait se dresser l'autre bout, celui des vêtements, bien au-dessus de l'eau.

Les chiens furent transportés enfermés dans des peaux, comme les bagages. Les caïmans peuvent ne pas attaquer les êtres humains, mais s'élancent toujours sur un chien. On prétend qu'ils ne font rien à quiconque traverse avant midi, mais qu'après, et jusqu'au soir, on court des risques. Les bœufs nagèrent, remorquant les chariots qui flottaient, et il n'y eut aucun contretemps.

Panique devant des ombres.

Nous trouvâmes Casal Vasco désert ; les sauvages avaient tué les hommes en représailles de coups de feu qu'on avait tirés sur eux, mais ils avaient épargné les femmes et les enfants. A Puerto Bastos, nous renvoyâmes les chariots ; une partie des bagages fut expédiée par bateau jusqu'à la ville de Matto Grosso et les mules se mirent en route à travers le pays, suivant un chemin difficile qui comportait plusieurs traversées de la

rivière Barbados. Lorsque nous le rejoignîmes, le gros de la commission brésilienne occupait le pavillon du télégraphe dans la vieille ville de Matto Grosso ; le lendemain, le commandant Oliveira partit pour l'embouchure de la Verde avec un médecin, un adjoint et une montagne de provisions.

Son expédition joua de malheur. Oliveira tomba dans l'eau, la fièvre s'empara de lui et il fut obligé de retourner à Villa Bella. Les autres ne purent remonter la rivière. Ils découvrirent une de nos pirogues de 1908, brisée et renversée au milieu des arbres, à dix kilomètres en aval de la Verde, et repérèrent notre piste, mais durent gagner la rivière Guaporé où ils demeurèrent jusqu'à ce qu'une expédition de secours les sauvât, six semaines plus tard.

Le commandant Lemanha, qui devait m'accompagner, déboucha de la piste de San Matías avec six soldats armés jusqu'aux dents. Nous traversâmes la rivière et campâmes pour la nuit dans une petite hutte au milieu d'une clairière, au pied des très hautes collines de Ricardo Franco.

Soudain, une fusillade éclata dans la forêt et deux soldats hors d'haleine remontèrent au camp.

— Les sauvages ! crièrent-ils. Ils attaquent de tous côtés !

— Combien ? Où çà ? leur demanda précipitamment Lemanha, tout en passant la lanière de son pistolet et en vérifiant le magasin pour s'assurer qu'il était chargé.

— Des milliers, *mi comandante!* lui répondit l'autre. Mais à nous deux, le caporal Pereira et moi, nous les avons repoussés !

Fisher et moi partîmes en reconnaissance. Tirer sur des sauvages était bien la chose la plus dangereuse à faire. C'était nous désigner immédiatement comme des ennemis. Mais nous n'eûmes pas à nous inquiéter, car nous ne trouvâmes trace d'aucun. En réalité, les deux soldats avaient ouvert un feu nourri sur des ombres, et rien d'autre !

La hutte était très vieille et son toit fourmillait de serpents et d'araignées. A peine y étions-nous entrés, que nos jambes furent couvertes de ces insupportables petites tiques blanches appelées *garapatas do chão* et nous mîmes longtemps avant d'être débarrassés de l'irritation de leur morsure. Plutôt que de devoir

affronter cette hutte pendant la nuit, nous préférâmes aller dormir dans les bois.

Du sommet de Ricardo Franco, à huit cents mètres au-dessus de la rivière, la vue était magnifique, mais ce n'était pas une petite affaire que d'y conduire les animaux. L'un d'eux roula cul par-dessus tête sur la pente escarpée et plongea contre un arbre dans un bruit épouvantable. Il resta là jusqu'à ce qu'en tirant nous l'eussions remis debout ; puis, sans avoir l'air de s'en trouver plus mal, il reprit nonchalamment la montée.

Arrivés au sommet, il nous fallut tailler dans une forêt épaisse, le long de plusieurs kilomètres, un sentier pour les bêtes. Il nous avait suffi en 1908, mais la piste doit être plus large pour les animaux de bât que pour les hommes. Fisher et moi, aidés de deux *peones*, nous nous chargeâmes de tailler dans le bois.

Nous retrouvâmes bientôt notre ancienne piste, suivîmes la ligne de faîte et, seize jours plus tard, arrivions à la source de la Verde. Une semaine nous suffit pour y achever notre besogne et élever le poteau frontière ; alors, n'ayant pas assez de vivres pour un séjour supérieur à dix jours, je décidai de regagner Villa Bella et, comme convenu, de laisser Lemanha attendre le groupe de la rivière.

Au bord du Paraguay.

Nous décidâmes de revenir sur nos pas en utilisant la carte détaillée dressée la dernière fois pendant notre retour. Ce serait une intéressante façon d'éprouver son exactitude, car elle avait été dressée à la boussole et les distances mesurées au pas. Le mesurage au pas donne en moyenne deux mille pas pour une distance d'un kilomètre six cents en terrain relativement facile et deux mille deux cents en forêt. Nous fûmes assez surpris de constater que notre carte donnait de parfaits résultats ; le troisième jour, en effet, nous arrivions au sommet de la montagne que nous avions gravie à notre départ de Villa Bella et, le lendemain, nous entrions de nouveau dans la vieille ville où le commandant Oliveira, déjà revenu de la Verde, attendait anxieusement des nouvelles du reste de sa troupe.

Je lui dis que nous n'avions pas vu ses hommes. Il se refusait à croire qu'ils n'avaient pas atteint leur destination, mais finit par envoyer un bateau de secours en aval, sur le Guaporé, pour aller à leur recherche. On les découvrit sur la rive gauche, dépourvus de nourriture et mal en point. Pendant ce temps, Lemanha attendit à la source de la Verde, jusqu'à ce que ses vivres se fissent rares ; il prit alors le chemin du retour, très inquiet du sort du groupe de la rivière. Il était absolument clair que, sans notre voyage de 1908, la carte de cette section n'aurait jamais été dressée (1).

En nous dirigeant sur San Luis de Caceres, un très beau chat-tigre noir, à peu près de la taille d'un fox-hound, traversa la piste devant nous, effrayant les mules. Ce sont des bêtes sauvages absolument impossible à apprivoiser. Là, nous fûmes dévorés par les tiques qui fourmillent en hiver dans le Matto Grosso. Elles grimpaient sur les jambes des mules, couvraient le nez des animaux et emplissaient leurs yeux. Suspendues par grappes aux roseaux et aux branches, elles se laissaient tomber sur nous quand nous passions. Chaque soir, nous en arrachions cent ou deux cents de notre corps où elles laissaient d'irritables petites morsures que nous n'osions pas gratter.

Dans une accueillante *estancia* sur le Jauru, je vendis les les bêtes et donnai au propriétaire une selle en échange de laquelle il nous fit transporter à San Luis de Caceres, un petit village au bord de la rivière Paraguay, entre Corumba et Cuyaba. Il nous raconta qu'une troupe avait trouvé, en amont, au confluent de la rivière avec une autre, de grandes pépites d'or brut dans le gravier.

(1) Après toutes les souffrances qu'il y avait endurées, mon père aurait été amèrement déçu s'il avait soupçonné que ce qu'il avait pris pour la source de la Verde n'était en aucune façon la vraie. Il avait suivi ce qui paraissait être le bras principal, mais la Verde est une rivière faite de nombreux petits bras et l'un d'eux donnait dans une vaste masse d'eau, non loin de son embouchure. La véritable source fut découverte par le colonel Bandeira Coelho en 1946, à une certaine distance dans le sud-ouest de la position donnée par mon père. Néanmoins, à l'époque où j'écris, la position de 1909 est toujours considérée comme la source officielle *(Note de Brian Fawcett)*.

Un homme se noie : et de rire !

A San Luis, où la rivière a environ cent cinquante mètres de large, la population du village s'était groupée sur la rive opposée pour nous faire un accueil enthousiaste, car la nouvelle de notre arrivée nous avait précédés. Une pirogue bondée d'hommes, de femmes et d'enfants vint nous chercher ; elle était si chargée qu'il ne restait que cinq centimètres de franc-bord. Nous nous y installâmes et l'eau turbulente, soulevée par une forte brise, arrivait presque à passer dangereusement par-dessus le plat-bord. Au milieu de la rivière, Pacheco, craignant de mouiller ses vêtements, se leva. Les autres essayèrent de conserver l'équilibre de la pirogue, mais une rafale de vent la fit pencher, elle s'emplit et coula, ne remontant que lorsqu'elle fut débarrassée de son chargement. Ceux qui ne savaient pas nager s'accrochèrent à la pirogue qui flottait entre deux eaux et les autres nagèrent en direction de la rive. Je portais de lourdes bottes et ma culotte était gonflée et alourdie par l'eau qui l'emplissait. Tenant d'un bras levé au-dessus de ma tête une veste dont la poche contenait le précieux rapport de l'expédition, je trouvai que ce n'était pas une besogne facile que de gagner le bord en nageant de l'autre bras ! Un homme se noya.

Il y avait longtemps que la population qui nous attendait n'avait vu quelque chose d'aussi divertissant. Tous riaient aux éclats et les efforts de l'homme qui se noyait les amusait follement. On ne fit pas le plus petit geste pour nous aider en quoi que ce fût, et lorsque Pacheco, lamentable nageur, parvint de justesse à atteindre la berge et y resta couché, tout haletant, dans la vase, ce furent de nouveaux éclats de rire.

Pour une commission internationale de frontière, cette arrivée manquait totalement de dignité, mais les *pirañas* n'auraient pas laissé un survivant s'il s'était trouvé une fabrique de viande de conserve quelque part en amont de Descalvados ! Je portais six montres de précision dans ma ceinture, ce qui faisait un joli poids; cependant, l'eau ne pénétra que dans une seule.

Une semaine plus tard, un vapeur de rivière arriva et nous montâmes à bord.

Prisonniers de guerre!

Une nouvelle révolution avait éclaté au Paraguay, les vapeurs fluviaux avaient été saisis et nous étions bien en peine de savoir comment aller de Corumba à La Paz. Mais un remorqueur, qui descendait la rivière avec deux gros chalands en remorque, entra dans le port et nous amenâmes son patron à tenter le passage. Fisher et moi embarquâmes avec lui ; nous accrochâmes nos hamacs sur l'un des chalands et le convoi se mit en route dans le courant vaseux.

A une centaine de kilomètres en aval, monta à bord un détachement du gouvernement paraguayen, composé d'un petit major plein de suffisance et de quarante soldats, ce qui eut pour résultat de nous faire temporairement réquisitionner plus loin, à Olimpi, comme transport de troupe. Deux cents nouveaux soldats embarquèrent sur les chalands et l'encombrement devint gênant. Mais, à notre grand soulagement, un bateau remontait la rivière ; comme on le soupçonnait d'être aux mains des révolutionnaires, cent cinquante hommes débarquèrent des chalands au moment où il accostait et s'amarrait à la berge. Le major disparut dans sa minuscule cabine et en ferma la porte au verrou, tandis que ses hommes l'attendaient vainement. Il se trouva que l'autre bâtiment était un bateau ami et que ceux qui le montaient voulaient seulement nous donner des nouvelles de la révolution. Les soldats revinrent à bord.

De quoi nourrir le communiqué.

Nous descendîmes avec circonspection jusqu'à Medanos, une *estancia* de l'*American Quebracho Company* et, le commandant refusant de s'aventurer plus loin, les soldats, pieds nus et déguenillés, furent obligés de débarquer. Je lui offris cent livres sterling pour mouiller ses chalands et forcer le blocus, mais il refusa de prendre le risque. Je descendis alors à pied le long de la rive gauche et essayai de louer une chaloupe à une ferme d'élevage appelée Terreros, sans plus de succès. Poussant mes

recherches plus loin, je trouvai un Paraguayen qui me prêta gratuitement un simple youyou, en me demandant seulement de le laisser à Puerto Murtinho.

Avec une grande couverture comme voile, Fisher et moi continuâmes notre voyage dans le canot, nous réjouissant d'y être autrement mieux qu'à bord du chaland infesté de rats.

— Je me demande si nous pourrons arriver jusqu'à Murtinho sans nous faire arrêter, murmura Fisher, tandis qu'allongés, à moitié endormis dans la chaleur du soleil, nous glissions sur le youyou presque sans faire de bruit.

Je levai les yeux et aperçus un nuage de fumée noire qui traînait au-delà de la prochaine courbe.

— Non, répondis-je. Selon toute apparence, les difficultés viennent à notre rencontre.

Une petite vedette prétentieuse apparut ; elle modifia sa route pour venir à nous. Comme elle approchait, nous vîmes que le pont était entouré de sacs de sable et que la gueule d'un canon de campagne de vieux modèle se dressait, menaçante, au-dessus de l'étrave. Les fusils pointant de partout, elle vira et vint se ranger le long de notre bord.

— Qui êtes-vous ? hurla un homme muni d'un mégaphone.

Nous le lui dîmes, en insistant sur l'importance de notre rôle international.

— Allez à Puerto Murtinho !

Et, en guise d'avertissement, il ajouta :

— Et attention ! Pas de blagues !

Je changeai la barre et nous reprîmes le vent, tandis que, derrière nous, la vedette, pour s'assurer que nous obéissions, partait dans un grand remous, les sacs de sable du pont bordés de faces noires et de canons de fusils. Pour ces coupe-jarrets, c'était là une bataille capitale et peut-être la première grande victoire navale de la révolution ! Nous étions prisonniers de guerre ; à notre arrivée dans le port, le youyou fut saisi et nous-mêmes transférés à bord du *Pollux*, petit vapeur fluvial qui servait de camp de concentration provisoire pour les étrangers.

Un camp de concentration flottant.

Bien que ce fût un port brésilien, les révolutionnaires y avaient établi leur quartier général et des troupes hétéroclites faisaient — sans armes — l'exercice sur la *plaza*. Pendant leurs loisirs, les soldats se saoulaient, voulaient tout casser et nous menaçaient, à grand renfort de gestes, de nous couper la gorge.

Un colosse, prisonnier avec nous, prétendait être un boxeur célèbre qui avait mis hors de combat les meilleurs hommes de la côte du Pacifique, aux Etats-Unis.

— Oui, Monsieur, grondait-il, aucun homme ne peut tenir devant moi !

En dépit de ses grands discours, lorsque quelque révolutionnaire ivre arrivait en brandissant son couteau et en vociférant des menaces, il avait tôt fait de s'éclipser et nous commençâmes à nous méfier de ses vantardises.

— Ils me cherchent, s'excusait-il. J'ai un silencieux Maxim pour carabine et ils sont au courant. Ils me tueront pour s'en emparer.

Il nous le montra et me pria de l'accepter en cadeau. Je l'ai toujours et le garde à titre de curiosité.

Un petit Barbadien ivre, qui faisait partie du personnel du bord, avait jaugé notre gros ami et se mit à l'injurier.

— Si ce sacré nègre ne la boucle pas, jura le boxeur, je vais lui dire deux mots !

Loin de baisser le ton, le Barbadien devint plus insolent et finit par sortir des grossièretés que l'autre ne pouvait tolérer. Dans un beuglement de rage, le boxeur arracha sa veste et, se ruant sur l'autre, il enfonça ses dents dans le bras noir et ses ongles dans la figure du petit homme. Ce faisant, il reçut sur la bouche un coup sec, mais appuyé.

Hurlant et accrochés l'un à l'autre, ils roulèrent sur le pont aux encouragements des dix-neuf autres prisonniers, tandis que les gardes révolutionnaires se groupaient autour d'eux en se réjouissant d'avance. Quel spectacle quand, en fin de compte, l'enchevêtrement fut dénoué et que le lourd boxeur en sortit

sanglant et jurant ! Les énormes épaules s'en étaient allées avec la veste et le grand corps en forme de bouteille s'évasait en une obésité malsaine. Cela devint la grande plaisanterie du bord et il nous épargna dorénavant ses vantardises.

Bien que ce retard nous fît faire du mauvais sang, les journées n'étaient pas monotones. Nous voyions des réfugiés tout nus, qui avaient essuyé des escarmouches en amont, traverser la rivière sur des bacs, depuis la rive opposée, et des cadavres dériver en flottant sans que les *piraña*s les eussent touchés, sans doute parce que le sang qui était en eux n'était plus frais. L'un d'eux descendit avec l'avant-bras et l'index pointés vers le ciel, étrange spectacle que tout le monde sortit voir. Dans le lointain, nous entendîmes des rafales saccadées de fusils et nous fûmes bien certains que le prétentieux petit major ne se trouvait pas dans la bagarre ! Deux révolutionnaires montés, tirant des coups de revolver contre tout et tous, arrivèrent, un jour, tout fringants, près de la jetée. Aveuglés par la boisson et complètement inconscients, ils répétèrent cette performance plusieurs jours de suite, après quoi la police brésilienne sortit et les abattit.

Je parvins, après de longues difficultés, à avoir une entrevue avec le chef révolutionnaire qui écouta, avec beaucoup de patience et de courtoisie, mes plaintes contre la détention d'une commission internationale et fut d'accord pour nous laisser partir sur l'*Ilex*, un vapeur fluvial brésilien qui, pour je ne sais quelle raison, était autorisé à circuler. C'était assez chic de sa part, car nous avions toutes les chances d'être arrêtés et interrogés par la « Marine », à Palmas Chicas, quelques kilomètres plus bas, où l'on pourrait considérer que nous en savions trop long. De plus, il nous avertit que tous nos bagages risquaient d'être saisis.

Le navire dut, en effet, stopper, les papiers furent vérifiés et les passagers minutieusement examinés. Le fonctionnaire en chef, Dr Cayo Romero, homme d'aspect très distingué, vint à nous ; il savait évidemment qui nous étions, car il nous autorisa à passer. La flotte révolutionnaire se composait de huit vapeurs fluviaux armés de canons de campagne ; des troupes étaient soli-

dement retranchées dans l'entreprise anglaise de quebracho (1) qui avait durement souffert.

Plus loin, nous croisâmes le *Leda* qui remontait la rivière avec mille soldats gouvernementaux armés de mitrailleuses et de mausers modernes. Nous apprîmes que mille autres soldats remontaient par voie de terre. A la vue de ces troupes, les révolutionnaires se volatilisèrent et le mouvement s'effondra.

A Asuncion, le ministre de la Guerre, qui attendait impatiemment des nouvelles, donna un banquet en notre honneur. Comme moyen d'avoir des informations de première main sur ce qui se passait au front, cela pouvait sembler assez peu brillant, mais les invités parurent tous enchantés et nous nous séparâmes dans les meilleurs termes.

Sanction contre Fawcett... pour avoir servi l'étranger !

Pacheco nous rejoignit à Buenos Aires, d'où nous traversâmes tous pour Montevideo, port où nous embarquâmes sur l'*Oravia* à destination de Mallendo, *via* le détroit de Magellan. Pacheco était toujours poursuivi par la malchance ; à Montevideo, on lui avait volé, pendant la nuit, son pantalon avec tout son argent qui se trouvait dans les poches. Il m'en emprunta un, mais ne prit jamais la peine de me le renvoyer.

La traversée autour du cap Horn ne manque pas d'intérêt. Naturellement, un paquebot n'éprouve qu'une faible partie des difficultés contre lesquelles devaient lutter les anciens voiliers. Nous commençâmes par toucher les îles Falkland, les « Malvinas » ou Malouines, dont l'Argentine a si longtemps revendiqué la propriété. J'ai l'impression qu'il ne peut pas exister d'endroit plus lugubre. Ces terres dénudées sont balayées par des coups de vent continuels et la vie doit y être indiciblement triste.

Il neigea pendant toute la traversée du détroit et, jusqu'à Valparaiso, la mer fut assez forte pour rendre inconfortable

(1) Le *quebracho* est un arbre dont l'écorce a de précieuses propriétés chimiques et surtout tannantes. On en extrait un tanin d'un brun rouge, extrêmement visqueux, utilisé en mégisserie.

même un bateau tel que l'*Oravia*. Nous fîmes escale à Punta Arenas, le plus méridional des ports du Chili, et, de là, nous remontâmes la côte en faisant de fréquentes escales, nous éloignant du climat du cap Horn pour retrouver la chaleur, tandis que les rivages boisés faisaient place aux pampas désolées où l'on exploite le nitrate. Nous atteignîmes enfin Mollendo d'où nous prîmes le train pour La Paz.

Le Dr Villazon, président de la République de Bolivie, eut la bonté de m'exprimer son grand plaisir des résultats de l'expédition et m'invita à entreprendre la vérification de la frontière péruvienne. Il était nécessaire, pour cela, de procéder à l'exploration préliminaire de la rivière Heath, ce qui m'attirait beaucoup, car, de ce côté, le cours de la rivière était inconnu. Elle avait été remontée sur plusieurs kilomètres depuis son confluent avec la Madre de Dios, mais les sauvages avaient rendu impossible, aussi bien aux Péruviens qu'aux Boliviens, son exploration jusqu'à sa source. En attendant, la question de la frontière était demeurée dans l'incertitude, et restait toujours susceptible de provoquer des complications ; on avait fait une tentative de compromis plutôt désavantageux pour la Bolivie.

Cette tâche m'obligerait à donner ma démission de l'armée, car le *War Office* ne consentirait pas à me maintenir en disponibilité pour une période supérieure à quatre ans. Mais je ne me faisais pas d'illusions au sujet de l'armée ; ce n'était pas une carrière pour un homme pauvre et la moindre velléité d'initiative risquait d'y provoquer de l'hostilité. L'avancement était désespérément lent et j'avais servi pendant vingt ans, le plus souvent sous les tropiques, pour une solde inférieure au traitement de la plupart des vicaires, uniquement pour courir le risque d'être mis au rancart avec le grade de commandant.

Je décidai de démissionner et le *War Office* me porta son dernier coup en réduisant ma misérable pension de retraite sous le prétexte que j'avais servi un gouvernement étranger !

TABLE DU PREMIER TOME

« *LE CONTINENT DE L'ÉPOUVANTE* »

PRÉFACE de Bertrand Flornoy 7
AVANT-PROPOS, par Brian Fawcett 11
Chap. I. — Les mines perdues de Muribeca 17
— II. — L'idole de pierre 33
— III. — Sur le sentier de l'aventure 41
— IV. — A la lisière de la brousse. 61
— V. — Le boom du caoutchouc 77
— VI. — Esclaves et trafiquants 93
— VII. — Sur les rapides de l'Acre 109
— VIII. — La rivière sinistre 129
— IX. — Un intermède peu ragoûtant 149
— X. — Enfer du poison et royaume de la faim .. 173
— XI. — Le treize nous porte malheur 197

CARTE des *Expéditions en Bolivie* (1906-7, 1910, 1911, 1913) 48-49

DANS LE SECOND TOME

« *SUR LES ROUTES DU MYSTÈRE* »

le lecteur trouvera :

I. Mes amis les sauvages. — II. Les mystères de l'*Altiplano*. — III. Au tournant de la route. — IV. Taureaux sauvages et fantômes familiers. — V. Une échappée sur la préhistoire. — VI. La grande porte. — VII. Le mirage de l'Eldorado. — VIII. Le voile des premiers âges. — IX. Le point « Z ». — X. Le voile descend. — XI. Le continent fabuleux.

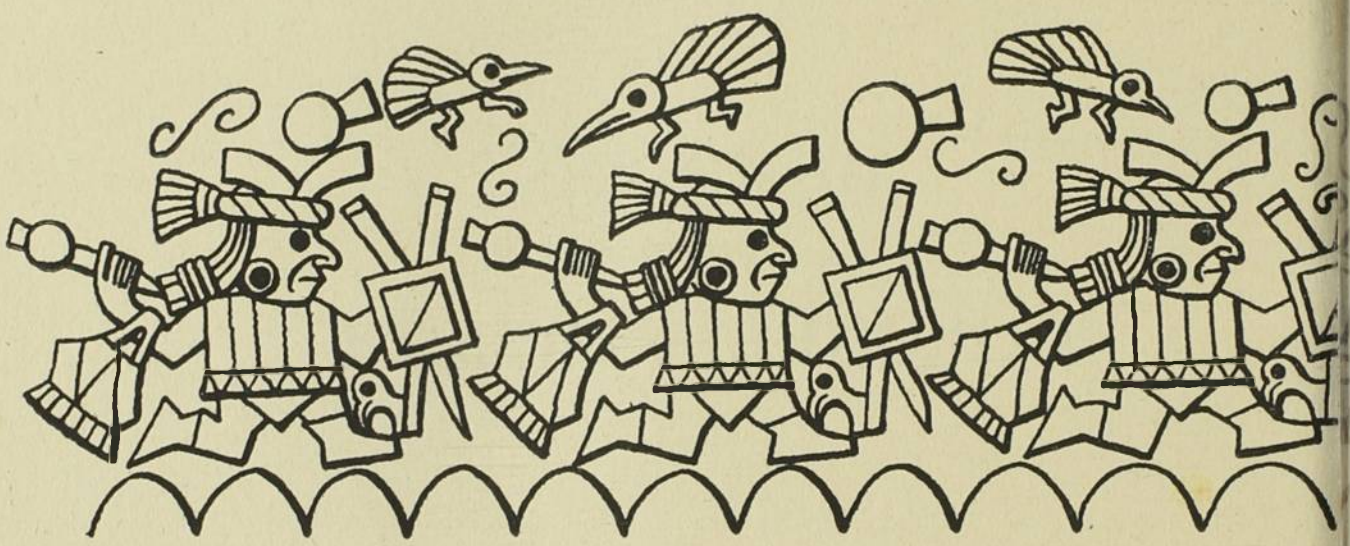
Epilogue, par Brian Fawcett : I. Le voile se soulève. — II. Le nouveau Prêtre Jean.

Carte des Expéditions au Brésil (1908-9, 1914, 1920-1, 1925, itinéraire projeté).

ACHEVÉ D'IMPRIMER
SUR LES PRESSES DES
IMPRIMERIES RÉUNIES
EN AOUT MCMLIII

30265

MÉMOIRES
DU
COLONEL FAWCETT



"BIBLIOTHÈQUE DES VOYAGES"

MÉMOIRES DU COLONEL FAWCETT

TEXTE ÉTABLI PAR
BRIAN FAWCETT
d'après les journaux, lettres et rapports
DE SON PÈRE

et traduit de l'anglais par
Michel BOURDET-PLÉVILLE

Illustrations, notes et épilogue de
BRIAN FAWCETT

II

SUR LES ROUTES DU MYSTÈRE

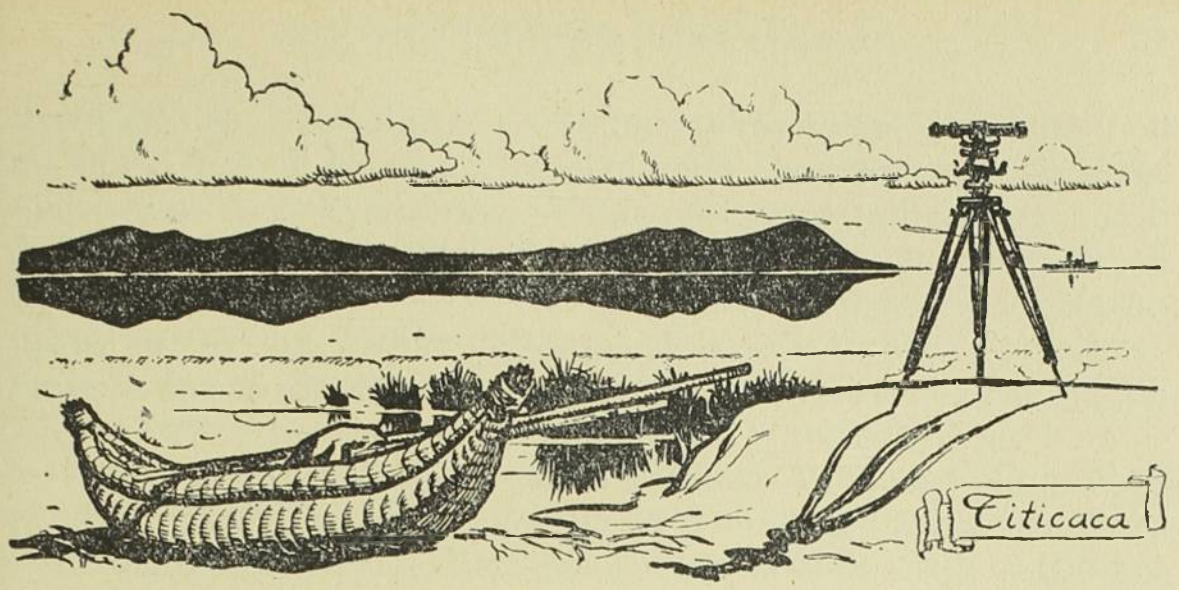
AMIOT · DUMONT
Paris

Tous droits de reproduction et d'adaptation réservés en langue française.
« *Le Livre Contemporain-Amiot-Dumont* », 1953.
20, avenue de l'Opéra, Paris (1er).

Lt.-Col. P. H. FAWCETT
D. S. O., F. R. G. S.

II

SUR LES ROUTES DU MYSTÈRE



Chapitre Premier

MES AMIS LES SAUVAGES

Avant de commencer ma besogne, en 1910 (1), je retournai en Angleterre, non seulement parce que je voulais revoir ma femme et mes enfants, mais aussi afin de trouver des adjoints pour m'accompagner dans ma prochaine expédition qui promettait d'être pénible. Comme les prairies et les chemins du Devonshire me paraissaient incroyablement bien tenus ! Quelle impression de sécurité ils donnaient, après les vastes étendues de forêts et de plaines ! Comme j'étais loin de ces sordides avant-postes où la vie d'un homme ne valait même pas une chiquenaude ! Les petits arbres touffus étaient si familiers, si accueillants, la douce pluie si légère et la chaleur du soleil si tempérée ! Et les gens ! J'étais habitué à des endroits où la vue d'un autre homme est un événement et, ici, je me surprenais à fixer du regard des foules bien vêtues, allant et venant, indifférentes à tout ce qui n'entrait pas dans la multitude de leurs occupations. Chaque fois que je revenais d'Amérique du Sud,

(1) Pour les explorations de 1910, 1911 et 1913, consulter la carte qui figure dans le tome I de ce récit : *Le continent de l'épouvante.*

la même impression m'attendait en Angleterre, et, toujours, après quelques mois de cette existence à l'abri de tout, dans un décor ressemblant à un parc, mon imagination arrivait à la considérer comme une grille de prison qui, lentement mais sûrement, refermait ses barreaux sur moi.

Jusqu'à « Waterside », la grande maison au vaste jardin d'Uplyme, près de Lyme Regis, qui me menaçait de son confort — ou de sa prétention ? Dans ma joie de me retrouver en famille, elle semblait d'abord répondre de façon idéale à ce que doit être un foyer ; hélas ! au bout d'un ou deux mois, la pensée des pays sauvages, avec tous leurs fléaux, toutes leurs maladies, leur misère et leurs désagréments, altéra ce sentiment de paix et me ramena vers ma passion de l'inconnu. Je partirais donc, le cœur brisé par une nouvelle et longue séparation d'avec le cercle de famille, cependant qu'au plus profond de moi-même quelque chose se réjouirait d'échapper à la vie de tous les jours ! Kipling comprenait bien ce sentiment, dont sa poésie est toute pleine.

Je fus assez heureux pour m'assurer les services de deux brillants sous-officiers du *Rifle Regiment*, H. S. Costin et H. Leigh. Tous deux se montrèrent capables et accommodants et on n'aurait pu trouver meilleurs compagnons. Il y avait aussi le soldat Gunner Todd, avec qui je faisais de la boxe quand j'étais lieutenant. De plus, nous avions l'espoir d'être rejoints plus tard par un jeune officier, un ami à qui ma femme avait enseigné l'observation astronomique au théodolite sur le toit d'un hôtel de Malte, dix ans auparavant.

Majesté sauvage de la cordillère.

Nous touchâmes Callao et je me fis un devoir de me rendre à Lima pour y rencontrer le ministre des Affaires étrangères. Je lui fis valoir les avantages qu'il trouverait s'il obtenait des officiers britanniques pour travailler au nom du Pérou à la délimitation prévue pour 1911.

— Peut-être en demanderai-je, me dit-il ; si je le fais, ai-je des chances d'en obtenir ? Vous semblez penser que oui.

Je savais qu'il n'y en avait pas beaucoup qui fussent qualifiés pour une telle besogne, car l'instruction militaire ne comporte pas l'étude de levés de plans. Je répondis :

— Il y en a qui ne demandent pas mieux, mais ils seront difficiles à découvrir. Cela vaut tout de même la peine d'essayer.

— Je verrai, dit-il. Je pense, comme vous, que, si nous voulons que le travail soit fait rapidement et donne satisfaction, c'est la seule solution.

Le 10 juin, nous dînâmes tous à La Paz avec le président de la République de Bolivie et, le lendemain, nous partîmes pour Tirapata, quartier général de la *Inca Mining Company*, village de montagne situé au-delà du lac Titicaca. Nous y devions rencontrer deux officiers boliviens désireux de se familiariser avec l'expédition, les capitaines Vargas et Riquelme, et y trouver un assez grand convoi de mules et des approvisionnements de toute sorte. Mais ce n'était pas tout ; nous y vîmes arriver un capitaine d'active de l'armée anglaise, accompagné d'un ex-lieutenant et de sous-officiers, sans compter un médecin et pas moins de vingt caisses de matériel sanitaire ainsi qu'une demi-tonne d'autres bagages. Je me demande comment cette armée espérait traverser les régions sauvages. En raison même de leur importance, les grandes expéditions sont vouées à l'échec, car les sauvages imaginent que c'est à eux qu'en ont les troupes armées et, à l'abri du couvert, ils attaquent avec leurs flèches empoisonnées avant qu'on ait soupçonné leur présence.

Le délicat capitaine prit un mauvais départ en refusant de frayer avec les trois sous-officiers. Plus jeune et plus souple, le lieutenant était d'une autre étoffe. Le médecin était, lui aussi, un brave garçon et l'endurance dont il fit preuve par la suite se révéla supérieure à ce qu'on pouvait attendre de son aspect frêle. Avant de partir, j'envoyai les sous-officiers du capitaine à La Paz pour qu'ils se joignissent à l'expédition du Chaco, car, si l'on ne faisait rien de ce côté-là, on pouvait y craindre des difficultés.

La piste de l'*Inca Mining Company* nous conduisit au col isolé d'Aricoma. Bien qu'il fût à 5.000 mètres d'altitude, il n'était pas enneigé, mais, tout autour, s'élevaient les sommets

tout blancs de neige d'où émergeaient des aiguilles et des contreforts de roche noire qui nous donnaient cette sensation d'hostilité — je ne saurais trouver d'autre mot — dont on sent invariablement le poids sur ces hauteurs andines. Les pics des Alpes sont aussi impressionnants qu'aucun de ceux des Andes, sinon plus, bien que leur altitude soit, naturellement, très inférieure. Mais il émane d'eux une impression d'amitié, ils sont domestiqués, apprivoisés comme un éléphant ou comme peut l'être n'importe quel grand animal. Par contre, dans les Andes, certaines choses paraissent tout à fait étrangères à notre monde. C'est une autre nature qui réside là chez elle, et une implacable terreur accompagne le voyageur isolé qui ose violer ses solitudes.

Il faut ligoter le sous-préfet.

La piste plongeait dans une gorge étroite où, en maints endroits, on avait dû faire sauter la roche verticale pour y ménager un sentier. Elle traversait et retraversait la rivière sur de vertigineux ponts suspendus faits de cordages et de câbles métalliques, si ténus que nous hésitions à leur confier notre poids. Çà et là, nous voyions des *vicuñas*, et le vaillant capitaine ne pouvait s'empêcher de les massacrer chaque fois que l'occasion s'en offrait. Peu habituées à l'homme, elles étaient passablement confiantes, aussi trouvai-je écœurant de le voir tuer en si grand nombre ces jolis et inoffensifs animaux. Je reconnais que je suis partial, mais je n'aime pas qu'on donne inutilement la mort, comme c'était le cas.

J'étais absent du village où nous nous trouvions, lorsque le sous-préfet de Macusani vint à cheval nous accueillir et nous saluer. Les officiers boliviens étaient en arrière, avec les bagages, et aucun de ceux qui se trouvaient là n'avait la moindre notion d'espagnol. Todd sauva la situation en ouvrant la caisse de matériel sanitaire qui, en guise de médicaments, contenait du champagne (!), et organisant une ribote de grand style. A mon retour, je découvris que, pour l'empêcher de faire des bêtises, on avait attaché le sous-préfet, l'air complètement hagard, sur un lit de l'auberge où nous habitions, tandis que Todd, qui tenait

à l'appeler George, lui administrait de grandes lampées de champagne que l'autre buvait au goulot.

Le lendemain matin, notre visiteur était d'aplomb ; il prit sa réception en bonne part, la tenant sans doute pour une nouvelle excentricité de ces fous de *gringos*. Le *cholo* des Andes est tellement accoutumé à être traité de toutes les façons que rien ne saurait le surprendre.

Plus bas, sur la piste, Costin l'échappa belle. Nous avancions en file indienne le long d'une corniche de rochers où la falaise descendait à pic jusqu'à la rivière, à trois cents mètres au-dessous. Costin marchait devant sa mule ; comme il s'était arrêté pour allumer une cigarette, la mule le heurta et le fit passer par-dessus le bord du précipice. Voilà qui montre avec quelle rapidité l'instinct de conservation peut provoquer une réaction musculaire avisée : au moment où Costin tombait dans le vide, sa main jaillit et agrippa solidement l'étrier de sa monture. La mule, habituée aux difficultés soudaines, s'arc-bouta à temps pour supporter le poids de l'homme. L'étrivière et les sangles résistèrent à l'effort et Costin, moniteur de gymnastique dans l'armée, s'était déjà hissé d'un bras sur le sentier avant de s'être entièrement rendu compte de ce qui lui arrivait.

Utilité du champagne quand on est soupçonné d'espionnage.

Après avoir traversé la rivière Inambari, nous arrivâmes à Santo Domingo, qu'on prétend avoir été jadis la mine d'or la plus riche du Pérou. Elle se trouvait tout au sommet d'une crête séparant deux vallées profondes, dans lesquelles on avait pendant longtemps récolté l'or à la batée.

La pluie continuelle provoquait des éboulements qui, au-delà de Santo Domingo, rendaient la piste nettement dangereuse. Les convois d'animaux transportant du caoutchouc de la rivière Tambopata, avaient creusé à la surface une série de nids de poule qui s'emplissaient de boue liquide et dans lesquels nos mules mettaient leurs sabots avec un « floc » monotone et une secousse qui nous faisait rebondir sur les selles dures. La végétation elle-même avait un air crotté, à l'exception des énormes

fougères qui poussaient abondamment dans les crevasses des rochers. Les conditions ne se modifièrent pas jusqu'à Astillero.

Deux officiers péruviens stationnés à Astillero voulaient à tout prix voir en nous des espions envoyés par la Bolivie pour faire un rapport sur le poste militaire établi au confluent des rivières Tambopata et Maldonado. Ils jouèrent avec leurs pistolets et firent entendre des murmures irrités, jusqu'à ce qu'en fin de compte nous fussions parvenus à les calmer à l'aide du champagne du matériel sanitaire. Après tout, ces provisions avaient leur utilité ! La tension se relâcha considérablement ; de fait, les officiers devinrent tout à fait communicatifs lorsqu'ils apprirent que nous nous dirigions vers la rivière Heath.

— Vous ne pourrez remonter cette rivière, nous assura l'un d'eux. Les sauvages y sont si méchants que c'est la mort certaine. Il y en a des milliers... pas seulement quelques-uns, çà et là, comme sur la plupart des rivières, mais des milliers ! Il n'y a pas si longtemps, deux compagnies de soldats essayèrent d'y arriver mais elles eurent tellement de tués qu'elles renoncèrent à leur tentative et revinrent sur-le-champ. Croyez-moi, on ne peut jamais voir ces sauvages ; vous ignorez où ils se trouvent jusqu'à ce que, tout à coup, des flèches sifflent à vos oreilles, claquent sur les pirogues et transpercent les hommes de droite et de gauche. Et puis ces flèches sont empoisonnées ; que l'une d'elles vous écorche seulement et c'en est fait de vous !

Les officiers péruviens citèrent encore un Allemand nommé Heller qui, parti avec vingt pirogues et quarante hommes pour remonter la Heath, dut faire demi-tour au bout de neuf jours après avoir subi de graves pertes.

Le valeureux capitaine, en entendant cela, parut passablement mal à l'aise et j'imagine que c'est avec un certain soulagement qu'il accueillit une lettre que lui envoyait le Président et dans laquelle celui-ci demandait — si je pouvais me séparer de lui — qu'il fût renvoyé à La Paz pour aller travailler ensuite dans la région du Chaco. Ce fut aussi un soulagement pour moi, car les sous-officiers étaient tellement irrités de la manière dont il les traitait qu'ils envisageaient de refuser de continuer. Je redoutais par-dessus tout qu'il y eût des frictions parmi la

troupe. J'avais quelques doutes sur ses capacités en ce qui concernait notre travail, et le rude traitement qu'il faisait subir à nos précieux chronomètres avait déjà eu pour résultat d'en endommager un.

Renommée guerrière des Guarayos...
et leur affolement à la vue des blancs.

Il nous fallut attendre quelques jours avant de trouver un *batelón* qui pût nous emmener à la Madre de Dios ; nous tuâmes le temps en régalant la station avec notre fameux champagne... sanitaire. Il n'était pas question d'emporter avec nous ces caisses encombrantes, aussi Todd fit-il de son mieux pour s'assurer que leur contenu ne serait pas gaspillé, buvant bouteille sur bouteille comme si c'eût été de la limonade.

Des nouvelles arrivèrent selon lesquelles, au-dessous de nous, les Indiens Chunchos étaient sur le sentier de la guerre.

Le *batelón* devant être ramené à Astillero, Leigh et moi le descendîmes jusqu'à l'embouchure de la Tambopata. Sur notre route, nous vîmes deux cochons sauvages traverser à la nage les cinq cents mètres de largeur de la Madre de Dios, remarquable performance ; nous les abattîmes avec nos carabines pour grossir nos provisions. Nous n'eûmes qu'un bref aperçu de leur viande, le détachement bolivien de l'embouchure de la Heath la trouvant tout à fait à son goût.

Je pus me procurer une pirogue appropriée à notre voyage et un autre *batelón* devait nous suivre. Le lieutenant et un des officiers boliviens avaient la charge de celui-ci ; lorsqu'ils finirent par arriver à l'embouchure de la Heath, où nous avions déjà été accueillis par le commandant Aldasozo, chef du poste, ils nous racontèrent ce qui aurait pu être une tragédie. Ils s'étaient querellés et le lieutenant avait giflé l'autre, insulte mortelle en Amérique du Sud. En se retenant de tirer sur son adversaire séance tenante, le Bolivien, je dois le reconnaître, fit preuve d'une maîtrise de lui-même digne d'éloges, mais l'expédition n'en dut pas moins se priver de ses services, car il préféra rester avec ses compatriotes de la garnison.

Le commandant Aldasozo était pessimiste quant à nos chances de remonter la Heath.

— C'est impossible, dit-il. Les Guarayos sont méchants et si nombreux qu'ils osent même nous attaquer, nous, soldats armés, jusqu'ici ! Nous devons nous tenir constamment en alerte. S'aventurer parmi eux est de la pure démence.

— Nous allons tout de même tenter le coup, répondis-je.

Il haussa les épaules et me fit alors remarquer :

— Eh bien ! s'il faut que vous alliez là-bas, ce sera à vos risques et périls. Je vous ai prévenu. Cependant, je vais envoyer quelques soldats avec vous. Je ne peux en distraire plus de cinq, mais ils vous rendront service.

Il put aussi me procurer une pirogue ; Leigh, Costin et moi en prîmes une, tandis que le restant de la troupe prenait l'autre. Une troisième pirogue suivait, transportant les soldats et un employé civil de la garnison.

Les quatre premiers jours de remontée de la rivière se passèrent sans difficulté. Nous arrivâmes alors à une clairière indienne abandonnée, sur le bord de la rivière où commençaient les rapides. L'avance devenait plus pénible et, sur les rives, nous aperçûmes des traces récentes d'Indiens. Le sixième jour, la pirogue de la garnison nous quitta pour retourner à l'embouchure de la rivière. Des Indiens se trouvaient manifestement dans le voisinage et ils pouvaient attaquer à tout instant, mais nous ne voyions toujours d'autres signes de vie que de nombreuses traces dans la brousse, au bord de la rivière. Puis, le lendemain même, nous arrivâmes à une courbe de la rivière où, sur un banc de sable, un vaste campement indien était établi.

Les chiens aboyaient, les hommes criaient, les femmes hurlaient et rattrapaient leurs enfants ; une grande précipitation régnait partout. Les femmes et les enfants s'enfuirent dans la forêt qui longeait le banc de sable, suivis de si près par les chiens que ceux-ci s'empêtrèrent dans les jambes des fuyards et en firent tomber les propriétaires qui vociféraient et se battaient entre eux. Les hommes empoignèrent des arcs et d'autres armes se trouvant dans les huttes, se précipitèrent dans les pirogues échouées le long de la berge et les poussèrent dans la rivière

avec une force telle que l'élan les emporta presque sur l'autre rive. Nous les vîmes sauter des pirogues sur la haute berge couronnée d'arbres, grimper sous une avalanche de terre et de pierres, et disparaître dans le feuillage. Puis, à leur sauvage jacasserie, succéda un silence de mauvaise augure.

Sans le savoir, Fawcett annonce aux Guarayos son intention de les exterminer !

Pendant ce temps, nous poussant à la perche aussi vite que possible, nous nous engageâmes sur le dépôt de sable de l'embouchure, mais le premier homme n'avait pas plutôt sauté à terre que, de l'autre rive, arriva une rafale de coups de fusil et que les flèches se mirent à siffler parmi nous. Chacun garda son sang-froid, bien que le pauvre capitaine Vargas, dont le pied avait sans doute glissé, fût tombé à la renverse de la pirogue dans la rivière où il fallut le repêcher. Les côtés de notre pirogue avaient bien quatre centimètres d'épaisseur ; je notai, cependant, qu'une flèche les avait tous deux traversés et ressortait de plus de trente centimètres ; ce qui donnera une idée de la force avec laquelle elles sont lancées !

Nous halâmes les deux pirogues loin sur la berge, de façon qu'elles ne pussent partir à la dérive, et nous nous égaillâmes alors le long du dépôt de sable, tandis que les flèches claquaient dans le sol tout autour de nous. Je levai les deux bras en l'air et criai, en direction de la rive opposée, une phrase en *chuncho* que j'avais apprise par cœur et tenais d'un des hommes du caoutchouc rencontrés à Astillero. Sans doute les Guarayos la comprendraient-ils, car tous les dialectes indiens se ressemblent assez ; le mauvais plaisant, qui me l'avait apprise sans m'en donner le sens, aurait bien ri s'il m'avait vu là, avec toutes nos existences en balance, avisant nos assaillants que nous étions des ennemis venus pour les tuer ! Il n'était donc aucunement surprenant que les flèches tombassent plus serrées que jamais !

Je ne parviens pas à comprendre comment ils nous ont

manqués, car la rivière s'étranglait à cet endroit et les Indiens n'étaient pas à plus de vingt ou trente mètres de nous. En temps normal, ce sont de merveilleux tireurs à l'arc et, lorsqu'ils sont calmes, ils peuvent, le plus facilement du monde, tirer une flèche en chandelle par-dessus un arbre de façon qu'en retombant elle atteigne un petit animal qui se trouve de l'autre côté. Par ailleurs, ils n'avaient qu'un petit nombre de fusils et, ayant tiré, ils étaient trop occupés à les recharger.

Sur le moment, je ne vis, quant à moi, aucune flèche, bien que les autres m'aient dit, par la suite, qu'à plusieurs reprises je l'avais échappé belle. Celles qui sont tirées sur quelqu'un d'autre paraissent voler tout à fait lentement, mais, lorsqu'elles vous arrivent dessus, vous ne pouvez pas les voir.

Mes ouvertures de paix n'ayant pas eu de succès — et pour cause ! — nous transportâmes les pirogues à un endroit plus sûr sans subir de perte, puis ordre fut donné à Todd de s'asseoir sur un tronc d'arbre au milieu du banc de sable — juste au-delà de la zone dangereuse — et de jouer de l'accordéon. Il en jouait comme un maître et c'est une des raisons principales pour lesquelles nous l'avions emmené ; à le voir assis là-bas, faisant sortir successivement de l'instrument tous les airs de son répertoire, aussi calme que s'il passait un bon moment dans un bar d'Angleterre, le spectacle devait être du plus haut comique. Nous esquivions les flèches et chantions à pleine voix, tandis que Todd jouait, tout en scandant la mesure avec ses pieds. Celui qui serait arrivé au milieu de cette comédie aurait pensé que nous gueulions comme des ivrognes ; la cacophonie qu'il aurait entendue l'aurait mis au martyre ! Costin, les yeux exorbités et les lèvres tremblantes, affirmait à tue-tête que nous étions des « Soldats de la Reine » ; le docteur braillait quelque chose à propos d'une « Bicyclette pour deux », tandis que, autant que je me rappelle, je participais au concert en chantant *Swannee River*. Quelqu'un — je ne pus voir qui — préférait *En avant, Soldats du Christ !* et le capitaine Vargas était, sans aucun doute, aux prises avec quelque perle du répertoire bolivien.

Surprise des Indiens en constatant
que les blancs ne sont pas des sauvages.

Je ne sais combien de temps nous continuâmes à chanter, mais cela me sembla durer un siècle. Nous avions fini par oublier les flèches, jusqu'à ce que j'eusse remarqué que Costin, tout en chantant, scandait ces mots qu'il répétait sans cesse :

— Ils ont-cessé-de-ti-rer sur nous !

Il avait raison, les flèches ne sifflaient plus parmi nous. En fait, une face sombre, aux yeux ronds de surprise, nous dévisageait par-dessus un petit buisson. Puis une autre tête se montra, et encore une autre. J'aurais aimé, à ce moment, savoir exactement ce que pensaient les sauvages.

Nous n'avions pas tiré un coup de feu. Le premier ordre que j'avais donné en sautant sur le banc de sable avait été de nous retenir de tirer, car, si nous avions usé de représailles, c'en était fait de nous. Depuis, les sauvages s'étaient sûrement rendu compte que nous n'étions pas venus avec des intentions hostiles, mais ne cherchions qu'à lier amitié avec eux.

La conversation courante, en Amérique latine, est accompagnée d'une gesticulation exprimant tant de choses qu'il s'est créé un langage par signes, tellement clair qu'on peut soutenir une conversation compliquée sans prononcer un mot. J'avançai alors vers le bord de l'eau et levai les deux bras en l'air pour faire savoir aux Indiens que j'allais traverser. Maintenant, de derrière les arbres, des visages nous jetaient des regards furtifs ; j'espérais que mes signes d'amitié seraient correctement interprétés.

Une de leurs pirogues était cependant restée sur le bord. Ordonnant à Todd de jouer tant qu'il pouvait, je m'y assis et demandai au docteur de me pousser. La pirogue entra vivement dans l'eau, le docteur monta et, au dernier moment, le lieutenant accourut et se joignit à nous. Nous traversâmes alors à la pagaïe pendant que, derrière nous, sur le banc de sable, le concert endiablé continuait plus énergiquement que jamais.

Du pied de la berge, nous ne pouvions rien voir des sauvages, qui se trouvaient en haut ; nous ne savions qu'une chose, c'est

que des flèches et des coups de feu tirés à bout portant pourraient saluer notre apparition au moment où nous émergerions. L'hésitation n'aurait fait qu'aggraver l'inévitable, exactement comme lorsqu'on plonge de très haut ; aussi, suivi du docteur, sautai-je en m'accrochant à l'herbe enchevêtrée et me mis-je à grimper.

Du feuillage qui poussait au sommet, deux ou trois bras sombres se tendirent, me saisirent par les mains et me hissèrent par-dessus la crête jusqu'au milieu d'un groupe de quarante ou cinquante guerriers guarayos. Le docteur arriva ensuite à mon côté et nous jetâmes un regard circulaire sur les visages intelligents et avenants de ces sauvages redoutés.

Quelques-uns avaient des fusils de chasse volés à des ramasseurs de caoutchouc, mais la plupart étaient armés de grands arcs noirs de près de deux mètres de haut et de flèches tout aussi longues. Un petit nombre avaient la figure et les bras ornés de dessins carrés, dessinés avec le jus de la baie de l'urucu, et portaient des chemises d'écorce battue avec un dessin pourpre sur le plastron. Certains portaient une longue robe noire qui leur donnait une apparence féminine ; les autres étaient entièrement nus.

Ils jacassèrent et rirent énormément en examinant nos vêtements, puis ils nous conduisirent à quelques centaines de mètres à l'intérieur de la forêt où nous vîmes de nouvelles huttes et où le cacique de la tribu nous attendait. Je ne voyais qu'un moyen de lui montrer que je venais en ami. Je plaçai mon *stetson* sur sa tête et lui donnai de petites tapes dans le dos. Il eut un large sourire et tous les guerriers qui nous entouraient rirent aux éclats ; à vrai dire, ils riaient de tout, que ce fût drôle ou non. On nous remit alors en présent des bananes et du poisson ; de solides liens d'amitié venaient de se nouer.

La musique adoucit les mœurs.

Le cacique me conduisit à un vaste trou d'eau où des poissons de toute taille et de toute espèce flottaient en surface, les nageoires hors de l'eau qu'ils agitaient faiblement de leur queue.

Ils étaient étourdis par de la sève de *soliman* qui avait été jetée dans l'eau ; c'est le mode de pêche préféré des Indiens. Cette sève, qui est un corrosif puissant dont la moindre éclaboussure peut vous faire perdre la vue, est passablement dangereuse à récolter ; mais on en trouve à peu près partout et les Indiens la manipulent en prenant de sérieuses précautions dont on leur inculque l'habitude dès leur enfance. Il suffit d'en verser dans l'eau pour qu'immédiatement tous les poissons se trouvant à proximité soient frappés de paralysie et montent à la surface ; le poison ne semble pas avoir d'effet nocif sur leur chair.

Les guerriers en ramassèrent pour nous un grand nombre, puis nous retournâmes tous au bord de la rivière et traversâmes jusqu'au banc de sable où le reste de la troupe nous attendait avec une certaine anxiété. Nous dressâmes le camp et les sauvages prirent un puissant intérêt au moindre objet de notre équipement. Ils entourèrent Todd pour toucher l'accordéon tandis que lui, jamais pris de court en quelque compagnie que ce fût, eut tôt fait de les appeler « Bill » et « Joe », de leur expliquer le fonctionnement de son instrument dans le plus pur cockney, tout en tirant des gémissements qui les faisaient rire comme des fous. Il laissa un gigantesque guerrier, vêtu d'une robe, tirer et pousser l'instrument ; lorsqu'un gémissement en sortit, l'Indien jeta l'accordéon comme si celui-ci l'avait brûlé et tomba à la renverse aux cris moqueurs des autres. Nous n'avions pas besoin de parler la même langue : une entière compréhension régnait de part et d'autre !

Six Indiens passèrent la nuit avec nous sur le banc de sable ; ce furent les seuls que nous vîmes le lendemain matin. Les autres avaient dû s'en aller dans la forêt, car toutes les pirogues étaient restées là ; le cacique nous avait fait cadeau de nombreux colliers de dents. Deux des six Indiens s'offrirent à nous aider à remonter la rivière à la perche, ce que j'acceptai avec joie. Ils s'inquiétaient de savoir si nous étions des « *soldados* », le seul mot espagnol qu'ils connussent, car ils craignaient et haïssaient, non sans raison, les soldats. Le pauvre Vargas en suait de peur et m'implorait de ne pas le trahir. J'ai pris une photographie qui montre ces deux guerriers, dont l'un, assis, est vêtu d'une robe de coton

de couleur rouge. Ils portent des voiles que je leur avais donnés pour se protéger des nuages de mouches piquantes qui rendent le voyage sur cette rivière particulièrement désagréable.

La troisième nuit après avoir quitté le banc de sable, les deux Guarayos disparurent en emportant avec eux la carabine et les munitions de Todd. Bien qu'il fût de garde, il était allé dormir. Les propos qu'il tint en découvrant cette perte ne montrèrent que trop clairement qu'à l'avenir il n'aurait plus confiance dans les Indiens ! Nous entendîmes des coups de feu dans l'ouest, comme pour une invitation ironique à les poursuivre. Au lieu de cela, nous reprîmes la montée de la rivière ; Todd mit plusieurs jours à calmer sa fureur, nourrie par cette réflexion qu'en mettant les choses au pire, il aurait pu tout aussi bien perdre son cher accordéon !

Où le médecin se rallie
à un traitement non admis par la Faculté.

A un certain endroit, nous vîmes, sur le bord, plusieurs pirogues retournées et nous passâmes le long de bancs de sable où s'élevaient des huttes abandonnées qui avaient été construites à la saison sèche. Nous aperçûmes de la fumée au sommet d'une haute berge ; des Indiens devaient probablement y défricher une clairière, mais ils demeurèrent toujours à l'écart de notre route.

La nourriture fraîche abondait. Nous prîmes de savoureux poissons appelés *dorados*, pesant de quatre à cinq livres, et pûmes également tuer quelques cochons sauvages. La pire épreuve était l'excoriation de la peau de nos pieds et de nos jambes qui était due à l'obligation où nous étions de marcher toute la journée dans l'eau lorsque nous faisions passer les rapides aux pirogues. La peau s'en allait par plaques qui collaient aux chaussettes et le soir, cela faisait, du déshabillage, une opération douloureuse. Le docteur soupçonnait un microbe présent dans l'eau d'en être cause, mais je pense que le sable était aussi coupable que n'importe quoi. En tout cas, le seul remède consistait à nous frotter chaque soir les pieds et les

jambes avec de l'alcool et à supporter de notre mieux la torture qui en résultait. Nous avions heureusement de l'alcool en abondance parmi les approvisionnements réduits que nous avions emportés. Certains d'entre nous eurent à supporter une autre épreuve, celle des *sututus*, larves de teignes ou de moustiques, qui, après l'éclosion des œufs déposés sur la chemise, s'enfoncent immédiatement sous la peau, celle du dos généralement.

Les petites bêtes ne pouvaient être extraites tant que la plaie qu'elles avaient faite n'était pas « mûre » et, même alors, il fallait montrer de l'adresse pour les extirper, car, dès qu'on les touchait, elles s'accrochaient à la chair avec leurs mandibules tranchantes. La nicotine en venait parfois à bout, mais, si on les tuait sous la peau, on pouvait provoquer un empoisonnement du sang. Plus tard, les Indiens se chargèrent de nous en guérir d'après leurs méthodes. Ils faisaient, avec la langue, un curieux petit bruit de sifflet et, aussitôt, la tête de la larve émergeait du bouton. L'Indien pressait alors rapidement la plaie et l'intrus en était éjecté. Notre médecin tenait ce procédé pour hétérodoxe et lui trouvait un parfum de nécromancie mais, lorsqu'il vit tous les autres soulagés de la torture qu'infligeait ce fléau, il se soumit au même traitement.

Notre avance devint plus difficile quand le fond de sable de la rivière se changea en pierres lisses couvertes d'herbes qui les rendaient glissantes. Nous glissions et jurions, nous nous abîmions les genoux et nous nous aplatissions continuellement dans l'eau. Si nous avions eu quelque espoir d'arriver à une meilleure route, cela n'eût pas été si dur, mais, autant que nous sachions, les choses ne pouvaient qu'empirer. Il fallait pourtant effectuer le voyage dont les précieuses indications géographiques, réunies pour la première fois, constitueraient la récompense.

— Des sauvages ! s'écria Costin un jour que tous deux nous avancions doucement à la perche, au pied d'un rapide, Leigh étant retourné en arrière pour donner un coup de main à la seconde pirogue.

Il ajouta :

— Droit devant nous, commandant !

Il désignait, à quatre cents mètres de nous, un banc de

sable où j'aperçus huit formes brunes qui nous regardaient attentivement.

— Piquez à terre, lui dis-je. Vite !... Maintenant, attendez-moi dans la pirogue ; je vais aller en avant, voir si je peux en faire des amis.

Désarmement, fraternisation, solidarité.

Porter une carabine eût été me désigner comme un ennemi, aussi avançai-je vers eux les mains vides, en faisant des gestes amicaux, tout en m'attendant à les voir faire demi-tour et disparaître dans la forêt. Bien au contraire, ils se formèrent en demi-cercle, assujettirent des flèches à leurs arcs et avancèrent lentement vers moi. J'étais en mauvaise posture, car ils avaient une attitude hostile ; l'amour-propre, toutefois, m'interdisait de battre en retraite. Arrivés à une centaine de mètres de moi, ils commencèrent à s'agiter et, regardant derrière moi, je vis l'autre pirogue déboucher d'une courbe. Lorsque je me retournai pour leur faire face, ce fut pour les voir de dos s'enfuir et se glisser dans les fourrés.

Je courus après eux, mais m'arrêtai à une quarantaine de mètres du point où ils avaient disparu et les invitai vainement à sortir, usant même de quelques paroles bienveillantes que j'avais apprises des Guarayos. Faisant signe à Costin d'apporter, de la pirogue, du sucre et quelques babioles, je les montrai, les plaçai en évidence sur un rocher et me retirai. Après une brève attente, je vis les Indiens émerger et venir examiner ces objets. Ils revinrent alors à la lisière de la forêt, y déposèrent leurs armes et approchèrent de moi. Ils acceptaient notre amitié.

Ils appartenaient à une petite tribu appelée les Echocas et possédaient, près de là, une vaste plantation ; ils nous offrirent du manioc, du maïs et des bananes qu'ils y récoltaient. Ils nous donnèrent aussi du poisson et voulurent absolument traîner nos pirogues jusqu'à la hauteur de leur grande hutte communale. Nous passâmes la nuit avec eux et ils nous réservèrent une large hospitalité.

Le lendemain, nous laissâmes les pirogues à nos nouveaux

amis et partîmes à pied, portant nos sacs et suivis à une certaine distance par les Indiens.

Je savais que nous n'étions pas loin de la Tambopata et mon intention était de pousser jusqu'à cette rivière, d'y accomplir notre besogne et de « boucler la boucle » en construisant des *balsas* qui, en dérivant, nous ramèneraient à Astillero. La nourriture était toujours abondante ; nous trouvions du poisson dans toutes les mares et nous tirâmes deux tapirs, trouvant un excellent goût à leur viande qui ressemblait à du bœuf. Nous traversâmes tout du long des plantations appartenant aux Echocas où l'on nous donna en abondance des légumes et des fruits ; en fait, la générosité de ces aimables sauvages est presque gênante.

Les chauves-souris boivent du sang
et les hommes mangent de l'herbe et de la terre.

Nous avions maintenant atteint les collines ; la nuit, les vampires constituaient pour nous un véritable fléau. Todd, Vargas et moi fûmes mordus à la tête et aux orteils par ces immenses chauves-souris propres à l'Amérique tropicale, tandis que Costin l'était à l'extrémité de tous les doigts d'une main. Le matin, en nous éveillant, nous trouvions nos hamacs tout tachés de sang, car chaque partie du corps qui touchait la moustiquaire ou en sortait était attaquée par ces répugnants animaux. C'est une erreur de croire qu'ils ne molestent jamais l'homme. Une nuit, j'en ai véritablement senti un opérer. Il battit doucement des ailes devant ma figure pendant quelque temps avant de s'installer sur moi ; je dus fournir un certain effort pour chasser l'animal, ayant tendance — je le remarquai — à dormir et le laisser faire. Grandes et petites variétés emploient la même tactique et font courir un grand danger aux chevaux et aux mules qui souvent meurent de la perte de sang répétée ou encore de septicémie.

Le 14 septembre, nous avions atteint un endroit où la rivière n'était plus qu'un ruisseau d'une cinquantaine de centimètres de large qui dévalait de collines boisées et escarpées,

difficiles à gravir. Après avoir fait les observations nécessaires, nous revînmes sur nos pas jusqu'à ce que nous eussions trouvé un point de départ pour le trajet par voie de terre jusqu'à la Tambopata. Avant de la traverser, les Echocas nous rejoignirent, nous apportant de nouveaux vivres et nous accompagnant même jusqu'au moment où la Tambopata fut en vue. Lorsqu'ils nous eurent quittés, nous nous engageâmes sur une piste qui nous conduisit à la clairière de Marte, une *barraca* de caoutchouc.

La famine régnait à Marte. Sous un hangar infect, le long de la clairière, gisaient une trentaine d'Indiens à des stades variés de la prostration, les chairs corrompues par les éruptions et diverses affections, tandis qu'il ne restait au *señor* Neilson, le Bolivien d'origine suédoise qui dirigeait l'exploitation, qu'un litre de maïs environ dans ses magasins. Il voulait nous le faire accepter. Depuis quelque temps, ses ouvriers se nourrissaient de feuilles et d'herbe alors que, sur le Heath, juste au-delà de la région où avaient pénétré les ramasseurs de caoutchouc, on trouvait toute la nourriture possible ; la rivière, en effet, était très poissonneuse et le gibier abondait. Les gens n'osaient y aller de peur des Indiens et on ne pouvait manquer d'y voir les inéluctables conséquences du rapport de cause à effet. Nous autres, qui avions ménagé les sauvages, étions tout dodus de la bonne nourriture qu'ils nous avaient procurée ! Les gens du caoutchouc ignoraient totalement — et furent grandement surpris d'apprendre — que la rivière qui coulait au-delà des collines était la Heath et que les Indiens qu'on y rencontrait étaient disposés à vivre dans les meilleurs termes avec quiconque.

Marte était reliée à la *barraca* mère de San Carlos par une prétendue piste, impraticable aux animaux, mais qui, pour nous, valait mieux que rien. Elle avait une cinquantaine de kilomètres de long et il nous fallut deux jours pour la parcourir. De San Carlos, une piste un peu meilleure conduisait à Sandia et à l'*altiplano*. Avant d'arriver à San Carlos nous rencontrâmes une expédition composée de six Echocas partis à la découverte et chargés de canne à sucre provenant d'une plantation abandonnée ; ils voulurent à toute force nous en faire accepter une généreuse provision.

Encore que la situation y fût meilleure qu'à Marte, les vivres étaient rares à San Carlos. Nous pûmes nous y procurer un peu de maïs et de *chuñu* (pomme de terre gelée), mais à quel prix ! Tandis que les autres demeuraient à la *barraca* pour se remettre de leurs diverses maladies, Costin et moi remontâmes à pied la rivière jusqu'à son confluent avec la Lanza, point important pour la délimitation de la frontière.

Nombre de *peones* indiens de San Carlos étaient géophages (mangeurs de terre), et voués à la mort après un an ou deux de cette pratique. Peu de temps auparavant, l'une des victimes avait été expédiée, malade, avec un chargement de bananes et de viande pour se nourrir pendant sa marche, mais on le surprit, en route, à confectionner trois pâtés de boue pour son petit déjeuner. Il mourut avant d'arriver à destination.

Le capitaine Vargas, qui avait durement souffert au cours de l'expédition et ne tenait pas à descendre la rivière jusqu'à Astillero, nous abandonna et rentra chez lui en suivant la piste de Sandia.

Où le jus de chaussettes, en tant qu' « ersatz »
du café, n'a pas l'approbation de l'auteur.

De retour à Marte, nous construisîmes trois *balsas*, puis embarquâmes pour une descente affolante de deux jours sur la Tambopata, jusqu'à Astillero ; je dis bien : affolante, car nous nous précipitions de rapide en rapide, performance à vous faire dresser les cheveux sur la tête, accomplie, comme c'était le cas, dans un courant de cinquante kilomètres à l'heure, au fil d'une rivière dont la largeur, ordinairement voisine de cent mètres, s'étranglait sur huit cents mètres environ, jusqu'à n'en avoir plus que le cinquième, ce qui communiquait à l'eau une vitesse de « conduite forcée ». Leigh et moi étions sur un radeau, le lieutenant et le médecin sur un autre, et Costin et Todd sur le troisième. Nous passâmes sans dommage, mais les autres naufragèrent à plusieurs reprises, et Costin et Todd furent, une fois, littéralement repêchés par des Indiens Chunchos qui les nourrirent, dressèrent le camp pour eux et les aidèrent à réparer

leur radeau. Il y avait beaucoup de Chunchos en aval et, avant Astillero, nous passâmes devant un de leurs villages dont nous vîmes le chef arborer fièrement un chapeau melon !

Les amateurs d'émotions fortes devraient descendre en radeau ces rivières de montagne, où l'on doit éviter adroitement souches et rochers, où le courant vous entraîne parfois sur une pente abrupte que l'eau dévale à une vitesse terrifiante.

Il faut se diriger avec beaucoup de soin à la perche, surtout dans les rapides. Le jeu consiste à rester près du bord et à gouverner pour éviter les obstacles bien avant de les avoir atteints. L'homme de l'avant doit aussi prendre la précaution de ne pas tenir sa perche en avant de lui, sinon il risque qu'elle bute et lui passe à travers le corps. Le cas s'est produit !

Il ne pousse aucun arbre à Astillero et nos *balsas* arrivèrent à point nommé pour embarquer une troupe qui attendait de pouvoir descendre à Maldonado. Notre ami écossais nous fit un accueil chaleureux, nous offrit, dans son auberge, une nourriture qui nous sembla un véritable luxe après la disette rencontrée sur la haute Tambopata ; en outre, il nous procura des mules. Todd perdit une de ses chaussettes et découvrit que le cuisinier l'avait prise pour faire le café ! Je ne plaisante pas : c'est bien à cet usage qu'elle était réservée. En Amérique du Sud, la façon populaire de passer le café est de le mettre dans un sac et de faire filtrer de l'eau chaude au travers. La chaussette de Todd était le sac et, bien qu'elle eût dû remplir son office à la perfection, elle nous dégoûta du café pour le restant de notre séjour là-bas.

Notre troupe se disloqua à La Paz le 25 octobre. Leigh, Todd et notre médecin rentrèrent en Angleterre ; le lieutenant trouva une situation à l'*Inambari Rubber Company;* par la suite, il se noya. Quant à Costin et moi, nous restâmes là pour le travail de l'année suivante. Comme le disait Costin :

— C'est un enfer, mais on finit par l'aimer !

Chapitre II

LES MYSTÈRES DE L'ALTIPLANO

Nous fûmes rejoints, Costin et moi, par un jeune gaillard du nom de Maney, qui avait travaillé pour moi en Angleterre. C'était un garçon du Devonshire, connaisseur en chevaux, qui me donna maintes et maintes preuves de sa valeur ; en fait, Costin et lui furent mes seuls assistants absolument sûrs et sachant s'adapter aux circonstances ; je n'ai jamais souhaité meilleure société.

Nous quittâmes La Paz au début d'avril 1911 et traversâmes le lac Titicaca jusqu'à Juliaca, au Pérou. Cette ville se trouve sur l'*altiplano*, mais l'important mouvement de marchandises qui régnait à la gare des Chemins de Fer du Sud du Pérou créait, dans la curieuse cité espagnole, une incessante activité. C'est qu'elle est un chaînon de la *Diagonal de hierro*, la « Diagonale ferroviaire » de la ligne internationale qui relie maintenant le Pacifique à la Bolivie et à l'Argentine.

Imaginez une large plaine, s'étendant d'un horizon à l'autre, entourée de montagnes pourpres et de champs de neige et teintée du vert des touffes d'herbe des pâturages et des petites surfaces

cultivées. Tel est l'*altiplano*. Ici, près de Juliaca, des canaux bordés de roseaux s'enfoncent des berges du lac dans les marais où gîtent des canards et d'autres oiseaux aquatiques. Les *balsas* indigènes inévitables accessoires du décor du Titicaca, flottent au-dessus de leur image tranquille ou glissent sous leurs voiles de roseaux, et partout on voit des Indiens vêtus de leurs *ponchos* et de bonnets tricotés munis d'oreillettes, peuplade vigoureuse et docile ne s'occupant que de ses propres affaires.

De novembre à mai, la pluie fouette l'*altiplano*, et la foudre, en tombant, fait voler la poussière comme l'obus en explosant. Durant la saison humide, il fait froid à quatre mille mètres et au-dessus, et le temps est gris, sauf lorsque, dans leur course, les nuages s'écartent et qu'un soleil bienvenu sèche le flanc fumant des montagnes. Mais le véritable froid, l'impitoyable froid mordant qui peut geler un homme à mort, arrive à la saison sèche, de mai à novembre. Contrastant avec ce froid, la température au soleil ardent du milieu du jour peut atteindre + 45, sans qu'on se rende compte de la chaleur qu'il fait, tant l'air est sec. La nuit, les étoiles sont une splendeur. On aperçoit des constellations qui, dans l'air plus dense qu'on trouve au niveau de la mer, sont invisibles à l'œil nu.

Pieds gelés, coups de soleil,
mal des montagnes et... « rodeo ».

Notre premier travail était de délimiter la frontière entre le Pérou et la Bolivie, là où ces deux pays se rejoignent sur la rive du Titicaca pour ensuite, en traversant les montagnes, descendre jusqu'à la *montaña*, ou région forestière, au pied du flanc oriental de la cordillère. Les chiens constituaient le danger principal, car, dans les villages aymararés et quechuas, ils sont nombreux et dressés contre les étrangers.

Un jeune officier bolivien, Caspar Gonzales, nous rejoignit à Juliaca et nous procédâmes à un levé de terrain par triangulation à un degré à l'est de la chaîne principale de la Cordillère des Andes ; nous passâmes ainsi près de trois mois dans ces régions élevées. La nuit, le froid était presque intolérable. La

température tombait régulièrement à — 5° à l'intérieur des tentes et, le matin, en sortant, nos pieds étaient si gourds que c'était une indicible souffrance de marcher jusqu'à ce qu'ils se fussent dégelés. Après le lever du soleil, la température montait de façon régulière, les coups de soleil soulevaient des cloques jusqu'à ce que nous y fussions aguerris. Il n'était pas question de se raser : la peau serait venue avec la barbe !

Nous avions avec nous une mule de bât, nommée la *Chúcara* (« l'Ombrageuse »), qui était une belle bête, mais n'avait pas été dressée à porter une selle. Manley, qui voulait en faire sa monture, entreprit de la dresser. Nous la sellâmes sans difficulté ; puis, l'approchant du côté où elle n'y voyait pas — elle n'avait qu'un œil ! — il l'enfourcha pendant que nous la tenions. Nous la lâchâmes et sautâmes à l'écart. Pendant une minute, rien ne se passa : elle resta rigoureusement immobile. Alors, la *Chúcara* entra violemment en action et Manley ne sut plus ce qui lui arrivait. Avec une soudaineté incroyable, la mule bondit à une grande hauteur, baissant la tête entre ses pattes antérieures, et Manley fut projeté par-dessus son cou pour atterrir lourdement à dix bons mètres de là ! Je ne pense pas que le meilleur des cow-boys aurait pu tenir en selle sur un pareil « cabri » sans être équipé de bourrelets pour les genoux. Manley n'avait rien de cassé, mais il avait été durement secoué et il renonça à faire de la *Chúcara* une bête de selle.

Le *soroche*, ou mal des montagnes, prit pour nous la forme de maux de ventre chroniques qui duraient encore tandis que nous installions notre quartier général à Cojata, localité misérable, fouettée par des coups de vent rageurs et recouverte de neige pendant tout l'hiver ; elle avait du moins pour nous cet avantage d'être le village le plus proche de la cordillère et, la prenant pour base, nous pouvions consacrer toutes nos journées à notre travail.

Les *viscachas* y abondaient. Ce sont des animaux de la taille approximative d'un lapin et du même aspect, sinon que leur queue touffue rappelle plutôt celle de l'écureuil et qu'ils sont de la couleur du chinchilla. C'est par milliers qu'ils sautaient parmi les rochers et sur le flanc des montagnes ; les gens du

pays appréciaient leur chair. Je ne comprends pas que l'industrie de la pelleterie ne se soit pas intéressée à ces animaux, car leur fourrure est infiniment plus belle que celle du lapin et on en trouve partout sur l'*altiplano*.

Le condor blanc.

Notre premier arrêt, après avoir quitté Cojata, fut Pelechuco. Cet endroit contrastait très agréablement avec les villages de la *puna*, ou hauts plateaux ; on y voyait beaucoup de verdure et, bien qu'il se trouvât à quatre mille mètres, les géraniums, les fuchsias, les pensées et les roses y poussaient librement et à profusion. C'est là qu'on trouve les plus beaux spécimens du grand condor d'Amérique du Sud. Le *señor* Carlos Franck, un Germano-Bolivien, chez qui nous nous étions arrêtés, nous en parla longuement. Comme on le sait d'une façon générale, c'est le plus grand des oiseaux et le condor royal atteint souvent plus de quatre mètres d'envergure. Les condors descendent rarement au-dessous de quatre mille cinq cents ou quatre mille huit cents mètres, sauf pour enlever un mouton, voire un enfant, ce dont on cite des cas authentiques. Leur force est étonnante. On parle d'un condor blessé qui traînait une mule ; près de Pelechuco, un autre transporta un homme adulte à vingt mètres. Mais, le plus souvent, ils s'attaquent à d'assez petits moutons de montagne, les enlèvent à plus de trois cents mètres en l'air et les laissent alors tomber pour les dévorer à loisir.

Carlos Franck, qui connaissait ces montagnes comme sa poche, tomba un jour sur un conseil de condors royaux. Un grand cercle d'oiseaux solennels en entouraient deux grands, tout noirs, et un autre, blanc, encore plus grand et qui paraissait être le chef. Depuis longtemps, il voulait posséder un des rares spécimens blancs en guise de trophée de chasse et fut assez imprudent pour tirer. Aussitôt, le cercle d'oiseaux se disloqua et deux d'entre eux se précipitèrent immédiatement sur lui, ce qui l'obligea à se coucher sur le dos et à se défendre avec sa carabine contre les rapaces qui fonçaient. Finalement, il s'enfuit, mais ils le suivirent, tandis qu'il dégringolait l'étroit sentier

Costin, Manley, le commissaire de police et Fawcett, au poste de Juliaca en 1911.

Types d'Indiens du Chaco.

rocheux qui dévale du flanc escarpé de la montagne, en essayant toutes les fois qu'ils le pouvaient, de le faire basculer à coups d'ailes dans l'abîme. Il s'estima heureux de s'en être tiré.

Une lapidation qui vient peut-être de l'au-delà.

C'est au village de Curva, non loin de Pelechuco, qu'habitent les bohémiens, spécifiquement indiens, de l'Amérique du Sud, connus sous le nom de *Brujas* (sorciers) ou Calahuayas. De même que les Basques en Europe, leurs origines se perdent dans la nuit des temps ; ils errent partout à travers les Andes, sont vétérinaires, herboristes ou diseurs de bonne aventure ; on leur attribue généralement des pouvoirs occultes.

— Ma fille, que vous avez vue, me raconta Franck, souffrait, dans sa jeunesse, d'une maladie de la hanche ; c'était une véritable infirme. Je sais que vous aurez peine à y croire, mais écoutez tout de même l'histoire de sa guérison.

« Je l'avais envoyée en Allemagne pour voir ce qu'on pouvait faire. Pauvre enfant ! Elle subit quatre opérations, mais ne s'en trouva pas mieux pour autant et désespérait de jamais guérir. Le lendemain de son retour à Pelechuco, un de ces Calahuayas vint nous voir et s'offrit, pour un bon prix, à la guérir en prenant pour règle : « Pas de guérison, pas d'argent ». Je n'entrerai pas dans le détail de la potion qu'il me fit lui préparer ; c'est assez macabre pour vous soulever le cœur et, si je n'avais pas cru fermement au pouvoir de ces gens étranges, je n'aurais pas osé en donner à mon enfant. C'est tout de même ce que je fis en la lui administrant, après l'avoir fait infuser dans de l'eau. Elle, bien entendu, n'avait aucune idée de ce que cela pouvait être et, vous pouvez m'en croire, une semaine plus tard — pas plus d'une semaine — elle était tout à fait bien et l'est toujours restée depuis.

— Et vous pensez que c'est l'ordonnance du Calahuaya qui l'a guérie ? demandai-je.

— Qu'est-ce que ça aurait pu être d'autre ? C'était un cas désespéré et les habiles spécialistes d'Allemagne eux-mêmes avaient été incapables d'y rien faire.

— Cela a l'air fantastique, c'est une de ces choses qu'on penserait disparues avec le moyen âge.

— A vivre dans ces endroits perdus, tout près de la nature et loin de la fiévreuse agitation du monde extérieur, on apprend beaucoup de choses que quelqu'un venant d'ailleurs tiendrait pour fantastiques, mais qui, pour nous, sont monnaie courante. Je vais vous raconter une autre histoire de Calahuaya que vous pourrez facilement contrôler, car elle s'est passée la semaine dernière.

« Avez-vous remarqué, avant Pelechuco, au-dessous de la piste que vous suiviez, une masure solitaire ? Vous l'avez vue ? Eh bien ! elle était occupée par un fonctionnaire des douanes qui vivait seul avec un *pongo*, un serviteur indigène qu'il traitait passablement mal. Il était surprenant que le *pongo* consentît à rester auprès de lui, mais peut-être y avait-il derrière cela des choses que nous ignorions. Quoi qu'il en soit, le fonctionnaire surprit son serviteur à chaparder, le ligota, passa une corde sous ses bras et le suspendit au pont de pierre qui se trouve devant la maison, juste au-dessus de la chute d'eau. La corde se brisa ; le *pongo* tomba dans le torrent de montagne impétueux qui coule au-dessous, fut emporté par la chute et se noya.

« Trois nuits plus tard, le fonctionnaire était assis dans la hutte, portes et fenêtres verrouillées, lorsqu'une pierre heurta le mur derrière lui et tomba sur le sol. Effrayé, il sauta sur ses pieds et crut, pendant un moment, que, du dehors, quelqu'un avait lancé une pierre sur la bâtisse, mais elle était bien là, sur le sol, à l'intérieur. Comment était-elle entrée ? Alors, une autre pierre, plus grosse, tomba bruyamment sur la table ; aussitôt après, se fit entendre le fracas d'une troisième pierre qui s'abattait au milieu de sa vaisselle.

« Il saisit sa carabine et ouvrit brusquement la porte, prêt à faire feu sur tout ce qui bougerait dans l'obscurité extérieure. Son champ visuel était assez étroit, mais il avait à peine eu le temps de tourner la tête qu'une pierre le toucha au front. Il rentra en chancelant, avec une vilaine blessure d'où coulait le sang, et claqua la porte.

« Le lendemain, il vint implorer mon assistance. Nous

descendîmes tous deux à la *choza* (masure) et il m'y montra les pierres sur le sol, des galets de rivière d'une bonne taille, gros comme le poing. Je restai auprès de lui jusqu'à la tombée du jour et, dès qu'il fit sombre, les envois de pierre reprirent de plus belle. Les galets semblaient passer au travers de la fenêtre fermée ou du mur de façade et visaient le fonctionnaire comme si elles étaient lancées de très loin. Etonné et, pour tout dire, effrayé, je murmurai : « C'est un coup du diable ! » et, immédiatement, ce fut directement sur moi qu'arrivèrent les pierres. J'étais absolument incapable d'expliquer ce mystère et c'est si incroyable que je ne pense pas que vous ajouterez foi à cette partie de l'histoire. Moi-même je ne suis pas sûr que je la prendrais au sérieux si je n'en avais été témoin.

« Le fonctionnaire ne pouvait continuer à vivre là et, pendant trois mois, la *choza* demeura inhabitée ; mais, pendant ce temps, quelques audacieux villageois descendirent afin de constater par eux-mêmes l'envoi de pierres, et ils le firent comme ils l'avaient dit ! Vous pouvez les interroger si vous voulez. Puis, pas plus tard que la semaine dernière, un Calahuaya passa par Pelechuco et on l'amena à exorciser l'esprit. Il brûla des herbes sur le seuil et, pendant plusieurs heures, chanta d'incompréhensibles *mantras*, puis empocha sa rétribution et s'en alla. Depuis ce jour, il n'y a plus eu d'envoi de pierres et le fonctionnaire y est retourné habiter.

Ayant entendu ailleurs des récits semblables, je n'étais pas enclin à rejeter l'histoire de Franck comme une mystification. Il semble s'agir là de manifestations d'esprits frappeurs, forme d'intervention surnaturelle assez fréquente dans les régions élevées des Andes. Le vicaire de Jauja, dans le Pérou central, m'a raconté qu'il avait été appelé — en vain — à tenter d'exorciser des esprits qui bombardaient ainsi un travailleur *cholo* et les siens.

Par monts et par vaux.

C'est à contrecœur que nous abandonnâmes le toit accueillant de Carlos Franck pour les bivouacs glacés sur les hauteurs ; pourtant, afin de relever plusieurs points de triangulation dans

le nord, sur le flanc oriental de la cordillère, il nous fallait quitter Pelechuco. Franck possédait sur notre route, près de Queara, une ferme où nous eûmes un autre aperçu de son hospitalité. Là aussi, nous fûmes accueillis par une importante bande d'Indiens ivres qui dansèrent devant la maison pendant toute une nuit et un jour, ne s'arrêtant par moment que pour boire de la *cachaza*.

Les habitants indiens de Pelechuco, Muñecas et Apolo, voyaient, dans les agissements de la commission de frontière travaillant au nom du Pérou, une tentative pour envahir leur pays ; la ferveur patriotique dont ils brûlaient pouvait rendre la situation très délicate. Nous, d'autre part, représentant la Bolivie, faisions figure de héros venus repousser l'invasion et, de tous côtés, on entendait des appels aux armes pour venger l'honneur national. Le fait que l'autre commission détruisit, par la suite, plusieurs des nombreux cairns que j'avais édifiés pour mes levés de terrain me montra clairement que le ressentiment n'était pas le monopole des gens tout à fait ignares.

De Queara, nous montâmes jusqu'à la source de la Tambopata, où nous campâmes à 5.200 mètres d'altitude et où nous fûmes torturés par le froid. En un point du col, nous nous aperçûmes que toutes les boussoles avaient leur aiguille complètement neutralisée dans un rayon de huit cents mètres et nous pensâmes qu'il devait y avoir sous nos pieds un gisement de fer considérable.

De toutes les pistes effrayantes que nous trouvâmes dans les Andes, celle de Queara à Mojos était la pire. Les *cuestas* (montées et descentes) étaient escarpées au point d'être presque infranchissables et, en maints endroits, des sections en avaient été emportées par des torrents qu'avaient grossis les pluies, creusant de grandes brèches sur lesquelles il nous fallait construire des ponts. Les accidents qui eurent lieu durant ce trajet nous firent perdre douze de nos vingt-quatre mules de bât. Nous eûmes la grande chance qu'aucun membre de la troupe ne fût tué. Il y avait des corniches si étroites que, tout en suivant le bord extrême de la piste, les mules touchaient souvent de leur chargement certaines roches en saillie qui les faisaient choir dans le

précipice, au milieu de hennissements désespérés. L'une d'elles roula sur des centaines de mètres jusqu'à la rivière où elle resta, morte, entre deux rochers, les quatre pattes en l'air, le contenu des caisses de provisions répandu autour d'elle. Une autre tomba d'une trentaine de mètres et se trouva coincée par son chargement entre deux arbres. Elle y demeura pendue, loin au-dessus du sol, assez indifférente pour brouter tout ce qui pouvait se manger et se trouvait à sa portée ; comme nous ne pouvions la dégager, nous fûmes obligés de l'abattre.

Gravissant les montagnes et redescendant dans des vallées luxuriantes, nous suivîmes le cours de la rivière Queara jusqu'à son confluent avec le Pelechuco où elle forme la Tuiche ; puis, par une piste escarpée, nous grimpâmes loin au-dessus de la rivière jusqu'au petit village de Pata. Il se composait seulement de quatre fermes et ne comptait qu'une douzaine d'habitants, mais le *corregidor* (chef du village) nous accueillit et nous installa dans une hutte où des légions de puces nous attaquèrent. Comme il n'y avait pas d'eau dans le village, chaque goutte devait être montée de la rivière à sept cents mètres plus bas.

Par gratitude, on donne à Fawcett
une mine d'or — qu'il dédaigne !

Les populations arriérées de ces hameaux isolés et des communautés vivant en forêt considèrent que tout visiteur est obligatoirement un médecin. Il est certain qu'on acquiert à la longue quelques rudiments de médecine et de soins d'urgence, car, dans les pays sauvages, la confiance en soi a une grande valeur et, en l'absence de connaissances précises, qui font souvent défaut, elle peut très bien tenir lieu d'expérience. Bien des missionnaires qui pénètrent dans ces régions sont qualifiés de médecins et il n'est pas du tout rare, lorsqu'on arrive dans un village, d'être appelé à soigner un malade. C'est ce qui m'arriva à Pata.

Une femme du village souffrait abominablement d'une main gravement infectée et sa famille me demanda de l'opérer. Costin lui tint la tête et les bras dans une couverture, tandis que Manley s'occupait des jambes tout en me faisant passer les instruments, et, sourd aux cris étouffés de la femme, je me mis

à l'œuvre. Ce fut une réussite parfaite ; le lendemain, elle vint à moi remplie de gratitude et me demanda combien elle me devait. C'est avec une infinie surprise qu'elle apprit la gratuité de mon intervention, car ces gens n'ont pas l'habitude qu'on leur rende un service ou accorde une faveur sans en exiger un prix exorbitant. Son fils déclara que le moins qu'il pût faire pour me remercier était de me révéler le secret d'une mine d'or qu'il venait de découvrir.

Dans les vieilles archives péruviennes de la province de Charcas, il est dit que cette mine est extraordinairement riche. On en perdit l'emplacement lorsqu'en 1780 José Gabriel Tupac-Amaru, cacique de Tungazuque, poussa les Indiens à se révolter contre l'autorité espagnole et que toutes les mines à l'est de la cordillère furent dissimulées et les pistes qui y conduisaient, détruites.

Mon informateur, revenant d'une foire locale et voulant éviter d'avoir des ennuis avec ses bêtes de charge sur une section particulièrement mauvaise de la piste, prit un raccourci en traversant une certaine rivière qu'il m'indiqua. Soudain, lui et les deux Indiens qui l'accompagnaient se trouvèrent en face de plusieurs petits tunnels percés à flanc de montagne. A en juger par les tas de minerai qui encombraient les entrées, c'étaient manifestement d'anciens aménagements de mines. Ils y pénétrèrent et découvrirent, par terre, des outils rouillés ainsi que des moules où l'on coulait l'or une fois fondu. Je n'ai jamais eu le temps de visiter personnellement cette mine et il paraît peu vraisemblable que quelqu'un d'autre soit allé en troubler le sommeil.

Bien qu'au début de l'ère coloniale toutes les mines existantes fussent relevées de façon détaillée, très peu, parmi celles qui furent perdues par la suite, ont été retrouvées. Leurs emplacements ne sont pas inconnus, mais les Indiens en gardent le secret et rien ne les fera parler, sauf dans les quelques cas où ils communiquent le renseignement en reconnaissance d'un service. Les tortures infligées aux cruelles époques de naguère ne pouvaient rien leur arracher. Dans quelle mesure des prêtres sans scrupules y sont-ils parvenus en usant des armes de la

superstition et de la terreur, je ne saurais le dire, mais je crois plutôt que l'indigène conserve bien plus de respect pour ses anciens dieux qu'il ne craint l'enfer de la religion chrétienne.

On a épilogué sur les endroits d'où les Incas tiraient leurs énormes amas d'or et d'argent. Certains pensent que ceux-ci étaient constitués par l'accumulation des paillettes d'or ramassées au cours des siècles dans les rivières ; d'autres estiment que c'est l'extraordinaire richesse des mines qui a amené à employer ces métaux, rares en d'autres régions. J'incline en faveur de cette dernière supposition. La valeur artificielle de l'or et de l'argent leur fut attribuée par les *conquistadores* espagnols, avant l'arrivée desquels les qualités de ces métaux résidaient dans leur facilité d'extraction et leur bel aspect. De nos jours, l'argent n'est pas considéré au Pérou comme un métal précieux.

Mes succès en chirurgie m'amenèrent une nouvelle malade, la femme du *corregidor* qui, autant que j'aie pu voir, souffrait d'un cancer. Son mari me supplia de l'opérer, mais, vu mes connaissances limitées, je n'osai pas m'y risquer ; je craignais, si elle devait mourir par la suite, d'en être tenu pour responsable. En fait, elle mourut bien, trois jours plus tard, et je me demande souvent si j'ai bien fait de ne pas céder à cette prière.

La maladie partout.

Nous quittâmes Pata et arrivâmes à Santa Cruz, autre village dépeuplé ; celui-ci avait été ravagé par un mal étrange qui avait fait son apparition au cours des cinq dernières années. Les symptômes commençaient à se manifester par des vomissements de sang suivis d'une forte fièvre qui emportait le malade.

Nous campâmes sous le porche d'une église qui semblait beaucoup trop grande pour une si petite localité, et les quelques villageois qui restaient, si lamentablement pauvres qu'ils fussent, nous firent la généreuse réception habituelle. Nous étions manifestement mieux approvisionnés qu'eux et, de plus, étrangers à leur village et à leur pays ; cependant, ces pauvres *cholos* ignorants étaient prêts, au nom de l'hospitalité, à nous donner le peu qu'ils avaient, mais qui, pour eux, était inestimable.

Nous gavâmes les enfants de chocolat et de gâteaux et parvînmes à en sauver un d'une morsure de crotale, ce qui, jusqu'à un certain point, fut une manière de remercier nos hôtes de leurs nombreuses prévenances. Entre parenthèses, un Anglais d'Apolo me raconta qu'ici, à Santa Cruz, on avait tué un serpent à sonnettes de deux mètres dix et que l'on constata qu'il possédait à sa queue quarante-quatre de ces pièces cornées qui composent la crécelle de ce genre de reptile ; ce qui, je crois, en fait vingt de plus que le chiffre officiel !

Apolo, notre étape suivante, avait été naguère le centre d'une importante population indienne et fut le premier poste de la mission forestière de l'ancien Pérou après la conquête. Bien que cette ville fût située au milieu d'une plaine très fertile, ils étaient cinq cents environ à y vivre dans une saleté et une misère effroyables et personne ne paraissait y effectuer le moindre travail. On y puisait l'eau à boire dans une rivière fangeuse au-dessous de l'endroit où les habitants jetaient leurs immondices et lavaient leurs vêtements crasseux. Il ne fallait donc pas s'étonner que la maladie y régnât !

Une commission médicale bolivienne se trouvait en ville où elle essayait les effets du 606 sur l'horrible maladie appelée *espundia*, ou ulcère d'Orient. En apprenant cela, les malades étaient accourus de plusieurs kilomètres à la ronde et l'unique rue grouillait de victimes affreuses dont le visage, en certains cas, était entièrement rongé. On suppose généralement que ce mal provient de la piqûre d'une mouche infectée par quelque bête de la forêt, comme la mouche *tabana* est infectée par le *capibara* dans le cas du *mal de cedera* des chevaux et de la peste bovine. Cela n'explique cependant pas la fréquence de cette maladie en montagne, dans la zone s'étendant à trois mille mètres, où on l'appelle *uta;* en effet, une mouche des forêts ne pourrait vivre à cette altitude et dans ce climat plus rigoureux.

Je crois que le 606 se révéla inopérant (1). Si on la prend

(1) Il en fut ainsi, en effet. En 1951, des spécialistes des Etats-Unis se sont sérieusement attaqués à cette maladie et l'on espère que bientôt l'*uta*, ainsi que la redoutable *verruga*, pourront être définitivement guéries.

tout à ses débuts, on peut venir à bout de la maladie avec de puissants antiseptiques, mais les habitants des établissements forestiers ont leur idée à ce sujet et se résignent à la laisser suivre son cours jusqu'au bout.

Nous fûmes reçus, à Apolo, par un Anglais jovial et compétent du nom de Flower, qui avait épousé une Bolivienne ; au cours de notre séjour, sa charmante fille donna, pour fêter son anniversaire, un bal auquel nous prîmes part malgré notre accoutrement de forêt. Nous dansâmes de notre mieux la *cachucha* et on servit si largement des cocktails et de la bière qu'avant la fin de la soirée un grand nombre d'invités s'étaient endormis par terre.

D'Apolo, nous retournâmes à Santa Cruz où Manley nous quitta pour remonter sur l'*altiplano* et revenir avec un biologiste du Musée National de La Paz qui devait se joindre à nous pour l'expédition en forêt. Au cours de leur retour, ils devaient retrouver les mules à Santa Cruz et nous suivre, Costin et moi, qui, pendant ce temps, serions partis pour la Tambopata.

Entre temps, nous nous étions mis en route pour Boturo sur la Tuiche, et nous nous dirigions vers l'Asuriana dans l'intention d'essayer de gagner, par terre, le bassin de la Tambopata et, par la même occasion, la *barraca* de San Carlos. Ce fut une marche pénible ; il nous fallait, chaque jour, frayer une piste devant les animaux et notre bruyant cheminement nous exposait à la colère des insectes et des reptiles cachés dans les broussailles touffues. Une fois, nous venions de passer près d'un grand nid de guêpes sans les déranger, quand la mule de tête frôla le nid de trop près et, de son chargement, en attrapa le coin. Deux guêpes se posèrent sur sa croupe et d'un seul coup la mule bondit en l'air ; les caisses s'éparpillèrent dans toutes les directions, les sangles de bât lâchèrent et la mule disparut dans la brousse tandis que, dans les arbres, les cris terrifiés des oiseaux éclataient sur son passage. La seconde partit de la même manière, puis la suivante, enfin la dernière. Nous passâmes le reste de la journée à poursuivre nos bêtes, ramassant les marchandises et réparant les bâts.

De fortes pluies avaient grossi la rivière Cocos, nous empê-

chant de la passer à gué, mais nous finîmes par atteindre la Tambopata à Playa Paujil où nous rejoignions la ligne sur laquelle nous avions travaillé l'année précédente. Je voulais m'y assurer du travail effectué afin de prévenir une discussion éventuelle, en raison de la décision de la commission péruvienne de ne pas descendre la rivière Heath.

A l'époque, j'avais recueilli, en plusieurs endroits, de vagues traditions sur des vestiges des anciennes civilisations et elles avaient monté mon imagination à un degré tel que ma hâte de faire des recherches devenait de plus en plus pressante. J'avais déjà commencé à procéder par élimination, ce qui m'avait permis, après plusieurs années d'études approfondies, de situer l'emplacement de certains de ces vestiges, mais si j'avais eu alors connaissance du document contenant le rapport de 1743 sur la ville perdue de Raposo, je me serais épargné bien du temps gaspillé dans les forêts boliviennes. Je n'ai pas besoin de dire que j'ignorais tout de la merveilleuse ville de montagne de Macchupicchu que devait découvrir plus tard Hiram Bingham avec l'expédition de Yale, dans la gorge de l'Urubamba, au nord-ouest de Cuzco. Tout comme l'emplacement de Macchupicchu était demeuré inconnu durant toute l'époque coloniale, les nombreux autres endroits restant à découvrir doivent être à l'origine de bon nombre des légendes répandues chez les indigènes.

Stoïcisme des Indiens.

De Playa Paujil, nous eûmes beaucoup de peine à gagner San Carlos. L'atmosphère générale qui régnait à la *barraca* était bien plus détendue que la dernière fois. Le directeur de la *barraca* était ravi de la solution inattendue qui mettait fin à ses difficultés de transport ; le juge du district de Sandia était venu et s'était révélé être un *arriero* péruvien qui avait aussitôt signé un contrat pour le transport de tout le caoutchouc de San Carlos. De même, la main-d'œuvre, si difficile à se procurer d'habitude, était prête à l'embauche car les Indiens de Sandia brûlaient de faire partie de notre colonie afin d'échapper

à la réquisition qu'avait décidée le préfet en vue de fournir des porteurs à la commission péruvienne, travail qu'ils paraissaient redouter.

Le stoïcisme des Indiens est surprenant. Un manchot se présenta ; il avait eu le bras gauche arraché par l'explosion d'une de ces lamentables pétoires qu'on vend pour un prix exorbitant aux ramasseurs de caoutchouc sous le nom de fusil. Voyant son bras ne plus tenir que par des muscles en lambeaux, il le coupa avec sa machette et arrêta l'hémorragie en tenant le moignon dans de l'huile de copahu chaude. Sa parfaite guérison laissait admettre que la croyance locale dans la vertu médicinale de cette huile était justifiée ; en fait, on l'emploie beaucoup en forêt pour l'appliquer sur des blessures ouvertes.

Il n'existe généralement aucun moyen de faire crier un Indien ou de lui faire témoigner de l'émotion s'il ne le veut pas. Il semble capable de supporter n'importe quelle souffrance et il est hors de doute que l'habitude de mâcher de la coca produit sur les nerfs un effet assoupissant qui concourt à cette insensibilité. Je me souviens, toutefois, d'un cas qui se présenta à San Carlos où un Indien souffrait à périr et se roulait par terre avec des hurlements de douleur parce qu'il s'était bourré de riz cru et sec, après quoi il avait bu une grande quantité d'eau de la rivière. Je ne connaissais aucun remède pour ce cas — c'est-à-dire rien qu'il fût en mon pouvoir de faire — mais ses compagnons l'attachèrent par les poignets et les chevilles, bras et jambes écartés, à quatre arbres choisis à cet effet, et se mirent littéralement à en extraire le riz au moyen de morceaux de fer recourbés au bout ! Il survécut à ce traitement, s'en trouva assez bien pour témoigner sa reconnaissance, et j'ose dire que, par la suite, il se montra beaucoup plus prudent.

Les Indiens sont habitués à voir les périodes de famine alterner avec celles d'abondance. Lorsqu'ils sont pourvus, leur instinct les pousse à manger tant qu'il y a de la nourriture afin de se préparer à la disette qu'ils sont sûrs de voir suivre. Ce qu'ils arrivent à ingurgiter est prodigieux. J'ai vu, sur l'Acre, mes huit Indiens achever cinq cochons en un repas ; mais cette performance fut dépassée par deux hommes de Sandia qui

mangèrent tout un lama sans désemparer, et le volume de viande d'un lama est presque égal à celui d'un âne !

Le sketch de la « tucandera ».

Les forêts ne sont pas à l'abri d'ouragans qui soufflent de temps à autre, y faisant des tranchées de plusieurs centaines de mètres de large et de nombreux kilomètres de long, abattant tous les arbres en un fouillis de branches, de lianes et de broussailles. Lorsqu'il faut, par la suite, y frayer sa route, les fourmis et les guêpes, furieuses de la destruction de leurs nids et avides de vengeance, ajoutent encore aux difficultés. Un ouragan de ce genre s'abattit sur San Carlos tandis que nous nous y trouvions. Nous entendîmes l'impressionnant grondement du déluge qui approchait et le fracas des arbres qui s'écroulaient, puis il fut sur nous, nous jetant à terre, assourdis et aveuglés. Une des huttes vola en éclats, pulvérisée ; un mur pencha et s'effondra ; le toit du bâtiment principal commença à se soulever, mais tous les hommes et femmes qui le pouvaient y montèrent à quatre pattes et s'y accrochèrent, tandis qu'on lançait des cordes par-dessus et qu'on y empilait de grandes pierres. Puis, dans une dernière explosion, la tempête s'éloigna et nous entendîmes ses coups de tonnerre, tandis qu'elle se fauchait un chemin dans la forêt.

Le biologiste arriva avec Manley à la fin de septembre. Il fut bien déçu en apprenant dans quelles conditions l'expédition allait se mettre en route ; au lieu de voyager avec le confort d'un matériel de luxe, livres à consulter, boîtes de naturaliste et tout le reste, il devait s'attendre à emballer sur ses épaules tout ce dont il avait besoin, sans compter sa part de vivres et d'instruments. Les mules ne pouvaient pas aller plus loin et il s'agissait de porter nous-mêmes le maximum.

L'enchevêtrement provoqué par l'ouragan avait rendu particulièrement difficile à suivre la piste qui conduisait à Marte et, en beaucoup d'endroits, on enfonçait jusqu'aux genoux dans la boue. Morceau par morceau, le biologiste se débarrassa de son équipement, jusqu'à ce qu'il eût tout jeté à l'exception

des vivres, d'une loupe et d'un hamac. Nous n'emportions rien de superflu et je le lui fis remarquer.

— Je sais qu'il est gênant de porter des sacs, lui dis-je ; mais, en quelques jours, vous vous y serez fait. Vous aurez plus tard besoin de tout ce que vous jetez.

— Pas moi, répondit-il, je n'ai besoin de rien de tout ça.

Je haussai les épaules. Après tout, peut-être était-il assez calé pour s'en passer.

Comme pour donner une leçon de choses au biologiste, une file de ramasseurs de caoutchouc, au visage émacié, passa devant nous ; tous étaient des Indiens de l'*altiplano* et chacun portait une charge de cent cinquante livres de caoutchouc à San Carlos. Plusieurs souffraient d'une maladie appelée *sejtiti* — une sorte de lèpre contractée dans ces régions et dans les *yungas*, les vallées chaudes des montagnes — et étaient couverts de plaies suppurantes et de verrues molles. Leurs ballots pesaient le triple des nôtres et pourtant, malades comme ils étaient, ils ne s'arrêtaient pas.

En raison de la fièvre si répandue à la *barraca* de Marte, nous la contournâmes, campâmes dans la forêt et repartîmes le lendemain en direction de la Heath.

Nous construisîmes deux *balsas* et commençâmes à descendre la rivière, Manley et moi sur l'un d'eux, Costin et le biologiste sur l'autre. Nous n'avions pas encore fait beaucoup de route que nos vieux amis les Echocas, ravis de nous revoir, arrivaient avec des bananes et du maïs.

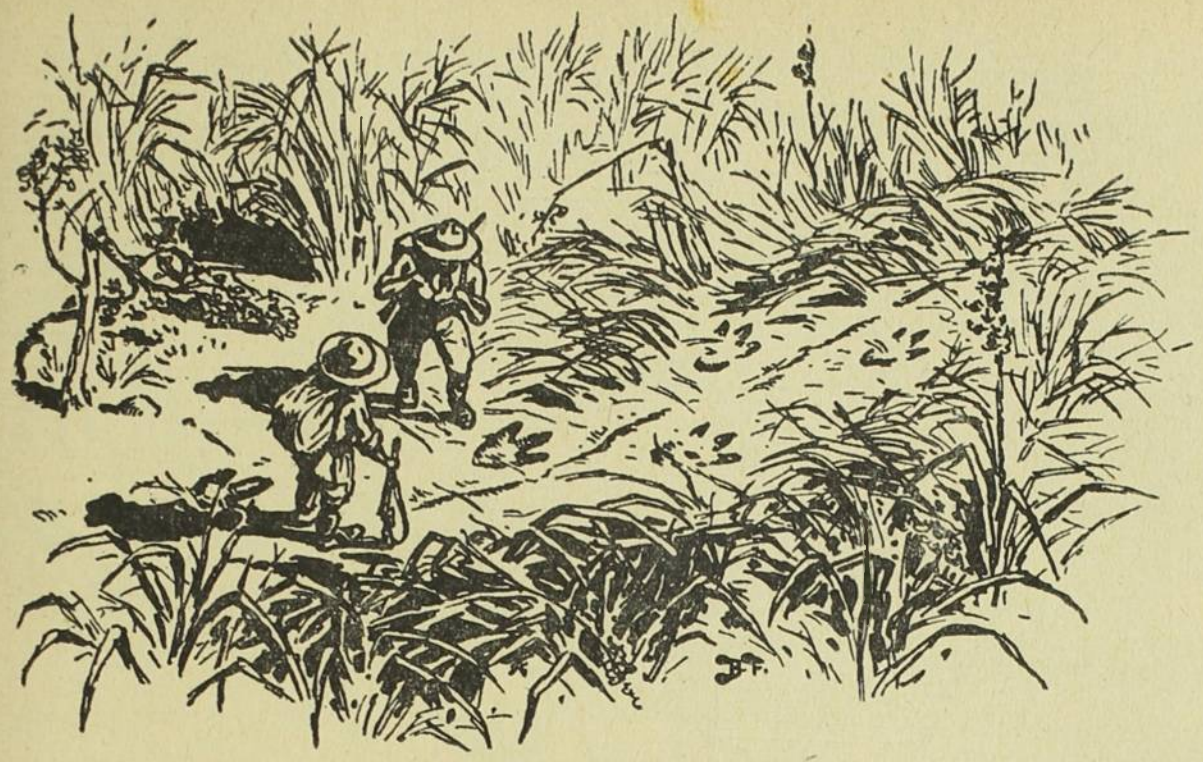
Le biologiste avait tendance à se méfier des Echocas, mais il se montra plus confiant lorsque, grâce à leur habile traitement, il fut débarrassé des nombreux *sututus* qui s'étaient glissés sous sa peau. Il attirait en plus grand nombre que nous ces sales bêtes et elles le faisaient continuellement souffrir.

— Pourquoi ne pas tout lâcher et vous en retourner ? lui demandai-je. Nous sommes à peine partis et l'expédition promet d'être autrement pénible que tout ce que vous avez déjà éprouvé.

Sa réponse me remplit d'inquiétude, mais j'admirai son cran :

— Pas moi, dit-il. J'ai pu arriver jusqu'ici et j'entends aller jusqu'au bout.

Chacun de nous semblait attirer un de ces maudits insectes en particulier. Si, pour le biologiste, c'étaient les *sututus*, pour moi c'étaient les guêpes, tandis que chez Costin c'étaient les fourmis géantes *tucanderas* qui mesurent quatre centimètres de long. Un matin, Costin nous offrit un joli spectacle en présence des Echocas. Au moment où il enfilait une de ses bottes, il sembla soudain devenu fou, dansant, criant et courant en rond. Finalement, il s'assit, enleva la botte et brandit un orteil au bout duquel une *tucandera* était accrochée par ses mandibules en forme de faux. Les Echocas, tout d'abord effrayés, se déchaînèrent en une tempête de rires. Ils se balançaient, se roulaient par terre, se donnaient mutuellement des claques dans le dos et s'esclaffaient derechef ; ils considéraient que c'était une comédie hilarante donnée à leur intention particulière. Par la suite, ils demandèrent souvent à Costin, par signes et à grand renfort de rires, de répéter son numéro, allant même jusqu'à lui apporter des *tucanderas* vivantes afin qu'il les mit dans ses bottes !



Chapitre III

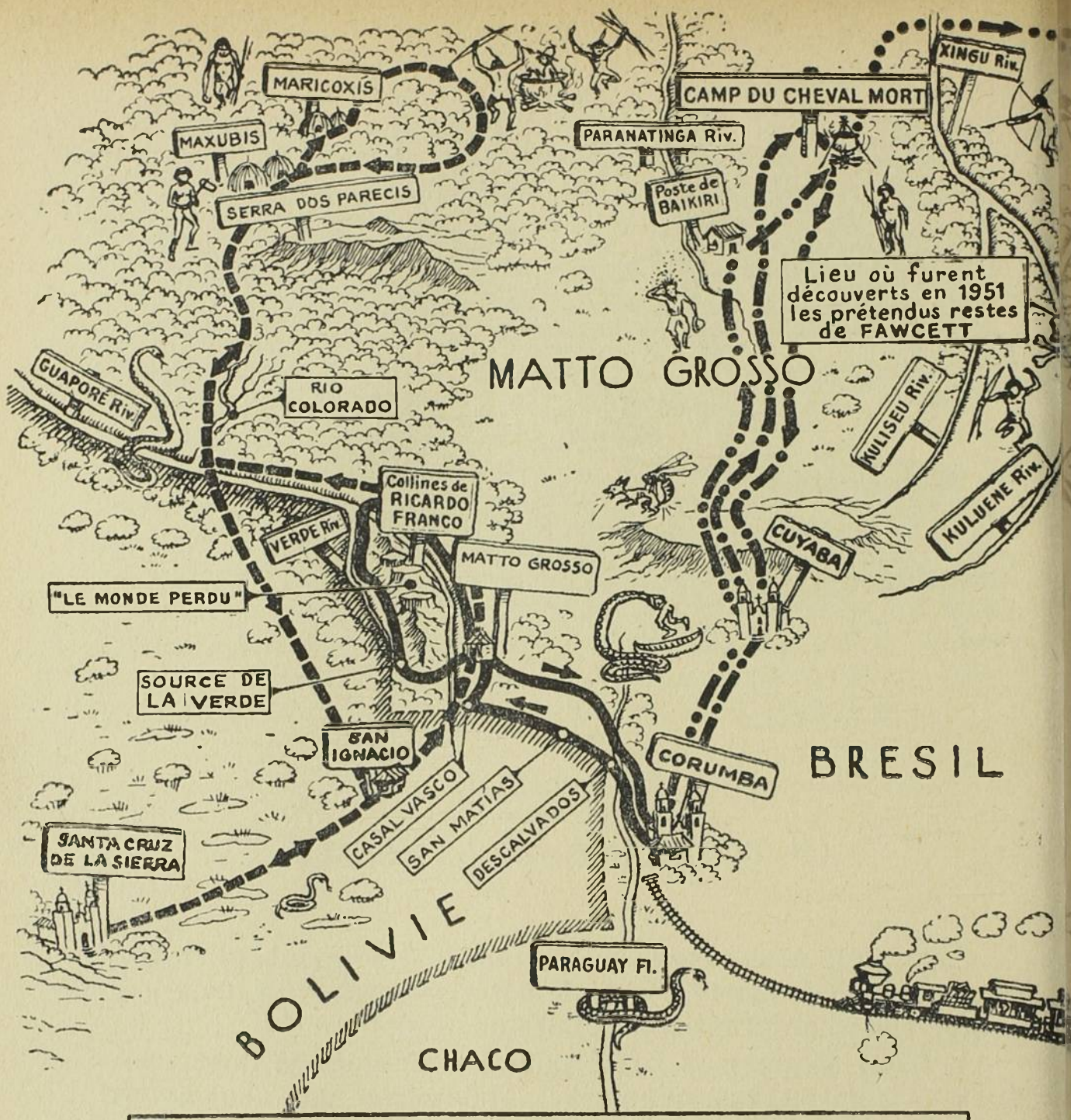
AU TOURNANT DE LA ROUTE

Avant que nous eussions commencé la descente de la Heath, le *mayordomo* de Marte, averti de notre présence, vint, avec une troupe assez importante, nous faire une visite.

— Nous sommes en route pour les plantations dont vous nous avez entretenus, m'apprit-il. Maintenant que nous avons entendu parler des sauvages et de la nourriture qu'ils ont là-bas, nous sentons qu'il faut faire quelque chose pour nous procurer des vivres, car, à la *barraca*, les ramasseurs ne tiennent en vie qu'en mangeant des feuilles et nous en avons, vous le savez, trois cents à ravitailler.

— Voulez-vous dire que la famine règne de nouveau à Marte ?

— Oui, c'est bien ça. Quand ne règne-t-elle pas ? C'est la seule chose dont nous puissions être sûrs !



EXPEDITIONS AU BRESIL.

---1908 & 1909

---1914

---1920 & 1921

---1925

---ITINÉRAIRE PROJETÉ

REGION APPROX.
DU POINT "Z".

RIO SÃO FRANCISCO

Emplacement
supposé de la
"VILLE PERDUE"

LENÇÓIS

BAHIA

PARAGUASSU Riv.

BAHÍA

JEQUIE

RIO DE CONTAS

GONGUGY Riv.

CANNAVIEIRAS

RIO PARDO

COURO D'ANTA

JEQUITINHONHA Riv.

ESPIRITO
SANTO

"Z"

BAHIA

LA PAZ

RIO DE
JANEIRO

TERRITOIRES EXPLORÉS
PAR LES EXPÉDITIONS

OCEAN
ATLANTIQUE

SÃO PAULO

RIO DE JANEIRO

Ferme de
serpents de
BUTANTAN

SANTOS

Il me donna une tape sur l'épaule et ajouta :

— Grâce à vous, nous avons désormais l'espoir que cela ira mieux qu'avant ; mais, même ainsi, je voudrais que nous nous en tirions aussi bien qu'ils le font à San Carlos.

On peut trouver dans la région deux plantes précieuses qui méritent d'être prises en considération. La première est le *yawal chunca*, petite et touffue, avec des feuilles de trente centimètres de long sur dix de large, vertes sur le dessus et de nuance plus claire au dos, ayant des nervures rouge sang et les extrémités aussi. Trois ou quatre de ces feuilles, mises à infuser dans un bon litre d'eau bouillante, fournissent un remède admirable contre la fièvre. L'autre est un arbuste appelé *pando de coca*, bien connu des Indiens qui le mâchent. Ses propriétés sont celles de la coca, mais en plus atténuées. Aucune de ces plantes n'est exploitée commercialement, mais elles sont régulièrement employées par les habitants de la région.

Les vampires grouillaient sur la Heath. Ils ne manquent jamais de repérer un camp et, la nuit, attaquent toute partie du corps exposée ; ils arrivent même, parfois, à vous ronger à travers la moustiquaire. Il y a tant de ces myriades de chauves-souris géantes en Amérique du Sud, en particulier sur les contreforts des Andes, que le jour viendra sans doute où l'on s'avisera de la valeur de leur peau. Beaucoup possèdent un pelage ravissant dont la richesse ne diffère pas de celle de la taupe, mais est d'un brun rosâtre ou, parfois, couleur rouge-gorge nuancée de couleur taupe foncée. Les Incas n'utilisaient la fourrure de la chauve-souris que pour orner leurs vêtements ; encore la famille impériale avait-elle seule le droit d'en porter. Le vampire est une calamité, aussi bien pour les êtres humains que pour les animaux, et la fortune attend la personne entreprenante qui exploitera commercialement sa fourrure.

La précieuse amitié des Echocas.

Nous fîmes une route facile avec nos *balsas* jusqu'au camp des Echocas. Leur grande hutte communale avait été abattue par l'ouragan et gisait sur le côté ; les dommages y étaient aussi

importants qu'à San Carlos. En revanche, la nourriture était aussi abondante que d'habitude.

En attendant, le biologiste — j'ai oublié de dire qu'il était Européen — souffrait gravement de ses plaies et du manque de vêtements de rechange, car ceux qu'il possédait empestaient. Il commençait à se rendre compte de la folie qu'il avait commise en jetant hors de son sac tout ce qui n'était pas d'une nécessité immédiate et devint de plus en plus morose et effrayé. Les Echocas l'avaient provisoirement délivré des tortures infligées par les *sututus*, mais il protestait contre leur façon d'extraire ces sales bêtes et, lorsque commença à apparaître une multitude de nouvelles plaies, il préféra employer son propre remède, le sublimé corrosif. Il en résulta que les larves moururent sous la peau, y faisant de vilaines blessures suppurantes. La puanteur qu'elles exhalaient, ajoutée à celle de ses vêtements, contribuait à faire de lui un objet de répulsion et, comme nous avions tous les jours des orages accompagnés de déluges de pluie, son état ne fit qu'empirer.

Il m'inquiétait franchement. S'il faisait un empoisonnement du sang, c'était un homme mort, car nous ne pourrions rien pour lui. Lorsque nous arrivâmes au point de départ du trajet par terre, je le jugeai absolument incapable de s'engager dans la forêt et, quelques jours plus tard, je doutais que nous pussions même le renvoyer à San Carlos à temps pour lui sauver la vie. Les orages continuaient, la rivière débordait, et remonter le courant avec des *balsas* aurait consisté pour nous à raser la rive et à nous tirer en nous agrippant à chaque branche, travail beaucoup trop épuisant pour un malade. Le seul moyen était de descendre la rivière jusqu'au bout ; c'est ce que nous fîmes.

Abattu par la fièvre, Manley n'en luttait pas moins et un *sututu* fit une mauvaise plaie à la jambe de Costin. Nous finîmes tout de même par rejoindre le camp des Echocas. Une nouvelle hutte y avait été édifiée ; elle nous procura un abri ; et le maïs nous changea heureusement des bananes.

Les aimables sauvages nous débarrassèrent des *sututus* ; ils en sortirent un de mon dos, qui mesurait plus de deux centimètres. J'en avais dans le bras un autre qui me faisait souffrir

et qu'ils ne purent enlever qu'après avoir employé, en dernier ressort, de la cire d'abeille sur laquelle ils mirent de la sève d'une certaine plante. Ensuite, ils nous accompagnèrent en amont, portant le chargement du biologiste et de Manley.

Il m'est désagréable de traiter les Echocas de « sauvages » et je ne les appelle ainsi que par souci d'identification, pour différencier l'Indien soumis de celui qui vit à l'état naturel. C'étaient des êtres primitifs, mais qui ressemblaient plus à de joyeux enfants qu'à l'image que l'on se fait généralement des sauvages. Il n'y avait en eux rien de sournois ni de fourbe. Une fois établis, nos liens d'amitié ne firent que s'étendre. Il n'était rien qu'ils ne cherchassent à faire pour nous aider. Aussi propres et réservés de leur personne qu'ils étaient aimables de caractère, ils m'inspiraient des sentiments chaleureux.

Les Echocas, connaissant tous les raccourcis pour se rendre à Marte, nous firent gagner beaucoup de temps en nous accompagnant. Malgré cela, je ne pensais jamais que le biologiste arriverait vivant à San Carlos. De jour, il était à peine capable de se traîner ; la nuit, il dormait par terre, car il y avait beau temps que son hamac avait été jeté.

A la plantation du haut, nous trouvâmes l'équipe de ravitaillement de Marte toujours au travail ; elle se joignit à nous pour aller jusqu'à sa *barraca*.

— Quatre de mes hommes sont déjà morts de faim, me dit le *mayordomo*. Nous avons souvent passé plusieurs jours de suite sans manger.

— Comment ne fait-on rien pour améliorer votre situation ? demandai-je. On doit certainement pouvoir vous envoyer des provisions de San Carlos.

— Possible, mais c'est une question d'argent. Marte a de la peine à couvrir ses frais et, à moins que la production ne soit véritablement très forte, c'est une éventualité qui ne sera jamais envisagée.

Nous avions toujours trois Echocas avec nous et ce problème ne nous préoccupa jamais. L'un d'eux, lorsqu'il avait faim, partait à la recherche du gibier dans la forêt ; je l'accompa-

gnai un jour pour voir comment il s'y prenait. Je ne voyais trace d'aucun animal dans la brousse, mais il était clair que l'Indien en savait plus long que moi. Il se mit à pousser des cris perçants en me faisant signe de ne pas bouger. Quelques minutes plus tard, un petit cerf approcha craintivement à travers la brousse jusqu'à un mètre de nous ; l'homme le tua d'une flèche. J'ai vu des Indiens faire sortir des arbres des singes et des oiseaux en imitant leur cri.

Les Echocas demeurèrent un jour ou deux avec nous à Marte, tandis que les malades se remettaient suffisamment pour continuer, et ils nous accompagnèrent jusqu'à San Carlos. Sans leur aide, la troupe, en tant que troupe, n'y serait jamais arrivée. Les plaies du biologiste attirèrent, pendant ce temps, des nuages de mouches, mais, à la *barraca*, elles furent soigneusement lavées et soignées et, par un coup de chance, arriva un *arriero* qui put le ramener à dos de mule à Sandia. Nous doutions qu'il pût survivre ; il y parvint pourtant, peu soucieux, j'imagine, de faire jamais un autre voyage en forêt.

Dès que Manley fut débarrassé de sa fièvre, nous repartîmes tous trois à pied, lui, Costin et moi, à travers la forêt jusqu'à Santa Cruz où nos mules devaient nous attendre ; nous y découvrîmes que l'*arriero* les avait toutes emmenées, sauf deux bêtes galeuses, et avait dû les vendre, car nous ne les revîmes jamais. Costin se rendit à Apolo sur l'une des deux mules qui nous restaient, afin de se procurer de nouvelles bêtes chez Flower. La malchance s'acharna contre lui. Apolo avait été détruit par un incendie ; impossible de s'y procurer une seule mule ; à la vérité, les *gringos* y avaient alors mauvaise réputation, car on regardait Flower comme responsable de l'aventure.

Il y avait longtemps qu'il n'avait plu à Apolo, aussi le clergé de l'endroit avait-il organisé une procession et fait dire des prières pour la pluie. Flower — un hérétique — rit au passage de la procession, avec ses effigies de martyrs ruisselant de sang et ses cierges branlants ; et justement, un de ces cierges tomba par terre et alluma un incendie qui se propagea à une vitesse effrayante, atteignit les habitations sèches comme de l'amadou et, en quelques minutes, anéantit la localité à l'exception de la

maison de Flower, laquelle, recouverte de tuiles, échappa à l'holocauste. Il n'y avait aucun doute : ses quolibets avaient provoqué le drame !

A deux doigts du « casus belli » bolivo-péruvien !

Nous employâmes les deux mules à porter nos sacs et, ainsi allégés, partîmes à pied pour Pelechuco. Le trajet nous parut interminable ; dans les meilleures conditions, la route était déjà pénible ; du moins, en allant à pied, échappions-nous aux épreuves effrayantes réservées à ceux qui chevauchent sur ces étroites pistes des Andes. Lorsque, las et découragés, nous arrivâmes enfin au village montagnard, Carlos Franck nous accueillit et nous fournit des mules pour notre trajet jusqu'à Cojata. Le 19 décembre, nous arrivions à La Paz.

La délimitation de la frontière avait soulevé de nombreuses difficultés avec le Pérou, bien que la Bolivie lui eût abandonné les territoires sur lesquels les poteaux frontière avaient été arbitrairement plantés. On faisait preuve d'une lenteur qui ne me convenait nullement : il ne me souriait pas d'être mêlé à des complications internationales devenues si délicates que les deux nations étaient presque en état de guerre ; aussi abandonnai-je le travail de frontière.

Après que nous nous fûmes retirés, un soulèvement fut si près de se produire parmi les Indiens, qu'une commission française se vit charger par la Bolivie de déterminer la frontière. Elle se trouva en désaccord avec les conclusions du Pérou et l'un des membres de la commission eut une altercation avec un fonctionnaire politique bolivien qu'il provoqua en duel ; l'autre refusa prudemment de se battre. En dépit de notre travail de 1910, on laissa de côté la seule section de la frontière qui fût située hors des régions civilisées, celle de la Heath, à cause des « sauvages » qui l'habitaient, mais nos cartes furent officiellement admises. Il y eut du tirage pour savoir de quel côté de la frontière se trouvait la fin de la Tambopata, et la commission française refusa d'accepter d'autres conclusions que les siennes, qui différaient à peine de la ligne que nous avions déterminée

en 1910. En tout cas, j'en étais maintenant sorti et heureux d'y échapper, quoique le véritable travail de levé de terrain m'eût passionné et que je fusse désolé de voir que la question de la délimitation n'eût pas été résolue à la satisfaction des deux parties.

La République (bolivienne) n'a plus besoin de savants...

Plus tard, en 1913, lorsque je rencontrai le ministre des Affaires étrangères, il m'apprit que le biologiste avait quitté la Bolivie.

— C'est une histoire qui nous a coûté cher ! dit-il. Cinq cents livres de traitement par an pour un coléoptère, et un spécimen commun encore ! C'est trop, même pour les finances élastiques d'une république de la côte occidentale !

— Il y a tout de même une profusion d'éléments scientifiques à récolter dans la *montaña*.

— Que quelqu'un d'autre paie pour les avoir, commandant ! Pour le moment, nous en avons assez, de la science.

Je ne pouvais plus rentrer dans l'armée. J'avais brûlé mes vaisseaux, mais, par contre, cela me donnait la liberté de réaliser l'expédition privée que je désirais faire. Sans même aller plus loin que les montagnes et les contreforts des Andes, il y avait un monceau de recherches qui attendaient d'être entreprises parmi les vestiges de l'Empire inca. La romanesque découverte de Macchupicchu se rapportait à une époque récente ; je recherchais, moi, des restes bien antérieurs aux Incas et j'avais l'impression qu'il fallait enquêter beaucoup plus à l'est, au milieu des régions sauvages encore inexplorées.

Dans les forêts, nous rencontrions diverses bêtes encore inconnues des zoologistes, par exemple le *mitla*, que j'ai rencontré deux fois et qui est une espèce de chat noir ayant à peu près l'aspect et la taille d'un chien courant. Il y avait des serpents et des insectes ignorés des savants ; dans les marais des forêts de la Madidi, nous avons fréquemment dérangé un animal mystérieux et colossal, peut-être un monstre primitif comme ceux qu'on signalait sur d'autres points du continent. Il est

certain que des traces n'appartenant à aucun animal connu ont été découvertes, d'énormes empreintes beaucoup plus grandes que celles qu'aurait pu laisser n'importe laquelle des espèces que nous connaissons. L'anaconda atteint là des dimensions supérieures à celles qui sont généralement admises, mais, si l'on refuse de croire les récits de voyageurs dignes de foi, on n'en peut fournir aucune preuve. On court un danger réel à rencontrer ces reptiles et leur force prodigieuse rend leur capture à peu près impossible, du moins celle des spécimens particulièrement grands.

Les sauvages de ce pays, ne sont pas connus non plus ; il y a des peuplades dont on ne soupçonne même pas l'existence. Les tribus robustes et florissantes ne vivent pas auprès des rivières facilement navigables, mais se tiennent hors d'atteinte des hommes civilisés. En tout cas, lorsqu'on soupçonne leur présence quelque part, on les craint et l'on fait son possible pour les éviter (en ce qui me concerne, c'est le contraire : je les ai toujours recherchés !). Sans doute est-ce pour cela que l'ethnologie du continent est fondée sur une conception erronée ; dans un chapitre ultérieur, je m'efforcerai de la corriger.

Ce sont là certaines des raisons qui me décidèrent à me consacrer, dans l'avenir, à l'exploration et à mettre à profit les renseignements que j'avais déjà réunis pour tenter de jeter une lueur sur l'obscurité de l'histoire du continent. C'est là, je crois, que se trouvent les plus grands secrets du passé qui se sont conservés jusqu'à nos jours. J'étais à un tournant de la route et, vaille que vaille, je choisis le sentier qui s'enfonçait dans la forêt.

Manley n'allait pas bien du tout et Costin montrait les premiers symptômes de ce qui allait être de l'*espundia* et dont il finit par guérir à l'Ecole de Médecine tropicale de Londres ; aussi, le 6 janvier 1912, quittâmes-nous La Paz pour rentrer chez nous, en nous arrêtant quelques jours sous le délicieux climat d'Arequipa.

Vaudeville et tremblement de terre.

Les secousses sismiques sont fréquentes à Arequipa — elles semblent se produire à la pleine lune — et il n'est pas rare du tout de voir les habitants effrayés, se sauver de leurs maisons au beau milieu de la nuit. On m'y parla d'une récente secousse qui s'était achevée de façon inattendue : panique transformée en rire général.

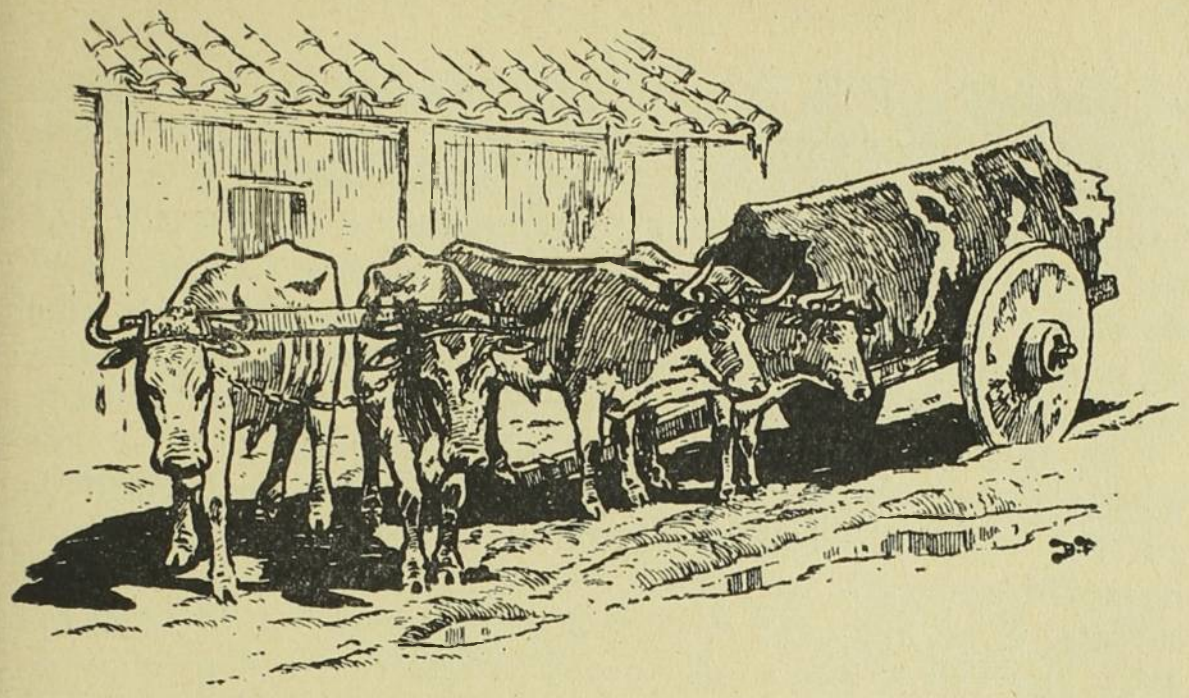
Les hôtels étaient tous bondés et, dans l'un d'eux, quinze dames couchaient par terre, à l'extrémité d'une grande pièce, tandis que quinze messieurs occupaient l'autre bout. Parmi eux, se trouvait un gros Chilien, au système pileux phénoménalement développé, une sorte de paillasson humain ! Au cours de la nuit, la ville fut secouée par un violent tremblement. Les gens se précipitèrent dans les rues et sur les *plazas*, vêtus de ce qui leur était tombé sous la main. L'hôtel en question s'élevait sur la place principale, la Plaza de Armas, particulièrement bien éclairée, où une grande foule s'était rassemblée. Les secousses se succédaient accompagnées du roulement que l'on sent plutôt qu'on ne l'entend, et les tours de la cathédrale se balançaient dangereusement sur le ciel étoilé. La panique s'empara de la foule. Les femmes tombaient à genoux, levaient les bras en un geste de supplication et imploraient, en gémissant, la miséricorde divine, découvrant leur poitrine et dénouant leurs cheveux. Les hommes se signaient, roulaient des yeux terrifiés et luttaient pour ne pas tomber.

Tout à coup, surgit des portes de l'hôtel une horde hurlante de gens qui se battaient, suivis du Chilien, qui avançait clopin-clopant, bouche bée d'émotion, son torse poilu couvert d'une blouse de femme et les chevilles entravées par une paire de culottes féminines. Il faisait quelques pas, s'arrêtait, se baissait pour saisir le haut des culottes afin de les remonter sur son ventre nu, mais, chaque fois, une nouvelle secousse anéantissait son projet et l'envoyait plus loin.

La populace contemplait cet extraordinaire spectacle et en oubliait même ses propres malheurs. Un énorme rire s'éleva ; l'hilarité augmentait à chaque nouvelle tentative du Chilien.

Venu à la rescousse, le sens de l'humour d'Arequipa résistait aux affres du tremblement de terre. Les gens riaient toujours en rentrant chez eux ; ils riaient encore, le lendemain, en répétant interminablement l'aventure ; et la ville était toujours secouée... de rires !

Les tremblements de terre dévastateurs semblent n'avoir lieu qu'une fois ou deux par siècle. Je crois que, parmi les plus graves, le dernier date de 1867. La ville fut alors durement atteinte et les tours de la cathédrale s'effondrèrent. Cette catastrophe se fit sentir avec toute sa puissance sur la côte sud du Pérou. Un raz de marée balaya Arica et, dans la baie de Pisagua, qui est elle-même un cratère de volcan, une haute colonne de fumée s'éleva des eaux, terrifiant la population. Les ondes affaiblies d'une vaste époque volcanique, dont on ne peut retrouver l'histoire que dans les légendes indiennes, font périodiquement trembler l'Amérique du Sud tout entière. Même loin à l'intérieur, au milieu des plaines des Mojos, en Bolivie, le lac appelé lac Exaltacion est fréquemment agité de troubles mystérieux, pendant lesquels surgissent des colonnes de vapeur nauséabonde. Leur origine est sans doute volcanique, mais il est tout aussi raisonnable de penser que, dans l'avenir, un vaste territoire pétrolifère y peut être découvert.



Chapitre IV

TAUREAUX SAUVAGES ET FANTÔMES FAMILIERS

La Paz était déserte, parce que toute la population s'était rassemblée sur l'*alto*, le plateau qui domine la ville, où un meurtrier devait être publiquement passé par les armes. Les hommes, les femmes et même les plus petits enfants, vêtus de leurs plus beaux atours, avaient emporté des couvertures et des sandwiches et étaient gaiement partis à l'assaut de la route escarpée. C'était un spectacle à ne pas manquer : meurtres et exécutions sont rares à La Paz !

Deux attractions, l'une réussie, l'autre manquée.

Les étrangers se tinrent à l'écart, mais on nous raconta tout par la suite. A vrai dire, pendant bien des jours, on parla presque uniquement de cela. Tandis que le juge et le chef de la police attachaient le criminel sur une chaise, le peloton d'exécution attendait, en proie à une extrême tension nerveuse, qui dépassait

de beaucoup celle du prisonnier. Les hommes étaient si agités que leurs doigts tremblants pressèrent la détente avant que le ligotage fût achevé et une rafale désordonnée envoya des balles dans toutes les directions. Une femme fut blessée et tomba par terre en hurlant ; une autre balle fit voler le chapeau haut de forme du juge, tandis qu'une troisième atteignait le chef de la police en plein dans les fesses. Le condamné, tout réjoui, lança un torrent d'injures aux fonctionnaires qui s'enfuyaient.

Le sergent commandant le peloton ordonna de tirer une nouvelle salve, visa lui-même le prisonnier et, lorsque la fusillade eut fait voler la poussière autour de la chaise sans avoir fait la moindre blessure au patient, ce dernier se mit à insulter les soldats. Il ne manquait vraiment pas de cran ! A la huitième salve, il vivait encore et ses jurons ne cessèrent qu'après que le sergent, s'étant approché du supplicié, lui eut tiré un coup de revolver à bout portant.

Plusieurs jours plus tard, l'*alto* fut le théâtre d'un autre spectacle, mais c'était, cette fois, une exhibition d'aviation. Deux frères italiens qui s'appelaient quelque chose comme Frankelini — je ne m'en souviens pas exactement — avaient été engagés pour voler sur un appareil muni d'un moteur de vingt-cinq chevaux ; comme jamais encore on n'avait vu semblable événement, La Paz était dans une grande agitation. Le nom de feu Jorge Chavez, l'as péruvien, était encore sur toutes les lèvres et l'on sentait que, pour que La Paz fût à la hauteur, il n'était besoin que d'avoir l'aéroplane.

Malheureusement, personne n'avait pensé à la difficulté de faire décoller un avion à 3.900 mètres au-dessus du niveau de la mer et le petit moteur faisait tourbillonner l'hélice commandée par une chaîne, sans autre résultat que de lancer le fragile appareil dans des courses folles au cours desquelles il ne quitta pas le sol, mais tua trois Indiens.

La déception provoqua des injures et frisa même la violence. Les Italiens trouvèrent plus prudent d'abandonner l'appareil et de retourner aussi vite qu'ils purent en ville où ils se claquemurèrent pendant plusieurs jours. Lorsqu'ils se risquèrent à reparaître en public, ce fut pour se faire impitoyablement

ridiculiser sous le sobriquet des « deux Fracasini », jeu de mots ingénieux et typiquement créole sur *fracaso* qui veut dire « échec ». Nulle part l'art du surnom n'est aussi développé qu'en Amérique du Sud.

Ruée (injustifiée) vers le diamant.

Todd, Costin et moi arrivâmes à temps d'Antofagasta pour assister à ces événements. C'était au début de 1913 et nous devions une fois de plus partir sous peu pour le Beni afin d'explorer le Caupolicán, ce que l'effondrement physique du biologiste avait rendu impossible en 1911.

J'avais hâte de me mettre en chasse, car, tandis que j'étais à Antofagasta, mon imagination avait été enflammée par six étranges figurines de métal qu'un Indien avait apportées dans le dessein de les vendre. Elles mesuraient une quinzaine de centimètres de haut et faisaient penser à certaines œuvres d'art de l'ancienne Egypte. Il refusa de me dire d'où il les tenait. En fait, il les avait déjà vendues avant que je n'en entendisse parler, mais j'eus la chance de pouvoir les examiner. Sans aucun doute, elles étaient d'une grande antiquité et dataient probablement des temps dont je me proposais de rechercher les vestiges.

Pour compléter la troupe, j'engageai à La Paz un jeune Anglais qui semblait promettre beaucoup. Il ne nous accompagna toutefois pas au-delà de Huanay, car, en se baignant dans la rivière Mapiri, il avala une pleine gorgée d'eau qui lui engoua les voies respiratoires et il perdit son râtelier. Cela lui interdisait effectivement de nous suivre, car il serait certainement mort d'inanition.

Rurenabaque n'avait pas changé du tout. L'Anglais et le bandit du Texas étaient toujours solides au poste, les mêmes perroquets jacassaient au faîte des toits, deux aras familiers étaient assis sur leur perche habituelle, l'un imitant la flûte et l'autre le violon et s'interrompant pour saluer tout étranger d'une bordée de gros mots espagnols.

Un prospecteur du Texas nous y rejoignit ; après avoir laissé

à Todd le temps de se remettre d'un accès de malaria, nous traversâmes la rivière et nous mîmes en route pour Tumupasa.

Nous vîmes, dans l'église d'Ixiamas, une très belle collection d'orfèvrerie ; on nous dit que l'argent était de provenance locale, mais qu'on ignorait l'emplacement des mines. On nous apprit aussi qu'une ruée vers le diamant était en cours vers la source de la Madidi ; nous mîmes donc le sac à l'épaule et partîmes pour nous en enquérir.

Pour accéder à la haute Madidi, il faut passer par des cañons profonds dont la roche tendre, de couleur rouge, est sujette à de perpétuels glissements. Nous ne découvrîmes trace d'aucune formation minéralisée et les « diamants » se révélèrent être des topazes ; rien ne laisse supposer qu'on doive jamais y trouver de véritables diamants.

Une bien bonne blague.

Traversant la forêt, nous débouchâmes sur la Tuiche à Asuriama d'où, en 1911, nous étions partis pour la Tambopata. C'est une région montagneuse où l'on rencontre fréquemment des signes indiquant la présence de charbon et de pétrole. Pour mon compte, son souvenir sera toujours associé à celui de serpents ; à deux reprises, en effet, nous échappâmes de peu à des morsures de *surucucus* ou « maîtres de la brousse ».

En grimpant le long d'un talus escarpé couvert de petites plantes serrées, je posai ma main droite sur le serpent. Il sauta aussitôt sur Ross, l'homme du Texas, qui se trouvait juste devant moi et qui se retourna avec la rapidité de l'éclair, tandis que sa main cherchait son revolver sur sa hanche.

— Attention ! criai-je à Costin.

Nous nous jetâmes en arrière. Deux détonations claquèrent : Ross avait tiré. Le serpent touché en pleine tête, s'effondra et ne bougea plus.

— On peut dire qu'il s'en est fallu de peu ! murmura Ross en soufflant la fumée de son arme et en la remettant calmement dans son étui.

Costin et moi nous relevâmes.

— Est-ce qu'il vous a attrapé ? demandai-je.

— Oui, mais je ne sais pas où.

Des deux mains, il tâta ses jambes et ses cuisses, puis s'arrêta un moment et sortit sa blague à tabac de la poche de son pantalon. Nous regardâmes tous trois les trous qui traversaient de part en part cette blague qui lui avait sauvé la vie.

— Bon Dieu ! s'écria Ross en ouvrant de grands yeux. Il m'a eu ! Voyez ; ses crocs ont mordu là-dedans et l'ont traversée.

Il déboucla vivement sa ceinture et laissa tomber son pantalon. Là, sur la cuisse, les crocs meurtriers avaient laissé deux marques, mais, par miracle, la peau n'avait pas été traversée. Le venin faisait sur sa jambe une tache humide. Lorsque nous nous fûmes assurés de la mort du serpent, nous en mesurâmes le corps aux desseins en losange et constatâmes qu'il faisait deux mètres dix de long.

Personne, à Asuriama, ne savait si l'on pouvait descendre la Tuiche en radeau ; mais les autres membres de la troupe étant prêts à courir la chance, nous construisîmes des *balsas* pour effectuer le trajet. Comme il nous fallait emporter des provisions, Costin et moi remontâmes la piste, sur une vingtaine de kilomètres, jusqu'à une plantation de canne à sucre où nous espérions pouvoir en acheter. En revenant, nous eûmes une nouvelle aventure avec un *surucucu*, mais cette fois, c'est moi qui l'échappai belle.

Je marchais en tête et nous étions tous deux lourdement chargés de sucre et de canards. Tout à coup, quelque chose me fit sauter de côté et ouvrir les jambes toutes grandes ; entre elles, surgirent la vilaine tête et l'énorme corps d'un « maître de la brousse » cherchant à frapper. Je poussai un cri, fis un bond et tombai à moitié de côté, attendant, la respiration coupée, la seconde attaque qui, croyais-je, allait se déclencher. Elle ne se produisit cependant pas ; la bête descendit en rampant jusqu'à la rivière que longeait la piste et y resta immobile. Nous n'avions pas d'armes et, comme elle menaçait de revenir à l'attaque sous la grêle de pierres que nous lui lancions, nous l'abandonnâmes. Le serpent avait bien deux mètres soixante-dix de long et une douzaine de centimètres d'épaisseur ; si ses doubles

crocs étaient en proportion, ils devaient avoir près de trois centimètres de long. Les spécialistes assurent que ces serpents peuvent atteindre une longueur supérieure à quatre mètres, mais je n'en ai jamais vu d'aussi longs.

Ce qui m'étonna plus que tout, fut l'avertissement donné par mon subconscient et l'immédiate réaction musculaire. Les *surucucus* sont connus pour attaquer avec la promptitude de l'éclair en visant à la hauteur de la hanche. Je ne l'avais aperçu qu'au moment où il avait surgi entre mes jambes ; et pourtant, « l'homme interne » — si je puis l'appeler ainsi — ne l'avait pas seulement vu à temps, mais encore, déterminant avec précision la distance et la hauteur à laquelle il attaquerait, avait fait agir le corps en conséquence.

La cataracte.

Lorsque les deux *balsas* furent prêts, nous nous lançâmes sur la rivière. Nous nous considérions tous quatre comme des navigateurs (en radeau) consommés, mais Costin et moi prîmes la tête, tandis que Todd suivait avec Ross. Nous discernions à peine combien folle était notre tentative, jusqu'au moment où nous nous engageâmes, à quelques kilomètres en aval d'Asuriama, dans un cañon resserré entre de hautes falaises où, de deux cents mètres qu'elle atteint habituellement, la largeur de la Tuiche se réduisait à une quarantaine de mètres, et où se succédaient de dangereux rapides. Notre vitesse augmenta jusqu'à ce que nous fussions pris par le courant impétueux et je savais que, tôt ou tard, nous allions avoir des malheurs.

Au bout d'un kilomètre et demi environ, l'eau devint plus profonde et le courant ralentit. Nous reprîmes confiance à voir les radeaux glisser facilement autour d'une berge abrupte, mais nous eûmes un serrement de cœur en entendant, tout près devant nous, le sinistre grondement d'une cataracte. Je hurlai un avertissement à l'autre *balsa* et, à l'aide de ma perche, tentai de nous orienter vers la rive, mais il y avait trop d'eau et je ne trouvai pas le fond. Le courant nous entraînait ; nous glissions de plus en plus vite vers le bord de la chute qui pouvait

FAWCETT en compagnie de deux guerriers guarayos. Parmi les Indiens sauvages de l'Amazonie occidentale, il est souvent difficile de distinguer les hommes des femmes.

A travers les plaines des MOJOS
en chariots à bœufs.

aussi bien avoir deux mètres de haut que dix ou même trente.

— Gardez-le bien en ligne ! criai-je à Costin qui se tenait à l'aviron de queue.

Nous glissâmes alors par-dessus la crête où le radeau fit mine de rester un instant en équilibre, puis il tomba au-dessous de nous. Lancé dans les airs, le *balsa* fit deux ou trois tours, et s'enfonça avec fracas dans les sombres profondeurs de la chute.

Je serais incapable de dire comment nous nous en tirâmes. Costin remonta le premier, à une centaine de mètres au-delà de la chute, et, ne me voyant pas, pensa que j'étais noyé. Lorsque, suffocant, je remontai, échappant enfin à la succion des remous et des tourbillons, j'aperçus, à côté de moi, le radeau sens dessus dessous qui fonçait à une vitesse effrayante vers un autre mauvais rapide. Puis, l'eau devint moins profonde et je sentis le fond. Le courant nous avait entraînés près des rochers de la rive ; après quelques tentatives, nous finîmes par trouver une prise et nous nous hissâmes hors de l'eau. Le *balsa*, qui y avait été entraîné avec nous, s'était coincé entre deux rochers.

En nous retournant, nous vîmes par où nous étions passés. La cataracte avait environ six mètres de haut et, à l'endroit d'où tombait la rivière, le cañon en mesurait trois à peine ; l'énorme volume d'eau se ruait dans ce goulet avec une force terrifiante s'écrasant dans un bruit de tonnerre en une masse d'écume brune sur les roches aux têtes noires. Il nous semblait incroyable. d'avoir pu sortir vivants de ce maelstrom !

Todd et Ross, avertis à temps, avaient évité de se laisser entraîner par le courant et de franchir la chute d'eau. Ils portèrent le *balsa* et son matériel, le remirent à l'eau plus bas, dans le courant rapide dont la force les fit naufrager un peu au-delà du point où nous avions touché terre.

Les bagages étaient tous solidement amarrés sur les *balsas* et nous ne perdîmes rien d'autre que mon chapeau ; mais les vêtements, les instruments et l'appareil photographique étaient trempés et ce dernier complètement inutilisable. Il n'était pas question de risquer un nouveau désastre sur la rivière ; aussi abandonnâmes-nous les *balsas* et partîmes-nous à pied pour Apolo. Notre ami Flower m'y donna une espèce de chapeau

pour protéger ma calvitie ; dans ces régions, en effet, le chapeau est peut-être l'objet le plus nécessaire à la sauvegarde de la santé.

A travers la pampa.

La pire des pistes nous conduisit au nord vers Tumupasa, d'où nous coupâmes pour gagner l'immuable Rurenabaque. Rien ne s'y était passé depuis notre départ, si ce n'est qu'on y avait tué un anaconda de neuf mètres, surpris comme il dévorait une truie. Celle-ci, naturellement, était morte, mais on put sauver une portée de porcelets non encore nés qu'une Indienne nourrit de son lait. A Rurenabaque, on tenait les cochons pour plus précieux que les hommes !

Je me proposais maintenant de gagner Santa Cruz de la Sierra de façon à partir pour l'est dès la saison sèche. Le voyage à pied était trop dangereux, car des troupeaux de bétail sauvage erraient dans les plaines des Mojos. On nous avait mis en garde contre les taureaux sauvages qui avaient tué de nombreux voyageurs à pied. A dos de mule ou à cheval, il n'y avait pas grand danger ; le bétail craignait les cavaliers et s'enfuyait à leur vue. Mais, comme nous ne pûmes nous procurer ni mules ni chevaux, nous partîmes en chariots à bœufs ; c'était un moyen de transport assez sûr.

Les chariots à bœufs de la plaine possèdent de grandes roues pleines de près de deux mètres de diamètre, montées sur des essieux en bois dur provenant de la jungle et faciles à remplacer en cas de rupture, ou des essieux de fer importés au prix de douze livres sterling l'un. Les essieux en bois sont de beaucoup préférables ; le grincement aigu des portées en bois maintient en marche les attelages de bœufs qui sont accoutumés à leur musique et n'avancent plus que de mauvaise grâce lorsqu'elle se tait.

Je liquidai Ross à Rurenabaque et me mis en route avec Costin et Todd, à travers la pampa, dans un chariot que nous avions loué pour gagner Santa Ana. Avant d'arriver à Reyes, Costin fut à nouveau mordu au pied par une grande fourmi

lucandera noire et, en raison de l'enflure qui s'ensuivit, dut monter dans le chariot, une épreuve autrement pénible que de se traîner derrière dans la boue comme Todd et moi. Je ne pense pas que des roues à rayons auraient résisté à des secousses comme en endurait le chariot, s'effondrant dans des ornières d'un mètre de profondeur ou bondissant sur des roches cachées. C'était un exploit que de rester dans ce véhicule, aussi lentement qu'il avançât.

Reyes était une agglomération de mornes huttes indiennes et n'offrait aucun intérêt, si ce n'est d'avoir été, jadis, le siège d'une mission. Elle était construite sur un tertre s'élevant à environ quatre mètres au-dessus du niveau de la plaine et entouré d'un fossé qui ne s'interrompait qu'à l'entrée de la ville.

Près de Candelaria, on a récemment mis à jour des ossements de mastodontes qui se trouvaient à fleur de terre. Il semble que certains de ces anciens mammifères aient existé en cette contrée jusqu'à une époque relativement récente, et on se demande quels monstres on pourrait trouver dans les régions d'accès plus difficile.

L'un des chiens, nageant dans une petite rivière, à proximité du chariot, passa à trente centimètres des mâchoires d'un gros caïman ; si étrange que cela paraisse, le saurien ne chercha pas à l'attraper. C'est tout à fait exceptionnel, car, comme je l'ai dit plus haut, ces animaux montrent toujours un goût marqué pour les chiens. Le conducteur descendit et, de son aiguillon, creva l'œil de la bête avant qu'elle n'eût bougé.

A Potrero, on nous parla de mines d'argent d'une richesse fabuleuse situées aux environs d'un lieu appelé Buena Vista qui, ainsi que trois collines voisines, avait été investi par des Indiens. Nous envisageâmes de vérifier l'histoire, mais décidâmes qu'elle était trop vague pour justifier un détour aussi long.

Lors de notre séjour à Potrero, on nous demanda de secourir un habitant qui s'était tiré une balle de browning dans la tête. Ne possédant pas d'instruments appropriés pour retirer un morceau d'os du crâne de l'homme, je ne pouvais pas faire grand-chose. Dans ces contrées perdues, il y avait toujours des

malades ou des blessés, et tout ce qu'ils pouvaient faire était d'avaler des quantités de remèdes de charlatan que leur vendaient les *mercachifleros* ambulants, ou colporteurs, pour un prix révoltant. Ils ne connaissaient qu'un remède aux morsures de serpent — cette plaine grouille de serpents de toutes sortes — c'était de tuer le reptile et d'appliquer sa chair sur la morsure. Cela pouvait parfois réussir, mais sans doute parce que aucun serpent n'est pleinement venimeux dans la quinzaine qui a suivi le jour où il s'est nourri et que, de toute manière, toute morsure n'est pas forcément grave.

Les taureaux sauvages sont plus méchants
depuis qu'ils n'ont plus de femelles.

Costin eut des aventures avec les taureaux à l'air méchant qui errent dans la région, soit isolément, soit en troupeaux. Il était parti avec une carabine de calibre 22 pour chasser des dindons sauvages dans l'un des îlots de forêt à quelque distance du chariot et nous aperçûmes un gros taureau noir qui le suivait à l'odeur. Nous hurlâmes pour l'avertir ; il se retourna à temps pour voir le taureau se préparant à charger. Il avait heureusement assez d'avance pour gagner à la course un fourré situé à une centaine de mètres avant que le taureau ne l'eût rattrapé ; sans se préoccuper des épines ou autres défenses, il s'enfonça la tête la première dans l'abri. Le taureau, incapable de l'atteindre, rôdait tout autour, reniflant furieusement et grattant le sol ; Costin chaque fois que l'occasion s'en présentait, lui tirait des coups de sa pétoire dans les yeux. Il finit par le rendre aveugle et, tandis que le taureau se précipitait sur le fourré, il s'échappa par l'autre côté et, de toute la vitesse de ses jambes, vint retrouver l'abri du chariot.

Un jour que je me trouvais à une cinquantaine de mètres en arrière des autres, je vis avec épouvante un gros taureau rouge qui se trouvait sur le bord de la piste entre le chariot et moi. Il reniflait bruyamment, agitait la queue et grattait le sol ; et moi, je n'avais pas d'arme et me trouvais trop loin de tout arbre ou autre refuge. Il n'y avait pas d'autre alternative, sinon

passer près de lui ; j'avalai donc la boule que j'avais dans la gorge et avançai très lentement en le fixant d'un regard que j'espérais capable de l'hypnotiser. Le coup réussit et je passai devant ce taureau sans qu'il me chargeât. Mais c'est un exploit que, pour rien au monde, je ne voudrais renouveler !

Chaque fois que c'était possible, les bouviers du pays attrapaient ces taureaux hargneux au lasso et les attachaient par les cornes à un arbre pour les y laisser mourir de faim. C'est une forme cruelle de représailles de l'homme à l'égard de la bête ; toutefois, lorsque les taureaux vous attrapent, il ne faut pas en attendre beaucoup de miséricorde. Nous fûmes un jour attaqués par trois taureaux et ce fut seulement après que l'un d'eux eut été tué qu'ils renoncèrent à nous poursuivre. Le propriétaire d'une *estancia* m'a raconté qu'ayant eu son cheval tué sous lui, il n'en réchappa que parce que le taureau continuait à fourrager dans le corps de sa victime. Comme le font souvent les éléphants, ces taureaux vont parfois jusqu'à essayer d'abattre un arbre pour avoir l'homme qui s'est réfugié dans ses branches. Heureusement, on en rencontre moins aujourd'hui qu'autrefois, alors qu'ils erraient par vastes troupeaux de quelque cinq cents têtes ; en ce temps-là, à l'époque de l'accouplement, ils constituaient une dangereuse menace pour tous les habitants de la plaine. On les trouve maintenant par groupe de deux ou trois, mais ils sont plus méchants et dangereux qu'auparavant, parce que les vaches, plus faciles à attraper, ont été pratiquement exterminées.

Nous arrivâmes à une *estancia* où un enfant venait d'être mordu par un serpent appelé *yoperohobobo* — de la famille des lachesis et de l'espèce *jararaca* — et l'on me demanda de voir ce que je pouvais faire pour lui. L'enfant avait la peau brûlante et sèche, et la jambe mordue, où l'on voyait les traces des crocs, était entièrement enflée ; la ligature qu'on avait déjà faite au-dessus du genou était trop serrée.

J'avais avec moi un petit flacon de sérum antivenimeux que m'avait donné une Argentine au cours de la traversée d'aller. Je fis à l'enfant deux injections de ce sérum, l'une dans les muscles du dos, l'autre dans la jambe, au-dessus de la mor-

sure. Il en fut terrifié, mais, au bout d'une demi-heure, se mit à transpirer fortement et s'endormit. Le lendemain matin, il était hors de danger, à la grande surprise de ses parents qui furent plus étonnés encore que je ne leur demandasse rien pour mon intervention.

Nous arrivâmes à Santa Ana un jour trop tard pour assister au spectacle extraordinaire d'une bataille entre un taureau domestique et un taureau sauvage. Ils s'étaient battus aux abords de la ville, entourés de centaines de vaches remplies d'excitation qui piétinèrent et poussèrent des beuglements aigus du commencement à la fin ; c'est le taureau sauvage qui l'emporta. L'animal vaincu perdit les deux yeux dans la bagarre et dut être abattu.

L'élevage du bétail est la principale occupation des gens, à Santa Ana, poste situé sur la rivière Mamoré. C'est une petite localité proprette ; bien construites, les maisons s'élèvent sur l'emplacement d'un ancien village indien et l'unique rue est assez coquettement entretenue. La calamité locale est la boisson, comme dans un grand nombre de ces endroits isolés. Les habitants y sont perpétuellement en état d'ébriété, soit qu'on les trouve en train de se saouler, soit qu'ils dorment pour cuver leur ivresse !

C'est là que nous vîmes pour la première et seule fois une race de chien appelée « chien-tigre des Andes à double nez ». Les deux nez sont aussi nettement séparés que s'ils étaient coupés avec un couteau. De la taille d'un pointer, ce chien est extrêmement prisé pour la finesse de son odorat et son habileté à chasser le jaguar. On ne le trouve que dans cette plaine.

Le marchand d'esclaves aurait préféré vendre des filles.

Nous remontâmes la rivière jusqu'à Las Juntas à bord de la chaloupe *Guapay*.

Près de la rivière Cusi, entre Trinidad et Estrella, existe un vaste lagon où se trouvent encore plusieurs grands villages d'Indiens sauvages. Il y eut une époque où ces Indiens étaient commandés par un Ecossais austère aux cheveux roux, qui

en voulait aux « civilisés » et ne manquait pas une occasion de manifester sa haine par des raids contre leurs établissements. Il demeura jusqu'à sa mort la terreur de la région. Quatre-vingts Boliviens bien armés étaient un jour partis à l'attaque de sa forteresse, mais le courage les abandonna en chemin et ils s'en retournèrent. Bien moins féroces qu'autrefois, les Indiens pourtant encore effectuent des raids périodiques contre les entreprises ou capturent des voyageurs.

La *Guapay* s'échoua en aval de Las Juntas et les passagers y furent envoyés sur des *batelones*. Un misérable et sale groupe de huttes imprégnées de pluie constituait le village et nous dûmes attendre des chariots pour nous conduire à Santa Cruz. La hutte où nous résidions était séparée en deux compartiments par une cloison de lattes largement écartées derrière laquelle agonisait un homme atteint de petite vérole. En entrant pour occuper notre compartiment, nous distinguâmes, dans l'obscurité d'une muraille, quelque chose de gros qui remuait en se contorsionnant : c'était un « maître de la brousse ». Nous pûmes heureusement lui envoyer une balle avant qu'il n'attaquât. Et, cependant, des enfants avaient joué au-dehors et dans la hutte, tandis qu'il s'y trouvait !

Avant notre départ, nous vîmes un vieux bonhomme arriver de Santa Cruz avec une douzaine d'esclaves qu'il allait vendre à Riberalta.

— Je m'en tire bien avec eux, vous comprenez, me confia-t-il, mais ce sont des hommes ; ça rapporte moins que les filles. Ah ! si c'étaient des filles, ce serait la belle affaire !

Lorsque la rivière n'est pas trop basse, le véritable port de Santa Cruz est Cuatro Hojas. De Las Juntas à Cuatro Hojas, nous fîmes la route en chariot à travers une région de marais que borde une épaisse forêt ; la piste était recouverte d'une telle couche de boue que les animaux y plongeaient jusqu'au ventre et que, seules, les roues de deux mètres du chariot, largement écartées, permettaient de la suivre. J'avais l'impression d'être en pleine mer, pendant un ouragan, à bord d'une plate violemment secouée.

Un mois de repos permet à Fawcett... de travailler.

A Cuatro Hojas, nous fûmes rejoints par un autre chariot où se trouvaient une veuve de Santa Cruz et deux enfants charmants et intelligents. Ce n'étaient pas les siens ; elle les avait trouvés devant sa porte où on les avait déposés et elle les avait adoptés, bien qu'elle fût très pauvre. C'étaient manifestement des demi-Européens. Elle me raconta qu'il n'y avait pas si longtemps, les bébés qu'on ne voulait pas garder étaient abandonnés la nuit aux portes de l'église, sur la *plaza* de Santa Cruz, pour qu'ils fussent dévorés par les cochons chargés de l'enlèvement des ordures et qui erraient librement dans les rues. La fourniture d'enfants non désirés persistant toujours, les autorités se résolurent à prohiber la divagation des porcs !

Un matin, Costin monta, en pataugeant et en jurant, dans le chariot :

— Il me poursuit ! s'écria-t-il.

Donner cette précision était, de sa part, parfaitement superflu, car, à une dizaine de mètres seulement derrière lui, arrivait un énorme taureau noir. Si quelques bestiaux sauvages se trouvaient aux alentours, on pouvait être sûr que Costin les attirait. Nous vidâmes nos carabines sur l'animal et, après un moment, il secoua furieusement la tête, fit demi-tour et s'éloigna d'un pas lourd dans les marécages.

Todd était très malade, et, avant de pouvoir repartir pour l'est, il nous fallait revenir à La Paz et organiser son retour au pays. Nous décidâmes de demeurer un mois dans la ville et de nous y bien nourrir en vue d'un pénible trajet vers Cochabamba ; plutôt que de m'installer à l'hôtel, qui était parfaitement bon, mais où les ivrognes faisaient trop de bruit, je louai une maison pour un morceau de pain. Le séjour à Santa Cruz n'avait rien de particulièrement intéressant. Les rues de sable se transformaient, par mauvais temps, en une série de petits lacs qu'on traversait sur des pierres branlantes. Il y avait un cinéma en plein air dont les sinistres mélodrames surexcitaient le public à tel point qu'à chaque séance on devait y mettre un piquet de garde avec des fusils chargés !

Les autres membres de la troupe préférant l'hôtel à la maison, je profitai de l'occasion qui m'était offerte de mettre tout mon travail géographique à jour. Un *arriero* sans travail se proposa pour faire ma cuisine ; il s'agitait donc dans les locaux de derrière, tandis que j'accrochais mon hamac dans la grande pièce sur le devant. Le mobilier se composait d'une table, de deux chaises, d'un rayon pour les livres et d'une lampe. Il n'y avait pas de lit, mais cela m'était indifférent, car, dans les maisons de cette contrée, on trouve partout des crocs à hamac.

Les « bultos ».

La première nuit, je verrouillai les portes et les fenêtres de bois et l'*arriero* se retira derrière, dans sa chambre à coucher. Je grimpai dans mon hamac et me préparai à y prendre un bon repos. Ayant soufflé la lumière, je m'étais allongé en attendant de sombrer dans le sommeil lorsque j'entendis quelque chose qui frottait sur le sol.

« Des serpents ! » pensai-je, et je rallumai précipitamment la lampe. Il n'y avait rien ; je me dis que ce devait être l'*arriero* remuant de l'autre côté du mur. A peine avais-je éteint que le bruit de frottement recommença et qu'un oiseau voleta à travers la pièce en poussant de bruyants cris rauques. Je rallumai, me demandant comment ce volatile avait pu entrer, mais, à nouveau, je ne trouvai rien. Au moment où j'éteignais pour la seconde fois, j'entendis comme si l'on marchait en glissant sur le sol : on aurait dit un impotent traînant ses pantouffles. C'en était trop ; je rallumai la lampe et la laissai brûler.

Le lendemain, l'*arriero* vint à moi, l'air affolé.

— J'ai peur d'être obligé de vous quitter, *Señor*, dit-il. Je ne peux pas rester ici.

— Pourquoi ? Qu'est-ce qui se passe ?

— Il y a des bultos (1) dans cette maison, *Señor*, et je n'aime pas cela.

(1) *Bulto* veut dire littéralement paquet, baluchon, et est, je crois, un terme signifiant fantôme. Je l'ai entendu pour la première fois de la bouche d'ouvriers dans un hangar à locomotives sur une ligne de mon-

VULTO =

Je feignis de le railler.

— Ça ne tient pas debout ! Il n'y a rien du tout. Si tu ne veux pas rester seul dans le fond, apporte tes affaires ici. Il y a plus de place qu'il n'en faut pour nous deux.

— Parfait, *Señor*, si vous me permettez de dormir ici, je resterai.

La nuit suivante, l'*arriero* s'installa dans un coin, roulé dans ses couvertures de cheval ; quant à moi, grimpant dans mon hamac, j'éteignis la lumière. Au moment où nous fûmes plongés dans l'obscurité, le bruit se fit entendre d'un livre lancé à travers la pièce, les feuilles volant au passage. Il parut heurter la muraille au-dessus de moi ; mais la lumière ne révéla rien, sauf l'*arriero* enfoui sous ses couvertures. J'éteignis et le « volatile » reparut, suivi du « vieil homme traînant la jambe ». Après cela, je laissai la lampe allumée et les manifestations surnaturelles cessèrent.

La troisième nuit, l'obscurité fut accueillie par de petits coups secs et bruyants frappés sur les murs et suivis de craquements des meubles. J'allumai la lampe et, comme d'habitude, ne vis rien ; mais l'*arriero* se leva de sous ses couvertures, déverrouilla la porte et, sans un mot, s'enfuit dans la nuit. Je refermai la porte, remis le verrou et me recouchai, mais je n'avais pas éteint la lumière que la table sembla se soulever et s'abattre avec une grande violence sur le sol de briques, tandis que plusieurs livres volaient à travers la pièce. Lorsque je rallumai, rien ne paraissait avoir été touché. Alors revint le volatile, puis le vieil homme qui entra au bruit d'une porte qu'on ouvrait. J'ai les nerfs très solides, mais je ne pouvais pas en supporter

tagne au Pérou. Les hommes de l'équipe de nuit vinrent un jour me trouver et me demandèrent de changer leurs heures de service afin de n'avoir pas à rentrer chez eux, en dehors de la ville, dans l'obscurité qui précède l'aube. Ils se plaignaient que chaque matin, en passant au pied d'une des falaises qui entouraient la ville, un *bulto* sortait des rochers et leur donnait la chasse. Je leur demandai à quoi il ressemblait : « A un sac muni de petites jambes », dirent-ils. Je ne pus accéder à leur désir et, afin d'éviter de nouvelles rencontres avec le *bulto*, ils attendaient dans le hangar jusqu'à ce qu'il fît jour, ou bien rentraient chez eux en empruntant un train de marchandises qui partait *(Note de Brian Fawcett)*.

plus et, le lendemain, je quittai la maison pour l'hôtel. Les bruyants ivrognes qui s'y trouvaient étaient du moins des êtres humains !

Renseignements pris, je découvris que personne ne voulait vivre dans cette maison en raison de sa mauvaise réputation. On assurait que le *bulto* était le fantôme d'un homme qui y avait enterré de l'argent, trésor que personne n'avait jamais eu la témérité de rechercher.

Quoique bruyant, mon « esprit frappeur » était, je crois, moins effrayant que la chose qui hantait une autre maison célèbre dans la ville, tout au moins pour quelqu'un qui fût peu familiarisé avec les fantômes. On disait que ce spectre-ci se penchait au-dessus de quiconque était couché dans le lit d'une certaine chambre et tapotait sa victime d'une main osseuse tout en lui soufflant une haleine fétide dans la figure. Plusieurs personnes ayant occupé la maison étaient devenues folles et on l'avait abandonnée.

La piste — et le tramway — de Cochabamba.

Todd fut envoyé à La Paz et je demandai par câble, en Angleterre, quelqu'un d'autre pour le remplacer. Costin et moi nous mîmes alors en route pour les montagnes afin d'enquêter sur la situation des mines au nord de Cochabamba. Nous passâmes par Samaipata, localité qui a passablement décliné, mais conserve de l'avenir, car elle est située à seize cents mètres d'altitude et jouit d'un agréable climat. Non loin du village, se dressent quelques ruines incas ; c'est l'établissement le plus bas dans le sud-ouest qu'ait laissé cet ancien peuple. Il a dû être édifié par l'Inca Yupanqui pour ses expéditions militaires dans l'est ; on y trouve, en effet, les vestiges d'un palais, des bains en ruine et un puits ou tunnel qu'on croit être l'entrée d'une chambre renfermant un trésor. Il serait intéressant d'y faire des fouilles, car les charrues du village ont déterré des lamas en or et d'autres vestiges. Autant que j'aie pu m'en informer, la seule tentative jamais entreprise pour explorer le puits dut être abandonnée parce que le matériel des chercheurs avait été volé ;

cependant, m'a-t-on dit, à mi-route du fond, se trouve une galerie partant du puits et s'enfonçant dans la colline. Il y a, dans le puits, creusées à même la roche, des marches usées et j'ai l'impression que cela a pu être une mine.

La piste de Cochabamba suit, par endroits, le lit du rio Grande et, pendant la saison des pluies, elle est souvent impraticable. Le passage à travers un ou deux étroits cañons pourrait même être dangereux au moment où une trombe d'eau s'y abattrait, comme cela arrive souvent dans les Andes.

La vie est pittoresque à Totora, assez important village de montagne indien, mais on n'y prétend à aucune propreté. Dans le *tambo* délabré ou auberge, nous partagions une chambre avec un certain nombre de moutons et de porcs, et avec leur vermine, hélas !

Après avoir franchi le sommet de la piste, à 3.300 mètres, nous descendîmes dans la vallée de Cochabamba et, à Pucara, nous entendîmes le sifflement strident d'une machine, le premier depuis notre départ de La Paz. Comme nous approchions, l'échappement de vapeur d'une locomotive de manœuvre qui faisait l'importante et le fracas des attelages résonnèrent à nos oreilles comme si c'eût été de la musique. Nous vîmes en tout et pour tout un modeste tramway à vapeur, mais, pour nous, c'était magnifique !

Nous fîmes notre entrée en tramway dans Cochabamba en traversant une région fertile bien plantée d'eucalyptus bleus et où vivait une population dense d'Indiens montagnards. Comme ville, Cochabamba est sans doute la meilleure de la Bolivie ; son climat est idéal et elle n'est pas située à trop grande altitude.

Nous mangeâmes des quantités de fraises à la crème et de nombreux autres fruits de la région tempérée auxquels, depuis si longtemps, nous n'avions pas goûté. Des amis nous reçurent, nous emmenèrent aux bains revigorants de Calacala et nous montrèrent avec orgeuil les beautés de leur ville. Ils ont le droit d'en être fiers, car elle est superbe et occupe une situation admirable, dans un cirque de montagnes aux pics couverts de neige du côté du nord. Sans la mode des vêtements d'un noir mono-

tone, les rues seraient gaies, grâce aux bâtiments de coloris très variés ; et les *plazas* sont parées de fleurs.

Il y a, à Cochabamba, une chose désagréable : ce sont les *buichinchas*, ou cancrelats suceurs de sang, qui s'introduisent la nuit dans les maisons par les fenêtres restées ouvertes et se gorgent du sang des dormeurs. Il y a, naturellement, des puces — il est difficile, en Amérique du Sud, d'y échapper — mais personne ne s'en préoccupe beaucoup et, en tout cas, un moment vient où l'étranger, eût-il pour les attirer le meilleur sang du monde, finit par ne plus les sentir.

Il y existait alors un établissement qui fabriquait deux boissons très savoureuses que je n'ai jamais trouvées ailleurs. L'une s'appelait *viña raya*, ainsi nommée, je suppose, en raison de sa teneur en alcool et de sa rapidité à vous abattre. L'autre, appelée *coca*, provenait de la distillation dans l'alcool de feuilles de coca spécialement sélectionnées auxquelles on avait ajouté d'autres ingrédients ; je ne me souviens pas d'avoir jamais rien goûté d'aussi bon. Elle a la couleur et la consistance de la chartreuse verte, mais possède une saveur tout à fait particulière. Un verre de cette liqueur calme les affres de la faim ; elle redonne des forces et, par surcroît, est excellente, bue comme apéritif. Quiconque aurait la chance d'en obtenir la recette et d'en fabriquer en Europe et aux Etats-Unis, ferait, sans aucun doute, fortune. J'en ai rapporté une douzaine de bouteilles chez moi, mais, hélas ! elles n'ont pas duré longtemps...

Le trésor (?) de Sacambaya.

Au confluent des rivières Sacambaya et Inquisivi, non loin de Cochabamba, se trouvent les ruines d'une mission jésuite où, dit-on, un grand trésor est enfoui. Sacambaya était la plus accessible d'une série de trente-huit mines d'or exploitées dans le secteur par les Jésuites qui, ayant installé une mission à chaque mine, utilisaient la main-d'œuvre indienne pour extraire le minerai.

A l'époque où les Jésuites furent chassés d'Amérique du Sud, toutes ces mines d'or étaient en plein rendement ; les chargements

d'or pour Rome avaient été suspendus pendant quelque temps, de façon que les prêtres pussent amasser des richesses suffisantes pour leur permettre d'acheter une partie de la Bolivie et d'en faire une colonie jésuite. Mais, quand ils apprirent leur expulsion imminente, tout l'or fut rassemblé à Sacambaya où six Indiens préparèrent un tunnel qu'ils mirent un an à creuser et qui comportait trente-huit niches. Les trésors de chaque mission y furent déposés séparément et il fallut six mois pour obstruer le tunnel ; il fut soigneusement comblé et une grande pierre en forme d'œuf fut placée à l'entrée du puit. Pour être sûr que le secret serait gardé, les six Indiens furent mis à mort et les huit prêtres retournèrent à Rome où sept d'entre eux furent tués et le huitième jeté en prison.

Le prêtre survivant fut relâché des années plus tard et retourna en Bolivie où il avait une fille — d'une épouse inavouée. Cette jeune fille épousa un Anglais ou devint sa maîtresse, et lui confia le secret du trésor. Le secret se transmit de bouche en bouche jusqu'à ce que des descendants du couple décidassent de rechercher le trésor. Ils allèrent à Sacambaya, retrouvèrent les indications, découvrirent les squelettes des six Indiens et entreprirent les fouilles.

Pendant qu'ils s'y livraient, un homme venu de Cornouailles entra en scène et parvint à s'imposer à eux comme associé. Les découvertes qu'ils avaient faites permettaient de croire qu'ils étaient sur la bonne piste, mais des querelles mirent fin à l'association et l'homme de Cornouailles poursuivit tout seul les recherches. C'est lui qui me raconta l'histoire. Il m'assura qu'il avait retrouvé le tunnel avec des traces bien nettes de chaux et de charbon de bois et des fragments de vêtements de moines. C'est à ce moment que ses fonds furent épuisés.

— N'avez-vous jamais essayé de recommencer ? lui demandai-je.

— Oui, mais pas tout de suite après. Il y avait des gens qui savaient que je détenais le secret. On me fit monter dans le train et l'on m'envoya en prison sous l'accusation d'avoir arrêté une malle-poste. Je pense qu'ils voulaient me tenir à l'écart pour ramasser eux-mêmes le trésor, mais, si c'est vrai,

ils furent déçus, car je fus libéré un an plus tard. Je retournai à Sacambaya et recommençai à creuser à l'endroit où je m'étais arrêté ; hélas ! ma caisse se vida et je ne pus aller plus loin.

— Il faut avoir des capitaux pour chasser le trésor. C'est un jeu qui coûte cher. D'habitude, on y dépense plus d'argent qu'on n'en déterre.

— Vous avez raison, Major. Précisément, je trouvai quatre ou cinq Anglais que la chose intéressait et nous constituâmes un groupement financier pour faire une nouvelle tentative. Nous restâmes quinze jours sur les lieux, mais j'y renonçai quand je m'aperçus que ces hommes répugnaient au travail pénible. Naturellement, nous nous sommes disputés. Ils voulaient employer des Indiens pour creuser ; moi, je n'en voulais pas, sûr que le secret aurait été bientôt connu de tous. Je tenais à ce que nous fissions nous-mêmes ce travail que des hommes sérieux auraient mené à bien. Avec une demi-douzaine de gens de Cornouailles, j'aurais trouvé le trésor en une semaine, car il n'y a pas de mineur qui vaille un gars de ce pays, je vous le dis !

— Qu'est-ce qui est arrivé après cela ?

— Oh ! nous nous sommes séparés, vous comprenez. Ils sont retournés en Angleterre et l'un d'eux a prétendu que sa part d'association était de quarante mille livres. L'affaire est venue à Londres devant le tribunal des faillites.

— Mais, pourquoi me racontez-vous tout cela ?

— Eh bien ! pour une bonne raison, Major. Si ça vous intéresse et si vous voulez entrer dans l'affaire, pourvu que vous ayez un peu d'argent à placer dans quelque chose de sûr, nous formerons une association. Vous me faites l'effet d'être franc du collier, Major ; je sais que le travail ne vous fait pas peur. Qu'est-ce que vous en dites ?

— Hum !... J'irai d'abord y jeter un coup d'œil. C'est sur notre chemin en partant d'ici.

Chapitre V

UNE ÉCHAPPÉE SUR LA PRÉHISTOIRE

Nous étant engagés parmi les montagnes qui s'élèvent au nord de Cochabamba, nous nous livrâmes à des recherches minières dans ce secteur, puis gagnâmes Sacambaya en faisant un détour. Des murailles effondrées, voilà ce qui reste de la mission jésuite de naguère ; à peu de distance, je découvris six ou huit trous béants et la trace de quelques autres qu'on semblait n'avoir creusés que pour les combler à nouveau.

Le trésor — dont l'existence m'inspire quelques doutes — représenterait paraît-il, une valeur d'un demi-million de livres sterling. Il est possible d'en trouver trace dans les traditions locales, mais, depuis mon histoire du trésor de la Verde, je me méfie de ces racontars sur les magots enfouis. Et pourtant, certain Bolivien de la région, de très modeste condition, a fait une grosse fortune en un temps remarquablement bref. Il n'a

jamais raconté d'où lui était venu ce coup de chance ; on disait qu'il avait fait de furtives visites à Sacambaya.

A mon avis — s'il s'y trouve véritablement un trésor — les tentatives entreprises pour le localiser n'ont pas été faites très intelligemment. Ce serait peu de chose, pour quiconque possède toutes les indications, de déterminer une fois pour toutes s'il y existe ou non une galerie. L'homme de Cornouailles m'avait dit en avoir découvert une ; pour ma part, je n'en ai pas trouvé trace en dépit de mes minutieuses recherches. Les trous qui avaient été creusés ressemblaient à des puits destinés à donner dans la galerie, mais il était clair qu'ils n'y débouchaient pas.

Je ne pouvais rien faire à ce sujet ; je ne disposais d'aucun capital et, sans mettre en doute la sincérité de mon homme de Cornouailles, l'endroit ne me plaisait cependant pas. Je ne « sentais » pas un trésor enterré là et j'ai tendance à attacher du poids à ce genre d'impressions.

N'ayant plus le sou, l'homme finit par partir pour Rio de Janeiro où il entra, je crois, à la Compagnie de Force et Lumière. Je n'ai pu reprendre contact avec lui et je pense qu'il a dû y mourir. Les membres du groupement financier s'en partageant le secret, il est possible que de nouvelles tentatives aient lieu en vue de trouver le trésor ; il se trouve toujours des gens aventureux prêts à la chasse au trésor, dussent-ils s'y ruiner.

Fawcett tombe malade.

D'Inquisivi, nous traversâmes les montagnes pour gagner Eucalipto d'où un train nous conduisit à La Paz. J'avais déjà câblé en Angleterre afin qu'on m'envoyât un homme destiné à remplacer Todd et je pensai que Manley arriverait sous peu. En attendant, j'avais quelques affaires à régler dans la capitale ; entre autres, je voulais avoir des entretiens préliminaires au projet que je préparais et qui prévoyait la construction d'une route pour les automobiles, de Cochabamba à Santa Cruz.

J'étais emballé par l'idée d'une grand-route et les autorités gouvernementales semblaient également vivement intéressées. Il paraissait probable qu'elles garantiraient une ristourne sur

le coût de la construction et je ne prévoyais pas de grandes difficultés pour trouver des fonds sur place. Hélas ! la guerre (1) survint et mon projet fut classé.

Nous passâmes très tranquillement les fêtes de Noël 1913 à La Paz et retournâmes ensuite à Cochabamba par le train, *via* Oruro. Nous louâmes alors des mules, reconstituâmes nos approvisionnements et nous mîmes en route pour Santa Cruz ; nous étions au plus fort de la saison des pluies et les rivières qui débordaient fréquemment ne facilitèrent pas le trajet.

C'est tout juste si nous ne fûmes pas pris au piège dans les gorges étroites, lorsque s'abattit une trombe d'eau sur les montagnes, juste au-dessus de nous. J'augurai ce qui allait suivre et cherchai du regard un chemin qui nous permettrait de remonter le long du cañon. Nous arrivâmes heureusement à un endroit où les mules purent trouver une prise et nous nous éloignâmes, en montant, du fond de la vallée ; il était temps !

Un grondement sourd s'éleva alors de la gorge et, en nous retournant, nous vîmes une muraille liquide de quatre à cinq mètres de hauteur bondir et écumer au-dessous de nous, arrachant tout ce qu'elle trouvait sur son passage. Une minute ou deux plus tôt, nous aurions été pris dessous, car le dernier animal venait juste de quitter les roches branlantes et l'écume brune.

Nous fûmes retenus un ou deux jours à Totora, ce qui nous donna l'occasion de nous instruire des coutumes locales. L'une d'elles exige que lorsqu'une femme va accoucher, le mari se mette au lit avec la tête bandée et y reste quatre jours à gémir et à grogner. Pendant ce temps, la mère donne naissance à son enfant avec la facilité coutumière aux Indiens nés de ces régions et soigne son pauvre mari, le nourrissant de tisane de maïs, tandis que les voisins se rassemblent autour de lui pour compatir aux souffrances qu'une nature cruelle inflige à l'infortuné père ! Totora n'a pas le monopole de cette coutume ridicule qui est répandue parmi les peuples arriérés en de nombreuses parties du monde.

En arrivant à Santa Cruz, je contractai une maladie qui devait être la fièvre typhoïde et qui me mit pendant quelques

(1) La guerre de 1914.

jours dans un état lamentable. Le remède spartiate consistant à rester assis, tout nu, au soleil pendant des heures, en débarrassa mon organisme à force de me rôtir ; mais je fus alors atteint de *susu*, sorte de conjonctivite contagieuse très répandue ici et causée par la poussière et la saleté. Mes paupières lourdement enflées se couvrirent d'orgelets. Je pus m'en guérir avec le contenu du coffre à médicaments, mais seulement parce qu'il s'agissait d'une atteinte légère. Ce n'était pas précisément mon habitude d'être abattu de cette façon et j'en étais profondément honteux.

La maladie la plus à la mode à Santa Cruz était ce qu'on y appelle *espasmo* ou « coup ». Les rhumatismes sont un *espasmo de aire* (coup d'air) et les fièvres de toutes sortes des *espasmos del sol* (coups de soleil). Toute maladie, depuis l'indigestion jusqu'à la fièvre jaune devient un « *espasmo de...* » (de ceci ou de cela !). Les citadins sont si pauvres que les médecins y mènent une existence misérable : on laisse généralement la maladie suivre son cours. Tout cela démontre la nécessité d'avoir un service médical d'Etat. Il n'y a pas d'autre moyen, à l'intérieur de la Bolivie et du Brésil, de soigner et prévenir la maladie. Tôt ou tard, ces pays y viendront, de même que tous ceux qui se tiennent pour civilisés.

Les jeunes femmes de Santa Cruz sont pour la plupart fort jolies, mais d'une moralité relâchée. Dans les rues, on reçoit des coups d'œil d'une effronterie éhontée et, la nuit, il n'est pas du tout rare d'entendre des coups frappés doucement à la porte ou aux volets et une voix demander « si le *señor* n'a besoin de rien » ! Cela ne fut jamais aussi flagrant que pendant les trois jours de carnaval où tout semblant de décence était banni et où les hommes et les femmes s'adonnaient à une orgie de boissons.

Un serpent extraordinaire et peut-être inexistant.

Le carnaval fut accompagné de secousses sismiques et les maisons furent violemment secouées, ce qui causa une grande frayeur, mais peu de véritables dégâts. Nous nous aventurâmes dans les rues au risque de recevoir des œufs remplis d'encre ou

de peinture et de nous faire verser sur la tête des seaux d'eau sale vidés du haut des balcons. Ce n'était qu'une énorme farce pour ceux qui profitaient de la licence accordée durant ces jours de folie, mais nous fûmes heureux lorsqu'elle eut pris fin et que S. M. Carnaval fut solennellement portée en terre.

Dès que mon vieil ami Manley arriva de La Paz, nous dîmes adieu aux nombreuses connaissances que nous avions dans la ville, sellâmes nos mules et nous mîmes en route pour la frontière brésilienne. Toute la région environnante portait encore les marques de la saison des pluies qui, en 1913, s'était prolongée jusqu'au milieu du mois d'août ; les rivières étaient anormalement hautes. Il fallut traverser le rio Grande en *pelotas*, sortes de coracles (1) construits en peaux brutes attachées dans les coins ; la force du courant rendait dangereuses ces embarcations elles-mêmes.

Toute la région délimitée au sud par la rivière Parapiti, et comprise au nord entre la rivière Piray et le rio Grande, est aux mains des Indiens Yanaiguas, qui attaquent parfois les voyageurs. Nous la traversâmes sans en rencontrer un seul et arrivâmes à El Cerro, colline où se trouvent un petit élevage de bétail et une cinquantaine de travailleurs indiens.

Au-delà d'El Cerro, nous descendîmes dans une région de palmiers où le lac Palmares forme de longs et larges *bañados* pendant les pluies. Par une chaussée sèche établie à trois mètres au-dessous des marques des hautes eaux, nous gagnâmes El Cerrito, autre *rancho* d'élevage. L'*estancia*, qui couvrait deux lieues carrées, pouvait aisément nourrir cinq mille têtes de bétail, bien qu'elle eût été achetée deux cent quarante livres sterling, bon exemple de ce que coûtaient alors les meilleures terres de la province.

C'est sur un sol sec et poussiéreux que, de là, nous nous dirigeâmes sur San Ignacio, mais le pays semblait abonder en minerai. La négligence et le délabrement planent sur toute la région, car l'isolement l'a tuée ; San Ignacio, capitale de la province de Chiquitos, est un village appauvri dont une grande

(1) Canot à carcasse d'osier recouverte de toile imperméable, employé par les pêcheurs d'Irlande.

partie de la population, composée de trois mille Indiens, vit au jour le jour.

Nous étions à la lisière de ce qui est peut-être la pire région à serpents de toute l'Amérique du Sud ; le nombre de vies humaines perdues de leur fait y est effrayant. Nombre de gens nous assurèrent avec force que, dans le pays, se trouve un serpent mesurant environ un mètre, et dont tout le système articulé s'emboîte, avant de frapper, à la façon des tubes d'un télescope. Comme s'ils avaient voulu rendre plus plausible en l'atténuant le récit de ce qui me paraissait être anatomiquement impossible, ils ajoutèrent qu'il n'était pas très venimeux. J'aurais aimé en voir un, mais n'y suis jamais arrivé.

Les véritables indigènes de la province de Chiquitos avaient le teint clair ; leurs demeures étaient creusées dans le sol, trous d'environ quatre mètres de diamètre auxquels on accédait par de longues galeries en pente, entièrement recouvertes de branches et de feuilles de palmier. Les Indiens Morcegos du Brésil vivent encore de nos jours de la même manière, authentiques troglodytes, intraitables et laids, avec lesquels il est impossible de s'entendre.

Dans la forêt tropicale.

Nous peinâmes pendant six jours à travers les *bañados* de boue et d'eau de la forêt située au-delà et au-dessous de San Ignacio où, pendant la saison des pluies, le pays est complètement inondé. Surgissant tout droit du sol, les troncs étayés des cotonniers se dressaient dans leur blancheur spectrale jusqu'aux hautes branches entrelacées, alourdies de touffes de mousse et de plantes grimpantes, qui faisaient un plafond troué seulement çà et là, d'un faible trait de lumière. Dans l'obscurité qui entourait les énormes fûts, se dressaient les arbres à caoutchouc d'un blanc mat qui cherchaient à s'élever pour quêter un peu de soleil.

Dans les forêts des zones tempérées, les troncs d'arbre sont de teinte foncée et l'écorce éclairée montre les innombrables nuances de son grain ; mais dans l'Amérique tropicale, les fûts

sont unis et d'une couleur pâle presque lumineuse qu'on peut distinguer même dans l'obscurité. Partout un fouillis de plantes basses ressemblant à la vigne rampe sur les espaces libres du sol, enlace les arbres et toute branche assez forte pour en supporter le poids et grimpe implacablement vers les terrasses élevées, où brille la lumière du soleil et où les orchidées flamboient dans une orgie de couleurs. D'en haut, ressemblant à un filet, les lianes pendent comme si quelque monstrueuse araignée avait tendu une toile de fibres vivantes pour prendre les hommes et les animaux au piège de ses mailles incassables. Du sol, les feuilles des plantes grimpantes montent en de vertes ondulations et traversent le dais formé par les palmiers et les bambous.

De-ci, de-là, quand un géant de la forêt était tombé, étouffé, et pourrissait dans la boue, la lumière du jour arrivait jusqu'à l'endroit dégarni où un papayer, à moins que ce ne fût un palmiste, se dressait droit et gracieux comme une belle nymphe des clairières. Il faut peu de temps, en forêt, pour passer de la mort à la désagrégation. Lorsque leur vie est achevée, les arbres tombent, dédaignés, pour devenir la demeure et la nourriture d'insectes grouillants. La perpétuelle humidité et les champignons font pourrir le tronc mort ; quand il n'en reste plus qu'une pulpe nauséabonde, ils l'effritent et la mêlent à la boue qui l'absorbe. Vous n'y verrez pas cette terre sèche et ouatée que vous trouvez dans les forêts nordiques ; il n'y a là que de la boue, sauf sur les îlots où le sol est plus élevé, et vos pieds enfoncent, avec un monotone bruit de succion, à travers une couverture de feuilles éparses et d'herbe drue, et vous laissent les muscles des jambes douloureux des efforts sans cesse répétés que vous faites à chaque pas pour dégager vos bottes.

Deux lieues après San Diego, nous tombâmes sur la piste San Matias-Villa Bella, que nous connaissions déjà. Les chariots que nous avions amenés de San Ignacio étant incapables de traverser la rivière Barbados en crue, nous fûmes obligés de camper aussi près que possible de Casal Vasco et de tirer de nombreux coups de carabine pour attirer l'attention des gens de l'autre rive. Le troisième jour, un nègre apparut sur la berge opposée, il se trouvait qu'il avait fait partie de la commission

brésilienne de 1909. Il retourna à Casal Vasco et ramena une pirogue pour nous transporter de l'autre côté.

— Vous n'iriez pas loin, *Señor*, si vous vouliez nager dans cette rivière ; des gens ont été attrapés ici même par des caïmans.

Il sursauta quand je lui dis que je l'avais traversée à la nage en 1909.

— C'est un miracle qu'ils ne vous aient pas pris. Un blanc court beaucoup plus de risques qu'un homme de couleur avec ces *bichus*, tout le monde vous le dira !

— Mais on m'a dit qu'ils n'attaquaient pas les hommes avant le milieu du jour.

— Oui, *Señor*, c'est ce qu'on dit, mais il n'y a pas que des caïmans dans cette rivière. On y trouve aussi des anacondas et ils n'attendent pas l'heure du déjeuner pour attaquer ! Le Guaporé est peut-être pire encore en ce qui concerne les anacondas ; il y a des endroits, sur cette rivière, où il n'est pas recommandé de dresser un camp.

Il poursuivit :

— Une troupe dont je faisais partie campait sur toutes les *playas* (plages) où l'on pouvait accrocher les hamacs. Un des hommes suspendait toujours le sien à l'écart des autres ; il disait qu'il dormait mieux quand il n'entendait pas nos ronflements. Une nuit, nous parvint une sorte de cri étouffé, brusquement interrompu comme si l'on serrait la gorge de quelqu'un ; sautant à bas de nos hamacs, nous nous précipitâmes avec nos carabines vers l'endroit où l'homme avait accroché le sien. Quelqu'un avait apporté une lanterne et, à sa faible lueur, nous vîmes un spectacle que je n'oublierai jamais : un énorme anaconda avait dans la gueule les araignées (1) du hamac et enserrait l'homme de plusieurs tours. Nous ouvrîmes un feu roulant et, au bout de quelques instants, il libéra sa proie et s'en alla dans la rivière. L'homme était bien mort, *Señor*, et il n'avait pas un os brisé !

Il existe, dans le Matto Grosso, où les anacondas abondent,

(1) Bouts de ligne tendus en éventail pour supporter le hamac.

une curieuse superstition d'après laquelle tout homme qui a été mordu par l'un d'eux et a pu en échapper est, dès lors, immunisé contre les morsures des serpents venimeux. Dans le *sertão*, qui est la jungle brésilienne, une croyance affirme que les serpents n'attaquent pas le porteur d'un petit sac de bichlorure de mercure. Les indigènes y croient dur comme fer et tout argument qui met cette idée en doute attire la réponse suivante :

— *Senhor*, j'ai toujours vécu dans le *sertão* et je connais ces choses-là.

« Vous entreprenez ce qu'il y a de plus insensé... »

Casal Vasco, dont la population avait été massacrée par des sauvages, était à nouveau habité par quelques blancs, et nous eûmes la chance de nous y procurer un bateau pour descendre à Puerto Bastos où Antonio Alves, un vieil ami du temps de la délimitation de la frontière, me vendit une belle pirogue pour achever notre trajet en rivière.

A Villa Bella, la saleté, les ruines et la dilapidation étaient toujours les mêmes, mais, comme nous pénétrions dans la rue où poussait l'herbe, une torpille noire et blanche jaillit d'une maison et me sauta dans les bras. C'était un fox-terrier que j'avais laissé là, en 1908, avec une patte cassée ; les lèchements frénétiques d'une langue pointue m'apprirent que je n'avais pas été oublié.

Comme il n'est guère pourchassé, le gibier abonde sur le haut Guaporé. Après avoir durement pagayé pendant onze jours, nous arrivâmes à la rivière Mequens où se trouvait une *barraca* allemande de caoutchouc et où nous rencontrâmes le baron Erland Nordenskiold qui, en compagnie de sa courageuse femme, avait entrepris des recherches sur les tribus indiennes les plus accessibles du Guaporé. Le fait que cette charmante jeune Suédoise était prête à marcher en forêt avec son mari et à patauger pendant des jours d'affilée, afin de rencontrer quelque lointaine tribu, en dit long sur son courage.

A une vingtaine de kilomètres dans l'est, s'élevaient des collines où le baron jugeait téméraire de s'aventurer.

— Il s'y trouve sûrement de grandes tribus sauvages, fit-il remarquer, et il est presque certain qu'elles sont dangereuses. J'ai entendu quelque chose à ce sujet chez les Indiens que nous avons visités. Tous disent qu'il y a des cannibales quelque part dans cette direction.

— Ils disent, ajouta la baronne, que les hommes sont grands et velus.

Je me mis à rire :

— Nous le saurons bientôt, dis-je, car c'est là que nous allons.

— C'est de la folie, murmura le baron. A vous parler franchement, je ne compte plus vous revoir. Vous entreprenez ce qu'il y a de plus insensé.

Alourdis du poids de nos gros sacs, nous quittâmes le rio Mequens et, pendant deux jours, pataugeâmes dans la vase molle de vastes marécages, pour finir par tomber sur une rivière qui s'y déversait paresseusement. Nous la suivîmes et, quelques jours plus tard, nous arrivions dans des plaines herbues constituant les premières collines de la serra dos Parecis.

Gravissant la *Serrania* (1), nous retrouvâmes la forêt dont les sous-bois n'opposèrent pas grand obstacle à notre avance. Les énormes arbres à caoutchouc — certains faisaient quatre mètres de tour — ne portaient pas trace d'une extraction régulière. A vrai dire, il en était de grossièrement taillades, et il était visible que ce n'était pas là du travail de *seringueros*. Il ne semblait pas que des blancs fussent jamais venus là, en ces lieux, mais il y avait des traces manifestes du passage des Indiens.

Où la préhistoire surgit devant les yeux de Fawcett.

Trois semaines après avoir pénétré dans la forêt, nous arrivâmes à une large piste, très fréquentée, qui croisait la nôtre à angle droit.

(1) Chaîne de montagne. — Le brésilien *serra*, montagne, peut signifier aussi une élévation de peu d'importance, tandis que l'espagnol *sierra* désigne une contrée montagneuse.

— Des sauvages ! dis-je. Le village doit être tout près, car c'est une piste régulièrement utilisée.

— Et celle que nous suivons ? demanda Costin. Elle aussi est très fréquentée. A ce compte-là, ça peut être aussi bien l'une que l'autre.

Je les examinai toutes deux et ne pus dire laquelle avait le plus de chance d'être la bonne.

— Je vais vous dire, Major, nous allons tirer au sort, proposa Manley.

Je cherchai une pièce de monnaie et finis par en dénicher une au fond d'une poche de mon pantalon.

— Face nous continuons, pile nous suivons l'autre sentier.

Je la lançai et nous nous penchâmes tous trois sur l'endroit où elle gisait, à demi-cachée sous une feuille morte. Elle montrait le côté pile.

— Alors, allons-y ; nous prenons la nouvelle piste.

Nous la suivîmes sur quelques kilomètres, traversant plusieurs plantations et, soudain, la lumière du jour nous assaillit à la lisière d'une vaste clairière. Nous jetâmes de très prudents regards dans les sous-bois et aperçûmes devant nous, au milieu d'un grand espace où la terre était doucement tassée, deux grandes huttes en forme de ruches. Elles avaient bien douze mètres de hauteur au centre et une trentaine de diamètre, mais nous ne distinguions qu'une seule porte donnant dans la plus proche, à une dizaine de mètres de nous.

Alors que nous guettions, un enfant tout nu, à la peau cuivrée, sortit de la hutte, tenant d'une main une noix et de l'autre une petite hache de pierre. Il s'accroupit devant une pierre plate et commença à cogner sur l'écorce avec le plat de la hache.

J'oubliai mes compagnons et tout le reste pour contempler la scène. Le rideau du temps s'était levé pour m'offrir une vision du lointain passé, un coup d'œil sur la préhistoire, car c'est exactement à cela que devait ressembler l'enfant néolithique et c'est ainsi qu'il agissait à l'époque où l'homme commençait à gravir l'échelle de l'évolution. La forêt primitive, la clairière, la hutte, toutes les choses étaient exactement pareilles

à ce qu'elles devaient être des milliers d'années plus tôt ! La noix se brisa, l'enfant fit entendre un petit grognement de satisfaction et, déposant la hache de pierre, il cassa l'amande entre ses dents.

Je dus faire un effort pour revenir dans le présent et sifflai doucement. L'enfant leva la tête, ses mâchoires cessèrent de mastiquer et il ouvrit de grands yeux ; deux bras sortirent de l'obscurité de la hutte, l'empoignèrent et le tirèrent à l'intérieur. Des jacasseries surexcitées, des bruits d'arcs et de flèches et des cris étouffés se firent entendre. Il ne sert à rien de se cacher dans la forêt, une fois que les sauvages ont découvert votre présence ; ne l'ignorant pas, je sortis à découvert, me dirigeai rapidement vers la hutte et me glissai sous la porte basse pour m'accroupir plus loin dans l'obscurité du mur.

Lorsque mes yeux s'y furent habitués, je vis que la hutte ne renfermait qu'une vieille femme, debout, qui me regardait, entourée de nombreuses grandes urnes de poterie, sous la perche centrale. Il y avait, du côté opposé, d'autres portes par où les occupants s'étaient enfuis. Je compris alors qu'à notre arrivée les hommes se trouvaient dans les plantations, et les femmes et enfants qui, un instant auparavant, étaient dans la hutte couraient donner l'alerte, laissant seulement la vieille qui était trop âgée pour pouvoir s'échapper.

Celle-ci marmotta quelque chose, puis se baissa pour reprendre le travail auquel elle se livrait lorsque avait commencé l'agitation : le brassage, sur le feu, de bière de maïs. Je lui fis signe que j'avais faim. Manifestement terrifiée, elle ramassa une calebasse et, toujours marmottant, s'approcha en boitillant. La calebasse était remplie d'une nourriture savoureuse, quelle qu'elle fût ; et je l'apportai aux autres qui attendaient toujours dans les broussailles, à la lisière de la clairière.

Alliance avec les Maxubis.

Le ciel s'était couvert et, en même temps que la foudre tombait sur le feuillage environnant, une pluie torrentielle se mit à dégringoler.

— Venez à l'intérieur avec moi, criai-je, vous y serez toujours aussi bien que dehors !

Nous entrâmes tous trois dans la hutte et, lorsque la calebasse fut vide, je l'apportai à la vieille pour qu'elle la remplît. Les hommes entrèrent tandis que nous mangions le second « service ». Ils se glissèrent par diverses entrées que je n'avais pas remarquées et, à côté de nous, par la grande porte, nous pouvions voir, à l'extérieur, les ombres d'autres hommes qui entouraient probablement la hutte. Tous portaient des arcs et des flèches. L'un d'eux, qui me parut être le chef, se tenait près de la vieille et écoutait le récit plein d'agitation qu'elle lui faisait de ce qui s'était passé. Je me dirigeai vers lui et essayai de lui faire comprendre par signes que nous étions des amis et demandions seulement de la nourriture que d'ailleurs, lui expliquai-je, nous avions déjà reçue. Il ne bougea pas à mon approche et n'indiqua par aucun signe qu'il avait compris le sens de ma mimique. Je retournai à l'entrée, sortis quelques petits présents des sacs et revins les lui offrir. Il les prit sans formuler aucun remerciement, mais les femmes vinrent à nous avec des calebasses pleines de cacahuètes. Notre amitié était désormais acceptée et le chef lui-même, s'asseyant sur un tabouret à pieds courbes, partagea les cacahuètes avec nous.

Je découvris plus tard que ce peuple était celui des Maxubis. Ceux-ci possédaient vingt-quatre villages et étaient au nombre de plus de douze mille. Leur peau n'était pas très sombre, mais d'une brillante couleur cuivrée ; ils étaient plutôt petits et leurs cheveux avaient des reflets rouges. Les hommes avaient des coquillages et des bâtonnets passés dans les oreilles, des chevilles de bois dans les narines et la lèvre inférieure, ainsi que des bracelets de graines et de bois de *chonta* sculpté. Ils portaient, aux chevilles et aux poignets, des bandes de caoutchouc teint en rouge à l'*urucu ;* ce sont ces bandes qui éclairèrent pour nous le mystère des arbres tailladés. Les femmes ne portaient aucun ornement et leurs cheveux étaient courts, tandis que ceux des hommes, curieux renversement de nos coutumes, étaient longs. Je crois que ces gens, comme beaucoup d'autres au Brésil, sont les descendants d'une population hautement civilisée. Dans un

des villages maxubis, se trouvait un garçon aux yeux bleus et aux cheveux rouges ; mais ce n'était pas un albinos.

Notre point de destination était beaucoup plus loin dans l'est et nous ne demeurâmes parmi les Maxubis que le temps d'apprendre un peu leur langue et leurs coutumes. Ce sont des adorateurs du soleil et, dans chaque village, un ou deux hommes ont, tous les matins, le devoir de saluer le lever du soleil de leur voix musicale, psalmodiant un chant étrange et obsédant — dans lequel je dirais assez volontiers qu'on retrouve l'échelle pentatonique — analogue au *yaravi* des Indiens montagnards du Pérou. Dans l'absolu silence de la forêt, lorsque les premières lueurs de l'aube avaient mis fin au vacarme nocturne des insectes, nous ressentions profondément la beauté de ces hymnes. C'était la musique d'une population évoluée, non le simple bruit rythmique cher aux vrais sauvages. Ils avaient un nom pour chaque planète et appelaient les étoiles *Vira Vira*, ce qui rappelle curieusement *Viracocha*, nom que les Incas donnaient au soleil.

Ils étaient de manières aimables et polies et leur moralité était au-dessus de tout reproche. Leurs pieds et leurs mains étaient petits et ils avaient des traits délicats. Ils connaissaient l'art de la poterie, faisaient pousser du tabac et le fumaient dans des pipes à petit fourneau ou en cigarettes roulées dans une feuille de maïs. A tous égards, ils évoquaient la déchéance d'une humanité parvenue à un haut degré de développement, plutôt que l'ascension d'une peuplade s'élevant au-dessus de la sauvagerie.

Nous n'avions jamais vu encore de cacahuètes comme celles que cultivaient les Maxubis. C'était leur aliment principal ; dans les gousses, les graines mesuraient de huit à dix centimètres de long. Leur goût était excellent et leur valeur nutritive remarquable, et il serait difficile de trouver une nourriture plus pratique à emporter en voyage, comme nous nous en aperçûmes plus tard. Pendant les repas, chaque homme se servait lui-même de ces énormes cacahuètes, tandis que les femmes mangeaient à part et maintenaient pleines les calebasses des hommes.

Au bout d'une dizaine de jours, nous pouvions échanger des

idées avec les Maxubis dans leur propre langage et c'est alors qu'ils nous parlèrent d'une tribu de cannibales établis au nord, les Maricoxis.

— *Vincha Maricoxi, chimbibi coco!* disaient-ils. (« Si vous allez chez les Maricoxis, vous serez mis dans la marmite ! »).

Ils accompagnaient cet avertissement d'une pantomime macabre.

Le renseignement donné par les Maxubis était utile et intéressant ; après avoir visité plusieurs des villages proches, nous prîmes congé d'eux et partîmes vers le nord-est où, disait-on, vivaient les Maricoxis. Nous pénétrâmes dans une forêt privée de pistes, probablement un *no man's land* qu'évitaient aussi bien les Maxubis que les Maricoxis et, le cinquième jour, nous tombâmes sur une piste qui avait l'air d'être régulièrement utilisée.

Les hommes-singes.

Comme nous nous étions arrêtés, regardant de tous côtés et essayant de décider quelle direction nous réserverait les meilleures chances, deux sauvages apparurent à une centaine de mètres dans le sud, courant et parlant rapidement. En nous apercevant, ils s'arrêtèrent net et mirent précipitamment des flèches à leurs arcs tandis que je leur criais quelque chose en langage maxubi. Les ombres qui leur tachetaient le corps nous empêchaient de les voir distinctement, mais ils me parurent grands, velus, avec des bras exceptionnellement longs et un front fuyant au-dessus d'arcades sourcilières proéminentes : en fait, des hommes d'une espèce très primitive et entièrement nus. Soudain, ils se retournèrent et disparurent dans le sous-bois ; sachant qu'il ne servirait à rien de les suivre, nous partîmes en prenant la branche nord de la piste.

Peu avant le coucher du soleil, le bruit d'une corne — faible et assourdi par les arbres, mais sur lequel on ne pouvait se méprendre — vint jusqu'à nous. Nous nous arrêtâmes et écoutâmes attentivement. Nous entendîmes à nouveau l'appel de la corne, auquel d'autres répondirent de différents points, jusqu'à

ce que plusieurs cornes se missent à résonner en même temps. Dans la lumière tamisée du soir, sous la haute voûte des branches de cette forêt jamais foulée par l'homme civilisé, le son en était aussi étrange que les premières mesures de quelque fantastique opéra. Nous savions qu'il provenait des sauvages et que ceux-ci étaient sur nos traces. Nous entendîmes bientôt des cris et des bavardages accompagnés des rudes appels des cornes ; vacarme barbare et impitoyable, en contraste marqué avec l'habitude qu'ont les sauvages ordinaires de tout faire furtivement. L'obscurité, qui ne baignerait le sommet des arbres que plus tard dans la soirée, tombait rapidement ici, dans les profondeurs de la forêt ; aussi cherchâmes-nous pour camper un emplacement capable de nous offrir une certaine sécurité et nous réfugiâmes-nous finalement dans un bosquet de *tacuaras*. Les sauvages nus n'oseraient pas nous y suivre, parmi de méchantes épines de près de trois centimètres de long. Tout en accrochant nos hamacs à l'intérieur de cette palissade naturelle, nous entendions les sauvages baragouiner tout autour avec agitation, mais sans oser pénétrer. Alors, comme s'éteignaient les dernières lueurs, ils nous abandonnèrent et il ne fut plus question d'eux.

Le lendemain matin, il n'y avait pas de sauvages aux alentours et nous n'en n'avions rencontré aucun lorsque, après avoir suivi une autre piste bien tracée, nous arrivâmes à une clairière où se trouvait une plantation de manioc et de papayers. Nous y campâmes et, au crépuscule, donnâmes un concert dans nos hamacs, Costin jouant de l'harmonica, Manley raclant un peigne et moi-même soufflant dans un flageolet. Il était sans doute insensé de notre part de signaler notre présence de cette façon ; mais nous ne fûmes pas inquiétés et aucun sauvage ne parut.

Au matin, nous reprîmes notre route et, au bout de quelques centaines de mètres, tombâmes sur une sorte de guérite en feuilles de palmier, puis sur une autre. Le sous-bois disparut, révélant, entre les troncs d'arbre, un village d'abris primitifs où se tenaient accroupis quelques-uns des plus affreux sauvages que j'aie jamais vus. Certains étaient occupés à la fabrication de flèches, d'autres se contentaient de flâner ; c'étaient de

Une rue de SANTA CRUZ DE LA SIERRA à l'époque de Fawcett. La ville est maintenant un nœud important de communications aériennes sur la route de Lima à Rio de Janeiro.

Vers la passe de KATANTIKA, pendant l'expédition pour la délimitation de la frontière bolivo-péruvienne (1911).

grandes brutes simiesques qui semblaient dépasser à peine le niveau d'évolution des bêtes.

Je sifflai et, dans l'abri le plus proche, une énorme créature, poilue comme un chien, sauta sur ses pieds, mit en un clin d'œil une flèche à son arc et approcha en dansant d'un pied sur l'autre jusqu'à quatre mètres seulement de nous. Grognant des « Eugh ! Eugh ! Eugh ! » cet être bizarre resta là à danser ; soudain, toute la forêt avoisinante grouilla de ces hideux hommes-singes qui, tous, grognaient « Eugh ! Eugh ! Eugh ! » et dansaient de la même façon d'un pied sur l'autre en mettant des flèches à leurs arcs. La situation me paraissait très délicate et je me demandais si ce n'en était pas fait de nous. Je fis des ouvertures amicales en maxubi, mais ils n'y firent pas attention. On aurait dit que le langage humain dépassait leur possibilité de compréhension.

Fawcett obligé de tirer.

La créature qui était devant moi cessa de danser, demeura un moment complètement immobile, puis tira la corde de son arc jusqu'à ce qu'elle arrivât à son oreille, levant en même temps à la hauteur de ma poitrine, la pointe barbelée de sa flèche de près de deux mètres de long. Je regardai droit dans les yeux de cochon à demi-cachés par les sourcils proéminents et compris qu'il n'allait pas lancer sa flèche... pas encore. Aussi posément qu'il avait dressé son arc, il le baissait maintenant ; et il recommença sa danse au ralenti, accompagnée de « Eugh ! Eugh ! Eugh ! »

A nouveau, il pointa sa flèche et banda son arc, mais, cette fois encore, je savais qu'il ne tirerait pas. Cela se passait exactement comme me l'avaient annoncé les Maxubis. Il rabaissa l'arc et reprit sa danse. Puis, pour la troisième fois, il s'arrêta et recommença à lever la pointe de sa flèche. Je savais que, cette fois, c'était sérieux et sortis le pistolet Mauser que je portais sur la hanche. C'était un gros outil disgracieux au calibre mal approprié à son usage en forêt, mais je l'avais emporté parce qu'en fixant l'étui de bois à la crosse du pistolet, il formait carabine et était plus léger qu'un véritable fusil. Il tirait des

cartouches de 38 (9 mm. 65) à poudre noire, qui faisaient un vacarme hors de proportion avec leur calibre. Mais je ne le levai pas ; je tirai seulement la gâchette et logeai la balle dans le sol, aux pieds de l'homme-singe.

L'effet fut instantané. Le hideux visage refléta une surprise totale et les petits yeux s'ouvrirent tout grands. Il laissa tomber son arc et sa flèche et, bondissant comme un chat, il disparut derrière un arbre. Alors, les flèches commencèrent à voler. Nous tirâmes quelques rafales dans les branches, espérant que le bruit, en effrayant les sauvages, les amènerait à une meilleure compréhension, mais ils ne paraissaient nullement disposés à nous accueillir et, sans en avoir touché aucun, nous renonçâmes à tout espoir et reprîmes la piste jusqu'à ce que le camp fût hors de vue. Les indigènes ne nous suivirent pas, mais, en marchant vers le nord, nous perçûmes longtemps encore les clameurs du village, nous imaginant toujours entendre les « Eugh ! Eugh ! » des guerriers furieux.

Nous tournâmes plus tard à l'est et avançâmes pendant quelques jours à travers la forêt, guettant sans cesse les traces d'Indiens, l'oreille constamment tendue dans la crainte du son menaçant d'une corne. Nous savions combien il leur serait facile de nous poursuivre et n'avions aucune illusion sur notre sort s'ils nous prenaient. La nuit, nos rêves étaient remplis de hideux visages aux sourcils tombants et aux grosses lèvres grimaçantes découvrant des dents limées et peintes. Les nerfs de Manley commençaient à donner des signes de faiblesse, Costin était agité et moi-même je ressentais de la fatigue. Nous dûmes reconnaître que nous n'étions pas en état d'atteindre notre but, aussi décidâmes-nous, à contre-cœur, de nous en retourner. Nous avions besoin d'un repos absolu qui nous remettrait complètement de la tension nerveuse où nous maintenaient ces perpétuelles alertes.

Où Fawcett a vu, de ses yeux vu, un ectoplasme.

Nous évitâmes, d'aussi loin que nos estimations nous permettaient de le faire, le nid de guêpes qu'était ce village, et revînmes

chez les Maxubis, tombant avec exactitude sur le village primitif. Notre arrivée coïncida avec les funérailles d'un guerrier qui avait été poursuivi et tué par une troupe de Maricoxis aventurée dans ces parages, et je me demandai si les membres superstitieux de la tribu ne feraient pas un rapprochement entre les deux événements. On ne nous montra pas d'animosité déclarée, mais je crus bien avoir surpris une certaine froideur envers nous et quelques regards soupçonneux à notre adresse.

On avait extrait les entrailles du mort et on les avait mises dans une urne pour les enterrer. Le corps fut alors découpé et réparti pour la consommation des vingt-quatre familles de la hutte qu'il avait occupée, cérémonie religieuse qu'il ne faut pas confondre avec le cannibalisme. Pour finir, on débarrassa la hutte de l'esprit du défunt au cours de la cérémonie compliquée que voici.

Le chef, son second et le sorcier s'assirent en ligne, sur leurs petits tabourets, devant la plus grande entrée de la hutte, et se mirent à accomplir des gestes comme s'ils pressaient quelque chose hors de chaque membre, saisissant cet objet imaginaire lorsqu'il sortait des doigts ou des orteils et le jetant sur un écran de feuilles de palmier d'environ un mètre carré. Au-dessous de l'écran, se trouvait une demi-calebasse pleine d'eau sur laquelle flottaient certaines espèces de plantes et, de temps à autre, ils examinaient soigneusement tous trois l'écran et l'eau. Ils répétèrent cela de nombreuses fois et entrèrent alors en transes, demeurant assis et immobiles pendant environ une demi-heure à rouler les yeux. Quand cette partie du rite fut achevée, ils commencèrent à se frotter l'estomac et ne tardèrent pas à être pris de violents vomissements.

Ils restèrent toute la nuit assis sur leurs tabourets, chantant — en solo ou en chœur, sur trois notes, sans cesser de passer d'un octave à l'autre — ces paroles inlassablement répétées : « *Tawi-tacni, tawi-tacni, tawi-tacni* ». En répons, venait le chœur des lamentations chanté par les familles.

Les cérémonies durèrent trois jours ; le chef m'assura solennellement que l'esprit du mort était dans la hutte et qu'il le voyait. Moi, par contre, je ne vis rien du tout. Le troisième jour,

les rites atteignirent leur point culminant. L'écran fut apporté dans la hutte et placé à un endroit éclairé par la lumière de l'entrée ; les gens tombèrent à genoux et se prosternèrent jusqu'à terre ; les trois chefs abandonnèrent leurs tabourets et, très excités, s'accroupirent devant l'entrée de la hutte. Je m'agenouillai à côté d'eux pour regarder l'écran qu'ils fixaient intensément.

A l'intérieur de la hutte, sur un des côtés de l'écran, se trouvait une alcôve fermée où le mort avait dormi et vers laquelle les chefs dirigèrent leur regard. Pendant un moment, un silence absolu régna et, à cet instant, je vis une ombre sortir de l'alcôve et se diriger en flottant vers le poteau central de la hutte où elle s'évanouit. Hypnotisme collectif, direz-vous ? D'accord, prenons-le pour tel ; tout ce que je sais, c'est que je l'ai vue !

Dans trois villages où nous nous rendîmes après cet événement, notre arrivée coïncida avec un *tapi*, ou exorcisme. Les chants étaient les mêmes, mais je ne fus pas autorisé à en être témoin, car les indigènes soupçonnaient de plus en plus ces morts d'être dues à la funeste influence de notre présence. Ils interprétaient mon travail au théodolite, à proximité des villages, comme des « conversations avec les étoiles », ce qui les inquiétait profondément.

Huit cacahuètes par jour et par tête.

Avant notre départ, nous apprîmes que les Maricoxis étaient au nombre de quinze cents. A l'est, vivait une autre tribu de cannibales, les Arupis ; on signalait, plus loin dans le nord-est, une peuplade de petits hommes noirs couverts de poils qui faisaient rôtir au-dessus du feu leurs victimes embrochées sur un bambou ; lorsqu'elles étaient à point, ils en arrachaient des morceaux pour les manger. Une *barbecue* (1) humaine, en somme ! J'avais déjà entendu des rumeurs à ce sujet et je sais maintenant qu'elles étaient fondées. Les Maxubis se tenaient évidemment pour civilisés et ne parlaient qu'avec mépris des cannibales des

(1) Grande fête de plein air où, en Amérique du Nord, on fait rôtir des animaux tout entiers *(N. du T.)*.

alentours. Ils entretenaient un service de garde attentif aux lisières de leur territoire, au-delà desquelles vivaient des tribus hostiles, et les « guérites » que nous avions vues — communes à tous ces Indiens — constituaient des abris d'où l'on pouvait lancer des flèches.

Chargés de sacs de fibre pleins de cacahuètes, de haches de pierre, d'arcs et de flèches — les armes étaient de véritables œuvres d'art — nous nous séparâmes des Maxubis et nous dirigeâmes au sud-ouest, vers la Bolivie. Le gibier était rare ; nous étions dans une de ces périodes où, pour une raison ou une autre, les animaux et les oiseaux s'en vont ailleurs. Nous arrivâmes une fois à tuer trois singes, mais un jaguar qui rôdait par là en emporta deux et nous continuâmes au régime de huit cacahuètes par jour et par tête. Peut-être cela nous préserva-t-il d'un abattement exagéré, car il est de fait que, si un régime végétal suffisant vous maintient en pleine force et énergie, par contre, la viande, lorsqu'on est en état de demi-inanition, vous donne une sensation de grande lassitude (1).

Il n'était pas facile d'avancer et la faim nous tenaillait ferme le jour où nous tombâmes sur une hutte de collecteur de caoutchouc, au bord d'une petite rivière. Nous y restâmes deux jours à nous gaver de riz et de *charque*.

Je n'oublierai jamais notre premier petit déjeuner dans cette hutte. A côté de nous, à l'ombre de l'auvent, un homme, créature amaigrie, à l'estomac fortement gonflé, était en train de mourir de géophagie. Pour ceux qui en connaissaient les symptômes, le cas était manifestement désespéré et notre hôte *seringuero* ne gaspillait pas sa sympathie auprès de lui. La victime ne cessait de grogner avec monotonie et s'écria, à un moment :

— *Senhores*, je suis à l'agonie. Aïe ! quelles souffrances !

(1) Le chef des Maxubis, enchanté des photographies que mon père lui avait montrées de sa famille, lui donna un grand sac en fibre, rempli de cacahuètes géantes pour nous, ses enfants. Mon père nous les apporta intactes — les affres de la faim ne purent le pousser à les entamer — et j'éprouve de la honte au souvenir de l'indifférence avec laquelle nous les mangeâmes. J'ai toujours le sac ; quelques cacahuètes avaient été conservées à titre de curiosité, mais les termites les ont malheureusement détruites au Pérou par la suite *(Note de Brian Fawcett)*.

Pour toute réponse, le *seringuero* lui déclara :

— Tu seras mort d'ici une demi-heure. Alors pourquoi toutes ces histoires ? Tu gâtes le déjeuner des *senhores*.

— Aïe, gémissait le mourant, je suis à l'agonie ! Oh ! que je souffre !

Soudain, une femme écarta la moustiquaire : le malade venait de trépasser. Une guêpe se posa sur son nez qui eut une faible contraction, mais l'homme — et pour cause — ne fit entendre aucun son. Une heure plus tard, le cadavre était enterré et sans doute oublié. Je me demandais pourquoi il était venu au monde, à quoi avait servi son passage par l'enfance jusqu'à une existence de misère sans espoir, pour finir dans l'isolement, la souffrance et partir sans être pleuré de personne. Il est sûrement préférable de vivre comme une bête plutôt que dans ces conditions d'humanité dégradée. Et pourtant, il y a une raison ! Je ne sais pourquoi cet événement m'impressionnait tant ; j'avais vu bien des hommes mourir de la même manière. Je gardais le souvenir de la crispation du nez du mort et je me rappelais avoir, une fois, vu un lama, à qui l'on était en train de couper la gorge, chasser à coups de queue une mouche tenace, comme s'il ne se passait rien de grave.

Les obsèques ne nous débarrassèrent pas du mort. Le *seringuero* prétendait que son fantôme errait la nuit. Dans tout l'intérieur du continent, on tient pour normal que les fantômes des morts se promènent pendant quelque temps après leur disparition. Les gens des régions sauvages sont assez près de la nature pour connaître des choses qui nous demeurent cachées.

Nous poursuivîmes notre route vers l'aval et finîmes par rencontrer un autre collecteur de caoutchouc, Don Cristian Suarez, qui avait effectué d'importantes explorations dans le Chaco et s'était, depuis, provisoirement établi sur le Guaporé. Il nous reçut aussi bien que le lui permettaient ses maigres ressources et je découvris en lui un homme intéressant et éclairé, sans aucun rapport avec les modestes *peones* généralement employés à extraire le caoutchouc.

— J'aurais pu faire fortune au Chaco, *Señor*, me dit-il un soir, tandis que nous étions assis autour du feu, à la fumée

duquel il exposait ses balles de *goma*. L'ennui, avec moi, c'est que je ne peux pas rester à la même place. J'avais là-bas un ami qui, lui, tirait parti de son cerveau... Ce n'est pas comme moi, qui me contente de prendre les choses comme elles viennent. Ce type avait une ou deux choses en tête et il acheta à crédit une grande étendue de terrain d'élevage, dans le district de Santa Cruz. Ensuite, il descendit dans le Chaco septentrional et la région de Parapiti où les Yacanaguas et d'autres Indiens possèdent de grands troupeaux de bétail. Il emmena avec lui une vache mécanique, un petit jouet qui avançait d'un pas saccadé et secouait la tête lorsque vous remontiez le mouvement. Il expliqua aux Indiens que c'était un grand esprit qui connaissait toutes leurs pensées. Il se retournait brusquement vers un Indien et l'accusait d'avoir une mauvaise pensée, ajoutant qu'il mourrait pour avoir offensé l'esprit renfermé dans la petite vache. Lorsque l'Indien était près de mourir de crainte, mon ami lui disait :

« — Si tu ne veux pas mourir, je vais apaiser le Grand Esprit avec cent têtes de bétail — rendues à Santa Cruz.

« L'Indien acceptait toujours avec empressement ; alors, mon ami se mettait à baragouiner quelque chose à la vache qui approuvait de la tête. Il fut bientôt en possession du *rancho* le mieux monté de Santa Cruz et tout ça pour le prix du jouet et rien de plus. Il avait quelque chose dans la tête, c'est moi qui vous le dis !

Fawcett apprend la déclaration de guerre,
qui n'empêche pas un Allemand de lui prêter de l'argent.

De même que Suarez, tous les *seringueros* que nous rencontrâmes nous accueillirent cordialement ; c'est seulement à la *barraca* allemande que la possibilité d'exploiter les travailleurs avait le pas sur toutes les autres considérations. Nous nous pesâmes tandis que nous y séjournions ; nous découvrîmes que, depuis notre départ d'Angleterre, Manley avait perdu vingt-neuf livres, Costin trente et une et moi cinquante-trois... et nous ne nous en portions pas plus mal.

De grandes quantités de *camelote*, ou écume, nous gênèrent dans la remontée de la rivière jusqu'à Porvenir, sur le Paraguá (1). Nous assistâmes, en cours de route, à un combat entre un lamantin (2) et un caïman. On ne s'attendrait pas à trouver, chez l'humble vache marine, beaucoup de combativité ; ce fut tout de même elle qui vainquit le saurien de façon décisive.

Nous étions depuis cinq jours à Porvenir, quand arriva, de San Ignacio, un chariot à bœufs que nous utilisâmes pour continuer notre voyage. La scarlatine faisait rage dans toutes les *estancias* que nous rencontrions et les hommes mouraient comme des mouches. Il y en avait une épidémie à San Ignacio lorsque nous y arrivâmes, au début de septembre 1914. C'est là que nous apprîmes que la guerre avait éclaté en Europe. C'est un Allemand qui me l'annonça, mais, bien que nous fussions officiellement ennemis, il me prêta assez d'argent pour aller jusqu'à Santa Cruz — il ne me restait que quatre livres sterling — me demandant seulement que son avance fût remboursée à son représentant dans cette ville.

A San Ignacio, nous ne pûmes nous procurer qu'une mule ; nous la chargeâmes donc de nos sacs et provisions et fîmes à pied les trois cent soixante-douze kilomètres nous séparant de Santa Cruz. Comme nous venions d'en couvrir quatre cents à pied en suivant le chariot, il nous sembla inutile de nous plaindre ; d'ailleurs, nous n'avions en tête que la guerre et ses répercussions éventuelles sur nos familles et nos amis en Angleterre.

Deux semaines de marche à raison de dix heures par jour nous amenèrent à Santa Cruz où les Allemands avaient arraché le communiqué à la porte du vice-consul de Grande-Bretagne et défilé dans les rues en chantant des chants patriotiques. Il nous fallut huit jours pour nous procurer des animaux et dix pour atteindre Cochabamba.

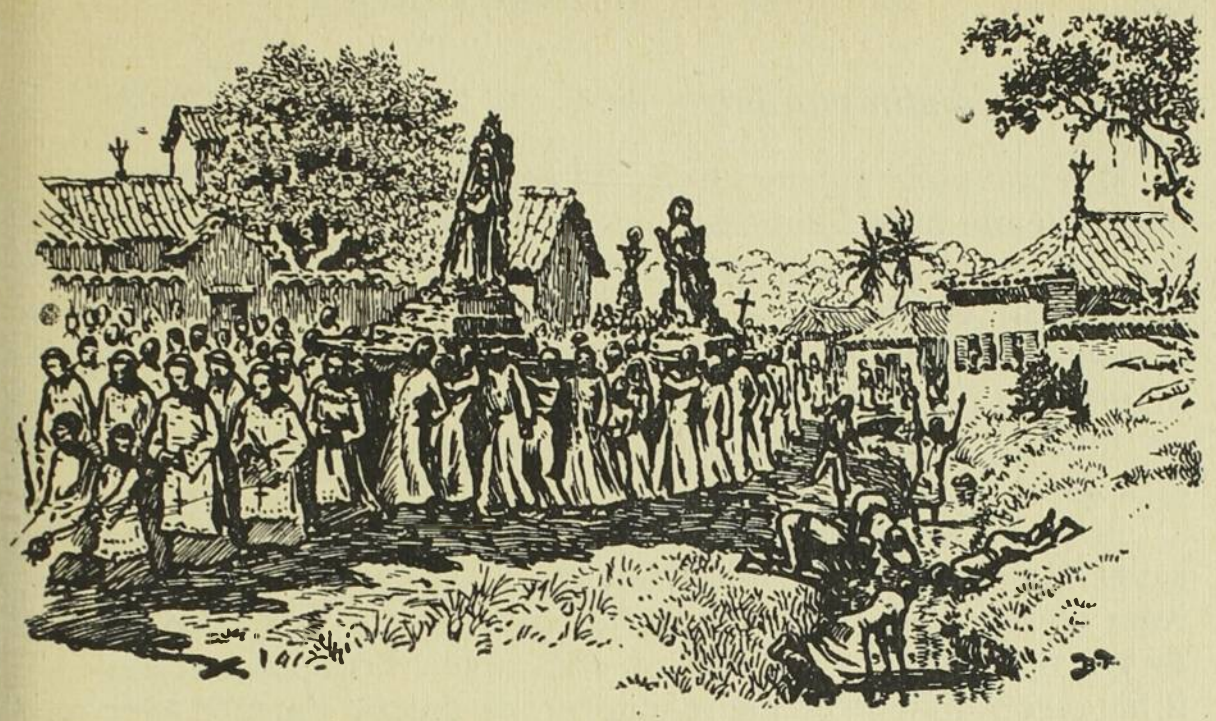
(1) Porvenir (sur le Paraguá) ne doit pas être confondu avec Porvenir (sur le Tahuamanu), visité lors de l'expédition de frontière de 1906-1907 ; ni le Paraguá avec le Paraguay *(N. d. Edit.)*.

(2) Le lamantin est un cétacé herbivore qui dépasse trois mètres de long ; on le trouve en Afrique et en Amérique.

De là, nous gagnâmes La Paz, traversâmes le lac Titicaca à bord de l'*Inca* et atteignîmes la côte à temps pour voir l'escadre de l'amiral Cradock appareillant pour le funeste destin qui l'attendait au large de Coronel.

Nous connaissions maintenant une période de guerre qui nous était défavorable ; pendant notre voyage de retour, nous trouvâmes New York privée de lumières, car des sous-marins corsaires allemands opéraient déjà dans les eaux américaines.

Au début de janvier 1915, nous étions sous les drapeaux.



Chapitre VI

LA GRANDE PORTE

Il y a un conseil pertinent dans le vieux dicton : « Voyez Rio avant de mourir ! ». Je ne connais pas de lieu comparable à Rio de Janeiro et j'ai l'espoir d'y vivre un jour, si cette chance m'est accordée. Qu'un succès financier couronne cette expédition, et nous construirons une maison sur les pentes des montagnes qui regardent ce port splendide, afin que notre famille dispersée puisse s'y rassembler tous les ans à Noël, et que ma femme et moi finissions nos jours dans ce qui doit sûrement être l'un des plus beaux sites du monde. J'aime également ce peuple et, si mon rêve se réalise, je lui serai reconnaissant de m'admettre comme l'un des siens. C'est dans ce pays que je travaille pour le moment, et rien ne me plairait plus que de passer le reste de ma vie au service du Brésil.

« *L'Europe, continent à fuir...* »

Mes travaux avaient suscité un certain intérêt en Angleterre, mais aucune aide financière ne venait. Peut-être mon objectif était-il trop romanesque pour les conservateurs à la tête dure qui préféraient de beaucoup jouer à coup sûr sur des expéditions au mont Everest ou dans le bon vieil Antarctique. Je ne les en blâme pas. L'histoire que vous avez lue dans le premier chapitre est difficile à tenir pour réelle et ce qui n'a pas été dit est plus étrange encore !

Je sortis de la guerre avec la conviction qu'en tant que puissance mondiale, la Grande-Bretagne était sur son déclin. L'Europe n'était plus pour moi qu'un continent à fuir. J'avais fait de lourdes pertes ; la guerre, en effet, avait brisé mon activité et il me serait difficile de me réadapter. Je quittai l'armée avec une magnifique pension de cent cinquante livres par an, mais il m'en avait coûté le double pour revenir au pays avec Manley et Costin et je ne pouvais repartir qu'en prélevant jusqu'au dernier sou, après avoir laissé à ma famille ce dont elle avait besoin.

Costin, que j'avais eu pendant quelque temps auprès de moi, finit lieutenant d'artillerie ; mais il s'était marié et n'était plus disponible pour de nouvelles explorations en Amérique du Sud. Manley survécut à la guerre, mais mourut peu après d'une maladie de cœur.

A travers les nuages que faisait lourdement peser l'après-guerre, je regardais vers les Amériques et voyais en elles le seul espoir qui restât à notre civilisation. L'Amérique du Nord l'emportait déjà sur les nations occidentales ; mais, pour moi, le foyer se trouvait dans les républiques d'Amérique latine qui, stimulées par les circonstances économiques du temps de guerre, progressaient sérieusement. A tout prix, me dis-je, il nous faut abandonner l'Angleterre et donner aux enfants la possibilité de grandir dans l'ambiance virile du Nouveau Monde. Ils en étaient encore à l'âge scolaire et mon fils aîné approchait de la fin de ses études, mais ce n'était pas la seule éducation dont ils eussent besoin. Nous décidâmes de partir et nous rompîmes les liens qui nous attachaient encore. Nous louâmes notre maison de

Seaton, où nous nous étions installés après avoir quitté Uplyme, et il ne restait pas grand-chose à vendre. Ma femme et mes enfants partiraient pour la Jamaïque avec tout ce qui était transportable, et moi pour le Brésil.

Lors de sa visite à Londres, le Dr Pessoa, président des Etats-Unis du Brésil, eut la bonté de m'accorder une audience et prêta une oreille attentive à ce que je lui dis. J'appris par la suite que son gouvernement n'était en mesure de subventionner aucune recherche ; mais ce n'était nullement par indifférence. Le Brésil était alors en pleine crise financière et toute dépense qui n'était pas indispensable était réduite au minimum. « Peut-être, me dis-je, aurai-je plus de succès à Rio où je pourrai prendre contact avec les ministères chargés des affaires de l'intérieur. »

Six mois à Rio.

J'y arrivai en février 1920. Je descendis d'abord à l'Hôtel International, tout à fait sur le haut de Silvestre ; mais, comme il se transformait rapidement en refuge pour Allemands, je le quittai, bien qu'à regret. Je ne perdis pas au change, car Sir Ralph Paget, ambassadeur de Grande-Bretagne, m'invita à demeurer avec lui à la belle résidence de l'ambassade.

Le temps que je passai à Rio se prolongea six mois, mais, tout considéré, ce fut une aventure délicieuse en dépit de mes angoisses. De la terrasse de l'ambassade, on avait une vue parfaite dans toutes les directions et ce qu'on apercevait de Rio était incomparable. En bas, l'admirable avenue de la Beira Mar passait sous la crête pour pénétrer dans Copacabana, ville de la périphérie au-delà de laquelle elle se prolongeait à travers des banlieues successives sur vingt kilomètres d'une côte ravissante. Le soir, nous parcourions souvent cette route en automobile pour revenir, à la nuit, vers l'heure où le plus merveilleux réseau d'éclairage urbain du monde flamboyait tout à coup dans toute sa splendeur, étendant un tapis de reflets changeants sur les eaux calmes de la baie. Personne, ici, ne pouvait s'ennuyer. Il y avait l'activité incessante du port, l'arrivée et le départ des

paquebots, les vapeurs affairés de la baie luttant de vitesse, comme des cloportes géants, pour se rendre à Nictheroy, capitale de l'Etat de Rio de Janeiro, ou pour en revenir, les avenues bondées de monde et les gens gaiement vêtus, les grandes plages de sable que des milliers de baigneurs ne réussissaient pas à encombrer. S'il manquait quelque chose pour compléter le tableau, c'étaient des yachts. Il n'y en avait pas, mais ils viendront un jour, car Rio est une ville riche. Je la vois comme l'embryon de la capitale de la civilisation.

Le climat des zones tropicale et subtropicale de l'Amérique du Sud se rafraîchit en été. Il n'est pas de température plus exquise que celle de Rio de mai à septembre et, si cette saison ne coïncidait pas avec l'été septentrional, j'ai la certitude qu'il s'y produirait un énorme afflux annuel de visiteurs. Qui n'a pas vu Rio ne peut imaginer quel paradis c'est, que cette grande porte d'un immense *hinterland* aux ressources illimitées. Le Brésilien a le droit d'en être fier. Il possède le plus beau de tous les ports enfermé dans de hautes montagnes pittoresques et, au sein de ce site parfait, il a construit lui-même un joyau de ville où abondent la richesse, des hôtels luxueux, de magnifiques magasins, de larges avenues et de superbes boulevards.

J'eus un nouvel entretien avec le président qui écouta mes projets avec la courtoisie et la vive intelligence qui caractérisent les ministres sud-américains ; j'eus aussi une entrevue avec les membres du cabinet, mais ne pus réussir que lorsque l'ambassadeur de Grande-Bretagne apporta à ma requête le poids de son influence. Le gouvernement consentit alors à subventionner une expédition. Je ne toucherais rien, en ce qui me concerne, mais il fut convenu que de bons émoluments seraient accordés à un officier du ministère britannique de l'Air, qui était impatient de m'accompagner.

Je câblai à l'officier de partir et de venir me rejoindre. L'ambassade câbla au Foreign Office et le gouvernement brésilien à son ambassadeur à Londres. Mais l'officier s'était ravisé et je me trouvais maintenant devant la nécessité de me procurer un compagnon sur place. Il paraissait impossible de trouver à Rio des hommes ayant les qualités requises. Cependant, le directeur

d'un journal anglais de São Paulo, qui tenait beaucoup à m'aider, demanda par annonce des « jeunes gens ayant de l'allant ». Il expliquait à peine ce qu'on exigeait d'eux, mais reçut tant de réponses que j'avais l'espoir d'en trouver au moins un qui convint parmi les nombreux candidats, pour la plupart impossibles, qui assiégeaient l'ambassade, me guettaient dans la rue et m'accablaient de lettres et de recommandations. La plupart avaient un emploi ; l'irrésistible fascination de l'exploration les arrachait à leurs occupations sans qu'ils se souciassent de la sécurité qu'ils sacrifiaient. Je regrettai d'être obligé d'en décevoir un si grand nombre, mais aucun ne semblait préparé au travail que j'attendais d'eux.

La nouvelle expédition.

J'étais presque désespéré, lorsque je rencontrai un gigantesque Australien qui cherchait du travail. « Butch » Reilly, un mètre quatre-vingt-quinze de haut et large comme une porte de grange, se disait commandant, décoré de la croix de Victoria, dresseur de chevaux sauvages, marin et plusieurs autres choses.

— Et, qui mieux est, ajoutait-il, je possède huit mille hectares de terrains d'élevage en Australie. Vous ne m'apprendrez rien à propos de chevaux... ni de bateaux !

Au cours d'un récent match de boxe pour professionnels, Butch avait foncé sur son adversaire, un boxeur américain, avec un tel enthousiasme que ni le gong, ni ses soigneurs, ni l'arbitre ne purent l'arrêter. Il fallut les efforts combinés de nombreux spectateurs pour séparer les deux adversaires, qui étaient décidés à en finir par knock-out, sur le ring ou ailleurs. Un homme comme Butch devait être capable de tenir le coup dans un voyage en forêt et je l'engageai avec plaisir.

Le gouvernement me promit deux officiers brésiliens et le général Rondon, le célèbre explorateur et ingénieur qui avait accompagné l'expédition Roosevelt au rio Duvida, eut l'amabilité de faire le nécessaire pour qu'ils vinssent. Ayant achevé tout ce que nous pouvions faire, nous partîmes, Butch et moi, pour

São Paulo, le 12 août, après avoir pris congé de la plus joyeuse et accueillante population anglaise de toute l'Amérique du Sud.

A São Paulo, nous fûmes reçus par la colonie britannique qui nous aida de son mieux. On nous offrit même des pistolets et des munitions, certes de valeur douteuse, mais que nous acceptâmes néanmoins avec reconnaissance. Pendant notre séjour dans cette ville, nous visitâmes la ferme de serpents de Butantan où l'on nous donna, en cas d'accidents, une importante quantité de sérum antivenimeux. Cette institution, bien dirigée, rend d'inestimables services aux habitants des régions infestées de serpents et devrait avoir sa réplique partout ailleurs dans le monde. Depuis des années, pas une seule personne mordue par un serpent et traitée avec le sérum que l'on y produit, même dans un état désespéré n'a manqué de guérir. On y voit des « maîtres de la brousse », des *jararacas*, le mortel serpent à sonnettes, et pratiquement toutes les variétés de serpents venimeux connues au Brésil ; on les utilise pour la production du sérum. On y trouve aussi un utile serpent non venimeux, le *musserau*, reptile d'un noir brillant, long d'un mètre vingt à un mètre quatre-vingts, qui se nourrit de serpents venimeux et qui, de ce fait, vaut la peine qu'on en fasse l'élevage. Les employés de Butantan traitent tous les serpents avec une indifférence provenant de leur longue habitude à les manipuler, mais, bien qu'aux yeux des spectateurs leur imprudence paraisse insensée, ils savent parfaitement ce qu'ils font et jusqu'où ils peuvent exactement aller.

Le voyage par chemin de fer de São Paulo à la rivière Paraguay fut poussiéreux et fatigant ; la structure de la voie doit être la plus mal établie et la plus mal entretenue de toute la république. Il est tout à fait courant que le train déraille une ou deux fois à l'ouest du fleuve Parana et son perpétuel balancement ne permet jamais au voyageur d'oublier l'imminence du péril. Nous eûmes la chance, au cours du trajet, de ne dérailler qu'une fois, et encore parce qu'un serre-frein manœuvra un aiguillage au passage de la machine, comme nous reprenions la voie unique après avoir laissé passer un autre train. L'épisode le plus mémorable du voyage fut la perte de mon précieux *stetson* que Butch, par négligence, fit tomber par la fenêtre du wagon ;

et l'on ne peut pas remplacer un bon *stetson* dans les chapelleries des postes lointains.

Un vapeur nous fit remonter la rivière jusqu'à Corumba, ville qui avait beaucoup changé depuis 1909, car ses commerçants et éleveurs avaient amassé d'assez jolies fortunes pendant la guerre. Un télégramme m'y attendait. Il disait qu'en raison de la crise financière et des lourdes dépenses occasionnées par la visite du roi et de la reine des Belges, le gouvernement était obligé de me retirer les deux officiers. La nouvelle était grave, mais je me sentis soulagé en recevant un autre télégramme d'un ami de Rio qui connaissait mes difficultés et m'envoyait un jeune homme — un *gringo* — pour combler le vide en nous rejoignant à Cuyaba.

Felipe arrive à Cuyaba.

La rivière était très basse et nous fûmes obligés de transborder du vapeur, avec lequel nous avions quitté Corumba, sur une chaloupe qui nous fit accomplir le reste de la remontée jusqu'à Cuyaba. Cette ville nous parut appauvrie et arriérée et, bien qu'elle fût le siège du gouvernement du Matto Grosso, en tous points inférieure à Corumba. La population était composée surtout de mulâtres et paraissait très pauvre, principalement parce que les commerçants locaux l'exploitaient ; le peu d'argent qu'elle possédait était raflé par la municipalité et l'Eglise. L'astucieux et énergique évêque du Matto Grosso, qui en était en même temps le président, n'était pas homme à laisser péricliter son Eglise ; les nombreux prêtres et moines étaient élevés dans une profonde ignorance et une foi d'un fanatisme superstitieux qui les maintenaient humblement soumis à son joug. L'endroit, dans sa totalité, était très primitif, mais il y avait un service de voitures Ford qui assuraient le trafic sur les deux mille cinq cents mètres de route reliant la ville au port fluvial et passaient la journée à aller et venir à toute vitesse avec des radiateurs en ébullition ; elles soulevaient des nuages de poussière qui suffoquaient leurs intrépides passagers.

A sa fondation, Cuyaba avait été le centre d'une grande

industrie minière et on extrayait de l'or et des diamants de la rivière et du sol de la région. Ici comme à Diamantino, dans le nord, les prospecteurs exploitaient les rivières, mais les affaires cessèrent de couvrir les frais et la vague de prospérité retomba, laissant cette localité à un niveau à peine supérieur à celui d'une ville fantôme. Après une forte pluie, on ramasse encore de temps à autre des pépites d'or sur la *plaza* principale. Tous les environs de la ville ont été retournés. Au point de vue agricole, le sol de cette région est pauvre. La maladie y est très répandue. Le chemin de fer en construction qui rejoindra celui du Nord-Ouest à Aguas Claras, près du fleuve Parana, devrait, dans une certaine mesure, réduire la misère, mais je ne vois pas comment il pourra jamais être de quelque rapport.

Nous étions depuis un mois à Cuyaba, quand arriva le nouveau membre de la troupe ; c'était un jeune homme joyeux et de mine agréable, qui débordait de bonnes intentions. Il me donna ses nom et prénoms et ajouta :

— Appelez-moi Felipe.

Lorsqu'on lui demandait son nom, il formait avec les doigts, sur son front, une sorte de longue saucisse de cheveux incolores et répondait :

— Appelez-moi Felipe.

Aussi, pour tout le monde, fut-il Felipe.

— Je pense, lui demandai-je, qu'on vous a dit quelque chose de nos projets ?

— Oh ! oui... J'en ai entendu parler. Prodigieusement intéressant ! Je suis rudement content d'avoir l'occasion de voir un pays nouveau où il doit y avoir des oiseaux que personne ne connaît encore. Je suis fou d'ornithologie, colonel !

Il ne parlait à peu près que de cela et, une semaine ou deux plus tard, il nous avait amenés, Butch et moi, à discuter de *trogons* (1), et d'autres choses dont nous n'avions jamais entendu parler jusque-là !

(1) Le *trogon splendeus*, ou couroucou resplendissant, oiseau originaire du Mexique et du Brésil, type de la famille des trogonidés, grimpeur au plumage brillamment coloré, au bec court, à la tête garnie d'un faisceau de poils pareil à celui des buccos *(N. d. Edit.)*.

Son enthousiasme était un stimulant ; malheureusement, une fois sur la piste, après avoir quitté Cuyaba, il tomba dans un silence inquiet et y demeura jusqu'à ce que nous eussions repris contact avec la civilisation.

Mon intention n'était pas de revenir par Cuyaba, mais de passer au moins dix-huit mois dans la forêt et d'arriver enfin à l'une des grandes rivières. Sur le conseil du général Rondon, je chargerais deux chevaux et deux bœufs et les emmènerais au-delà du point où nous serions obligés d'abandonner nos bêtes de selle. Il y aurait également une limite au trajet que pourraient accomplir les bœufs ; passé ce point, nous porterions nous-mêmes le matériel indispensable. Le but pouvait être atteint au printemps, après la saison des pluies que nous passerions avec les Indiens. Tel était le projet, mais il restait à savoir jusqu'où mes deux compagnons tiendraient le coup.

Nous quittâmes Cuyaba deux jours après l'arrivée de Felipe.

Butch, le tranche-montagne, abandonne.

Butch, le spécialiste en chevaux, se révéla tout à fait étranger à l'équitation. Ses grands discours m'avaient déjà préparé à une désillusion et je me méfiais de sa résistance aux épreuves après l'orgie de femmes, de jeu et de boisson à laquelle il s'était livré. Mes remontrances provoquaient toujours les mêmes excuses :

— Quand on est un homme pour tout de bon, on doit jeter sa gourme, et je ne suis pas fait autrement que les autres !

Une grande partie de la population de la ville assista à notre départ ; un événement comme celui-là rompait la monotonie quotidienne. Butch se mit gauchement en selle, oscilla pendant un moment, puis tomba de l'autre côté. Il recommença, mais avec le même résultat. La troisième fois, son cheval en profita pour se cabrer et le vider. Nous nous mîmes enfin doucement en route, sous les acclamations et les brocards des spectateurs, Butch se cramponnant avec une farouche résolution. Au bout d'un kilomètre environ, il se sentit assez solide pour parler.

— Ce ne sont pas des chevaux comme ceux auxquels je suis

accoutumé, fit-il remarquer. Je n'ai pas l'habitude de cette sorte de chevaux, non plus que de la selle. Chez moi, je monte toujours à poil.

Nous n'avancions jamais qu'au pas, qui est l'allure ordinaire des animaux de bât, mais Butch fit quatre chutes en deux jours, dont une dans une rivière. Son petit cheval patient n'entendait rien à son vocabulaire de marin, mais, lorsqu'il commença à accabler l'animal de coups de pied hargneux, je jugeai bon de l'arrêter.

— Je suis resté trop longtemps à la mer, marmonna-t-il en guise d'excuse ; j'ai dû oublier beaucoup de mes connaissances équestres.

Le troisième jour, il donna des signes manifestes de déficience physique et, tout en ayant peur de rentrer seul, il finit par céder à mes arguments : s'il tenait à la vie, il ferait mieux de partir maintenant, pendant qu'il en était encore capable. Il nous quitta sans excuses ni regrets, uniquement préoccupé des émoluments qui lui revenaient. En hissant sa grande carcasse délabrée sur le dos du cheval, il se tourna vers moi et dit :

— Ne vous en faites pas, colonel ; je ne dirai pas de mal de vous quand je serai rentré !

Ce fut la dernière vision que nous eûmes de lui. J'appris plus tard qu'il était arrivé à pied à Cuyaba, ayant perdu son cheval en route. Il garda pour lui le récit de son voyage solitaire. L'un dans l'autre, il me coûta six cents livres sterling, et un missionnaire plein de confiance lui ayant remis un baluchon de vêtements m'appartenant pour le déposer en mon nom à Rio, il l'ajouta à son gain. Je me trouvais désormais seul avec Felipe et je n'étais nullement sûr de la résistance du jeune homme.

Il est toujours question des villes perdues,
mais on voit surtout des serpents.

Tout au long de notre route vers le nord, nous rencontrions le meilleur accueil. De petites *estancias* nous hébergeaient et nous fournissaient de la nourriture, ainsi qu'à nos animaux, en refusant véhémentement toute offre de rétribution. Nous

apprîmes dans l'une d'elles que les redoutables Morcegos vivaient seulement à dix journées de marche dans le nord. Les Morcegos — le peuple « chauve-souris » — ont une réputation de sauvages de la pire espèce ; ce sont des hommes-singes, vivant dans des trous creusés dans le sol et ne sortant qu'à la nuit.

— Je connais un *mouço* (1), qui habite maintenant près de Cuyaba et a vécu parmi eux, me dit mon informateur. Il faisait partie d'une expédition qui avait remonté la rivière Xingu ; ils étaient dix en tout, dont neuf furent tués. Il s'enfuit, mais les Morcegos le reprirent et, comme une de leurs femmes s'était éprise de lui, ils lui laissèrent la vie. Ils le gardèrent longtemps, mais il finit par s'échapper de jour, grimpant à un arbre et se balançant de l'un à l'autre pour que les sauvages ne pussent trouver sa trace. Ils la relevèrent jusqu'à l'arbre, mais l'y perdirent et ne purent voir quelle direction il avait prise.

A la ferme du colonel Hermenegildo Galvão, j'appris qu'un chef indien de la tribu des Nafaquas, dont le territoire s'étend entre les rivières Xingu et Tabatinga, assurait connaître une « ville » habitée par des Indiens, renfermant des temples où se déroulaient des cérémonies baptismales. Les Indiens de l'endroit parlaient de maisons « éclairées par des étoiles qui ne s'éteignaient jamais ». C'était la première fois, mais non la dernière, que j'entendais parler de ces lumières brûlant en permanence qu'on trouvait de temps à autre dans les anciennes maisons construites par cette antique civilisation oubliée. Je savais que certains Indiens de l'Equateur étaient connus pour éclairer leurs huttes, la nuit, au moyen de plantes lumineuses, mais il s'agissait, à mon avis, d'une chose complètement différente. Les anciens ont connu des moyens d'éclairage secrets qu'il reste aux savants d'aujourd'hui à retrouver : quelque méthode d'utilisation de forces naturelles ignorées de nous.

Nous parvînmes bientôt aux lisières de la civilisation, là où il arrive d'apercevoir des sauvages. La région avoisinant le cours supérieur du rio Cuyaba constitue un bon terrain pour le bétail, mais les anacondas, excessivement nombreux, y sont un

(1) Ouvrier, manœuvre.

véritable fléau. Presque chaque mare abrite deux ou trois de ces monstres et il est dangereux d'approcher des rivières sans prendre de précautions. Les Indiens les attaquent sans crainte, une douzaine d'entre eux sautant ensemble dans les mares et poignardant à mort les serpents à coups de couteau. Ils regardent cela comme un grand sport, mais la raison majeure est que la viande d'anaconda est considérée comme très comestible.

Un *morador* — c'est ainsi qu'on appelle les petits éleveurs — me conta une curieuse aventure arrivée avec un « maître de la brousse ». Il était descendu un jour au bord d'une rivière pour boire et se laver les mains ; tandis qu'il s'était accroupi à côté de l'eau, il sentit une tape sur l'épaule, d'abord d'un côté, puis de l'autre. Il se retourna et vit avec horreur la tête d'un grand *surucucu* se balançant en l'air au-dessus de lui. Il se jeta immédiatement à l'eau et nagea aussi vite qu'il put. Le serpent ne fit aucune tentative pour l'attraper ou le suivre, bien qu'on tienne ces bêtes pour si agressives qu'elles peuvent réduire un homme aux abois. Peut-être leur combativité ne se manifeste-t-elle qu'à la saison de la reproduction.

Nous partîmes en direction du nord à travers une contrée inconnue, faite d'herbages grossiers et, par endroits, de taillis bas, si souvent marécageuse que de longs détours étaient nécessaires pour aller de l'avant.

Felipe tue son chien, laisse son cheval se noyer... et capitule.

Nous avions deux chiens avec nous. L'un d'eux était un grand animal rouge sans race définie, que Butch avait légué à Felipe, l'autre un charmant et vigoureux « croisement-de-toutes-les-races » au corps allongé, répondant au nom de « Vagabundo », bête perdue que j'avais ramassée à Cuyaba. C'était un chien remarquablement intelligent, doué d'un bon naturel, et le plus grand service qu'il nous rendait était de nous signaler les nids de guêpes se trouvant sur notre route. Il était irrésistiblement attiré par les guêpes. Ces insectes, dont la taille variait de celle d'une mouche domestique à celle de monstres de près de quatre centimètres de long, ne nous quittèrent pas de tout le trajet.

Les bœufs avaient pour habitude de lâcher la piste, s'ils le pouvaient, et de foncer dans les broussailles. Le chargement qu'ils portaient sur le dos percutait les nids de guêpes et celles-ci, furieuses, exerçaient leur vengeance sur tout être vivant rencontré aux alentours. Vagabundo, très occupé à suivre d'attirantes odeurs dans le taillis voisin, soutenait invariablement le premier choc, et, lorsque nous entendions un affreux hurlement de douleur, nous savions qu'il était opportun de faire un détour. Quelquefois, les guêpes nous laissaient tranquilles, Felipe et moi, et, bien certainement, elles n'impressionnaient en rien les bœufs, mais, à chaque coup, Vagabundo était repéré.

Les guêpes terrifiaient Felipe qui s'épuisait en de folles acrobaties pour les chasser. Je ne pouvais l'en blâmer, car je n'ai pas encore rencontré d'homme capable de supporter quarante ou cinquante piqûres sur la figure et dans le cou sans être pris de panique ; et ces guêpes, les petites tout au moins, cherchent les yeux.

Le chien rouge semblait être atteint de boulimie et avait un goût marqué pour le cuir vert des harnais qu'il mâchonnait pendant la nuit. Sous la pluie continuelle, le cuir puait comme une charogne et sa manipulation envenimait les écorchures au point que Felipe fut convaincu que la septicémie était inévitable. Mais ces sangles en cuir brut avaient un rôle capital : sans elles nous n'aurions pu charger les animaux ; comment aurions-nous fait alors pour la nourriture ?

— De façon ou d'autre, il va falloir empêcher ce chien de manger les sangles, fis-je remarquer assez naïvement.

Felipe rumina la chose et, un beau jour, le chien rouge demeura introuvable.

— Inutile de le chercher, colonel, dit-il ; je lui ai envoyé un coup de fusil !

J'en fus indigné, car rien n'était plus éloigné de ma pensée que de vouloir supprimer le chien. Dans de telles expéditions, les chiens ne sont pas seulement d'agréables compagnons, mais encore ils n'ont pas de prix comme sentinelles.

Il y avait six semaines que nous suivions la piste, lorsqu'un des bœufs se coucha et refusa d'aller plus loin. Une semaine

plus tard, le cheval de Felipe trouva moyen de se noyer pendant la nuit. Il y avait beau temps que mon cheval avait été relégué parmi les animaux de bât ; Felipe dut donc se résoudre à marcher avec moi, ce qu'il avait en horreur. C'est à ce moment que ses forces commencèrent à baisser. Sentant ses jambes devenir raides, il appréhendait de voir reparaître certaine affection musculaire dont il avait souffert étant enfant. Puis, il y eut le point au poumon ; il ne l'avait jamais ignoré, mais croyait que ce ne serait rien. Il pensa que le cœur allait lâcher. Alors, il se coucha sur le dos, la tête douloureuse, en gémissant d'une voix sépulcrale :

— Ne vous occupez pas de moi, colonel ; continuez tout seul et laissez-moi mourir ici.

En fin de compte, il contracta une maladie du genre « Finissons-en », comme cela arrive parfois au soldat anglais lorsqu'il est excédé par l'exercice. Comment pourrais-je affronter de véritables dangers avec un pareil infirme ? Je ne pouvais le renvoyer seul en arrière : il était à peu près certain de se perdre et je n'étais pas disposé à endosser une telle responsabilité. Il n'y avait rien d'autre à faire qu'à le ramener et tenir la présente expédition pour un échec ; un échec décourageant à vous fendre le cœur !

Campés dans une forêt très sèche, nous nous y trouvions à court d'eau ; nous n'en avions pas eu une goutte depuis trente-six heures. Les deux animaux qui nous restaient perdaient leurs forces et leur conduite rendait la marche plus difficile que jamais. Le bœuf, heureusement, avançait toujours ; il était pour nous un guide sûr, car il semblait avoir le sens de la meilleure route à suivre. Mais le cheval ne se laissait pas facilement presser. Il trouva moyen de tomber dans une fondrière d'où nous ne pûmes le sortir qu'avec l'aide du bœuf. Le lendemain, il s'effondrait et nous dûmes l'abattre.

Où Felipe scandalise la bonne société.

Transférant sur notre dos tout ce que nous pouvions porter, nous continuâmes, toujours harcelés par les mouches et les guêpes ; l'irritation provoquée sur nos jambes et nos pieds par

le frottement des bottes mouillées nous faisait souffrir le martyre. Puis, en traversant une rivière, le bœuf s'écroula dans l'eau et se noya. Lourdement chargés, luttant de notre mieux dans les hautes herbes cachant des touffes glissantes, faisant rouler sous nos pieds des pierres détachées, trébuchant et chancelant, nous couvrîmes les trois ou quatre derniers jours du trajet et arrivâmes au poste le plus proche. Ce fut la plus pénible des marches, mais, à l'idée de rentrer, Felipe devint moins fataliste et alla même jusqu'à s'intéresser à nouveau aux oiseaux.

Le directeur du poste prit soin de nous donner une bonne nourriture et nous y demeurâmes un jour ou deux avant de repartir.

— Vous avez manqué de peu une troupe de soldats regagnant Cuyaba, nous dit-il. Vous auriez pu faire route avec eux.

Nous avions encore beaucoup de chemin à parcourir, mais ce n'était rien à côté de ce que nous venions d'accomplir.

— On dit que le pays d'où vous venez est une sale région, dit le directeur. Il y a vingt ans, une troupe qui était en garnison ici y est entrée avec son colonel ; bien peu en sont revenus. Le colonel était devenu fou. Ils s'étaient heurtés aux Morcegos sur la rive gauche de l'Araguaya. Vous avez de la chance qu'il ne s'en soit pas trouvé dans le coin où vous êtes allés !

Il me dit qu'à quatre jours de marche nous trouverions des pirogues et nous prêta des chevaux pour nous y conduire ; c'était une aide inespérée. Mais les chevaux, ne pouvant suivre la Tabatinga gonflée par la crue, durent être renvoyés et nous fûmes obligés de continuer à pied, sac au dos. Pendant cette partie du trajet, Felipe manifesta de graves symptômes et fut frappé d'insolation, mais, avant d'avoir atteint le poste suivant, il avait assez repris pour pouvoir siffler. Nous continuâmes de poste en poste, recevant partout un excellent accueil et une aide généreuse ; nous arrivâmes enfin en un lieu où il nous fut possible de trouver un moyen de transport pour Cuyaba. Nos jambes et nos pieds étaient dans un tel état qu'il n'était pas question de continuer à marcher. Felipe était à bout de forces ; quant à moi, une jambe malade me donna des ennuis pendant quelque temps, me faisant tellement souffrir la nuit qu'il m'était difficile de

dormir. En arrivant à Cuyaba, nous nous sentions mieux et Felipe avait en grande partie recouvré son bon moral.

Deux jours plus tard, nous prenions la rivière en direction de Corumba, laissant Vagabundo dans son ancien domaine en attendant notre retour en février. Une grève de bateliers ayant éclaté, la chaloupe de Corumba était plus encombrée que d'habitude par l'élite de la société de Cuyaba. Ces gens, entassés sur le minuscule pont supérieur, furent horrifiés, remués jusqu'au tréfonds de leur âme « comme il faut », à la vue de Felipe enlevant chaussures et chaussettes pour bourrer de vaseline les intervalles de ses orteils décharnés. Ils considéraient cela comme le comble de la mauvaise éducation. Il me fallut longtemps pour le faire oublier, car, en tant que compagnon de Felipe, la honte en retombait en partie sur moi et j'étais destiné à vivre en étroit contact avec ces gens pendant un mois ou deux. Etait-il mon fils ? Mon compatriote ? Comment avais-je pu m'associer avec un tel rustre ?

Echec total et nouveaux projets.

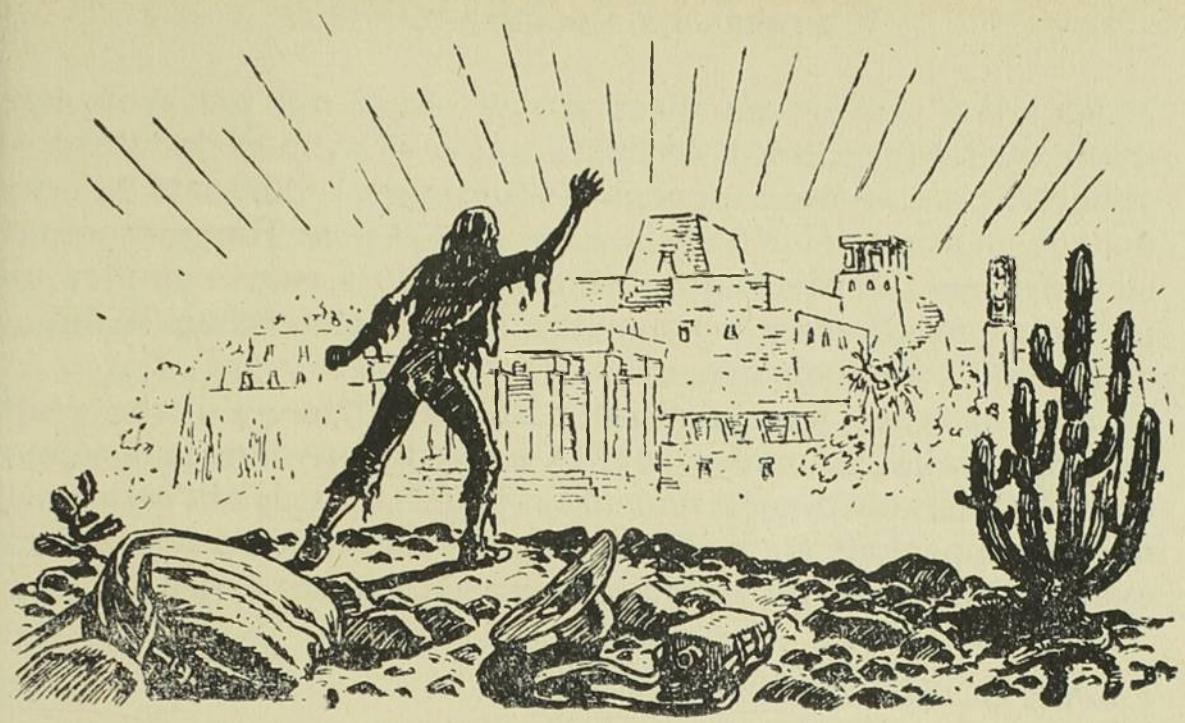
Felipe continua sur Rio en se chargeant de revenir avec de nouveaux approvisionnements pour la prochaine expédition. J'aurais aimé y aller aussi, mais je n'en avais pas les moyens ; c'est pourquoi, en attendant, je décidai de m'installer à Corumba que je préférais à Cuyaba. J'avais l'intention de repartir en février, mais sans animaux et par voie d'eau.

Je retournai à Cuyaba au milieu de février et reçus un télégramme de Felipe qui m'annonçait avoir promis à sa mère d'être de retour pour Noël ! Le supposant déjà en route, je ne pouvais rien faire là-contre, mais il y a sûrement peu d'explorateurs qui, à la veille de leur départ pour une aventure hasardeuse, ont reçu pareille communication ! En fait, il n'arriva pas avant avril, tandis que je me morfondais dans cette ville mortellement sinistre près de laquelle Corumba fait figure de métropole.

La population étrangère de Cuyaba se composait d'un Anglais, véritable propre-à-rien abruti par l'alcool (vous en trouvez partout), de quelques Italiens et de deux missionnaires

américains avec leurs femmes. Ils paraissaient tous assez satisfaits : les missionnaires débordaient de zèle, les Italiens étaient en train de faire fortune et le propre-à-rien pouvait se procurer toute la boisson qu'il voulait pour un prix infime. Cela eut raison de mon dégoût et de mon ennui et me poussa à ouvrir ma maigre bourse au misérable qui, me voyant un jour traverser la *plaza*, se leva de son banc pour venir me « taper ». Cette épave humaine fixa ma culotte de cheval ; il avança la main pour en tâter l'étoffe et fondit alors en larmes.

— Bon Dieu ! du *boxcloth!* marmonna-t-il. J'aurais dû le reconnaître : j'étais jadis chef d'escadron de cavalerie dans l'Inde !



Chapitre VII

LE MIRAGE DE L'ELDORADO

— Qu'est-ce qui a bien pu vous inciter à acheter des approvisionnements comme ceux-là, Felipe ? lui demandai-je en faisant effort pour ne pas éclater. Vous saviez parfaitement ce qui nous serait nécessaire !

Felipe alluma une cigarette, s'assit sur la table et demanda :

— En quoi ne conviennent-ils pas ?

— En quoi ? En tout !

Il était bien clair qu'il ne s'était préoccupé des fournitures qu'au dernier moment et s'était alors hâté d'acheter celles qui lui tombaient sous la main, sans chercher à savoir si elles répondaient à nos besoins. Il avait, sapristi ! effectué une expédition avec moi, et ne pouvait alléguer aucune excuse pour avoir apporté des bêtises comme une énorme alène servant à réparer les chaussures et une quantité de matériel sanitaire qui eût suffi à soigner, sinon guérir, toutes les maladies figurant au

codex ! Il n'y avait sûrement pas un objet qui pût nous être d'une véritable utilité. Il arrivait — avec deux mois de retard — apportant des approvisionnements totalement différents de ceux dont je lui avais donné la liste à son départ pour Rio, présentant en outre une lourde facture de suppléments, sans compter un joli total de dépenses personnelles dont il me réclamait impudemment le remboursement.

J'étais agacé par le retard. En elle-même, Cuyaba était déjà démoralisante, mais ce qu'il y avait de pire dans mon séjour était l'intolérable désœuvrement où je me trouvais et l'assurance que le temps dont nous disposions pour arriver chez les Indiens avant la saison des pluies était maintenant réduit à rien.

La ville en ruine du « mato ».

Je répugnais à entreprendre une autre expédition avec Felipe pour seul compagnon et, pendant son absence, j'avais cherché un autre homme pour nous accompagner. Le seul que je pus trouver était un ancien officier de la *R.A.F.* qui demandait à venir à titre gratuit, mais j'eus la déception de constater que c'était un dégénéré. Je dus m'avouer qu'il faudrait renoncer à l'expédition ; en outre, sans approvisionnements convenables, il n'était pas question de l'entreprendre. Tout en demeurant persuadé que la route envisagée était celle qui me conduirait au but, je décidai de remonter jusqu'à Bahia et de tirer au clair certaines rumeurs concernant la région de Gongugy. Je vendis les animaux et les provisions et nous partîmes pour Rio. Pour un échec, c'était un échec et j'en gardais un goût amer dans la bouche. Je soupirais après le jour où mon fils serait d'âge à travailler avec moi ; il semblait impossible de trouver sur place quelqu'un qui fût capable de supporter les inévitables épreuves d'une entreprise comme celle que je projetais. Si j'avais pu me procurer au Brésil les instruments de navigation nécessaires, je crois que je serais parti tout seul. C'est d'ailleurs ce que je fis plus tard.

Il m'apparut que l'objectif principal devait être atteint en traversant l'Etat de Goyaz, ce qui m'épargnait d'avoir à revenir

par le Matto Grosso. La région du Gongugy était toujours aux mains des Indiens Patajoz, qui étaient la terreur des petits colons installés là-bas, mais c'était un problème qui ne m'effrayait pas, car mes expériences passées m'avaient démontré que le sauvage est invariablement peint sous des couleurs plus sombres qu'il ne le mérite. On y avait trouvé des inscriptions gravées dans le rocher ; de belles céramiques, ainsi qu'une antique poignée d'épée en argent, avaient été découvertes dans les forêts de la rivière Preguiça. Près de Conquista, un vieux bonhomme revenant d'Ilheos avait perdu son bœuf dans la nuit ; en suivant la trace de l'animal à travers le *mato*, il arriva sur la *plaza* d'une ancienne ville. Il passa sous des arcs, trouva des rues pavées et vit, au milieu de la place, une statue d'homme. Terrifié, il s'enfuit des ruines. Cette poignée d'épée et cette ville déserte me firent penser que le vieux était peut-être tombé sur la ville de 1753, bien que sa proximité avec les régions habitées ne cadrât pas avec le rapport de Raposo sur son long voyage de retour à Bahia. On parlait aussi d'un vieux château, prétendu « inca », non loin du rio de Cobre, où jadis s'élevaient des statues, mais que les chercheurs de trésors avaient gravement endommagé.

Le vaudou.

J'emmenai Felipe avec moi à Bahia, car il avait touché, par avance, ses émoluments jusqu'à fin 1921 ; nous y arrivâmes le 3 mai. Première capitale du Brésil, Bahia fut autrefois le centre de la traite des esclaves d'Afrique. C'est de nos jours un lieu plaisant auquel un bon climat et des ressources illimitées promettent un brillant avenir ; mais sa population négroïde ou métisse diffère en tout des gens de Rio, dont les rapports avec Bahia rappellent ceux de Londres avec Brighton. Encore que la fièvre jaune y eût régné naguère, la région est parfaitement saine. Les gens m'y donnent l'impression d'être extrêmement superstitieux et l'on dit que le vaudou, qu'on y appelle *macumba* (1), y est ouvertement pratiqué par les nègres que l'on consulte

(1) Vaudou, culte des nègres africains que la traite a fait passer en Amérique et dont les adeptes forment une société secrète puissante.

souvent comme devins, malgré les efforts énergiques de la police pour y mettre fin.

Un capitaine de vaisseau anglais, qui répondait de l'exactitude de son récit, m'a raconté, à propos des *feiticeiros* de Bahia, une histoire valant la peine d'être rapportée.

En 1910, un baleinier anglais avait touché à Bahia pour faire des vivres et de l'eau après une campagne désastreuse ; pour se changer les idées, le capitaine entra dans un bar local avec l'intention d'y prendre une cuite. Il était assis tout seul devant une bouteille de whisky qu'il avait déjà fortement entamée, quand arriva un ami brésilien parlant anglais qui lui demanda s'il pouvait se joindre à lui pour un « gam » (1). Le capitaine lui indiqua une chaise, l'invita à se servir de whisky et bientôt, tous deux étaient plongés dans une conversation au cours de laquelle ils en vinrent à parler de la campagne infructueuse du baleinier.

— Ecoutez, *capitão*, dit le Brésilien, vous allez venir avec moi chez un homme que je connais et qui pratique le *macumba ;* il vous donnera de bons conseils.

— A d'autres ! ricana le capitaine. Je ne crois pas beaucoup à toutes ces histoires-là.

— Och ! Qu'est-ce que ça peut vous faire ? Allez, buvez un coup et nous allons prendre un autre verre.

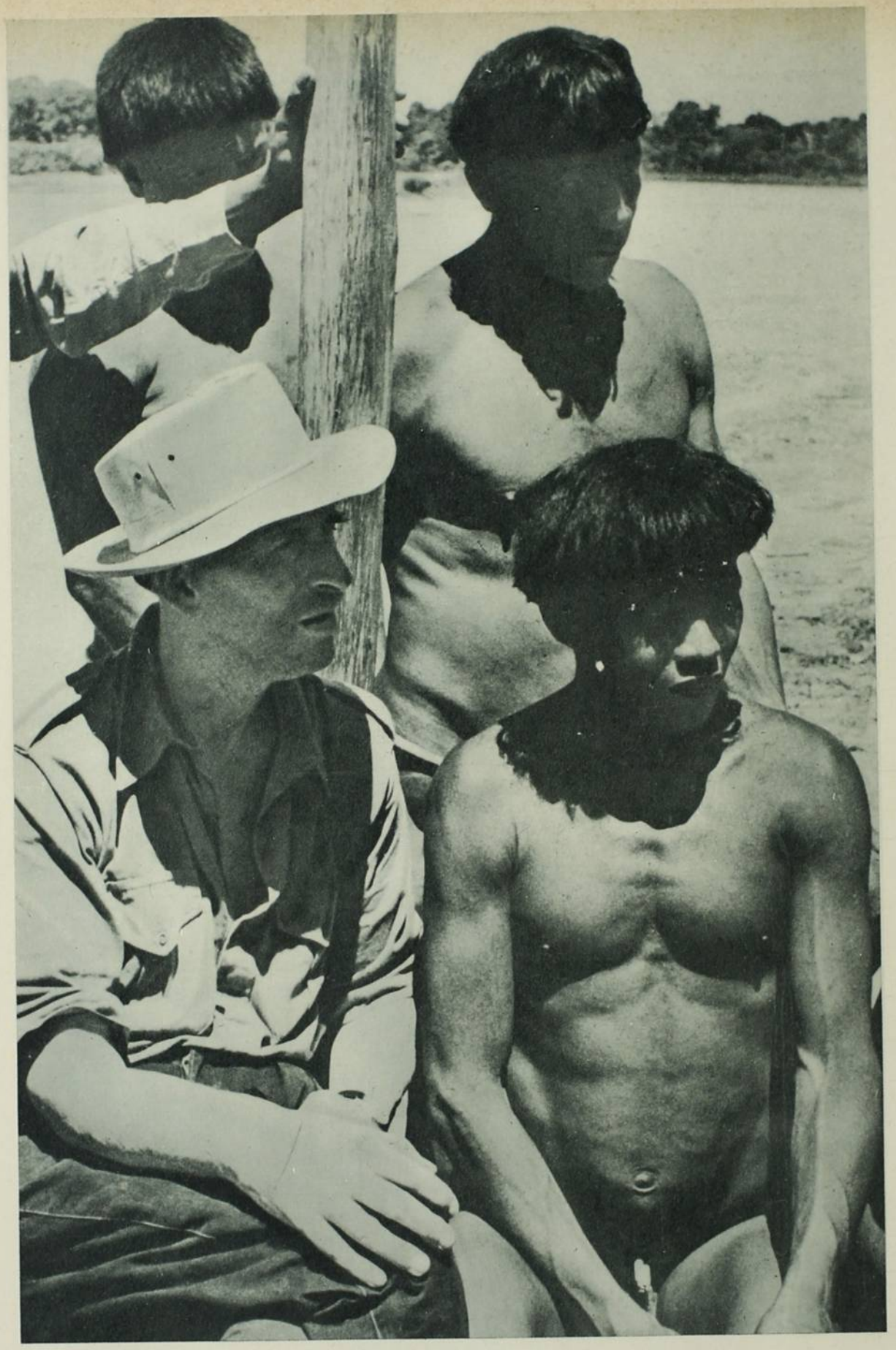
— Bien, alors, encore un et nous allons chercher le *feiticeiro*, hein ?

— Parfait, puisque vous le voulez. De toute façon, la bouteille est vide.

S'il avait été à jeun, le capitaine se serait ravisé, mais ce qu'il avait bu l'avait rendu aventureux et cela promettait du nouveau. Le Brésilien le conduisit par des rues étroites bordées de pauvres bâtisses jusqu'à une maison où, après avoir longtemps frappé et échangé de mystérieux mots de passe, ils entrèrent et trouvèrent l'homme du *macumba*.

(1) Réunion de baleiniers des divers pays.

Jack FAWCETT et Raleigh RIMELL au camp du Cheval Mort.



Brian FAWCETT, fils du colonel P. H. Fawcett, en compagnie du chef des Indiens Kalapalos.

— Je sais pourquoi vous êtes venu me voir, *capitão*, dit le docteur ès sorcellerie. Il s'exprimait en portugais, le Brésilien traduisait. Appareillez lundi prochain et faites route au sud-est. Au bout de cinq jours, vous verrez une grande baleine. Laissez-la tranquille. Le lendemain, vous en verrez une troupe de cinq. Attaquez-les et vous aurez toute l'huile qu'il vous faut. J'ai dit.

Se levant avec une grande dignité, le *feiticeiro* condescendit à accepter des honoraires et, sans un mot de remerciement, il leur ouvrit la porte.

C'est avec scepticisme que le capitaine appareilla le lundi suivant, mais, le samedi après-midi, on vit, en effet, une énorme baleine. Les instructions de l'homme du *macumba* furent oubliées sur l'heure et les embarcations s'élancèrent pour aller l'attaquer. Le second arriva bientôt à portée, mais la baleine n'eut pas plus tôt senti le harpon qu'elle se retourna contre le canot et le réduisit en miettes, noyant le second et deux matelots. Puis, elle plongea et on ne la revit plus.

Le lendemain, on vit cinq baleines et les canots sortirent à nouveau, mais avant qu'ils fussent arrivés assez près, elles plongèrent toutes les cinq et s'échappèrent.

Le capitaine revint à Bahia pour signaler au consul la mort du second ; tandis qu'il était dans le port, il rencontra son ami brésilien qui le persuada de retourner voir l'homme du *macumba*. En entrant dans la maison, ils trouvèrent le sorcier au paroxysme de la fureur.

— Vous n'avez pas fait ce que j'avais ordonné ! tonna-t-il contre le capitaine, avant même que celui-ci — qui se tenait penaud, l'oreille basse — eût pu placer un mot. Vous avez attaqué le mâle, et le mâle, c'était moi !

Le *feiticeiro* arracha sa chemise et découvrit une blessure fraîche sur l'épaule.

— C'est le harpon de votre second qui a fait ça ! Ne vous attendez pas à autre chose qu'à de la malchance pour le restant de la campagne !

L'équipage du baleinier n'aperçut plus une seule baleine et,

après une campagne décourageante, le bateau rentra avec ses cales vides...

Felipe a appris les bonnes manières,
ce qui le rend ridicule.

Nous quittâmes Bahia sur un vapeur de la *Navigação Bahiana* qui nous conduisit jusqu'au port fluvial de Nazareth où nous prîmes le train pour Jaguaquara, tête de ligne temporaire, alors petit village sale et malsain à peine remis d'une épidémie de fièvre jaune. Le *senhor* Roberto Grillo, aimable et florissant négociant que nous y rencontrâmes, nous prêta des mules pour nous rendre à Jequie, sur le rio de Contas.

Jequie est le centre d'une importante région exportant sur Bahia de grandes quantités de cacao, de tabac, de café, de coton et de produits médicinaux.

Nous rencontrâmes un vieux nègre nommé Elias Jose do Santo, qui avait été inspecteur général de la police impériale, mais s'occupait maintenant de vendre de l'alcool au détail dans les faubourgs de la ville. « Impérialiste » jusqu'au bout des ongles, il était imposant et plein de dignité et s'appliquait, en s'inclinant chaque fois, à mentionner fréquemment l'empereur Dom Pedro. Felipe avait récemment pris l'habitude de s'incliner ; il avait dû apprendre cela dans un cours par correspondance pour vendeurs étrangers et sa technique rappelait celle d'un comédien de music-hall. Voir ces deux imbéciles plonger à chaque phrase l'un devant l'autre, était presque plus que je ne pouvais supporter sans exploser. On aurait dit un couple de lamantins se faisant la cour ! Pour mon édification, le vieux endossa son ancien uniforme aux magnifiques épaulettes dorées et au shako monstrueux, ce qui lui donnait une allure impressionnante. Il me raconta des histoires merveilleuses sur les Indiens du bassin du Gongugy, au teint clair et aux cheveux roux, ainsi que sur une *cidade encantada*, une ville enchantée, que l'explorateur poursuivait sans fin jusqu'à ce que, telle un mirage, elle s'évanouît.

Les villes merveilleuses de « là-bas ».

Il n'était pas seul à raconter cette histoire. Les Aymorés, ou indiens Botocudos, plus loin dans le sud, conservent la légende de l'*Aldeia de Fogo* — la Cité du Feu — ainsi nommée parce que les toits de ses maisons sont en or. La légende se rattache à un passé depuis longtemps oublié, mais ni *cidade encantada*, ni *Aldeia de Fogo*, n'existent réellement dans ces régions.

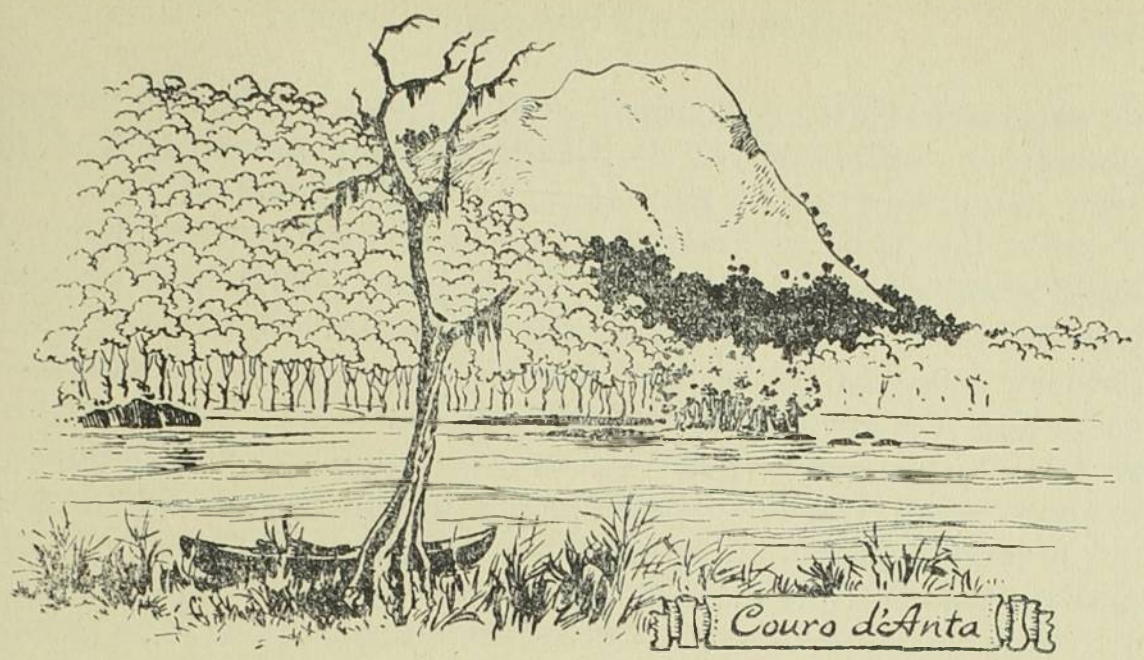
Pourquoi supposer que les anciennes villes, si toutefois elles existent, doivent nécessairement se trouver dans les régions où l'on parle des traditions les concernant ? J'ai constaté à maintes reprises que l'Indien n'a pas la conception des distances et vous donne l'impression que quelque chose de fort éloigné est relativement proche. L'enfant indien peut avoir entendu sa mère parler d'une ville merveilleuse située « là-bas » et grandit en pensant qu'elle se trouve quelque part juste au-delà de la limite des déplacements de la tribu. Il est également possible que les générations se soient transmis le récit depuis le lointain passé où la tribu faisait partie d'une nation, avant que des cataclysmes n'eussent lancé la population dans une existence nomade.

Refusant toute offre de rétribution pour le transport à Jequie, le *senhor* Grillo nous trouva des mules pour la seconde étape de notre voyage jusqu'à Boa Nova, qui nous semblait le poste avancé le plus indiqué ; en partant de là, nous serions immédiatement dans la *catinga*, la brousse épineuse qui recouvre la plus grande partie de l'Etat au sud et à l'est de la rivière São Francisco, cours d'eau très sec, plein de crotales, et dont la traversée est difficile.

Nous gagnâmes Boa Nova en trois jours ; c'est une petite localité propre, approvisionnée par son marché hebdomadaire et les denrées sèches que les planteurs vendent à des prix exorbitants. Nous fûmes reçus par un négociant accueillant qui se chargea de me faire obtenir les animaux et tout ce dont j'aurais besoin pour l'expédition.

Nous ne pûmes recueillir aucun renseignement touchant le Gongugy ; personne, ici, ne le connaissait, bien que, tout près,

à l'est du village, se dressât la lisière de la forêt. Mais les gens vivaient en grande partie de leurs produits. Il m'est souvent arrivé de rencontrer, au Brésil, une complète ignorance de la topographie locale. Tout ce qui se trouve hors de leur secteur particulier constitue pour les gens un mystère qu'ils ne cherchent pas à pénétrer, bien qu'ils soient prêts à ajouter foi à n'importe quelle rumeur s'y rapportant.



Chapitre VIII

LE VOILE DES PREMIERS AGES

Je crois que nous avons eu tort de venir ici, dis-je à Felipe. Ce n'est pas le bon endroit pour pénétrer dans la région du Gongugy.

— Alors, demanda-t-il anxieusement, qu'avez-vous l'intention de faire ?

— J'ai l'intention de retourner à Boa Nova, puis de descendre plus au sud pour voir si, en partant de là, l'entrée s'annonce meilleure.

— Vous voulez dire qu'il faut refaire le chemin que nous avons suivi ?

Nous avions traversé de hautes collines couvertes de *catinga*, avant de redescendre nous enfoncer dans la forêt touffue, montant au flanc des montagnes, comme celles des pentes orientales de la Cordillère des Andes. Nous atteignîmes enfin Baixa de Factura, dernière *estancia* sur la rivière, où le Gongugy n'a que vingt-cinq centimètres de large et se trouve à huit lieues

de sa source. Entre cet endroit et Boa Nova, s'étendait un long plateau de mille mètres d'altitude où, par moment, le froid était désagréable ; c'est ce plateau que Felipe exécrait.

Mon but était de trouver la meilleure route pour pénétrer dans le *mato bruto*, forêt qui était toujours aux mains des aborigènes. Dans le passé, Baixa de Factura avait subi de nombreuses attaques de la part des sauvages — sa remarquable collection d'arcs et de flèches en était la preuve — mais elle ne se trouvait pas à la lisière d'un pays inconnu. Des colons y avaient pénétré et on avait sur lui quelques renseignements.

Je demandai à notre hôte s'il avait entendu parler d'une ville perdue dans cette région.

— Je sais seulement qu'il en existe une, me dit-il ; mais là-bas, à la *fazenda* de Pau Brasil de Rio Novo, à quatre lieues, il y a un homme qui sait où elle est située et pourrait vous dire comment y aller.

C'étaient là des nouvelles captivantes. Nous partîmes en direction de la *fazenda* où nous fûmes bien reçus, mais où l'histoire se révéla fausse : on ignorait tout d'une ville perdue.

Au pays des pierres précieuses.

Nous revînmes à Boa Nova, où il pleuvait à verse et où il faisait un froid abominable, et poussâmes le lendemain jusqu'à Poçoes, petit village en ruine où, seules, les puces prospéraient. Au-delà de Poçoes, se trouve Conquista où nous arrivâmes le jour du marché. C'est une bourgade qui se flattait d'être à la page ; les gens y avaient l'air de s'imaginer que la lumière électrique et un mauvais cinéma fonctionnant une fois par semaine les mettaient au-dessus de toutes les communautés du voisinage.

Ils n'avaient qu'un sujet de conversation : les pierres précieuses ! On trouve passablement d'aigues-marines et de tourmalines dans la région située au sud de la ville et qui s'étend loin à l'intérieur de l'Etat de Minas Gerais ; une foule de gens remplis d'espoir affluaient en ville pour faire examiner et estimer des pierres. Tous faisaient très attention à ne pas laisser les autres voir leurs trouvailles, mais ils n'avaient pas tellement besoin de

se cacher, car il n'y avait que très peu de pierres qui eussent de la valeur. On en apportait parfois de belles, surtout des bleues, et, moins souvent, des vertes, qui sont plus rares.

Nous descendîmes à l'hôtel appartenant à Dona Ritta de Cassia Alves Meira, que son nom à la consonance romanesque n'empêchait pas de diriger un petit établissement propre et confortable.

Mon *arriero*, un coquin indolent, mais d'allure aristocratique, qui avait commis plusieurs meurtres, n'était pas facile à réveiller ; je finis tout de même par y arriver et nous nous remîmes en route après le petit déjeuner. Nous descendîmes du plateau par un sentier boueux et glissant pour gagner le bassin de la rivière Pardo et arrivâmes à l'*estancia* de Morro de Gloria, dont le propriétaire, désireux d'avoir notre avis sur des cristaux d'aigues-marines, nous demanda de passer la nuit sous son toit. Il avait conclu de ma qualité d'étranger et de voyageur que je devais m'y connaître en pierres précieuses. Je ne m'y entendais guère, mais j'avais acquis des bribes de connaissances et les explorateurs doivent — ou devraient — savoir un peu de tout.

On me raconta en ce lieu une autre histoire de « ville perdue », à propos d'un métis qui avait traversé le Gongugy à peu de distance de Boa Nova et s'était perdu, à l'est, dans les forêts de la serra Geral. Il avait gravi une colline pour chercher à se retrouver, lorsqu'il aperçut, dans une plaine peu éloignée, une ville ancienne où l'on entrait en passant sous un arc. Il en était assez près pour distinguer des Indiens à l'extérieur et dans les rues et, prudemment, il se retira aussi vite qu'il put. L'histoire était intéressante ; elle faisait penser que l'homme était tombé sur la ville de 1753. Après avoir été jusqu'à Verruga, je décidai que, somme toute, le meilleur chemin, pour pénétrer dans la forêt, était sans doute par Boa Nova.

A Verruga, j'eus les plus grandes difficultés à glaner quelques renseignements sur les Indiens du pays, mais je finis par apprendre qu'on les trouvait surtout au nord-est d'une haute montagne appelée Couro d'Anta. Ils avaient la peau foncée et un de leurs chefs portait une barbe noire, ce qui était exceptionnel chez ces gens normalement imberbes. Un autre chef était connu pour la

grandeur de ses pieds qui mesuraient plus de quarante-cinq centimètres de long. Ces Indiens, d'apparence nettement négroïde, descendent en effet des véritables nègres originaires d'Amérique du Sud avec un mélange de sang tupi-caraïbe. Les Indiens des forêts du Gongugy, moins nombreux et de teinte plus claire, appartiennent manifestement à une race différente.

Méfaits des hommes et des serpents.

En quittant une fois de plus Boa Nova, nous suivîmes la route qui, au nord-est, se dirige vers les forêts longeant le pied d'une haute montagne appelée Timorante. Nous atteignîmes le Gongugy à un endroit où apparaissaient d'indiscutables traces de charbon et de pétrole et descendîmes, le long de la rivière, d'*estancia* en *estancia*, jusqu'à la dernière, au confluent du rio de Ouro. Il y régnait une grande agitation, car les Indiens de la forêt située à l'est étaient venus jusqu'à la rive du Gongugy et avaient tiré des flèches qui avaient tué un enfant. Les hommes de la ferme s'étaient promptement rassemblés pour lancer une expédition punitive et étaient entrés dans la forêt à la poursuite des Indiens. Ils découvrirent une petite colonie d'aborigènes et massacrèrent tous les habitants qu'ils purent trouver, à l'exception d'une jeune fille qu'ils ramenèrent avec eux ainsi que quelques perroquets. J'ai plaisir à ajouter que la jeune fille put s'enfuir plus tard.

Les rumeurs qui m'avaient si puissamment attiré semblaient se concentrer sur le rio de Ouro ; mais, sur le Gongugy, personne ne paraissait connaître quoi que ce fût au sujet de cette rivière, si ce n'est que les *estancias* placées près de son confluent étaient perpétuellement exposées à des raids d'Indiens. Les rives orientales des rivières Gongugy et Nova étaient même entièrement abandonnées à ces derniers.

De la ferme appelée Barra de rio de Ouro, nous renvoyâmes nos animaux à Boa Nova ; nous devions, en effet, continuer notre route à pied. Les Brésiliens de l'endroit furent horrifiés à cette idée qui équivalait pour eux à un suicide, et à la pensée qu'à deux seulement nous allions nous aventurer dans ces dangereuses forêts.

En quittant l'exploitation, nous nous dirigeâmes sur une haute colline au sommet dénudé, appelée Cerro Pelado. Jusqu'alors, nous avions rencontré des colonies disséminées, mais aucune trace d'Indiens.

Au pied du Cerro Pelado, je tuai un « maître de la brousse » de grande taille qui se trouvait au creux d'une souche ; il n'était pas agressif, mais attentif et affreux. Sur le conseil de Felipe, nous prélevâmes sur lui quelques filets, bien qu'on le considère comme un des rares serpents qui ne soient pas bons à manger. L'espèce en abondait dans la région ; il en existait trois variétés, également venimeuses : le *surucucu*, le *surucucu pico de jaca* et le *surucucu apaga fogo*, ou « extincteur ». Cette dernière variété est attirée par le feu, et les hommes de la forêt en ont tellement peur qu'ils ne gardent jamais de feu allumé la nuit. Ces serpents se lovent sur les cendres recouvrant des braises et, lorsqu'on brûle la forêt pour faire des clairières où s'élèveront les plantations, on peut en trouver plusieurs brûlés à mort. Ils sont réputés pour leur ouïe extrêmement fine ; on en a trouvé qui mesuraient plus de quatre mètres de long et quinze à dix-huit centimètres de diamètre.

Un éleveur m'a raconté qu'une fois il avait envoyé un messager à une *estancia* voisine ; comme l'homme, un mulâtre, n'était pas revenu, une expédition de secours était partie à sa recherche. On le retrouva mort, sur la piste, avec un grand *surucucu* enroulé autour de la cuisse. Le serpent avait mordu l'homme sur tout le corps, frappant sans cesse jusqu'à ce que son venin fût épuisé.

A la ferme suivante, un homme et sa femme nous attendaient.

— Nous savions que des étrangers allaient venir, dirent-ils. Les poules se sont concertées et, quand elles le font, cela veut toujours dire que quelqu'un arrivera avant la nuit.

L'homme me parla de curieux serpents *salamandas* (qu'il ne faut pas confondre avec les salamandres). J'en avais déjà entendu parler et penchais à les confondre avec le *surucucu apaga fogo*, mais il les décrivit comme de grands reptiles mesurant jusqu'à six mètres de long, de couleur jaune avec des marques sombres en travers ; on en trouvait, paraît-il, dans ces forêts.

J'allai avec lui dans les bois pour voir si nous pourrions abattre un singe ; en passant devant un arbre où il y avait un trou à environ trois mètres du sol, nous entendîmes un faible bruit, comme un gémissement aigu. Mon hôte grimpa dans l'arbre bien au-dessus du trou et lâcha un coup de fusil dans la cavité. Comme un diable sortant de sa boîte, un *surucucu* jaillit en l'air, retomba au sol et s'enfuit dans les broussailles. Si l'un de nous s'était trouvé à portée, le serpent l'aurait sûrement mordu. Cet incident désagréable m'apportait la preuve que l'histoire de ces reptiles gémissant pendant leur sommeil était véridique ; je me souvenais des plaintes mélancoliques des anacondas, son étrange que j'ai entendu des quantités de fois.

Un mystère qui éclate comme une bulle de savon.

Une piste se dirigeant vers l'est conduisait de là à Ilheos. C'est de ce côté que nous nous dirigeâmes après avoir quitté nos hôtes si accueillants.

Partout, nous trouvions des traces d'Indiens, le plus souvent sous forme de chausse-trapes consistant en bâtons pointus, disposés de façon à toucher à la hauteur de l'estomac un maraudeur non averti. J'imaginais qu'un homme ne pouvait en être victime que s'il courait à l'aveuglette dans la nuit ; pour quelqu'un avançant au pas, ils ne devaient pas faire beaucoup plus que piquer la peau. Peut-être étaient-ils empoisonnés ; dans ce cas, une piqûre ou une égratignure suffisait. Nous trouvions, de temps à autre, une autre sorte de piège constitué par des pieux pointus dépassant à peine le niveau du sol, en avant desquels une lance inclinée était cachée dans les buissons. La victime était présumée devoir tomber sur cette lance après avoir buté de ses pieds nus sur les pieux.

Notre ami, le colon, se trompait en croyant que sa plantation était la dernière ; cinq jours après l'avoir quitté, nous rencontrâmes une autre piste que nous suivîmes jusqu'à une belle plantation où nous nous régalâmes de canne à sucre. Quinze cents mètres plus loin, s'étendait une *estancia* dont le propriétaire nous accueillit avec du manioc, du maïs, des œufs et du

poulet. Il fut surpris des courbettes de Felipe et je ne pouvais le lui reprocher. Cette habitude qu'avait contractée mon compagnon de faire des révérences à tout propos était devenue une véritable gêne pour moi, mais je n'osais pas lui dire d'y mettre fin.

Je fus alors exaspéré de rencontrer des pistes et des établissements de colons là où je m'attendais à trouver un pays absolument sauvage. Les *moradores* avaient une telle ignorance de tout ce qui se trouvait au-delà des limites de leurs plantations, qu'ils étaient parfaitement sincères quand ils affirmaient être les derniers. Le terrible mystère du rio de Ouro éclatait comme une bulle de savon ! A vrai dire, les colonies et les fermes sont à des distances considérables les unes des autres. De même que les frontaliers des Etats-Unis, ces gens poussaient sans cesse à l'intérieur des régions sauvages ; chacun d'eux se taillait pour lui-même une clairière qui devenait tout son univers, sans soupçonner que d'autres faisaient la même chose à droite et à gauche. Ils étaient toujours surpris d'apprendre l'existence de plantations voisines et s'imaginaient qu'ils étaient complètement isolés.

Il semblait cependant que nous dussions nous trouver réellement au poste le plus avancé, car non seulement il n'existait pas de pistes dans la direction que nous comptions suivre à l'ouest-sud-ouest, mais, de la hutte du *morador*, nous voyions souvent des Indiens surgir au-delà de la plantation et nous lancer des flèches. L'idée que nous allions nous engager seuls au milieu de ces sauvages était considérée comme de la démence.

A peine étions-nous partis qu'il se mit à pleuvoir. Nous étions à la nouvelle lune et la pluie dura plusieurs jours, faisant un martyre de notre marche. Mais nous continuions courageusement à avancer et, à part les puérils petits pieux affilés, nous ne vîmes aucune trace d'Indiens pendant trois jours. Nous tombâmes alors sur des pistes qui, bonnes pendant un moment, mouraient tout soudain dans la forêt ; c'est une ruse à laquelle se complaît le sauvage pour dérouter ses ennemis.

Un jour que nous avancions régulièrement et tranquillement sous bois, sans penser à rien de particulier, la vue d'une hutte

indienne se dressant sur un talus élevé en face de nous me fit arrêter net.

— Attention ! murmurai-je à Felipe. Ne bougez pas. Ils ne nous ont pas encore vus.

Debout à côté de la hutte, un sauvage affûtait la pointe d'un bâton et, près de lui, un autre sauvage se balançait dans un hamac court. Nous les observâmes sans bouger pendant une minute, puis nous glissâmes avec précaution derrière un arbre et filâmes de côté afin d'approcher la hutte par un chemin détourné à l'abri du sous-bois. Lorsque nous arrivâmes au sommet du talus, nous n'y trouvâmes rien ! On ne voyait de traces de hutte ni là ni ailleurs. De ma vie, je n'ai vu quelque chose aussi nettement et je ne puis donner aucune explication de ce phénomène (1).

Le lendemain, en suivant une piste mal tracée, nous arrivâmes à un ancien camp, situé au bord d'une rivière et composé de huit huttes basses — rien de plus que des abris — au milieu d'une couche de noix de *cusi* brisées et de grosses coquilles d'escargots. Le camp paraissait avoir encore été occupé deux ou trois jours auparavant par une quinzaine de personnes. Les arbres environnants étaient, par endroits, grossièrement taillados, ce qui prouvait que les Indiens possédaient des couteaux volés, sans doute, aux colons du Gongugy. Un kilomètre plus loin, nous trouvâmes un autre camp, plus ancien et plus grand, avec les mêmes coques de noix et coquilles d'escargots. Les noix de *cusi* qu'on trouve partout dans le Gongugy, poussant sur de hauts palmiers par grappes de plusieurs centaines, possèdent une coque extrêmement dure contenant une, deux ou trois graines deux fois grosses comme une amande et riches en huile.

(1) Peut-être peut-on en trouver l'explication dans le fait qu'il ne pensait à rien de spécial à ce moment. L'esprit, se trouvant libre, est entré « en résonance » avec une pensée, un souvenir, que les sens ont enregistré aussi nettement qu'une véritable image. Après tout, ce que nous appelons « vue » est l'interprétation que donne notre cerveau d'un message émis par les organes de la vue ; mais, si ce message est transmis au même point par un autre sens, il peut en résulter l'impression de voir quelque chose qui, en fait, n'existe pas. C'est ainsi qu'on pourrait expliquer bien des histoires de fantômes *(N. Brian Fawcett)*.

Elles ont le goût de la noix de coco et les Indiens de la région font manifestement grand cas d'elles comme nourriture. Nous vîmes, près du camp, un nid de guêpes vide où l'on avait découpé un grand trou ; le miel figurait sans doute aussi parmi leurs aliments. Les grands escargots constituaient certainement un mets apprécié, mais nous ne pûmes découvrir où les Indiens les trouvaient ; nous n'en vîmes jamais, sinon nous en eussions goûté.

Quelques jours plus tard, nous trouvâmes une piste incontestablement tracée par des hommes civilisés et, en la suivant, nous arrivâmes, par le sud-ouest, à un établissement situé sur le rio Buri, affluent du rio Novo qui se jette lui-même dans le Gongury. Nous avions traversé la forêt. Deux ou trois colons s'étaient établis sur le rio Novo ; l'un d'eux, le *senhor* Marcelino, qui était un baptiste convaincu, nous offrit, en sus de l'hospitalité dans sa maison, des prières et des hymnes joués sur un harmonium poussif.

Le moral assez bas de Felipe s'améliora grandement lorsque nous retrouvâmes des établissements de colons. La pluie incessante que nous avions reçue pendant toute la traversée de la forêt suffisait à déprimer n'importe qui et nous sentions tous deux peser sur nous l'obscurité des sombres cavernes que formaient les arbres énormes de la forêt. Les longues barbes de mousse, pendant presque de chaque branche, donnaient aux bois un air grave et mystérieux et, au-dessus de nous, les rameaux noueux semblaient prêts à nous agripper. Nous avions de quoi manger, car il y avait des singes, des cailles et des perdrix ; Felipe tua même un paresseux qui se révéla être une piètre nourriture. La marche n'était pas plus difficile que la chasse ; c'est l'atmosphère de la forêt qui en faisait un cauchemar. Et puis, nous étions déçus : nous n'avions pas vu d'Indiens, pas plus que nous n'avions trouvé les belles maisons aux lumières brillant perpétuellement qui, d'après des chasseurs du rio de Ouro, existaient dans cette région. Mon espoir de découvrir dans le Gongugy quelque chose qui présentât de l'intérêt s'était évanoui.

Des villages fantômes, mais pas de ville perdue.

Une bonne piste nous fit franchir une crête élevée, puis redescendre dans la vallée du rio Colonia où avait naguère existé un village que les Indiens Patajoz avaient depuis, complètement anéanti. Deux jours plus tard, nous rejoignions, à Bahia Branca, la piste Verruga-Ilheos. J'aurais voulu la traverser et gagner le rio Pardo dans l'espoir de nous rendre chez les Indiens noirs Tapajoz — pour autant que nous pussions les trouver — mais Felipe s'affaiblissait et avait contracté tant de maladies que je crus plus sage de continuer sur Verruga.

Dans cette localité, nous descendîmes chez l'homme qui nous avait reçus lors de notre premier passage ; non content de nous témoigner sa débordante amabilité, il nous trouva encore des mules pour faire la première partie de la route du rio Pardo. Du coup, le moral de Felipe monta en flèche !

Après avoir franchi le Pardo au village « fantôme » de Caximbo, nous suivîmes une bonne piste qui, descendant la rive sud de la rivière, nous fit traverser de nombreuses *estancias ;* toutes commençaient à se relever des destructions infligées par les inondations de 1914. Nous changeâmes de chemin au mont Couro d'Anta qui domine le pays environnant.

Deux jours d'une montée pénible nous furent nécessaires pour atteindre le sommet, mais la vue magnifique nous récompensa, et au-delà, de nos fatigues. La forêt s'étendait à nos pieds comme une carte, tapis vert sombre dont l'uniformité était rompue, çà et là, par de petites clairières et par le miroitement de rivières serpentant paresseusement avant de se perdre dans le lointain. Loin dans le nord, nous apercevions le Cerro Pelado ; à l'est, s'élevaient les collines de Salobro où, naguère, prospérait une industrie de diamant et où la rivière Una prend sa source. Bahia Branca et notre piste depuis Verruga étaient nettement visibles. S'il s'était trouvé des « villes perdues », en bas, dans la forêt, elles auraient dû être bien visibles de là. Au sud-ouest, se dressait le mystérieux rocher de Maquiqui, surgissant de la forêt comme un gigantesque monolithe, à mi-

route de Jequitinhonha. Bien des superstitions, répandues surtout parmi les Indiens, s'y rattachaient.

Il y avait des traces d'Indiens sur tout le flanc de la montagne.

La perspective d'aller chez les Indiens noirs a raison de la verve de Felipe.

Après deux jours de voyage, nous arrivâmes dans une courbe pittoresque de la rivière, à Angelin, moitié *estancia*, moitié village. On y voit une grotte de trois cents mètres de long, transformée en église par deux prêtres qui vivaient là il y a de nombreuses années. Ses parois sont constituées de bout en bout, par des strates alternées de calcaire et de grès, et de nombreuses stalactites lui donnent une apparence saisissante, rappelant beaucoup celle de grands tuyaux d'orgue dans une église ordinaire.

— Si nous retournions dans la forêt en partant d'ici ? dis-je à Felipe. C'est un bon point de départ et nous ne devons pas être très loin des Indiens noirs.

Felipe ne répondit rien. Il s'était mis depuis peu à siffler, signe certain qu'il entrevoyait la fin des régions sauvages, mais le martyre que refléta son visage et qu'exprima l'affaissement de ses épaules quand il entendit ma proposition m'avertit qu'il ne pouvait même en supporter la perspective : je n'y devais pas compter.

Les braves gens d'Angelin nous offrirent des mules pour notre prochaine étape ; un jour de voyage, en descendant le cours de la rivière, nous amena à Novo Horizonte, misérable ramassis de huttes plantées sur la berge. Près de là, dans le lit du cours d'eau, se trouvent les restes du beau village qui existait avant les inondations de 1914. Nous y logeâmes et, comme d'habitude, aucun de nos hôtes ne voulut entendre parler du moindre paiement. C'était presque une insulte que de le leur proposer ! Riches ou pauvres, c'était toujours la même chose, et tout ce que je pouvais leur offrir en retour, indépendamment de mes remerciements abondants, était la formule familière : *Dius lhe pague!* (Dieu vous le rendra !).

A Jacaranda, nous eûmes pour hôtesse une grosse mémère de race noire et pour gîte, l'hôtel le plus sale que j'aie jamais vu... ce qui n'est pas peu dire ! C'était une petite ville de trois cents maisons, tout à fait florissante, en même temps que le port fluvial des terrains diamantifères de Salobro. Comme pour tous les terrains diamantifères du Brésil, il est difficile de dire d'où viennent les diamants. Ils sont roulés par les rivières — certains ont été trouvés enrobés de conglomérat — mais il est probable qu'à l'origine ils provenaient de cheminées de volcans, car toute cette partie de la contrée a été retournée par des tremblements de terre maintenant oubliés.

Nous effectuâmes le trajet de Jacaranda à Cannavieiras dans une grande pirogue possédant un abri en feuilles servant de cabine. Felipe et trois Brésiliens s'installèrent à l'intérieur, mais, l'atmosphère en étant beaucoup trop lourde pour mon goût, je préférai faire tout le voyage assis sur le toit, en dépit d'une pluie cinglante et d'orages accompagnés d'un froid mordant qui trempaient mes vêtements.

C'est avec émotion que je sentis les premiers effluves de l'océan, aux primes heures de la matinée, comme nous arrivions à Cannavieiras et que les lueurs de l'aube éclairaient les mâts et les vergues de plusieurs voiliers qui s'y découpaient sur le cuivre éclatant d'un ciel pur.

Felipe devait repartir de là pour Rio de Janeiro ; les recherches que je projetais se fussent mieux faites sans lui, en effet ; mais il préféra m'accompagner jusqu'à Bahia sur une goélette de cabotage de soixante-dix tonnes, dont le capitaine accepta de nous transporter pour dix shillings chacun.

Cannavieiras n'est pas un port pratique pour la navigation. L'entrée en est barrée par un haut-fond qu'il est dangereux de traverser par vent du large. La *Victoria* — tel était le nom de la goélette — s'échoua en sortant de l'estuaire, provoquant un retard juste suffisant pour permettre au capitaine d'embarquer une ultime cargaison de peaux vertes qui répandaient une puanteur généreuse. Il y avait à bord cinq matelots, un cuisinier, un mousse, deux porcs, deux chiens, deux dindons et deux

passagères. Celles-ci, de même que Felipe, furent malades du début à la fin de la traversée.

Les mâts de ces goélettes n'ont pas d'étais et, si toutes celles qui naviguent dans ces eaux affrontent les mêmes épreuves que la *Victoria*, c'est miracle qu'elles parviennent sans avaries au terme d'une traversée ! Nous franchîmes la barre, tirant des bordées vers le large, par brise fraîche et face à la houle ; au moment le plus critique, la drisse de grand-voile cassa. Felipe et les femmes gisaient dans leurs couchettes ; pour eux, le monde ne comptait plus. Mais sur le pont régnait la pagaïe. Les hommes couraient en tous sens, criant des ordres auxquels personne ne prêtait la moindre attention ; nous embarquions des paquets de mer, et les cochons protestaient par des cris perçants tandis qu'ils roulaient d'un bord à l'autre dans les dalots. Nous doublâmes de justesse la côte sur le bord du chenal et évitâmes, par miracle, un mauvais banc de corail qui découvrait par le travers entre les rouleaux. Grâce à son énergie, notre gigantesque capitaine mulâtre put reprendre le contrôle de son bateau et le restant du voyage se déroula sans incident.

« *Notre prochaine expédition fera tressaillir le monde...* »

En arrivant à Bahia, Felipe me quitta ; j'appris par la suite qu'il s'était marié peu après son retour à Rio. Je pris mon courrier au consulat et traversai le port pour me rendre à Cachoeira et São Felix, deux villes se faisant face un peu en amont, sur le rio Paraguassu, d'où une ligne de chemin de fer dessert l'intérieur jusqu'aux terrains diamantifères. Le terminus s'en trouvait alors à Bandeira de Mello.

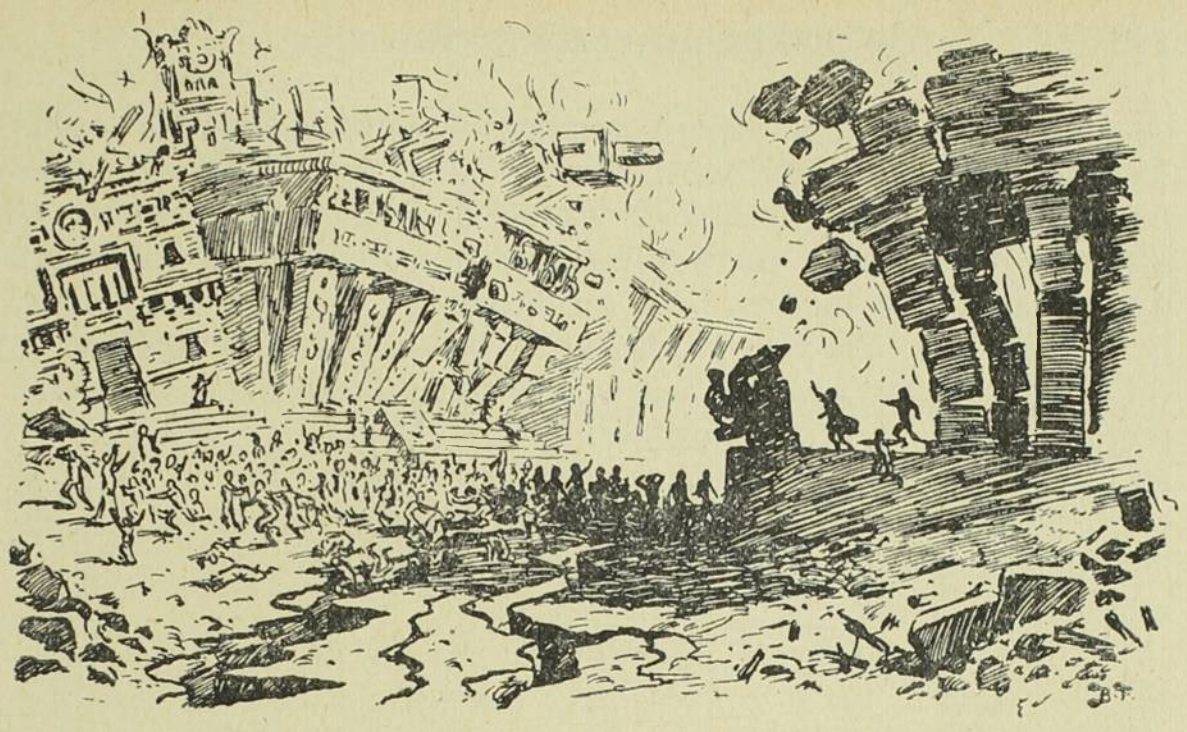
Dans cette ville, je louai des mules pour aller jusqu'à Lençois, l'un des principaux centres de l'industrie diamantifère de la région de Bahia, à l'extrémité ouest des montagnes de conglomérat qui s'étendaient au sud jusqu'à la vaste région de Sincora.

Des milliers de *garimpeiros*, ou laveurs de diamants, passent leur existence à remuer des graviers dans l'espoir généralement vain de trouver des pierres précieuses ; ils font un travail abrutissant de monotonie, et vivent dans la misère la plus abjecte. On

trouve parfois de petits diamants d'une teinte ravissante, mais il est rare qu'ils dépassent un demi-carat. Toutes les pierres bleues, roses, vertes, vineuses, blanches et brunes sont de temps à autre retournées et une seule trouvaille suffit à maintenir les *garimpeiros* au travail pendant des années. Partout où se trouve de l'eau, à proximité des montagnes de conglomérat ou sur elles, les *garimpeiros* se rassemblent pour déterrer la moindre parcelle de gravier et la laver à la recherche de diamants.

J'achetai deux mules, une pour la selle et l'autre pour le bât, et partis seul vers l'intérieur. Je demeurai absent trois mois en tout et, une fois habitué à voyager seul, je trouvai cela moins pénible que d'avoir un ou plusieurs compagnons qui n'eussent qu'une médiocre inclination pour cette vie. La solitude est supportable lorsqu'on est enthousiasmé par les recherches entreprises. Le désagrément principal semblait résider dans le fait que, si je découvrais quelque chose ayant une valeur scientifique ou archéologique, aucun témoin ne pourrait confirmer mes dires. Mais le but principal était de soulever le voile des premiers âges, d'éliminer les fausses pistes et de s'assurer de la bonne route ; une expédition pourrait alors être organisée pour réaliser la découverte.

J'en avais assez vu pour que s'imposât la nécessité de repartir. Les indications qui suivent doivent suffire à justifier la nature extraordinairement intéressante de ces recherches. J'ai tâté de trois côtés différents pour trouver le chemin le plus sûr. A présent, j'en ai suffisamment appris pour que cela vaille la peine de courir des risques en vue d'aller plus loin et, lorsque nous reviendrons de notre prochaine expédition, l'histoire que nous raconterons devra faire tressaillir le monde !



Chapitre IX

A L'AUBE DU MONDE

L'histoire de l'Amérique du Sud avant l'arrivée des Européens peut être déduite des vestiges archéologiques et des transformations géologiques et aussi — mais en faisant des réserves — des traditions des populations indigènes. Aucune de ces sources n'a été étudiée à fond. Les archives officielles, aussi bien que celles des sociétés historiques et des missions qui, en leur temps, ont accompli une si magnifique besogne, auraient pu offrir des données qui doivent être maintenant perdues.

A l'aube du monde.

La forme géographique du continent a complètement changé à des époques relativement récentes. Nous savons que les Andes ne cessent de se transformer ; elles constituent la zone volcanique occidentale où se trouvent de nombreux cratères,

en activité ou non. Sur leurs sommets les plus élevés, au-dessus de la ligne des neiges éternelles, on peut trouver des fossiles marins. Dans les environs de Cerro de Pasco, Jatunhuasi et d'autres lieux élevés du Pérou, à quatre mille mètres au-dessus du niveau de la mer et bien au-dessus de la zone des forêts, la présence de charbon atteste que ce qui est aujourd'hui le toit du monde fut naguère une jungle carbonifère située dans des régions basses. Le fond de l'océan entre le golfe de Panama et les îles Galapagos est encore jonché de troncs d'arbre. Sur les contreforts orientaux des Andes, par environ quinze degrés de latitude sud, on trouve des amas d'argile lacustre riche en mollusques fossiles.

Trouessart (1) avait sans doute raison de croire qu'à la fin de l'époque tertiaire, les deux Amériques étaient séparées et que le Brésil formait une île immense. Plus à l'ouest, s'en trouvait une autre, devenue par la suite la côte Pacifique qui — si l'on peut tirer cette conclusion des fonds relativement hauts qu'on trouve dans cette zone — s'étendait dans le sud jusqu'à l'île de Pâques. Au nord du cours actuel de l'Amazone, une troisième île devait s'allonger en direction du nord dans la mer des Caraïbes. Ces îles étaient séparées par des bras de mer et le Pacifique communiquait avec l'Atlantique par la mer des Caraïbes.

Ce n'est pas aller trop loin que de conclure à l'existence, dans le Pacifique, d'un grand continent ou d'un groupe de vastes îles qui s'est effondré à l'époque des transformations d'où les Amériques sont sorties dans leur forme présente. Les vestiges qu'on trouve dans les Marquises et les Sandwich, les Carolines, Tahiti, Pitcairn et des douzaines d'autres îles, en constituent un argument probant ; selon Hooker, soixante-dix espèces de plantes sont communes à la Nouvelle-Zélande, la Tasmanie et l'Amérique du Sud.

Le naturaliste danois Peter William Lund écrivait :

« Il appert de la nature du plateau central du Brésil qu'il

(1) Edouard Louis Trouessart (1842-1927), zoologiste et paléontologue, professeur au Muséum, né à Angers *(N. des Edit.)*.

faisait partie d'un vaste continent à l'époque où le monde était encore recouvert par l'océan ou en émergeait sous forme d'îles peu étendues. Il s'ensuit que le Brésil doit être considéré comme le plus ancien continent de notre planète. »

L'architecture cyclopéenne préaztèque.

Ces faits admis, il devient possible, à la lumière des archives des républiques sud-américaines riches en traditions et en souvenirs si peu connus, de faire quelques conjectures au sujet de l'histoire du continent avant la conquête.

La tradition mexicaine veut qu'à une époque lointaine un peuple toltèque (c'est-à-dire sage et artistique) soit arrivé à Cholula en venant de l'est ; c'est lui qui serait devenu la grande nation prospère à laquelle on doit l'architecture cyclopéenne antérieure à celle des Aztèques. Peut-être ces Toltèques portaient-ils un autre nom. Il y avait, par exemple, les Olmèques et les Xicalancas qui revendiquaient une grande ancienneté de race et qu'on dit avoir détruit les derniers géants (1). Afin de simplifier, je les appelerai Toltèques. Les géants figurent également dans la tradition péruvienne.

La partie centre-orientale du Brésil formait une quatrième île située approximativement entre les neuvième et vingt-cinquième degrés de latitude sud et s'étendant du fleuve Paraguay à environ cinq degrés au-delà de la côte actuelle de l'Atlantique. Le peuple que j'appelle d'une façon générale les Toltèques l'avait colonisée en partant d'une autre île dont les sauvages autochtones, de teinte noire ou brun sombre, étaient en pleine décadence.

Toutes ces populations toltèques avaient des traits délicats, un teint cuivré assez clair, les yeux bleus et sans doute des cheveux châtain roux ; ils avaient pour habitude de porter des vêtements lâches de couleur blanche ou des robes de beau tissu coloré. Aujourd'hui encore, on peut voir le reflet du henné dans la chevelure noire des tribus à peau cuivrée de l'Amérique du Sud, en dépit du mélange de sang, comme c'est le cas chez

(1) Au lecteur qu'intéressent ces légendes passionnantes, je recommande *Les Aztèques du Mexique*, de C. C. Vaillant *(Note de Brian Fawcett)*.

les Maxubis ; j'ai rencontré des membres de ces tribus qui avaient les yeux bleus et les cheveux d'un pur châtain roux, bien qu'elles n'aient eu aucun contact avec les gens à cheveux clairs d'aucune population moderne, ni même avec les Espagnols ou Portugais dont la chevelure est, en général, foncée (1). Pour les autochtones dégénérés, les Toltèques étaient des êtres supérieurs.

Ils construisirent de grandes villes et élevèrent d'énormes temples au soleil ; ils faisaient usage de papyrus et d'ustensiles métalliques et ils excellaient dans les arts d'une civilisation dont les races inférieures n'avaient jamais osé rêver.

C'est ici, sur cette partie du monde, que s'abattit la calamité d'un grand cataclysme dont le souvenir est conservé dans les traditions de toutes ces populations, des Indiens de la Colombie britannique aux Fuégiens de la Terre de Feu. Il eut pour effets de modifier la face de l'océan Pacifique et de donner à l'Amérique du Sud une forme voisine de celle qu'elle a maintenant. Notre époque ne possède pas d'éléments lui permettant de mesurer l'étendue de la désorganisation et des changements qu'a pu provoquer parmi le genre humain une catastrophe qui a soudé des îles en un continent, créé des montagnes nouvelles et de nouveaux bassins fluviaux.

Les Tupis.

La civilisation toltèque était anéantie et ce qui restait de la population se dispersa au loin. Tiahuanaco, centre de la culture toltèque dans le sud, fut rasée et pratiquement enfouie par les soulèvements qui donnèrent naissance au plateau andin et la plus grande partie du lac Titicaca se déversa par la brèche ouverte au sud d'Illimani. A une certaine époque, Tiahuanaco a dû être construite sur une île du grand lac. Etant donné le niveau du lac, elle n'aurait pu s'élever à l'endroit où elle se trouve de nos jours, car, malgré un asséchement de trente centimètres

(1) On rencontre de tels Indiens parmi les tribus du Xingu supérieur, auxquelles, depuis 1930, se serait mêlé le « sang de Fawcett ». Sans se soucier des faits, on m'a présenté des « neveux ». J'espère que ces lignes tomberont sous les yeux de ceux qui voient « un fils de Jack Fawcett » dans tout jeune Indien au teint clair ou albinos ! *(Note de Brian Fawcett).*

par période de dix années, le lac submerge encore les ruines. Les vestiges de la grande ville couvrent une superficie d'environ une lieue carrée ; au temps de la conquête, les indigènes attribuaient l'édification de Tiahuanaco, bien avant l'époque des Incas, à des blancs portant la barbe.

Les villes de l'intérieur subirent de graves dommages qui, toutefois, ne sont en rien comparables à ceux de Tiahuanaco. Entre elles, s'étend une immense contrée de terrains bas, nouvellement émergés du fond d'une mer ou d'un lac, et qui ont dû, pendant longtemps, être inondés par les rivières que gonflaient de torrentueux affluents de montagne ; ceux-ci dévalaient les flancs de la nouvelle zone montagneuse sur laquelle des perturbations météorologiques exceptionnelles faisaient tomber une neige et des pluies autrement abondantes que de nos jours. Ces régions marécageuses se couvrirent bientôt d'une masse impénétrable de hautes herbes grossières et d'un fouillis de broussailles palustres où, bien après que la race en fut éteinte partout ailleurs, s'attardèrent des reptiles d'espèces féroces et gigantesques. Les communications avec le restant du monde ayant été rompues, chacune des communautés survivantes croyait qu'elle était la seule à subsister. C'est ce qu'on peut conclure de leurs traditions.

C'est durant cette période de confusion et de lente reconstruction qu'arrivèrent, sur la côte du Chili, des réfugiés venus de Polynésie. C'étaient les Tupis (1), peuplade d'un brun clair et jaunâtre qui, même à l'époque de la conquête, prétendaient toujours tenir leurs origines du Pacifique. Le mot *tupi* signifie « parent » ou « branche d'origine ». Ils s'établirent et se multiplièrent au Chili et en Bolivie du Sud et se répandirent au nord jusqu'à l'Equateur sur une bande de terrain de sept degrés de large. Au sud, ils s'appellaient Araucans, en Bolivie, Aymaras et, dans les vallées chaudes de l'est du Pérou, Antis, d'où le nom des Andes dérive.

L'art du tatouage, commun aux Polynésiens et aux Mélanésiens, fut introduit par eux sur le continent et pratiqué par

(1) Autre nom des Guaranis *(N. des Edit.)*.

toutes les tribus tupis. Selon le Père d'Evieux, qui fit de nombreux voyages à l'intérieur du Brésil au XVIe siècle, ces tatouages étaient d'une magnifique exécution ; ils recouvraient en entier le corps des hommes et, chez les femmes, s'étendaient de la taille aux genoux. On présumait que les Patagons et les Fuégiens constituaient aussi une branche des Tupis. Aujourd'hui encore, les divinités de bois que sculptent les Fuégiens sont les facsimilés des figurines de l'île de Pâques, fait significatif qui semble avoir échappé aux ethnologues.

A l'époque où avait lieu cet afflux venu de Polynésie (1), des immigrants gagnaient en masse le continent septentrional en passant par le détroit de Behring et les îles Aléoutiennes, les Kitans arrivant les derniers, vers l'an 600 de notre ère. Si même, dans leur développement, les nations européennes oubliaient l'existence des Amériques, la Chine et le Japon ne l'oubliaient certainement pas, non plus sans doute que les Polynésiens et les Mélanésiens. La terminaison chinoise *tsin* se retrouve fréquemment dans les noms de localités mexicaines. Le voyage mythique de Hoei-chin à Fon-sang, à vingt mille *li* dans l'est, se situe en l'an 458 de notre ère ; ce ne fut sans doute pas le seul voyage de ce genre, puisqu'une petite jonque était venue jusqu'en Angleterre. On a déterré, dans les ruines du Yucatan et du Guatemala, des figurines aux traits nettement mongols. Vers 1920, le ministre de Chine au Mexique a reconnu, dans des caractères tracés à la base de la grande pyramide de Teotihuacan, d'anciens mots chinois signifiant « soleil », « œil » et « ville ». L'ancienne façon inca de noter des événements au moyen de *quipos*, ou nœuds de ficelle, était répandue en Chine et au Tibet, et cela renforce la croyance que des communications avaient existé à une certaine époque entre les deux rivages du Pacifique.

Il résulta de cette immigration dans le nord une pression croissante qui s'exerça aux latitudes les plus habitables du continent, ainsi que le recul des éléments toltèques vers le plateau

(1) La thèse développée ici par Fawcett est exactement à l'opposé de celle que soutiennent, par d'autres arguments, Thor Heyerdahl et les navigateurs du *Kon-Tiki (N. des Edit.)*.

mexicain où certaines tribus furent refoulées à l'intérieur des régions plus chaudes du Yucatan et du Guatemala. C'est à cela que doivent leur existence la magnifique architecture d'Uxmal, Palenque, Chichen-Itza et tant d'autres remarquables vestiges.

A la lueur de découvertes récentes — ou plutôt de redécouvertes — en Colombie, il semble peu douteux que le mouvement se soit prolongé vers le sud, accompagné d'une dégénérescence due à l'absence de milieu civilisé. Les nombreux restes d'installations bâties en pierre et reliées entre elles par des routes pavées que recèle la région donnent une faible idée de l'art consommé dont portent la marque les vestiges retrouvés dans l'isthme.

Les Blancs de l'Amérique ancienne.

On ne sait pas encore bien ce qui arriva à la colonie toltèque du Brésil central après la destruction partielle de ses villes, mais leur rôle probable de ports de mer prit brusquement fin et il est hors de doute qu'une grande partie de la population périt. Les survivants — ceux, du moins, qui ne purent s'échapper en bateau vers l'est, comme le firent certains qui ont dû, par la suite, devenir les Tapuyas — semblent être demeurés isolés pendant une longue période au milieu des marais. Quelques-uns ont pu s'enfuir vers le nord, mais il est vraisemblable que la majorité resta isolée dans les ruines des villes. Il existe encore des documents de l'époque de la conquête, qui se rapportent à l'aspect des habitants. Du point de vue physique, ils constituaient une belle race, différant peu des Mexicains, des Muyscas et des Péruviens. Tous avaient conservé la tradition qui les faisait descendre de la race blanche. Les Molopaques, découverts dans le Minas Gerais au XVI^e^ siècle, avaient le teint clair et de la barbe ; ils étaient de mœurs raffinées, aimaient le luxe, et l'on disait que leurs femmes étaient « blanches comme des Anglaises, avec des cheveux dorés, blancs ou châtain roux », qu'elles avaient « des traits délicats d'une grande beauté, les mains et les pieds petits, les yeux bleus et des cheveux fins et soyeux » ; ceci après l'inévitable mélange de leur sang avec celui des Tupis à la peau brune. Enfin, ils n'étaient pas anthropophages.

Les Mariquitas étaient également un beau peuple chez qui les femmes combattaient comme les Amazones. Elles avaient des chefs féminins et il n'est pas impossible que les *Amazones*, les combattantes quasi légendaires de l'Amazone, aient appartenu à cette race. De nos jours, existent des tribus ayant des femmes pour chefs ; ces tribus gardent une noblesse de maintien qui contraste nettement avec celui des misérables peuplades qu'on suppose généralement être les vestiges de la population aborigène.

Les premiers explorateurs de l'intérieur ont, à maintes reprises, rapporté qu'ils avaient aperçu, çà et là, des indigènes aux vêtements d'aspect européen. Ils n'ont pu que les entrevoir, car ces gens savaient disparaître d'une façon véritablement extraordinaire. Jusqu'ici, ces renseignements n'ont pas été confirmés, mais on ne peut les traiter à la légère. Le but de notre prochaine expédition — pour plus de commodité je la baptiserai « Z » — est une ville qu'on dit habitée, et il est possible que ce soit par une de ces populations craintives. A notre retour, la question sera peut-être résolue.

Le monde oublié.

A l'époque du grand cataclysme, l'île brésilienne était habitée par une race autochtone de négroïdes troglodytes, à la peau foncée sinon noire, velus, brutaux et anthropophages. Il existe encore, dans les régions éloignées de l'intérieur, des débris de ce peuple dont les individus sont extrêmement redoutés. Les Espagnols les connaissaient sous le nom de *Cabelludos* ou gens poilus ; les Portugais les appelaient *Morcegos*, chauves-souris, en raison de leur coutume de se cacher le jour et de chasser la nuit. Les Indiens vivant à la lisière des régions civilisées les appellent *Tatus*, ou tatous, à cause de leur manière de se terrer dans le sol. Lorsque les falaises recèlent des grottes, ils les occupent, mais préfèrent creuser dans la terre des trous d'environ quatre mètres de diamètre surmontés d'un toit de branches, de feuilles et de terre. On y accède par de longs tunnels en pente. Les Morcegos ont un sens olfactif très développé qui leur permet

de traquer avec la plus grande facilité hommes et animaux, et ce pourrait bien être là l'origine de cette science d'apparence télépathique grâce à laquelle ils peuvent déceler la présence d'un étranger, sens que partagent nombre d'Indiens de la forêt. En nous rendant au point « Z », nous aurons à traverser le territoire de cette peuplade et cette occasion de l'étudier sera la bienvenue.

L'élévation des Andes et la difficulté de nourrir une population en constante augmentation poussa un grand nombre de tribus tupis à émigrer à l'ouest et au sud-ouest. Entre temps, des hordes caraïbes atterrissaient sur les côtes du Venezuela, se répandaient dans le sud et arrivaient en présence des Tupis dans le bassin de l'Orénoque. Continuellement renforcés de nouvelles hordes, les Caraïbes écrasèrent les Tupis, en absorbèrent certaines tribus, massacrèrent les autres et repoussèrent les survivants au-delà de la rivière. Ce n'est que plus tard qu'ils prirent le nom de Caraïbes ; à ce moment-là, ils portaient différents noms de tribu, parmi lesquels celui d'Aruacs. « Caraïbe » est un mot d'origine quichua signifiant « homme énergique, brave ». Le nom de « carini » ou « guarini » — guerrier — fut adopté plus tard par les Carahybas (« descendants des Caraïbes ») ou Carijos qui s'étaient établis au Paraguay et aux alentours. Leurs légendes au sujet d'un grand déluge a permis de les identifier avec les peuplades du Mexique et des Antilles.

L'invasion caraïbe ne s'arrêta pas à la rive nord de l'Amazone, mais continua à s'étendre au sud dans les forêts et sur les plateaux de Para et Piauhy, où elle se heurta à la résistance serrée des Tupis, renforcée sans doute par l'aide des Tapuyas. Une guerre caraïbe s'engagea alors ; elle dura des siècles et chassa les tribus tupis des coins les plus reculés du continent. Les Antis, par exemple, avides de participer à toute opération belliqueuse, mais sans doute lassés de l'état de guerre permanent régnant entre eux et les Incas, s'en allèrent au Matto Grosso et occupèrent la région des sources des rivières Guaporé et Jauru. Les Caxibis et les Mundurucus du Tapajoz doivent être leurs descendants.

On assure que les Caraïbes formaient une race de nuance

cuivrée claire montrant des traces d'ascendance blanche. Savoir si le sang blanc était propre aux races toltèques ou s'il provenait de la migration légendaire de Madoc et Eric le Rouge, pose un problème qu'on a peu de chance de résoudre. Leurs éléments les plus évolués étaient connus sous le nom de *Caribocas*, c'est-à-dire descendants d'une race blanche. C'étaient des cannibales d'une barbarie épouvantable.

Il faut mentionner ici une tradition qui existait parmi les Indiens de Bolivie à l'époque de la conquête, tradition qui a son importance aux yeux de quiconque cherche à percer les secrets du Brésil inconnu. Il est de fait que les Musus — les Toltèques de la colonie brésilienne — entendant parler de la barbarie des envahisseurs caraïbes, disposèrent autour d'eux les plus sauvages des tribus qui leur étaient soumises, avec l'ordre de tuer quiconque tenterait de pénétrer dans le pays ; c'est ainsi qu'ils s'isolèrent du reste du monde et c'est apparemment depuis cette époque que leur existence devint légendaire parmi les Indiens éloignés de l'intérieur, quoique — suivant les récits de missionnaires franciscains — pendant un certain temps, eussent eu lieu des pèlerinages partis d'aussi loin que le Caupolicán bolivien, pour rendre hommage à l'« empereur des Musus », ou, comme on l'appelait parfois, le « Grand Paititi ». Les pèlerins rapportaient des perles, de l'ambre et des objets métalliques ; les Espagnols en étaient ébahis, et leur convoitise du trésor mystérieux finit par les enfiévrer littéralement. On commença à parler pour la première fois du fabuleux Ambaya ou Manoa, et ce fut le point de départ de vaines recherches qui coûtèrent de nombreuses existences et des millions ; mais on leur doit les premières explorations du réseau hydrographique du bassin de l'Amazone. Les connaissances ainsi acquises étaient fort incomplètes ; cependant, au bout du compte, elles avaient plus de valeur que le trésor de Paititi. Aujourd'hui encore, le tracé des rivières est imparfaitement connu, ainsi qu'on peut s'en rendre compte en regardant n'importe quelle bonne carte où leur cours figure en pointillé.

Chapitre X

LE VOILE DESCEND

Pendant les nombreux siècles au cours desquels ces événements se déroulaient, de profondes modifications avaient lieu dans la topographie de l'intérieur. Le nouveau système de rivières se dessinait et l'excédent d'eau s'écoulait des zones marécageuses, comme diminuaient les pluies extraordinairement abondantes sur les montagnes ; ou peut-être les terres basses s'élevaient-elles lentement. Il est en effet probable que les terres naguère recouvertes par la mer et récemment émergées continuaient à s'élever insensiblement, offrant de nouveaux terrains à la population indigène croissante.

Il se produisit une amélioration progressive du climat, se traduisant par une diminution des orages et des grosses pluies ; elle a dû coïncider avec l'atténuation des spasmes du bouleversement terrestre, lequel avait été si formidable qu'il avait donné naissance à un continent.

Tandis que se prolongeait l'interminable guerre entre les Tupis et les Caraïbes, les caractères raciaux de ces deux peuples, aussi bien que ceux des Tapuyas et des autochtones, subissaient des modifications. Chez les trois premiers, l'usage était d'absorber les femmes des tribus vaincues et, aussi longtemps qu'ils demeurèrent victorieux des Tupis, les Caraïbes se modifièrent progressivement sous l'influence des orgueilleuses femmes tupis qui, en tant que « souche originale », revendiquaient la supériorité de leur sang. Au cours des âges, les Caraïbes devinrent à moitié Tupis et adoptèrent la mythologie, le langage et les coutumes des peuples qu'ils conquéraient, et qui, de cette façon, les conquirent à leur tour. Le sort de la bataille changea, lorsque cessèrent d'arriver du nord des hordes venant combler les vides. Les Caraïbes, refoulés sur l'Amazone, se retirèrent au nord ; un certain nombre d'entre eux s'enfuirent au sud vers Goyaz ; mais, bientôt chassés de là, ils se retirèrent plus au sud jusqu'à ce qu'ils se fussent établis dans le bassin du Parana où ils prirent le nom de Carijos.

L'assimilation réciproque, par les Caraïbes, les Tupis et les Tapuyas, de leurs caractéristiques, rendait déjà leur identification très difficile à l'époque de la découverte du Brésil par les Portugais. Quant à tenter de les classifier grâce à leurs langages, c'est une tentative vouée à l'échec. Toutes les tribus tupis parlaient, naturellement, la *lingua géral*, ou tupi, mais des quantités de dialectes la modifièrent. Pour une grande part, les Caraïbes l'avaient faite leur et il est à présumer que le langage caraïbe s'était partiellement infiltré dans celui des autres. Pour compliquer encore la situation, d'autres tribus moins importantes furent amenées, par la diminution du nombre de leurs femmes que des tribus plus puissantes leur enlevaient, à se mêler aux autochtones.

Arrivée des Portugais.

La race des Tupis était d'un brun clair, jaunâtre, celle des Caraïbes rouge ou cuivre clair et la teinte des Tapuyas — de certains d'entre eux, tout au moins — de ton ivoire tirant sur

le rouge. A l'époque de la conquête, les Indiens des teintes les plus claires avaient pour habitude de s'enduire le corps du jus rouge de la baie d'*urucu* et d'autres teintures afin d'avoir l'air de Tupis. Les Tupis, de leur côté, usaient de teintures appropriées pour accentuer le ton jaune de leur complexion et paraître plus clairs qu'ils ne l'étaient en réalité ; c'est de là qu'est née, chez les chroniqueurs, une certaine confusion. Il semble que, conformément à la tradition des Tupis selon laquelle ils constituaient « la race originale », le jaune était considéré comme un signe de noblesse.

Il est difficile aujourd'hui, d'évaluer quelle était la densité de ces populations indigènes, même au XVI^e^ siècle. Tupis et Tapuyas se partageaient le rivage de l'Atlantique, mais plus de la moitié de la superficie totale du Brésil, du Pérou et de la Bolivie était occupée par des tribus tupis réparties dans des milliers de villages. Les Jésuites ne dénombraient pas moins de sept cents « nations » dans le bassin de l'Amazone et ils étaient loin d'en avoir une connaissance parfaite. Les conquêtes à main armée ne détruisirent pas les « nations », mais les maladies contagieuses apportées par les blancs anéantirent un grand nombre d'individus qui ne pouvaient leur opposer de résistance.

L'arrivée des Portugais ne mit pas fin aux guerres des Tupis, des Caraïbes et des Tapuyas. Une ère de guerres de tribus commença, qui dure encore de nos jours entre les survivants ; au cours de la lutte entre nations européennes pour la suprématie au Brésil, les Tupis s'allièrent aux Portugais parce que les Caraïbes s'étaient rangés aux côtés de l'Espagne et les Tapuyas à ceux des Français.

Il ne faut pas oublier qu'on n'a encore reconnu que les tribus ou « nations » occupant les terres en bordure des rivières navigables. Les grandes tribus parfaitement organisées, qui résident, au minimum, à une semaine de trajet en forêt du point le plus proche où l'on puisse accéder par bateau ou en pirogue, ne sont toujours pas connues ou, en tout cas, ne le sont pas mieux qu'au XVI^e^ siècle. En gros, les Tupis occupaient tout le pays de l'Ouest jusqu'aux limites de l'Empire inca ; les Caraïbes tenaient le Nord et les Tapuyas se partageaient

l'Est avec des tribus autochtones mélangées comme on en rencontrait aussi dans l'intérieur. Quelques îlots de race inconnue, sans doute des Toltèques apparentés aux Mexicains et aux Incas, trouvèrent un asile là où des obstacles naturels, alliés à une superstition profondément enracinée, leur valurent d'être laissés en paix. Leur apparition, de temps à autre, sur les rivières avoisinantes semble avoir cessé lorsque se multiplièrent les ramasseurs de caoutchouc. Les premières migrations des Tupis ont dû être influencées par ce peuple, car presque toutes les tribus entrées en contact avec les missions, aux XVI^e^ et XVII^e^ siècles, conservaient la tradition selon laquelle elles avaient jadis été sous la domination d'une « race blanche » versée dans les arts de la civilisation.

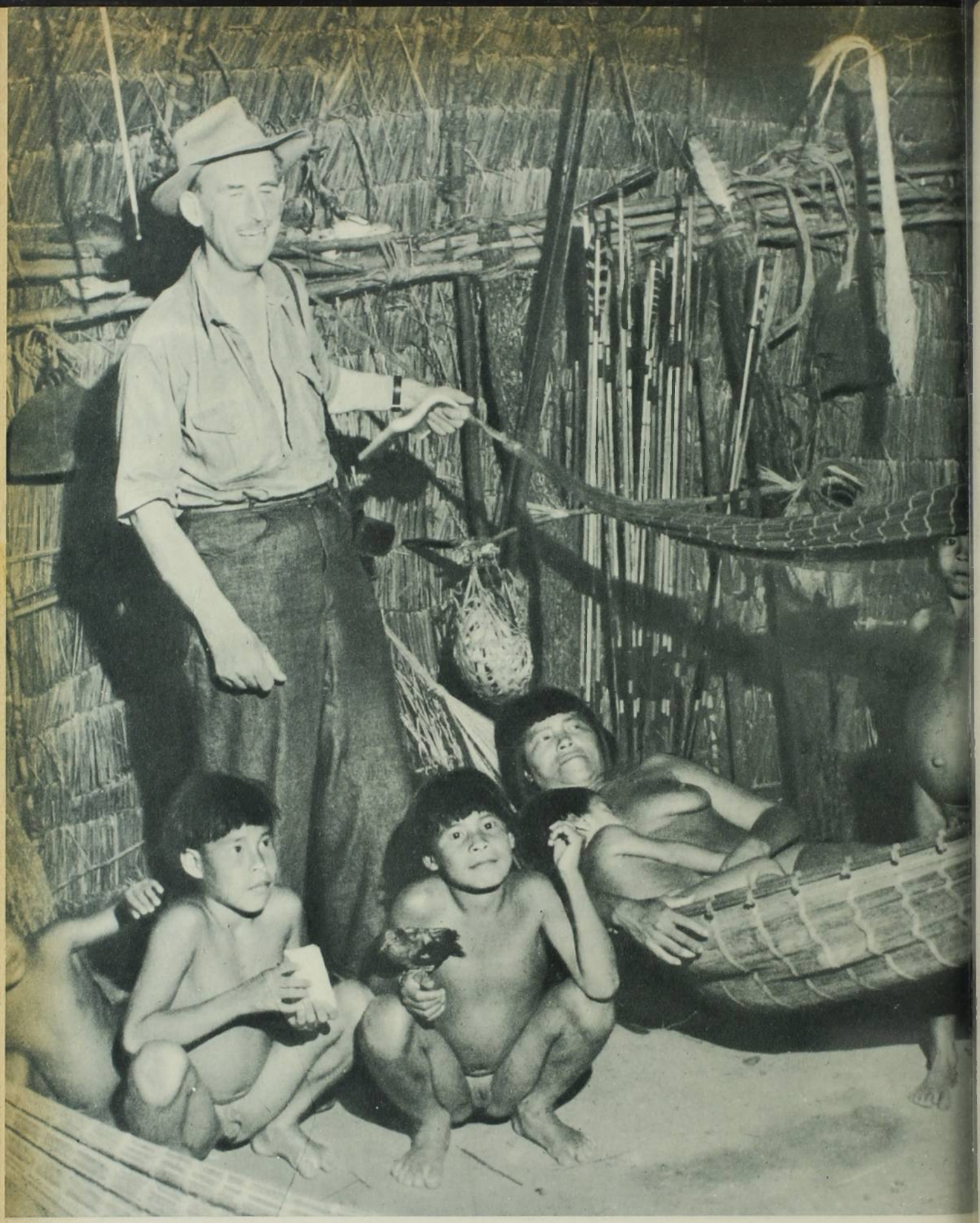
Lorsque s'acheva la grande guerre entre les Tupis et les Caraïbes, l'Empire inca étendait sa domination sur l'Ouest. Les Incas héritèrent des forteresses et des villes bâties par une race antérieure et les relevèrent de leurs ruines sans trop de difficulté. Là où ils construisirent eux-mêmes des bâtiments en pierre, dans les régions où la pierre constituait la matière première la plus commode — car, le long des côtes, ils employaient généralement l'adobe — ils adoptèrent les mêmes joints sans ciment, d'une incroyable précision, qui distinguent les anciens édifices mégalithiques, mais ne cherchèrent pas à utiliser les énormes blocs de pierre qu'appréciaient leurs prédécesseurs. J'ai entendu dire qu'ils assemblaient leurs pierres au moyen d'un liquide qui ramollissait les surfaces à joindre jusqu'à leur donner la consistance de l'argile (1).

(1) « Je ne le crois pas, me dit un ami qui avait fait partie de la *Yale Peruvian Expedition* à laquelle on doit la découverte de Macchupicchu en 1911 ; j'ai vu les carrières d'où les pierres furent extraites ; je les ai vues à tous les stades de leur préparation et puis vous assurer que les surfaces jointes étaient travaillées à la main et sans autre procédé. »

Un autre ami me conta l'histoire suivante :

« Il y a quelques années, tandis que je travaillais au camp minier de Cerro de Pasco, à quatre mille deux cents mètres d'altitude dans les Andes du Pérou central, je partis un jour, avec quelques autres *gringos*, pour visiter quelques anciennes tombes incas ou préincas, dans l'espoir d'y trouver quelque chose qui en valût la peine. Nous avions emporté notre fricot avec nous et, naturellement, quelques bouteilles de *pisco* et

Indiennes du Xingu.



Brian Fawcett à l'intérieur d'une hutte kalapalo, dans le Matto Grosso. Arc et flèches sont à portée de la main, près du hamac où la femme du chef est couchée, entourée de sa progéniture insouciante de la présence du blanc.

La cité des Césars, pavée d'argent, couverte d'or.

L'Empire inca s'étendait *grosso modo* de Quito à Valparaiso et assez loin dans l'est pour englober les contreforts des Andes. On trouve des vestiges incas dans les forêts de la Huallaga et du haut Marañon et il existe, à Samaipata, en Bolivie, un avant-poste qui porte de nombreux témoignages d'habileté architecturale et dont j'ai parlé plus haut (1). La tradition veut que

de bière ; nous avions aussi emmené un *peón* — un *cholo* — pour nous aider à fouiller.

« Nous déjeunâmes en arrivant à la nécropole et nous nous mîmes ensuite à ouvrir quelques tombes qui paraissaient intactes. Nous travaillions dur et faisions la pause de temps à autre pour boire un coup. Personnellement, je ne buvais pas, mais les autres ne s'en privaient guère, en particulier un type qui avait absorbé trop de *pisco* et commençait à s'agiter. Lorsque nous nous arrêtâmes, nous n'avions trouvé, en tout et pour tout, qu'une jarre d'environ un litre contenant du liquide.

« — Je parie que c'est de la *chicha !* s'écria l'agité. Goûtons-la pour voir ce que buvaient les Incas !

« — Si nous le faisons, nous avons des chances de nous empoisonner, remarqua quelqu'un d'autre.

« — Alors, je vais vous dire : on va l'essayer sur le *peón*.

« Ils enlevèrent la cire et le bouchon de la jarre, en reniflèrent le contenu et appelèrent le *peón*.

« — Bois un coup de cette *chicha*, lui ordonna le poivrot.

« Le *peón* prit la jarre, hésita, puis, avec une expression de crainte répandue sur son visage, il la mit dans les mains de l'ivrogne et recula :

« — Non, non, *Señor*, murmura-t-il. Ce n'est pas de la *chicha !*

« Il fit demi-tour et s'éloigna.

« Le poivrot posa la jarre sur une roche plate et se mit à sa poursuite.

« — Allons-y, les gars ! s'écria-t-il. Rattrapons-le !

« Ils se saisirent du malheureux, le ramenèrent et lui ordonnèrent de boire le contenu de la jarre. Le *peón* se débattait furieusement, roulant des yeux comme des boules de loto. Il y eut une petite bousculade et la jarre fut renversée et brisée, son contenu formant une flaque sur la roche. Puis, le *peón* se libéra et prit ses jambes à son cou.

« Tous riaient. Ils avaient fait une bonne blague. Mais, l'exercice les ayant assoiffés, ils allèrent chercher les sacs où se trouvaient les bouteilles de bière.

« Dix minutes plus tard environ, je me penchai sur la roche et jetai par hasard les yeux à l'endroit où avait été répandu le liquide. Ce n'était plus du liquide ; toute la surface qu'il avait couverte, et la roche elle-même qui était dessous, étaient devenues aussi molles que du ciment ! On eût dit que la pierre avait fondu comme de la cire exposée à la chaleur. » *(Note de Brian Fawcett).*

(1) Voir chapitre IV, page 75.

l'Inca Yupanqui ait levée une armée pour descendre la rivière Amarumayo, qui s'appela plus tard le Paucartambo, puis la Madre de Dios, afin d'attaquer l'« empereur des Musus » ; mais il ne put atteindre son objectif. Au point extrême où il était parvenu, il érigea, pour commémorer son expédition, deux forts construits en pierre qu'il reste encore aux explorateurs à découvrir. Il dut se retirer avec ses troupes en passant par Santa Cruz et Cochabamba, utilisant ou construisant, comme base, la forteresse de Samaipata. L'histoire est vraisemblable. En battant en retraite, il suivit la ligne de partage des eaux, d'accès facile, entre les systèmes de rivières amazonien et paraguayen. Les pertes, au cours de cette invasion, furent sans doute assez lourdes pour décourager toute entreprise nouvelle dans cette direction ; mais le récit de l'expédition et l'attrait de son objectif ont dû inspirer à Pizarre l'idée de charger son frère de la tenter. Les traditions conservées par les Caraïbes, qui les avaient héritées des Tupis, conduisirent vers l'Orénoque de nombreux explorateurs, dont Sir Walter Raleigh, à la recherche de l'Eldorado ; l'Espagne, comme le Portugal, y envoyèrent nombre d'expéditions publiques ou privées.

Il existe au Chili une tradition touchant la *Ciudad de los Cesares*, la ville des Césars, qui ressemble beaucoup à celle d'*El Grán Paititi*. Selon cette histoire, cependant, la ville, habitée par une population cultivée, se trouverait dans une vallée cachée des hautes cordillères. Lorsqu'on m'en parlait dans le Chili du Nord, la vallée secrète était située au sud, en direction de l'Aconcagua ; quand j'en entendais parler dans le Sud, on disait que la vallée se trouvait quelque part au nord. La ville est pavée d'argent et couverte de toits d'or. Les habitants y vivent dans un isolement bienheureux, sous la bienveillante férule d'un monarque éclairé ; l'endroit bénéficie d'une propriété magique qui ne la rend visible qu'à quelques chercheurs privilégiés, mais la dérobe aux regards de tous les aventuriers indésirables. On dit que bien des gens, même dans les temps modernes, sont partis à la recherche de la *Ciudad de los Césares* et qu'on n'a jamais plus entendu parler d'eux.

« *Ce lieu existe réellement...* »

A mon avis, ce lieu existe réellement. La tradition en est ancienne et il me semble raisonnable de supposer qu'aux époques antérieures à la conquête, la réputation de la ville en or de Cuzco, la ville sacrée des Incas, peut avoir été transmise au sud par les *chasquis*, ou coureurs indigènes, sans que le récit eût rien perdu. A l'intérieur de l'Empire inca, seuls les voyages officiels étaient autorisés ; les serfs indiens ne se déplaçaient pas plus d'un endroit à l'autre que ne le faisaient ceux de l'Angleterre féodale. Les histoires contées le soir, auprès du feu, par les *chasquis* se seraient transformées en récits impressionnants pour devenir à leur tour partie intégrante de leur folklore, et c'est ainsi qu'aurait été échafaudée la tradition de la merveilleuse *Ciudad de los Césares*. Même les esprits les plus prompts à exagérer, ceux dont l'imagination était développée à l'excès, auraient eu peine à grossir les merveilles de l'antique Cuzco où l'Inca, suprême dictateur spirituel et temporel, maintenait une discipline civique d'une sévérité quasi sauvage, mais dont les résultats étaient d'un profit incontestable pour la population.

Une autre circonstance, qui vient ajouter à la confusion ethnologique générale, est que de grandes tribus, obligées d'émigrer à l'ouest, comme cela se passa souvent, étaient incapables de se maintenir en nombre avec la pauvre nourriture qu'elles trouvaient dans les forêts ou qu'elles rapportaient de raids entrepris contre de plus petites communautés. Les tribus se fractionnèrent, se séparèrent et partirent dans des directions différentes.

Les plus évoluées de ces tribus conservaient les signes d'une civilisation supérieure ; leurs membres n'étaient pas plus des sauvages qu'ils ne le sont de nos jours. Ils possédaient un gouvernement organisé et adoraient un dieu. Les Tupis adoraient Tupan, dieu du tonnerre, tandis que les Tapuyas et les Caraïbes vénéraient le Soleil et le Serpent ; j'ai parlé de l'harmonieuse aubade au Soleil admirablement chantée par les hommes des Maxubis. Ceux qui appartenaient à des tribus de niveau élevé édifiaient, autour des places, des maisons bien construites dont

le système sanitaire ne fait pas seulement honte, de nos jours, à n'importe quel village civilisé de l'intérieur, mais encore était de beaucoup en avance sur ce qui existait d'une façon générale en Angleterre, voici un siècle (1). Ils étaient monogames et célébraient les mariages par des cérémonies. Seuls les chefs avaient droit à plus d'une femme. Le mariage constituait la base de la vie familiale et les enfants étaient soigneusement élevés et instruits en vue d'exercer les métiers de la tribu. Les enfants témoignaient à leurs parents le plus grand respect, vénéraient leurs ancêtres qu'ils appelaient *tamoin* et tiraient orgueil d'une naissance noble. Homme se disait *apgaúá* et femme *cunha*. La polyandrie était inconnue et la moralité soumise à un code rigide, renforcé par la peine de mort. Les maladies étaient rares.

Les tribus moins évoluées vivaient dans des *aiupas*, abris séparés de construction grossière et disposés au hasard. Les tribus « civilisées » les tenaient pour des « sauvages ». Elles possédaient toutefois, en commun avec toutes les tribus tapuyas, la faculté d'apprendre et de s'adapter rapidement à la civilisation des Portugais. Les tribus d'un niveau élevé ou inférieur avaient des chefs de village qui relevaient d'un chef suprême. Elles avaient aussi une noblesse dont les membres étaient exclusivement des guerriers et ne se seraient pas abaissés à exercer des travaux manuels.

Selon notre histoire conventionnelle, le Brésil avait été découvert en 1500 par le navigateur portugais Pedro Alvares Cabral et visité plus tard, au cours de la même année, par Vasco de

(1) Macchupicchu, la station de montagne inca, construite au sommet d'un pic rocheux, au-dessus de la rivière Urubamba, qui coule au nord de Cuzco, possédait l'eau courante dans chaque maison. L'eau d'une fontaine, se trouvant au niveau le plus élevé, était amenée par une conduite à la maison de l'Inca et, de là, aux maisons situées au niveau immédiatement inférieur. L'eau descendait alors jusqu'au niveau le plus bas, après quoi elle se déversait par-dessus le rocher et tombait dans la rivière six cents mètres plus bas. Comme cette eau courante devait entraîner celle des égouts, l'Inca aurait été le seul à l'utiliser pure. Les autres, par ordre décroissant d'importance, la recevaient de plus en plus polluée, jusqu'au petit peuple, installé au niveau le plus bas, chez qui elle arrivait complètement corrompue. Je peux me tromper et peut-être les égouts étaient-ils installés différemment ; cette eau aurait alors été utilisée pour la boisson et les bains *(Note de Brian Fawcett)*.

Gama. D'autres expéditions y furent envoyées en 1501 et 1502, mais c'est seulement en 1526 qu'une flotte se mit en route pour confirmer la découverte et y fonder une colonie à laquelle notre vieil ami Diego Alvarez, dont les aventures ouvrent le premier chapitre de cet ouvrage, apporta une aide importante. Le nom de sa femme indienne Paraguassu, qui y collabora aussi, fut donné plus tard à la plus grande des rivières débouchant dans la baie de São Salvador.

Dès les premiers jours de la colonie, l'esclavage fut imposé aux Indiens ; les Portugais lançaient, chez les tribus les plus proches, des raids au cours desquels ils rassemblaient des esclaves avec la plus grande brutalité. Dès qu'ils étaient capturés, les malheureux Indiens étaient convertis au christianisme par les Jésuites et ceux-ci les contraignaient au travail en exploitant leurs superstitions.

Il est intéressant de noter que les Aymorés ou Botocudos, qui tenaient la côte d'Ilheos à Vitoria, dans l'Espirito Santo, étaient les pires ennemis des colonisateurs et qu'aujourd'hui encore ils gardent leur indépendance dans les montagnes et les forêts situées entre cet Etat et celui de Minas Gerais.

La guerre, l'esclavage, la maladie.

L'ère des *bandeiras* ou « drapeaux » dura de 1561 à 1700 ; leur principale fonction consistait à capturer des Indiens pour les marchés d'esclaves.

Pendant plusieurs années, les aborigènes, privés de leurs terres, soumis à un traitement impitoyable, attaquèrent férocement les colonisateurs. Les mesures défensives se transformèrent, chez ces derniers, en de terribles représailles ayant pour but d'exterminer leurs ennemis ; alors, les Indiens furent massacrés en masse.

Il est exact qu'un gouverneur de Bahia, désespérant de venir à bout, par la force des armes, de l'hostilité des Indiens, leur envoya des indigènes atteints de variole. Il réussit, par ce moyen, à les détruire non par centaines, mais par milliers, par

centaines de milliers : terrible exemple de guerre bactériologique du passé !

Il est vraisemblable que ces guerres entre tribus, qui faisaient rage depuis celle qui opposa Tupis et Caraïbes, ont tué autant d'indigènes que les balles européennes, mais le plus impitoyable agent de destruction fut et est toujours la maladie contagieuse.

Vers 1693, les razzias d'esclaves des *bandeiras* cédèrent presque entièrement la place à des recherches de minerai. Puis, juste à l'époque où ralentissaient les recherches d'or et de diamants, vint la ruée vers le caoutchouc. Beaucoup de tribus employaient depuis longtemps le caoutchouc dans leurs ornements et l'usage en fut adopté au Brésil de la même façon que la Bolivie et le Pérou firent leur celui de la coca et que l'Amérique du Nord s'adonna au tabac. L'apparition du ramasseur de caoutchouc, celles du chasseur d'écorce de quinine et du chercheur d'ipécacuana (ou *poalha*) troublèrent le secret des forêts et des rivières jusque-là inviolées et encouragèrent à ouvrir une nouvelle ère d'explorations. Tout cela rendit l'existence difficile aux Indiens. Ils mouraient par milliers d'épidémies de rhume et de grippe ; aujourd'hui encore, lorsque, poussés par leur instinct commercial, les peuplades de la forêt se rassemblent trop étroitement, il suffit d'éternuer pour que la foule se disperse.

Les Amazones.

L'extinction progressive de l'Indien qui se confine, en tant qu'élément indépendant, dans des refuges de plus en plus limités, s'est prolongée jusqu'à nos jours, posant incidemment un problème de main-d'œuvre aux régions nouvellement ouvertes à l'exploitation. Dans les zones les plus accessibles, s'il n'a pas entièrement disparu, il a été poussé à la ruine par les missions, perdant son indépendance et cultivant un goût prononcé pour la *chacta* ou alcool de canne à sucre (1).

(1) C'était encore exact en 1923, lorsque ces lignes furent écrites, mais les choses ont, depuis, complètement changé dans les régions dont il s'agit. La politique éclairée qui est pratiquée de nos jours cherche à

La plus importante des premières expéditions péruviennes dans les forêts fut celle que dirigea Gonzales Pizarre (1) en 1541. Hernandes Pizarre (2) avait été ébloui par les récits d'Atahualpa sur l'empire de Paititi, où se trouvaient les palais et les richesses de Manoa, les forêts qui étincelaient d'or et que parfumait la vanille. Orellana, le premier qui eût traversé le continent, avait laissé Pizarre se procurer des vivres et avait longé la rivière en aval avec une assez forte troupe. Il atteignit Omagua, où une avant-garde avait rencontré de nombreux Indiens bien vêtus, dans des pirogues ; tout d'abord accueillants, ceux-ci devinrent hostiles et s'éclipsèrent les uns après les autres. La cruauté dont on faisait preuve à l'égard des Indiens poussa la population indigène à se cacher et provoqua d'inutiles épreuves. Medina écrit qu'avant d'atteindre le Solimões, ou bras principal du fleuve Amazone, Orellana essaya d'aller retrouver Pizarre, mais en fut empêché par une grave disette et la difficulté de remonter la rivière, où le courant était très fort. A la seule idée de revenir sur leurs pas, ses soixante-dix hommes se mutinèrent et il fut obligé de continuer. Le Père Carbajal nous a conservé le récit de leur voyage. A Aparia, des femmes les aidèrent à construire le bateau, mais devinrent plus tard hostiles, sans doute à cause de la brutalité avec laquelle les traitait la racaille européenne. Un Indien sympathisant, à qui on en demandait la raison, répondit que ces femmes étaient les Amazones qui vivaient à sept jours de marche dans la forêt.

Elles n'étaient pas mariées, expliqua l'Indien aux Espagnols, ajoutant qu'elles étaient souvent venues dans son pays. Il connaissait de nom soixante-dix de leurs villages et il y en avait encore beaucoup d'autres. Elles avaient des maisons de pierre

attirer l'Indien par l'amitié et l'aide qu'on lui apporte. Il faudra sans doute des générations pour éliminer son animosité innée et sa méfiance, mais on admet dans un esprit de tolérance qu'il en soit ainsi *(Note de Brian Fawcett)*.

(1) 1502-1548.

(2) 1505-1536. Gonzales et Hernandes sont les frères de François (1475-1541) et moururent comme lui de mort violente.

et les villages étaient reliés entre eux par de bonnes routes qui, sur certains points, étaient fermées et gardées afin que nul n'y pût pénétrer sans verser un droit de péage. Parfois, les Amazones se mêlaient aux hommes ; c'était lorsqu'elles procédaient à de vastes rassemblements pour attaquer un chef important, vivant dans les alentours, dont elles capturaient les hommes qu'elles emmenaient dans leurs villages à elles ; au bout d'un certain temps, ils étaient autorisés à partir sains et saufs. Quand les femmes donnaient le jour à des enfants de sexe masculin, les nouveaux-nés étaient mis à mort, mais, quand c'étaient des filles, celles-ci étaient élevées avec soin et on leur enseignait l'art de faire la guerre. La reine s'appelait Coñori ; le pays regorgeait d'or et d'argent et toutes les femmes d'un rang élevé se servaient de vaisselle faite de ces métaux ; celles qui étaient d'un rang inférieur utilisaient le bois, sauf pour les marmites qui étaient en argile.

L'histoire n'est pas à écarter purement et simplement. Il est peu probable que l'Indien Paranatinga qui la raconta l'avait imaginée. Selon le Père Jésuite Gili, les *Amazonas* étaient aussi connues sous le nom d'*Aikeambenanas* ou « Femmes vivant seules ». Des femmes du même genre, également appelées Amazones, étaient connues en Grèce, ce qui est assez curieux, comme « Femmes sans poitrine », et, en Abyssinie, vécut, à une certaine époque, une tribu semblable qui observait la même coutume de se couper un sein. Ce qui est certain c'est que, d'une façon générale, on ignore dans quelle partie de l'Amérique du Sud vivaient les *Amazonas* et, jusqu'ici, aucun explorateur n'a encore pénétré dans leur région.

Je ne mets pas un instant en doute l'existence des anciennes villes. Comment le pourrais-je ? J'ai vu moi-même une partie de l'une d'elles ; c'est d'ailleurs pour cela que je me suis senti irrésistiblement poussé à y retourner. Ces vestiges semblaient être ceux d'un poste avancé d'une des grandes villes qui, j'en suis convaincu, sera découverte en même temps que d'autres si l'on procède à des recherches bien organisées.

Un voile est descendu entre le monde extérieur et les secrets de l'Amérique du Sud, et l'explorateur qui cherche à le soulever

doit être prêt à affronter des tourments et des dangers qui mettront son endurance à la plus rude épreuve. Il y a gros à parier qu'il n'y parviendra pas ; mais, s'il y arrivait, s'il était assez heureux pour triompher des sauvages et en revenir vivant, il ferait faire d'immenses progrès à nos connaissances historiques.

Chapitre XI

LE CONTINENT FABULEUX

A l'extrême nord du Brésil, surtout dans le Parahyba et le Sergipe, les *bandeiras* ne se composaient pas seulement de troupes appartenant aux garnisons des forts, mais aussi de missionnaires désireux de pacifier les Indiens et de les convaincre de s'opposer aux bandes de pillards français, hollandais et anglais nouvellement intéressés par un continent qu'ils avaient ignoré jusqu'à ce qu'il fût trop tard. Les villages indiens devenaient souvent des centres de mission, mais, là où ils s'établissaient, les missionnaires ne laissaient les Indiens bénéficier ni du minerai, ni d'aucune autre source de profit.

C'est seulement dans le dernier quart du XVI^e^ siècle que les missionnaires pénètrèrent dans les forêts orientales du Pérou en descendant la rivière Ucayali et en entrant dans le Caupolicán, dont une partie appartient maintenant à la Bolivie.

Enflammé par le récit qu'un esclave indien lui avait fait des

richesses du royaume d'Ambaya, Hernandes Pizarre confia, en 1535, à Pedro de Candia la première des expéditions en forêt. La suivante fut celle de Pedro Auzures qui, en 1539, entra par Camata avec une nombreuse cavalerie, se heurta aux Maquires dans les plaines des Mojos et perdit la plus grande partie de ses gens avant de finir par battre en retraite sur l'*altiplano* en passant par Cochabamba.

Ces efforts furent suivis d'innombrables tentatives pour trouver le royaume des Musus et, sous ses appellations variées d'Ambaya, Paititi, Emín ou Candiré, ses fameuses richesses continuèrent à tenir en éveil la cupidité des Espagnols. Bien que ces aventures eussent échoué, puisque la conquête des richesses fabuleuses était demeurée illusoire, et qu'elles se fussent achevées en désastres, elles eurent tout de même pour résultat des installations de missions et un accroîssement des connaissances géographiques qu'on possédait sur l'intérieur du Pérou. En 1654, le Frère Thomás Chavez raviva l'enthousiasme déclinant en racontant qu'il avait été emmené de Mojos dans un hamac porté par des Indiens pendant une marche de trente jours, suivie d'un trajet en pirogue de douze jours, puis de vingt et un jours de voyage à travers les terres pour arriver à Paititi, où la réputation de ses connaissances médicales était parvenue jusqu'à l'empereur des Musus. Il affirmait que la population y était plus dense et l'or plus abondant qu'au Pérou et dans toutes les Indes !

L'argent meilleur marché que le fer.

Quel que soit le romanesque dont ces récits sont colorés, il n'en reste pas moins que la légendaire existence des débris hautement civilisés d'un ancien peuple persista parmi les indigènes du continent.

L'exploration de la rivière Madeira par les Portugais commença en 1716 et celle du Guaporé en 1760.

Tandis que des aventuriers recherchaient l'insaisissable Eldorado, des colons du Pérou, à l'esprit plus positif, profitaient de l'abondante main-d'œuvre fournie par les esclaves

pour exploiter les riches gisements de Carabaya et de l'*altiplano* et les nombreuses mines qui fournissaient aux Incas la masse de leurs trésors. Il y avait une telle quantité de métal que les Indiens eux-mêmes possédaient des ustensiles de cuisine en argent et qu'on le trouvait meilleur marché que le fer pour ferrer les chevaux (1).

Les mines d'or qui se trouvaient au-delà des cordillères étaient si riches qu'on se contentait de les exploiter par les procédés les plus primitifs. On ignorait l'or fin. En 1780-1781, lors du soulèvement indien ayant à sa tête José Gabriel Condorcanqui — Tupac Amaru — tous les Espagnols et les employés des régions situées à l'est des Andes furent massacrés, les pistes détruites et toute trace de mine effacée.

Au pouvoir de leurs conquérants, les Indiens virent leur sort empirer encore ! Le système des *repartimientos* fit d'eux des escalves qu'on vendait en même temps que les terres qu'ils habitaient. Le système du péonage était un peu moins dur ; cependant, même lorsqu'ils étaient nominalement libres, ils changeaient toujours de maître en même temps que la terre passait en d'autres mains. Mais les Aymaras de Bolivie ne sont pas faits de la même pâte que les dociles Quichuas ; ils sont plus indépendants et leur démarche même a un air brutal. Il n'est pas prudent de pénétrer sans leur consentement dans un village aymara à l'est du lac Titicaca.

Le problème des races en Amérique latine.

Avec la suppression des Jésuites en 1760, la situation de l'Indien du Brésil devint celle d'un animal et on le pourchassa

(1) Mais pas aussi bon ! Au cours de la Deuxième Guerre mondiale, j'eus l'occasion, alors que j'étais ingénieur à la traction, au Pérou, de rechercher du métal pour coussinets en remplacement de l'étain devenu rare, tous les approvisionnements ayant été envoyés aux Etats-Unis. On fit des essais avec de l'argent, non à titre de métal de remplacement, mais pour voir ce qu'on pourrait en tirer industriellement ; on aboutit à la conclusion que, s'il fait bonne figure lorsqu'on l'utilise pour la fabrication de plats et d'assiettes, ou même sous la forme, populaire dans le pays, de pots de chambre, il n'est bon à rien dans le domaine de la mécanique ferroviaire. C'était dommage, car il y en avait beaucoup *(Note de Brian Fawcett)*.

pour la valeur de son travail (1). L'importation de très nombreux esclaves nègres et la formation d'une armée croissante d'Indiens donnèrent naissance à une profusion extraordinaire de métis. Portugais et Espagnols du sang le plus pur se mêlaient librement aux deux races, et le nègre, à son tour, se croisait avec toutes les tribus d'indigènes civilisés. L'abolition de l'esclavage et l'élévation des métis au niveau de la population libre posèrent un problème social très difficile à résoudre.

Il n'y a de commun entre les Brésiliens que leur farouche patriotisme. Le nègre n'est pas considéré par le blanc comme un égal et, bien que la liberté règne et qu'il existe une certaine « camaraderie » (2) parmi les diverses classes, on retrouve, entre celles-ci, dès que l'on creuse un peu, les mêmes distinctions qu'en n'importe quelle autre partie du monde. Le sang indien est toléré, voire considéré, en certains cas, comme un motif de fierté, comme cela se produit aux Etats-Unis. Le résultat est curieux et intéressant. Toute négresse est tellement consciente de l'obstacle que présente sa couleur qu'elle n'épargne pas sa peine pour la dissimuler et, lorsqu'elle le peut, elle s'unit à un homme de teint plus clair. A cause de cela et en raison du choix auquel peuvent prétendre les classes aisées, les nègres se marient hors de leur race, tout en conservant leur précieuse immunité contre les maladies tropicales.

Bien qu'il y ait aussi des milliers et des milliers de nègres en Bolivie et au Pérou, ils n'y constituent qu'un élément négligeable de la population. Les métis de ces républiques sont, pour la plus grande partie, des croisements d'Européens et d'Indiens, bien qu'il soit difficile de savoir exactement où s'arrête le sang noir. Ces métis sont capables d'excès pires encore que ceux des purs Indiens, lorsqu'ils sont sous l'influence affolante de l'alcool de canne à sucre appelé *chacta* au Pérou, *cachaza* en Bolivie et *pinga* au Brésil.

(1) Il y a évidemment contradiction entre ce passage et celui du chapitre précédent où Fawcett parle « des Jésuites exploitant le travail et la superstition des Indiens » *(Note des Edit.)*.

(2) En français dans le texte.

« *On me discréditera comme visionnaire...* »

J'espère que ces chapitres ont bien fait comprendre le but et les raisons de mes recherches. Les échecs, les déceptions m'ont abreuvé d'amertume et, cependant, j'ai toujours progressé. Si j'avais encore eu Costin et Manley comme compagnons, peut-être au lieu de rédiger un manuscrit incomplet, serais-je en train de conter au monde entier l'histoire de la plus prodigieuse découverte des temps modernes.

J'ai ressenti aussi le découragement. Après l'expédition du Gongugy, j'ai douté pendant quelque temps de l'existence des anciennes villes ; mais alors sont apparus des vestiges justifiant une partie au moins des récits. Il reste toujours la possibilité que le point « Z », mon objectif majeur, avec ce qui y reste d'habitants, se révèle n'être rien d'autre que la ville de la forêt découverte par la *bandeira* de 1753. Elle n'est ni sur la rivière Xingu, ni dans le Matto Grosso. Si jamais nous y arrivons, nous y demeurerons sans doute très longtemps ; un voyage rapide signifierait que nous aurions échoué.

Nous partirons du camp du Cheval Mort, par 11° 43' sud et 54° 35' ouest, là où mourut mon cheval en 1921 ; de là, nous nous dirigerons *grosso modo* au nord-est vers le Xingu, visitant, en cours de route, une ancienne tour de pierre qui est la terreur des Indiens des alentours, car, la nuit, on y aperçoit de la lumière par la porte et les fenêtres. Au-delà du Xingu, nous gagnerons la forêt en un point situé à mi-route entre cette rivière et l'Araguaya et suivrons alors la ligne de partage des eaux en direction du nord jusqu'à 9 ou 10° de latitude sud. Ensuite, nous nous dirigerons sur Santa Maria do Araguaya et, de là, traverserons par une piste qui conduit au rio Tocantins à Porto Nacional ou « Pedro Afonso ». La route que nous suivrons sera située entre 10° 30' et 11° de latitude jusqu'aux terres élevées qui se trouvent entre les Etats de Goyaz et de Bahia, région complètement inconnue, qu'on dit infestée de sauvages, où je compte rencontrer quelque trace des villes désertées. Là, les montagnes sont très hautes. Nous les longerons entre Bahia et Piauhy jusqu'au rio São Francisco que nous

devrons atteindre quelque part près de Chique-Chique et, si nous sommes en état de le faire, nous visiterons la vieille ville abandonnée (celle de 1753) qui gît approximativement par 11° 30' sud et 42° 30' ouest ; ayant ainsi terminé nos recherches, nous rejoindrons un point d'où le chemin de fer nous emmènera à la ville de Bahia (1).

J'ai eu un entretien avec un Français qui s'est occupé pendant plusieurs années de rechercher les légendaires mines d'argent, indirectement rattachées à la ville abandonnée ; c'est, en effet, en cherchant les mines perdues de Muribeca que les *bandeirantes* de 1753 la découvrirent. Ce Français prétend avoir battu toute la région que je me propose de visiter et assure que, partout où il y a de l'eau, elle est peuplée de colons civilisés, qu'il n'y existe pas de véritable forêt et qu'il est impossible qu'il s'y élève des ruines ! Il affirme qu'il a découvert une formation particulière de grès rongé par l'érosion qui, de loin, ressemble beaucoup à de vieilles ruines et que c'est cela que les *bandeirantes* de 1753 ont effectivement vu, inventant le reste de leur histoire comme c'était assez la coutume à cette époque. Lorsque je lui parlai des inscriptions relevées — il n'avait jamais entendu parler du document laissé par « Raposo » — il ne sut que répondre ; en tout cas, divers points essentiels ne cadraient pas avec ses arguments. Les inscriptions sur les ruines et les « rats sauteurs » (gerboises) ne sont sûrement pas une pure invention.

(1) C'est la route où mon père s'engagea en 1925. Ceux qui connaissent le mieux le Brésil assurent qu'elle est impossible à suivre ; mon père n'étant jamais revenu, il est possible qu'ils aient raison. La zone où il pensait que se trouvait le point « Z » a été régulièrement survolée, ces dernières années, par des avions de lignes locales ; on n'y signale rien qui rappelle une ancienne ville. De plus, cette partie du pays n'est pas inconnue et j'ai peine à croire qu'elle était encore inexplorée à l'époque où il écrivait. Il est vrai qu'on a trouvé dans les parages — à la lisière des Etats de Goyaz et de Bahia — des vestiges d'un âge incalculable, mais de ville, aucune trace.

Cependant, pendant un siècle, on en a connu une dans l'Etat de Piauchy ; on l'appelait *Sete Citades* à cause de ses citadelles.

J'ai personnellement fait des recherches aux coordonnées qu'il donne de la ville de 1753 et puis affirmer en toute autorité qu'elle ne s'y trouve pas *(Note de Brian Fawcett)*.

A franchement parler, je n'ai pas grande confiance dans ce Français. Avoir battu *toute* une région comme celle-là est difficilement possible. Il s'y trouve des zones de sable entièrement desséchées et des falaises en barrent les accès ; il est possible qu'une seule vallée y demeure cachée pendant des siècles, car l'exploration n'en a jamais été effectuée méthodiquement, bien que l'attrait des diamants en cette région ait, dans le passé, révélé les endroits sûrs et accessibles. A mon avis, il existe une zone intérieure entourée d'une ceinture privée d'eau qui a découragé les expéditions. Le Français avait une haleine sentant l'alcool et j'estime qu'on ne peut pas faire entièrement confiance à un buveur. J'appris, d'autre part, qu'il ne s'était jamais absenté pendant plus de deux ou trois semaines à la fois, ce qui est beaucoup trop court pour se livrer à des recherches prolongées (1).

L'ancien consul de Grande-Bretagne à Rio, le colonel O'Sullivan Beare, gentilhomme dont il ne me serait pas venu à l'idée de mettre la parole en doute, me donna, de façon aussi approximative que le permettaient les cartes lamentablement inexactes de la région, l'emplacement de la ville en ruine où le conduisit un *caboclo* en 1913. Il ne traversa pas le rio São Francisco ; sa ville était située beaucoup plus à l'est, à douze jours de route de Bahia. Pendant des siècles, le São Francisco a été mêlé aux légendes d'Indiens blancs et il est possible que les deux blancs vêtus que vit l'avant-garde de « Raposo » se fussent trouvés quelque part entre l'embouchure du rio Grande et Chique-Chique. Depuis lors, la civilisation, en gagnant du terrain, a dû les maintenir dans leur vallée, au-delà de la région sèche.

Il ne manque pas de choses curieuses à découvrir entre le Xingu et l'Araguaya, mais je doute parfois de pouvoir tenir le coup au cours de ce voyage. Je deviens trop vieux pour porter au moins quarante livres sur mon dos pendant des mois d'affi-

(1) Quoi qu'il en soit, étant donné ce que j'ai vu moi-même, je crois que le Français était dans le vrai. J'ai beaucoup entendu parler, à Bahia, de ses voyages et il est avéré qu'il pénétra dans des régions inconnues de cet Etat *(Note de Brian Fawcett)*.

lée (1) et une expédition plus importante coûte beaucoup d'argent et court de plus grands risques ; en outre, tous les participants *doivent* être des individus choisis et il ne doit guère y avoir plus d'un homme sur mille qui soit capable d'entreprendre cela.

Si j'échoue dans mon expédition, mon travail en Amérique du Sud s'achèvera en fiasco, car je ne pourrai jamais faire plus. On ne manquera pas de me discréditer en me traitant de visionnaire et on me stigmatisera comme un homme qui ne pense qu'à s'enrichir. Qui comprendra jamais que je n'en veux retirer ni gloire ni argent pour moi, que je le fais dans l'espoir que le bénéfice qu'en retirera finalement l'humanité justifiera ces années de recherches ? Les dernières ont été les plus misérables et les plus décourageantes que j'aie vécues, pleines d'angoisse, d'incertitude, de gêne financière, de menées sournoises et de perfidies. J'y ai sacrifié ma femme et mes enfants et ils ont été privés de bien des avantages dont ils auraient profité si j'avais vécu une existence normale. Des vingt-quatre ans de notre vie conjugale, ma femme et moi n'en avons passé que dix ensemble. A part les quatre années de la Grande Guerre, j'en ai vécu dix dans les forêts et, cependant, jamais ma femme ne s'en plaignit. Bien au contraire, son aide avisée et ses continuels encouragements ont été pour beaucoup dans les succès que j'ai remportés jusqu'ici et, si je finis par réussir, mon triomphe lui sera dû pour une grande part.

(1) Il avait cinquante-sept ans lorsqu'il écrivait cela en 1924 *(Note de Brian Fawcett).*

ÉPILOGUE

par

BRIAN FAWCETT

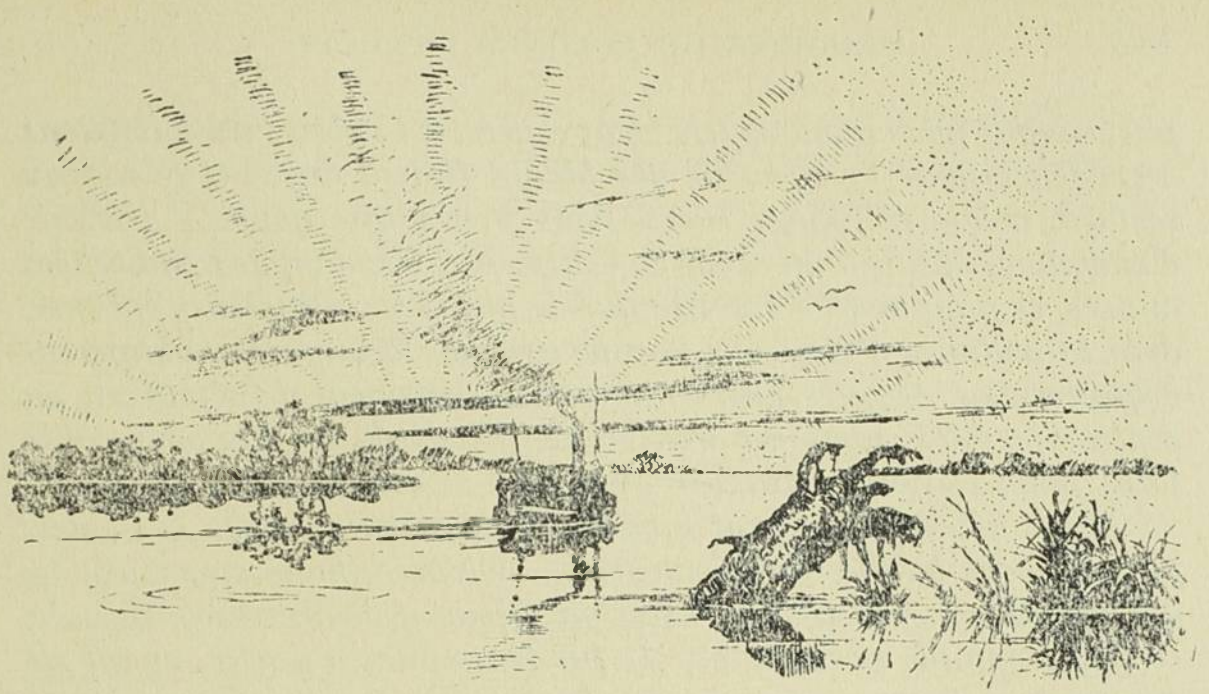
Ai-je donné mon nom à une seule rivière ? Ai-je réclamé un seul arpent ?

Ai-je gardé une seule pépite (sauf quelques échantillons) ? Non, pas moi !

Car le prix de mes peines m'a été payé dix fois par mon Créateur,

Mais vous ne le comprendriez pas. Allez-donc et prenez possession.

RUDYARD KIPLING.



I

LE VOILE SE SOULÈVE

Il semblait, en 1924, que l'argent nécessaire à la dernière expédition ne dût jamais arriver. Les déceptions se suivaient alors qu'à peine hors de portée de la main, rayonnait toujours l'image du grand objectif : les villes anciennes du Brésil. Les fonds étaient bas, si bas que la question se posait de savoir comment tiendrait la famille, même en menant une existence modeste ; il fallait néanmoins demeurer prêts à toute éventualité et être en mesure de partir sur-le-champ.

Depuis notre retour en Angleterre, à la fin de 1921, mon père était dévoré de l'impatience croissante de partir pour son dernier voyage. De taciturne, il était devenu presque hargneux, bien qu'il y eût aussi des moments où il secouait son humeur sombre ; nous autres, enfants, retrouvions alors notre joyeux compagnon.

Nous — ma mère, mon frère, ma plus jeune sœur et moi — qui, partis en 1920 pour la Jamaïque, pensions ne jamais revoir l'Angleterre, y étions de retour moins de deux ans plus tard. Les déceptions hâtèrent notre départ de la Jamaïque. L'île ne ressemblait

pas, comme nous l'avions tellement espéré, à Ceylan ; les conditions d'existence pour la minorité des blancs étaient dures et le niveau scolaire médiocre. Aussi fûmes-nous pris d'une nouvelle frénésie d'emballage suivie d'un exode en Californie. Pendant de nombreuses années, ce pays avait été la Mecque de nos rêves. Plusieurs raisons, dont la moindre n'était pas le coût élevé de la vie, nous obligèrent à quitter Los Angeles après une année seulement de séjour et, en septembre 1921, nous débarquions à Plymouth où, un mois plus tard, nous venions accueillir mon père à son arrivée du Brésil.

Nous louâmes pendant quelque temps une maison à Exeter, puis allâmes habiter une demeure — délabrée, mais spacieuse — à Stoke Canon, du côté de Tiverton. Nous y demeurâmes jusqu'à ce que la famille se disloquât. Je fus le premier à partir, ayant été engagé par une compagnie de chemins de fer du Pérou. Puis partirent mon père et mon frère. Les projets ayant soudain abouti, ils se mirent en route via *New York. Ma mère et ma sœur vécurent à Madère quelques années avant d'aller résider sur la Côte d'Azur, puis en Suisse.*

C'est au cours de notre séjour à Stoke Canon que ce livre fut écrit et j'ai souvent entendu mon père raconter des anecdotes et émettre des idées qui y sont mentionnées. Je compris trop tard que, si j'avais alors manifesté un intérêt plus vif envers ses travaux, il m'aurait initié à beaucoup d'autres choses pour la connaissance desquelles je donnerais tout aujourd'hui. C'est généralement ainsi que les choses se passent. A cette époque, mon enthousiasme était concentré sur la construction des locomotives, à l'exclusion de tout le reste.

Mon père se levait le matin à une heure impossible afin de préparer mon petit déjeuner, avant mon départ à bicyclette pour les ateliers de construction d'Exeter où je faisais mon apprentissage, sale mais intéressant, en qualité d'aide-mouleur dans une fonderie. Il savait préparer un aussi bon petit déjeuner que quiconque et c'est seulement des années plus tard, lorsque je me remémorais les circonstances de cette époque, que sa silencieuse résignation à accepter cette tâche prit à mes yeux tout son sens. Il le faisait pour assurer plus de repos à ma mère et parce qu'il n'admettait pas que je le fisse moi-même.

Quoique le temps passé à Stoke Canon eût dû ressembler pour lui à une peine de prison, il y avait aussi de bons moments. Le cricket les accaparait, lui et mon frère; tous deux appartenaient à l'équipe du comté. Ils faisaient de lointains déplacements pendant la saison, car tous deux étaient très demandés.

C'est en mars 1924 que je vis mon père pour la dernière fois, au moment où le train de Liverpool quittait la gare de Saint-David, à Exeter et que, de la fenêtre du wagon, sa longue figure disparut à ma vue. Je filais vers le nord pour la première étape de mon long voyage au Pérou et j'étais convaincu que nous nous retrouverions quelques années plus tard en Amérique du Sud.

« Je viens de passer une semaine à Londres pour régler des questions concernant l'expédition — m'écrivait-il en mai 1924 — et les choses ont l'air d'être arrangées de façon satisfaisante. Toute la préparation aura sans doute lieu aux Etats-Unis et, dans ce cas, c'est également là que j'enverrai les résultats. Mais la Royal Geographical Society *ayant unanimement donné son adhésion à l'expédition, elle a au moins une garantie scientifique.*

« Jack et moi devons partir en juin via *New York où Raleigh nous rejoindra. Il déborde de zèle. Comme ce sera réconfortant de nous savoir tous sur le même continent! »*

Mais nous n'en étions pas encore là. Les préparatifs durèrent beaucoup plus longtemps et, en attendant, lui et Jack « se mirent à l'entraînement ». Des rudiments de portugais et du travail au théodolite furent inculqués à Jack; ils se mirent au régime végétarien afin d'être prêts à supporter plus facilement les épreuves de la faim que pourraient leur réserver l'expédition. Du point de vue physique, ils n'avaient pas besoin de grand entraînement. Jack n'était que charpente et muscles et il avait déclaré la guerre aux trois principaux agents de dégénérescence physique: l'alcool, le tabac et l'oisiveté. Jack avait le culte de la bonne forme et les seules besognes domestiques dont il ne se plaignit jamais étaient celles qui exigeaient une dépense de force.

Au collège, c'était toujours Jack qui se faisait remarquer dans les jeux, les batailles, et en affrontant bravement les sévères corrections du directeur. Il pouvait aussi exceller dans ses travaux

scolaires lorsque le sujet l'intéressait. Quant à moi, de trois ans plus jeune que lui, je me contentais modestement de tenir le rang, insignifiant mais honorable, du véritable homme de troupe. Maltraité jusqu'à l'abrutissement au cours de mon premier trimestre, c'est au poing toujours prêt de Jack que je dus, en fin de compte, d'avoir du répit; mais, par la suite, il me laissa me battre tout seul, n'intervenant que lorsque j'étais trop désavantagé.

A la maison, ce fut Jack qui forma et dirigea notre bande, Jack qui tenait un journal où il notait tous les mauvais tours méritant l'épithète de pendables. Son lieutenant, qui montrait autant de capacités que de volonté, était Raleigh Rimel, fils d'un médecin de Seaton. Raleigh vécut presque tout le temps avec nous durant nos années de collège à Seaton. C'était un clown né, exactement le contraire du sérieux Jack, et entre eux s'établit une amitié étroite qui les mena à l'aventure de 1925.

Nous étions trop jeunes pendant la Grande Guerre — celle de 1914-1918 — pour être appelés sous les drapeaux, mais assez âgés pour mettre la main sur un effroyable assortiment d'armes à feu, avec lesquelles nous prîmes tant de liberté que les autorités nous firent l'honneur de désigner un agent spécialement chargé de nous suivre à la trace et de nous ramener dans les griffes de la justice! Je crains que nous n'ayons mené la vie dure au pauvre homme; finalement, c'est nous qui suivîmes sa piste dans l'intention de nous livrer sur lui à un mauvais coup. La main de la police ne s'appesantit pas sur nous et nous continuâmes à tuer d'inoffensifs étourneaux perchés sur le toit des maisons de la ville et prîmes même comme cibles les plaques émaillées où étaient inscrites les heures de levées des boîtes aux lettres. Raleigh, inculpé de ce méfait, fut condamné à remplacer la plaque brisée pour le prix de dix shillings. Chaque fois qu'il passait devant cette boîte aux lettres, il frottait la plaque avec son mouchoir et disait:

— Elle est à moi, vous savez!

Lorsque nous allâmes à la Jamaïque, Raleigh s'y trouvait déjà; il travaillait pour la United Fruit Company *sur une plantation de cocotiers de Port Maria. Jack avait un emploi de vacher dans un important élevage de bétail de la région de la baie de Montego, de l'autre côté de l'île, mais il leur arrivait de se rencontrer.*

Raleigh partit avant nous pour la Californie, mais nous ne l'y retrouvâmes pas, car il l'avait quittée avant notre arrivée. Jack, dans les intervalles de son oisiveté, portait la chaîne chez un arpenteur de Riverside ou faisait la cueillette des oranges. Dessinateur habile, mais ignorant, il donna quelques dessins au Los Angeles Times. *Il fut, pendant quelque temps, mordu pour le cinéma, comme c'est le cas de la plupart des gens impressionnables qui vont à Hollywood, et il fit de vagues tentatives pour décrocher des rôles de figurant aux côtés de Betty Blythe et de Nazimova, deux étoiles aux noms oubliés, alors au faîte de leur célébrité. Il aurait pu y faire son chemin, car il avait tous les dons physiques pour réussir, mais un de ses amis, directeur technique dans la réalisation d'*Omar Khayyam, *film exotique qui ne vit jamais le jour, le fit sortir du champ avant que la pieuvre de celluloïd ne l'eût saisi.*

Vers la fin de 1924, des accords furent passés en vue du financement de l'expédition et un ami de mon père partit en avant-garde pour New York afin de se procurer l'argent nécessaire et de faire en sorte que l'affaire fût réglée au moment où il y arriverait avec Jack. Lorsqu'ils débarquèrent aux Etats-Unis, ils découvrirent que cet « ami » avait dilapidé, en six semaines d'une grandiose beuverie, mille livres appartenant à mon père et cinq cents appartenant à Mrs. Rimel (il les avait soutirées à la mère de Raleigh sous prétexte d'une participation à une société minière imaginaire). Inutile d'ajouter qu'il ne s'était pas procuré un sou et qu'il restait seulement deux cents livres sur les fonds qu'on lui avait confiés.

Mon père se mit alors à l'œuvre afin de trouver assez d'argent pour l'expédition ; il y parvint en un mois, en éveillant l'intérêt de diverses sociétés scientifiques et en vendant ses droits de reportage à la North American Newspaper Alliance, *qui le nomma correspondant particulier.*

« De beaux jours nous attendent à notre départ d'ici et au Brésil jusqu'au moment où nous disparaîtrons dans la forêt pour quelque chose comme trois ans — m'écrivait mon père en septembre 1924, avant de quitter l'Angleterre. J'ai idée que Jack et Raleigh y prendront plaisir. Personne d'autre ne nous accompagnera au cours de l'expédition, sauf deux Brésiliens — et encore, jusqu'à un certain point seulement. »

Puis, vers la fin de janvier 1925, il m'écrivit du vapeur Vauban *de la* Lamport and Holt Line :

« Nous voici, avec Raleigh, nous rapprochant de Rio. En ce qui me concerne, je trouve la traversée plutôt fastidieuse, mais Jack s'amuse énormément... On nous a accueillis à New York avec beaucoup de sympathie, bien que la situation fût délicate. Quoi qu'il en soit, nous sommes maintenant sur le même continent que toi et en route pour Matto Grosso, et quarante millions de personnes connaissent déjà notre objectif.

« Si nous ne rencontrons pas de difficultés à Rio, à la douane, etc., nous partirons dans une semaine environ pour Matto Grosso et, vers le 2 avril, pour Cuyaba. Ensuite, nous disparaîtrons de la civilisation jusqu'à la fin de l'année prochaine. Tu pourras imaginer notre présence à quinze cents kilomètres à l'est, dans des forêts où, jusqu'ici, l'homme n'a jamais pénétré.

« New York nous a durement éprouvés ; il faisait extrêmement froid, il y avait plus de trente centimètres de neige et il soufflait un vent aigre. Jack passait sa vie dans les cinémas, aussi médiocres les uns que les autres, et mâchait des quantités de chewing-gum. Nous prenions tous trois nos repas dans un bar automatique. »

Voici maintenant ce que, dans une lettre venue de Rio, me disait Raleigh :

« Pendant la traversée, j'ai fait la connaissance d'une jeune fille et notre amitié s'est approfondie jusqu'au moment où je compris que cet attachement menaçait de devenir grave ; de fait, ton père et Jack étaient devenus très inquiets, craignant de me voir me défiler ou je ne sais quoi d'autre. J'ai cependant fini par me ressaisir et me suis souvenu que j'appartenais à une expédition et n'étais pas autorisé à y emmener une épouse. J'ai dû renoncer à elle et m'occuper de notre affaire. Je suis de cœur avec toi si, par hasard, tu deviens sentimental.

« Jack m'a dit l'autre jour :

« — Je pense que, dans l'année qui suivra notre retour, tu seras marié ?

« Je lui ai répondu que je ne pouvais rien promettre, mais je n'ai pas l'intention, même s'il ne se marie pas, de rester toute ma vie célibataire...

« *J'ai plusieurs fois souhaité que,* toi aussi, *tu aies fait partie du voyage; je suis certain que tu l'aurais même rendu plus intéressant et plus amusant. Je me réjouis d'avance du jour où nous nous mettrons vraiment en route pour l'expédition à travers les forêts et je pense que Jack est comme moi. Quand on a un but comme le nôtre, rester longtemps au même endroit demande trop de patience. Les retards rencontrés à New York étaient presque plus que nous n'en pouvions supporter...* »

*Au cours de leur séjour à Rio de Janeiro, ils descendirent à l'*Hotel Internacional, *firent la tournée des sites pittoresques et prirent des bains de mer.*

L'équipement de l'expédition, éprouvé dans la « jungle » du jardin de l'hôtel, donna satisfaction et, en février 1925, ils se mettaient en route, gagnant d'abord São Paulo. De Corumba, Jack m'envoya un récit plein de vie du voyage vu par un jeune homme enthousiaste de vingt et un ans:

« *Nous avons passé une semaine dans le train entre São Paulo et Porto Esperança, à quatre-vingts kilomètres au-dessous de Corumba, et nous sommes bien heureux d'en être enfin là. Le trajet par chemin de fer n'a pas manqué d'intérêt, malgré l'uniformité du pays que nous traversions. A cet égard, nous avons eu de la chance, car, de Rio à São Paulo et de là au rio Parana, nous avons fait le trajet dans le wagon particulier du président de la compagnie, et nous étions comme chez nous.*

« *La voie traversait surtout des forêts rabougries de* mato *et des pâturages ; aux abords de la rivière, il y avait passablement de marécages. J'ai vu, entre Aquidauana et Porto Esperança, des choses très intéressantes. Dans les régions de pâturages, on apercevait quantité de perroquets; nous avons vu deux troupeaux — appelle ça comme tu voudras — de jeunes nandous qui avaient entre un mètre vingt et un mètre cinquante de haut. Nous avons entrevu une toile d'araignée dans un arbre; l'araignée, grosse comme un moineau, se tenait au milieu. Ce matin, dans le fleuve Paraguay, il y avait de petits alligators et nous nous préparons à aller les tirer.*

« *Ayant laissé nos passeports à Rio, nous aurions dû être retenus en arrivant ici ce matin, mais il semble qu'on ne doive pas*

*nous faire de difficultés et nous partons demain pour Cuyaba sur l'*Iguatemi : *une petite chaloupe crasseuse de la taille d'une vedette à moteur de la marine. Il va y avoir des tas de passagers et nous devrons accrocher nos hamacs presque à se toucher.*

« *Les moustiques nous ont empoisonnés de Bauru à Porto Esperança, mais la nuit dernière, sur le Paraguay, nous n'en avons pas eu un seul. Ici, la nourriture est bonne et saine et beaucoup plus fortifiante qu'à Rio ou São Paulo. On nous donne du riz, des haricots, du poulet, du bœuf, et une sorte de légume visqueux, dont la consistance fait penser au concombre ; il a la forme d'un œuf et la taille d'une noix. Puis vient la* goiabada *(gelée de goyave), le pain et le fromage, et l'inévitable café noir. Le macaroni est aussi très apprécié. Et tout ça ne constitue qu'un seul repas !*

« *La chaleur est devenue passablement étouffante, mais moins pénible à l'intérieur de l'hôtel. Si aimables que soient les gens, nous en avons assez de ces villes à demi civilisées et souhaitons réduire au minimum notre séjour à Cuyaba de façon à nous engager aussitôt dans la forêt. Lorsque Raleigh et moi sommes particulièrement excédés, nous parlons de ce que nous ferons quand nous reverrons Seaton au printemps 1927, avec de l'argent plein les poches. Nous avons l'intention d'acheter des motocyclettes et de passer de fameuses vacances dans le Devon ; nous irons voir tous les amis et rendrons visite aux coins qui nous étaient familiers.*

« *Le trajet par la rivière jusqu'à Cuyaba prend à peu près huit jours et toutes nos mules seront sans doute prêtes à être mises à l'engrais vers le milieu de mars. Nous quittons Cuyaba le 2 avril et il nous faudra six semaines ou peut-être deux mois pour parvenir au point où papa et Felipe sont arrivés la dernière fois, avant d'avoir atteint le point « Z », et il se peut que nous y entrions le jour du cinquante-huitième anniversaire de papa, le 31 août.*

« *Ne trouves-tu pas que les nouvelles qu'on donne de l'expédition dans les journaux anglais et américains sont amusantes ? Il y a, dans les journaux brésiliens aussi, des tas d'exagérations. Nous attendons avec impatience le moment de commencer notre véritable voyage et d'en avoir fini avec ces villes, quoique le mois pendant lequel nous resterons à Cuyaba doive passer rapidement. C'est seulement aujourd'hui que je me suis aperçu que nous avions*

traversé le Brésil et que d'ici nous pouvions distinguer la Bolivie et les endroits où papa a fait une bonne partie de son travail de délimitation.

« Notre départ de São Paulo a été magnifiquement fêté par bon nombre d'Anglais, y compris des membres des corps diplomatique et consulaire. Avant de partir, nous avons visité la ferme de serpents de Butantan où le senhor *Brasil, son fondateur, nous a fait un laïus sur les serpents : comment ils mordent, quelle quantité de venin ils injectent, les divers remèdes, etc. Il nous a donné tout ce qu'il fallait comme sérum. Un de ses aides est entré dans un enclos où l'on garde les serpents, à l'intérieur de huttes en forme de ruches ; cet enclos est entouré d'un fossé ; avec une baguette recourbée, l'homme a sorti un « maître de la brousse », l'a posé par terre, s'est baissé et l'a attrapé par le cou avant que le reptile puisse rien faire. Alors, il l'a apporté et nous a montré ses crocs, qui sont mobiles ; il y en a de rechange, couchés sur la mâchoire, prêts à remplacer les crocs principaux s'ils se cassaient. Le* senhor *Brasil lui a fait mordre une soucoupe de verre et une quantité de venin a giclé dedans.*

*« C'était hier le dernier soir du carnaval et tous les habitants couraient de côté et d'autre devant l'hôtel, sur le seul bon morceau de route. Ils ont exécuté une farandole endiablée, vêtus de déguisements qu'ils s'étaient faits eux-mêmes et dont certains étaient fort jolis. Pendant le carnaval, la coutume est de vous lancer du parfum (ou de l'éther !) qui vous arrive dans les yeux et les glace. Aujourd'hui, la chaleur est terrible et nous ruisselons de sueur. On dit qu'il fait plus frais à Cuyaba. Ce matin, nous avons parlé avec un Allemand qui en arrive et nous a appris qu'il s'y trouve maintenant plus de cent voitures Ford ; ce n'est pas mal pour un endroit situé à plus de trois mille kilomètres en amont sur la rivière ! Il nous a aussi dit qu'il était descendu sur l'*Iguatemi, *le bateau avec lequel nous allons remonter, et que la nourriture est bonne, mais les moustiques insupportables. Il paraît qu'il y a un couple de jaguars en captivité dans le nouveau parc ; je compte aller les voir.*

« Les installations sanitaires d'ici sont des plus primitives. La salle de douches, combinée avec les W.C., est tellement dégoû-

tante qu'il faut bien regarder où l'on met les pieds; mais papa dit qu'il faut nous attendre à bien pis à Cuyaba.

*« Nous avons eu énormément de chance d'obtenir nos passages et que tout notre matériel soit arrivé intact à bord de l'*Iguatemi. *Nous allons être terriblement serrés, mais la remontée de la rivière sera sûrement intéressante. Le pays que nous avons traversé jusqu'ici est d'une redoutable monotonie, bien qu'à cet égard le Mississippi soit encore pire.*

« Nous avons décidé de ne pas nous raser avant d'être à Cuyaba et j'ai déjà une barbe de deux jours. Raleigh ressemble à un de ces terribles bandits comme on en voit au cinéma dans les mélodrames du Far West. »

25 février 1925.

« Voilà bientôt deux jours que nous avons quitté Corumba et nous arrivons lundi matin à Cuyaba, si, d'ici là, nous ne sommes pas morts d'ennui! Le bateau est supposé n'emporter que vingt personnes, mais cinquante passagers s'empilent à son bord. Nous faisons à peu près cinq kilomètres à l'heure à travers une région marécageuse assez inintéressante, mais, aujourd'hui, l'apparition de quelques collines a rompu la monotonie. Nous couchons sur le pont, dans des hamacs, et nous y serions très bien s'il n'y avait pas les moustiques, assez méchants jusqu'ici, mais qu'il faut nous attendre à trouver pires ce soir en entrant dans la rivière São Lourenço. Il faisait si froid, la première nuit, que j'ai dû me lever pour mettre deux chemises, des chaussettes et mon pantalon. L'uniformité de ce voyage est épouvantable et il n'y a pas de place pour faire le moindre exercice. Après ça, Cuyaba nous apparaîtra comme le paradis!...

« La plupart des passagers sont des « Turcs » (nom qu'on donne ici à tout citoyen d'un pays balkanique) qui tiennent de petits magasins à Cuyaba. Leurs femmes jacassent sans arrêt et, aux approches des repas, elles se groupent comme des vautours. Cela sent plutôt mauvais à bord. De temps à autre, nous accostons et embarquons un chargement de bois pour la chaudière, chaque morceau de bois qui arrive à bord étant soigneusement pointé.

« Les rives sont maintenant plantées de mato *rabougri avec,*

dans le fond, des collines rocheuses d'environ deux cent cinquante mètres. On aperçoit quelques alligators et, tout le long de la berge, des grues et des vautours. Etant donné l'encombrement qui règne à bord, il n'est pas question de chercher les fusils pour tirer les alligators. »

27 février.

« *Papa dit que c'est le trajet de rivière le plus morne et ennuyeux qu'il ait jamais fait; nous comptons les heures des trois jours qui restent encore avant d'avoir atteint Cuyaba. Nous sommes toujours dans une région marécageuse, bien que nous ayons quitté le fleuve Paraguay pour le São Lourenço, où nous sommes entrés avant-hier et la rivière Cuyaba, où nous sommes depuis hier soir. Le São Lourenço est connu pour ses moustiques qui pullulent dans les grands marécages et, mercredi soir, il en est arrivé des nuées à bord. Le toit de l'endroit où nous mangeons et dormons était noir, littéralement noir, de moustiques! Il a fallu dormir en tirant nos chemises sur nos têtes, sans laisser un trou pour respirer, les pieds enveloppés dans une autre chemise et un imperméable sur le corps. Les fourmis blanches constituent un autre fléau. Il y a environ deux heures qu'elles nous ont envahis, voletant autour des lampes jusqu'à ce que leurs ailes se détachent; alors, c'est par millions qu'elles se tortillent sur la table et le plancher.*

« *Nous avons vu aujourd'hui des* capibaras. *L'un d'eux se tenait sur la berge à moins de six mètres de l'endroit où nous passions. Nous remontons à la vitesse d'un homme au pas, si lentement qu'aujourd'hui nous avons été dépassés par deux hommes dans une pirogue qui disparurent bientôt à notre vue. La vue de la berge n'offre aucune distraction, car elle ne s'est en rien modifiée depuis notre départ de Corumba. Ce n'est qu'un fouillis de volubilis grimpants et de feuilles d'oseille sauvage ressemblant à des bananiers, avec des trouées d'*onça *(jaguar) marquées par l'usage et débouchant en bordure de l'eau. Derrière, et s'élevant au-dessus, diverses espèces d'arbres poussent en rangs serrés sur une vingtaine de mètres de largeur au-delà desquels commence le marais qui s'étend à perte de vue et dont l'uniformité est rompue seulement par des bouquets isolés d'arbres palustres ressemblant à des palé-*

tuviers. De temps à autre, on aperçoit un trou fétide, repaire d'anacondas et berceau de moustiques. Parfois, le marais vient jusqu'à la rivière et il n'y a plus de berge. On voit beaucoup de vautours et d'oiseaux plongeurs, du genre des cormorans, que leurs longs cous, lorsqu'ils nagent, font ressembler à des serpents. Les jacares *(alligators) ne vivent qu'aux endroits où il y a de la vase pure, ou du sable sur lequel ils puissent se chauffer au soleil.*

« *Une forte pluie est tombée aujourd'hui et la température est descendue à peu près au degré d'un été anglais. De toute façon, le temps doit se rafraîchir, car nous approchons de la saison sèche. Papa dit qu'il ne s'est jamais trouvé dans cette région à la véritable saison sèche et pense qu'il y a des chances pour que les insectes ne soient pas aussi incommodants qu'en 1920.*

« *Un nouveau fléau s'est abattu sur nous aujourd'hui, la* mutaca, *espèce de taon qui fait une sale piqûre. Nous en avons écrabouillé un bon nombre mais Papa et Raleigh se sont fait piquer. Nous sommes, naturellement, tous couverts de piqûres de moustiques.*

« *Ce qui nous manque surtout, ce sont des fruits et il est impossible de s'en procurer avant notre arrivée à Cuyaba. Autrement, la nourriture est bonne. Le manque d'exercice est pénible, et nous avons l'intention d'y remédier à Cuyaba en faisant une bonne grande sortie tous les jours. En fait, nous n'avons presque pas pris d'exercice depuis notre départ de Rio, sauf une assez longue promenade sur le ballast du chemin de fer, alors que nous nous étions arrêtés pendant un jour ou deux à Aquidauana. Je fais des mouvements sur place toutes les fois que je le peux, mais nous sommes si entassés que même cela offre de la difficulté.*

« *Raleigh est un drôle de type. Il appelle la langue portugaise un « sacré baragouin » et ne fait rien pour l'apprendre. Les gens le rendent fou parce que personne ne parle anglais. En dehors de* faz favor *et* obrigado, *il ne peut rien dire, à moins qu'il ne soit trop timide pour essayer. Je peux maintenant soutenir une véritable conversation à condition que la personne à qui je parle réponde lentement et distinctement. La proximité de la Bolivie et du Paraguay fait que les gens d'ici mêlent beaucoup d'espagnol au portugais. »*

Un arbre « caxamora » sur lequel on raconte que les Kalapalos ont marqué la taille des trois membres de la dernière expédition Fawcett en 1925. Le couteau est piqué au point de la marque la plus basse, tandis que le major Norwood Eggeling surveille la mensuration à partir du sol. Narro, Indien Kuikuro, examine l'opération avec beaucoup d'intérêt. Naturellement, l'arbre a grandi depuis 1925.

La tombe près de la lagune. Les restes supposés du colonel Fawcett ont été découverts dans cette profonde dépression par Orlando Villas Boas en 1951. Les recherches poursuivies en janvier 1952 ont démontré que les ossements n'appartenaient à aucun des membres de l'expédition Fawcett. D'ailleurs, les Indiens du Xingu n'enterrent jamais leurs victimes.

4 mars.

« *Enfin, Cuyaba ! Et ce n'est pas si mal que je m'y attendais, après ce qu'on m'en avait dit. L'hôtel est parfaitement propre et la nourriture excellente. Nous sommes en train d'engraisser et j'espère avoir pris dix livres avant de partir, car nous aurons besoin de chair en excédent pour les périodes de disette de l'expédition. Le trajet en rivière a duré huit jours ; c'est plutôt long quand il faut rester claquemuré à l'intérieur d'un bateau minuscule comme l'*Iguatemi *et confiné à la même place sur le même banc. Hier, nous avons été faire un tour dans la brousse et nous sommes réjouis d'être libres de faire de l'exercice. Aujourd'hui, pour la première fois, nous allons tirer non sur des oiseaux, mais sur des objectifs installés pour nous exercer.*

« *Nous sommes passés chez Frederico, l'homme des mules, mais il est absent jusqu'à dimanche. Son fils dit que nous n'aurons pas de difficulté à nous procurer les douze mules que nous demandons. Le* sertanista *— quelque chose comme un « guide » — que papa voulait avoir, est mort, et Vagabundo est parti pour le* sertão *avec quelqu'un d'autre, ce qui est bien dommage, car j'avais tant entendu parler de ce chien que j'aurais voulu le connaître.*

5 mars.

« *Hier, Raleigh et moi avons essayé nos fusils. Ils sont très précis, mais font un potin du diable. Nous avons tiré vingt cartouches, ce qui en laisse cent quatre-vingts pour continuer à nous exercer.*

« *J'apprends qu'au départ de Cuyaba nous avons un jour de marche dans une région de fourrés avant d'arriver au plateau ; ensuite, de petites broussailles et de l'herbe tout le long du chemin jusqu'au poste de Bacairy ; et, environ deux jours plus tard, nous trouverons notre premier gibier. Au cours de la première journée, et peut-être de la seconde, nous aurons sans doute l'occasion de photographier un* sucuri *(anaconda) repu, si quelqu'un peut nous en montrer un dans le voisinage... »*

14 avril.

« *Le courrier est arrivé, le dernier que nous recevrons, car nous*

partons le 30. La température ressemble à celle de la Jamaïque aux moments les plus chauds, mais Raleigh et moi allons tous les jours à une rivière sur la route de Rosario et nous restons dans l'eau pendant une heure environ. Sa température étant à peu près celle de l'air, cela ne nous rafraîchit pas beaucoup, mais c'est plus tard, en nous séchant, que l'évaporation nous fait du bien.

« *J'ai essayé de faire ici un peu de dessin; malheureusement, les sujets sont d'une telle banalité qu'ils ne m'inspirent pas; il en résulte que mes œuvres ne valent pas un clou! Lorsque nous aurons atteint l'endroit où l'on voit les premières inscriptions, j'aurai alors à faire des croquis car tout cela doit être soigneusement copié.*

« *Tu rirais de me voir avec une barbe de quinze jours. Je ne me raserai plus avant bien des mois. Nous avons porté nos bottes pour les briser et Raleigh a les pieds couverts de pansements, mais il est plus ardent que jamais, maintenant qu'approche le jour du départ. Il semble qu'il y a une éternité que nous attendons les bêtes, mais c'est entièrement la faute de Frederico et de ses mensonges. Comme il n'y avait aucun espoir d'obtenir qu'il fasse quoi que ce soit, nous traitons maintenant avec un autre type appelé Orlando. Je pense que les mules arriveront aujourd'hui. Les deux chiens, Chulim et Pastor, deviennent très* bravos *et sautent sur tout visiteur qui a l'audace de frapper à la porte.*

Extraits de la lettre de mon père du 14 avril.

« *Nous avons subi les retards inhérents à ce continent de* mañanas, *mais nous devons nous mettre en route dans quelques jours. Nous partons pleins d'espoir dans le succès final...*

« *Nous nous portons tous trois très bien. Nous avons deux chiens joyeux répondant aux noms de Pastor et Chulim, deux chevaux et huit mules, un aide courtois, nommé Gardenia, qui a un appétit immodéré pour les avances, ou* providencias, *pour employer l'euphémisme en usage dans le pays, et un négroïde* mouço, *gros travailleur, qui répond avec empressement à l'appel de chacun. Ces deux hommes seront libérés lorsque nous trouverons des traces d'Indiens sauvages, car leur couleur provoquerait des difficultés et des soupçons.*

« Il a fait un temps abominablement chaud et pluvieux, mais nous entrons maintenant dans la saison sèche et fraîche.

« Un éleveur de mes amis m'a raconté que, depuis son enfance, lui et les siens s'asseyaient sous la véranda de leur maison, à six jours de marche dans le nord d'ici, et écoutaient un bruit étrange arrivant à intervalles réguliers des forêts situées au nord. Il le décrit comme le sifflement d'une fusée ou d'un gros obus s'élevant dans l'air et replongeant dans la forêt avec un « boum-m-m — boum-m-m ». Il n'a aucune idée de ce que cela peut être, mais je crois qu'il doit s'agir d'un phénomène météorologique se rattachant à de hautes zones volcaniques comme ce qui intriguait les gens de Darjeeling, lorsqu'on entendait des décharges d'artillerie entre les moussons. D'autres parties de cette région élevée produisent des « boums » et des ronflements, à la grande terreur des gens qui les entendent.

« Mon ami l'éleveur me dit que près de chez lui, dans la rivière Paranatinga, se trouve une longue roche rectangulaire percée de trois trous; celui du milieu est fermé et apparemment cimenté aux deux extrémités. Derrière, assez soigneusement dissimulée, existe une inscription comprenant quatorze caractères étranges. Il va nous y emmener prendre une photographie. Un Indien de son exploitation connaît un rocher couvert de caractères analogues que nous nous proposons d'aller voir aussi.

« Un autre homme, vivant sur la chapada, *le haut plateau situé au nord et qui formait jadis la côte de l'ancienne île, me dit qu'il a vu des squelettes de grands animaux et des arbres pétrifiés; il connaît des inscriptions et même des fondations de constructions préhistoriques sur cette même* chapada. *C'est, bien entendu, la frontière de notre région. Au centre d'une large plaine herbue située près d'ici, se trouve une grande pierre sculptée en forme de champignon, monument mystérieux et inexplicable.*

« Le bâtiment s'élevant entre le point « Z » et celui où nous quitterons la civilisation se présente, selon les Indiens, comme une épaisse tour en pierre. Ils en ont une peur affreuse, car, disent-ils, une lumière brille la nuit à la porte et aux fenêtres! Je la soupçonne d'être « la lumière qui ne s'éteint jamais ». Un autre motif qu'ils ont de la craindre est qu'elle se trouve sur le territoire des

troglodytes Morcegos, la peuplade qui vit dans des trous, des grottes et, parfois, dans des arbres au feuillage épais.

« Il y a quelque temps, mais depuis que mes recherches ont, pour la première fois, attiré l'attention sur Matto Grosso, un Brésilien cultivé de cette ville et un officier occupé au levé du cours d'une rivière entendirent parler, par les Indiens, d'une ville située dans le nord. On leur proposa de les y conduire s'ils osaient affronter des Indiens sauvages. La ville, dirent les Indiens, possédait des bâtiments de pierre, peu élevés, et de nombreuses rues se coupant à angle droit, mais il y avait aussi quelques édifices importants et un grand temple où se trouvait un vaste disque taillé dans du cristal de roche. Une rivière traversant la forêt voisine de la ville se précipitait dans une grande chute dont le grondement s'entendait à des lieues de là; au-dessous de la chute, la rivière semblait s'élargir pour former un grand lac dont ils ignoraient le déversoir. Dans l'eau calme, au-dessous de la chute, se dressait une statue d'homme sculptée dans de la roche blanche — peut-être du quartz ou du cristal de roche — et que la force du courant faisait remuer.

« Cela ressemble à la ville de 1753, mais l'emplacement ne cadre pas du tout avec mes calculs. Nous pourrions y passer à l'aller, si les circonstances le permettent, tandis que nous serons au point « Z ».

« Mon ami l'éleveur m'a raconté qu'il avait ramené à Cuyaba un Indien d'une tribu lointaine et difficile à atteindre, à qui il fit visiter les grandes églises de la ville, en pensant qu'il en serait impressionné.

« — Ce n'est rien, dit-il. Là où je vis, mais à une certaine distance, il y a des bâtiments plus grands, plus hauts et plus beaux que ceux-ci. Eux aussi ont de grandes portes et de grandes fenêtres et, au milieu, se dresse un pilier élevé portant un gros cristal dont la lumière éclaire l'intérieur et éblouit ceux qui le regardent!

« Jusqu'ici, nous avons eu beaucoup de pluie et il fait très chaud. Je ne me souviens pas d'avoir autant transpiré depuis de nombreuses années, bien qu'il ne fasse que 27° à l'ombre... »

Jack reprend son récit :

Poste de Bacairy, le 16 mai 1925.

« *Nous sommes arrivés ici hier après un voyage assez dur depuis Cuyaba. Nous étions partis le 20 avril avec une douzaine de bêtes ; les chevaux étaient en bon état, mais les mules étaient maigres. Il semble qu'à l'endroit où on les avait mises à l'engrais on les ait, au contraire, laissées à moitié mourir de faim pour gagner quelques milreis de plus !*

« *Au départ, nous avancions très lentement à cause des animaux et nous avons campé, la première nuit, à environ deux lieues de Cuyaba. Pendant la nuit, un bœuf a carambolé le hamac de Raleigh qui, bien que vidé, n'a pas eu de mal. La seconde nuit, nous avons campé trois lieues plus loin et avons pris un bain dans une rivière accueillante. Nous avons passé la troisième nuit dans la région élevée de la* chapada *où nous avons vécu dans la terreur que les fourmis de Saube ne dévorent notre matériel. Le lendemain, nous nous sommes perdus pour la première fois et avons dû revenir sur nos pas pendant un certain temps ; nous avons campé sur une piste parallèle. Vingt-quatre heures plus tard, heureusement, nous avons coupé la principale et, en arrivant à la maison d'un* morador *— un homme qui vit sur la piste — nous avons demandé à quelle distance nous étions du rio Manso. Il nous a répondu qu'il y avait quatre lieues, aussi avons-nous décidé de les parcourir le jour même ; mais il y en avait environ sept, et la nuit est tombée avant que nous n'y fussions arrivés.*

« *Papa était parti en avant à une telle allure que nous l'avons complètement perdu de vue et, lorsque nous sommes arrivés à l'endroit où la piste bifurque, nous ne savions quelle branche prendre. Je relevai sur la plus large quelques empreintes d'un cheval isolé ; nous l'avons alors suivie pour atteindre enfin le rio Manso par une nuit noire... et nous apercevoir qu'il n'était pas là ; Je déchargeai aussitôt et envoyai Raleigh et Simão, l'un des* peones, *tirer des coups de feu dans l'espoir d'obtenir une réponse. Entre temps, nous dressâmes le camp et fîmes du thé dans cette nuit d'encre ; lorsque les autres revinrent sans lui, nous pensâmes qu'il s'était arrêté pour la nuit chez un* morador. *Le lendemain*

matin, nous fîmes d'autres signaux, mais ils demeurèrent sans réponse; enfin, comme nous achevions le petit déjeuner, il fit son arrivée à cheval après avoir passé la nuit couché à même le sol.

« Nous demeurâmes au camp le lendemain pour reprendre des forces et laisser reposer les animaux, mais fûmes harcelés sans arrêt par des tiques garapatas. *Des tiques de toute taille grouillaient par terre et Raleigh fut si profondément mordu qu'il eut une inflammation au pied. Le lendemain, nous avons traversé la rivière sur un* batalão *et avons campé dans un endroit abandonné où avait vécu un* morador *et où nous avons trouvé toutes les oranges que nous voulions.*

« Pour abréger, je te dirai que nous nous sommes à nouveau perdus et que Raleigh demeura sombre pendant tout le trajet jusqu'au rio Cuyaba, que nous ne pûmes traverser à cause des rapides et de la faiblesse des animaux. Nous trouvâmes un gué en amont et il fallut les décharger et les faire passer à la nage, en transportant le chargement dans une pirogue que nous avions trouvée là. Raleigh ne pouvait rien faire à cause de son pied malade, aussi papa et moi nous chargeâmes-nous du matériel tandis que les peones *s'occupaient des animaux. Après un passage difficile, nous avons enfin atteint la maison de Hermenegildo Galvão, où nous sommes restés cinq jours pour nous restaurer. J'ai découvert qu'entre Cuyaba et cet endroit j'avais pris sept livres, malgré la grande diminution de nourriture. Raleigh a perdu plus que je n'ai gagné et c'est lui qui semble se ressentir le plus des fatigues du voyage.*

« Cinq jours après avoir quitté la résidence du senhor *Galvão, en atteignant le rio Paranatinga, nous découvrîmes que le village de Bacairy avait été déserté et que la pirogue était amarrée de l'autre côté de la rivière. Comme il fallait que quelqu'un traversât à la nage pour aller la chercher, je partis, bien que contracté de peur à l'idée de ce que je trouverais dans la rivière, et j'éprouvais à peu près la même chose que le jour où, à la Jamaïque, Brian et moi fûmes poursuivis par un requin. Nous campâmes dans le village et, le lendemain, fîmes traverser les animaux à la nage en transportant le chargement de la même manière que sur le rio Cuyaba. Une lieue plus loin, il fallut recommencer pour franchir*

une rivière marécageuse; et, encore une autre lieue plus loin, il fallut refaire tout ce travail éreintant. Nous étions alors tellement fourbus que nous avons campé, et finalement nous sommes arrivés hier matin au poste de Bacairy.

« *C'est un endroit agréable et frais; juste au-delà des collines, à sept kilomètres environ, le pays est absolument inexploré. On a mis l'école à notre disposition et nos repas nous sont fournis par le chef de poste, un assez brave type du nom de Valdemira.*

« *Peu après notre arrivée, huit Indiens venus du Xingu se présentèrent au poste, complètement nus. Ils habitaient à environ huit journées de voyage en aval, sur la rivière, et venaient de temps à autre faire une visite au poste, par curiosité et pour ce qu'on leur y donnait. Ils étaient cinq hommes, deux femmes et un enfant, et vivaient seuls dans une hutte. Nous leur donnâmes de la gelée de goyave qu'ils apprécièrent énormément. Ils sont petits — un mètre soixante environ — et très bien bâtis. Ils ne mangent que du poisson et des légumes, jamais de viande. Une femme portait un très joli collier de disques minuscules, découpés dans des coquilles d'escargot, qui avait dû exiger un énorme travail. Nous lui offrîmes huit boîtes d'allumettes, du thé et quelques agrafes et elle fit l'échange avec plaisir. Le collier sera envoyé au Musée de l'Indien d'Amérique, New York.* »

17 mai.

« *Aujourd'hui, nous avons pris quelques photographies d'Indiens Mehinakus destinées, bien entendu, à la* North American Newspaper Alliance. *La première en représente quatre, debout, avec leurs arcs et leurs flèches, le long d'une petite rivière, près d'une bande de jungle. Je me tiens au milieu d'eux pour montrer la différence de taille. Ils m'arrivent juste à l'épaule. Le second cliché les montre se préparant à tirer à l'arc, dans l'eau, sur des poissons. Les arcs sont plus grands que ceux qui étaient à la maison, à Seaton, et font plus de deux mètres dix de haut avec des flèches d'un mètre quatre-vingts; mais, comme ces gens ne sont pas tellement forts, je n'ai pas de peine à bander l'arc jusqu'à mon oreille.*

« *La nuit dernière, nous avons été les voir dans leur hutte et leur avons offert un concert. J'avais ma petite flûte, Valdemira*

sa guitare et papa son banjo. Nous remportâmes un grand succès, bien que la fumée nous ait presque asphyxiés.

« *Ces Mehinakus nous ont expliqué par signes qu'à quatre jours environ de route au nord, vivent les Macahirys qui sont cannibales et ne mesurent pas plus d'un mètre cinquante. Peut-être s'agit-il des Morcegos, mais j'en doute, car ils se servent de flèches et les Morcegos n'en utilisent pas encore.*

« *Après un voyage de trois semaines environ, nous espérons tomber sur la chute d'eau mentionnée par Hermenegildo Galvão, qui en a ouï parler par Roberto, un Indien Bacairy chez qui nous nous rendons demain. Elle est absolument inconnue de quiconque et Roberto l'a entendu mentionner par son père qui vivait près de là, lorsque les Bacairys étaient encore sauvages. On l'entend à cinq lieues de distance et on peut y voir un rocher dressé, à l'abri de l'eau, et couvert de peintures représentant des hommes et des chevaux. Il parla aussi de la tour de garde qui doit se trouver à peu près à mi-chemin de la ville.* »

19 mai.

« *Un beau temps frais pour mon vingt-deuxième anniversaire, le plus intéressant que j'aie fêté jusqu'ici.*

« *Roberto est venu nous voir et, après avoir été abreuvé de* vinho de cajo, *il nous a raconté des choses intéressantes. Il dit que l'ambition de sa vie avait été de se rendre à la grande chute où se trouvent les inscriptions et de s'y installer avec sa tribu, mais il est trop tard maintenant ; et puis, on y rencontre des Morcegos et des Caxibis et il en a très peur. Il nous a donné l'emplacement en même temps qu'une description de la région. Le désert sans eau ne mesure qu'une journée de voyage de bout en bout et, en en sortant, nous entrerons dans une contrée de prairies sans le moindre* mato. *Son oncle lui a parlé des villes ; il prétend qu'elles ont été bâties par ses très lointains ancêtres. Nous partons d'ici après-demain et, dans cinq jours, nous serons dans un pays inconnu. Je serai heureux de voir les* peones *nous quitter, car nous en sommes excédés.*

« *Cela t'intéresse peut-être de savoir ce que nous mangeons en route. Le matin, à six heures et demie, nous avalons une assiette*

de porridge, deux tasses de thé et le tiers d'une tasse de lait condensé ; puis, à cinq heures de l'après-midi, nous avons deux tasses de thé, deux biscuits, de la goiabada *(gelée de goyave) ou des sardines, ou bien une assiette de* charque *et de riz. Nous avons pu acheter ici autant que nous voulions de* farinha *et de patates douces pour suppléer le riz et c'est moi qui fais cuire tout ça. Nous avons pu aussi nous procurer des os et un peu de manioc. Le poste possède de nombreuses vaches, aussi avons-nous du lait frais le matin.*

« *Nous avons rasé nos barbes et nous nous sentons mieux sans elles. Je dois peser encore plus, en dépit du voyage, que lorsque nous étions chez Hermenegildo et je ne me suis jamais si bien porté. Le pied de Raleigh est à peu près guéri. Quant à papa, il est en pleine forme. Maintenant, nous attendons avec impatience d'avoir atteint le camp numéro 15 et d'être débarrassés des deux* peones.

« *Autre chose : on dit qu'un fétiche fait mourir les Bacairys les uns après les autres, car il se trouve, dans le village, un fétichiste qui les hait. Pas plus tard qu'hier, une petite fille est morte, à cause de ce fétiche, dit-on !* »

20 mai.

« *Nous venons de développer les photographies destinées à la* N.A.N.A. (1) ; *il y en a de très bonnes des Indiens Mehinakus et de papa et de moi. L'eau d'ici est si chaude qu'il est difficile de réussir un développement, mais nous avons eu la chance de trouver une rivière dont la température n'excédait pas 21° au thermomètre centigrade.*

« *L'autre pied de Raleigh est enflé. Il a dû le frotter ou le gratter un matin, et lorsque, dans l'après-midi, il a enlevé sa chaussette pour se baigner, la peau a suivi, laissant la chair à vif. Maintenant, le pied a commencé à se boursoufler et Raleigh a aussi sur le bras un endroit à vif. Que va-t-il se passer quand nous aurons vraiment affaire aux insectes ? Je n'en sais rien. Dans une semaine, nous aurons beaucoup à marcher et j'espère que son pied pourra supporter l'effort. Brian se serait beaucoup mieux défendu, d'autant plus*

(1) *North American Newspaper Alliance.*

que nous n'avons subi aucune épreuve vraiment pénible (1). *Papa disait aujourd'hui que de tous ceux qu'il a eus avec lui, les seuls qui eussent été solides à tous points de vue furent Costin et Manley. Nous nous sentons tous deux diablement bien.*

« Ma prochaine lettre sera probablement de Para ou... du point « Z », peut-être ! »

Pour Jack, c'était la grande aventure, la chose même pour laquelle il était fait et se tenait en forme. Les lettres de mon père étaient plus prosaïques. Pour lui, c'était monnaie courante et ses yeux étaient fixés sur le but qu'il s'était assigné.

Le voici à nouveau :

Poste de Bacairy, Matto Grosso, 20 mai 1925.

« Nous sommes arrivés ici après avoir rencontré des difficultés plutôt inaccoutumées, qui ont initié d'heureuse façon Jack et Raleigh aux joies du voyage dans le sertão. *Nous nous sommes perdus trois fois, n'avons pas cessé d'avoir des ennuis avec les mules qui tombaient dans la vase des rivières et avons été dévorés par les tiques. Une fois, me trouvant trop loin en avant, j'ai perdu les autres. Revenu à leur recherche, je fus pris par l'obscurité et obligé de dormir à même le* campo *avec ma selle comme oreiller ; cela m'a valu d'être couvert de tiques minuscules qui m'ont obligé à me gratter pendant plus de quinze jours.*

« Le voyage réussit bien à Jack. Il est devenu ici plus fort et plus gras qu'à Rio. Je me demande avec inquiétude si Raleigh pourra supporter la partie la plus dure du trajet, car, sur la piste, une morsure de tique a provoqué une enflure et une infection du pied et, par la suite, il s'est gratté jusqu'à arracher de grands lambeaux de peau.

« A la grande joie de Jack, nous avons vu ici les premiers

(1) Jack prend ici le ton du « grand frère ». Il peut avoir été le plus musclé, mais c'est moi qui ai toujours eu la constitution la plus robuste *(Note de Brian Fawcett)*.

Indiens sauvages, entièrement nus, venant du Xingu. J'ai envoyé vingt-cinq excellentes photos d'eux à la N.A.N.A.

« *J'ai vu le chef indien Roberto et j'ai eu un entretien avec lui. Devenu expansif sous l'influence du vin, il confirma tout ce que m'avaient dit mes amis de Cuyaba, et même, en ajouta. En raison de ce que son grand-père lui avait raconté, il a toujours rêvé de faire le voyage de la chute d'eau, mais il est maintenant trop âgé. Selon lui, les Indiens hostiles sont nombreux dans la région ; pourtant, il a été trop loin en affirmant que ce sont ses ancêtres qui ont construit les villes anciennes. J'incline à en douter, car, ainsi que les Indiens Mehinakus, il est du type brun ou polynésien, tandis que c'est à la race claire ou rouge que j'attribue la construction de ces villes.*

« *La fièvre et le fétichisme font mourir les Bacairys comme des mouches. Toute maladie est due à un fétiche ! Il est incontestable que ce serait, pour un missionnaire, une occasion inespérée, si l'un d'eux, possédant une expérience médicale, voulait seulement venir ; en effet, il pourrait entrer en contact avec les Indiens sauvages et les apprivoiser.*

« *Inutile de dire que j'ai été roulé à propos des mules et d'à peu près tout le reste. Il est malheureux que l'homme chargé de me les procurer m'ait manqué de parole, m'obligeant à les demander à un autre au tout dernier moment, en un lieu comme Cuyaba où il ne faut pas se faire d'illusions sur la probité commerciale ! Les mules se révélèrent si mauvaises qu'il fallut en acheter d'autres en cours de route et, pour ce faire, aussi bien que pour soigner le pied de Raleigh, nous restâmes cinq jours à la* fazenda *de mon ami Hermenegildo Galvão. Les* peones *non plus ne valent rien ; ils sont terrifiés à l'idée de faire route au nord et de rencontrer peut-être des Indiens sauvages chemin faisant.*

« *J'enverrai une lettre du dernier point d'où nos* peones *rentreront en nous abandonnant à nos propres moyens. Je pense entrer en contact avec l'ancienne civilisation d'ici un mois et atteindre, en août, l'objectif principal. Ensuite, notre sort sera entre les mains des Dieux !* »

Le dernier message.

C'est enfin son dernier billet, daté du 29 mai 1925, et transmis par les peones. *Depuis, on n'a plus jamais entendu parlé d'eux et, jusqu'à présent, leur sort est demeuré un mystère :*

« *Les légions de mouches qui nous harcèlent de l'aube au crépuscule, et quelquefois pendant toute la nuit, rendent particulièrement difficile toute tentative d'écrire ! Les pires sont des mouches minuscules, plus petites qu'une tête d'épingle, presque invisibles, mais qui vous piquent comme des moustiques. Leurs nuages nous entourent continuellement. A ce fléau viennent s'ajouter des millions d'abeilles et d'autres bestioles à profusion. Ces saletés piquantes vous couvrent toute la main et vous rendent fou. Même la moustiquaire de tête n'en préserve pas. De même que pour les mousselines à moustiques, ces sales bêtes passent au travers !*

« *Nous espérons avoir dépassé cette région dans quelques jours ; nous sommes campés ici pour quarante-huit heures afin de préparer le retour des* peones *qui, en ayant assez, sont impatients de s'en aller ; je ne peux pas leur en vouloir. Nous continuons avec huit bêtes, trois mules de selle, quatre de bât et une* madrinha, *l'animal de tête qui maintient les autres réunis. Jack va bien, devenant chaque jour plus fort, bien qu'il souffre beaucoup des insectes. Je suis moi-même piqué sur tout le corps et mordu par les tiques et les* piums, *comme on appelle les toutes petites.*

« *Raleigh m'inquiète. Il a toujours une jambe bandée, mais ne veut pas s'en retourner. Jusqu'ici, nous avons de la nourriture en abondance et n'avons pas à marcher, mais je ne sais combien de temps cela durera. Il se peut que les bêtes ne trouvent pas grand-chose à manger. Je ne peux espérer affronter cette expédition mieux que Jack ou Raleigh, mais il fallait que je l'entreprisse. Quelle que soit la force de l'enthousiasme, certes, les années sont là...*

« *D'après mes calculs, nous entrerons en contact avec les Indiens dans huit ou dix jours, lorsque nous aurons pu atteindre la chute d'eau dont on a tant parlé.*

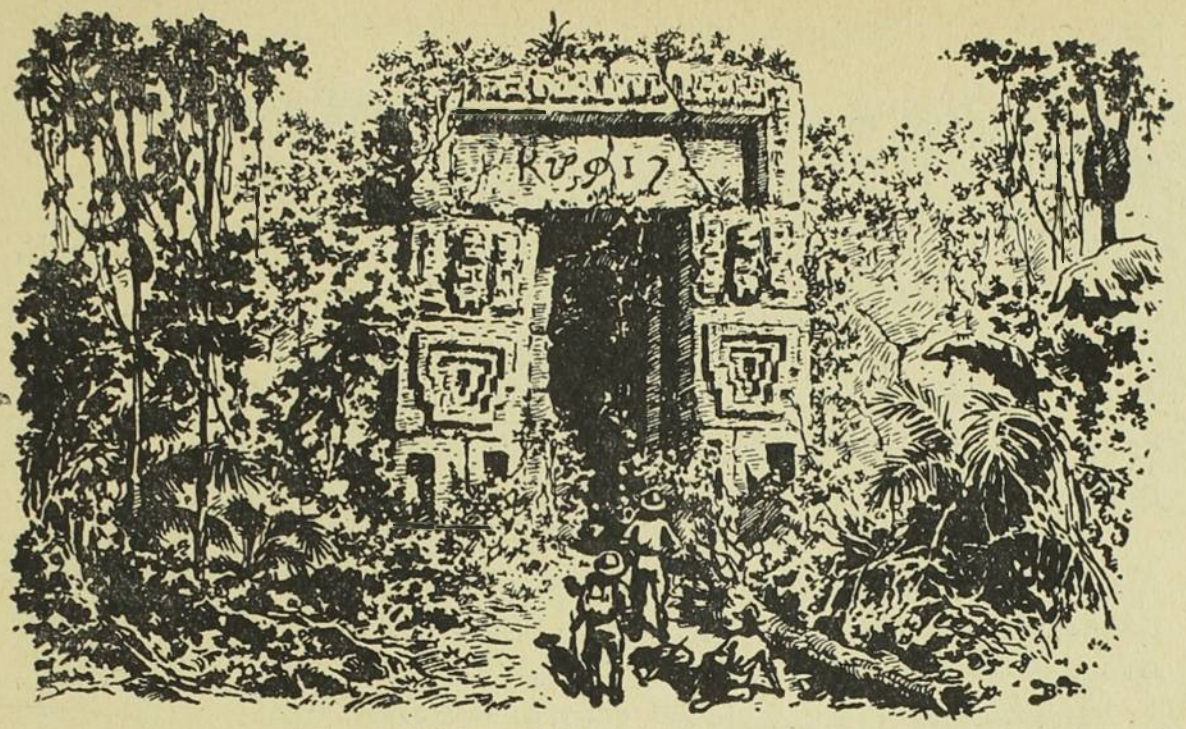
« *Nous sommes en ce moment au camp du Cheval Mort par 11e 43' de latitude sud et 54o 35' de longitude ouest ; c'est le point*

où mourut mon cheval en 1920. Il ne reste que ses os blanchis. Nous pouvons nous baigner, mais les insectes nous obligent à ne pas nous attarder un seul instant. Quoi qu'il en soit, c'est la bonne saison. Il fait très froid *la nuit et frais le matin ; mais, vers le milieu de la journée, arrivent la chaleur et les insectes et, jusqu'à six heures du soir nous souffrons au camp un véritable martyre.*

« Vous n'avez à craindre aucun échec... »

Ces derniers mots qu'il écrivait à ma mère me reviennent comme un écho, à travers les vingt-six années écoulées depuis.

« Vous n'avez à craindre aucun échec... »



II

LE NOUVEAU PRÊTRE-JEAN (1)

C'est en 1927, alors que j'étais à la section de montagne des Chemins de Fer Centraux du Pérou, qu'un coup de téléphone de Lima m'apprit qu'un ingénieur civil français, nommé Roger Courteville (2), *venait d'y arriver et assurait avoir rencontré mon père dans l'Etat de Minas Gerais, au Brésil, un mois ou deux plus tôt.*

Je descendis en hâte à Lima où je vis M. Courteville qui me dit que lui et sa femme avaient traversé le continent de l'Atlantique au Pacifique en voiture, via *La Paz. En passant par le* sertão *de Minas Gerais, dit-il, ils avaient rencontré, assis sur le bord du*

(1) Allusion à un personnage légendaire du moyen âge qui passait pour avoir fondé en Asie ou en Ethiopie un grand royaume chrétien.

(2) Cf. *Avec les Indiens inconnus de l'Amazonie*, par Roger COURTEVILLE (Amiot-Dumont, édit.).

chemin, un vieil homme, malade et en loques qui, à leurs questions répondit qu'il s'appelait Fawcett.

— A-t-il dit autre chose ? demandai-je.

— Il semblait avoir l'esprit troublé et paraissait absent, comme s'il avait échappé à de terribles épreuves.

M. Courteville insista pour que je prisse contact avec la North American Newspaper Alliance, *et que je réunisse des fonds afin de monter une expédition et de retourner avec lui chercher le vieux bonhomme.*

— Je ne savais rien du colonel Fawcett avant d'arriver ici, m'expliqua-t-il. Si j'avais su, nous aurions pu l'emmener avec nous. En tout cas, ce ne serait pas difficile de le retrouver si nous retournions là-bas; il y a très peu de gringos *dans cette région.*

J'étais sceptique, mais me refusai à rejeter cette histoire, pour réserver le cas où elle serait vraie. Elle pouvait *l'être, après tout! Toutefois, la* N.A.N.A. *ne fut point de cet avis et les fonds n'arrivèrent pas. On n'en était pas encore à l'ère des importantes expéditions de « secours » largement financées, avec appareils de prises de vues et postes émetteur et récepteur de radio.*

Cependant, l'année suivante, la N.A.N.A. *organisa une grande expédition dirigée par le commandant George Dyott, que j'avais rencontré au Pérou en 1924, pour enquêter sur le sort de mon père ; cette expédition quitta Cuyaba en mai 1928. Elle traversa le pays en direction de la rivière Kuliseu et arriva à un village d'Indiens Nafaquas. Dans la hutte du chef, Aloique, le commandant Dyott découvrit une cantine métallique; d'autre part, le fils du chef portait autour du cou une ficelle où était accrochée une fiche en cuivre portant le nom du fabricant de la cantine, Silver and Co, de Londres.*

Aloique dit que cette malle lui avait été donnée par un caraiba *(un blanc) qui était arrivé avec deux autres blancs, plus jeunes, boitant tous deux. Aloique avait conduit les trois hommes à un village d'Indiens Kalapalos sur la rivière Kuluene, après quoi ils la traversèrent et continuèrent vers l'est. On put voir la fumée de leur camp pendant cinq jours; ensuite, plus rien.*

L'expédition Dyott revint sans avoir acquis aucune certitude,

pas même du passage de l'équipe Fawcett dans cette région, car, si la cantine identifiée par le fabricant, avait bien appartenu à mon père, c'en était une qu'il avait jetée en 1920. Le commandant Dyott avait la conviction que mon père avait été tué; j'ai cité les faits et laisse le lecteur libre de juger. Pour nous, membres de sa famille, nous ne pouvions en aucune façon les tenir pour probants.

L'expédition suivante envoyée pour résoudre le mystère était dirigée par un journaliste, Albert de Winton; en 1930, elle atteignait ce même village kalapalo où Winton croyait que l'équipe Fawcett avait été exterminée. Comme il n'en revint pas vivant, on ne put rien en conclure.

Un fait sensationnel fut, en 1932, l'arrivée d'un trappeur suisse, Stefan Rattin, rapportant du Matto Grosso un récit selon lequel mon père était prisonnier d'une tribu indienne au nord de la rivière Bomfin, affluent de la rivière São Manoel. Il affirmait lui avoir parlé; voici d'ailleurs ce qu'il déclara;

« Le 16 octobre 1931, un peu avant le coucher du soleil, mes deux compagnons et moi étions en train de laver nos vêtements dans une rivière — un affluent de l'Iguassu Ximary — lorsque nous nous aperçûmes, tout à coup, que nous étions entourés d'Indiens. J'allai à eux et leur demandai s'ils pouvaient nous donner de la chicha. *J'eus une certaine difficulté à communiquer avec eux, car ils ne parlaient pas guarani, bien qu'ils comprissent quelques mots de cette langue. Ils nous emmenèrent à leur camp où se trouvaient environ deux cent cinquante hommes et un grand nombre de femmes et d'enfants. Ils étaient tous accroupis sur le sol, et occupés à boire de la* chicha. *Nous nous assîmes avec le chef et une trentaine d'autres indigènes.*

« Le soleil s'était couché quand apparut soudain un vieillard vêtu de peaux de bêtes et portant une grande barbe d'un blanc jaunâtre et de longs cheveux. Je vis tout de suite que c'était un blanc. Le chef lui jeta un regard sévère et dit quelque chose aux autres. Quatre ou cinq Indiens quittèrent notre groupe et firent asseoir le vieillard avec eux à quelques mètres de nous. Il avait l'air très triste et ne pouvait détacher ses yeux des miens. Nous restâmes toute la nuit à boire et, à l'aube, comme la plupart des Indiens, chef compris, dormaient d'un profond sommeil, le vieil

homme s'approcha de moi et me demanda si j'étais Anglais. Il parlait anglais. Je répondis :

« — Non, Suisse.

« Il demanda :

« — Êtes-vous un ami ?

« Je répondis :

« — Oui.

« Et il continua :

« — Je suis un colonel anglais. Allez au consulat britannique et demandez de faire savoir au major Paget, qui a une plantation de café dans l'Etat de São Paulo, que je suis prisonnier ici.

« Je promis de le faire, sur quoi il ajouta :

« — Vous êtes un gentleman.

« Et il me serra la main.

« Le vieillard me demanda si j'avais un journal et m'emmena sous sa tente. Plusieurs Indiens qui l'observaient nous suivirent. Il me montra quatre blocs de bois sur lesquels, avec une pierre tranchante, il avait tracé de grossiers croquis. Je les copiai de mon mieux. Je remarquai alors que le dessus de ses mains portait de vilaines écorchures et envoyai un de mes compagnons chercher de la teinture d'iode que nous avions emportée avec nous. Il s'en mit sur les mains, mais lorsque les Indiens virent cela, ils la lui enlevèrent et commencèrent à l'utiliser comme peinture.

« Comme le chef et la plupart des autres dormaient toujours profondément, je pus demander au vieillard s'il était seul. Il dit quelque chose à propos de son fils qui dormait, et se mit à pleurer. Il ne parla de personne d'autre et je n'osai lui poser d'autres questions. Il me montra ensuite un médaillon en or pendu au bout d'une chaîne qu'il portait autour du cou. A l'intérieur, se trouvait la photographie d'une dame portant un grand chapeau et de deux petits enfants de six à huit ans. Il avait quatre bagues, une avec une pierre rouge, une avec une pierre verte sur laquelle était gravé un lion, une, très mince, avec un petit diamant et la dernière représentant un serpent aux yeux rouges. C'est un homme d'environ soixante-cinq ans, mesurant approximativement un mètre quatre-vingts et à la carrure puissante. Il a de beaux yeux bleus teintés de jaune, des cils châtains et une petite cicatrice au-dessus de

l'œil droit. Il avait l'air très déprimé, mais paraissait posséder toutes ses facultés. Il semblait être en bonne santé, ni trop gras ni trop maigre.

« Peu après le lever du soleil, nous retournâmes à nos deux mules et abandonnâmes le camp. Une cinquantaine d'Indiens nous suivirent jusqu'à midi. Je ne tenais pas à poser de questions, mais j'essayai de savoir par eux ce que le vieillard faisait là. Tout ce qu'ils dirent fut: « Poschu demas » *qui doit signifier « mauvais homme ». Nous voyageâmes pendant six jours au sud et... je me dirigeai sur Barreto en passant par Goyaz...*

« Je n'avais jamais entendu parler du colonel Fawcett avant d'arriver à Barreto. »

Ce qui précède constitue la déclaration officielle faite au consul général de Grande-Bretagne à Rio de Janeiro. Plus tard, Rattin fut interrogé contradictoirement par les autorités brésiliennes.

On a surtout ajouté foi à son récit parce qu'il mentionna le « major Paget »; mais je n'ai pas trouvé ceci convaincant. Le grand ami de mon père était Sir Ralph Paget, qui fut à un certain moment ambassadeur de Grande-Bretagne au Brésil, mais Sir Ralph était depuis longtemps rentré en Angleterre, et je me rappelle qu'avant mon départ pour le Pérou, mon père était allé lui rendre visite à Sittingbourne, dans le Kent. Je crois que Rattin a effectivement dit la vérité, mais je ne puis admettre l'identité du vieillard.

Mon père aurait dû avoir une barbe gris souris, non d'un blanc jaunâtre, et si ses cheveux étaient longs, il est surprenant qu'ils aient poussé sur une tête remarquable par sa calvitie précoce. Pourquoi aurait-il parlé anglais à Rattin qui en connaissait si peu que la déclaration ci-dessus est rédigée en allemand ? Ils auraient logiquement dû converser en portugais, langue qu'ils étaient présumés parler tout deux couramment. Le vieillard dit que son fils « dormait » et se mit à pleurer. La remarque exprimée et l'émotion témoignée sont aussi peu que possible en concordance avec le caractère de mon père. Je ne crois pas qu'il ait jamais eu un médaillon comme celui que décrit Rattin et il n'a certainement jamais porté une telle collection de bagues. La taille indiquée est insuffisante. Mon père faisait nettement plus *d'un mètre*

quatre-vingts ; il est vrai que le signalement n'est pas formel. Il n'avait pas les yeux bleus, mais gris acier et, parfois, presque verdâtres. Les cils n'étaient pas châtains, mais gris souris. A son départ d'Angleterre, il ne portait de cicatrice au-dessus d'aucun de ses yeux. Mais pourquoi, oui, pourquoi le vieillard n'a-t-il pas donné son nom ?

Les régions en lisière de la civilisation où habitaient les « tribus dégénérées », comme mon père les appelait, reçoivent souvent la visite de blancs : prospecteurs, chasseurs, fugitifs, naturalistes, botanistes, etc. Rattin lui-même y errait ! Il est parfaitement possible qu'un blanc y fût effectivement prisonnier des Indiens, mais il y a de nombreuses raisons pour douter qu'il se fût agi de P. H. Fawcett.

Rattin ne demandait pas d'argent et ne recherchait aucune publicité. Il dissuada tout le monde d'organiser une expédition officielle de secours et se mit personnellement en route pour ramener le vieillard.

— Le colonel anglais me récompensera lui-même, disait-il.

On n'entendit plus jamais parler de lui, mais on sait qu'il passa par la ferme d'élevage du senhor *Hermenegildo Galvão, l'ami de mon père. Le 8 juillet 1932, ce dernier écrivait à ma mère, à propos de l'expédition « démesurée » à laquelle j'ai déjà fait allusion :*

« Ces expéditions sont considérées comme scientifiques, mais elles sont seulement composées d'aventuriers qui, sous prétexte de rechercher votre mari, se livrent à une sorte de partie de plaisir et ne prennent pas leur rôle au sérieux. C'est le cas du trappeur suisse Rattin qui, récemment arrivé à Cuyaba et apprenant la direction suivie par le colonel Fawcett, en prit une entièrement différente, quittant Cuyaba pour Rosario, puis Diamantino ; de cette dernière ville du Matto Grosso, il partit pour la rivière Arinos où il embarqua dans une pirogue avec ses deux compagnons. Cette rivière est tributaire de la Joruena qui est le principal affluent du grand Tapajos, lui-même tributaire de l'Amazone. Cette expédition ne peut, en aucune façon, donner des renseignements exacts sur votre mari.

« *Lorsque le colonel Fawcett fut sur le point d'entreprendre sa dernière expédition, il me fit part de la route qu'il allait suivre et, comme j'ai remarqué que tous ceux qui passent par ici à sa recherche ne suivent pas le même chemin et que, lorsqu'ils le suivent, ils ne font aucun effort pour chercher sérieusement la vérité, ou obtenir des renseignements auprès des Indiens de la région, j'ai décidé de me mettre moi-même à votre disposition en vue d'une expédition ayant pour but de rechercher où se trouve l'équipe disparue...* »

En juin 1933, le secrétaire de la Royal Geographical Society *remit à ma mère un paquet contenant une boussole appartenant à un théodolite identifié par les fabricants comme faisant partie d'un instrument fourni à mon père, dans le Devonshire, le 13 février 1913. La boussole avait été envoyée dans un coffret élégamment fabriqué en un bois spécial à l'Amérique du Sud et dans le couvercle duquel se trouvait une note ainsi rédigée :*

« Boussole de théodolite. *Trouvée près du camp des Indiens Bacairys du Matto Grosso par le colonel Aniceto Botelho, ancien délégué de cet Etat, et donnée par lui à l'inspecteur des Indiens, le docteur Antonio Estigarribia, qui l'a remise à Frederick C. Glass (missionnaire), le 14 avril 1933. La boîte est l'œuvre du Dr Estigarribia.* »

Mr. Glass envoya la boussole à Mr. A. Stuart McNairn, de l'Union Evangélique d'Amérique du Sud, résidant à Londres, et c'est ainsi qu'elle arriva aux mains du secrétaire de la Royal Geographical Society.

Or, fait significatif dans cette trouvaille, il n'est pas fait mention d'aucun contact avec les Bacairys avant ce dernier voyage au cours duquel vous vous souvenez que mon père parla avec Roberto, un Indien Bacairy, de la chute d'eau où se trouvaient des inscriptions. Roberto lui dit que la tribu vivait « très loin dans le Nord », peut-être sur la route que mon père comptait suivre.

La boussole était en parfait état et, manifestement, n'était jamais restée longtemps exposée aux intempéries. Tout indiquait également qu'elle avait été en la possession de quelqu'un qui savait

se servir de cet instrument. Ma mère aboutit à la conclusion que P. H. Fawcett avait lui-même placé la boussole sur le chemin du colonel Botelho qu'il savait se trouver dans le voisinage avec l'espoir qu'il la trouverait et l'identifierait. Le message qu'il entendait ainsi lui transmettre était que la besogne était achevée et que P. H. Fawcett était près de rentrer avec ses témoignages à l'appui, peut-être une grande dalle de pierre comportant des inscriptions, et qu'il avait besoin d'une petite escorte pour l'aider. En 1924, il avait envisagé cette éventualité avec ma mère.

Mon avis est qu'il avait abandonné la boussole dans la région, à son retour, en 1920, lorsque la mort des animaux de bât l'obligea à se délester de tout ce qui n'était pas indispensable. Peut-être en avait-il fait cadeau à l'un des postes qui l'avaient hébergé, lui et Felipe, à moins qu'elle eût été découverte par quelque Indien fureteur visitant les emplacements des camps abandonnés.

En juillet 1933, parut le récit d'une expédition à la rivière Kuluene, sous la direction de Virginio Pessione. Il avait été adressé au président de la Royal Geographical Society *par Monseigneur Couturon, administrateur apostolique de la mission salésienne au Matto Grosso :*

« Nous arrivâmes au domaine de Rancharia, sur la rive gauche du rio São Manoel, affluent de la rivière Paranatinga, où nous avons passé la nuit. Nous y apprîmes l'existence d'une Indienne de la tribu des Nafaquas du Cuycuru, accompagnée de son fils et d'un autre Indien de la tribu des Kalapalos, qui se trouvait sur le domaine depuis environ un an.

« Les propriétaires de la maison nous déclarèrent qu'après avoir appris quelques mots de portugais, cette Indienne avait fait comprendre qu'elle désirait parler de la vie qu'un blanc avait menée pendant plusieurs années au milieu de la tribu des Aruvudus, amie de la sienne. Nous eûmes, le lendemain matin, l'occasion d'entendre l'histoire de cette femme qui se faisait comprendre par signes, avec l'aide d'un Indien Bacairy, employé dans la propriété, qui parlait portugais.

« Avant le sevrage de son fils, dit-elle, trois blancs *qui descendaient la rivière Kuluene en pirogue arrivèrent au village de*

sa tribu. L'un d'eux était âgé, grand, avait des yeux bleus, de la barbe et était chauve ; il y en avait un autre, un jeune homme qui, nous fit-elle comprendre, était le fils du premier ; enfin le troisième était un blanc plus âgé. Nous vîmes le fils de la femme qui, paraît-il, était encore au sein à l'époque de l'arrivée de ces hommes au village et jugeâmes qu'il devait avoir de neuf à dix ans. Nous touchant les mains et s'exprimant par signes et par bribes de mots, elle nous laissa comprendre que le plus âgé des blancs portait à la main droite une très grande bague et, à l'index, un autre anneau, plus mince. Celui qu'elle appelait « le fils du plus âgé » avait sur la tête un casque colonial analogue à ceux que nous portions et le vieux, « le père Carayba », comme elle l'appelait, avait un chapeau de feutre comme celui du senhor *Becerra, le propriétaire de la maison. Elle dit les avoir vus constamment, chaque fois qu'elle se rendait à la tribu des Aruvudus, et qu'un an plus tôt environ, ils étaient en vie et bien portants.*

« Les blancs parlaient tous les idiomes des tribus amies et le Carayba, celui à la longue barbe blanche, est maintenant le chef des Aruvudus ; son fils a épousé la fille du chef Jeruata. La dernière fois qu'elle les avait vus, dit la femme, l'épouse du fils portait dans ses bras un enfant du sexe masculin, complètement nu et encore tout petit, qui avait les yeux bleus (elle désigna le treillis d'une des personnes présentes) et les cheveux couleur de maïs (elle montra du maïs qui pendait dans un coin de la pièce).

« Les Caraybas, poursuivit-elle, passent leur temps dans une petite pièce de terre arable ou bien chassent et pêchent. En particulier, ils vont d'un village à l'autre et ils ont pour habitude de rassembler les enfants et de faire des dessins sur le sable. Cette dernière indication nous rappela que, dans le voisinage des rapides formés par le Kuluene au passage des éperons de la serra Azul, nous avions vu, sur des arbres, des entailles faites comme avec un outil de pierre ; ces marques avaient l'air de lettres de l'alphabet et semblaient avoir été gravées à peu près deux ans plus tôt. Elle dit que le chef Carayba et les autres blancs étaient très estimés de la tribu et qu'on prenait grand soin d'eux. Comme nous lui demandions pourquoi les blancs ne s'échappaient pas, elle répondit vaguement qu'ils n'avaient plus de balles pour leurs fusils et ajouta,

de façon plus claire, que l'endroit où ils vivaient était entouré de tribus féroces — des Suyas et des Cayapos — et que même les Indiens qui leur étaient favorables les tueraient s'ils essayaient de s'enfuir; où qu'ils aillent, ils étaient, en effet, constamment surveillés et suivis...

« On demanda à la femme quel était le meilleur moyen, pour des gens civilisés, d'arriver jusqu'à eux; elle répondit par une longue explication soulignée d'une importante pantomime. Il fallait traverser de nombreuses tribus avant d'atteindre celle des Aruvudus. »

Le récit conclut :

« Tout en donnant des explications et faisant des signes dans ce sens, elle tapait du pied par terre et déclara avec violence que les blancs étaient en sécurité et demeureraient là-bas. Chacun de nous, à tour de rôle, le lui fit répéter à plusieurs reprises et, chaque fois, elle répondait avec la même précision, particulièrement lorsqu'elle affirmait que les blancs étaient toujours auprès de la tribu des Aruvudus... »

Certaines particularités de ce récit montrent avec certitude que ces blancs pouvaient être mon père, Jack et Raleigh. « Rassembler les enfants et faire des dessins sur le sable » ne serait pas seulement le mode d'expression le plus facile pour deux artistes, comme étaient mon père et mon frère, mais je me souviens de l'impossibilité de Jack de traverser une étendue de sable nette sans ramasser une brindille ou un bout de bois pour griffonner quelque chose dessus. Après avoir abandonné le dernier des animaux, ils avaient dû être obligés de prendre une pirogue à cause de la boiterie persistante de Raleigh. La description donnée par la femme comporte deux erreurs. Mon frère ne portait pas de casque colonial: tous trois avaient des stetsons. *D'autre part, Raleigh n'était pas « plus âgé » que Jack, bien qu'une longue maladie eût pu lui en donner l'apparence. Malgré tout, ces erreurs n'ont pas grande importance. On ne peut pas attendre de la femme*

une absolue précision et une conversation faite surtout par signes laisse le champ libre à des erreurs d'interprétation.

J'ai entendu dire que les Indiens sauvages aiment garder un blanc en captivité. Cela rehausse leur prestige aux yeux des tribus voisines et le prisonnier, généralement bien traité et gardé de près, joue un rôle analogue à celui d'une mascotte. Les voyageurs blancs ont une assez bonne connaissance empirique de la médecine, ce qui est utile à la tribu. Par ailleurs, un homme doué d'une forte personnalité peut persuader les Indiens de le considérer comme leur chef. J'ai connu un cas semblable au Pérou, où un Anglais était presque devenu un roi local dont l'autorité s'étendait sur une vaste région. Il va de soi que les Indiens ne voulaient pas laisser partir leur mascotte, leur médecin et leur chef!

Mr. Patrick Ulyatt, rentré en 1935 du Matto Grosso, écrivit à ma mère:

« *Bien que je n'en aie pas la preuve et ne veuille pas que vous puissiez penser que j'en possède, je persiste à croire que l'un des membres de l'équipe de votre mari est vivant. Je ne peux m'appuyer que sur de vagues renseignements recueillis au Matto Grosso. Je ne peux rien garantir et, pour le moment, je préfère me taire, ce qui est aussi l'avis de mon frère. Il est cependant intéressant d'ajouter que je crois maintenant plus fortement que jamais en l'existence de la Ville Perdue de votre mari...*

« Il faut que j'y retourne. *Peut-être est-ce difficile à comprendre; nous avons traversé de terribles épreuves, mais* il faut que j'y retourne, *dussé-je y aller tout seul...* »

Lui et son frère Gordon avaient remonté la rivière Jamari, affluent de la Madeira et continué en direction du rio Machadinho. Ils allaient pénétrer dans un camp d'Indiens Boca-Pretas, lorsqu'ils se virent entourés de sauvages qui refusèrent de les laisser aller plus loin et ne leur permirent de partir qu'après que les Ulyatt eurent abandonné tous leurs bagages, ne conservant que leurs carabines qu'ils portaient la crosse en l'air, en signe de paix. Ces sauvages tenaient à empêcher les Ulyatt de traverser leur territoire. Pourquoi ? Après de nombreuses aventures, ils furent

assez heureux pour s'en sortir et résolurent même d'y retourner. Mr. Ulyatt dit que les ramasseurs de caoutchouc, qui étaient des hommes de la brousse, savaient beaucoup de choses sur mon père, tout en ignorant qui il était; ils savaient aussi que la région où l'on croyait qu'il se trouvait était entourée de tribus d'Indiens hostiles.

Le 13 février 1944, je reçus une communication téléphonique de São Paulo. A l'autre bout du fil, mêlé aux craquements et aux crachements, j'entendis la voix du senhor *Edmar Morel, journaliste à l'*Agencia Meridional, *qui me dit avoir auprès de lui un jeune Indien nommé Dulipe, en réalité un garçon blanc,* qui était le fils de mon frère Jack. *Je me trouvais alors à Lima, au Pérou, et le bruit dû au mauvais temps qui régnait sur la ligne, ajouté au faible son de voix du* senhor *Morel, parlant un portugais qui ne m'était pas familier, furent cause de la difficulté que j'eus à entendre tout ce qu'il disait, mais ce que je compris fut que le garçon était prêt à partir par le premier avion pour le Pérou, dès que je voudrais de lui! Il l'avait ramené de la tribu des Kuikuros, dans la région du Xingu, où l'on avait acquis la preuve certaine de la disparition de l'équipe de mon père.*

Je n'étais nullement prêt à avaler cette histoire, car ce n'était pas la première fois que j'entendais parler de Dulipe. En 1937, ma mère avait reçu une longue lettre de Miss Martha Moennich, une missionnaire de retour du Xingu, qui lui envoyait un lot d'excellentes photographies d'un « garçon blanc » nommé Duh-ri-pe, prise dans la tribu des Kuikuros.

« Au printemps de 1925, les trois hommes de l'équipe partirent de Cuyaba pour les sources du Xingu, écrivait Miss Moennich (elle faisait allusion à la troupe de mon père). Ils firent route à travers le plateau central vers la rivière Kuliseo, en passant par le Paranatinga. Ils poursuivirent leur route par neuf jours de descente en pirogue jusqu'au premier village indien, chez les Nafaquas. Là, le colonel laissa sa cantine militaire au chef Aloique et, à travers les terres, partit au nord chez les Indiens Kuikuros, sur la rivière Kuluene, n'emportant avec lui que le strict nécessaire...

« Peu après être entré dans le Xingu, Raleigh Rimell mourut

de fièvre et de piqûres d'insectes. Le colonel et Jack demeurèrent parmi la tribu des Kuikuros; les Indiens les traitèrent bien, au prix de ce qu'on eût pu attendre d'une peuplade aussi primitive qui n'avait rien à offrir. Entre temps, un petit garçon naissait dans la jungle et, quoique la mère indienne et Jack eussent disparu, son père adoptif indien et ses parents de la jungle prirent soin du mieux qu'ils purent du petit rejeton.

« Après cela, le colonel et Jack décidèrent de se rendre sur la rivière de la Mort (rio das Mortes) pour tenter une dernière fois d'y découvrir leur objectif. Quittant les Kuikuros, ils allèrent à pied chez les Kalapalos, au sud-ouest; un groupe d'Indiens les escortèrent pendant quelques jours au-delà de la rivière Kuluene. Lorsque leur provision de nourriture — du manioc et des haricots — fut épuisée, les Kalapalos conjurèrent par signes les deux hommes de retourner à leur village, leur faisant comprendre qu'ils n'avaient aucune chance de réussir en s'aventurant dans ce pays de la mort. Eux de leur côté, étaient devenus squelettiques et ne pouvaient aller plus loin. Toujours intrépides et sans tenir compte de l'état de faiblesse où les avaient mis les privations, le père et le fils n'en continuèrent pas moins, sans nourriture, sans secours médicaux, sans vêtements de rechange, etc. C'est alors que vint le moment fatal. Mes trois amis et moi avons démêlé, des démonstrations dramatiques de nos Indiens Wauras, que le meurtre n'avait pas été dicté par un sentiment de trahison — comme cela se serait passé si leur situation avait dépendu des sauvages Cayapos et Caxibis — mais qu'il avait été commis dans un esprit de pitié mêlée de colère. De pitié, parce que les Indiens avaient conscience qu'ils allaient inévitablement à la mort; de colère, parce qu'ils n'avaient pas accédé à leurs supplications bien intentionnées.

« Notre groupe de quatre demeura auprès des Kuikuros et quelques-uns d'entre nous se rendirent chez les Kalapalos. En fait, nous sommes entrés en contact avec neuf des onze tribus. Nous sommes passés par où le colonel était passé, nous nous sommes reposés où il s'était reposé...

« Quant au petit garçon, il est tout à fait blanc et roux. Il est frêle et ses yeux bleus ont souffert de la fatigue imposée par le soleil tropical. La dualité de son origine est attestée, d'un côté, par une

réserve et une allure militaire typiquement anglaises, et, du côté indien, par le fait que la vue d'un arc et de flèches, ou d'une rivière, le transforme en un enfant de la jungle...

« C'est le Révérend Emil Halverson qui, en 1926, a le premier, découvert le petit garçon qui ne savait pas encore marcher. Nous l'avons revu en 1934... »

Sur les photographies que joignait Miss Moennich, le garçon ressemble incontestablement au fils d'un blanc, mais ses yeux plissés et ses sourcils décolorés sont ceux d'un albinos. Il existe bien des albinos parmi les tribus sauvages et, selon P. H. Fawcett, c'est ainsi que se présentent les rejetons « blancs » aux yeux bleus et aux cheveux châtain roux. Toutefois, Dulipe peut être un métis de blanc; il est vraisemblable que son père soit un des blancs qui parcourent ces régions demi-civilisées. Ce père, pourquoi serait-ce Jack ? En tout cas, cela n'est nullement certain, et tout dépend, naturellement, de l'époque de la naissance de l'enfant. N'oublions pas que Jack était absolument vierge et ne s'intéressait pas le moins du monde aux femmes, qu'elles fussent civilisées ou sauvages. Il est devenu courant, par la suite, de lui attribuer un comportement de soldat hanté de désirs sexuels, histoire répandue sans doute par des gens pour qui cette attitude est l'inévitable caractéristique de l'homme!

Le récit d'Aloique et l'affaire de la cantine se retrouvent dans le rapport du commandant Dyott et peuvent être écartés pour les raisons données plus haut.

Mon père avait déclaré nettement qu'il n'allait pas dans la direction du rio das Mortes qui, déjà exploré, ne présentait pour lui aucun intérêt, et cependant beaucoup de récits le montrent en route pour cette région. Il semble que le nom évocateur de la rivière la rende irrésistible!

La communication téléphonique du senhor *Morel ne me surprit pas. A l'époque, mon opinion était que, où que se trouvât le jeune Dulipe, il serait insensé de l'arracher à son foyer et à sa tribu, pour lui infliger les calamités de la civilisation. Mais le garçon avait été sorti de son milieu; le mal était fait et le problème embarrassant de son bonheur recevrait une heureuse solution si*

*je pouvais me décider à l'admettre comme mon neveu. J'entrevoyais comme fort possible qu'on m'envoyât ce jeune sauvage par l'avion de l'*International, *sans même m'en demander la permission; aussi, avec l'aide d'amis appartenant aux cercles diplomatiques, m'appliquai-je à en prévenir le risque. En même temps, mes énergiques démentis quant à notre parenté furent publiés par la presse brésilienne et, lorsque cette agitation temporaire fut dissipée, je n'entendis plus parler du pauvre Dulipe. J'espère que, dans son intérêt, il est retourné à sa tribu et à son existence coutumière* (1).

Vers la même époque, on raconta qu'un officier brésilien avait trouvé une boussole et un livre annoté portant le nom de mon père. Je demandai à un ami d'essayer de se les procurer afin de les identifier; j'avais l'espoir d'apprendre un jour qu'on avait retrouvé le journal de P. H. Fawcett concernant son dernier voyage. Mon ami put, heureusement, me rendre le service que j'attendais de lui et m'envoya les deux objets à examiner. La boussole était un jouet semblable à ceux avec lesquels s'amusent les enfants ou une breloque comme peut en porter un homme à sa chaîne de montre; quant au livre, il comportait des notes d'ordre religieux écrites au crayon. Ce qu'on prétendait être le nom de mon père n'avait aucun rapport avec lui. Mon avis personnel était que le livre avait appartenu à un missionnaire et n'avait certainement rien à voir avec aucun des trois membres de l'expédition Fawcett. Je les renvoyai en y joignant ces observations; mais on persiste à les donner comme ayant appartenu au colonel Fawcett!

A plusieurs reprises, d'autres expéditions eurent lieu, de même

(1) C'est en février 1952, après qu'eut été écrit ce qui précède, que fut révélée, sous le titre « Crépuscule des Dieux », dans le *Diario da Noite* et *O Jornal*, deux des plus grands journaux de Rio de Janeiro, la vérité sur le cas de Dulipe. Le garçon est bel et bien un albinos. On connaît ses parents et il n'a pas une goutte de sang blanc. Les imperfections habituelles des albinos faisaient de lui un être inutile aux Kuikuros et aux autres tribus amies du Xingu ; comme il était repoussé et méprisé, on s'empara de son cas pour en faire l'objet d'une mystification journalistique.

L'ex-« dieu blanc du Xingu » vit à Cuyaba et, selon les dernières nouvelles, il a mal tourné, est devenu une canaille et un propre à rien *(Note de Brian Fawcett)*.

qu'on annonça avoir retrouvé des squelettes et des têtes « réduites ». Il faudrait trop de place pour rapporter toutes les tentatives, authentiques ou prétendues telles, faites en vue d'éclaircir le « mystère Fawcett »; et il s'en faut que tous les rapports soient venus à ma connaissance. Il suffit de dire que ceux qui ne sont pas mentionnés ici sont d'une importance secondaire ou nulle; mon opinion à leur sujet a été congrument exprimée par le senhor *Galvão.*

Les derniers récits ont été publiés dans la presse européenne en avril 1951, mais avec six mois de retard sur l'époque où le senhor *Orlando Vilas Boas, de l'Institut Central du Brésil, obtint la dramatique « confession » qu'Izarari, chef des Kalapalos, fit sur son lit de mort, avouant que lui, Izarari, avait assommé à coups de massue Fawcett et ses deux jeunes compagnons. Les trois blancs étaient arrivés, dit-il, avec Aloique, chef des Nafaquas, et le fils du vieil homme avait fréquenté l'une de ses femmes, à lui Izarari. Puis, le lendemain, l'homme âgé avait demandé des porteurs et des pirogues afin de poursuivre leur voyage, mais, cette requête ayant été repoussée sous prétexte de dissensions entre tribus, il avait giflé Izarari! Furieux, le chef avait saisi sa masse de guerre et fait sauter la cervelle du vieil homme. Les deux jeunes blancs s'étaient aussitôt jetés sur lui, mais, en un instant, la puissante massue les avait étendus morts aux côtés de l'autre.*

Izarari avait un fils, âgé d'un peu plus de vingt ans, que ses compagnons appelaient Carayba. *Son teint était plus clair que celui des autres; on eût dit que du sang blanc coulait dans ses veines. Ah! la réponse était claire; c'était le fils de Jack* (1).

On finit, avec beaucoup d'insistance, par persuader Comatzi, devenu chef après la mort d'Izarari, d'ouvrir la tombe de l'explorateur assassiné et on exhuma des ossements qui furent examinés

(1) On m'a dit qu'Izarari avait du sang blanc. Son fils, Yarulla, un jeune homme timide et bien fait, est la fine fleur des Kalapalos. Lorsque je demandai au *senhor* Vilas Boas s'il pensait que Yarulla était mon « neveu », le grand *sertanista* me répondit qu'il savait que non *(Note de Brian Fawcett).*

par la suite. Les corps des deux jeunes, dit Comatzi, avaient été jetés à la rivière. En tout cas, ils n'ont pas été retrouvés.

Les ossements furent examinés par une équipe d'experts de l'Institut Royal d'Anthropologie de Londres qui déclarèrent qu'il ne s'agissait pas de ceux de mon père. On n'a pu découvrir à qui ils appartenaient et il y a lieu de douter que ce soient ceux d'un blanc. Le « mystère Fawcett » continue et le lecteur, qui possède tous les éléments s'il a lu ce livre jusqu'ici, peut se faire une opinion. Quant à la mienne, je peux brièvement la résumer.

Voici la seule possibilité qui aurait pu amener l'équipe à se diriger vers le territoire des Kalapalos, à l'opposé de la route qu'elle avait l'intention de suivre. Supposons qu'après que les trois hommes eurent quitté le camp du Cheval Mort, la jambe de Raleigh eût refusé de guérir, ou qu'elle eût été récemment infectée par les incessantes attaques des insectes. Au bout d'une semaine ou deux, les animaux, faute de nourriture, ne purent aller plus loin et l'équipe sac au dos, partit à pied pour le Xingu. Un peu avant d'avoir atteint la rivière, Raleigh s'affaiblit par suite d'un empoisonnement du sang ou, pour mettre les choses au mieux, de la rapide aggravation de n'importe quelle infection superficielle due au climat tropical de l'Amérique du Sud, comme je ne sais que trop qu'il s'en produit. Il ne restait qu'un léger espoir de le sauver ; c'était de le ramener avant qu'il fût trop tard. Il était impossible de retourner au camp du Cheval Mort ou au poste de Bacairy, car Raleigh était hors d'état de marcher et ne pouvait se déplacer que si les autres le portaient. Ils n'étaient heureusement pas loin du Xingu et, avec beaucoup de difficultés, le trio en atteignit la rive. La chance continuait à leur sourire ; ils découvrirent une troupe de Bacairys qui possédaient plusieurs pirogues et en échangèrent une contre le seul matériel que l'équipe pouvait se permettre d'abandonner : les instruments scientifiques.

Le Xingu rejoint le Kuluene et, de tous les affluents, le Kuluene est celui qui descend le plus loin dans le sud, non loin de Cuyaba. Il aurait été impossible à deux hommes seuls, chargés du fardeau d'un compagnon malade, de remonter le Kuluene ; mais, peut-être auraient-ils pu parcourir la moitié du chemin de retour vers la civilisation et, comme ils étaient incapables de porter Raleigh,

le seul moyen de transport était la pirogue. S'ils avaient procédé ainsi, leur voyage les avait conduits chez les Kalapalos, au confluent des rivières Kuluene et Tanguro...

Autre supposition : Raleigh a pu guérir après avoir quitté le camp du Cheval Mort et ils ont suivi tous trois la direction envisagée, s'apercevant qu'il était impossible de passer par le territoire des redoutables Morcegos. Après des tentatives répétées pour traverser, ils furent obligés d'y renoncer. S'ils avaient été en mesure de se procurer une pirogue, ils auraient pu se décider à revenir par la rivière...

Il existe une autre explication possible; ils auraient fait d'importantes découvertes à la chute d'eau, découvertes si importantes que l'urgence de les révéler rejeta dans l'ombre leur intention de gagner immédiatement le point « Z ». C'est ainsi qu'ils auraient été amenés à revenir par la rivière, en passant chez les Kalapalos...

Ce que je cherche, on le voit, c'est une explication de leur présence éventuelle dans le secteur du Kuluene. Je ne suis pas encore disposé à accepter l'idée qu'ils y sont allés. Il serait beaucoup plus raisonnable d'admettre que, si des Indiens les ont supprimés, il s'agissait de quelque tribu sauvage et peu connue comme les Morcegos, et non des Indiens à moitié soumis de la rivière dont les villages étaient facilement traversés par les explorateurs et les missionnaires. Naturellement, si mon frère s'était mis à séduire des femmes de chefs et mon père à giffler ceux-ci, ils couraient des risques graves auprès de n'importe quelle tribu indienne, si soumise fût-elle. Mais ces histoires sont manifestement ridicules. Un homme aussi parfaitement ennemi de la violence à l'égard des Indiens que l'était mon père, qui s'exposait, ainsi que sa troupe, et pendant une très longue marche, à recevoir des flèches empoisonnées en refusant d'user de représailles, n'était pas capable d'infliger, de propos délibéré, une injure mortelle à un chef !

Il y a toutefois une autre possibilité. Ils ont pu réussir à franchir la barrière des tribus sauvages et atteindre leur but. S'il en était ainsi et qu'il fût exact, comme le rapporte la tradition, que les derniers restants de l'ancienne race aient effectivement cherché à protéger leur refuge en s'entourant de sauvages féroces,

quelle chance auraient-ils eu de revenir, dévoilant ainsi le lointain secret si fidèlement conservé ?

Au moment où j'écris ces lignes, le sort de mon père et des deux autres est demeuré aussi obscur qu'il l'a jamais été. Il se peut que l'énigme ne soit jamais résolue; il est également possible qu'avant que ce livre soit aux mains des lecteurs, il n'y ait plus de mystère... Mon père connaissait mieux qu'aucun autre civilisé les dangers qu'affrontaient lui et ses compagnons et reconnaissait qu'ils avaient de très gros risques de n'en pas revenir.

Je me souviens qu'il disait :

— Si nous ne revenons pas, je ne veux pas que des expéditions de secours partent à notre recherche. C'est trop risqué. Si, avec toute mon expérience, nous ne réussissons pas, il n'y a pas grand espoir que d'autres y parviennent. C'est une des raisons pour lesquelles je ne précise pas où nous allons.

« Que nous nous en tirions et revenions, ou que nous laissions nos os pourrir là-bas, une chose est certaine : la réponse à l'énigme de l'ancienne Amérique du Sud, et peut-être du monde préhistorique, pourra être donnée lorsque ces antiques cités seront repérées et ouvertes aux recherches scientifiques. Mais que ces villes existent, je le sais. »

GLOSSAIRE

Adobe : terre argileuse qui sert à la fabrication des briques.
Alameda : avenue.
Antas : tapirs.
Arriero : conducteur d'animaux de trait ou de bât.
Balsa : radeau.
Balsero : conducteur de radeau.
Bandeira : mot à mot : bannière ; par extension : troupe en expédition (soldats, aventuriers, chasseurs d'esclaves).
Barbaros : sauvages.
Barraca : mot à mot : hangar ; par extension : bâtiments d'une exploitation.
Batelón : (en brésilien : *batelâo*) embarcation de rivière grossièrement construite.
Bichu : punaise ; par extension : vermine, animal déplaisant.
Bufeo : mammifère de la famille des lamantins.
Calahuayas : sorciers (dans les Andes).
Callapo : sorte de radeau.
Candiru : petit poisson du genre anguille.
Capataz : contremaître.
Capibaras : gros rongeurs (peuvent atteindre la taille d'un chien).
Catinga : buisson bas et épineux.
Chalona : viande de mouton séchée au soleil.
Charque : viande séchée et salée.
Chirimoyas : anones.
Cholo, chola : métis, métisse, d'Indien et d'Espagnol.
Choza : hangar.
Chuñu : nourriture commune sur les Hauts Plateaux, faite de petites pommes de terre froides.
Corregidor : chef, directeur.
Desayuno : petit déjeuner.
Espundia : sorte de lèpre.
Estopa : étoupe grossière.
Estrada : territoire sur lequel travaille un ramasseur de caoutchouc.
Feiticeiro : sorcier, homme-médecine.

Garimpeiros : laveurs de diamants.
Goiabada : fromage de goyave.
Goma : caoutchouc.
Igarité : petit bateau de rivière.
Intendente : gouverneur militaire.
Jararaca : serpent venimeux, très répandu au Brésil.
Kachasa ou *cachaza :* alcool de canne à sucre.
Lobo : espèce de loutre.
Macumba : vaudou, magie noire.
Mañana : demain, plus tard.
Mandioca : manioc
Mato : forêt.
Mayordomo : chef d'exploitation, contremaître.
Mercachiflero : colporteur.
Montaña : désigne les régions forestières de la Bolivie et du Pérou.
Monte : forêt broussailleuse.
Monteria : petite embarcation pontée.
Morador : colon.
Mozo : travailleur, ouvrier (en portugais : *Monço*).
Patio : cour intérieure.
Patrón : patron. Employeur (en brésilien : *patrâo*).
Peon : ouvrier (au sens le plus étendu).
Pirurucu : gros poisson qui ressemble au poisson-chat.
Pium : minuscule mouche de sable.
Playa : berge.
Pongo : serviteur indien.
Posada : auberge.
Puna : hauts plateaux des Andes.
Puraque : gymnote.
Quebracho : arbre dont on utilise l'écorce pour le tanin.
Quebrada : profonde fissure dans la montagne.
Resguardo : maison ou bureau de la douane.
Sapo chino : mode de flagellation particulièrement cruel des prisonniers.
Seringueiro : ramasseur de gomme à caoutchouc.
Sertao : la brousse, le bled.
Soroche : mal des montagnes.
Surusu : vent du sud ou du sud-ouest, particulièrement froid.
Sututus : sorte de ver qui se fixe sous la peau.
Tambo : auberge ou simple abri.
Tartaruga : tortue de grande taille.
Toldetas : abri pour hamac.
Tracaya : petite tortue.
Yaravi : musique inca.
Yungas : les vallées chaudes de Bolivie.

TABLE DU SECOND TOME

« *SUR LES ROUTES DU MYSTÈRE* »

Chap. I. — Mes amis les sauvages 9
— II. — Les mystères de l'*altiplano* 29
— III. — Au tournant de la route 47
— IV. — Taureaux sauvages et fantômes familiers . 59
— V. — Une échappée sur la préhistoire..... 81
— VI. — La grande porte..... 107
— VII. — Le mirage de l'eldorado 125
— VIII. — Le voile des premiers âges 133
— IX. — Le point « Z » 139
— X. — Le voile descend..... 161
— XI. — Le continent fabuleux 175

ÉPILOGUE, par Brian Fawcett :

I. — Le voile se soulève..... 187
II. — Le nouveau Prêtre-Jean 213

GLOSSAIRE..... 226

CARTE des *Expéditions au Brésil* (1908-9, 1914, 1920-1, 1925, itinéraire projeté) 48-49

DANS LE PREMIER TOME :

« *LE CONTINENT DE L'ÉPOUVANTE* »

Préface de Bertrand Flornoy. — *Avant-Propos*, par Brian Fawcett. I. Les mines perdues de Muribeca. — II. L'idole de pierre. — III. Sur le sentier de l'aventure. — IV. A la lisière de la brousse. — V. Le boom du caoutchouc. — VI. Nés pour le malheur. — VII. Sur les rapides de l'Acre. — VII. La rivière sinistre. — IX. Un intermède peu ragoûtant. — X. Enfer du poison et royaume de la faim. — XI. Le treize nous porte malheur.

Carte des Expéditions en Bolivie (1906-7, 1910, 1911, 1913). — 48-49

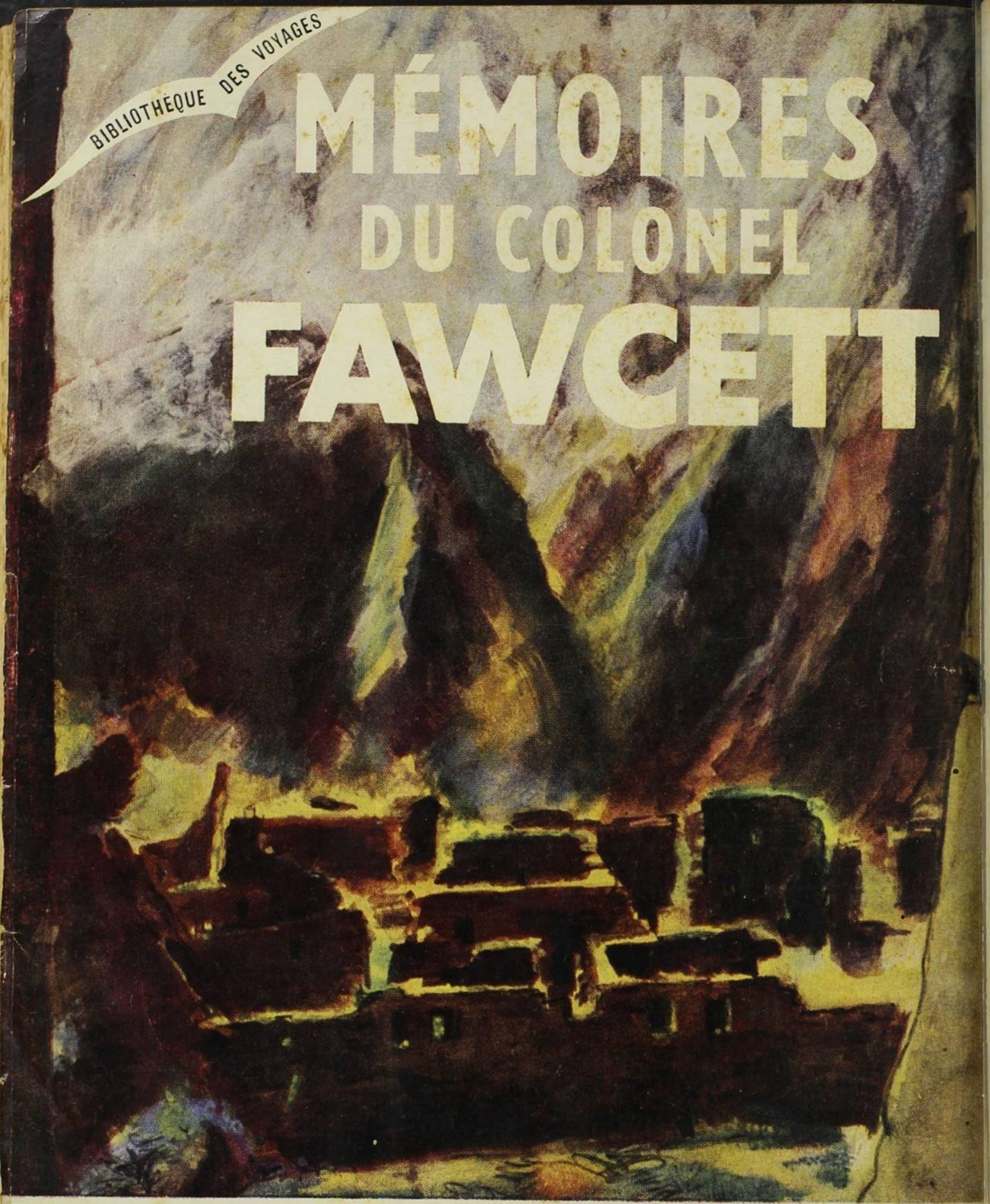
ACHEVÉ D'IMPRIMER
SUR LES PRESSES DES
IMPRIMERIES RÉUNIES
DE CHAMBÉRY
EN AOUT MCMLIII

1410
151

30266

BIBLIOTHÈQUE DES VOYAGES

MÉMOIRES DU COLONEL FAWCETT



II. SUR LES ROUTES DU MYSTÈRE

DUMONT

BIBLIOTHÈQUE DES VOYAGES

MÉMOIR
DU COLONE
FAWCE

II. SUR LES ROUTES DU A

G. AMIOT • DUMONT

MÉMOIRES DU COLONEL FAWCETT

I

Le continent de l'épouvante

AMIOT DUMONT

MÉMOIR DU COLONE FAWCE

II

Sur les ro du myst

AMIOT DUMON